U d'/of OTTAWA
39003002052669

1262

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

J 28 1r

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/romedepuissafond00mary

ROME ANCIENNE

IMPRIMERIE
JULES CLAYE ET Ce
Rue Saint-Benoît, 7.

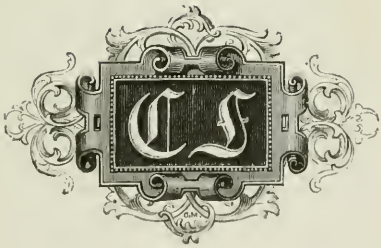
ROME

DEPUIS SA FONDATION

JUSQU'A LA CHUTE DE L'EMPIRE

PAR

MARY LAFON



Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

PARIS

FURNE ET Cie, ÉDITEURS

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 45

—

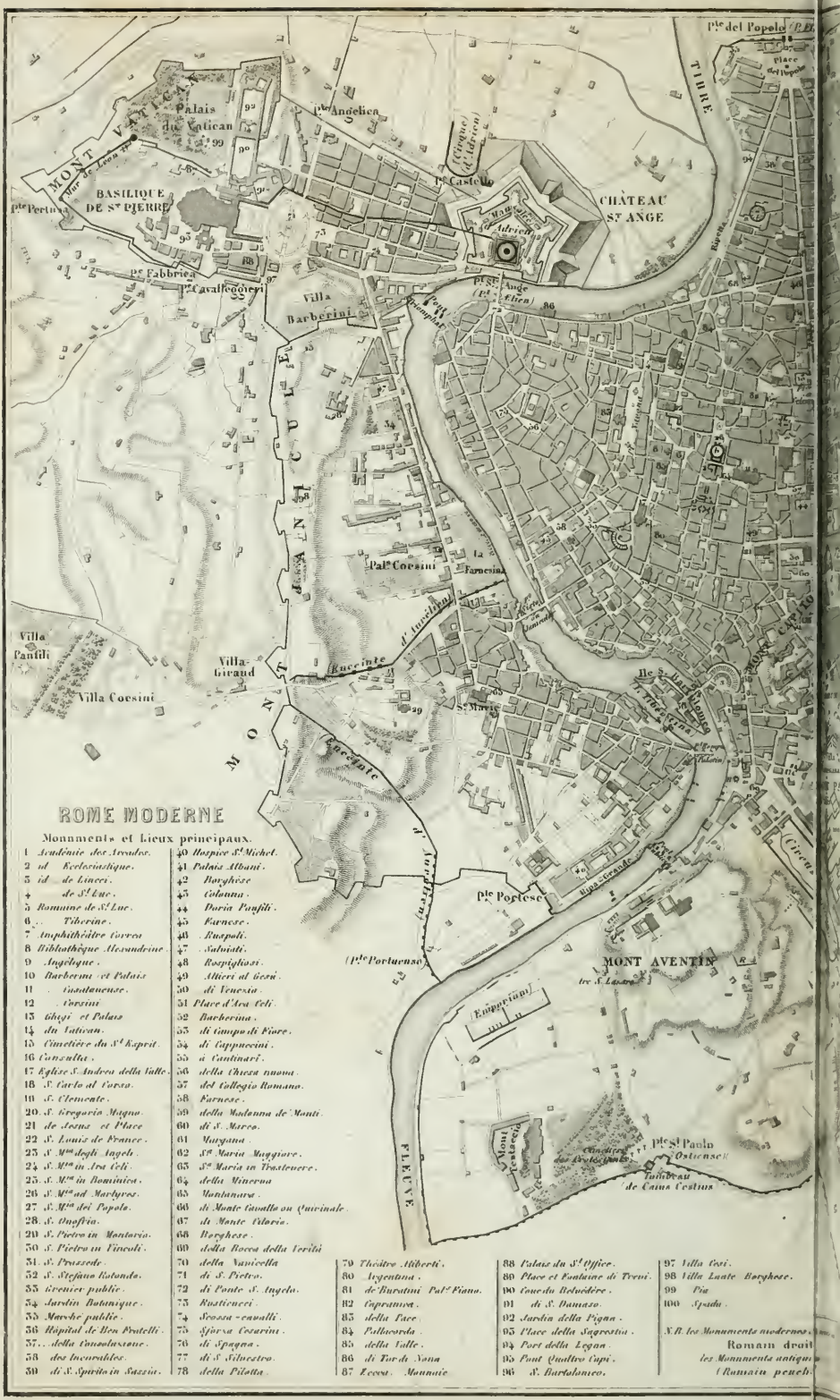
1853

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

DG
209
.M3
1853

Bu gueriste $7.00

ROME ANCIENNE



Dressé par Th. Duvotenay Géographe

ROME ANCIENNE

a. Mausolée d'Auguste.
b. Panthéon.
c. Théâtre de Pompée.
d. Colonne Trajane.
e. Colonne Antonine.
f. Temple de Vénus.
g. Thermes d'Agrippa.
h. Bains de Paul Émile.
i. Temple de Mars Vengeur. Forum d'Auguste.
k. Temple de la Concorde.
l. Temple de Jupiter Tonnant.
m. Arc de Septime Sévère.
n. Temple de la Fortune.
o. Colonne de Phocas.
p. Gymnastasis, ou Temple de Jupiter Stator.
q. Curia Hostilia.
r. Temple de Romulus.
s. Théâtre de Marcellus.
t. Temple d'Antonin et Faustine.
u. Temple de Rémus.
x. Basilique de Constantin ou Temple de la Paix.
A. Temple de la Fortune Virile.
B. Temple de Vesta.
C. Arc de Janus Quadrifrons.
D. Temple de Vénus et Rome.
E. Arc de Titus.
F. Arc de Constantin.
G. Basilique Æmilienne.
H. Temple de Mars Ultrix. Antonin.
J. Temple de Jupiter Capitolin.
K. Basilique Æmilia.
L. Roche Tarpéienne.
M. Temple du Soleil ou de Sérapis.
N. Maison de Crescentius ou de Rienzi.
P. Temple de la Pudicité Patricienne.
Q. Temple de la Bonne Déesse.
R. Thermes de Trajan Décius.
T. Arc de Dolabella et Silanus.
U. Baptistère de Constantin.
V. Arc de Gallien.
X. Pont Cestius.
Z. Pont Fabricius.

Pieds Antiques.

Cartographie Ch. Dom et

PRÉFACE

Ancor la gloria dell'eterna Roma
Risplende si che tutte l'altre oscura !...
LEOPARDI.

La gloire de Rome éternelle est encore si éclatante, qu'elle efface toutes les gloires.

IL est une ville dans le monde, dont on ne peut entendre le nom sans émotion. Solitaire et à moitié déserte, entre des monuments en ruines, des aqueducs rompus et taris, des voies usées par les roues des chars antiques, des cyprès et des tombeaux, au fond d'une campagne que dépeuplent la fièvre et le mauvais air, Rome en apparaissant tout à coup sur ses sept collines, nous frappe encore d'admiration et de respect. Malgré son grand âge et ses malheurs, on sent que l'antique maîtresse des nations règne toujours dans nos souvenirs. C'est qu'en effet Rome est notre mère patrie : Enfants, nous apprenons sa langue et ses légendes; notre jeunesse est consacrée à l'étude de ses lois; notre âge mûr, à la lecture de ses orateurs et de ses poëtes; Citoyens, nous rêvons la gloire de ses aigles et la liberté de son Forum; Chrétiens, nous nous inclinons tous devant le tombeau de saint Pierre

Faire l'histoire de Rome, c'est donc faire un livre de famille, un livre pour tout le monde, et qui manquait jusqu'ici; car les pages innombrables des annales de la ville éternelle, éparses dans les vingt-cinq siècles de son passé, n'avaient encore été réunies par personne. Il y a des milliers de volumes sur le peuple romain et ses conquêtes, il n'y en a pas un seul sur l'histoire de Rome, proprement dite, sur sa vie publique au Forum, si originale et

si curieuse. Des nuées de savants, d'antiquaires et de touristes se sont abattues sur ses monuments pour en mesurer les ruines, sur ses palais pour en compter les tableaux, sur ses églises pour répéter après cent autres l'éloge des chefs-d'œuvre qui les décorent, et pas un de ces chercheurs ne s'est dit qu'après tout, l'histoire intime, urbaine en quelque sorte, des hommes qui avaient fondé ces murailles, élevé ces monuments, jeté ces dômes dans les airs, et peint ces galeries admirables, valait la peine d'être écrite.

Rome ancienne n'a été véritablement grande, véritablement intéressante que dans ses murs : c'est là qu'il s'agissait de la saisir et de la suivre depuis le moment où le fils de Sylvia bâtit sur le mont Palatin ses pauvres huttes de roseaux, jusqu'à l'arrivée de ces Barbares qui incendiaient douze cents ans plus tard les tours dorées des empereurs. Quant à la Rome moderne, celle du catholicisme et des beaux-arts, il restait à la peindre vivant de sa vie byzantine, féodale et papale, et après être tombée du rang de capitale du monde à l'humble titre de duché, et de cinq cent mille habitants à douze mille, relevant noblement la tête à la renaissance, sous une tiare ornée de lauriers par Raphaël.

Ainsi présentée, l'histoire romaine s'éclaire d'un jour nouveau et offre un intérêt jusqu'à présent inconnu. Car cette grande figure de Rome qu'on nous montre de loin, depuis l'enfance, nous ne l'avons jamais vue à sa vraie lumière, et rien n'est faux comme l'idée que nous en concevons d'après nos écrivains. Les uns, comme le bon Rollin, Lebeau, Crevier et ceux de leur école, donnent aux anciens habitants des sept collines une physionomie prosaïque et vulgaire ; les autres, épris du symbolisme allemand, en font des mythes ou des fantômes. Aucune ne les a peints tels qu'ils furent, au naturel, avec franchise et vérité. C'est ce qu'on a cherché à faire dans ce livre. Rome antique y conservera sa forte

empreinte et son profil d'airain, fièrement dessiné comme les figures de la colonne Trajane : Rome nouvelle, dans sa beauté mélancolique et solitaire, y rappellera un grand paysage du Poussin que le Tibre sillonnerait de ses flots d'or.

Les scènes les plus dramatiques de l'humanité s'étant passées sur ces collines immortelles, du haut du Capitole le lecteur verra défiler à ses pieds tous les peuples qui ont brillé dans le monde, tous les hommes qui l'ont rempli du bruit de leurs vertus, de leurs crimes ou de leur gloire pendant deux mille cinq cents ans. Tous, depuis le chef gaulois à la chevelure blonde, jusqu'au numide Hannibal, depuis Attila jusqu'à Bélisaire, depuis Charlemagne jusqu'à Napoléon, tous sont venus en Italie, attirés vers Rome par un aimant magique. C'est là que le torrent des guerres a porté successivement tous les enfants du Nord, Goths, Huns et Vandales ; et après ceux-ci les Byzantins, les hommes à la longue barbe ou Lombards, les Franks, les Sarrasins, les Normands, les lansquenets du XVIe siècle, les demi-brigades de la première République française et les bataillons de la seconde.

Puis, quand cet immense bruit d'armes aura cessé ; quand tous ces flots d'hommes auront disparu, ne laissant comme traces de leur passage que des ruines et quelques tombeaux, sur les cendres de cette Rome, qui dominait jadis l'Occident et l'Orient, et d'où s'épanchait continuellement, comme d'un volcan en éruption, la lave de la guerre, une nouvelle Rome surgira qui sera l'asile de la paix. Plus de légions égorgeant les peuples, plus de prétoriens tuant les empereurs, plus de bêtes féroces déchirant l'esclave dans le Cirque. La statue de Jupiter a fait place à la croix ; les papes succèdent aux Césars ; et la capitale du monde païen est devenue la capitale du monde catholique. Dans cette transformation, Rome retrouvera sa seconde période de grandeur. Elle n'est plus rien par le fer qui a fait si longtemps sa force, elle va être tout par l'idée. Un vieillard n'ayant pour

sceptre que l'anneau d'un pauvre pêcheur, pour sénat que des cardinaux qui ont ramassé la pourpre des patriciens déchirée par les Barbares, pour soldats que des prêtres et des moines en robe de bure, parle du haut du Vatican à la Ville et à l'univers (*Urbi et orbi*), et les trônes tremblent, les peuples s'agenouillent, les empereurs baissent le front à sa parole.

Alors brillent les beaux siècles de la papauté : quatre grands hommes, Grégoire VII, Urbain III, Adrien IV et Innocent III élèvent le Vatican, par leur vigueur et leur génie, au niveau du Capitole, et pendant deux cent trente ans Rome nouvelle exerce dans le monde l'autorité de Rome ancienne. Découronnée tout à coup par le patriotisme d'un pape français, Clément V, ce Constantin du moyen âge, qui au XIVe siècle transporta le siége pontifical à Avignon, elle ceignit, au XVIe siècle, sous Jules II et Léon X, un trirègne tout radieux encore de la gloire de Michel-Ange. Ensuite, au siècle éblouissant du grand Léon succèdent des jours ternes et sombres : les soldats germains de Bourbon, le temps, la guerre, le Tibre, le feu et Luther s'acharnent, hélas! sur la Niobé des nations qui, avec ses empereurs morts et ses papes déshérités, ne semble plus être debout que pour dire comment ici-bas commence et finit la grandeur des hommes.

Tel est le dessin général de l'histoire de Rome ancienne et moderne.

Après avoir puisé dans les auteurs latins et grecs[1] et aux sources modernes les plus pures[2] l'énorme quantité de faits qui

1. Nous nous sommes appuyé particulièrement sur *Tite-Live*, *Velléius Paterculus*, *Valère Maxime*, *Florus*, *Polybe*, pour les premiers chapitres; sur *Appien*, *Plutarque*, *Cicéron* et *Salluste*, pour les Gracques, les guerres civiles, les luttes de Marius et de Sylla, de César et de Pompée et des Triumvirs; sur *Tacite*, *Suétone*, *Pétrone*, *Pline*, *Dion Cassius*, *Juvénal*, pour les Césars; sur *Aurélius Victor*, *Procope*, *Hérodien*, *Spartien*, *Eutychius*, *Orose*, *Eusèbe*, *saint Jérôme*, *Ammien Marcellin*, pour les Flaviens, les Antonins et les Empereurs militaires.

2. Nous indiquons ici les moins connues, pour ne pas couper plus tard à chaque instant le fil du récit par des notes : *Donati*, Roma vetus ac recens. — *Venuti*,

forme cette histoire, depuis la fondation de la ville jusqu'à nos jours, en traitant avec le plus grand soin les trois côtés les plus saillants et les plus brillants de son passé, le côté religieux, le côté littéraire et le côté artistique et monumental, on a adopté un plan qui répondît, autant que possible, par ses lignes sévères et largement tracées, à la grandeur du sujet.

L'ouvrage est divisé en quatre parties principales :

La première, commençant à Romulus, et finissant à Constantin, qui abandonna Rome en 324 et transporta le siége de l'empire à Byzance, s'appelle :

ROME ANCIENNE.

La seconde, commençant au départ de Constantin qui fit descendre au troisième rang Rome, capitale du monde païen, en haine de son polythéisme, s'arrête à Charlemagne, qui la releva

Descrizione topografica di Roma moderna. — *Famiano Nardini*, Roma antica. — *Platinæ*, Vitæ summorum pontificum. — *Marliani*, Annales consulum, dictatorum. — *Panvinii*, Fastorum. — *Strada*, De vitis imperatorum. — *Aretini*, De bello italico. — *Blondi*, De Roma triumphante. — *Eckard*, Catalogus præfectorum urbis. — *Piranesi*, Vedute di Roma. — *Rossi*, Nuovo theatro Romæ, etc. — *Aringhi*, Roma Subterranea. — *Muratori*, Annali d'Italia. — *Constantin Porphyrogénète* (de administ. imper.) — *Ottavio di Agostino*, Istor. della famigl. Colonn. — Calendario de *Maffei*. — *Bartolomeo Piazza*, dell' Opere pie di Roma. — *Jacopo Lauro*, Antiquæ urbis splendor. — *Mazzocchi*. — *Symmaque*, préfet de Rome, Épîtres. — *Fulvio Orsini*, Delle famiglie romane. — *Martinelli*, Roma sagra. — *Minutolo*, Roma illustrata. — *Causeo*, Museo Romano. — *Nibby*, *Roma*. — *Vitale*, Storia diplomatica de' Senatori di Roma. — *Ganganelli* (Clemente XIV), Lettere, bolle e discorsi. — *Davanzati*, Gli annali e le storie degli Imperatori Romani. — *Cesare Balbo*, Sommario d'Istoria d'Italia. — *Cantù*, Storia di cento anni 1750-1850.

Enfin on s'est aidé des recherches de l'élite des érudits français, anglais et allemands, tels que *Montfaucon*, — *Maimbourg*, — *Charles Desbrosses*, — *Dureau de la Malle*, — *Charles Dezobry*, — *Gibbon*, — *Fergusson*, — *Niebuhr*, — *Sismondi*; et des travaux contemporains de MM. *Artaud de Montor*, — le comte *de Tournon*, — *Charles Didier*, — *Stendhal*, — *Thomas*, *Perret*, qui donnent le dernier mot de tout ce qui a été dit de bon et de vrai sur Rome moderne.

l'an 800, en fondant la puissance temporelle des papes, parce qu'elle était la capitale du monde chrétien, s'appelle :

ROME BYZANTINE.

La troisième, datant de l'indépendance des papes, de leur antagonisme avec les empereurs d'Allemagne et de leurs querelles avec les nobles, va jusqu'à la mort de Léon X et de Raphaël, et s'appelle :

ROME PAPALE.

La quatrième enfin, commençant à la prise de Rome par Bourbon et à Luther, finit à Bonaparte et à la dernière expédition française, et s'appelle :

ROME MODERNE.

Ces divisions principales établies, pour classer les événements avec plus de méthode et les dérouler dans un ordre plus net et plus lumineux, on les a distribuées dans trente-quatre chapitres intitulés :

Origine de Rome, les Rois. — Consuls patriciens, Tribuns du peuple. — Guerres puniques. — Les Gracques. — Guerres serviles, Guerres sociales et Guerres civiles. — Proscriptions de Marius et de Sylla. — Pompée et César. — Les triumvirs. — Rome sous les Césars. — Rome sous les Flaviens, les Antonins et les Empereurs militaires. — Description des quatorze régions augustales et des monuments païens. — Institutions et mœurs de Rome consulaire, impériale et païenne. — Rome souterraine. — Les Barbares. — Les Byzantins. — L'eunuque Narsès et l'Empereur d'Orient. — Les Ducs de Rome. — Les Lombards. — Charlemagne. — Le Pape et l'Empereur. — Guelfes et Gibelins. — Grégoire VII. — Les Colonna et les Orsini. — Colà de Rienzo. — Les Borgia. — Jules II et Michel-Ange, Léon X et Raphaël. — Luther. — Sixte-Quint. —Alexandre VII et Louis XIV.— Bonaparte, Pie VII.— Les Triumvirs de 1848. Dernier siége de Rome. — Description des quatorze rioni modernes et des monuments chrétiens. — Rome catholique et papale en 1852.

ROME ANCIENNE

ROME ANCIENNE

CHAPITRE PREMIER

ORIGINE DE ROME. — LES ROIS.

Romulus : il est mis au rang des dieux sous le nom de Quirinus. — Numa Pompilius. — Organisation de la Hiérarchie sacrée. — Tullus Hostilius. — Combat des Horaces. — Ancus Martius. — Prison du Forum. — Tarquin l'Ancien. — Servius Tullus. — Organisation des Centuries. — Tarquin le Superbe. — Junius Brutus. — La Royauté est abolie. — Tableau de Rome sous les Rois. — Institutions politiques. — La légion romaine.

Les grandes cités sont comme les grands fleuves : plus leur histoire coule large et profonde, plus il est difficile d'en retrouver la source. Ainsi que le Rhône qu'on entrevoit à peine au milieu des brouillards et des roseaux quand il jaillit du Saint-Gothard, Rome se cache en commençant dans l'ombre des fictions merveilleuses et de la Fable.

Deux enfants abandonnés sur les eaux débordées du Tibre qui laissent, en s'écoulant, leur berceau sous un figuier sauvage ; une louve accourue pour allaiter ces enfants, un berger dont la pitié les retire de l'antre de la louve, et qui les élève dans les huttes de paille du mont Palatin ; puis l'aîné des fils de la Vestale, appelé Romulus, renouvelant le crime de Caïn, et à côté du cadavre sanglant de son frère Rémus fondant la ville éternelle : voilà ce que la tradition montre dans le lointain des siècles.

Mais ces inventions poétiques ne conviennent qu'à l'enfance des peuples : en arrivant à l'âge de raison, ils les rejettent ou les expliquent. Tite-Live, qui écrivait sept cents ans après l'ère romulienne, rendit

donc à la tradition les couleurs de la vérité. Le petit-fils de Numitor, réduit aux proportions humaines, ne fut dans son livre que ce qu'il était sur le Palatin, un chef de brigands et d'esclaves fugitifs. Soufflons comme Tite-Live sur l'auréole mythologique de Romulus, et nous entrons à l'instant dans le champ du possible. La fameuse louve elle-même n'est plus, en dehors de la fable, que la courtisane rurale Acca Laurentia qui donna son sein à l'enfant exposé, dans la cabane de Faustulus.

Devenu homme, Romulus ouvre un asile aux lieux où il avait été nourri : des bergers, des bandits, des esclaves se groupent derrière ses palissades; soit en feignant d'honorer Neptune équestre par des jeux, soit dans leurs expéditions nocturnes, ils enlèvent les filles des Sabelli leurs voisins pour en faire des femmes, et tracent la première enceinte de Rome avec le sang des Cœnicenses, des Crustumini, des Antemnates, qui s'efforçaient d'étouffer sous le poids de leurs boucliers la colonie naissante. Apaisées par la défaite, les tribus hostiles sont bientôt des tribus amies : les Sabelli ou Sabins eux-mêmes, oubliant leur colère, vont élever des huttes à côté de celles des vainqueurs, et Romulus est forcé de reculer le pomœrium de sa ville [1].

Il avait tracé le plan des murs avec tant de sagesse, qu'ils s'appuyaient de tous côtés sur de hautes montagnes, et que le seul point accessible entre le mont Esquilin et le mont Quirinal était défendu par un fort retranchement et par un large fossé. La citadelle s'élevait sur un massif de roches escarpées et taillées pour ainsi dire à pic. Cet emplacement choisi sur des collines dont l'air est purifié par les vents et qui protégent les vallées de leur ombre, offrait en outre, selon la remarque de Cicéron, tous les avantages d'un lieu très-salubre dans un pays malsain.

Quant à l'enceinte, elle dessinait une sorte de carré long, flanqué de tours de distance en distance et percé de trois portes. La première, qu'on appelait *Mugonia* [2], était située au bas du Palatin près du tem-

1. Ce pomœrium ou glacis du rempart, consacré aux dieux, partait, selon Tacite, du forum Boarium et par conséquent des environs du Janus; il passait par la vallée du Cirque en touchant au Septisonium et à la tête de la Via del Colosseo; sous les thermes bâtis depuis par Trajan, il gagnait la hauteur de Velia, près de la chapelle des Lares, pour aller finir, après avoir longé la Via Sacra et coupé le Forum, aux marais du Velabre.

2. Elle était ainsi nommée à cause du mugissement des bœufs qu'on avait l'habitude d'y faire passer en les conduisant au pâturage.

ple de Jupiter Stator; la seconde, qui regardait l'Aventin, Romanula; et la troisième, construite du côté de la roche Tarpéienne et ornée du buste de Janus, Januale. Celle-ci ne s'ouvrait que pendant la guerre. La triple porte Carmentale, construite un peu plus tard, ferma l'espace compris entre le Capitole et le Tibre.

Telle était Rome à la mort de son fondateur : pour se délivrer d'un tyran, les compagnons de Romulus en firent un dieu. Il passait une revue au bord du marais de la Chèvre : un orage affreux éclate tout à coup, le jour s'obscurcit, et des torrents de pluie dispersent les soldats tremblants sous les éclairs et le tonnerre. Quand l'arc-en-ciel brilla sur l'Aventin, ils revinrent au marais de la Chèvre, mais ne trouvèrent plus leur chef. « Il est là, leur dirent les conjurés en montrant ces beaux nuages rouges qu'enflamme le soleil de Rome ; nous venons de le voir emporté sur un char radieux dans le palais de Mars, son père. » A ces mots, quelques incrédules secouèrent la tête, des rumeurs accusatrices coururent dans les rangs, et après avoir murmuré la veille, le lendemain on aurait nommé les coupables, si le plus vénéré des compagnons de Romulus n'eût apaisé l'effervescence des soldats-bergers avec la légende suivante :

« Je revenais d'Albe la Longue ; le croissant d'argent de Diane, rayonnant dans les cieux, éclairait mes pas, lorsque je fus environné soudain d'épaisses ténèbres ; mes cheveux se dressèrent d'horreur sur mon front, et je restai cloué au sol. A ce moment, Romulus m'apparut. Il était plus beau, plus grand qu'un mortel et d'une admirable majesté avec sa trabée de pourpre. — Pourquoi mes Quirites, dit-il, versent-ils tant de larmes? pourquoi outragent-ils ma divinité par leur douleur?... Va défendre ces regrets et ces plaintes, et ordonne-leur de me préparer de l'encens et des autels et de s'adonner sans partage à la guerre, qui est l'art sacré de la patrie. »

Grâce au récit de Proculus et à l'autorité qui s'attachait à ses paroles, les meurtriers en furent quittes en bâtissant un temple à leur victime et en donnant son nom de Quirinus, fils de Mars, à la colline sur laquelle ce temple s'éleva. Ils essayèrent ensuite de gouverner à sa place ; mais, emportés par la fougue sauvage de ces hordes indisciplinables, au bout d'un an d'interrègne, ils remirent l'autorité aux mains d'un autre roi.

Le sabin Numa, dont la faiblesse de caractère et les mœurs douces

rassuraient les chefs, fut chargé de retenir ce peuple, qui leur échappait, à l'aide du frein religieux. Aussi, pendant trente-neuf ans, il s'occupa avec le plus grand zèle de sa mission pacifique et ne songea qu'à transplanter, sur cette terre foulée par des hommes de violence et de sang, le culte et les institutions sacerdotales des Étrusques. Alors, aux augures déjà établis par le fondateur vinrent se joindre les pontifes, sénateurs sacrés du sacerdoce, les flamines, prêtres de Jupiter, de Mars et de Romulus, son fils, qu'on adorait, après l'avoir tué, sous le nom de Quirinus; les frères des champs (*fratres arvales*), les victimaires, et les féciaux créés pour déclarer la guerre et faire la paix au nom des dieux. Tout ce clergé païen, habilement pris dans les familles des chefs et ne travaillant qu'à établir leur influence sur les bases vénérées de la religion, enchaîna pendant près d'un demi-siècle la turbulence des Romains. En allant dormir sur ses livres dans le tombeau qu'on lui avait creusé au Janicule, Numa laissait la jeune Rome soumise au joug des lois et docile à la voix de la religion.

On vit bientôt sous l'albain Tullus, son successeur, combien cette voix était puissante. Albe ayant osé provoquer Rome, les fils de Quirinus, sortant enfin de leur repos, se précipitèrent comme des lions dans la plaine. Les armées des deux villes se rencontrèrent au bord de de la *fossa Cluilia* [1], entre le cinquième et le sixième milliaire à partir de la porte Capène. Les arcs étaient déjà tendus, on entendait le sifflement des frondes et le sang allait couler, lorsque les féciaux, juges souverains de la paix et de la guerre, intervenant tout à coup, ordonnèrent au nom des dieux de remettre le sort de la bataille à trois combattants choisis dans chacun des deux camps.

Les rois y consentirent pour épargner l'effusion du sang : Tullus choisit les trois Horaces, et le chef d'Albe les trois Curiaces leurs cousins : ceux-ci s'étant avancés fièrement entre les deux armées, le plus vénérable des féciaux prit la parole, et s'adressant à Tullus :

« M'ordonnes-tu, ô roi, lui dit-il, de conclure un traité avec le père du jugement qu'envoie le peuple Albain?... — Oui, répondit Tullus. — Roi, je te demande l'herbe sainte. — Prends-la pure ! »

Le fécial alla en cueillir de toute fraîche, et dit à Tullus :

« Roi, me fais-tu ton interprète et celui du peuple romain, fils de

1. Au lieu même où elle coupe la limite du territoire romain et la voie Latine, près de Settebassi.

Quirinus, et acceptes-tu mes compagnons et ces vases pour le sacrifice?... — Pourvu que ton choix ne soit un piége ni pour moi, ni pour le peuple romain, fils de Quirinus, je l'approuve. »

Le père du jugement couvrit alors ses cheveux de verveine et prononça la formule du traité, qui portait que le peuple dont les champions seraient battus se soumettrait à l'autre; puis, après avoir invoqué Jupiter et assommé d'un coup de pierre le porc du sacrifice, il donna le signal de ce combat, d'où le plus jeune des Horaces revint seul, ivre d'enthousiasme et de sang, pour égorger sa sœur.

Aux termes du pacte conclu, Albe devenue l'auxiliaire de Rome devait marcher avec ses guerriers quand ils iraient à l'ennemi; mais ces peuplades demi-sauvages oubliaient facilement la foi jurée. Tullus Hostilius, attaqué par les Véiens et les Fidénates, ayant réclamé le secours des Albains, le roi de ces derniers, Mettus Suffétius, s'arrangea de façon à rester spectateur du conflit, afin d'écraser les Romains s'ils étaient les plus faibles, ou de partager sans péril les fruits de la victoire si elle se déclarait pour eux. Vainqueurs, en effet, ceux-ci s'empressèrent de rendre perfidie pour perfidie. Attiré dans le camp de Tullus par l'espoir du butin, Mettus fut lié à deux chars attelés de quatre chevaux, qui, lancés violemment en sens opposés, arrachèrent et emportèrent dans leur course ses membres sanglants. Pendant ce temps, l'homme déjà si fatal aux Albains, Horace, surprenait leur ville, la rasait au son des trompettes, et en chassait la population éplorée vers Rome, où Tullus la parqua sur le mont Cœlius.

Qu'on juge de la fureur des Sabins à cette nouvelle! Impatients de venger leurs frères, car tous ces petits peuples étaient autant de rejetons de la vieille famille étrusque, ils marchèrent contre Tullus, qui les attendait dans la forêt *Malitiosa* et les battit. Après ce succès, il obtint du peuple le droit de se faire précéder de douze licteurs avec des faisceaux; mais cette extension de pouvoir déplut sans doute aux pères des vieilles familles et aux pontifes, car on ne tarda pas à publier qu'il était mort d'un coup de foudre.

Ce qui prouve, du reste, que les pontifes n'étaient pas étrangers au prodige, c'est qu'on lui choisit pour successeur le petit-fils de Numa. Ce nouveau prince, appelé Ancus, ne s'occupa effectivement, au début de son règne, que des intérêts du corps sacerdotal, négligés par Tullus; et ce ne fut que lorsque le culte des dieux eut repris sa

splendeur, qu'il répondit aux provocations des Latins en envoyant le fécial lancer le javelot de guerre sur leur territoire. Mal en prit alors aux fils du Latium d'avoir violé le traité fait avec son prédécesseur : écrasés sous les murs de Médullia, ils subirent en grande partie le sort des Albains et vinrent grossir la population de Rome et porter leurs pénates sur le mont Aventin. Tournant ensuite l'activité des Romains vers les travaux utiles, Ancus creusa le port d'Ostie, enferma le Janicule dans l'enceinte de Rome, construisit le premier pont qui ait plongé ses pilotis dans le Tibre[1], ouvrit le fossé des Quirites pour défendre la ville du côté de la plaine, et, tout en agrandissant le temple de Jupiter Férétrien, adossa aux roches du Capitole un édifice bien nécessaire à cette époque, la prison du Forum. La mort l'ayant surpris comme il achevait ces constructions monumentales, on mit à sa place le tuteur de ses enfants.

C'était un Grec établi depuis peu de temps à Tarquinies, où il était devenu *lucumon* (chef), mais qui, trouvant la scène de cette ville trop étroite pour son ambition, avait porté ses richesses à Rome. Agréable par son opulence aux *pères des familles* et lié par sa femme, savante dans l'art augural, avec les pontifes, il n'eut pas de peine à se faire élire. Les augures dirent au peuple que Jupiter l'avait désigné lui-même en envoyant un aigle prendre et replacer sur sa tête le pileus qu'il portait à son arrivée, et, docile à la voix de ses augures, le peuple s'inclina devant la volonté des dieux. Changeant alors son nom de Démarate contre celui de Tarquinius, le nouveau roi, commença comme son prédécesseur par faire passer l'architecture avant la guerre. Les terrains qui entouraient ce Forum, où devaient se régler un jour les destinées du monde, étaient vagues et en friche : il les distribua aux *pères* pour y élever des magasins et des portiques. Les eaux du Tibre, refluant parfois jusqu'au pied de l'Aventin et du Palatin, noyaient la vallée située entre ces deux collines et y croupissaient, au grand dommage de la salubrité publique : des égouts à voûtes gigantesques (*cloaca maxima*) les ramenèrent dans le fleuve et assainirent le Vélabre. Un solide rempart de construction etrusque remplaça les anciens retranchements en terre battue de Romulus; le sommet du mont Capitolin fut aplani pour recevoir les fondations du

1. Le pont Sublicius.

temple de Jupiter, et enfin le peuple, déjà avide de spectacles, put bientôt applaudir, dans un vaste cirque entouré de loges de bois pour les chevaliers et les pères, aux luttes du pugilat et aux courses de chevaux, imitation grossière des jeux olympiques.

Aux soins de la paix succédèrent ensuite, mais par intermittences, ceux de la guerre. Pendant vingt-cinq ans Rome eut à lutter, dans le bassin du Tibre, entre les escarpements couverts de sapins et de mélèzes du Cimino et les collines Algides, contre les tribus de la Sabine; celles-ci, lasses cependant de choquer en vain leurs boucliers contre l'épée romaine, venaient de demander la paix et d'offrir en signe d'hommage un trône d'ivoire à Tarquin, lorsque deux assassins, apostés par les fils d'Ancus, lui brisèrent le crâne à coups de hache. Ceux-ci croyaient bien ramasser la couronne de leur père dans le sang de leur tuteur, mais ils n'eurent que l'odieux du crime : un autre en recueillit les fruits. Servius Tullius, ancien esclave intelligent et courageux, auquel Tarquin avait donné sa fille, releva le cadavre du vieillard, l'emporta dans la curie royale, et, criant par la fenêtre au peuple qu'il n'était que blessé, profita de la fuite des fils d'Ancus et de la stupeur de leurs amis pour se faire proclamer roi.

Bien que cette élection eût été obtenue par surprise, Servius la justifia brillamment : aussi heureux que Tarquin dans ses courses militaires contre la fédération latine, il se montra de plus législateur habile en organisant l'état politique de Rome. La constitution de la ville, taillée d'abord à coups d'épée par Romulus, modifiée seulement par Tarquin, qui doubla le nombre des *chefs* des familles et porta celui des chevaliers à douze cents, était pleine d'imperfections et de lacunes. Servius la refondit hardiment de la manière suivante : il créa dix-huit nouvelles centuries équestres du cens le plus élevé et divisa le peuple en cinq classes, en séparant les jeunes gens des vieillards. Les pères des vieilles familles, que nous appellerons désormais patriciens, les chevaliers et les prêtres, formèrent quatre-vingt-dix-neuf centuries; le peuple tout entier, quoique vingt fois plus nombreux, n'en composa que quatre-vingt-seize. Ainsi se trouvaient posées pour des siècles les bases de la puissance des plus riches au détriment des plus nombreux. Personne n'était privé du droit de suffrage, mais la prééminence et la majorité étaient assurées immuablement à ceux qui avaient le plus d'intérêt à la chose publique.

En déshéritant la plèbe au profit des patriciens, Servius n'avait pas à craindre ces mystérieux coups de tonnerre qui foudroyaient à l'improviste les chefs devenus trop puissants et croyait probablement pouvoir compter sur un long règne. Il n'en fut pas ainsi : ces ennemis, qu'il ne redoutait que dans la classe privilégiée, il les rencontra dans sa famille. Lucius Tarquin, son neveu et son gendre, voulant lui succéder comme il avait succédé lui-même à son beau-père, se lassa d'attendre et le tua. En poussant son char pour arriver plus vite à la Curie sur le corps palpitant de son père, Tullie prouva que l'ambition étouffait tout sentiment humain dans ces cœurs farouches : quant à Lucius Tarquin, le jour où il s'empara du pouvoir sans les patriciens et les prêtres, il comprit à merveille qu'il les aurait pour adversaires et les gouverna en conséquence avec une verge de fer. Aux premiers murmures il mit en pratique le système qu'il indiquait silencieusement au messager de son fils réfugié chez les Gabiens pour les trahir, et les têtes patriciennes tombèrent sous la hache du licteur comme les plus hautes têtes de pavots étaient tombées sous sa baguette. Ce ne furent là que ses premiers pas : fort de l'alliance des Latins, qui avaient consenti sous ses auspices à se confédérer avec Rome, fier des victoires remportées dans la plaine sur les Volsques, et peut-être ébloui par l'or conquis au sac de Suessa-Pometia, Tarquin, justement nommé le Superbe, poussa bientôt la tyrannie jusqu'aux extrêmes limites. Tullie n'avait pas foulé plus froidement sous les pieds de ses chevaux le cadavre de son père qu'il ne foulait les patriciens et les pontifes. Autant valait lancer un char du haut de cette roche Tarpéienne où s'élevaient déjà, par ses soins, les colonnes du Capitole.

Bientôt patriciens et pontifes songèrent à prendre leur revanche. Toutes les fois qu'ils formaient un complot, ils prenaient soin d'y préparer le peuple par l'annonce de quelque prodige. Un orage avait présagé la mort de Romulus, une pluie de pierres celle de Tullus, un aigle l'avénement du premier Tarquin; la chute du dernier fut prédite de la même manière. Un jour, les augures racontèrent à voix basse qu'un serpent sorti de l'autel domestique du tyran avait dévoré la chair des victimes. Le peuple en conclut aussitôt que les dieux abandonnaient Tarquin, et il attendit avec une anxiété mêlée de terreur l'explication de ce prodige. On ne la lui laissa pas attendre trop longtemps. Tout à coup, pendant que l'armée campait sous les murs d'Ardée, la ville aux

souterrains, Junius Brutus, chef des conjurés, paraît dans le Forum suivi de tous les colons de Collatia et brandissant un poignard ensanglanté. Jetant son masque de folie, il raconte l'outrage fait par le fils du tyran à Lucrèce, montre ce poignard que la chaste matrone a plongé dans son sein pour se punir du crime de Sextus, et demande vengeance au nom de l'honneur des Romaines.

La foule, que poussaient à la révolte ses chefs naturels et ses prêtres, répond à l'appel de Brutus par des cris de colère et une immense acclamation. La royauté est abolie. Tarquin, accouru en toute hâte, trouve les portes de sa ville fermées et n'a que le temps de se réfugier chez les Étrusques, et Sextus, chassé du camp par les soldats, qui, au récit de Brutus, s'enflammèrent de l'indignation de leurs pères, alla chercher la mort chez le peuple qu'il avait trahi.

Ainsi périt la royauté à Rome, après 244 ans d'existence.

Durant toute cette période sept hommes l'exercèrent successivement. En la dégageant du merveilleux de la légende, leur individualité se détache assez nettement sur le fond obscur des siècles pour ne pas être tenté de les transformer en mythes comme l'ont fait Niebuhr et ses amis. Dire que l'histoire des rois n'est qu'une allégorie dans laquelle Rémus personnifie le principe plébéien en lutte avec le principe patricien figuré par Romulus; que le peuple s'appelle Tullia quand il élève les Tarquiniens au trône, Hostilius quand il se bat, Servius quand il meurt sous les coups des grands, et Brutus quand il ressuscite, n'est-ce pas avoir plus d'imagination que les augures? Sans prendre plus au sérieux l'ingénieux système d'Orioli, qui a invente une loi anti-salique en vertu de laquelle tous les rois étaient des gendres succédant à leurs beaux-pères, on ne peut s'empêcher cependant de remarquer comme singularité historique le grand rôle que jouent les femmes pendant cette première époque. La royauté commence quand on fait violence à Silvia, elle finit quand on fait violence à Lucrèce. Depuis la courtisane ou louve Acca Laurentia qui nourrit les deux jumeaux traditionnels sous le figuier sauvage, jusqu'à la mauvaise fille de Servius, c'est toujours la femme qu'on voit sur les points culminants de l'histoire. Mère de famille, elle se jette entre les javelots romains et les lances sabines; amie discrète et mystérieuse, elle conseille Numa; prêtresse de Diane, elle souffle l'ambition au premier Tarquin; fille sans cœur, elle entraîne le second au parricide.

Son influence, qui éclate avec la même énergie pour le bien et pour le mal, forme le trait le plus curieux de Rome primitive.

Cette Rome des rois ne ressemblait guère en effet à celle des consuls. Nous allons voir ce qu'elle devint sous le gouvernement patricien : mais avant de la suivre dans son immense développement, arrêtons-nous un moment au seuil du consulat pour jeter un coup d'œil sur sa force, ses mœurs, et cette admirable organisation militaire qui allait lui donner l'empire du monde.

La ville carrée (quadrata) de Romulus n'avait occupé que le mont Palatin; peu à peu sa population s'était étendue sur les monts Aventin, Capitolin, Cœlius, Quirinal et Esquilin. Servius et Tarquin couvrirent ces trois dernières collines au point où, s'éloignant du Tibre, elles se confondent avec la campagne, d'un rempart épais et terrasse (agger) dominant sur un fossé large de cent pieds et profond de trente. Cette enceinte, prolongée jusqu'au Janicule, correspondait juste à la rive qui, de la pointe de l'île Tibérine, fait face à l'Aventin, et formant un angle dont le sommet s'appuyait à la porte Janiculensis, suivait la pente du mont Aventin vers le Tibre, pour aller remonter la crête du Cœlius, et fermer la vallée qui le sépare de l'Esquilin. L'Aventin avait été laissé hors des murs, à cause des chênes noirs peuplés de corbeaux et d'oiseaux de mauvais augure qui hérissaient ses pentes abruptes.

Rome ainsi enclose, couvrait une superficie de six cent trente-huit hectares. Vue extérieurement avec son enceinte flanquée de tours carrées et sa forteresse oblongue du Capitole, elle offrait partout l'image de la guerre. A l'intérieur, on ne trouvait que celle de la pauvreté et de la simplicité rustique des premiers âges. Les maisons, en terre et en chaume pour la plupart, ne s'élevaient pas au-dessus du rez-de-chaussée : des toits de roseaux à peine suffisants pour les protéger contre les ardeurs du soleil et les pluies, abritaient les fils de Quirinus. Leurs lits étaient les joncs du Tibre; leurs richesses, leurs terres et leurs troupeaux. Le sénateur paissait lui-même ses brebis, et ne venait à Rome que les jours de marché et de comices, pour donner son vote et vendre son huile, son vin, ses fruits et ses vieux esclaves.

Posséder une somme en argent passait pour un crime aux yeux de la loi. Jupiter pouvait à peine tenir dans son temple. Sa foudre était d'argile, comme les vases qui servaient au culte de Vesta. Ce Capitole,

où étincelleront un jour à profusion l'or et les pierres précieuses, on ne le parait alors que de feuillage. Quelques poignées de sabine et de laurier pétillant, ou les fleurs des prés mêlées de violettes, voilà ce qu'on offrait aux dieux : une tuile couverte de couronnes, des fruits répandus sur la tombe, deux ou trois grains de sel, des asphodèles dans un vase cassé; voilà ce qu'on offrait aux morts. Les vivants, qui courbaient tous les jours leurs fronts noircis par le soleil, sur le sol ingrat et ardent de l'agger romanus, se contentaient du gâteau de froment et de la posca, mélange de vinaigre et d'eau. Le plus grand éloge qu'on pût faire d'un citoyen c'était de l'appeler bon agricultenr et bon colon; aussi pour se peindre Rome cinq cent dix ans avant notre ère, il faut se la représenter aux premières blancheurs de l'aube, lorsque les robustes Quirites sortent lentement avec les charrues pour aller cultiver leurs sept jugères; que les mugissements des bœufs se mêlent, sous les portes, aux cris des bergers et aux bêlements des troupeaux; que les augures, drapés dans leur robe rouge, vont silencieusement au Tibre chercher l'eau lustrale; que la jeunesse descend au Champ-de-Mars afin de lancer le javelot, et que les femmes commencent à filer leur laine, à ces basses fenêtres qui, garnies d'herbes des jardins, donnent à toutes les rues l'aspect riant de la campagne.

L'énergique et rude population qui habitait cette ville de chaume avait des mœurs d'or et des lois de fer. Le père de famille était armé, dans sa maison, d'une autorité sans limites. Représentant des dieux et de l'État, il pouvait tout ce qu'il voulait. La loi, froide et dure comme les tables de bronze sur lesquelles elle était gravée, lui donnait droit de vie et de mort sur ses esclaves, sur sa femme, sur ses enfants, et lui permettait, quand il avait ruiné son débiteur en lui prêtant l'airain à vingt pour cent, de le charger de chaînes, de le vendre comme esclave, et de couper son corps par morceaux. Maître absolu de ses biens, qu'il lui était loisible de vendre, d'aliéner, de léguer selon son caprice, le père tenait tout ce qui l'entourait sous le joug de sa volonté sans règle et sans frein, et sous la terreur de la hache; puis la réunion de toutes ces tyrannies de famille composait le réseau de fer jeté sur la société romaine et appelé gouvernement.

Comment des hommes plies dès l'enfance à cette obéissance passive et habitués aux durs travaux et à la vie frugale des champs auraient-ils pu trahir la vocation providentielle d'une ville née et grandie au

bruit des armes? — Il ne fallait aux plébéiens, accoutumés à obéir, et aux patriciens, accoutumés à commander, qu'une organisation assez habile pour porter cette discipline sur les champs de bataille et assez énergique pour l'y maintenir toujours serrée comme le faisceau des licteurs. Sous ces deux rapports, l'organisation militaire de Rome fut un chef-d'œuvre.

Il s'agissait d'abord de centupler, en la régularisant, l'action de la force physique; on y parvint merveilleusement par la création de la légion. La légion, cette citadelle vivante de Rome, formait un corps de quatre mille deux cents hommes divisés en dix cohortes, en trente manipules et en soixante centuries, et pris dans l'élite de la population. Tous les ans on convoquait à cet effet, au Capitole, les citoyens inscrits sur les tables du cens, c'est-à-dire possédant plus de 1,800 sesterces ou 1,500 francs de notre monnaie. Lorsque tous ceux de dix-sept à quarante-six ans étaient réunis devant le temple de Jupiter, les tribuns militaires s'asseyaient séparément et tiraient au sort les tribus : à mesure que le nom de l'une d'elles sortait du casque, ils l'appelaient et prenaient dans ses rangs quatre hommes aussi égaux que possible en âge, en taille et en force. De ces quatre hommes, les tribuns de la première légion choisissaient, les premiers, le mieux fait et le plus valide, et après eux les tribuns de la seconde, de la troisième et de la quatrième, jusqu'à ce que le cadre de chaque légion fût au complet pour les hommes de pied. Le choix des cavaliers appartenait au censeur, qui les prenait parmi les citoyens les plus riches.

La levée faite, les tribuns assemblaient leurs légions, et, choisissant l'homme le plus fort et le plus brave, lui faisaient prêter le serment militaire, qui était conçu en ces termes :

« Je jure d'obéir à mes chefs et d'exécuter tous leurs ordres dans la mesure de mes forces. »

Chaque légionnaire répétait ces paroles en défilant à son tour devant les tribuns, qui indiquaient à leurs hommes le jour et le lieu où ils devaient se réunir en armes, et les congédiaient. Le jour fixé, un nouveau triage était fait avec plus de soin encore : les tribuns composaient les premières cohortes des plus jeunes et des plus pauvres, qu'on appelait vélites. Ils choisissaient ensuite les jeunes hommes de vingt à trente ans, ceux qui étaient dans la vigueur de l'âge, et les vétérans, pour en former trois corps spéciaux et d'élite appelés : le premier celui

des hastats (hastati), le second celui des princes (principes), et le troisième celui des triaires (triarii). Ces derniers ne pouvaient jamais être plus de cinq cents. Il y avait douze cents hastats, douze cents princes dans chaque légion, et trois cents cavaliers. Le reste formait les vélites[1].

La légion, organisée et armée de cette manière, se choisissait dix centurions parmi les plus intelligents et les plus braves, et dix parmi ceux qui approchaient le plus des premiers; ceux-ci, appelés chefs des rangs, élisaient ensuite vingt officiers inférieurs qu'on nommait coacteurs de troupe, et deux vexillaires ou enseignes. La cavalerie, divisée également en dix turmes, qui répondaient à nos escadrons, était commandée par des préfets et des coacteurs de leur choix nommés décurions.

Le jour du départ arrivé, les légions se trouvaient au Champ-de-Mars au grand complet, car une maladie grave, les auspices ou la mort, dispensaient seuls le légionnaire; elles y attendaient les alliés, qui amenaient un nombre d'hommes de pied égal aux centuries, et le double de cavaliers. Le général mettait aussitôt dix préfets à la tête de ces auxiliaires, et après avoir choisi dans leurs rangs ses extraordinaires, c'est-à-dire les plus intrépides et les mieux faits, pour sa garde, il faisait sonner les trompettes. A la première fanfare, les troupes se plaçaient en ordre de marche; à la seconde, on attachait promptement le bagage sur les chevaux: à la troisième, toute l'armée s'ébranlait à la fois. Les extraordinaires formaient l'avant-garde; l'aile droite des alliés les suivait avec les bagages, puis venaient les légions avec leurs bagages également, et derrière elles l'aile gauche des alliés. La cavalerie mar-

1. Voici maintenant en quoi consistait l'armement de la légion. Les vélites d'abord étaient tenus de se fournir d'une épée, d'une javeline et de la parma ou bouclier rond d'un pied et demi de diamètre. La javeline, longue de deux palmes, avait une pointe si affilée, qu'elle se faussait au premier coup en frappant un corps dur, ce qui empêchait l'ennemi de la renvoyer. Ainsi armé à la légère, le vélite se coiffait d'une tête de loup ou d'un autre animal, pour que ses chefs pussent le distinguer dans la mêlée.

Les hastats portaient ce qu'on appelait à Rome les grandes armes, c'est-à-dire le scutum, bouclier convexe à bordure et à coquille de fer, large de deux pieds et demi et long de quatre; l'epée ibere, lame droite et forte à deux tranchants, propre à frapper de taille et de pointe; deux grands javelots (pila), un casque d'airain et des bottines. Le casque était surmonté de trois longues plumes rouges ou noires qui semblaient doubler la taille des hastats, et qui, en ondoyant de loin, devaient frapper l'ennemi de terreur. Les princes et les triaires avaient les mêmes armes; seulement, au lieu du javelot, ces derniers portaient la hasta ou demi-pique, des cuirasses, des boucliers en cuir de bœuf et des javelines. Pour la cavalerie, elle était équipée à la grecque.

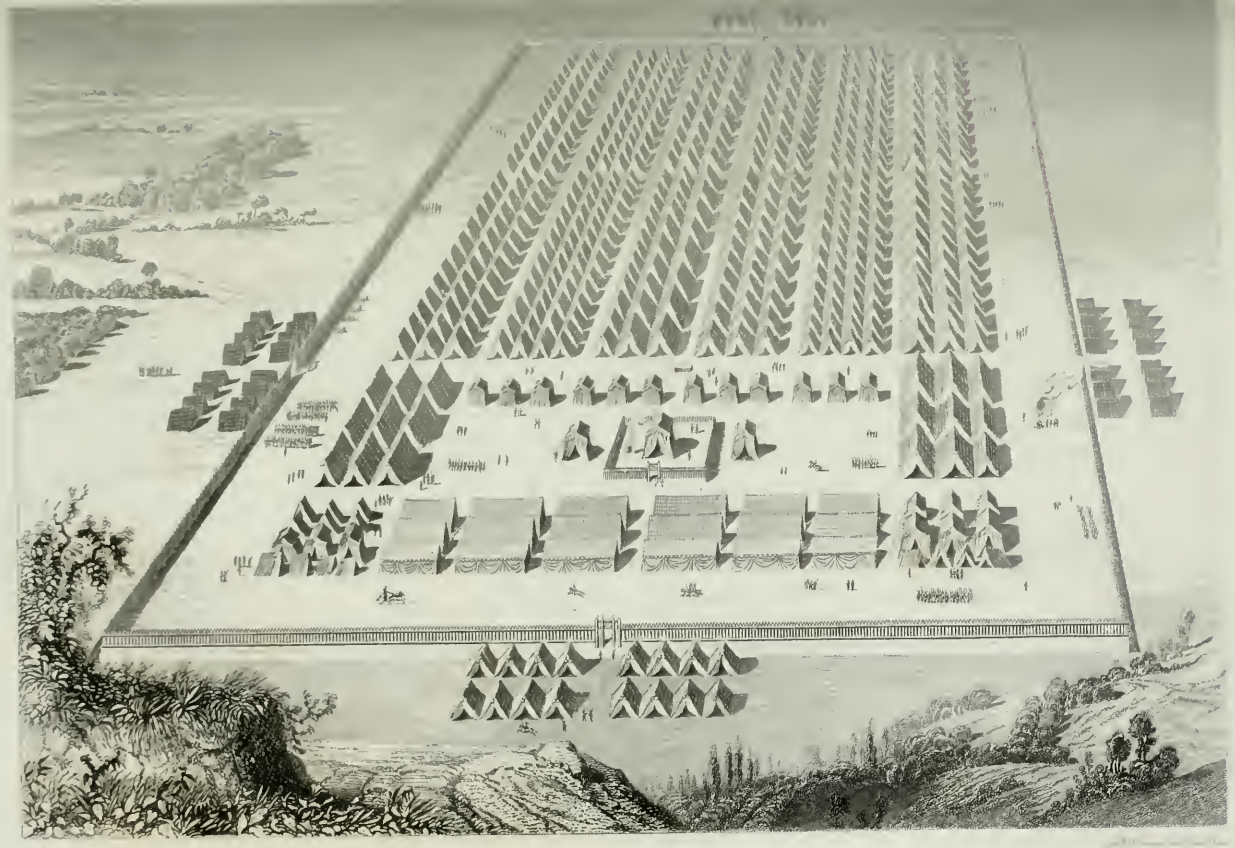
chait ou à la suite des ailes et des légions auxquelles elle appartenait, ou sur les flancs de l'armée, pour protéger le bagage.

Toute cette masse se mouvait avec une incroyable rapidité; et cependant, outre ses armes, chaque soldat portait des vivres pour dix-sept jours, et de plus une marmite, un panier, une scie, une hache, une bêche, une faux, une corde, une chaîne, et des pieux pour les palissades, ce qui n'empêchait pas ces hommes de fer, chargés d'un poids d'au moins soixante livres, et serrés à perdre haleine dans leurs cuirasses de cuir ou de mailles, de faire vingt-quatre milles en cinq heures. Pour se reposer de ces rudes marches, ils avaient le travail du camp. Le lieu choisi, on dressait le prétorium ou pavillon du général dans l'endroit d'où il pouvait le plus facilement tout voir. On mesurait ensuite le circuit du prétoire, espace carré contenant deux arpents, dont chaque face était éloignée de cent pieds du drapeau blanc qui flottait sur le prétorium.

A droite et à gauche étaient tracés l'emplacement du marché (forum) et celui du questorium ou trésor. Puis sur une ligne parallèle au prétoire, on plantait les tentes de peaux des tribuns, indiquées par un drapeau rouge, et cent pieds plus loin celles des cavaliers des légions. Des deux côtés d'une des grandes rues du camp se logeaient les triaires en face des princes, établis à cinquante pieds de distance. Ceux-ci tournaient le dos aux hastats, qui avaient devant eux la cavalerie des alliés. Le reste du camp était occupé par l'infanterie auxiliaire et les vélites.

A peine les tentes déployées, les alliés recevaient l'ordre d'enclore deux côtés du camp d'un fossé et d'une palissade : les légions se chargeaient des deux autres. Il fallait donc creuser à l'instant un fossé de douze ou quinze pieds de largeur et de huit ou dix de profondeur, dont la terre jetée dans le camp servait à former une banquette haute de quatre pieds dans laquelle on plantait des pieux et des palissades fortement entrelacées. Les vivandiers et les lixes campaient hors des portes, qui étaient au nombre de quatre : la prétorienne, placée du côté de l'ennemi; la décumane, en face à l'autre extrémité du camp, et les deux portes latérales appelées Dextre et Senextre.

Un ordre parfait et une vigilance incessante garantissaient la sûreté du camp. Le jour, une cohorte d'infanterie gardait la tente du général, et deux manipules de princes et de hastats, formant un groupe de



CAMP ROMAIN.

quatre cents hommes, se tenaient en armes devant celle des tribuns. La nuit on redoublait de précautions. Au coucher du soleil le tesserarius se rendait à la tente des tribuns et en recevait une petite tessère de bois ou tablette sur laquelle était écrit le mot d'ordre. Cette tablette passait de cohorte en cohorte et devait revenir aux tribuns avant la nuit. Aussitôt que l'obscurité couvrait le camp, des cavaliers commençaient les rondes : celui de la première veille, annoncée par la trompette des triaires, visitait les gardes des retranchements, des postes des cohortes et des escadrons. S'il trouvait la sentinelle immobile et un doigt levé dans l'attitude du silence, il recevait d'elle la tablette et passait : si elle était endormie ou absente, il prenait quelqu'un à témoin. Le coupable, signalé le lendemain par l'absence de son morceau de bois, était battu de verges jusqu'à ce qu'il expirât, et noté d'infamie s'il survivait à son supplice.

Ce châtiment, la honte attachée à la lâcheté, le mépris de ses compagnons, la ration d'orge au lieu de blé, comme taches indélébiles; une lance, une coupe, un harnais, des couronnes de chêne et de gazon, comme marques suprêmes d'honneur, voilà les mobiles du soldat romain. La patrie, qui exigeait tous ses efforts et jusqu'à la dernière goutte de son sang, ne lui donnait que deux oboles de solde par jour, la moitié d'un *modium* de blé, et de l'eau et du vinaigre; et cependant, malgré l'inanité des récompenses, les périls du champ de bataille, la misère assise à son foyer pour le recevoir au retour, tel est l'amour, tel est l'admirable et saint dévouement qu'il a pour cette pauvre Rome couverte de roseaux, qu'il va l'élever, en suivant au pas militaire les faisceaux des consuls, au-dessus de toutes les cités du monde.

CHAPITRE II

CONSULS PATRICIENS, TRIBUNS DU PEUPLE.

Junius Brutus, Tarquin Collatin, consuls. — Mort des fils de Brutus. — Porsenna. — Victoire du lac Régille. — Les usuriers patriciens. — Les débiteurs plébéiens. — Appius Claudius. — Le peuple au mont Aventin. — Création des tribuns du peuple. — Loi agraire. — Les Decemvirs. — Lois des douze tables. — Virginia. — Le peuple au mont Sacre. — Siége de Véies. — Invasion des Gaulois. — Bataille d'Allia. — Les Gaulois dans Rome. — Incendie de Rome. — Attaque du Capitole. — Manlius, surnommé Capitolinus. — Retour de Camillus. — Le peuple veut quitter Rome. — Discours de Camillus. — Rome reconstruite. — Conquête de l'Italie. — Pyrrhus. — Triomphe de Curius Dentatus.

En ressaisissant la souveraineté, par l'expulsion des rois, afin qu'elle ne se concentrât plus dans les mains d'un seul, et que chaque grande famille pût l'exercer à son tour, les patriciens avaient délégué le pouvoir exécutif à deux magistrats appelés consuls. Investis, mais pour une année seulement, de tous les droits de la royauté, les nouveaux chefs du peuple eurent à répondre, dès leur entrée en charge, aux exigences d'une double mission, l'établissement de la République et la lutte contre ses ennemis. Ceux-ci ne se firent pas attendre.

A peine proclamés par les comices centuriates, les consuls Junius Brutus et Collatin qu'on avait élus d'une voix unanime, quoiqu'ils fussent les neveux de Tarquin, virent arriver des députés de cette antique Tarquinia disparue aujourd'hui sous l'herbe et sous les roses, et de la ville de Véies que représente seul à présent le massif isolé de la Crémara. Les envoyés étrusques demandaient le rappel du roi banni ou du moins la restitution de ses biens. Mais tout en feignant de négocier ils conspiraient. Un complot habilement ourdi à l'ombre de leur caractère sacré et enlaçant dans ses liens mystérieux l'élite de la jeunesse patricienne, qui préférait l'or et le luxe de la royauté à la simpli-

cité des mœurs républicaines, allait éclater lorsqu'il fut révélé par l'esclave Vindex. C'était la première fois que les consuls exerçaient ce terrible droit de vie et de mort dont les avaient armés les comices. Aussi le jugement des coupables fut un grand et solennel spectacle. Ils étaient tous debout et enchaînés devant le tribunal des consuls, dressé sur le Forum. A côté d'eux brillaient les haches des licteurs, et tout autour se pressait la foule émue et silencieuse. Aux premiers mots de Junius ordonnant de faire approcher les coupables, il y eut une explosion soudaine de supplications et de sanglots, et des milliers de voix s'élevèrent pour crier grâce !

Mais Junius Brutus, impassible sur son tribunal quoiqu'il vît ses deux fils parmi les coupables : « La loi, dit-il, est faite pour tous, pour le puissant comme pour le faible, pour le riche comme pour le pauvre, et si une exception semblait possible, elle devrait être en faveur du pauvre ignorant, sans appui et sans cesse sollicité par sa misère. » Puis s'adressant aux accusés, il leur demanda s'ils avaient quelque chose à dire pour leur justification ; trois fois il leur fit la même question et trois fois ils ne répondirent que par des larmes. A la vue de ces larmes arrachées plutôt par le repentir que par la crainte, à la vue de tant d'espérances et de jeunesse près de se flétrir dans la tombe, les cœurs s'ouvrirent à la pitié, le peuple s'écria qu'il fallait pardonner à ces jeunes gens égarés, les juges murmurèrent à l'oreille de Junius qu'il suffisait de les bannir ; mais lui qui était resté immobile, muet, et comme absorbé par les angoisses d'une lutte intérieure : « Licteurs, dit-il en se levant tout à coup, faites votre devoir et que les dieux aient pitié de nous ! »

Les licteurs exécutèrent la sentence sans que le peuple, s'arrêtant avec admiration devant ce grand exemple du respect de la loi, osât faire entendre autre chose que des gémissements ; mais quand le juge eut rempli son devoir sans faiblesse, il redevint homme et père et s'abandonna librement à toute sa douleur. Personne ne le revit ce soir-là quand il eut quitté le Forum. Retiré dans le lieu le plus solitaire de sa maison, il pleurait aux pieds de l'image de la patrie sur les corps sanglants de ses fils. Il les rejoignit bientôt : sorti à la tête des légions pour repousser les auxiliaires de Tarquin, il aperçut aux premiers rangs son fils Arons, et se précipitant sur lui avec fureur, périt d'un coup de lance en lui donnant le coup mortel. Les patriciens mirent

son image, taillée grossièrement en bois, au Capitole, et les matrones romaines honorèrent par un deuil d'un an la mémoire du vengeur de Lucrèce et du fondateur de la liberté.

Cette noble mort fut féconde. On eût dit que la cendre de Brutus avait semé sur la terre romaine l'héroïsme et le dévouement. Son collègue, Valérius, s'apercevant que les tours en pierre qu'il élevait au-dessus du Forum choquaient les yeux du peuple, les démolit en une nuit et vint bâtir une demeure plus modeste dans la plaine. Porsenna, l'un des plus puissants chefs étrusques, étant accouru pour ramener Tarquin, Horatius Coclès fit reculer toutes ses bandes devant le pont Sublicius qu'il défendait seul, comme Scævola le fit reculer lui-même d'admiration quand, pour la punir de n'avoir pu commettre le régicide, il mit sa main sur un brasier ardent. Tous ces traits d'une énergie sauvage et surhumaine, d'un courage poussé jusqu'au fanatisme et d'une fermeté à toute épreuve, qui formait même chez les femmes, comme le prouva Clélia, le fond du caractère romain, présageaient la victoire du lac Régille.

Un moment maître de Rome, Porsenna comprit qu'il ne pourrait s'y maintenir, et regagna son Étrurie abandonnant la cause de Tarquin. Alors celui-ci fit un dernier effort à la tête des clans du Latium. En voyant ces vieux ennemis accoutumés à plier depuis deux siècles sous leur glaive, apparaître dans le bassin oriental du Tibre, les légions demandèrent à grands cris le combat. Aulus Postumius les conduisit donc à travers les énormes châtaigniers et les pierres volcaniques de Tusculum sur les pentes du mont Algide[1]. A une demi-lieue dans la plaine elles aperçurent à leurs pieds, sur les bords d'un petit marais que les joncs comblent maintenant et qui était alors le lac Régille, les Tarquiniens, les Véiens et tous leurs auxiliaires du Latium. Les vexillaires, se coiffant aussitôt de cette peau de lion qui les rendait si formidables, élevèrent leurs enseignes de feuillages, car la pauvre Rome n'avait encore ni aigles ni dragons, et descendirent dans la plaine suivis de toutes les cohortes. A la vue des plumes rouges et noires des hastats, les trompettes ennemies sonnèrent la charge, et au même instant on entendit le sifflement des traits et des frondes et le choc des boucliers. Confondues par la mêlée, les deux armées

1. Auprès de la Colonna actuelle.

luttèrent longtemps au bord du lac Régille. Le terrain fut disputé pied à pied avec acharnement, et si les Tarquiniens virent tomber le dernier fils de leur roi, trois Valerius et le maître de la cavalerie romaine étaient aussi parmi les morts. Il fallait même que le danger fût grand du côté de ces derniers, car au moment où les légions reculaient sur les corps sanglants des consulaires, un de ces prodiges que les patriciens tenaient en réserve pour les situations désespérées vint ranimer l'enthousiasme. Deux combattants d'une haute stature, couverts d'armures éclatantes et montés sur des chevaux blancs, parurent tout à coup à la tête des cohortes et les ramenèrent à l'ennemi.

L'armée les prit pour des dieux, et se croyant invincible le devint effectivement. La nouvelle de ce prodige semée de rang en rang y fit naître une telle ardeur, que le choc des légions fut irrésistible. Les prêtres de Tarquinies, accourus en brandissant des serpents, tentèrent en vain de les effrayer. Le vieux Tarquin, combattant en désespéré avec ses derniers serviteurs, vint lui-même opposer sa poitrine à leurs lances; elles brisèrent avec son bouclier sa royauté et sa fortune.

Pour bien graver dans les esprits le souvenir de ce triomphe, les cavaliers mystérieux se montrèrent le même soir à Rome, et là, en lavant leurs armes à la fontaine de Juturne, ils annoncèrent au peuple que la royauté était à jamais abattue et disparurent; mais ce qu'ils ne pouvaient apprendre aux plébéiens, car ceux qui les avaient envoyés ne le prévoyaient pas sans doute, c'est que la lutte du peuple contre les rois, finie au lac Régille, allait recommencer non moins acharnée au Forum contre les patriciens.

Le peuple, en effet, n'avait gagné à l'expulsion des rois qu'une faible partie de leurs terres : toujours les armes à la main pour repousser les Volsques vers les marais Pontins et les roches volcaniques de Velletri, il arrosait continuellement de son sang l'arbre de cette jeune liberté et en voyait les fruits mûrir pour les seuls patriciens. Rongé jusqu'aux os par la misère et l'usure, il murmura. Au lieu de lui donner le pain avec plus d'abondance, l'argent avec moins d'avarice, le sénat, qui aurait dû songer à l'équité, ne songea qu'à la répression. La dictature fut opposée aussitôt aux griefs du peuple. Il demandait justice, on répondit en lui montrant la hache qui, sur un signe du dictateur, pouvait abattre impunément pendant six mois les têtes plébéiennes. Sous cette terreur elles se courbèrent deux ans; mais la faim, plus forte

que la peur de la mort, et l'avidité de cette usure patricienne qui, sûre désormais de l'impunité, s'acharnait sur le malheureux débiteur, les fit relever plus menaçantes que jamais en 493.

Pour entraîner le peuple à la guerre des rochers et des forêts du Latium, le sénat avait fait des promesses magnifiques ; mais, une fois l'ennemi refoulé, il n'en tint aucune. C'était tendre outre mesure, et avec trop d'imprudence, la corde de l'arc ; elle se rompit. Un matin des groupes d'hommes au teint noir et aux mains calleuses, dont les haillons disaient la misère et la dure profession, couvrirent tout à coup places et carrefours. Il sortait de ces groupes pleins de murmure et frémissants d'agitation mille éclats de colère contre l'insolence patricienne et la barbarie des usuriers. A chaque pas on entendait ces cris : Plus de dettes ! plus de dettes ! du pain ou une autre patrie !

A mesure que ces cris retentissaient dans les rues, elles se remplissaient d'une foule plus nombreuse et plus turbulente : les ouvriers désertaient leurs tavernes, et les laboureurs eux-mêmes, abandonnant leurs charrues sur les défrichements qu'on exécutait en ce moment entre le Quirinal et l'agger de Tarquin, venaient apporter à la sédition leur colère et leurs bras robustes. Cette multitude, dont les flots montaient sans cesse, inonda bientôt, comme un débordement du Tibre, tout l'espace compris entre les collines du centre, et, s'étendant sur les ravines, la voie Sacrée et le Forum, reflua tumultueuse et menaçante jusqu'au temple de la Concorde, où délibérait le sénat.

Jamais ce grand corps ne s'était trouvé dans une situation plus périlleuse. Tandis que la colère du peuple grondait implacable aux portes du temple, les montagnards du Latium ravageaient la campagne : à chaque instant les messagers se succédaient, annonçant un nouveau désastre ; mais le sénat avait beau transmettre ces nouvelles au peuple en lui ordonnant de prendre les armes, les vieux consulaires avaient beau lui montrer les colonnes de fumée qui jalonnaient dans le lointain la route de l'ennemi, le peuple répondait en poussant des cris de rage, et montrant ses haillons et les chaînes dont ses créanciers l'avaient meurtri :

« Que nous importe que ces fers nous viennent de l'ennemi ou de nos concitoyens ?... Que les patriciens bravent seuls le péril des combats, puisqu'ils ont seuls les récompenses de la victoire ! Irons-nous leur faire un rempart de nos corps pour empêcher les Volsques de

raser nos prisons et de briser les instruments de notre servitude !... » Voilà ce que disait le peuple; mais la colère ardente encore sur les lèvres des plébéiens s'apaisait peu à peu au fond de leurs cœurs devant l'image de la patrie : déjà les plus braves commençaient à tourner la tête vers la plaine et à prêter l'oreille aux récits des messagers; déjà il était question de sacrifier encore une fois ses ressentiments au salut de Rome, lorsqu'un spectacle inattendu vint étouffer toute disposition pacifique et porter le tumulte à son comble.

Au moment où la modération triomphait, on vit s'avancer lentement dans le Forum un vieillard sanglant et décharné qui demandait justice en montrant son corps sillonné par d'anciennes cicatrices et couvert de plaies saignantes. C'était un des meilleurs centurions de l'armée; il s'était distingué dans vingt-huit batailles; mais ayant eu sa maison brûlée, sa récolte et son troupeau pris dans la guerre sabine, l'usure, cette harpie impitoyable, après avoir dévoré son champ, s'était acharnée sur son corps et n'en avait fait qu'une plaie sous le fouet des esclaves. A cette vue, le péril, l'ennemi, la patrie même, tout fut oublié. Un long cri d'indignation accueillit ses plaintes. En un clin d'œil le vieux soldat mutilé fut porté parmi les flots pressés du peuple. Chacun était avide de le voir, chacun comptait en frémissant les traces de ses coups; on baisait avec respect cette noble poitrine déchirée par les verges, ces bras meurtris par les chaînes de l'usurier. Appius ! criait-on de toutes parts; aux armes ! mort à Appius !... Et les citoyens, se précipitant dans leurs maisons, en ressortaient presque aussitôt le casque en tête et les javelots à la main.

La dernière heure de la tyrannie patricienne allait sonner. De grands citoyens, craignant que la ruine du sénat n'entraînât peut-être celle de Rome, se jetèrent courageusement, au risque d'être écrasés, au-devant de ces masses furieuses, leur opposant les enseignes des légions : « Je ne reconnais pour Romain, s'écria tout à coup le tribun militaire Sicinius Bellutus, que ceux qui restent fidèles au serment qu'ils ont fait de ne jamais abandonner ces signes sacrés !... » Élevant en même temps le drapeau blanc du général, il se dirigea vers la porte de Gabies, suivi de tous les vexillaires. C'était réveiller le sentiment le plus énergique au cœur de ce peuple soldat. En effet, Sicinius n'avait pas franchi la porte qu'il voyait cette multitude, livrée à un si terrible désordre quelques instants auparavant, répondre muette et docile à

l'appel militaire, se former en ordre de bataille et prendre avec lui la route de Préneste. Elle le suivit ainsi jusqu'à l'Anio. Le sol, se relevant sur la rive gauche de cette petite rivière, forme plusieurs mamelons qui dominent les prairies de la vallée. Arrivées là, au lieu de poursuivre l'ennemi, les légions s'arrêtèrent et s'établirent sur le plateau le plus escarpé.

Pendant ce temps, obéissant au même mot d'ordre, les femmes et les enfants des soldats se retiraient sur le mont Aventin, en face du Capitole. Plusieurs jours s'écoulèrent et se perdirent en vaines négociations. Les patriciens promettaient toujours, mais, immobiles sur leurs collines, le peuple et l'armée accueillaient avec un égal dédain les promesses et les menaces que leur transmettaient les émissaires du sénat. Vaincus à la fin par la force de cette résistance passive, et craignant que, de ces deux masses sombres comme des nuages d'où la foudre va éclater, il ne sortît la ruine de leur ordre, les patriciens cédèrent. Valérius, T. Lartius, consulaires, et le vieux Ménénius Agrippa, qui avait commandé les armées en qualité de dictateur, furent envoyés sur l'Aventin. Interrompu aux premiers mots par une clameur immense et unanime contre la dureté des patriciens, Ménénius aborda la difficulté de front, et, pour prouver au peuple que le maintien de l'aristocratie se liait étroitement à l'existence même de la République, il leur dit :

« Il fut un temps où toutes les parties du corps humain n'étaient pas soumises à la même loi et régies par la même volonté. Chacune d'elles avait en propre son sentiment, sa pensée et jusqu'à son langage. Elles s'indignèrent un jour que leurs fonctions et leurs soins n'eussent d'autre objet que de satisfaire l'avidité de l'estomac, tandis que celui ci, immobile au centre de tout ce travail, n'avait qu'à jouir des plaisirs qui lui étaient offerts. Elles formèrent donc une conspiration, par suite de laquelle les mains ne devaient plus porter les aliments à la bouche, la bouche les recevoir et les dents les broyer. Or, qu'arriva-t-il? c'est qu'en voulant, dans leur aveugle colère, dompter l'estomac par la faim, les membres et le corps tout entier tombèrent dans le dépérissement, ce qui fit bien voir que les fonctions de l'estomac n'étaient pas aussi inutiles qu'elles paraissaient l'être et qu'il ne contribuait pas moins à l'œuvre commune de la nutrition qu'il n'y participait lui-même, puisque enfin c'était lui qui, après avoir élaboré les aliments, faisait passer

dans les veines et distribuait à toutes les parties du corps le sang qui leur donne la vie et la santé. »

L'apologue était ingénieux, mais il fallait autre chose que des paroles pour ramener le peuple à Rome ; les patriciens, cédant à la force, consentirent donc à ce qu'on exigeait sur l'Aventin et sur le mont Sacré : l'affranchissement des esclaves pour dettes, la libération complète des pauvres, et l'institution de deux tribuns, dont le VETO souverain pourrait arracher le fouet des mains de l'usurier et empêcher l'exécution des sentences consulaires. Moyennant ces trois concessions, le peuple rentra dans la ville, après avoir offert un sacrifice à Jupiter le Terrible.

Il pouvait être reconnaissant et le remercier de sa victoire, car elle était plus grande qu'il ne le croyait lui-même. En se donnant ces deux magistrats, humbles d'abord, obscurs et pauvres comme lui, il s'était donné sans le savoir des chefs formidables. Bientôt, en effet, quoique rien dans leur costume ne les distinguât de la plèbe devant les consuls patriciens, fastueusement vêtus de robes de pourpre ; qu'ils n'eussent qu'un APPARITEUR au Forum, quand les chefs du sénat marchaient précédés de douze licteurs aux haches éclatantes ; par cela seul qu'ils étaient les élus du peuple, les tribuns représentèrent toute sa force et sa tumultueuse ardeur. Mais comme ils représentaient en même temps sa misère et qu'ils avaient le cœur plein de ses passions et de ses haines, à peine furent-ils assis au Forum, sur le banc qui leur servait de tribunal, que cette lutte du pauvre contre le riche, qui allait durer trois cent cinquante ans, éclata violemment par la demande de la loi agraire.

Distribuer une partie de l'*ager publicus* ou terres conquises, aux prolétaires, forcer les fermiers qui tenaient les autres à payer leurs dîmes, et en appliquer le produit à la solde des légions, voilà le triple but de cette loi célèbre. C'était un javelot à pointe d'acier décoché au sénat, dont tous les membres avaient usurpé ces terres et n'en rendaient aucun compte au trésor public. Plus habiles que leurs adversaires, les patriciens reçurent le coup sans s'émouvoir ; mais le repos des aristocraties blessées est le sommeil de la lionne. Celle du Capitole, qui avait rugi de fureur dans le sénat, choisit, pour première victime, le consul Spurius Cassius ; infidèle à la cause patricienne, Cassius s'était rangé du côté des tribuns pour faire triompher la loi agraire ; à partir de ce moment, il ne fit plus un pas sans heurter un piège ou une

calomnie. Cassius n'est qu'un faux ami du peuple; Cassius a trahi Rome en traitant avec les Herniques et les clans latins; Cassius veut se faire roi! A ces accusations, murmurées à voix basse par les clients des nobles, les tribuns s'effrayant, s'éloignèrent de Cassius; aussi aveugle que ses tribuns, le peuple se retira du consul avec sa mobilité ordinaire : abandonné alors de ceux qu'il venait de servir, Cassius fut saisi par les patriciens, qui lui firent expier, sous la hache, ce qu'ils nommaient sa trahison.

Après avoir pris cette sanglante revanche sur le promoteur de la loi agraire, il restait à tuer la loi elle-même. Or, pour la fouler aux pieds et en effacer au besoin la table avec du sang, il fallait des hommes énergiques. Les Fabius, riches Sabins, transplantés depuis peu de temps à Rome, et dévoués avec fanatisme aux intérêts du sénat, furent les premiers que la noblesse jugea dignes de cette tâche. Ils la remplirent d'abord en ennemis impitoyables de la loi agraire, puis, tout à coup, par un de ces reflux d'opinion qu'expliquent seules les jalousies et les ingratitudes patriciennes, ils en devinrent les partisans les plus ardents; l'exil paya ce changement. Le sénat les envoya périr dans un combat, au bord du Cremère. Pour se venger, de leur côté, les tribuns forcèrent le consul Ménénius, qui avait laissé écraser les Fabius, à se laisser mourir de faim.

La lutte se poursuivait ainsi entre le peuple et le sénat, avec un avantage égal. Si le tribun Génucius était trouvé mort dans son lit, en 473, pour avoir osé citer les consuls à son tribunal au sujet de la loi agraire, en revanche le centurion Volero soulevait le peuple, rompait les faisceaux des licteurs, et, arrivant au tribunat l'année suivante, obtenait que la nomination des tribuns eût lieu non par les centuries qui donnaient presque toujours l'avantage aux patriciens, mais dans l'assemblée des tribus, où les plébéiens disposaient de la majorité, et que cette majorité eût le droit de faire des plébiscites. Pour regagner le terrain perdu, les patriciens portèrent au consulat le plus ardent d'entre eux, Appius Claudius. Celui-ci, brisant violemment les résistances plébéiennes sous le joug de la discipline militaire, tenta d'enrayer le char démocratique, mais sans succès. La grande voix de la guerre elle-même ne pouvait plus étouffer celle de la liberté. Des légions jetaient leurs armes devant l'ennemi, laissant les matrones romaines arrêter, par leurs larmes, le patricien proscrit Marcius Co-

riolan, qui venait à la tête des hardis maraudeurs des monts Lepini, ces indomptables Volsques, brûler leurs moissons, et ne consentaient par moments à repousser à droite et à gauche du Tibre les incursions des montagnards, que lorsque le paysan Cincinnatus, devenu dictateur, quittait la charrue pour prendre la pourpre et les conduire.

Cependant le cercle d'ennemis qui pressait Rome de toutes parts s'était resserré à la faveur de ces discordes : les tentes des Véiens avaient plusieurs fois couvert le Janicule et blanchissaient encore à trois milles de la porte Esquiline; on venait de voir le sabin Herdonnius prêt à s'emparer du Capitole; la fidélité des alliés s'envolant avec la fortune, les défections se multipliaient, et, pour ajouter aux désastres publics, la peste dévastait la ville. Les patriciens comprirent qu'ils ne pouvaient résister plus longtemps. Torrent irrésistible, l'opinion publique entraînait tout. En quarante-trois ans, six hommes d'un grand cœur, Spurius Cassius, Génucius, Voléro, Lætorius, Icilius et Sicinius Dentatus, avaient reconquis tout le terrain perdu par les plébéiens. Les deux premiers étaient tombés victimes de leur zèle, mais la cause du peuple triomphait. Seulement, comme il arrive toujours en cédant trop tard, le sénat se trouva sous le coup d'exigences plus impérieuses. Le peuple, qui se serait contenté quelques années auparavant d'une distribution de terres, aussitôt qu'on lui eut accordé celles de l'Aventin, voulut dix tribuns, et quand il eut les tribuns, il réclama à grands cris la loi Terentilla et la loi agraire.

De ces deux maux les patriciens choisirent alors le moindre, et, sous la pression populaire, ils consentirent, en 450, à la proposition de Terentillus. C'était une des plus importantes que le tribunat eût jetées dans le Forum. Seuls dépositaires des formules légales, dont ils dérobaient avec soin la connaissance au peuple, les patriciens avaient fait de la justice une tradition mystérieuse, pleine d'indulgence pour les grands et d'arbitraire pour les petits. Arracher ce glaive toujours suspendu par un fil invisible sur la tête du plébéien et les contraindre à porter la loi à la connaissance de tous et à la rendre aussi sévère pour le riche que pour le pauvre, c'était obtenir l'égalité civile, magnifique conquête, qui valait celle de l'Italie! On en sentait si bien le prix, du reste, qu'afin d'y arriver plus vite la constitution fut suspendue et le pouvoir souverain remis à dix magistrats spéciaux chargés de préparer

un recueil de lois. Ces décemvirs, tous choisis parmi les patriciens, puisèrent dans la législation grecque les formules qui leur parurent s'adapter le mieux à la civilisation de 448. En les mêlant aux vieilles coutumes italiques, ils rédigèrent ce code célèbre connu sous le nom de loi des douze tables. A la fin de la première année de leur magistrature extraordinaire, qui suspendait et absorbait tous les pouvoirs, dix de ces tables furent affichées au Forum, et proposées, selon l'usage, pendant trois marchés consécutifs, à l'acceptation du peuple. Les dispositions qu'elles renfermaient étaient calquées sur les mœurs de Rome agricole et demi-barbare.

« Si quelqu'un, disaient les décemvirs, commet un vol de nuit, et qu'il soit tué, le meurtrier ne sera passible d'aucune peine.

Si le vol se fait de jour, et qu'on saisisse le voleur, qu'il soit battu de verges et livré à celui qu'il volait, pour lui rendre tous les services d'un esclave. Si le voleur est lui-même un esclave, qu'on le précipite, après l'avoir battu de verges jusqu'au sang, du haut de la roche Tarpéienne. Si c'est un enfant qui n'ait pas atteint l'âge de puberté, qu'il soit fustigé au gré du préteur, et qu'on dédommage la victime du vol. Dans le cas où les larrons auraient des armes, il est permis de les tuer après avoir crié au voleur! Si après la perquisition du viateur ceint de son cordon (licium) et suivi du licteur portant dans le bassin d'airain la récompense promise, on trouve dans une maison la chose dérobée, que le vol soit puni sur-le-champ comme manifeste.

Si quelqu'un coupe méchamment ou par vengeance les arbres d'autrui, qu'il paie vingt-cinq livres d'airain pour chaque arbre [1].

Si quelqu'un jette des maléfices sur les biens de la terre, et que par ses charmes il empêche le blé d'autrui de croître ou de mûrir, qu'il soit immolé à Cérès.

Que celui qui entre de nuit dans un champ, pour égrener ou couper furtivement les récoltes, ou qui les fait ravager par ses troupeaux, soit dévoué à Cérès, et pendu à un arbre s'il est pubère; si c'est un enfant, qu'on le batte de verges au gré du préteur, et qu'il paie le double du dommage causé.

Celui qui incendiera par malveillance une maison ou un tas de gerbes, sera chargé de fers, battu de verges, et jeté au feu. »

1. Sinculas xxv æris. luitod.

Après avoir ainsi pourvu à la défense de la propriété, les décemvirs s'occupaient ensuite des personnes :

« Que le père, disaient-ils au commencement de la deuxième table, ait sur son fils, né d'un légitime mariage, le droit de vie et de mort, et celui de le vendre jusqu'à trois fois. Le fils, trois fois vendu, ne sera plus sous la puissance paternelle.

Le mari pourra répudier sa femme, mais en alléguant la cause pour laquelle il la répudie : si elle boit du vin, par exemple, si elle a causé tout bas avec une affranchie, si elle assiste aux jeux à l'insu de son époux, ou qu'elle ait franchi sans voile le seuil de sa maison.

Si quelqu'un casse un membre à un autre, qu'il subisse la loi du talion ou s'arrange avec le blessé.

Que celui qui, par un coup violent, aura fait sauter les dents de quelqu'un hors de la gencive paie 300 as[1] par chaque dent brisée si l'offensé est un homme libre, et 150 si ce n'est qu'un esclave.

Si quelqu'un tue volontairement un homme libre, ou qu'il se serve, pour lui donner la mort, de poison ou de charmes magiques, qu'il soit puni du dernier supplice.

On bâillonnera le parricide avec une longe de cuir, on le coudra dans un sac avec un chien, un singe et des serpents, et traîné jusqu'au bord de l'eau par des bœufs noirs, il sera précipité dans le Tibre.

Le peuple élira des questeurs pour connaître des causes capitales. Ils pourront punir de mort :

Ceux qui tiennent des assemblées nocturnes;

Les traîtres à la patrie;

Les faux témoins;

Et les faux frères qui livrent un citoyen à l'ennemi. »

Des vivants, les décemvirs passaient aux morts : leurs courtes prescriptions reflètent la lueur des bûchers funèbres.

« N'inhumez ni ne brûlez aucun cadavre dans la ville.

Point de dépenses dans les obsèques, point de lamentations dans le deuil :

Défense aux femmes de pousser des cris immodérés et de se déchirer le visage.

Ne coupez aucun membre au cadavre, et ne recueillez point ses os

1. Quinze francs.

parmi les cendres pour lui faire ailleurs une autre pompe funèbre : mais si un citoyen est mort à la guerre ou chez l'étranger, il sera permis d'en détacher un membre ou quelque ossement pour les rapporter dans sa patrie, et les déposer dans le tombeau de ses pères.

Il est interdit de dresser plus d'un lit pour un cadavre ;

De mettre de l'or dans un tombeau, à moins qu'il ne serve à attacher les dents du défunt ;

Et d'envahir, sous quelque prétexte et à quelque époque que ce soit, le terrain où dorment les morts. »

Satisfaction était donnée ensuite au peuple dans les neuvième et onzième tables :

« *Nei endorocandod. Preivileciad.* Qu'il n'y ait point de priviléges, disaient les décemvirs dans leur latin barbare.

Qu'au peuple seul appartienne le droit de décider, dans les comices centuriates, de la vie, de la liberté, du droit de cité et du droit de famille d'un citoyen.

Que les affaires importantes ne soient réglées que par ses suffrages. »

Mais l'orgueil patricien ne semblait fléchir dans ces articles devant l'impérieuse nécessité, que pour se relever de toute sa hauteur, en défendant dédaigneusement à ce peuple dont on semblait proclamer la souveraineté, de mêler son sang à celui de l'aristocratie. Rien ne prouvait mieux que cette interdiction des mariages entre les familles patriciennes et plébéiennes, combien les deux partis étaient loin d'une paix sincère, et avec quelle violence la lutte allait recommencer au premier choc. Il régnait une telle irritation de part et d'autre, que le moindre prétexte allait suffire.

Qu'on juge donc de la tempête qui éclata dans le Forum lorsqu'on y vit apparaître la jeune Virginie vêtue de noir et toute en larmes entre le brave centurion Virginius, son père, et le tribun Icilius son fiancé. Ceux-ci, demandant justice au peuple à grands cris, lui apprenaient en frémissant que le plus abhorré des patriciens, le plus altier et le plus odieux des décemvirs, Appius Claudius, n'ayant pu séduire la fille du centurion, la faisait réclamer comme esclave par un client pour la déshonorer. En un clin d'œil la foule fut immense. Pas un citoyen du Palatin et de la Suburra qui ne vînt là prêt à défendre la pureté du foyer domestique, pas une mère qui n'accourût jeter sa malédiction au décemvir. Mais lui, calme et fier sur son tribunal, autour

VIRGINIE.

duquel étincelaient les haches de ses cent vingt licteurs, semblait, par son impassibilité, comme la personnification de cette race patricienne aussi froide et aussi dure que la lave du mont d'Hercule, quand les flots de la plèbe écumaient à ses pieds.

Dans la jeune fille vêtue de noir et tendant vers les pères de ses compagnes des mains suppliantes pour sauver son honneur, ne voyait-on pas au contraire la jeune liberté de Rome menacée du dernier des outrages et qui appelait au secours?..... Pauvre Virginie! elle avait inutilement orné le matin l'autel de Vesta d'une couronne de violettes. Deux fois, avant de passer le seuil de la maison, elle avait imploré les dieux protecteurs de la famille. Vesta, les lares, le peuple, tout l'abandonnait; il ne lui resta que son père, qui, aimant mieux la garder morte que la garder déshonorée, au moment où l'infâme Appius rendait sa sentence, lui plongea un couteau de boucher dans le cœur. Ce couteau tua les décemvirs. En le voyant teint du sang de la jeune vierge, les légions qui étaient campées au pied de l'Algide levèrent leurs tentes et les portèrent sur le mont Sacré.

Tout le peuple, les femmes en tête, sortit aussitôt de Rome, et fit en courant les trois milles qui séparent l'Aventin et la Montagne Sainte pour rejoindre les légions. Pendant quelques jours le divorce de l'aristocratie et du peuple fut complet. L'une hésitant à faire le premier pas, et seule dans Rome déserte, regardant avec terreur, du haut du Capitole, ces feux du mont Sacré prêts à la dévorer; l'autre, nourri par la campagne qu'il allait déifier, dans sa reconnaissance, en l'appelant *Anna bovilis*, la bonne vieille aux cheveux blanchis et aux gâteaux fumants, et attendant que les consulaires vinssent le chercher comme l'autre fois. Il n'attendit pas longtemps! Valérius et Horatius, deux patriciens aimés de la foule, se présentèrent le surlendemain avec l'abdication des décemvirs et les pleins pouvoirs du sénat. Le peuple encore avait vaincu. En descendant du mont Sacré, il pouvait monter au Capitole : les patriciens lui accordaient le rétablissement du tribunat, la révocation de la loi qui prohibait les mariages entre les deux ordres, et le partage du consulat. Ainsi, l'aristocratie glissait dans le sang de Virginie, comme soixante-deux ans auparavant, la royauté avait glissé dans celui de Lucrèce.

Le péril du dedans conjuré, il fallut songer à l'ennemi du dehors. Le plus redoutable était au midi, c'est là que les légions marchèrent

d'abord. Dans la double chaîne formée par les monts Albanes, Algides et Lépini, qui encadrent au nord et à l'est le bassin des marais Pontins en élevant sur le premier plan, au-devant des Apennins dont on aperçoit les pointes bleues dans le lointain, leurs cimes volcaniques et leurs blanches dentelures calcaires, vivaient les tribus aguerries des Èques et des Volsques. De leurs remparts de Velletri, des marais de Cisterna, des roches jaunâtres de Cori, de la forêt vierge d'Antium, sortaient périodiquement des essaims de pillards qui venaient bourdonner jusqu'aux portes de Rome. Pendant vingt ans les légions ne furent occupées qu'à les repousser dans leurs montagnes, et quand elles avaient nettoyé la rive gauche du Tibre, qu'à voler sur la rive droite pour arrêter les peuplades de Capène et de Falérie qui se précipitaient comme des torrents, des pentes du Cimino et du Soracte.

Malheureusement, jamais les rencontres avec l'ennemi n'amenaient de résultat décisif. Il y avait en face de Rome une ville au moins aussi forte et beaucoup plus ancienne, qui devenait le boulevard des Étrusques et des Latins toutes les fois qu'ils étaient battus; Véies était donc une rivale qu'il fallait abattre à tout prix; aussi, en 405, le sénat en fit commencer le siége par deux armées. Mais située sur la cime d'un coteau isolé, abruptement séparé de la plaine par deux ruisseaux qui, en se réunissant sous le massif, prenaient le nom de Cremera, entouré des ravins dont les coupures formaient d'immenses fossés naturels, et en outre de forts remparts construits en blocs de lave, à la manière étrusque, Véies était si facile à défendre que le siége dura dix ans, tout autant que celui de Troie. Le sénat, qui déploya dans cette entreprise la constance et la force de volonté qu'on verra éclater désormais dans sa politique, atteignit enfin son but, grâce à l'adresse de Camille. Il s'agissait d'abord de relever le moral des légions découragées par cette longue résistance : l'habile dictateur y réussit en employant le prestige du merveilleux.

Un oracle promettant que Véies succomberait le jour où les eaux du lac d'Albano, qu'une crue extraordinaire avait fait déborder, reprendraient leur niveau, fut annoncé solennellement aux soldats. On ne pouvait humainement l'accomplir qu'en perçant un souterrain de demi-lieue de longueur sous une montagne qui a cent vingt mètres de hauteur perpendiculaire au-dessus du lac. Cette œuvre herculéenne ne coûta qu'une année de travail aux Romains. Les ayant ainsi formés

à l'art du mineur, Camille leur montra la roche tendre sur laquelle Véies était assise, et s'ouvrir un chemin dans cette substance poreuse ne fut plus qu'un jeu pour les hommes qui avaient creusé le rude et colossal souterrain d'Albano. Ils pénétrèrent dans la ville en soulevant les dalles du temple de Junon, et n'y laissèrent que les murs. Tout ce qui échappa au fer du soldat fut emmené en esclavage, et le butin transporté à Rome. Camille, pour couvrir d'une sorte de consécration religieuse les spoliations de la victoire, fit précéder la longue file de chars qui traînaient à Rome les dépouilles des Véiens, par la statue de Junon, que portaient avec respect les plus beaux et les plus jeunes des vélites, couronnés de lauriers et vêtus de robes blanches.

Après une telle conquête, l'heureux dictateur avait droit de compter sur la reconnaissance de ses concitoyens. Loin de là, on le frappa d'une amende de quinze mille as pour avoir triomphé avec quatre chevaux blancs. Indigné de cette ingratitude, Camille préféra l'exil à l'opprobre d'une condamnation ; mais avant de passer la porte Ardéatine, se tournant vers le Capitole : « O Némésis ! déesse des vengeances, je t'implore, dit-il ; si tu me vois injustement chassé par la violence et l'envie de mes concitoyens, fais qu'ils s'en repentent un jour et qu'ils regrettent l'exilé ! »

Il faut se reporter à ces époques de crédulité naïve et d'enfance morale où les hommes le plus énergiquement trempés, les plus indifférents au péril des champs de bataille, tremblaient devant un poulet sacré, pour se figurer l'effet que produisit à Rome l'imprécation de Camille. On s'attendit aux plus grandes calamités. Comme l'éclair avant l'orage, un signe funeste, la mort du censeur les annonça bientôt. Une terreur vague glaçait les esprits, lorsqu'un plébéien vint, tout pâle, révéler aux tribuns militaires que, marchant seul la nuit dans la rue Neuve, il avait entendu quelqu'un qui l'appelait à haute voix. « Je me retournai, ajouta-t-il avec émotion, mais sans voir personne ; seulement, j'entendis une grande voix qui disait : Marcus Céditius, cours au point du jour dire à nos tribuns militaires que voici les Gaulois !... »

Ils arrivaient en effet. Trop pressés dans la haute Italie, où la race gallique était établie depuis deux siècles, et ne trouvant plus de butin sur la côte de l'Adriatique, trente mille Sénons venaient de franchir subitement l'Apennin pour demander des terres aux Étrusques. Ils

s'adressèrent d'abord aux habitants de Clusium, qui les accueillirent à coups de flèches et envoyèrent en toute hâte implorer du secours à Rome. Mal inspiré cette fois par l'orgueil, le sénat fit partir sur-le-champ pour Clusium trois jeunes patriciens de la famille Fabia. C'était la plus altière de Rome. Aussi, à peine furent-ils au milieu des tentes gauloises, sous lesquelles ils ne trouvaient pourtant que visages amis, qu'interpellant le chef avec arrogance, les Fabiens lui demandèrent quel mal les Clusiens avaient fait aux Gaulois pour assiéger ainsi leur ville?...

« Le mal qu'ils nous font, répondit en riant le Brenn sénonais, c'est de posséder plus de terres que n'en peuvent retourner leurs charrues et de nous refuser celles qu'ils ne cultivent pas, à nous qui sommes étrangers, nombreux et pauvres. Nous avons, en les attaquant, le même droit que vos pères portaient au bout de leurs glaives quand ils dépouillaient autrefois les Albains, les Fidénates et ceux d'Ardée, et que vous proclamiez hier sur les ruines de Véies et de Capène. Quel mal vous ont fait les hommes de Falérie et de Préneste?... Parce qu'ils refusent de partager avec les Romains leur or et leurs troupeaux, vous ravagez leurs terres, vous pillez et ruinez leurs villes, vous les réduisez en esclavage; et tout cela est bien, car vous ne faites que suivre la plus ancienne et la plus sainte de toutes les lois, qui ordonne au plus faible d'obéir au plus fort. Mais cessez de montrer tant de pitié pour le peuple que nous assiégeons, de peur que nous n'en montrions à notre tour pour les peuples que vous opprimez. »

A ces fières paroles, les ambassadeurs, emportés par la colère, oublièrent leur mission pacifique, et l'un d'eux viola le droit des gens en se mêlant, dans une sortie, aux guerriers de Clusium; reconnu à sa brillante cuirasse de mailles au moment où il descendait de cheval pour couper la tête d'un chef, par son malheureux coup de javeline Fabius Ambustus détourna l'orage grondant au pied du Clusium et l'attira sur Rome.

La nuée sombre d'où va éclater le tonnerre ne roule pas dans l'espace avec plus de rapidité. La taille, la force prodigieuse, les grandes armes des Gaulois et leur nombre semaient l'effroi sur leur passage. Tout fuyait devant eux. Les habitants des campagnes se réfugiaient dans les bois à leur approche; ceux des villes regardaient en tremblant passer l'invasion du haut de leurs tours, et cependant ces Bar-

bares si redoutés ne commettaient pas la moindre violence. Loin de là, pour rassurer ceux qui tremblaient, toutes les fois qu'ils passaient sous les murs d'une ville ils criaient de toutes leurs forces : « Ennemis des Romains! amis de tous les autres peuples!... »

Les Romains les attendaient derrière ce petit ruisseau appelé Allia, qui, à peine sorti des collines de Crustumerium, près Magliano, va se jeter dans le Tibre. A la vue des Gaulois, ils voulurent commencer les cérémonies religieuses, sans lesquelles on ne livrait jamais de combat; mais nos pères ne leur laissèrent pas le temps de consulter les auspices : entonnant le chant de guerre et remplissant d'une épouvantable clameur poussée par trente mille voix les bois et les montagnes, ils fondirent sur les Romains aussitôt qu'ils les aperçurent, et heurtèrent leur droite avec tant de furie, qu'au bruit seul de leurs boucliers tout le centre se débanda, entraînant l'aile gauche dans sa fuite. Privée d'appui et acculée au Tibre, celle-ci fut la plus maltraitée : quelques centuries échappèrent seules à la nage et coururent se réfugier à Véies. En voyant cette déroute, ce carnage et les monceaux de morts qui marquaient la place des cohortes du centre, l'aile droite, composée en partie de *subsidiarii*, ou vétérans d'élite, dont les cohortes, le genou en terre et couvertes par leurs boucliers, attendaient un nouveau choc sur le monticule de Marcigliano, l'aile droite, consternée, quitta le champ de bataille, courut jusqu'à Rome au pas militaire et, traversant la ville sans s'arrêter, alla se réfugier au Capitole. On apprit, par son silence, que tout était perdu et que les Gaulois arrivaient, comme l'avait prédit la voix mystérieuse.

Il y eut alors un de ces moments de désespoir et de morne accablement qui brisent tous les cœurs. Personne n'allait au sénat, personne ne s'armait; on ne songeait pas même à fermer les portes. Si le Brenn avait paru en ce moment, Rome, victime résignée, aurait tendu le cou sans résistance à l'épée gauloise, et, ensevelie sous l'herbe du Palatin, n'eût pas laissé de grandes traces dans le souvenir des hommes; mais occupés à boire, à piller et à se réjouir de leur victoire, les Gaulois lui laissèrent un jour de répit. C'était assez pour son salut. Familiarisé avec le péril, le caractère romain se releva promptement et reprit sa décision et sa mâle énergie. On porta les choses saintes, les ornements des temples et ce que chaque citoyen avait de plus précieux, au Capitole; le sénat s'y enferma avec mille hommes des plus braves pour

sauver Rome dans ses murs ou périr avec elle sous ses ruines. Le reste de la population s'enfuit chez les peuples voisins, précédé des vestales qui emportaient le feu sacré. Les autres pontifes, les vieillards consulaires et ceux qui avaient eu les honneurs du triomphe, refusèrent d'abandonner la ville. Vêtus de leurs robes sacrées, de leurs trabées rayées de pourpre, de leurs toges aux clefs sénatoriales, ils adressèrent aux dieux une prière solennelle, dictée selon la coutume par le plus ancien des flamines; et, se dévouant pour la patrie, attendirent les Gaulois sur leurs siéges d'ivoire.

Cette attente fut longue et pleine d'angoisse. Les éclaireurs ennemis ne parurent que le lendemain. Comme les derniers rayons du soleil rougissaient le Tibre, on vit accourir sur la rive gauche des cavaliers portant des têtes sanglantes pendues au cou de leurs chevaux. Tous crurent l'heure fatale arrivée. Mais, à leur grande surprise, car ils pensaient que les Gaulois attendaient les ténèbres pour ajouter à la destruction les horreurs d'un sac nocturne, le soleil disparut, la nuit vint et s'écoula lentement, dans l'anxiété, sans que rien troublât ce silence effrayant. Au point du jour, on entendit enfin un grand tumulte à la porte Colline : c'étaient les Gaulois qui entraient en foule.

Les éclaireurs leur ayant rapporté la veille que les portes étaient ouvertes, et que rien ne paraissait sur les murs, ils avaient craint que cette sécurité étrange ne cachât un piége et s'étaient arrêtés, pour y passer la nuit, au mont Sacré; mais à l'aube ils n'hésitèrent plus. Les soupçons de la veille leur revinrent pourtant en trouvant toutes les rues et les carrefours déserts. Ils s'avancèrent avec précaution jusqu'au grand Forum, situé sous le Capitole, et là, pour la première fois depuis Allia, ils aperçurent des Romains. Tandis que l'armée des Gaulois se développait dans cette vaste enceinte, quelques détachements coururent çà et là pour piller; mais trouvant toutes les portes fermées, et frappés d'une sorte de terreur superstitieuse par cette solitude inexplicable et ce grand silence, ils se hâtèrent de regagner le Forum. Cependant quelques chefs avaient remarqué en passant que les portes des maisons les plus apparentes étaient ouvertes : ils se remirent, après avoir tenu conseil, à la tête de leurs guerriers, et franchirent le seuil de ces maisons silencieuses. Aux premiers pas ils se trouvèrent face à face avec ces vieillards qui, majestueusement drapés dans leurs robes de pourpre, gardaient un profond silence, ne bougeaient pas sur leurs

chaises curules, ne changeaient pas de visage, et les mesuraient d'un œil calme et fier. Émus d'admiration à ce spectacle, les farouches soldats du Brenn les contemplèrent longtemps, muets aussi et immobiles; mais en ensanglantant d'un coup de son bâton d'ivoire la tête de celui qui passait doucement la main sur sa barbe blanche, le sénateur Papirius rompit le charme. Les Gaulois, qui les prenaient pour des dieux, voyant qu'ils n'étaient que des hommes, les massacrèrent tous. Brisant ensuite les portes, ils saccagèrent les maisons, et n'en sortirent que lorsqu'il n'y eut plus à tuer ni à piller. Alors ils y mirent le feu.

Pendant ce temps, les réfugiés du Capitole, penchés sur le rempart, regardaient à la lueur de l'incendie les bandes de ces sauvages gigantesques, demi-nus, qui, secouant leur blonde chevelure relevée en tresses sur leurs têtes et brandissant des torches, erraient de toutes parts dans les rues en flammes, et traînaient leur butin sur le Viminal. Ils écoutaient, la rage et la mort dans le cœur, les sourds bourdonnements du feu, et toutes les fois que le vent leur apportait le souffle et les bruits de la flamme, toutes les fois que les toits embrasés s'écroulaient avec fracas, ils fermaient les yeux, comme pour ne pas être témoins de l'agonie de la patrie.

Le lendemain ce fut leur tour. A l'aube, le Brenn, dont ils avaient méprisé la sommation, lança ses guerriers sur la montée du Capitole. Les Gaulois s'avancèrent hardiment, en poussant de grands cris et en joignant leurs boucliers au-dessus de leurs têtes, pour les garantir des traits et des pierres; mais la pente était si raide, que les Romains, chargeant en masse, n'eurent pas de peine à les repousser. Jugeant que l'assaut serait trop meurtrier, les Gaulois se contentèrent alors de bloquer étroitement le Capitole, sûrs qu'ils auraient par la famine ceux qu'ils ne pouvaient avoir sans verser des flots de sang par l'épée.

Le siége commença donc, et fut inauguré par un spectacle étrange. Les Gaulois venaient de déployer leurs tentes au bas du rocher, quand ils virent un jeune flamine, portant dans ses mains les objets consacrés aux dieux, descendre à pas lents du Capitole et traverser, sans s'émouvoir des cris et des menaces qu'on lui adressait de toutes parts, leur camp et les ruines fumantes encore. Il alla faire un sacrifice sur le mont Quirinal, et remonta ensuite au Capitole avec la même gravité et le même calme. Tant que dura le siége il fit chaque jour ce périlleux trajet, et chaque jour on le laissa passer sans lui rien dire.

Le Brenn avait bien d'autres préoccupations en ce moment. Ce qui distingue les peuples peu avancés en civilisation, c'est la ruse : fins et subtils comme tous les sauvages quand ils marchent sur les sentiers de guerre, les Gaulois qui gardaient le camp du côté du Tibre avaient entendu, par une nuit obscure dont les ombres les empêchaient de rien distinguer, comme le bruit d'un homme qui fendait les eaux à la nage. Le lendemain ils examinèrent les lieux avec soin, et remarquèrent sur la roche à laquelle était adossée la porte Carmentale, l'empreinte de pas humains, et çà et là certains endroits où les terres paraissaient éboulées, l'herbe et les arbrisseaux arrachés fraîchement. Le Brenn, averti aussitôt, vint reconnaître ces traces, et après avoir poussé une exclamation de joie, réunit les chefs dans sa tente. Rien ne transpira au dehors de la délibération du conseil, mais lorsque les ténèbres enveloppèrent le Capitole, si les sentinelles n'avaient pas dormi d'un aussi profond sommeil, elles auraient vu une longue ligne d'ennemis gravissant l'escarpement à la file, en s'accrochant aux arbrisseaux, aux pointes de rochers, et se soutenant mutuellement avec les mains et les épaules.

A force de courage et d'efforts ils parvinrent enfin, ensanglantés et hors d'haleine, au pied du rempart. Les premiers arrivés l'escaladent en silence, et trouvent les sentinelles endormies. Rien ne pouvait être plus favorable. Mais il y avait là par malheur quelques-uns de ces chiens qu'on employait à la garde des temples, et qui étaient couchés devant la porte de celui de Junon, à côté des oies consacrées à cette déesse. Pour les empêcher d'aboyer et de donner l'alarme, les Gaulois leur lancèrent par-dessus le mur quelques morceaux de pain, sur lesquels ils se jetèrent avec d'autant plus d'avidité qu'ils mouraient de faim depuis le siége; mais les oies, que tenait éveillées le même besoin, accoururent pour leur disputer cette proie avec de tels battements d'ailes et des cris si éclatants, qu'en un clin d'œil tout le monde fut sur pied : d'autant que, se voyant découverts, les Gaulois annoncèrent leur arrivée par des hurlements épouvantables.

Dans cette alarme, les Romains, saisissant impétueusement les premières armes qu'ils rencontrent sous la main, accourent au rempart. Il était temps : deux Gaulois s'y trouvaient déjà. Manlius, homme d'une force herculéenne et d'une grandeur de courage que rien n'étonnait, les attaque, abat d'un coup d'épée la main de l'un d'eux qui

levait la hache pour lui fendre la tête, et heurtant violemment l'autre au visage avec son bouclier, le renverse dans le précipice. Accablés sous une grêle de traits et de pierres qu'on faisait pleuvoir sur eux de toutes parts, les hardis assaillants roulèrent tous blessés ou morts au bas du rocher, et Rome fut sauvée pour cette fois. Mais la résistance ne pouvait être longue : malgré les encouragements de Camille, qui, trop bien exaucé par Némésis, avait oublié sa colère et tendait des embuscades aux maraudeurs gaulois, à la tête des Ardéates et des fuyards de l'Allia, les vivres devenaient si rares au Capitole qu'il fallut songer à se rendre ou à traiter avec les Barbares. Le tribun militaire Sulpitius descendit donc à la tente du Brenn. Quoique la peste décimât son armée, campée entre des monceaux de cadavres et les ruines de l'incendie, dont les cendres tour à tour détrempées par la pluie et chauffées par le soleil remplissaient l'air de vapeurs âcres et pénétrantes, le Brenn demanda mille livres d'or pour quitter ce lieu mortifère, et le tribun les lui promit.

C'était payer bien cher l'insolence des Fabiens : et la rançon d'honneur était plus forte encore que la rançon d'or. Rome consentait, en outre, à faire nourrir par ses colonies et ses alliés ceux qui venaient de la ruiner, et à leur fournir des bœufs et des chars pour emporter ses dépouilles. Elle leur cédait aussi une portion de son territoire et s'engageait par serment solennel à laisser, dans la ville qu'on allait rebâtir, une porte perpétuellement ouverte, en mémoire de la valeur gauloise. Après avoir subi cette grande honte, on était malvenu à chicaner sur la façon de tenir la balance où se pesait l'or. Aussi le Brenn ne répondit aux réclamations de Sulpitius et de ses compagnons qu'en ajoutant aux poids dont ils se plaignaient, sa large épée de fer et son baudrier, et en leur jetant avec dédain ces deux mots que Rome allait répéter à tous les peuples de la terre : *Væ victis !* malheur aux vaincus !

Après le départ des Gaulois, Camille arriva, ramenant toute cette foule qui s'était enfuie à leur approche. Qu'on juge de sa joie, quand elle retrouva vivants les défenseurs du Capitole ! Ceux-ci étaient accourus avec empressement à la rencontre de leurs concitoyens, et tous s'embrassaient en versant des larmes et remerciant les dieux de cette délivrance inespérée. Mais à ce premier et rapide éclair de bonheur succédèrent bientôt la tristesse et le désespoir. N'apercevant que des

cadavres à demi putréfiés, des monceaux de cendres et des ruines, le peuple cria qu'il valait mieux aller s'établir à Véies, dont les remparts étaient intacts et les maisons en nombre suffisant et parfaitement construites, que de s'épuiser, quand tout le monde avait besoin de repos, à relever ces malheureux débris. Les patriciens avaient beau leur montrer les tombeaux de leurs pères, les emplacements vénérés des temples, les lieux consacrés par Romulus et Numa; ils avaient beau leur rappeler cette tête sanglante trouvée dans les fondements du Capitole, qui signifiait que la ville bâtie près de ce mont serait un jour la capitale et la reine du monde : sourds à la voix des sénateurs, indifférents à la magnifique destinée promise à la cité des sept collines, quand les prêtres leur demandaient s'ils voulaient que le feu sacré qui, après cette épouvantable catastrophe, venait d'être rallumé par les vestales s'éteignît une seconde fois, les plébéiens, poussés par les tribuns, ne murmuraient qu'un mot : Véies ! Lorsque les consulaires les suppliaient à mains jointes de ne pas abandonner cette patrie si chère aux bergers du Latium, qui feraient paître les troupeaux sur les ossements de leurs pères, Véies était leur unique réponse.

Emporté par ce courant d'opinion tous les jours plus impétueux, et en même temps ému des lamentations de ce peuple qui, déplorant ses malheurs et son indigence, répétait avec désespoir, toutes les fois qu'on le pressait : « Échappés nus de cette guerre comme du naufrage, ne nous forcez pas à périr de fatigue et de faim dans ces ruines, quand vous avez une autre ville toute prête à nous recevoir, » le sénat se réunit dans le Forum pour délibérer sur la vie ou la mort de Rome. Le moment était solennel : aussi, lorsque Camille se leva, il se fit un profond silence; et le dictateur, qui, fidèle en cette occasion aux traditions de l'aristocatie romaine, aurait donné son sang pour réveiller dans les cœurs l'amour de la patrie, parla ainsi d'une voix émue :

« Il m'est si pénible, Romains, de disputer avec les tribuns du peuple, que la seule consolation de mon triste exil, tant que je vécus dans Ardée, était de me voir loin de ces débats; et, dans cette pensée, j'avais résolu que jamais, dût-on me rappeler par un sénatus-consulte et par un plébiscite, je ne reviendrais au foyer domestique. Ce n'est donc point ma volonté qui m'a ramené, mais votre mauvaise fortune. Car il ne s'agit pas pour moi de reprendre ma place à Rome, mais il s'agit pour Rome de reprendre la sienne parmi les nations. Et, main-

tenant, j'aurais plaisir à vivre heureux dans le repos et le silence, s'il ne fallait pas livrer encore cette bataille pour la patrie. Mais lui manquer, avec une vie à lui offrir, ce serait une honte pour tout autre, et un crime pour Camille.

« Que demandions-nous donc? n'était-ce pas de l'arracher au fer de l'ennemi? et après l'avoir reconquise on parle de l'abandonner!... Quand les Gaulois foulaient en vainqueurs cette enceinte, quand leurs tentes se déployaient sur toutes nos collines, le Capitole a eu pour lui les dieux et nos guerriers, et lorsque la faveur divine et le courage des hommes l'ont sauvé des Barbares, nous abandonnerions le Capitole? et nos victoires laisseraient plus de solitude sur cette terre que nos malheurs! Hélas! hélas! une pensée aussi impie ne serait pas tombée dans nos cœurs, si nous étions moins insoucieux du respect des dieux et de l'éclatante protection dont ils ont couvert la patrie.

« Vaincus, asservis, rachetés des mains des Barbares, nous devrions, après avoir servi d'enseignement aux peuples, nous incliner sous la main toute-puissante de la Divinité, et voilà qu'à peine arrachés à ce premier naufrage de nos fautes, nous courons droit à un abîme plus grand encore! Nous avons une ville fondée sur la foi des auspices et des augures; pas un lieu dans ces murailles qui ne soit plein des dieux et de leur culte; leurs autels sont immuables comme les jours des sacrifices. Et vous abandonneriez ces dieux du foyer et de la patrie?...

« Que vous seriez loin, citoyens, de cet adolescent de la famille Fabia, qui descendu seul du Capitole, ne craignit pas d'aller, sous une grêle de flèches, accomplir les rites sacrés de sa race sur le mont Quirinal! Ainsi, les horreurs mêmes de la guerre n'ont pu enchaîner le zèle pieux d'une famille, et les temples et les dieux de Rome seraient delaissés en pleine paix! et les pontifes et les flamines auraient moins de souci des saintes solennités de la république, qu'un enfant des rites particuliers de sa maison!

« Les tribuns murmurent qu'à Véies nous remplirons tous ces devoirs; les tribuns se trompent, citoyens!... Dans les banquets de Jupiter, le pulvinar peut-il être placé ailleurs qu'au Capitole? Et les éternels foyers de Vesta? et cette statue, gage de la durée de l'empire, gardée en son temple? et vos boucliers, Mars Gradivus, Quirinus père, ces boucliers plus anciens que la ville même, les abandonnerons-nous ici à l'outrage et aux profanations?...

« Mais la nécessité même nous force, dit-on, d'abandonner une ville en ruine, et d'émigrer à Véies, cité toute faite, pour épargner au peuple la peine de rebâtir ici. Objection spécieuse ! prétexte menteur ! car la proposition d'aller à Véies fut lancée sur ce Forum avant l'arrivée des Gaulois. Alors, en effet, nous pouvions émigrer dans une ville que venait de nous ouvrir la victoire. Il y avait honneur à ce déplacement, pour nous et pour nos descendants. Aujourd'hui, au contraire, fuir ces nobles ruines, ce serait faire éclater notre honte, et glorifier les Gaulois !

« On ne dirait pas qu'il nous a plu de préférer notre conquête à notre ville ; on dirait aujourd'hui que la défaite nous a ôté notre patrie ; que la déroute de l'Allia et le siége du Capitole nous ont forcés de quitter nos pénates, et de nous exiler d'un sol que nos bras étaient impuissants à défendre. On dirait, éternel opprobre ! que les Gaulois ont pu renverser Rome, et que les Romains n'ont pu la relever !... »

Tous les sénateurs applaudirent, mais le peuple restant impassible le sort de Rome semblait décidé lorsque le hasard la sauva. Au moment où le dictateur invitait le vieux Lucrétius, prince du sénat, à voter le premier, un centurion qui passait avec sa cohorte, dit à haute voix au vexillaire : *Plante ton enseigne, nous sommes trop bien ici pour aller plus loin.* A ces mots si heureusement appropriés à la circonstance qu'ils semblaient prononcés exprès afin de trancher l'incertitude où l'on se débattait, le vieux Lucrétius, levant les mains au ciel, commença par remercier les dieux ; il dit ensuite d'une voix ferme : « Je conforme mon avis à cet oracle sacré ! » Tous répétèrent ces paroles avec un tel enthousiasme, que le peuple vivement frappé de ce rapprochement qui lui parut être un ordre céleste, mit autant d'ardeur à relever ces ruines, qu'il venait de montrer d'empressement pour les quitter. Il résulta de cette précipitation, que chacun bâtissant sans ordre et dans les lieux qui lui semblaient ou plus commodes ou plus agréables, on n'observa aucun alignement pour les maisons ni pour les rues. La Rome nouvelle, entièrement reconstruite au bout d'une année, ne fut donc qu'une agglomération confuse de cases groupées çà et là, au hasard, et couvertes, comme le remarque Pline, de bardeaux de chêne [1]. Cet amas de baraques, qui formait un camp plutôt qu'une ville, convenait

1. Scandulâ.

d'ailleurs merveilleusement aux habitudes militaires des fils de Quirinus.

C'est de là qu'ils s'élancèrent pour planer comme ces aigles qui allaient remplacer le foin lié sur les lances des vexillaires, depuis les deux rives du Tibre jusqu'aux Apennins. Jamais encore la guerre n'avait pris ce caractère d'acharnement et de grandeur. Pendant soixante dix ans les légions renforcées par les hommes de Véies, de Faleries et de Capène auxquels le sénat avait accordé le droit de cité, ne cessèrent de courir de Préneste à Sutrium ou des Marais Pontins au Soracte, battant Tarquiniens et Samnites, Étrusques et Marses, Herniques et Latins. Pour soumettre les montagnards de l'Algide, pénétrer dans cette forêt Ciminienne, dont la sombre et mystérieuse horreur les avait toujours repoussés, faire passer nus sous le joug ces hardis guerriers de Pontius qui avaient déshonoré quatre légions dans les affreux précipices de Caudium, et refouler quatre fois les Gaulois vers les Alpes, il avait fallu quatorze dictateurs et le dévouement de Décius. Mais aussi, en 280, Rome dominait, sans rivale, du midi au nord de l'Italie, et ce Curius aussi célèbre par ses mœurs frugales que par ses victoires, venait dire au sénat : « J'ai conquis tant de pays, que ces régions ne seraient plus qu'une immense solitude si j'avais pour les peupler moins de prisonniers. J'ai soumis tant de peuples, que nous ne pourrions les nourrir si j'avais conquis moins de terres. »

Il y avait là de quoi élever le cœur des Romains et leur inspirer une noble confiance dans leurs destinées et dans leur force; aussi apprirent-ils sans grand émoi qu'ils allaient avoir à lutter contre un nouvel ennemi. Les habitants de Tarente, cette colonie ionienne qui a donné son nom au golfe, avaient attaqué dans leur port et coulé bas quelques vaisseaux romains. Un vieux consulaire, Posthumius Mégellus, vint demander réparation. Les Tarentins étaient légers, railleurs comme leurs frères d'Athènes. Le député du sénat ayant eu la fâcheuse idée de s'exprimer dans leur langue qui lui était peu familière, ils se mirent à éclater de rire à chaque transformation que subissait sur les lèvres de ce Barbare l'idiome divin d'Homère; et ce qui peint bien l'imprévoyance capricieuse de cette race hellène, toute à l'impression du moment, c'est que la manière de parler le grec et la prononciation du consulaire suffirent pour leur inspirer un tel mépris de Rome qu'ils chassèrent son envoyé du théâtre, où ils lui avaient donné audience, au milieu des huées. L'outrage alla plus loin encore. Pendant

que Mégellus se retirait sans rien perdre de son calme et de sa dignité, un bouffon nommé Philonidès souilla publiquement de son urine la toge aux clefs sénatoriales. La foule accueillit cette ignominie par des battements de mains et de grands éclats de rire. Mégellus se retournant alors et montrant le bas de sa robe : « Riez, riez, leur dit-il, puisque vous le pouvez encore; mais vos rires se changeront bientôt en pleurs, car ma toge sera lavée dans votre sang. »

Un tel peuple ne pouvait lutter contre Rome. Les Tarentins implorèrent aussitôt le secours du roi d'Épire, au risque de se donner un maître, et malgré l'ingénieux avertissement de l'un de ces rares hommes de sens que renfermait la ville. Le jour où la demande d'intervention fut votée à ce même théâtre dans lequel on avait outragé le vieux consulaire, Méton, un des principaux citoyens, y parut le front ceint d'une couronne de roses flétries. En l'apercevant, la foule, folle de spectacles, crut qu'il venait faire entendre sa belle voix et applaudit : « Bien, s'écria Méton en venant au bord de la scène, très-bien, citoyens de Tarente ! applaudissez à ceux qui se réjouissent aujourd'hui ! et faites comme moi si vous êtes sages : aujourd'hui nous avons encore la liberté, mais elle ouvre ses ailes et va s'envoler en voyant arriver Pyrrhus. » Pyrrhus les épargna d'autant moins, qu'il pouvait leur reprocher à bon droit de l'avoir trompé. Ils lui avaient promis une armée auxiliaire de trois cent mille hommes de pied et vingt mille cavaliers, et c'est à peine s'il vit arriver à ses tentes quelques bandes de montagnards : ils lui avaient peint les habitants de cette petite ville, naguère pillée par les Gaulois, comme des Barbares étrangers à la discipline et à la tactique militaire, et dès la première bataille, qu'il perdait sans ses éléphants, la moitié de ses Épirotes étaient tombés au pied du mur de fer des légions.

Épouvanté de sa victoire, Pyrrhus envoya Cynéas, son ministre et son ami, chercher à Rome un prétexte honorable de regagner l'Épire. En arrivant dans ces pauvres murs avec une escorte éblouissante de tout le luxe qu'affectaient alors les vainqueurs de l'Asie, et en passant devant ces maisons de terre battue ou de pierres grossièrement jointes auxquelles un trou carré au-dessus de la porte servait de fenêtre, l'ambassadeur crut sa mission remplie. Il se trompait étrangement. Rome n'était pas là : elle l'attendait au sénat. Quand il y fut introduit, la dignité calme de ces patriciens, qui ressemblaient à des rois sur

leurs trônes, frappa Cynéas d'admiration et de respect; et lui, si dédaigneux quelques instants auparavant à la vue de ces chétives demeures, eut à peine assez de présence d'esprit pour répéter devant les chefs des hommes qui les habitaient, les propositions de son maître. Pyrrhus offrait son alliance et la rançon de ses prisonniers, pourvu qu'on respectât le territoire des colonies Ioniennes et qu'on replaçât les peuplades du Soracte et du Cimino dans l'état où elles se trouvaient avant la guerre.

Un murmure favorable ayant suivi son discours, Cynéas croyait le traité conclu lorsque le consul se mit à recueillir les opinions en commençant, selon l'usage, par les anciens du sénat : alors une voix faible et creuse, qu'on entendait à peine malgré le grand silence qui s'était fait aussitôt, articula lentement ces paroles :

« Que Pyrrhus sorte d'abord d'Italie, ensuite on parlera de paix. »

C'était l'aveugle Appius, dont les années étaient aussi nombreuses que les clous sacrés sur les poteaux du Capitole, qui rappelait aux hommes des générations nouvelles la vieille maxime des aïeux : Ne jamais traiter avec l'ennemi qu'il n'eût évacué le territoire envahi. Une acclamation unanime accueillit l'avis de l'aveugle, et Cynéas reçut ordre de quitter Rome le jour même. Il était venu les mains pleines de présents pour les sénateurs et pour leurs femmes : on repoussa ses présents comme on avait repoussé ses offres. Ainsi ferme et incorruptible, Rome ne pouvait être vaincue. Après six ans d'une lutte si acharnée qu'on avait armé jusqu'aux prolétaires, ilotes exclus depuis trois siècles de l'honneur de porter les armes, Pyrrhus se rembarqua laissant vingt-trois mille cadavres sur le champ de bataille de Bénévent, et Curius Dentatus revint triompher au Capitole.

Ce fut un doux et beau spectacle pour le peuple de Rome. Toutes les rues et les places que devait traverser le cortége étaient jonchées de fleurs : des chœurs d'adolescents chantant des hymnes guerriers, et des musiciens, qui remplissaient la ville du bruit de leurs instruments, ouvraient la marche. Les bœufs du sacrifice, aux cornes dorées, aux têtes ornées de guirlandes, s'avançaient ensuite à pas lents, suivis par les Épirotes, les Thessaliens et les fils des anciens soldats d'Alexandre chargés de chaînes. Après les captifs se déroulait une longue file de chars sur lesquels étaient entassées leurs armes et leurs dépouilles : et pour leur faire vider jusqu'à la lie la coupe de la honte, des panto-

mimes masqués en faunes et en satyres insultaient à leur malheur par des gestes indécents et de brutales railleries. Souriant à cet éternel malheur aux vaincus contre lequel ses aïeux avaient si douloureusement et si vainement protesté à la même place, apparaissait bientôt dans un nuage d'encens Curius Dentatus. Debout sur un char traîné par quatre chevaux, il portait la robe de pourpre brodée d'or et la couronne de laurier, et avait les joues fardées de vermillon comme les statues des dieux; quelques éléphants, les premiers qu'on eût vus à Rome, marchaient derrière le char, et les légions victorieuses, chantant des hymnes et poussant de temps en temps les cris de : Triomphe! triomphe! que le peuple répétait avec enthousiasme, formaient le reste du cortége. On monta, dans cet ordre, par la voie triomphale jusqu'au temple de Jupiter Capitolin, laissant en passant aux licteurs du Forum quelques captifs qui devaient être immolés avant les bœufs du sacrifice, et quand le sang humain eut rougi la terre et que les victimes aux cornes dorées furent abattues aux pieds du triomphateur, Dentatus alla s'asseoir à ce festin offert par la patrie, d'où l'on ne sortait que pour retourner dans sa maison précédé d'un flambeau et suivi du joueur de flûte.

CHAPITRE III

GUERRES PUNIQUES.

Colonies militaires. — Organisation des colonies militaires. — Carthage. — Conquête de la Sicile. — Le consul Duilius. — Bataille de Clypea. — Régulus. — Mort de Régulus — Hannibal. — Sagonte. — Songe d'Hannibal. — Il franchit les Pyrénées. — Passage des Alpes. — Fabius, nommé dictateur. — Bataille de Cannes. — Lenteurs d'Hannibal. — Hannibal aux portes de Rome. — Retraite d'Hannibal. — Il retourne à Carthage.

ome pouvait se réjouir et faire fête à Dentatus : le lendemain de ce triomphe elle s'élevait sans rivale au-dessus de toutes les cités et de tous les peuples italiques, depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile, depuis les Apennins jusqu'à la mer. La conquête était magnifique : il ne s'agissait plus que de la rendre stable : or, c'est dans l'œuvre de consolidation, plus difficile encore peut-être que la victoire, qu'on vit se déployer avec toute sa prévoyance et son génie la grande pensée du Capitole.

Une première ligne de colonies militaires, jetées comme des sentinelles perdues aux postes les plus dangereux, fermait déjà les débouchés de la forêt Ciminienne, les gorges volcaniques du Monte-Cavo et les défilés de l'Algide aux Étrusques, aux Rutules, aux Volsques, et, bordant le Liris, couvrait le Latium contre les Samnites. Pour appuyer cette première ligne de défense, on en éleva une seconde qui, enveloppant le Latium tout entier, remontait ensuite obliquement vers le nord par Narni et allait se rattacher à l'Apennin. Vingt autres colonies, occupant des positions excellentes dans l'Ombrie, la Campanie, l'Apulie, la Calabre actuelle, et sur le littoral des deux mers, soutenaient ce double rempart comme autant de forts détachés, et maintenaient, au milieu de toutes ces populations frémissantes encore sous le joug, la terreur et le respect de Rome.

Mais il ne suffisait pas d'avoir muni ces citadelles de bons murs et de garnisons d'élite; il fallait encore les relier de telle sorte qu'au moment du danger, il leur fût facile de se prêter appui; il fallait surtout pouvoir transporter rapidement les légions sur les points menacés. C'est dans ce but que furent tracées les voies militaires. Appius, l'aveugle, avait déjà donné une première idée de ce genre de travaux quelques années auparavant, mais la route que jeta ce grand homme au travers des marais pontins pour atteindre Capoue ne consistait que dans une simple levée de terre que recouvrait un lit de gravier contenu entre deux files de grosses pierres. Voulant construire pour l'éternité, les Romains d'il y a deux mille ans s'y prirent d'une autre manière. On forma d'abord une chaussée en terre ou en gravier assez haute pour dominer les eaux et les terres voisines. Sur cette base solide fut étendu le *statumen*, première couche de grosses pierres rangées à la main et liées par du ciment. Une seconde couche de pierres plus petites, noyées dans un bain de mortier, composa, en se superposant à la première, ce qu'on appelait la *ruderatio*. Enfin, on recouvrit tout le massif d'un pavé en pierres larges et irrégulières fortement liées entre elles, et le lit inférieur par des flots de ciment. Ce pavé, nommé *nucleus*, encadré dans deux rangées de grosses pierres posées de champ, présentait une surface convexe, large de trois à quatre mètres, très-unie, d'un parcours assez doux et d'une telle solidité, qu'au bout de vingt siècles, et quoique le peu de largeur de la voie fît porter tout le poids du roulage sur une étroite zone, elle n'offre presque pas de traces d'altération. Quatre voies principales, construites de cette façon, rayonnèrent bientôt autour de Rome. La première, appelée Valéria, se dirigeait au sud-est vers l'Apennin, par Tibur et Corfinium; la seconde, nommée Aurélia, longeait la Méditerranée, à l'ouest vers Centumcellæ, aujourd'hui Civita-Vecchia : la voie Flaminia, partant du Champ-de-Mars montait au nord vers le Soracte, et après avoir dépassé Rimini, prenait le nom d'Æmilia; et la voie Appia qu'on borda plus tard, suivant Scamozzi, de deux trottoirs pavés en petites pierres de diverses couleurs, allait en ligne droite, au sud, entre son double rang d'arbres, de la porte Capène à Capoue.

C'était un grand point que d'avoir pourvu à la défense et à l'attaque par la construction de ces routes, et d'avoir détruit l'isolement de ces terribles montagnards de l'Algide et de l'Apennin, aussi rudes et aussi

sauvages que les peaux de chèvres et de moutons qui couvraient leurs épaules; toutefois, le sénat ne crut avoir rempli que la moitié de sa tâche. A chaque victoire, Rome s'était fortifiée en s'ouvrant, pour ainsi dire, au peuple conquis. Fidèle, en cette circonstance, à la politique du fondateur, mais la pratiquant sur une grande échelle, elle appela dans son sein tous ses vieux ennemis, et de ces Étrusques, si longtemps hostiles, de ces Volsques acharnés, de ces Èques, que rien ne pouvait dompter, de ces Latins sur lesquels son glaive était retombé tant de fois, elle composa douze tribus nouvelles. Par cette adoption, qui n'altérait ni le caractère national, ni l'influence purement romaine, puisque les nouveaux citoyens, quoique bien supérieurs en nombre à ceux des vingt-trois vieilles tribus, n'avaient que douze voix sur trente-cinq, Rome donnait tout à coup une étendue immense à son enceinte : la ligne sacrée du pomœrium de Romulus s'était élargie au point qu'elle touchait maintenant la forêt Ciminienne, l'Apennin, la Méditerranée et le centre de la Campanie. Tous les autres peuples, à part les colonies, qui, vivant dans un cercle indépendant, reflétaient en petit l'image de Rome, étaient ou alliés ou tributaires. Pour mieux régir son vaste domaine, le sénat le divisa en quatre provinces dont l'administration fiscale fut confiée à quatre questeurs. Le premier résidait à Ostia, et avait dans son département l'Étrurie, le Latium, l'Ombrie et la Sabine; la province du second s'étendait entre le Liris et le golfe de Tarente; celle du troisième entre les Apennins et l'Adriatique; quant à la quatrième, elle était formée par le pied de la botte italique. Ces divisions établies, on fit le dénombrement des citoyens, et il se trouva qu'en cette année, 265 ans avant notre ère, Rome possédait deux cent quatre-vingt-douze mille deux cent vingt-quatre citoyens en état de porter les armes.

Ce n'est pas avec un pareil élément de force militaire qu'un peuple, né soldat, reste longtemps en paix : quand l'ambition romaine n'eut plus pour barrière en Italie que la ligne du Pô, qu'il n'était pas prudent de franchir pour aller se briser peut-être contre le *gais* et la lourde épée des Gaulois, elle se tourna vers la Sicile. Cette île magnifique, la reine de la Méditerranée, séparée à peine de l'*ager romanus* par un petit détroit, brilla aussitôt à ses yeux comme une proie riche et facile. Une troupe de mercenaires Campaniens qui, après avoir égorgé ceux qu'ils devaient servir, s'étaient emparés de leur ville, de leurs

biens et de leurs femmes, ayant imploré le secours du sénat pour se dérober à la vengeance sicilienne, le sénat, bien qu'il vînt précisément de faire passer au fil de l'épée les mercenaires de Rhégium pour le même crime, se hâta d'emprunter des barques à toutes les villes de la côte, et envoya quelques cohortes à Messine. A peine cette pauvre flottille, commandée par un tribun militaire nommé Claudius, se fut-elle aventurée dans le détroit, qu'elle vint tomber au milieu d'un cercle formidable de galères à trois et cinq rangs, qui la repoussèrent avec dédain vers Rhégium.

Il y avait de l'autre côté de la Méditerranée, en face de Rome, sur la pointe orientale du croissant au fond duquel se cache Tunis, une ville fondée par les Phéniciens depuis cinq cent quatre-vingt-seize ans, qui poursuivait sur mer, dans un intérêt commercial, le même but que Rome poursuivait sur terre dans un intérêt politique. Maîtresse à l'est de tout le littoral de l'Afrique, elle avait pris l'Europe à revers en occupant les côtes d'Espagne jusqu'aux Pyrénées; s'emparant ensuite des îles Baléares, de la Corse, de la Sardaigne et de la meilleure partie de la Sicile, tandis que Rome s'avançait vers la mer, Carthage s'avançait insensiblement vers l'Italie, lorsque les barques du tribun Claudius vinrent se heurter à ses galères : c'est dans le détroit de Sicile que Rome et Carthage se rencontraient pour la première fois.

Comme tous les peuples marchands, les Carthaginois ne faisaient la guerre que pour vendre leurs marchandises : aussi, après avoir chassé les barques des Romains du détroit, l'amiral carthaginois offrit la paix. Il ne savait pas que Rome ne traitait jamais le lendemain d'une défaite. Le consul Appius répondit à ses propositions en se jetant hardiment avec vingt mille hommes sur tous les mauvais esquifs qu'on put réunir, confiant dans son audace et dans la fortune de Rome, qui le portèrent, en effet, à Messine.

Là, il ne lui fut pas difficile d'écraser les Carthaginois. Ceux-ci prirent, à la vérité, leur revanche l'année suivante sous les murs d'Agrigentum; mais comprenant bientôt leur infériorité sur terre, ils se bornèrent à combattre sur leur élément. Ici éclate dans toute sa vigueur l'admirable génie de Rome. Pour lutter avec la première puissance maritime de l'époque, elle n'avait ni vaisseaux, ni marins. Grâce à cette force de volonté qui brisait les obstacles, elle eut bientôt improvisé une flotte et des matelots. Une quinquerème ou galère à cinq

rangs de rames de l'ennemi échouée sur la côte servit de modèle, et comme Rome ne manquait ni de chênes dans ses forêts, ni d'ouvriers énergiques, au bout de soixante jours cent galères à cinq rangs de rames et vingt à trois rangs furent lancées aux applaudissements du peuple. Pendant qu'on les construisait, les rameurs qui devaient les conduire s'exerçaient sur des bancs au bord de la mer, si bien que les galères se trouvèrent prêtes et les marins instruits en même temps. Il fallait, comme dit plus tard Horace, avoir le cœur cuirassé d'un triple airain pour se confier à ces lourdes machines qui faisaient eau de toutes parts, mais les légionnaires ne s'étonnaient pas pour si peu. Partageant la noble audace du sénat, qui ne craignait pas de lutter sur les flots avec des radeaux grossiers et des laboureurs voyant la mer pour la première fois, contre les flottes formidables et les vieux marins de Carthage, ils suivirent gaiement le consul Duilius.

En mettant le pied sur sa galère, celui-ci apprit que son collègue était déjà tombé avec dix-sept quinquerèmes dans les mains des Carthaginois ; les siennes n'étaient ni meilleures, ni plus faciles à gouverner ; il sentit que le même sort l'attendait s'il courait à l'ennemi dans les mêmes conditions. Le problème à résoudre pour lutter avec avantage c'était de saisir corps à corps cet ennemi si redoutable par la supériorité de sa flotte et de sa manœuvre : l'idée d'abordage se présenta donc à l'esprit du consul et se formula sur-le-champ d'une façon tout à fait en rapport avec la construction primitive de ses navires. Une pièce de bois ronde, de seize pieds de haut et d'un diamètre de dix-sept pouces, fut liée par un fort boulon et mâtée à la proue du vaisseau ; on y adapta une échelle et des planches grossièrement assemblées en forme de pont volant. Les Carthaginois voyant de loin cet étrange appareil dressé sur la proue de toutes les galères romaines, n'en pouvaient deviner l'usage : mais ils furent bientôt éclairés sur ce point ; lorsque les Romains, qu'on laissait approcher avec confiance, se trouvèrent bord à bord, ils lâchèrent, au moyen de poulies, les cordes qui retenaient les corbeaux, et ceux-ci, retombant de tout leur poids sur les galères carthaginoises et enfonçant dans le bordage leurs crampons de fer, les tinrent immobiles, et livrèrent un facile passage aux légionnaires. Combattant là de pied ferme, ils ressaisirent leur supériorité ; le général carthaginois fut défait : Duilius lui prit trente galères avec celle à sept rangs de rames qu'il montait lui-même et coula trente

quinquerèmes ou trirèmes. Aussi, parce qu'il fut le premier qui triompha sur mer de Carthage, le sénat et le peuple romain érigèrent en son honneur dans le Forum, une colonne rostrale de marbre blanc et lui permirent pour toujours ce qui n'était permis qu'une seule fois aux triomphateurs, de marcher précédé d'un flambeau et suivi du joueur de flûte, lorsqu'il rentrait le soir dans sa maison.

Ce triomphe, une série de combats heureux en Sicile, et la victoire navale d'Héraclée, permirent d'opérer une descente en Afrique et de transporter la guerre sur le territoire carthaginois. L'an 256, les premiers vaisseaux romains doublèrent le cap Bon, alors appelé *Hermæum promontorium*, et abordèrent à Clypea. De cette position, Régulus, qui commandait en chef, arriva successivement en suivant la côte à Tunis : il passa sur le ventre de la première armée qu'on lui opposa, et aurait battu également la seconde si le Lacédémonien Xantippe n'en eût été le général. Tacticien habile, celui-ci rangea les mercenaires de Carthage selon les règles de la stratégie grecque, plus avancée que celle des Romains. En tête et sur une seule ligne il mit les éléphants; l'infanterie ibère et gauloise, massée en phalange, fut placée derrière : ces cavaliers intrépides, maigres, basanés, montés à poil sur des chevaux comme eux infatigables, et guidés avec des cordes de joncs tressés, qu'on appelait Numides, ces pères, en burnous de peaux, des Arabes que nous combattons aujourd'hui, déployèrent leurs goums sur les deux ailes, à côté des frondeurs des îles Baléares, dont l'adresse était proverbiale des deux côtés de la Méditerranée. Carthage achetant des soldats partout, pouvait réunir dans son armée l'élite des nations : il ne manquait d'ordinaire à ces hommes, les premiers du monde dans leur arme, qu'un bon chef, et ce jour-là ils l'avaient trouvé. Aussi Régulus, qui n'avait rien imaginé de mieux contre cette ordonnance savante que de serrer ses légions pour soutenir le choc des éléphants, fut-il débordé en un clin d'œil : écrasées sous le poids énorme des éléphants, accablées de traits et de pierres, et chargées de toutes parts par les Numides, les légions s'ouvrirent et alors le combat ne fut plus qu'un affreux massacre. Des trente mille hommes de Régulus vingt centuries à peine se sauvèrent à Clypea : pris lui-même avec cinq cents légionnaires, il ne quitta ce champ de bataille inondé de sang que pour entrer captif dans cette ville à laquelle il ne voulait accorder de paix, quelques jours auparavant, que si elle s'engageait à

payer tribut aux Romains et à ne conserver sur ses chantiers qu'une seule galère.

Rejetés en Sicile par ce désastre, les Romains s'y défendirent avec des chances diverses, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, jusqu'au commencement de 251. Cette année leur rendit la victoire et ramena Carthage aux idées de paix. Tout à coup on vint annoncer au sénat qu'une ambassade africaine attendait aux portes de Rome. Elle n'en avait pas franchi le seuil parce que Régulus, qui accompagnait les envoyés des SOPHETIM carthaginois, s'était obstinément refusé à faire un pas de plus. « Je ne suis plus citoyen romain, avait-il dit, je suis un esclave de Carthage, et le sénat n'entend les étrangers que hors des portes. » Avertie par la rumeur publique, sa femme Marcia accourut avec ses deux enfants, mais il resta sourd à leur voix, insensible à leurs caresses, et ne détacha ses regards de la terre qu'à l'arrivée du sénat.

Jamais cette assemblée de rois ne s'était réunie avec plus d'émotion : tous les yeux étaient tournés vers Régulus, qui, s'avançant au milieu de ces vieillards au front basané et à la physionomie fine et expressive qu'envoyait Carthage, se contenta de dire :

« Pères conscrits, esclave des Carthaginois, je viens vous proposer la paix ou un échange de prisonniers. »

Il voulut sortir après ces paroles, malgré l'invitation du sénat, et il fallut l'ordre formel des délégués des sophetim, ses maîtres, pour le faire asseoir parmi ses anciens collègues. Mais en y reprenant sa place, le pauvre paysan qui demandait autrefois son rappel d'Afrique parce que le colon de ses sept arpents s'était enfui avec sa charrue et ses bœufs, et qu'ayant une femme et des enfants à nourrir il ne pouvait laisser son champ en friche, ce paysan héroïque oublia les siens et lui-même pour ne songer qu'aux intérêts de la patrie. Pendant que les sénateurs opinaient par rang d'âge sur les propositions des Carthaginois, étranger en apparence à tout ce qui l'entourait et immobile comme la statue de Jupiter, il tenait les yeux fixés vers la terre ; mais quand son tour fut venu, voici comment il parla :

« Esclave à Carthage, je suis encore libre à Rome. Je ferai donc entendre les paroles d'un homme libre. Écoutez-moi, Romains : vous ne pouvez ni accorder la paix qu'on demande, ni consentir à l'échange des prisonniers. Notre ennemie est épuisée ; elle sollicite la paix parce

qu'elle n'a plus la force de continuer la guerre. Rome, au contraire, n'a été vaincue qu'une fois et par ma faute. Mais, outre que Métellus vous a glorieusement vengés, les Carthaginois ont été si souvent battus qu'ils n'osent plus regarder en face un Romain. Vos alliés sont toujours prêts à rejoindre les légions et à imiter leur courage ; nos ennemis, au contraire, n'ont dans leurs rangs que des mercenaires qui ne combattent que pour de l'or, et qui vont bientôt jeter les armes, Carthage n'ayant plus rien à leur donner. Mon avis est donc que vous poursuiviez la guerre avec plus d'ardeur que jamais. Quant à l'échange des prisonniers, il y a, parmi les Carthaginois qui sont dans les fers, plusieurs chefs encore à la fleur de l'âge, et qui pourraient servir longtemps et glorieusement leur patrie ; tandis qu'il ne me reste à moi que peu d'années à vivre, et que d'ailleurs je suis déjà mort pour Rome : qu'attendre, en effet, d'un homme qui s'est laissé vaincre et charger de chaînes ?... »

Ému de cette magnanimité, le sénat voulait continuer la guerre et garder Régulus ; le grand pontife lui-même offrait de le relever de son serment ; mais bien qu'il sût parfaitement à quelles tortures il se dévouait, ce rude et vrai représentant de la Rome antique avait juré de revenir à Carthage, et il y revint malgré le sénat, malgré le peuple et malgré sa famille. Carthage se déshonora en faisant périr de faim, de soif et de douleur, dans un tonneau hérissé de pointes de fer, l'homme dont elle aurait dû admirer l'héroïsme ; et Rome ne se montra ni plus généreuse ni moins barbare en livrant, comme représailles, les plus illustres de ses prisonniers à la veuve de cet homme. Féroce comme toutes les patriciennes qui avaient dans leurs veines le vieux sang de la louve, Marcia fit clouer ces infortunés deux à deux dans des caisses armées de pointes de fer : elle voulait les y laisser expirer lentement de douleur et de faim. Mais celui qui était enfermé avec Amilcar étant mort le quatrième jour, elle eut la barbarie de donner de la nourriture au survivant pour prolonger son horrible supplice. Cet infortuné résista dix jours à ces tortures, et toute une semaine à l'infection du cadavre de son compagnon !

Pour se faire une idée du caractère atroce que dut prendre dès lors la guerre, il faut songer que le chef des forces carthaginoises en Sicile était un autre Amilcar, fils ou frère de celui-là. Cette parenté explique la vigoureuse résistance qu'il opposa pendant six ans à tous les efforts

des Romains, qui n'avaient plus que deux points à conquérir au bout de l'île, vers le golfe de Castel à Mare : forcé de signer une paix à laquelle Rome gagnait la Sicile et deux mille deux cents talents d'argent ou dix millions de notre monnaie, il emporta de ce premier champ de bataille des deux grandes rivales un tel ressentiment que, sacrifiant quelque temps après au bord de la mer, avant de s'embarquer pour aller en Espagne regagner à Carthage ce qu'elle venait de perdre en Sicile, il fit jurer sur les flambeaux de l'autel à son fils, qui n'avait que neuf ans, haine éternelle et inexorable aux Romains!

Douze années s'écoulèrent sur ce serment, mais en grandissant l'enfant ne l'oubliait pas : tandis que les Romains, usant de moyens peu loyaux, s'emparaient de la Sardaigne, de la Corse, et ensanglantaient le pays des Cisalpins, il pensait à son père mort et songeait à tenir parole. Un jour de 230, les vieux soldats carthaginois, qui adoraient le souvenir d'Amilcar, crurent le voir ressuscité dans la fleur de la jeunesse et de sa mâle beauté. Le nouveau chef que leur présentait son frère avait les mêmes traits fermes et nobles, la même fierté de regard, la même physionomie calme et énergique, c'était Amilcar à vingt ans; aussi tous ceux qui avaient servi sous ce grand homme, acclamèrent son fils en versant des larmes de joie. Hannibal leur montra bientôt qu'il méritait cet enthousiasme. Aussi docile à obéir qu'habile à commander, il était également cher au général et aux soldats. Personne, quand il s'agissait d'une expédition périlleuse, qui inspirât plus de confiance au chef, plus de sécurité et d'ardeur aux troupes. Audacieux jusqu'à la témérité dans l'attaque, il conservait toujours un admirable sang-froid dans le péril, et se montrait aussi infatigable en campagne que le plus rude vétéran : ni la faim, ni la soif, ni les veilles, ni l'intempérie des saisons, rien ne pouvait faire fléchir ce corps, de fer comme son courage. Souvent on le voyait dormir aux avant-postes sur la terre nue, à demi couvert d'un sayon de soldat. Comme il n'avait rien qui le distinguât de ses Numides que la beauté de son cheval et l'éclat de ses armes, on ne le reconnaissait qu'à son impétuosité dans le combat, et à son calme après l'action sur le champ de bataille, qu'il ne quittait jamais qu'après tous les autres. A ces grandes qualités de l'homme de guerre il joignait le génie des combinaisons, la fécondité de ressources, la largeur de vues et l'esprit d'audace et de ruse qui caractérise les conquérants.

Tel était l'ennemi qui allait lutter avec Rome. Celle-ci, enivrée de ses triomphes dans la première guerre punique, et touchant d'une main les Alpes et de l'autre l'Adriatique, tandis que ses pieds reposaient sur les trois grandes îles de la Méditerranée, la Sicile, la Sardaigne et la Corse, ne se doutait guère de l'orage qui se formait contre elle en Ibérie. A peine si dans son dédain elle savait qu'un fils d'Amilcar avait remplacé Asdrubal, et guerroyait sur les bords de l'Ébre. Qu'on se figure donc son indignation en voyant arriver des députés de Sagonte, ville alliée, qui lui apprirent qu'au mépris de sa protection, les béliers des Carthaginois battaient leurs remparts. Des consulaires furent aussitôt envoyés au camp d'Hannibal, qui refusa de les entendre et leur dit d'aller porter leurs plaintes à Carthage. Ils s'y rendirent en effet, et ne demandèrent rien moins au conseil des Cent que la tête d'Hannibal. Pendant que les deux factions aristocratiques qui se partageaient l'influence et le gouvernement à Carthage, la faction des Barcas, à laquelle Hannibal tenait par le sang, et celle des Hannon, luttaient avec plus de fureur que de patriotisme dans ce conseil, sur la question de savoir quelle réponse il convenait de faire aux députés romains, on reçut la nouvelle de la prise et du sac de Sagonte. Les consulaires, cédant au premier mouvement de colère, se rendirent aussitôt au conseil des Cent, et là, après un discours plein de hauteur et de violence, qui se terminait par ces mots : « Il faut que nous sachions ce que vous avez dans vos âmes, » Quintus Fabius, relevant le pan de sa robe de pourpre : « Voici la paix ou la guerre, dit-il fièrement, choisissez ! — Choisis toi-même ! lui cria-t-on de toutes parts. — Eh bien ! dit-il en secouant sa robe, la guerre ! » Et la salle et Carthage retentirent au même instant de ce cri poussé avec fureur : la guerre ! la guerre !

Tandis que Rome s'y préparait en levant six légions, formant un effectif de vingt-quatre mille hommes de pied et de dix-huit cents chevaux ; puis renforçant ce noyau purement romain de quarante-quatre mille fantassins et quatre mille cavaliers pris chez les alliés, et en équipant deux cent quarante vaisseaux à cinq et à trois rangs de rames, Hannibal mettait à exécution le plan militaire le plus beau et le plus audacieux des temps antiques. Depuis quelque temps il y préparait ses soldats. « J'ai vu, leur dit-il un jour à Cadix, où ils passaient l'hiver, j'ai vu en songe un jeune guerrier tout radieux qui m'a dit venir de la part

de Jupiter pour me conduire en Italie, et que je le suivisse sans regarder derrière moi. Je le suivais tout couvert d'une sueur froide, en me demandant avec cette curiosité inquiète et impérieuse de l'esprit humain, pourquoi il m'était défendu de me retourner, quand j'aperçus un immense serpent qui se traînait sur mes traces, écrasant à grand bruit dans ses ondulations monstrueuses tous les arbres d'une forêt : à ce moment le tonnerre se fit entendre, et une épaisse nuée obscurcit les cieux. J'interrogeai mon guide divin sur la signification de ces prodiges, et il me répondit qu'ils annonçaient la dévastation de l'Italie. »

Après avoir vivement frappé par le récit de cette vision l'imagination ardente et avide de merveilleux de tous ces enfants de l'Afrique et du Midi, Hannibal masse tout à coup l'élite de ses troupes et franchit les Pyrénées à la tête de cinquante mille fantassins et de neuf mille cavaliers. En voyant le versant de leurs montagnes couvert par cette foule d'étrangers, les tribus ibères d'Illiberris et de Ruscinion s'alarmèrent. Tous, vieux et jeunes, partirent avec l'arc et les flèches, et se portèrent à la rencontre de ce nouvel ennemi. Le sang était près de couler, mais Hannibal savait toucher les fibres de ces cœurs sauvages. Les abordant les mains pleines d'or, il dit aux vieillards que leurs fils étaient braves et qu'il ne venait pas contre eux, mais contre les Romains, ennemis de tous les peuples. « Que vos jeunes gens me suivent, ajouta-t-il en distribuant des présents aux chefs et aux femmes, dans un mois nous serons au grand village des Romains, et nous y amasserons l'or à pleins casques. » C'étaient les mêmes guerriers qui, appuyés sur leurs grands javelots, avaient poussé des éclats de rire si méprisants quand les consulaires cherchaient à leur persuader, un mois auparavant, qu'ils devaient fermer les Pyrénées aux Carthaginois pour rendre service à Rome. Entraînés par le fier langage et l'air martial de l'Africain, ils lui répondirent : « Hannibal, si tu dis vrai nous marcherons devant toi et nous nous mêlerons à tes soldats étrangers. Les Romains ont voulu soulever la Gaule contre ta patrie, et ils ont échoué : va, nous te suivrons au bout du monde !... » Et ces courageux Ibères, au jarret souple, au pied léger, partis la nuit sans réveiller les femmes, qui dormaient tranquillement avec leurs enfants sur leur sein, se mirent à la tête de l'armée d'Hannibal, et la guidant rapidement à travers la Gaule, lui firent traverser comme un trait le Rhône, plus furieux que l'Adour, les Alpes, plus droites que les Pyrénées.

Il y avait huit jours qu'il gravissait à travers des masses de neige et de glaces les pentes presque inaccessibles du mont Genèvre, lorsque le neuvième il parvint enfin au sommet des Alpes. Montrant alors à ses compagnons les magnifiques plaines qui se déployaient à leurs pieds : « Regardez, dit-il, là-bas, dans ce lointain immense ! Voilà cette Rome dont vous venez de franchir les murailles ! Voilà le prix de toutes nos fatigues ! » Et ôtant son casque pour saluer l'Italie il planta sur ces cimes neigeuses, en riant d'un rire effrayant de joie et de vengeance, la lance où flottait le cheval punique, emblème guerrier de Carthage. Quand cet étendard noirci dans l'incendie de Sagonte se déroula au vent des Alpes, il laissa tomber de ses plis quatorze années de si poignantes angoisses pour Rome, que la tradition disait, afin d'en donner l'idée, dans ses exagérations poétiques : « Romulus en l'apercevant sortit effrayé de sa tombe pour aller implorer les dieux, et toutes les statues des héros tremblèrent au Capitole sur leur base d'airain. »

La réalité, cette fois, était plus alarmante que la fiction. Écrasant les légionnaires au bord du Tessin, sur la Trebia, et au lac de Trasimène, Hannibal s'avançait à marches forcées vers Rome, saccageant tout sur son passage : l'effroi et la consternation étaient dans la ville. Comme dans tous les moments de danger, ce peuple encore enfant cherchait un aliment à ses terreurs dans des causes surnaturelles. Les uns disaient qu'on avait vu des boucliers se teindre tout à coup de sang; d'autres, que des épis moissonnés auprès d'Antium avaient ensanglanté la faucille; ceux-ci, que le ciel s'étant entr'ouvert au-dessus de Falérie, il en était tombé des tessères de bois, sur l'une desquelles on lisait : *Mars prépare ses armes!* C'est au milieu de cette terreur que le préteur Pomponius convoqua le peuple au Forum, et lui dit laconiquement :

« Nous avons été vaincus dans un grand combat, voyez ce que vous avez à faire pour votre salut et pour la sûreté de Rome. »

Ces paroles tombant sur la foule comme un vent d'orage qui tombe sur la mer, en soulevèrent violemment les flots : en un clin d'œil tout fut tumulte, agitation et trouble dans le Forum. Mais l'imminence même du péril calma la tempête, et le sénat ayant jeté du haut du Capitole ce dernier mot des situations désespérées, la dictature, le peuple l'accueillit d'un consentement unanime. Il ne restait plus qu'à trouver l'homme ayant assez d'autorité et d'énergie pour remplir ce

poste suprême. Le sénat désigna Fabius *Verrucosus*, qu'on appelait ainsi à cause d'une verrue qu'il avait à la lèvre; et, bien que sa lenteur d'esprit et son apathie apparente lui eussent encore valu le surnom d'*Ovicula*, petite brebis, comme il s'était cinq fois distingué en qualité de consul, le peuple l'accepta. Ce choix fut le salut de Rome. La témérité avait perdu ses généraux sur la Trebia et le lac de Trasimène; il fallait donc ramener la fortune à force de sagesse. Or Fabius, malgré ses cheveux blancs, était encore à l'âge où l'esprit trouve dans le corps assez de vigueur pour exécuter ses desseins, et où l'intrépidité est tempérée par la prudence.

Ses premiers actes prouvèrent qu'il avait bien jugé la situation. S'occupant d'abord de relever le moral du peuple abattu par ces deux défaites, il proclama plus haut que les pontifes, que l'échec de Flaminius n'était dû qu'à son peu de respect des dieux, et pour les apaiser et se les rendre favorables, il leur voua solennellement au Champ-de-Mars le printemps sacré, c'est-à-dire tout ce que produiraient au printemps suivant les brebis, les chèvres, les truies et les vaches dans les plaines, les prairies, les montagnes, et sur les rivières de toute l'Italie. Il leur promit aussi de dépenser, pour faire jouer dans le cirque les grands jeux scéniques et musicaux, la somme de trois cent trente-trois mille trois cent trente-trois as et un tiers, formant le nombre parfait au dire des augures.

Après avoir bien imprimé dans l'esprit des masses, par toutes ces cérémonies religieuses, la conviction que les dieux n'accordent jamais la victoire qu'à la vertu et à la prudence, il alla se mettre à la tête des légions, non pas pour combattre Hannibal, mais pour le miner à la longue, en le harcelant à chaque pas, et en le forçant à épuiser l'ardeur de son armée dans une multitude de marches, de contre-marches et d'escarmouches, afin de le battre tous les jours en détail sans jamais risquer de bataille. Ce fut alors un spectacle nouveau pour Rome que de voir le vieux dictateur avec une armée deux fois plus nombreuse et aussi impatiente d'en venir aux mains que celle des Carthaginois, suivre la crête des hauteurs et assister impassible au dégât que faisait l'ennemi sur ses terres et sur celles des alliés. Hannibal avait beau déployer toute l'activité de son esprit fécond en stratagèmes pour l'attirer dans la plaine, Fabius le suivait pied à pied, mais sans jamais quitter les collines; mesurant sa marche sur la sienne, s'arrêtant quand il

s'arrêtait, et se retranchant avec le plus grand soin aussitôt qu'il voyait déployer les tentes numides. Cette tactique exaspérait le bouillant Africain, qui, n'ayant pas d'espoir d'amener à une action générale celui que les légions appelaient elles-mêmes *le Pédagogue*, se vit forcé de décamper pour chercher des vivres. Mais dans ce mouvement, chose singulière! une faute de prononciation faillit le perdre lui et son armée. Les Romains comprenaient très-mal les Carthaginois. Quand donc Hannibal dit à son guide de le conduire dans les plaines de Casinum où il savait qu'il trouverait d'excellents fourrages pour sa cavalerie, comme il traînait sur la seconde syllabe, celui-ci entendit Casilinum et le jeta par les défilés de l'Apennin aux extrémités de la Campanie. C'est là, sur les bords de l'Aufide, aujourd'hui l'Offanto, et auprès de ces ruines de Bari qui rappellent seules le fameux village de Cannes, que les Romains vinrent lui offrir la bataille, quand la témérité eut chassé la prudence des conseils de Rome, et que le fils du boucher Varron eut succédé à Fabius.

On livra ce combat à jamais célèbre, le 2 août de l'an 216 : le lendemain, ces rumeurs vagues et sinistres qui précèdent toujours les grands malheurs, arrivèrent jusqu'aux portes de Rome. Des cavaliers qui ne portaient pas cette fois des armes brillantes et des robes blanches comme les Dioscures, étaient passés, disait-on, au galop sur des chevaux noirs comme leur cuirasse et leur casque, le long des cyprès du mont Sacré, en jetant ces mots d'une voix lugubre : Nous avons perdu une grande bataille. On apprit bientôt la vérité. Profitant du jour où le sort lui donnait le commandement, le consul Varron avait arboré sur sa tente le manteau de pourpre, et à ce signal le combat s'était engagé dans des conditions si défavorables, que des quatre-vingt mille Romains qui avaient marché contre Hannibal, cinquante mille étaient couchés sur la plaine de Cannes. On comptait parmi les morts un consul, deux proconsuls, deux questeurs militaires, vingt-neuf tribuns des légions, quatre-vingts sénateurs, et si un grand nombre de chevaliers, qu'on avait rempli trois boisseaux de leurs bagues. Quant aux prisonniers, ils dépassaient quatorze mille. De cette magnifique armée qui suivait ses faisceaux le matin, Varron ne ramena que soixante-dix hommes à Venouse.

Si l'ombre d'Amilcar errait sur ce champ de carnage, comme le dirent plus tard les poëtes, elle devait être contente : l'homme avait

tenu le serment de l'enfant. Mais tandis qu'Hannibal, fier d'avoir vu pour la troisième fois les aigles jusque-là invincibles du Capitole regagner leur nid en tremblant, retenait ses Numides qui auraient voulu abreuver le même soir leurs chevaux dans le Tibre, et s'occupait à dépouiller les morts, Rome reprenait courage en n'apercevant pas ses enseignes. Ce qui marque au reste la différence des temps, c'est que personne n'eut l'idée de s'enfuir comme après le désastre de l'Allia, et cependant une sombre terreur enveloppait la ville. Heureusement tout le sénat n'avait pas péri à Cannes. Ce qui en restait se réunit aussitôt dans la Curie Hostilia. Là Fabius mérita le surnom de grand que la postérité ajoute à ses deux autres surnoms d'*Ovicula* et de *Verrucosus*. Autant il s'était montré prudent jusqu'à la timidité quand le péril était loin encore, autant à ce moment terrible où le dernier jour de la patrie semblait venu, il fut beau de sang-froid et d'audace. Seul au milieu de la consternation générale il traversa la ville d'un air assuré, rendant l'espoir aux citoyens, calmant les lamentations des femmes, engageant à se disperser les groupes d'où partaient des cris de détresse et des gémissements, et il arriva au sénat, non comme un consulaire qui vient délibérer avec ses égaux, mais comme un dieu apportant le salut de la République.

Comme on n'avait pas de temps à perdre en discours, sur sa proposition le sénat décréta successivement séance tenante : que des jeunes gens monteraient sur-le-champ à cheval pour aller explorer les routes, se renseigner exactement sur l'étendue des pertes qu'on avait faites, et savoir s'il existait quelques débris des deux armées consulaires, où elles s'étaient réfugiées, et ce que faisait Hannibal;

Que les sénateurs iraient eux-mêmes rétablir l'ordre par la ville, et imposer d'autorité ce que les magistrats étaient impuissants à obtenir, l'apaisement du tumulte, la dispersion des groupes, et surtout le silence à chaque instant troublé par les cris et les pleurs des femmes;

Qu'aussitôt qu'il arriverait un courrier on le mènerait secrètement aux préteurs;

Et que personne ne pourrait sortir de la ville, afin qu'on sût bien que tous devaient la sauver ou mourir avec Rome.

A ces premières mesures de salut public, Fabius, investi tacitement de la dictature dans ces jours néfastes, en ajouta d'autres d'un effet

excellent. Il limita, par exemple, le temps et le lieu du deuil des familles, ordonnant qu'on ne pleurerait que dans sa maison et pendant trente jours. Le mois expiré, la ville devait être pure de deuil et de tout appareil funèbre. Il ajourna la fête de Cérès, parce que cette déesse était l'ennemie des funérailles, et que toutes les femmes de Rome étant en deuil, pas une n'aurait pu suivre son image. Puis comme chef de la noblesse, il engagea le sénat à prouver au peuple combien l'aristocratie patricienne était supérieure aux petites passions du Forum, en allant en corps au-devant du consul de la démocratie, bien qu'il eût tout perdu, et le remerciant solennellement de n'avoir pas désespéré du salut de la République. Grande et noble démarche au reste, que le fils du boucher égala par sa modestie et son abnégation. Courbant humblement sa tête plébéienne sous le poids de ce grand désastre, il refusa la dictature que lui offrirent le sénat et le peuple, laissa croître, tant qu'il vécut, sa barbe et ses cheveux, ne se coucha plus sur aucun lit de festin, et toutes les fois que le peuple, touché de l'amertume et de la constance de cette douleur, voulut lui conférer des dignités nouvelles, il répondit noblement au peuple : « Non ! la République a besoin de magistrats heureux ! »

Ainsi, nobles et plébéiens déployèrent dans cette occasion un patriotisme et une magnanimité vraiment admirables. Malheureusement le côté sauvage et barbare encore du caractère romain jette sur cet héroïsme une ombre fatale et sanglante. Comme il fallait toujours faire la part de la crédulité du peuple, on immola, pour calmer ses terreurs et le réconcilier avec les dieux, sept victimes humaines, la vestale Opimia qui fut enterrée toute vive à la porte Colline pour avoir oublié son vœu de chasteté; Floronia, vierge consacrée au même culte, dont on n'eut que le cadavre, car elle s'était tuée pendant que le grand pontife faisait expirer publiquement sous les verges un jeune prêtre, son séducteur; et enfin un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque murés vivants dans un tombeau à cette place située au bout du Vélabre, entre le Palatin et l'Aventin, qu'on appelait Forum du Bœuf (boarium). A cette tache près, Rome fut superbe de courage et de fierté. Comme ce légionnaire dont les mains avaient été coupées à Cannes, pendant le combat, et qui mourut en déchirant un Numide avec les dents, elle se montra le lendemain de sa défaite aussi acharnée à la lutte et aussi ferme que la veille. Bien que mutilée par la perte de

ses deux armées consulaires, et pour ainsi dire sans une cohorte, elle refusa de racheter les prisonniers.

Un chef cathaginois étant venu, sous prétexte de traiter de leur rançon, faire des ouvertures de paix, dès qu'il en fut instruit le sénat envoya un licteur pour lui ordonner de sortir avant la nuit des terres de la République; s'emparant ensuite de l'autorité, qui ne pouvait reprendre toute sa vigueur et son unité formidable que dans une seule main, il nomma un dictateur sans consulter le peuple et sut trouver une armée nouvelle de quatre légions et de dix mille chevaux dans cette ville où l'on ne voyait que des veuves. A la vérité, pour remplir les cadres des nouveaux manipules qui jaillissaient comme les enfants de Cadmus, d'une terre abreuvée de sang, il fallut enrôler les enfants de dix-sept ans, les hommes qui en avaient plus de quarante-six, et les esclaves. Mais en conférant à ces derniers l'honneur de la défendre, Rome entendit qu'ils fissent acte d'hommes libres, bien qu'elle vînt de les acheter à leurs maîtres : aucun ne fut inscrit par le tribun militaire, avant d'avoir répondu à sa question : Veux-tu prendre volontairement les armes ?... *Volo!* Je le veux! ce qui fit donner à ces corps spéciaux le nom de Volones. Sur le champ de bataille on leur promit la liberté, et ils la méritèrent tous.

Ce fut en déployant cette énergie et en recourant sans hésiter aux moyens extrêmes, que Rome soutint la lutte sept ans, pendant lesquels son terrible ennemi ne la laissa pas respirer une minute. Pendant sept ans, semblable au serpent monstrueux qu'il avait vu dans son rêve, à Cadix, après s'être élancé du sommet des Alpes et avoir marqué son passage par une longue traînée de sang et de feu à travers les plaines du Pô, l'Apennin, le littoral de l'Adriatique et l'Italie méridionale, Hannibal tourne en tous sens dans la Campanie, autour de Cumes, de Naples, de Nole, va de Capoue à Bénévent, d'Arpi à Tarente, et se rejetant rapidement vers l'Anio, apparaît tout à coup sous les murs de Rome. A la nouvelle de cette manœuvre aussi audacieuse qu'inattendue, la consternation fut immense. On ne voyait que groupes de gens effrayés, écoutant avidement et se transmettant à voix basse les nouvelles apportées la nuit par les pâtres de Frégelle : toutes les maisons étaient pleines de cris et de pleurs; les femmes couraient, les cheveux épars, dans les rues et les places, pour aller implorer les dieux : on les trouvait devant tous les temples, aux pieds

de toutes les statues, élevant vers le ciel des mains suppliantes, en disant d'une voix brisée par les sanglots :

« Dieux tout-puissants, sauvez la ville de la rage des Barbares : sauvez de leurs brutalités les mères de ces jeunes enfants ! »

Au milieu de ces lamentations, et tandis que le sénat réuni dans le Forum s'occupait avec calme de la défense, assignait à chacun son poste, et ordonnait à l'armée de Fulvius qui, accourue de Capoue au pas militaire, venait de traverser la ville en silence, d'aller se placer entre la porte Esquiline et la porte Colline, on vit les tentes puniques se déployer sur l'Anio, puis un chef s'avancer tranquillement à la tête de deux mille chevaux. C'était Hannibal. Venant au pas, jusque sous les colonnes du temple d'Hercule, et à une portée de flèche de la porte Colline, il se mit à examiner avec attention l'assiette de la ville et la force de ses remparts. Cet examen fut si long qu'il fit perdre patience à Fulvius. Celui-ci avait dans son corps d'armée douze cents déserteurs numides, campés ou plutôt cachés en ce moment derrière les lauriers et les chênes noirs de l'Aventin : jugeant ces cavaliers plus aptes que ceux des légions au genre de combats qu'il fallait livrer sur un terrain coupé à chaque pas par des ravins, d'étroits sentiers, des jardins et des tombeaux, il leur envoya l'ordre de le rejoindre. Les Numides commencent donc à descendre en bon ordre le revers septentrional de l'Aventin et sont aperçus tout à coup par la foule entassée sur le Capitole. Quand celle-ci, qui ne savait rien de la défection des Numides, vit flotter leurs burnous blancs sur la pente des Gémonies, elle crut Rome prise, et poussant un long cri de terreur, se précipita éperdue dans toutes les directions. Les uns se réfugiaient dans leurs maisons, les autres, s'armant de pierres et de tout ce qui leur tombait sous la main, couraient vers la *Via publica*, pour accabler ceux qui leur semblaient des ennemis. Leur appel aux armes, les cris des fuyards, les voix éplorées des femmes éclatant à la fois sur tous les points, et s'entre-croisant dans un tumulte inexprimable, que doublaient encore l'embarras et les mugissements des troupeaux dont on avait encombré la ville, à l'approche des Carthaginois, empêchaient de dissiper l'erreur. Personne ne pouvant se faire entendre, il y eut collision entre les Numides et les citoyens, et ce ne fut qu'en traversant une grêle de traits que le centurion envoyé par le proconsul finit par détromper le peuple. Grâce à son cep de vigne qu'il tenait levé devant

les cavaliers africains, ceux-ci réussirent enfin à fendre les flots de cette multitude, et ils forcèrent Hannibal à regagner son camp.

Il en sortit le lendemain avec tous ses soldats, mais ce jour-là et le jour suivant, une de ces pluies torrentielles comme on n'en voit qu'à Rome et sous les tropiques, le ramena sous ses tentes, sans qu'il eût été possible d'engager l'action. Ne pouvant attirer au combat les légions campées entre la porte Esquiline et la porte Colline, et sachant bien que, dépourvue des engins nécessaires, son armée viendrait en vain se heurter contre les grands blocs de l'enceinte élevée par Tarquin, il se contenta de ravager la campagne et regagna ensuite l'Apennin comme un loup furieux qui n'a pu franchir la claie d'un parc. Malheur à ceux qu'il allait trouver sur son chemin! Se détournant brusquement à droite, il passe le Liris, se jette la nuit sur le camp d'Appius qui assiégeait Capoue, y met tout à feu et à sang, et va écraser dans les montagnes une armée proconsulaire. Pour avoir osé l'y suivre, Fulvius Centumalus perdit treize mille hommes et onze tribuns légionnaires. Mais en voyant rouler dans son camp la tête de son frère Asdrubal, le vainqueur apprit quelque temps après que la malheureuse Carthage en avait perdu cinquante-six mille.

Cependant, malgré le désastre de Métaure, l'étoile d'Hannibal parut un instant sortir radieuse de cette nuée d'adversités. L'épée de Rome, que Marcellus tenait d'une main si vaillante, s'était brisée contre le bouclier des Numides; les deux Scipions avaient été battus et tués en Espagne, et en Italie les alliés murmuraient hautement de la longueur d'une guerre que les colonies elles-mêmes refusaient de nourrir plus longtemps de leur sang. Étranges caprices de la fortune! à l'heure où elle semblait sourire encore à l'Africain, elle courait se jeter dans les bras d'un jeune homme de vingt-quatre ans. Publius Scipion la ramène, dans la Péninsule ibérique, sous les aigles de Rome, et arrivé jusqu'à la mer par la prise de Carthagène, il imite l'audacieuse manœuvre du vainqueur de Sagunte, et va combattre Carthage à Carthage même. Il fallut alors qu'Hannibal abandonnât cette Italie qu'il foulait depuis quatorze ans, et où son pied devait laisser une empreinte éternelle, pour voler au secours de sa patrie. Quand il en reçut l'ordre, il ne put cacher sa colère et son désespoir. « Je les reconnais là! s'écriait-il en versant des larmes de rage. Ah! ce sont bien les mêmes hommes! lorsque j'avais besoin d'argent

et de secours pour achever de vaincre, ils me refusaient tout, et maintenant ils m'appellent pour les sauver. Non, ce n'est pas le peuple romain tant de fois jeté tout sanglant sous les pieds de mon cheval, mais le sénat de Carthage, dont la basse envie triomphe d'Hannibal ! »

Debout, après l'embarquement, à la poupe de la galère et l'œil fixé sur le littoral italique dont son cœur ne pouvait s'arracher, il regrettait amèrement de n'avoir pas marché sur Rome, après la bataille de Cannes : « Scipion, disait-il, qui n'a jamais osé regarder un Carthaginois sur le sol de sa patrie, ose aller attaquer Carthage, et moi qui ai tué cent mille Romains au lac de Trasimène et sur l'Aufide, j'ai échoué contre trois bourgades ; je n'ai pu forcer Cumes, Nole et Casilinum !... »

Tandis que la brise de l'Adriatique emportait les regrets et les imprécations d'Hannibal, Rome délivrée enfin de cette grande terreur qui l'oppressait depuis seize ans, s'abandonnait à une joie délirante : et le sang de cent vingt victimes, votées d'enthousiasme par le sénat, malgré les prédictions chagrines du vieux Fabius, rougissait partout les pulvinars des dieux. C'était raison de les remercier, car dans cette heureuse année de 202, on n'apprit plus que des victoires, et lorsqu'elle finit, Hannibal avait été battu à Zama. Carthage, la fière Carthage, était désarmée, humiliée et tributaire ; l'aigle romaine dominait sans rivale de Cirtha, la Constantine actuelle, à la mer, et le jeune Scipion, après avoir pris tous les éléphants et brûlé tous les vaisseaux, moins trois, de cette vieille reine de la Méditerranée, rapportait cent vingt-trois mille livres d'argent au trésor public, et recevait pour toute récompense le surnom d'Africain.

Ce résultat avait certes de quoi satisfaire l'ambition la plus vaste, et cependant le sénat ne voulut pas s'en contenter : Scipion descendait à peine du Capitole, que les patriciens vinrent proposer au peuple de recommencer en Grèce et en Asie la terrible guerre qui finissait en Afrique. On était si fatigué d'agitations et de combats, que cette proposition excita une tempête effroyable dans le Forum. Toutes les centuries la repoussèrent d'abord avec colère, mais le sénat la reproduisit avec tant d'opiniâtreté, la colora de raisons si spécieuses, et fit briller avec une telle adresse l'espoir d'un immense butin et l'or asiatique aux yeux des légionnaires, que ceux-ci finirent par se rendre et entraînèrent le peuple. Rome, à partir de ce moment, se battit pendant

soixante-douze ans dans les îles de l'Archipel, en Macédoine, en Thessalie, aux Thermopyles, sur l'Hellespont, au pied des Alpes, au delà des Pyrénées espagnoles : elle renversa de leurs trônes Philippe, Antiochus, Persée, le fils du roi de Pergame, et du pavois où il s'était glorieusement élevé par son courage en luttant contre elle, le pâtre lusithanien Viriathe ; puis, rasant l'infortunée Carthage, dont l'ombre l'offusquait encore à travers la Méditerranée, Corinthe, le dernier asile de la liberté hellénique, et forçant deux vieillards qui lui faisaient peur, Hannibal et Philopœmen, à se donner la mort, elle traça avec son épée victorieuse les lignes de ses neuf provinces qui à cette époque, c'est-à-dire 130 ans avant le Christ, étaient, outre l'Italie, la Cisalpine, la Sicile, la Sardaigne et la Corse ; la Macédoine agrandie des conquêtes de ses rois, Thessalie, Épire et Illyrie ; l'Achaïe, le Péloponèse et les îles de l'Archipel grec ; l'Asie, l'Afrique, l'Espagne ultérieure et l'Espagne citérieure. En moins de six cent dix ans, l'influence de cette poignée de pasteurs groupés sur le Palatin, autour de la cabane de Romulus, s'était développée dans ces proportions : le cercle du pouvoir de la bourgade carrée qui en ce temps-là s'arrêtait à l'Aventin et au Janicule, allait s'élargissant déjà de l'Océan à l'Euphrate et des Alpes à l'Atlas. Deux siècles de combats encore, et le songe de la vestale va se trouver réalisé, et l'humble figuier ruminal deviendra ce palmier à l'ombrage immense qui couvrait l'univers.

CHAPITRE IV

LES GRACQUES

Mécontentement du peuple. — Tibérius Gracchus. — Il harangue le peuple au Forum. — Les patriciens jurent sa perte. — Mauvais présages. — Le sénat l'accuse d'aspirer à la royauté. — Mort de Tibérius Gracchus. — Caïus Gracchus. — Cornélia. — Caïus Gracchus, tribun du peuple. — Il demande la loi agraire. — Nouvelles réformes. — Le peuple l'abandonne. — Lutte des deux ordres. — Caïus appelle les esclaves à la liberté. — Il est tué dans le bois des Furies.

N si rapide et si prodigieux accroissement avait changé la face de Rome. Parée des dépouilles de tant de peuples vaincus et jetant tout à coup sur la pauvreté latine le luxe éblouissant de l'Asie, l'or de Carthage et la magnificence de Corinthe, elle n'était plus reconnaissable. Ces tableaux, ces statues, ces vases ciselés, chefs-d'œuvre des Praxitèle et des Zeuxis, admirable et noble expression du raffinement de la pensée, de la délicatesse du sentiment et de l'amour du beau qui passionnaient la civilisation grecque, ces monuments immortels de l'art que le consul Mummius, dans sa naïveté de soldat, ne confiait à des entrepreneurs qu'à la condition de les refaire en cas d'avarie, étaient venus par milliers orner les temples et les portiques. Le trésor public regorgeait d'or, et neuf sources intarissables allaient y affluer désormais des neuf provinces soumises à l'impôt. Les patriciens, à l'exception de quelques familles fidèles aux mœurs des aïeux, mais si peu nombreuses qu'on les citait, comme les Tubéron qui étaient seize pour habiter une maison et cultiver le champ paternel; les patriciens, enrichis par ces longues guerres, voyaient leurs terres couvertes d'esclaves, les vestibules de leurs palais, dont les tours dominaient fièrement les maisons voisines, encombrés de débiteurs et de clients, et ils ne songeaient qu'à jouir de leur opulence et à l'augmenter en se faisant donner par le sénat et les centuries le droit de piller effroyablement, sous les noms

de préfets ou de préteurs, les nouvelles provinces. Les pontifes, qui formaient un corps influent dans l'État, ne cessaient d'immoler des victimes aux dieux, pour les remercier de la splendeur dont la victoire et le pillage de Corinthe et des cités étrusques venaient de revêtir leurs temples; enfin les nobles matrones étaient dans l'ivresse de pouvoir se parer comme les femmes des satrapes, et d'avoir obtenu la révocation de la loi Oppia, malgré l'opposition opiniâtre de Caton, ce charlatan de vertu antique, qui marchait pieds nus en public et prêtait à cent pour cent, ce censeur austère qui, sortant du théâtre, de peur de voir les jeux de Flore, courait dans le triclinium le plus secret de sa maison forcer de malheureuses esclaves de se prostituer à ses cheveux blancs; type d'impuissance hargneuse et envieuse, qui trahissait tous les bas instincts de son âme en supprimant, sous prétexte d'économie, le cheval donné par la République au vainqueur de Carthage, et en obligeant, par de lâches tracasseries, celui qui avait sauvé Rome à s'en exiler à quarante ans!

Dans cette allégresse universelle il n'y avait de mécontent que le peuple. En posant les armes le lendemain des longues guerres, il se retrouva, lui qui avait tout conquis, encore plus pauvre que sous la tente. Ceux qui revenaient avec une gratification de cent vingt-cinq as[1], quand on versait au trésor, c'est-à-dire dans les mains des nobles, cent vingt-cinq livres d'or en lingots, trouvèrent ceux qui n'avaient pas quitté la ville, et surtout leurs femmes et leurs enfants, battus jusqu'au sang par les verges de la misère. Pas de travail, les patriciens l'accaparaient entièrement au moyen de leurs esclaves; pas d'industrie, elle était concentrée dans les ateliers serviles des patriciens; pas de capitaux, les patriciens avaient tout l'argent dans leurs coffres et n'en laissaient tomber une faible partie que dans la balance de l'usure. Que faire pour échapper à la faim? Cultiver la terre · impossible! De quelque côté que regardât le peuple, la terre appartenait aux patriciens. Usurpant de force ou envahissant peu à peu par l'usure les fonds ruraux provenant de la conquête et formant le domaine public que l'État abandonnait à chaque citoyen moyennant la dîme des moissons, le cinquième des fruits, et une redevance en argent ou en menu et gros bétail pour les pâturages, ils en étaient venus à s'emparer de tout le

1. Six francs vingt-cinq centimes.

sol et à se constituer d'immenses propriétés sur lesquelles on ne voyait que des troupeaux et des esclaves. Exempts du service militaire, ces esclaves s'y multiplièrent avec une telle rapidité, que, suffisant bientôt aux travaux agricoles et aux soins des troupeaux, ils chassèrent de la campagne les hommes libres. Ceux-ci ne trouvant plus à employer leurs bras que lorsqu'il fallait acquérir dans de rudes guerres de nouveaux domaines et de nouveaux trésors aux patriciens, ou bien réprimer à leur profit, comme en 133, les révoltes de ces mêmes esclaves poussés au désespoir, finirent par perdre patience.

— Il n'est pas juste, disait-on tous les jours dans ces groupes d'hommes pâles, maigres et affamés, qui se formaient au Capitole, au pied des statues d'argent et d'or apportées de Syracuse et de Corinthe, il n'est pas juste que les riches possèdent tous les champs, toutes les maisons, toutes les forêts, et que nous ne possédions rien, nous qui avons conquis ces choses ! — La loi Licinia défend, sous peine de confiscation et de parjure, d'avoir plus de cinq cents arpents, d'envoyer aux pâturages publics plus de cent têtes de gros bétail et plus de cinq cents de petit : elle exige que chaque maître conserve sur ses terres un certain nombre de colons de condition libre : eh bien, voyez si depuis deux cent cinquante ans ils ne violent pas à plaisir la loi Licinia ! Voilà ce qu'on disait tout haut : tout bas, les plébéiens parlaient avec plus d'amertume encore, et il ne se passait pas de nuit où l'on n'écrivît à la craie sur les murs des temples, les colonnes des portiques et les tombeaux : « Tibérius, souviens-toi de la loi Licinia. »

Tibérius Gracchus était petit-fils, par sa mère Cornélie, du Scipion qui battit Hannibal, et beau-frère du Scipion qui détruisit Carthage. Mais, fidèle au sang plébéien de son père, le plus illustre rejeton de la famille Sempronia se tenait, depuis qu'il avait pris la robe prétexte, du côté du peuple. Au siége de Numance, il avait sauvé dix mille hommes déjà sous le couteau espagnol : en toute occasion on le voyait prendre avec chaleur la défense du pauvre contre le riche, et si le peuple qui l'avait fait tribun par acclamation crayonnait la nuit cet appel sur les tombes, c'est qu'il savait que sur cette question de la loi agraire son magistrat pensait comme lui. En effet, Tibérius se rendant à cette héroïque Numance dont les défenseurs aimèrent mieux se brûler vifs que de se rendre, vit dans la Toscane une étendue immense de pays inculte, et remarqua, non sans indignation, que sur les propriétés qui n'étaient

pas en friche, il n'y avait pour laboureurs et pour bergers que des esclaves et des Barbares. Indigné de cette expulsion de la propriété des citoyens de Rome au profit des classes serviles, il ne songea plus, dès ce jour, qu'à rendre au peuple le droit au travail agricole. Pendant que dans leur irritation les pauvres l'accusaient d'oubli, car la faim est impatiente, il s'occupait de démontrer l'opportunité de la mesure au souverain pontife, à Scævola, le premier jurisconsulte du temps, et à Claudius Appius, son beau-père, l'un des princes du sénat. Quand ces hommes illustres l'eurent approuvé, il réunit le peuple au Forum, et montant enfin à la tribune, s'exprima en ces termes :

« Les bêtes sauvages qui errent dans nos montagnes et nos forêts ont toutes pour asile le creux d'un rocher ou une tanière, et les citoyens romains, toujours prêts à combattre et à braver la mort pour la défense de la patrie, ne jouissent sur ce sol sauvé par leurs bras et baigné de leur sang que de la lumière et de l'air qu'on ne peut leur ravir. Sans toit, sans travail, sans refuge, ils traînent leur misère dans la campagne avec leurs femmes et leurs enfants. Ils mentent donc nos consuls, quand dans les combats ils vont criant devant le front des légions : Songez qu'il s'agit des tombes des aïeux, et de vos dieux domestiques! Ils mentent, car de ces milliers de légionnaires, il n'en est pas un seul qui ait un toit paternel ni une pierre couvrant la cendre des ancêtres. Vous ne faites la guerre, Romains, et vous ne mourez que pour entretenir et agrandir le luxe des riches. Et puis on a l'audace de vous appeler maîtres de l'univers, vous qui n'avez rien dans ce monde, vous qui ne possédez pas même sur le sol de votre patrie un toit pour vous abriter pendant la vie, ni un pouce de terre pour enfouir après la mort l'urne funèbre! »

A ces paroles, les portiques du Forum faillirent crouler au bruit des applaudissements et des murmures : tandis que la multitude hurlait de joie, les riches et les usuriers frémissaient de colère. Comment! on partagerait nos maisons et nos terres! Les mains calleuses des plébéiens viendraient déchirer les testaments de nos pères! Les dots de nos femmes, les héritages de nos enfants, il faudrait les voir dévorés par ces prolétaires avides!... Non, périssent plutôt cent fois le tribun et sa loi! Et prêts à se porter aux dernières violences, les riches, entourés d'une masse épaisse de clients et de colons accourus en foule des municipes ruraux pour défendre la terre contre le citoyen de la

ville, occupaient, dans l'attitude la plus hostile, un côté du Forum, tandis que de l'autre ondulaient les vagues non moins irritées de la plèbe de Rome.

On allait en venir au vote et aux mains sans doute en même temps, car Tibérius avait lu sa loi qui, rappelant celle de Licinius, ordonnait, moyennant indemnité, le partage de toutes les terres ayant autrefois appartenu au domaine public, lorsque les riches se précipitant avec leurs clients vers les tables tribunitiennes, enlevèrent les *sitellæ* : c'étaient les urnes à bouche étroite où les pauvres jetaient leurs suffrages. Les patriciens les ayant emportées de force, il fut impossible de voter ce jour-là : mais le lendemain, les pauvres étaient sur le point de prendre leur revanche au scrutin, au moment où le *veto* fatal tomba des lèvres d'un tribun. Acheté par les riches, Octavius donnait pour la première fois, à Rome, le spectacle d'un chef quittant les siens pour passer dans le camp ennemi. Devant un tel scandale, le peuple se souleva d'indignation, et Tibérius, après avoir essayé inutilement de toucher au nom de l'honneur, de la patrie et de l'amitié ce cœur refroidi au contact de l'or, n'eut qu'à dire un mot dans les comices pour le faire chasser du tribunat. On vota la loi, et trois commissaires, Tibérius Gracchus, Appius son beau-père et son frère Caïus, furent nommés pour procéder, sous le nom de triumvirs diviseurs, au partage des terres.

Ce n'était pas là une petite tâche : l'usurpation du sol datait de plusieurs siècles, et plus on remontait vers le passé, plus il était difficile de se guider dans ces ténèbres. Le tribun, toutefois, y marchait d'un pas si ferme que les riches virent bientôt qu'il n'y avait qu'un moyen de l'arrêter, la mort. Ils avaient essayé déjà de l'employer, ce moyen, qui pouvait seul calmer leur terreur et leur soif de vengeance, mais le soldat de Numance était sur ses gardes, et les assassins reculaient devant le dolon, ou bâton à dard, qu'il portait toujours caché sous sa robe. Il fallait en finir pourtant avec ce niveleur de 131 ; il fallait, en rendant sa bouche muette, briser cette éloquence qui était, au dire des chefs de l'aristocratie, une épée dans les mains d'un furieux. Tous les jours la situation empirait pour les privilégiés ; car tous les jours Gracchus faisait faire un pas de plus au peuple vers l'égalité ! Qu'il fût réélu, et la cause des riches était gravement compromise ; car il avait le temps d'achever son œuvre. Les patriciens,

qui le sentaient, saisirent cette occasion pour accomplir leur sanglant projet. Les tribus assemblées, ils excitent d'abord un grand tumulte dans les comices en criant et faisant crier par leurs clients : « Justice ! justice ! Cet homme viole toutes les lois ! Nul citoyen ne peut être tribun deux ans de suite ! »

Au lieu de mépriser ces cris et de passer outre, Tibérius Gracchus, trop accessible *comme tous les hommes du Forum* aux scrupules de la légalité, renvoya l'élection au lendemain. Ce fut une grande faute. Les citoyens *auxquels on avait distribué des terres* étaient tous accourus à Rome, afin de lui porter leur vote; mais comme ils avaient quitté leurs moissons à moitié coupées, ils s'en retournèrent et ne revinrent pas. Vêtu d'une robe noire et tenant son enfant par la main, Tibérius, qui commençait à voir le danger, se mit alors à supplier les pauvres de la ville. Ceux-ci, émus jusqu'aux larmes, se pressent aussitôt en foule autour de lui et l'accompagnent jusqu'à sa maison, où il arriva suivi d'un cortége immense. Les plus zélés y campèrent pour le défendre au besoin. Jusque-là, tout semblait favorable au tribun; mais au lever du soleil les choses changèrent de face. Comme tous les peuples enfants, les Romains courbaient passivement la tête sous le joug des superstitions religieuses. C'est par ce côté faible que les riches attaquèrent le peuple. Dès qu'il se fut précipité dans la vaste cour du temple de Jupiter Capitolin, où se tenaient les comices, l'augure arriva, portant les poulets sacrés. Il commença par jeter du grain devant leur cage; mais, à la grande consternation de la multitude, pas un ne bougea : l'augure eut beau les inviter et les secouer, un seul poulet sortit un instant; puis il rentra bientôt dans sa cage, sans toucher au grain.

Impossible de peindre le trouble du peuple à ce présage, assez facile à expliquer pourtant quand on songe que les nobles exerçaient toutes les fonctions sacerdotales, et que le chef du complot était ce jour-là le souverain pontife lui-même. Des amis se détachent et courent tout pâles annoncer le prodige à Gracchus. Le tribun se souvient alors que des serpents ont été trouvés quelques jours auparavant entrelacés sur des œufs dans son casque; il frémit et sort à demi vaincu par cette double jonglerie des augures. Pour achever de démoraliser ses partisans, le hasard vient en aide aux prêtres. Comme il sortait précipitamment, il heurta du pied le seuil de la porte; tous, à ce dernier avertis-

sement, baissèrent la tête, convaincus qu'ils marchaient à quelque catastrophe. Telle était leur disposition d'esprit, lorsqu'en tournant la rue ils aperçurent des corbeaux qui se battaient sur un toit, et qui en agitant leurs ailes firent rouler une pierre à deux pas de Gracchus : les plus braves s'arrêtèrent terrifiés. Tibérius lui-même, partageant leur effroi superstitieux, allait rebrousser chemin ; quand un de ses amis, Blossius de Cumes, le prenant par le bras : « Quoi ! lui dit-il, Tibérius, fils de Gracchus, petit-fils de Scipion l'Africain et le libérateur du pauvre, va rester sourd à la voix de ce peuple qui l'appelle en lui tendant les bras, parce qu'il a peur d'un corbeau !... »

« Non, s'écria Tibérius, honteux lui-même de ce moment de faiblesse ; au Capitole ! » Le peuple l'y attendait avec impatience, et du plus loin qu'il vit son tribun bien-aimé, il le salua des plus vives acclamations ; aussi ce fut sur les bras d'une foule frémissante de joie et d'enthousiasme qu'il parvint à son tribunal. Cruelle ironie de la fortune, qui ne prodigue jamais de plus doux sourires qu'au moment où elle nous fuit ! Quand on voulut appeler les tribuns pour donner leur suffrage, la presse était si grande dans la cour du temple de Jupiter, les rangs de la multitude si épais, qu'on ne put *rien faire de bon*, à cause du pêle-mêle et du tumulte causé par ceux qui, poussés à la porte par le flot des nouveaux venus, repoussaient ceux qu'on jetait sur eux. Dans ce désordre inexprimable, un sénateur, ami du tribun, Fulvius Flaccus, monte sur un lieu éminent, d'où il pouvait être vu de toute l'assemblée, et fait signe de la main (car dominer le bruit de cette foule agitée comme une mer qui monte, eût été impossible) qu'il veut parler à Tibérius. Les rangs s'ouvrent pour lui donner passage, et Fulvius arrivé après une longue lutte, et le front ruisselant de sueur, au pied du tribunal, avertit son ami que les nobles et les riches se sont tous portés au sénat, réuni à côté, dans le temple de la Foi, et que là, n'ayant pu réussir à entraîner le consul dans leur complot, ils viennent de se déterminer à se passer de son concours, et à l'assassiner eux-mêmes aidés de leurs clients et de leurs esclaves.

A cette nouvelle, ceux qui étaient auprès du tribun roulèrent leur robe autour de leur ceinture, et rompant les faisceaux des licteurs, s'en partagèrent les baguettes pour s'en servir à repousser les nobles. Épouvantés de ces préparatifs de guerre civile, les autres tribuns

quittent leurs bancs et vont se perdre dans la foule, les prêtres se hâtent de fermer les portes du temple de Jupiter Capitolin, et les amis de Gracchus, répandus çà et là sur la place, lui crient de toutes parts : « Nous sommes prêts, que faut-il faire?... » Au même instant, Tibérius, dont la voix n'aurait pu être entendue de tous dans ce tumulte, toucha sa tête de la main pour donner le signal convenu la veille avec ses partisans, s'il fallait combattre. Ce geste, bien innocent en lui-même, fut son arrêt de mort. Les émissaires des riches étant accourus au temple de la Foi, annoncèrent tout émus au sénat, que Tibérius demandait le diadème, car il avait montré sa tête au peuple. Le sénat ne cherchait qu'un prétexte, il s'empara sur-le-champ de celui-là, malgré son absurdité, et résolut de faire un champ de bataille de la place sacrée des comices. Un vote tumultueux où éclatait toute la colère des riches décrète la guerre civile. Mais pour la faire, il fallait le concours du consul. Celui-ci le refusa. Homme juste et modéré, Scævola répondit, quand on lui ordonna d'armer les légions, qu'il ne servirait jamais d'instrument aux vengeances d'un parti, et ne déshonorerait pas la dignité consulaire en trempant ses faisceaux dans le sang d'un peuple désarmé.

Alors Scipion Nasica, souverain pontife, et le propre cousin de Tibérius, se levant comme un furieux : « Puisque nous sommes trahis par nos consuls, que ceux qui aiment la République et veulent soutenir les lois me suivent, » dit-il; et se couvrant la tête d'un pan de sa robe, il marche droit au Capitole. Sénateurs et riches couraient sur ses pas, à la tête de leurs clients et de leurs esclaves armés de bâtons. Personne n'osant s'opposer au passage du souverain pontife et des princes du sénat, ce rassemblement fend la foule, écartant les pauvres à droite et à gauche, à coups de bâtons, et foulant aux pieds ceux qui tombent. Tout le monde prend la fuite : les bancs brisés dans le tumulte arrêtent Tibérius, qui, ayant laissé sa robe aux mains d'un patricien, se sauvait en tunique. Il tombe, et cet accident donne aux conjurés le temps de le rejoindre. Comme il se relevait, deux de ses collègues qui, jaloux de sa popularité, le poursuivaient avec le plus d'acharnement, Publius Satureins et Lucius Rufus, le frappent à la tête avec le pied d'un banc et l'abattent. Son cousin l'achève. Trois cents de ses partisans périrent assommés à coups de bâtons et de pierres. Puis quand on eut traîné avec les crocs des gémonies ces

cadavres au Tibre, tué ou banni tous les partisans de Gracchus, et cloué son meilleur ami dans un tonneau rempli de vipères, l'assassin Nasica rendit grâces aux dieux, et fit purifier avec l'eau lustrale l'enceinte souillée de sang, et jusqu'à ce jour inviolable, du Capitole.

Mais Gracchus mort, tout ne fut pas fini. En jetant son cadavre au Tibre, on n'avait pas pu y jeter sa loi : elle était toujours là, se dressant sinistre et menaçante contre les riches, comme l'ombre du tribun. Le premier moment de terreur passé, le peuple, qui se laisse bien désarmer par surprise, mais qui oublie moins facilement qu'on ne pense, en revint avec plus d'ardeur à sa haine contre les patriciens. Il se montra même si violent contre ceux qui avaient trempé dans le complot du Capitole, et en particulier contre Nasica, le meurtrier de Tibérius, que le grand pontife, malgré sa pourpre sacerdotale sur laquelle on ne voyait plus que le sang du défenseur des pauvres, fut forcé de reculer devant sa colère. Il alla mourir en exil à Pergame. Mais moins apaisés qu'enhardis par cette demi-expiation, les pauvres continuèrent à réclamer avec énergie le maintien et l'exécution de la loi Licinia.

Durant huit ans, et tandis que soixante mille esclaves, guidés par un des leurs, Eunus le Syrien, combattaient et mouraient en Sicile pour la même cause qui s'agitait au Forum, la liberté humaine, les tribuns Crassus, Carbon et Labéo, prenant l'aristocratie à la gorge, la forçaient de céder au peuple tout le terrain gagné sur lui par l'assassinat. Les patriciens se cachant derrière le paludamentum triomphal du Scipion qui avait détruit Carthage et Numance, essayèrent de ressaisir l'avantage en armant du pouvoir sans bornes de la dictature ce général plein de haine et de mépris pour le peuple. Mais la veille de l'élection, pendant que le sénat en corps, suivi de la foule des mêmes clients qui avaient tué Tibérius, le reconduisait chez lui, remerciant d'avance par cet honneur inusité le défenseur de l'aristocratie, sa femme Sempronia brûlait de l'encens au pied de l'image de la patrie. Scipion, qui n'en était pas aimé et qui ne l'aimait pas, car elle était laide et stérile, passa devant l'autel des dieux domestiques sans tourner la tête, et ne vit point qu'il était paré d'asphodèles et de pavots, fleurs consacrées aux morts. Sempronia pria longtemps devant ces images; plusieurs fois elle invoqua le souvenir de Gracchus, son frère chéri, plusieurs fois ses larmes baignèrent des tablettes qu'un esclave venait de lui remettre en secret de la part de Fulvius, le sénateur ami

des pauvres. Enfin, quand la lune, disparaissant derrière l'Aventin, cessa d'éclairer les dieux domestiques, allumant une lampe et se couvrant de son voile, elle alla ouvrir une porte par laquelle entrèrent trois hommes que personne n'aurait pu reconnaître, car ils avaient la tête enveloppée de leurs robes, et elle les conduisit sans dire un mot à la chambre de Scipion. Le lendemain, le futur dictateur fut trouvé mort dans son lit.

Le sénat nommait hautement les coupables, mais il eut beau les montrer au peuple, le peuple ferma les yeux pour ne pas voir, dit-on, parmi eux le frère de son tribun bien-aimé, Caïus Gracchus. Caïus n'avait que vingt-un ans à la mort de son frère. Sa grande jeunesse le sauva et lui servit de voile pour cacher sa douleur : affectant une légèreté qui n'était pas dans son âme, il ne parut occupé d'abord, au grand scandale du parti populaire, que des plaisirs de son âge. Bientôt, les vieux plébéiens, dont l'espoir s'était vaguement porté sur lui, le virent avec indignation s'éloigner du Forum, et agir comme s'il n'avait en vue qu'une vie oisive et paisible. Mais ce n'était qu'une feinte habile pour endormir les soupçons du sénat; tout à coup, ce jeune sybarite, qu'on avait cru étendu pour toujours sur le lit moelleux des festins, se redresse d'un bond, foule aux pieds sa couronne de roses, et va déployer la plus brillante valeur aux armées. Il avait alors vingt-sept ans; il en passa trois en Sardaigne, remplissant l'office de questeur; puis, ce terme expiré, il se dérobe de l'armée où les nobles, qui l'avaient enfin deviné, voulaient le retenir au delà du temps de son service, et vient à Rome briguer le tribunat.

Jamais candidature n'excita plus de mouvement. Les pauvres, qui avaient reconnu en tressaillant de joie la grande parole et la fière éloquence de Tibérius lorsqu'il repoussa les accusations patriciennes au sujet de son départ et du soulèvement de Frégelles, les pauvres l'acceptaient avec enthousiasme pour chef, et les riches, entraînés de nouveau vers les réformes par ce courant irrésistible de popularité, baissaient la tête avec rage et se croyaient revenus aux jours d'angoisse de 131. Comme avant la mort du tribun, l'opulence et la misère, soutenues par des masses également passionnées, également ardentes, également impatientes d'en venir aux mains, se trouvaient en présence à Rome.

Quel que fût l'intérêt qu'inspirait aux deux partis le renouvellement

de la lutte, il y avait pourtant à vingt milles du Forum une femme dont le cœur battait plus vivement encore à l'idée des malheurs que cette lutte pouvait amener, c'était la mère de Caïus, retirée au cap de Misène. Cornélie, l'honneur des femmes de son temps, le type le plus beau de la matrone romaine, l'idéal le plus noble et le plus pur de la mère de famille antique, n'avait pu apprendre sans effroi les projets du seul fils qui lui restât. Le voyant courir au destin de son frère, ses entrailles maternelles s'émurent ; elle traça sur la cire de ses tablettes et lui envoya ces lignes touchantes :

« Mon fils, vous ne partagez plus avec personne le cœur de votre mère. Tibérius mort, hélas ! vous voilà le seul objet de mon espoir et de mes craintes. L'esprit de vengeance a perdu votre frère ; voulez-vous qu'il vous perde aussi ?... Puissent les dieux détourner ce funeste présage ! Mais je vous vois toujours victime de la même passion. Non que je ne comprenne bien la douce joie que vous auriez à l'âme en vengeant le meurtre d'un frère ; à peine pourrais-je moi-même me défendre d'être sensible à ce triste plaisir. Mais mon effroi arrête ces premiers transports d'une passion imprudente ; l'idée du salut de ma patrie est encore plus forte en moi que celle de la perte de mon fils. Ah ! Caïus, souvenez-vous que le même coup porté à la patrie percera le sein de votre mère !... car vous succomberez sous la témérité de l'entreprise : je vous perdrai et vos ennemis resteront ! Mère infortunée ! quoi qu'il arrive, le sang du combat que vous allez recommencer coulera sur mon cœur !... »

Caïus Gracchus, dont le caractère était inflexible, ne répondit à sa mère que ces mots :

« Cette nuit, mon frère m'est apparu en songe, et, touchant sa tête sanglante, il m'a dit : — Caïus, pourquoi différer si longtemps ?... tu sais bien que tu dois me suivre. Une même vie et une même mort nous ont été marquées par le destin : il a dit que nous péririons tous deux pour le peuple ! »

« Fils ingrat ! fils rebelle ! écrivit alors Cornélie ; après les meurtriers de votre frère je n'ai point d'ennemi plus cruel que vous ! Devais-je croire que le seul fils qui me reste empoisonnerait de chagrins le peu de jours que j'ai encore à vivre ?... Malheureuse ! je ne puis accuser de votre rébellion que ma folle indulgence pour vous. Quel spectacle osez-vous me préparer ? la ruine de la République qu'il me faudra voir

avant de mourir. Réfléchissez, Caïus : notre famille a déjà fourni assez de scènes tragiques; attendez pour briguer le tribunat que je sois descendue dans la nuit du tombeau. Au milieu de vos malheurs vous invoquerez alors, mais en vain, les mânes de votre mère ! C'est pendant qu'elle est sur la terre qu'il faut lui obéir ! O grand Jupiter ! ne permets pas que mon fils persiste dans un dessein qui va le perdre lui-même avec sa mère et sa patrie ! »

Caïus persista, et, malgré l'opposition furieuse des riches, il fut porté au tribunat par une immense majorité. Le jour de son élection, ceux qui avaient droit de suffrage affluèrent en telle quantité de tous les points de l'Italie, que c'était comme une inondation d'hommes : Rome se trouva trop petite pour loger cette multitude, et le Champ-de-Mars trop étroit pour la contenir. Il fallut que des milliers de citoyens donnassent leur vote du haut des toits. Qu'on juge par cet enthousiasme des espérances du peuple et du silence qui se fit autour de la tribune quand le nouvel élu y monta. Pour marquer hardiment son point de départ et son but, Caïus commença par y dresser le cadavre de son frère tout ruisselant des eaux du Tibre, et quand il vit son auditoire frémir de colère devant cette image chérie, il tonna contre ses meurtriers et se plaignit de l'indifférence du peuple qui les laissait impunis.

« Nos ancêtres, dit-il, déclarèrent autrefois la guerre aux Falisques pour venger Génucius, tribun du peuple, qu'on avait seulement insulté; ils condamnèrent à mort le patricien Véturius, parce qu'il avait refusé de se ranger pour laisser passer un tribun dans la place, et ces hommes, ajoute-t-il en montrant les nobles, ont assommé devant vous, à coups de bâtons, mon frère Tibérius. Ils ont traîné son cadavre par la ville, depuis le Capitole jusqu'au Tibre, où il a été précipité. Tous ceux de ses amis qui sont tombés entre leurs mains ont été mis à mort sans aucune forme de justice. Cependant, c'est une coutume de tout temps observée à Rome, qu'un citoyen n'y peut être jugé criminellement avant que la trompette ait sonné deux fois devant sa porte. s'il refuse de comparaître. Jamais, avant cet appel, les juges n'ont condamné personne à mort, tant ces hommes sages, nos pères, avaient de retenue dans leurs jugements quand il s'agissait de la vie d'un citoyen ! »

Après qu'il eut bien passionné le peuple par ce discours, car il avait la voix si forte et si sonore qu'elle remplissait le Forum et roulait jus-

qu'aux derniers bancs, il proposa deux lois : l'une portant que tout magistrat déposé par le peuple ne pourrait plus exercer aucune charge, et l'autre qui ordonnait que les magistrats qui auraient banni un citoyen sans lui faire son procès dans les formes légales seraient jugés par le peuple en dernier ressort. La première de ces lois dégradait le tribun Octavius que Tibérius avait déposé, et l'autre frappait Popilius qui, étant préteur, avait banni les amis de Gracchus sans jugement. Octavius obtint sa grâce : le tribun la donna, selon son expression, aux prières de Cornélie; mais Popilius fut forcé de sortir de Rome. Après ce succès il rendit cinq plébiscites qui tous avaient pour but de relever l'influence des pauvres et d'abaisser l'aristocratie. Le premier confirmait la loi agraire et en étendait le bénéfice aux alliés ; le second prescrivait de fournir des habits aux légionnaires sans rien retrancher de leur solde, et defendait l'enrôlement des citoyens âgés de moins de dix-sept ans; le troisième accordait le droit de suffrage aux alliés italiens; le quatrième diminuait le prix du blé en faveur des pauvres, et le cinquième enfin, frappant le sénat au cœur, associait trois cents chevaliers à ses trois cents membres, et dépouillait l'ordre des patriciens au profit de l'ordre équestre, de pure origine plébéienne, du droit de rendre la justice.

L'audacieux tribun ne se borna pas à ces réformes. Investi tout à coup de l'autorité souveraine par la confiance du peuple, qui le chargea même de désigner les nouveaux juges, et par l'apparente résignation du sénat qui l'admit à ses délibérations, il profita de cette dictature démocratique pour donner au gouvernement une impulsion vigoureuse et ne tendant qu'au bien public. De nouveaux plébiscites décrétèrent l'envoi de fortes colonies plébéiennes dans les villes détruites, l'établissement et la réparation des voies romaines, et la construction de greniers publics. Telle était son activité, qu'il voulut présider lui-même à l'exécution de ces grandes choses, ce qu'il fit sans jamais succomber sous le poids du travail et sans cesser de déployer une intelligence, une présence d'esprit et une ardeur que ne pouvaient s'empêcher d'admirer tout bas ses ennemis eux-mêmes. Quant au peuple, il était charmé de voir son tribun toujours suivi d'une foule d'entrepreneurs, d'ouvriers, d'étrangers, de centurions, de soldats, de lettrés, avec lesquels il s'entretenait familièrement, conservant toujours un maintien grave et digne malgré sa douceur et sa politesse, et pliant son génie

au caractère et à la conversation de chacun. Grâce à son zèle, ces voies, dont l'incurie ou l'avarice des censeurs avait laissé briser par les torrents les larges rayons, reconvertes à nouveau de ciment et de dalles, reprirent leur solidité et leur aspect monumental. Les ponts, ruinés par le temps ou détruits dans les guerres, manquaient presque partout; il les rétablit. Les sillons creusés par l'envahissement des ruisseaux furent aplanis; les marais furent comblés ou franchis par des arcades indestructibles, et Rome put étendre ses vingt bras gigantesques, qui touchaient à tous les points de l'Italie, sans les voir, comme auparavant, arrêtés par les ravins et les fondrières.

Les voies publiques magnifiquement réparées, et ornées de mille pas en mille pas de colonnes qu'on nomma milliaires pour marquer la distance, et de pierres posées de champ pour aider les voyageurs à monter à cheval sans le secours de l'esclave ANABOLE qui remplissait cette fonction, l'étrier n'étant point inventé, Caïus traça d'autres branches secondaires qui venaient se rattacher de toutes parts à la voie principale, afin de favoriser l'exploitation des terres données aux pauvres. Par ce dernier bienfait qui portait le rayonnement de la civilisation dans les districts les plus sauvages, et semait enfin la vie dans les solitudes désertes de l'Étrurie, de la Sabine et du Latium, Caïus s'acquit à jamais la reconnaissance des pauvres et la haine envieuse des riches. Pour détruire cette popularité, qui s'élevait aussi rapidement que le Tibre lorsqu'une crue enfle ses eaux jaunâtres, ceux-ci s'avisèrent d'un singulier moyen.

Toutes les fois que dans une assemblée ou dans un corps apparaît un homme qui domine les autres par le génie ou le talent, mille haines cachées, mille passions jalouses, rampent aussitôt dans l'ombre sur ses pas. Inexorable dans son envie, la médiocrité est toujours prête à se venger, par la calomnie ou l'assassinat, de la gloire qui marche en pleine lumière, quand elle ne peut, elle, s'arracher à l'obscurité. Nous avons déjà vu que ceux qui portèrent le premier coup à Tibérius étaient deux de ses collègues, désespérés de voir que le peuple les comptait pour rien à côté du grand tribun. En 121, comme dix ans auparavant, le sénat trouva des complices sur le banc même du Tribunat. Livius Drusus, un de ces hommes secondaires qui paraissent éloquents lorsque les bouches d'or ne parlent pas, inclinait, quoique plébéien, vers le parti des riches où l'entraînait son opulence. Ceux-ci

eurent donc peu de peine à le gagner à leurs desseins : l'intérêt l'avait rapproché d'eux, la vanité blessée le leur livra. Une fois d'accord, le tribun transfuge et le sénat se mirent à combattre Caïus avec ses propres armes et à engager une lutte de popularité. Gracchus avait proposé de fonder deux colonies, et le sénat s'était répandu en plaintes et en murmures ; Drusus proposa d'en fonder douze, et le sénat approuva et applaudit. Caïus, en distribuant les terres aux pauvres, imposait une redevance aux nouveaux propriétaires, et le sénat, se prétendant dépouillé, criait à l'injustice ! Drusus annula cette redevance et affranchit le peuple de tout impôt, et le sénat battit des mains en criant à l'équité ! Lorsque Caïus fit accorder le droit de suffrage aux alliés d'Italie, le sénat prit le deuil ; il orna de fleurs les autels quand Drusus rendit un plébiscite qui interdisait aux consuls de condamner aux verges un soldat allié. Il est vrai que le tribun défectionnaire avait grand soin de dire, en proposant ses lois, qu'il agissait de concert avec le sénat toujours plein d'amour pour le peuple.

Ce pauvre peuple, que son intelligence inculte et fourvoyée par l'égoïsme égare si souvent, donna tête baissée dans ce piége grossier. Tout occupé d'applaudir son flatteur, il laissa partir, sans tourner la tête, Caïus pour Carthage, où il conduisait une colonnie de six mille hommes, et quand il revint, au bout de deux mois et demi, à peine s'il le reconnut. L'indifférence avait succédé si vite à l'enthousiasme, que lorsque ce père des pauvres, adoré et presque déifié naguère, brigua pour la troisième fois le tribunat, ses collègues ne craignirent pas de l'exclure en escamotant les votes. On ne crut pas à cet échec, mais on le souffrit. Voyant dès lors qu'ils pouvaient tout oser, les riches ne perdirent pas de temps. Le consul Opimius, cet autre Nasica, après l'avoir harcelé quelques jours sur la colonisation de Carthage, et s'être bien assuré de la léthargie du peuple, annonça tout à coup l'intention de casser solennellement les lois de Caïus. Reculer n'était plus possible, il fallait défendre son œuvre ou périr avec elle : Caïus accepta le combat, mais dans des conditions qui présageaient déjà une défaite.

Il allait lutter en effet contre une faction qui a toujours regardé la violence comme le meilleur moyen de succès, et qui n'est arrêtée par aucun crime. En regardant le Tibre il pouvait deviner le sort qu'on lui réservait vaincu, et il devait tout faire pour être vainqueur. Malheureusement, comme tous ceux qui, habitués à faire ou à interpréter les lois,

leur prêtent une grande puissance, il se croyait aussi couvert d'un bouclier impénétrable par ces plébiscites que la foule avait votés d'enthousiasme, et il ne voyait pas que la légalité devant la force c'était une feuille de papyrus devant une épée nue. Dans ses idées fausses du pouvoir de la loi et de l'autorité tribunitienne, il ne sut pas entrer dans cette lutte suprême, à laquelle il aurait dû se préparer depuis le premier jour de son élection, avec l'audace et la décision nécessaires. Son ami Fulvius, qui voyait mieux la situation, arma ses clients et ceux de ses anciens légionnaires qui voulurent bien le suivre, et s'empara du Capitole.

Il était là depuis l'aube, quand le consul Opimius vint pour y sacrifier à Jupiter. On raconte que le victimaire qui portait les entrailles du taureau, en passant à côté des Fulviens, leur jeta ces paroles provoquantes : « Place, méchants citoyens que vous êtes ! place aux gens de bien ! »

Irrité de cette insulte, un des amis de Fulvius frappe le victimaire d'un coup de poinçon et le tue. Le consul accourut aussitôt avec les siens ; mais un orage épouvantable, éclatant sur le Capitole, dispersa les deux partis sous les torrents de pluie et les éclairs. Le lendemain, le corps du victimaire, mis sur un lit de parade, est porté lentement de la place à la porte de la Curie. Tous les sénateurs sortent avec empressement, comme s'ils avaient ignoré l'événement de la veille, et se mettent à pousser des cris de douleur et des lamentations d'autant plus grandes qu'elles étaient moins sincères. Cette affectation, toutefois, était trop forcée et manqua son but. En voyant ces mêmes riches qui avaient massacré son noble tribun, l'honneur de Rome, au même endroit, et qui l'avaient traîné d'un œil sec dans le Tibre, venir verser des larmes hypocrites sur le misérable victimaire dont ils ne prisaient pas la vie une obole, le peuple sortit de son sommeil ; il comprit enfin, mais trop tard, la faute qu'il avait faite de se laisser prendre aux perfides caresses du sénat, et tandis qu'Opimius, investi du droit de tout oser par la formule *caveat consul*, ordonnait à tous les patriciens et aux chevaliers de se retrouver le lendemain, au lever du soleil sur le Capitole, avec leurs cuirasses et leurs épées, et d'amener chacun deux esclaves, lui se reprochait amèrement d'avoir abandonné son dernier défenseur. A ce moment, Caïus quittait le Capitole. En passant devant la statue de son frère, il la regarda long-

temps en silence; puis, laissant couler quelques larmes, il continua son chemin.

Ému jusqu'au fond du cœur, de ce langage muet qui semblait lui reprocher son ingratitude, le peuple sentit renaître tout son amour pour ce grand homme, et, se précipitant en foule sur ses pas, il l'escorta jusqu'à sa maison située au bas du Palatin. Ce fut une lugubre nuit : silencieux et graves comme s'ils eussent prévu sans pouvoir la fuir la calamité du lendemain, les plus dévoués de ses partisans veillaient devant sa porte et se relayaient tour à tour, comme au camp, pour se reposer. Les deux partis se préparaient au combat. Dans les palais des sénateurs on fourbissait des armes, on excitait, avec de l'or, l'ardeur des archers crétois, et chez Fulvius, le véritable général des plébéiens, le vieux falerne et le cécube ruisselant à flots, énervaient d'avance, dans l'ivresse, la vigueur des anciens légionnaires. Au point du jour, tous s'éveillent péniblement aux cris des amis de Gracchus et courent en tumulte occuper l'Aventin. Deux fois cette montagne avait porté bonheur au peuple, mais dans des circonstances bien différentes. En 593 et en 449, le sénat qui voyait briller les lances et les plumes rouges et noires des légionnaires sur les pentes du mont Sacré avait senti que là était la force; il avait accordé tout ce qu'on voulait; mais en 121, n'apercevant sur la colline de Rémus qu'un rassemblement confus et armé à peine, il fut inflexible, et repoussa avec dédain le fils de Fulvius, un enfant de douze ans, qui, le caducée à la main et courbant humblement sa belle tête blonde, venait parler de paix.

Alors, des degrés de ce temple de Diane, dont Fulvius se proposait de faire son Capitole, Caïus jeta un cri qui devait lui amener sur-le-champ une armée : Liberté aux esclaves!... C'était trop tard, les esclaves n'entendirent pas. Rien ne bougeant dans les Ergastula [1] où gémissait ce bétail humain, et le peuple, qui avait pourtant rudement jeté au bas de sa colline le consul Opimius lorsqu'il avait essayé de la gravir avec les princes du sénat et leurs clients, abandonnant ses chefs pour une promesse d'amnistie, il ne restait plus qu'à mourir. Caïus allait se tuer dans le temple de Diane quand deux amis fidèles, Pomponius et Licinius, les seuls qui ne l'eussent pas quitté, lui arrachèrent

1. Prisons où étaient enfermés les esclaves.

son poignard, et à force de supplications, le décidèrent à se dérober par la fuite à la vengeance patricienne. Ulcéré de tout ce qu'il venait de voir, avant de sortir il tomba à genoux, et levant les mains vers la statue : « O Diane, s'écria-t-il, fais que le peuple romain, pour expier son ingratitude, ne puisse jamais briser le joug qu'il accepte aujourd'hui ! »

Entraîné par ses amis, il gagna ensuite ce pont de bois qu'on appelait Sublicius ; là, Licinius Crassus et Pomponius renouvelèrent, par dévouement à l'amitié, le beau trait qu'avait fait Coclès, à la même place par dévouement à la patrie. Les nobles qui suivaient Caïus de près, l'ayant atteint au bout du pont, les deux amis qui protégeaient sa fuite, le forcèrent de prendre les devants, et défendirent si vaillamment le passage, l'épée à la main, qu'il eut le temps de gagner un bois consacré aux Furies. S'étant retourné au moment de s'enfoncer sous les cyprès, il vit tomber ses défenseurs, épuisés de sang et criblés de blessures ; un esclave fidèle lui restait encore ; il lui montra sa poitrine, et Philocrate, après avoir obéi, se tua sur le corps de son maître. Trouvant Caïus mort, les satellites du consul lui coupèrent la tête, et l'un d'eux, qui avait été le plus ardent des flatteurs du tribun au temps de sa puissance, coulant frauduleusement du plomb fondu dans le crâne, alla se faire payer cette tête au poids de l'or par le sénat. Pour le corps, il fut jeté dans le Tibre avec ceux de Fulvius et de son jeune enfant, dont l'innocence et la faiblesse ne purent trouver grâce devant les vainqueurs. La réaction aristocratique gardait cette fois moins de mesure que la première. Trois cents cadavres seulement avaient été jetés au Tibre avec Tibérius, on y en traîna trois mille avec son frère. Puis le consul Opimius bâtit un temple à la Concorde !

Un triomphe aussi violent ne pouvait passer sans protestations. Comme après le meurtre de Tibérius, le peuple se repentit et s'indigna : des voix s'élevèrent au Forum contre la barbarie du sénat ; des mains plébéiennes écrivirent sur le fronton du temple nouveau, la nuit même qui en suivit la dédicace : *Ce temple de la Concorde est le temple de la Fureur !* On consacra les lieux où les deux frères avaient péri, leurs statues y furent dressées, on y mit celle de leur mère avec cette inscription célèbre : Cornélie, mère des Gracques. Les pauvres et les colons ruraux vinrent y offrir les prémices des fruits de toutes les saisons : on en vit qui sacrifiaient à leur mémoire comme à une

divinité, et qui s'agenouillaient devant leurs images avec autant de vénération que dans les temples. Mais regrets, respects et prières s'exhalaient en vain. La liberté du peuple avait été tuée dans le bois des Furies en même temps que Gracchus. Son cadavre avait été aussi traîné au Tibre par les patriciens; et le pauvre, retombé sous la double chaîne de la misère et de l'oppression des riches, avait beau répandre des larmes, de l'encens et des fleurs, les morts ne ressuscitent pas; ni les Gracques ni la liberté ne devaient sortir de leur tombe. Seule maîtresse, désormais, à Rome, du pouvoir, de la terre, de l'or et des hommes; héritière sans partage de l'immense empire fondé par le concours de tous, et lançant son char sur la plèbe abattue à ses pieds et sur les esclaves, aussi impitoyablement que Tullia sur le corps de son père, l'aristocratie n'avait plus qu'à se disputer les fruits de sa victoire.

CHAPITRE V

GUERRES SERVILES, GUERRES SOCIALES ET GUERRES CIVILES.

Jugurtha. — Il vient à Rome. — Il retourne en Afrique. — Caïus Marius. — Il est nommé consul. — Cornélius Sylla, questeur. — Marius défait les Teutons. — Les esclaves. — Guerre sociale. — Livius Drusus. — Guerre civile. — Sylla est nommé consul. — Lutte entre les deux rivaux. — Sylla vainqueur. — Marius à Minturnes.

Après le meurtre des Gracques, Rome ressembla, pendant quatre-vingt-deux ans, à un cratère au fond duquel la lave roule sur elle-même, et qui vomit par intervalles des colonnes de flammes et de fumée. Libre de tout frein et affranchie de toute crainte, l'aristocratie, qui avait tremblé pour ses richesses, ne songeait plus qu'à les augmenter en proportion de son avidité et de son avarice : la guerre d'Afrique vint lui en donner le moyen.

Comme on abandonne aux chiens la curée d'une noble chasse, les consuls avaient laissé autrefois à celui qu'on appelait *le Loup du Désert* les entrailles de Carthage. Massinissa reconnaissant vécut l'ami des Romains; Micipsa suivit les traces de son père, mais il n'en fut pas de même de son successeur Jugurtha. Ce chef, rusé autant que brave, joignait à tous les défauts toutes les qualités de la race numide : ayant servi sous le dernier Scipion, il connaissait bien les Romains, et après la mort de son oncle il agit avec l'aristocratie en homme qui la savait assez vénale pour se vendre et qui se sait assez d'argent pour l'acheter. Son début fut l'assassinat du fils aîné de son bienfaiteur. Le frère du mort, Adherbal, étant accouru se plaindre à Rome, trouva le sénat indigné de cet attentat; mais quand l'or de Jugurtha eut été distribué aux pères conscrits, ils le jugèrent bien moins criminel, et se bornèrent à l'envoi de dix commissaires chargés de

partager la Numidie entre les deux compétiteurs. A la tête de cette commission était le bourreau de Caïus : il se vendit, en arrivant, avec tous ses collègues. On envoya des consuls, qui ne furent pas plus incorruptibles ; quant aux princes du sénat, ils montrèrent plus de facilité encore. Pendant ce temps, combattant d'une main vaillante avec le fer, tandis qu'il semait l'or de l'autre, Jugurtha avait conquis toute l'Afrique arabe et kabyle, et la tête de son rival était exposée sur les tours de Cirtha, aujourd'hui Constantine. Le bruit de ces scandales retentit enfin au Forum. Le tribun Ménénius osa dénoncer la corruption des nobles et formuler ce décret qu'on vota d'acclamation : « Jugurtha est cité au tribunal du peuple Romain pour rendre compte de ses actes. »

Un homme moins fortement trempé eût hésité sans doute devant la sommation : mais le Numide connaissait Rome, il comparut. Au jour fixé, on vit ce roi couvert d'un simple burnous comme le dernier de ses sujets se présenter devant le tribun. Ménénius, prenant alors l'air sévère d'un juge et le langage d'un accusateur, lui reprocha sa noire ingratitude envers les enfants d'un prince qui l'avait comblé de bienfaits ; puis, après avoir éclaté en termes amers contre sa cruauté, son ambition, et sa désobéissance aux ordres du sénat : « Vous n'auriez jamais, lui dit-il, poussé si loin l'audace, sans l'appui d'une faction qui vous a vendu son indulgence. Nous la connaissons, cette faction orgueilleuse et vénale : nous savons les noms de ceux que vous avez gagnés, mais il faut que ces noms pervers sortent ici de votre bouche. Il faut qu'ils soient flétris par un aveu public. A cette seule condition le peuple Romain vous couvrira de sa clémence. Parlez donc, Jugurtha, parlez ! et que les coupables soient livrés au mépris de Rome ! »

Le Numide allait répondre, quand Bæbius, un des dix tribuns, s'élançant de son banc, s'écria d'une voix tonnante : « On vous ordonne de parler, Jugurtha ; moi, je vous le défends. » A cette opposition inattendue et inexplicable pour tous, excepté pour le trésorier du roi, une rumeur épouvantable étouffa la voix du tribun, des milliers de bras menaçants s'allongèrent vers lui ; mais inébranlable à son banc sous les clameurs et les menaces, il maintint son véto. L'assemblée se trouva dissoute légalement, et Jugurtha absous. L'Africain alors se crut tout permis, et pour montrer son mépris de la justice romaine, il fit assassiner aux portes mêmes du sénat un de ses cousins, nommé Mas-

siva, qui venait réclamer l'héritage d'Adherbal. On ne put s'empêcher, en voyant ce sang, de lui ordonner de quitter Rome; il obéit à cette sommation comme à la première. Seulement quand il eut passé les portes transtibérines, ce fier enfant du désert se retourna, et haussant les épaules : « Ville à vendre, murmura-t-il, il ne lui manque qu'un marchand assez riche pour l'acheter ! »

Après avoir bravé les Romains dans leurs murs, il les écrasa et les humilia dans les défilés de l'Atlas. On le croyait à peine en Afrique, lorsqu'on apprit qu'il avait fait passser quarante mille légionnaires sous le joug, et que le chef de cette malheureuse armée s'était engagé à évacuer la Numidie dans l'espace de dix jours. A cette nouvelle, le peuple fut saisi d'une telle indignation, que pour l'apaiser le sénat sentit le besoin de lui sacrifier quelques victimes. Scaurus, son président, le plus coupable des concussionnaires, se fit nommer chef d'une commission d'enquête et déploya une vigueur impitoyable contre ceux de ses complices qui étaient le plus odieux à la multitude. Une foule de patriciens, un pontife, deux consuls et Lucius Opimius, le farouche assassin des Gracques, furent condamnés à l'exil. Après cette expiation, Métellus, général habitué à vaincre, partit pour prendre le commandement des quarante mille déshonorés.

Métellus emmenait en qualité de lieutenant un soldat de fortune appelé Caïus Marius. C'était un paysan de Cernetum, bourg obscur du district des Arpinates, qui semblait résumer dans sa nature inculte et forte toute la sève et la vigueur sauvage de la race volsque. Par son seul courage et l'énergie de sa volonté que rien ne rebutait, il s'était élevé des derniers rangs de la légion aux plus hauts grades militaires. Nommé tribun du peuple neuf ans auparavant, il avait effrayé le sénat de son audace, et forcé Métellus lui-même, alors consul, de reculer devant son viateur. Plus habile que ces aristocraties qui périssent faute de savoir renouveler leur sang appauvri, l'aristocratie romaine se hâta d'adopter le rude soldat d'Arpinum. La patricienne Julia, grand'tante de César, pour l'empêcher de songer à la loi agraire, lui donna sa main et ses richesses; et pour lui ouvrir un champ où son ambition pût s'exercer sans danger pour les nobles, le sénat l'envoyait en Afrique.

On ne pouvait choisir un théâtre plus favorable à ses desseins. La guerre telle qu'on était contraint de la faire contre Jugurtha, mit sur-

le-champ en relief ses grandes qualités militaires. Le soldat, qui eut bientôt l'occasion d'admirer sa valeur dans l'action, son sang-froid dans le péril, sa prévoyance après le combat, fut enchanté de voir son chef manger le même pain trempé dans le vinaigre, coucher à ses côtés sur la dure, et prendre la pioche en main quand il fallait fortifier le camp. Cette communauté de travaux et de misères, cette noble fraternité de la guerre qui ne se réservait qu'un privilége, la première place au péril, lui gagnèrent tous les cœurs. Pas un soldat qui, en écrivant à Rome, ne dît à ses parents ou à ses amis : « On ne verra la fin de cette guerre que lorsque Marius élu consul nous conduira. » Le peuple était d'autant plus empressé à se ranger à cet avis, qu'il se rappelait avec un secret orgueil la rudesse de Marius contre les nobles durant son tribunat; il n'y eut donc qu'une voix pour l'acclamer dans la foule lorsque les comices étant assemblés il apparut tout à coup et demanda le consulat. Les patriciens eux-mêmes se joignirent aux plébéiens pour lui donner les faisceaux et la direction de la guerre d'Afrique. Mais Marius, en qui tout était peuple, ne remercia que le peuple dans un discours fruste et fier comme son esprit :

« Mon consulat, dit-il sur la place même des comices, est un triomphe que je remporte sur la mollesse et la lâcheté des riches et des patriciens; aussi je m'enorgueillis devant le peuple, non de vains tombeaux et des actions des morts, mais de mes combats et de mes blessures. Les généraux qui m'ont précédé en Afrique avaient, vous le savez, un sang illustre dans leurs veines, mais leur ignorance du métier de la guerre surpassait leur noblesse, et nous ne devons nos malheurs qu'à leur lâcheté. Je vous le demande donc, citoyens, croyez-vous que les ancêtres d'Albinus et de Bestia, qui devinrent grands dans leur temps sur le champ de bataille, en défendant la République, n'auraient pas mieux aimé m'avoir pour fils que ces rejetons dégénérés?... »

Aux applaudissements furieux qui accueillirent ces paroles, les patriciens durent voir combien ils avaient sagement agi en chargeant ce *dogue hargneux* de chaînes d'or. Peu désireux de le retenir, le sénat lui laissa faire tout ce qu'il voulut : au mépris des coutumes et de la loi, il remplit les cadres de ses légions, réservés aux seuls citoyens, de pauvres, de prolétaires et d'Italiens, et se hâta de regagner l'Afrique. Une armée romaine conduite par un tel homme, était invincible :

Jugurtha n'osant se heurter à cette masse épaisse et sombre qui roulait lentement à travers la Numidie, écrasant partout sa puissance et renversant les plus forts remparts, s'était réfugié chez son gendre, chef de la Kabylie actuelle. Il faisait tous ses efforts pour entraîner le Gétule dans sa querelle, et peut-être aurait-il réussi sans l'intervention du hasard qui, en achevant sa ruine, vint ravir à Marius la moitié de l'honneur de l'expédition.

On lui avait donné pour questeur, c'est-à-dire pour intendant chargé de la nourriture et de la paye des légions, un jeune noble nommé Sylla. C'était le représentant de l'illustre famille des Cornéliens (*gens Cornelia*). Mais plus fidèle aux vices qu'au sang de ses ancêtres, flétri depuis six générations par l'arrêt du censeur qui avait chassé du sénat Cornélius Ruffinus, pour violation de la loi somptuaire, Sylla, jusqu'à ce moment, avait plutôt vécu en histrion qu'en patricien. Livré à toutes les débauches que lui permettait sa fortune, fruit des prostitutions de la courtisane Nicopolis, dont il n'avait pas rougi d'accepter publiquement les faveurs, les bienfaits et l'héritage, le descendant déshonoré des Cornéliens ne pouvait inspirer de grandes sympathies à Marius, qui joignait à ses qualités comme citoyen une sévère moralité. A ces motifs de répulsion, assez graves déjà, il s'en joignait un autre tout physique dont peu de personnes avaient la force de se défendre : les bouffons appelaient Sylla UNE MURE SAUPOUDRÉE DE FARINE. Son visage, en effet, brûlé par les veilles de l'orgie, était comme un charbon ardent et criblé de boutons pustuleux semés de points blancs; ce masque horrible à voir s'éclairait de deux yeux d'un bleu si vif et d'un éclat si perçant qu'on en soutenait à peine le regard.

Tel était le questeur de Marius. Pour lutter victorieusement contre tant de causes de défaveur et devenir en peu de temps le favori de l'armée et de son chef, il fallait plus que du génie, il fallait un rare bonheur. Mais on eût dit que la fortune partageait pour cet homme l'engouement de la courtisane Nicopolis. En moins de trois ans, la brillante valeur de Sylla l'avait rendu cher à Marius et aux légions, et le hasard, toujours de son côté, faisait tomber dans ses mains Jugurtha, que lui livra son gendre, le chef des Berbers. Cet Abd-el-Kader de l'antiquité orna donc le triomphe de Marius. Le 1er janvier de l'année 104 avant la Croix, le peuple de Rome revit l'acheteur de ses nobles, marchant à pied, entre ses deux fils, comme lui chargés de

chaînes, devant le char du vainqueur. Il était suivi de son trésor, consistant en trois mille sept cents livres d'or en lingots, cinq mille sept cent soixante-quinze livres d'argent en barres, et deux cent quatre-vingt-sept mille drachmes de ce dernier métal en espèces. Si tout cela avait été encore dans la citadelle de Malucha, sous la garde de ses fidèles Numides, ses amis du sénat lui auraient certainement épargné l'ignominie de ce jour; mais voyant qu'il n'avait plus rien à donner, ils l'abandonnèrent à la soldatesque des légions, qui lui arracha les dernières parcelles d'or qu'il portait aux oreilles, et alla le précipiter, au milieu des huées, dans le Tullianum. C'était un souterrain de vingt pieds de profondeur, creusé sous la prison de Tullus Hostilius, dont la voûte humide et les murailles sonores, formées de pierres énormes, inspiraient l'horreur. Jugurtha y lutta six jours contre la faim et ne prononça pendant cette affreuse agonie qu'un seul mot : « Par Hercule ! que leurs étuves sont froides ! »

Ce pillage en grand des nations, ce dédain de l'humanité foulée sans cesse, sur la voie Capitoline, aux pieds de l'orgueil de Rome, devaient finir par susciter de terribles représailles. Aussi, quoique la vengeance fût encore bien éloignée, par une sorte de pressentiment, toutes les fois qu'il s'agissait de ces redoutables enfants de la race gallique, Rome se sentait émue. Il y avait déjà cinq ans que trois cent mille Kymris et Teutons reculant, dit-on, devant un débordement de la Baltique, étaient tombés tout à coup sur les possessions romaines en Gaule et avaient brisé du front la barrière de fer qu'avaient voulu leur opposer successivement six armées consulaires. On ne songeait qu'avec effroi à ces Barbares, lorsqu'on apprit qu'après avoir pillé l'Espagne ils se dirigeaient vers l'Italie. Chargé aussitôt du salut public, celui qui avait battu les Numides sur l'Arach courut arrêter les Teutons sur le Rhône. On ne pouvait faire un meilleur choix : dans deux combats de géants, l'héroïque Marius sauva pour cinq cents ans les destinées de sa patrie, en couchant quatre-vingt mille Teutons sur les bords du Cœnus et pareil nombre de Kymris dans les plaines inondées de sang de l'Adige.

C'était l'époque des crises violentes et des grands périls : à peine revenue des terreurs de la guerre barbare, Rome vit le feu de la guerre servile éclater presque coup sur coup en Sicile et en Italie. Les esclaves de Nucérie, aujourd'hui Nocéra, donnèrent le signal : on les eut bien-

tôt rejetés dans l'ergastulum, où les verges, la faim et les chaînes en firent justice. Mais il fut plus difficile de réprimer ceux de Capoue. Ceux-ci avaient à leur tête un chevalier romain, nommé Vettius. Ce prédécesseur de Catilina, après avoir dépensé tout son bien en débauches, était devenu éperdument amoureux d'une belle esclave. Il l'acheta à crédit sept talents attiques; mais quand il fallut payer, n'ayant pas la somme [1], et voulant cependant garder la femme, il poussa à la révolte les esclaves qui cultivaient en Campanie les terres de la République, et s'étant mis à leur tête, commença par tuer son créancier. On se hâta d'envoyer à Capoue un préteur avec des troupes, mais Vettius le repoussa : le préteur eut alors recours à la trahison et acheta de l'esclave Appollinius la tête de celui qu'il ne pouvait battre. Le joueur de flûte Salvius et le Cilicien Athénion, qui réunirent sous l'étendard de la liberté jusqu'à trente mille de ces malheureuses victimes de l'égoïsme romain, luttèrent avec plus d'énergie et résistèrent plus longtemps en Sicile. Ce ne fut que deux ans après avoir triomphé des Barbares que Rome parvint à étouffer l'esclavage.

Triste victoire que celle-là pour la République ! car elle lui coûtait un grand nombre d'esclaves, et les citoyens, qui avaient combattu pour remettre aux fers tant d'infortunés, se retrouvaient moins libres le lendemain de ce cruel triomphe. Avec les terreurs de l'invasion kymrique et de l'insurrection servile, les Romains perdirent, en effet, la modération et l'unité qui les avaient fait vaincre ; ils s'étaient tenus serrés dans le péril : ils se divisèrent quand leurs ennemis furent morts, et la violence et l'ambition sans frein s'emparèrent de ce Forum où l'amour de la patrie imposait silence depuis dix ans à toutes les mauvaises passions. Le libérateur de l'Italie eut le malheur de donner le signal de ces discordes implacables qui allaient déchirer, pendant près d'un siècle, les entrailles de Rome. Marius s'était ligué, pour obtenir son sixième consulat, avec Apuléius et Glaucia, chefs influents de la démocratie rurale. A l'ombre de son grand nom, ces deux hommes crurent pouvoir tout entreprendre. Le premier sollicite le tribunat ; un autre est élu, il le fait massacrer sur place et se proclame ; le second veut être consul, on lui préfère Memmius ; il le montre à ses satellites qui l'assassinent. Métellus, l'ancien général de

1. Vingt et un mille francs.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Marius, ose élever la voix dans le sénat contre ces meurtres; on l'exile. Toute crainte des lois était éteinte, toute pudeur foulée aux pieds. Indignés d'une telle audace, les citoyens des tribus urbaines descendent en armes au Forum. Apuléius et Glaucia occupaient déjà le Capitole avec les plébéiens des tribus rurales. Sur la demande de ceux de la ville, le sénat ordonna de mettre à mort Apuléius, Glaucia, et le questeur Caïus Saféius, qui les avait suivis. Marius, forcé bien malgré lui d'obéir au sénat, rassemble alors quelques légionnaires, mais avec lenteur, et en différant l'attaque, dans l'espoir que la nuit venue ses amis pourront s'échapper. Le voyant ainsi n'agir qu'à demi, et devinant la cause de ses temporisations, les plébéiens de la ville coupent les canaux qui portaient l'eau au Capitole. Il fallut alors qu'ils se rendissent, sous peine de mourir de soif. Afin de rester dans les limites rigoureuses de la légalité, Marius, qui voulait les sauver, les conduisit dans le lieu même où le sénat tenait ses séances, dans la curie Hostilia. Mais les citoyens des tribus urbaines l'avaient deviné, et montant sur le toit qu'ils découvrirent, ils lapidèrent à coups de tuiles le tribun Apuléius, le consul Glaucia, et Saféius, le questeur, tous revêtus des marques de leur dignité, jusqu'à ce qu'ils les vissent étendus morts sur le pavé de la Curie.

C'eût été assurément un spectacle inouï à Rome que de voir le peuple massacrer ses propres tribuns, si un fait grave, une situation toute nouvelle, ne s'étaient révélés dans le meurtre de Glaucia. Depuis longtemps les alliés d'Italie, qui portaient presque tout le poids des guerres, et dont le sang avait si abondamment cimenté la puissance romaine, murmuraient de ne rien recevoir en échange de leurs services et de leur dévouement; ils voulaient être citoyens de cette ville qui leur devait au moins la moitié de sa grandeur et de sa gloire. Or, Marius les appuyait d'autant plus vivement de ses sympathies que cette cause, au fond, était la sienne. Entraîné de cœur vers ces rudes frères de l'Apennin et de la Sabine, que sauvaient de la corruption les travaux de la guerre et des champs, le paysan d'Arpinum se disait que pour rendre à Rome sa vigueur première, il fallait infuser à flots ce sang jeune et pur dans ses veines. Aussi, à Verceil, devant les Kymris, il avait accordé le droit de cité à mille Ombriens, et lorsque Apuléius proposait d'étendre ce privilége à tous les peuples d'Italie, il ne faisait que traduire en loi la pensée de Marius. Voilà pourquoi il y avait lutte

entre les citoyens des tribus urbaines et ceux des tribus rurales. Les premiers, par orgueil et par égoïsme, repoussaient avec colère l'idée de cette fusion ; les paysans, au contraire, dont le sentiment dominant est la haine des oisifs des villes, et qui trouvaient d'ailleurs trop juste la demande de leurs voisins, la soutenaient avec ardeur.

Dans cet état de choses, un bon citoyen, ce qui commençait à devenir rare, Livius Drusus, entreprit de concilier les deux partis. C'était le fils de l'ancien adversaire de Tibérius. Mais plus honnête et plus dévoué que son père à la patrie, il ne craignit pas, quand il eut revêtu la toge de tribun, qui n'était déjà plus qu'une robe mortuaire, de proclamer tout haut son amour pour le peuple. En effet, ce peuple, décoré d'un titre si beau, mourait de faim. On lui donnait bien en spectacle des rois chargés de chaînes, mais on ne lui donnait pas de pain ; et pendant qu'il traînait son orgueil et sa misère dans cette Rome éblouissante du luxe de la Grèce et de l'Asie, et devant les palais des patriciens, aux portes dorées, il y avait seize cent vingt mille huit cent vingt-neuf livres d'or en dépôt dans le temple de Saturne. Drusus signala courageusement ce contraste odieux. « Le trésor public ne doit point, dit-il, ressembler à la mer qui engloutit tout et ne rend rien : retirez-en quelques oboles pour apaiser la faim du peuple. » Les patriciens n'étaient pas de cet avis ; mais tant de pauvres avaient droit de suffrage, que la loi passa. Ce premier succès obtenu, Drusus parla des alliés : il démontra chaleureusement la légitimité de leur réclamation, rappela leur long dévouement et leurs grands services, et conjura le peuple et le sénat de reconnaître ce concours autrement que par l'ingratitude et le dédain. Ce discours fut son arrêt de mort. Comme il revenait du Forum, il tomba frappé dans la foule par un assassin qui lui laissa un tranchet fraîchement aiguisé dans le sein et s'enfuit. Quand on le releva, il n'eut que le temps de dire ces paroles : « Ingrate République, où trouveras-tu jamais un homme qui t'aime autant que moi ! » Le lendemain l'assassin se trahit lui-même. Tout le monde le nomma en voyant l'Espagnol Varius, alors tribun du peuple, venir proposer une loi déclarant traîtres à la patrie ceux qui parleraient à l'avenir d'accorder le droit de cité aux alliés.

La question se trouvait ainsi nettement posée entre Rome et ses auxiliaires. Varius, instrument de la faction aristocratique, pour flatter l'orgueil des tribus urbaines, avait lancé du haut de la tribune un

éclatant défi ; ceux-ci l'acceptèrent, et du Soracte aux Marais Pontins on vit briller aussitôt les feux de la guerre sociale. Tandis que le sénat délibérait sur les mesures à prendre, un passereau traversa la Curie, portant dans son bec une cigale dont il laissa tomber la moitié dans le temple. Les devins, religieusement consultés sur cet événement, répondirent qu'une division des plus funestes allait éclater entre le peuple de la ville, figuré par le passereau, et celui de la campagne, que représentait la cigale. Ils ne croyaient pas si bien dire : les Marses, les Peligniens, les Samnites, les Lucaniens et les peuples de la Campanie ne se bornèrent pas, en effet, à se confédérer contre le sénat, ils constituèrent une République italienne à côté de la République romaine, élurent un sénat de cinq cents membres, et choisirent pour capitale Corfinium, ancienne colonie placée au centre de la Sabine, et qu'ils appelèrent Italica. Puis ils mirent sur pied une armée de cent mille hommes, d'autant plus redoutable, qu'ayant tous vieilli sous les aigles, les auxiliaires pouvaient lutter sans désavantage contre les légionnaires. Rome comprit alors que la cigale pourrait bien manger le passereau, et se hâta de lever aussi cent mille hommes. Mais elle n'avait plus affaire aux Asiatiques ou aux Barbares. Les consuls des insurgés coururent au-devant des siens et les battirent : Sextus Julius, Lucius Scipion, Perpenna, Licinius Crassus, laissèrent leurs cohortes sur le bord du Telonius, auprès des roches volcaniques du Samnium, dans les vallées de Venafro, et se sauvèrent presque seuls ou en habits d'esclaves. Au bruit des victoires que remportaient à Nole, à Herculanum, à Pompéi, sur Marius lui-même, très-opposé d'ailleurs à cette guerre, le Marse Pompédius et le Samnite Pappius Mutulus, les deux héros de la lutte sociale avec Judacilius, qui se brûla dans les murs d'Ascoli pour n'y pas voir entrer les Romains, les peuplades étrusques s'étaient émues à l'autre bout de la campagne de Rome. Pensant que le moment était venu où le taureau sabellien devait éventrer la louve romaine, elles envoyèrent des députés à Italica. Le sénat, instruit à temps de leurs projets de défection, s'empressa de les prévenir par la mesure qu'il fallait prendre au début de la guerre : deux lois rendues presque coup sur coup, la loi Julia et la loi Papiria, accordèrent le droit de cité à tous les alliés italiens qui se seraient fait inscrire chez l'un des trois préteurs dans l'espace de soixante jours.

Après cette concession, il ne restait plus de prétexte aux insurgés : on leur donnait ce qu'ils avaient demandé ; tous posèrent les armes, à l'exception des Samnites et de quelques bandes éparses que Sylla poursuivait avec des forces supérieures dans l'Apennin et qu'il eut le facile honneur de détruire. Si donc les patriciens eussent agi avec franchise, même en subissant un échec, Rome se serait trouvée deux fois plus grande et plus forte après sa défaite ; il suffisait pour cela d'accepter sincèrement cette masse de nouveaux citoyens qui se précipitait dans ses tribus. Au lieu de suivre ce parti, seul digne de la première nation du monde, le sénat, fidèle à ces traditions d'astuce et de mauvaise foi qui déshonorent sa politique devant la postérité, trompa ceux qui se confiaient à sa parole : il accorda bien aux alliés le droit de suffrage ; mais il rendit ce droit illusoire en les groupant en huit ou dix tribus nouvelles qui ne votaient qu'après les trente-cinq anciennes, et n'avaient que huit ou dix voix, quoique renfermant le double au moins de votants. Aussi qu'arriva-t-il ? que les citoyens des tribus italiennes n'eurent pas plus tôt reconnu le piége dans lequel on les avait entraînés, qu'ils ne songèrent qu'à reconquérir par leur nombre, leur audace et leur intervention active, l'influence que leur refusait la loi Papiria. Ce fut toujours la même lutte sur un terrain et sous des drapeaux différents : seulement, au lieu d'être sur les gradins âpres et nus des monts Lepini, le champ de bataille fut transporté au Forum et la guerre sociale s'appela guerre civile.

Rome y était merveilleusement préparée. Dans cette ville où régnait jadis le respect des lois et des magistrats chargés de leur exécution, la loi n'était plus qu'une lettre morte, et le magistrat qu'une victime vouée d'avance au poignard, s'il osait être juste. Au commencement de 88, les usuriers exigèrent de leurs débiteurs des intérêts tellement monstrueux, que ceux-ci en appelèrent au préteur. Honnête homme, à ce qu'il paraît, Asellius se souvint de la loi des Douze tables et renvoya les parties devant les juges. Les créanciers, furieux de voir ressusciter une loi enterrée depuis si longtemps, résolurent de la noyer de nouveau dans le sang du préteur. Asellius, revêtu de la robe d'or et du costume sacerdotal, offrait un sacrifice en l'honneur de Castor et Pollux : une pierre vint l'atteindre au moment où il prononçait l'invocation. Jetant la fibuline dans laquelle était l'eau lustrale, il prit la fuite pour tâcher de se réfugier dans le temple de Vesta. Mais on le

poursuivit, on le devança, on l'empêcha d'entrer dans le temple, et on l'égorgea publiquement, en plein jour, vers la deuxième heure, sur la porte d'une taverne où il avait cru trouver asile. Le sénat feignit une grande indignation. Une table, portant que ceux qui feraient connaître les auteurs du meurtre seraient récompensés : savoir, les hommes libres avec de l'argent, les esclaves par le don de la liberté, les complices par l'impunité, fut affichée sur tous les portiques; mais les meurtriers étaient trop puissants et trop riches, on ne découvrit rien.

C'est pour ainsi dire le lendemain de cet assassinat, qui peint bien l'atmosphère d'anarchie et de violence au milieu de laquelle on vivait à Rome, que Sylla, comme récompense de ses exploits dans la guerre sociale, vint briguer et obtint le consulat. On parlait alors d'une expédition en Asie contre Mithridate. C'était une riche proie; et comme dans la guerre, dépouillée depuis longtemps de son prestige de gloire, généraux et soldats ne voyaient qu'un but de pillage, Sylla sollicitait ardemment celle d'Asie. Mais il avait un concurrent formidable. Marius, plus avide de lauriers que d'or, rêvait, malgré ses soixante-huit ans, de nouveaux triomphes. Il avait vaincu en Espagne, en Gaule, en Afrique, il voulait vaincre en Orient et voir devant son char, en remontant au Capitole, Mithridate traîner les chaînes portées par Jugurtha. Il semble qu'on ne pouvait rien refuser au vainqueur des Teutons : Sylla cependant l'emporta. Mais Marius ne se tint pas pour battu. Les citoyens des tribus nouvelles étaient là sous sa main, tout chauds encore des ardeurs de la guerre sociale, et frémissants de rage contre les patriciens qui les avaient trompés avec tant de mauvaise foi : c'est sur eux qu'il s'appuya pour obtenir ce que lui refusait le sénat. Le tribun Sulpicius, recommençant, à son instigation, le rôle d'agitateur qu'Apuleius avait joué naguère, présente une loi tendant à distribuer tous les nouveaux citoyens dans les anciennes tribus. Une telle loi était une épée à deux tranchants : d'un côté elle achevait la victoire des peuples qui avaient soutenu la guerre sociale, et de l'autre elle frappait tous les ennemis de Marius en lui donnant la majorité. Chevaliers, sénateurs, patriciens, plébéiens des tribus urbaines, soldats et clients de Sylla, se réunirent donc pour la repousser. On la discutait tous les jours au Forum, au milieu des bâtons et des pierres, seuls arguments employés par les deux partis; mais, le jour du vote,

les nouveaux citoyens étant venus avec leurs glaives cachés sous leurs robes, les montrèrent aux opposants, chassèrent du Forum les consuls, qui faillirent être égorgés, tuèrent sur place le fils de l'un d'eux, gendre de Sylla, firent passer la loi, et donnèrent à Marius le commandement de la guerre contre Mithridate.

Quant à Sylla, qui dans cette bagarre dut la vie à la générosité de son rival, il s'était enfui en toute hâte et avait regagné son camp de Nola. En arrivant, il réunit les soldats devant le prétorium et leur exposa l'état des choses. Si les légionnaires qui l'écoutaient avaient connu la pensée de Marius, Sylla aurait perdu son éloquence. Ce qui leur importait en effet ce n'était pas d'obéir à tel ou tel chef, mais de conserver cette guerre, où brillait l'espoir d'un riche butin. Craignant donc que Marius n'emmenât d'autres légions au pillage de l'Asie, les six qui formaient l'armée de Nola se mirent à crier tumultueusement : « A Rome! à Rome! allons venger la dignité du consulat outragé et délivrer nos concitoyens! »

Pour ne pas laisser refroidir ce zèle, Sylla se mit en marche sur-le-champ. Il n'avait pas fait deux milles qu'on vit deux tribuns militaires arriver à toute bride, apportant les ordres de Marius : il était trop tard, les soldats les lapidèrent et n'en coururent qu'avec plus d'ardeur. Mais parmi ces hommes egarés et dégénérés, il y avait encore des Romains. Tous les tribuns militaires, les centurions, les décurions, les préfets, les questeurs, à l'exception d'un seul, révoltés à l'idée de conduire une armée contre la patrie, abandonnèrent leurs soldats et s'enfuirent à Rome. On y était instruit du meurtre des émissaires de Marius, meurtre déjà vengé par le massacre des amis de Sylla, et l'agitation des esprits était grande. Pour prévenir ce choc impie, le sénat avait envoyé à Sylla jusqu'à trois députations. A tous ces consulaires lui demandant d'un air indigné pourquoi il marchait enseignes déployées contre sa patrie, il faisait invariablement la même réponse : « Je vais la délivrer de ses tyrans! » — La dernière fois cependant, il déclara que si le sénat, Marius et Sulpicius voulaient se réunir avec lui dans le Champ-de-Mars, il se soumettrait à ce qui serait décidé. En attendant, il avançait toujours, et la voie Appia était couverte de citoyens allant du camp à Rome et de Rome au camp.

Il s'agissait de retarder la marche de cette armée parricide. Le peuple, d'accord avec Marius et Sulpicius, recourut enfin aux grands

moyens et envoya les deux préteurs lui défendre d'aller plus loin. Mais que respecte une soldatesque ignorante dans ses excès contre la loi?... Ces magistrats, qui représentaient l'autorité jusque-là inviolable et la majesté de la patrie, furent repoussés, insultés, menacés de mort. On mit en pièces leurs faisceaux, et ils auraient eu le sort des officiers de Marius sans l'intervention de Sylla. Celui-ci, faisant semblant de croire qu'on cherchait à retarder sa marche pour avoir le temps de préparer la résistance, et opposant, disait-il, ruse à ruse, promit solennellement de s'arrêter, comme l'ordonnait le sénat, à la distance de quarante stades. Mais à peine les préteurs eurent-ils tourné le dos, qu'il détacha un corps nombreux de cavalerie pour aller s'emparer des portes du Midi. Courant lui-même, plutôt qu'il ne marchait, à la tête des légions, il suivit de près ses cavaliers, et se saisit à la fois des portes Esquiline, Colline, Cœlimontane, et du pont de bois. Ces points principaux occupés par quatre légions, il entra l'épée à la main dans la ville avec les deux autres.

Marius accourait avec ce qu'il avait pu rassembler de soldats et d'hommes en armes. Les deux troupes se rencontrèrent au forum Esquilin. C'est là que s'engagea le premier combat de citoyen à citoyen livré dans les murs de Rome. A la lutte parfois violente, mais encore à demi légale des comices, succédait la lutte en plein soleil du champ de bataille, triste conséquence des discordes civiles, qui portent toujours des fruits sanglants quand la sagesse des partis ne les étouffe pas! En apercevant les cohortes de Marius, les trompettes consulaires sonnent la charge. A ces sons bien connus, l'ardeur martiale des citoyens, qui tous avaient servi, se réveille dans leurs cœurs, indignés de l'attentat de Sylla. Mais comme ils étaient désarmés ils montèrent sur les toits, et accablèrent d'une telle grêle de tuiles et de pierres les légionnaires traîtres à la patrie, que ceux-ci furent obligés de gagner la porte Esquiline. Sylla, voyant tout perdu, se met à la tête des hastats, et, tenant d'une main l'enseigne de la légion, pour entraîner les plus timides, et une torche embrasée de l'autre, il rentre dans la ville et crie aux citoyens que si on lance encore une pierre des toits il fera mettre le feu aux maisons. Devant cette menace, les citoyens, propriétaires pour la plupart, s'arrêtèrent et ne furent plus que spectateurs du combat. Il fut vivement soutenu. Bien que Marius n'eût avec lui qu'une poignée d'hommes, il disputa le terrain pied à pied et ne céda

que devant le nombre, laissant couverte de morts chaque rue qu'il défendait; acculé enfin au temple de la déesse Tellus, le vieux lion se retourna, et les Kymris ne l'avaient pas vu plus terrible. Mais après avoir rudement repoussé ses assaillants, et montré que l'âge n'avait glacé chez lui ni la force ni le courage, voyant qu'il appelait en vain les esclaves à la liberté et les citoyens aux armes, il sortit de la ville, comme il y était entré tant de fois, par le Capitole.

Maître de Rome, Sylla s'occupa d'abord de placer des postes dans tous les quartiers; mais dès que les soldats furent dans la ville, ils voulurent la piller. Sylla eut beau faire mettre à mort ceux qui avaient donné le signal dans la voie Sacrée, il fut forcé de passer la nuit avec l'autre consul à courir de rue en rue pour tâcher de retenir l'indiscipline et l'avidité des légionnaires. Au point du jour, ces deux rebelles assemblent le peuple dans la place des comices, et le haranguent tranquillement, comme s'il ne s'était rien passé. Sylla, beau parleur, quoiqu'un peu trop prodigue de gestes, comme les histrions et les bouffons avec lesquels il avait toujours vécu, se pose à la tribune d'une manière théâtrale, et, couvrant d'une hypocrite douleur ce visage bourgeonné et pustuleux, qui le rendait l'horreur de Rome, il vient s'attendrir sur les malheurs de la République, maudire les factions et déplorer la cruelle nécessité où il avait été réduit d'entrer à main armée dans le Forum; puis, donnant à son regard plus de fausseté, à sa voix une douceur plus perfide, il ajouta que, pour corriger les abus de la République, il était nécessaire de prendre certaines mesures d'intérêt et de salut public. Après cet exorde mielleux, il proposa quatre décrets au peuple :

Le premier portait qu'à l'avenir aucune loi ne lui serait présentée avant d'avoir été vue et approuvée par le sénat;

Le second, que les comices ne se tiendraient plus par tribus, où le suffrage universel donnait la majorité au peuple; mais par centuries, où le suffrage restreint la donnait à l'aristocratie;

Le troisième, qu'un citoyen ne pourrait remplir aucune charge après avoir été tribun du peuple;

Et le quatrième, que toutes les lois de Sulpicius, et notamment celles qui avaient investi Marius du commandement de la guerre d'Asie, et qui étaient relatives aux droits politiques des alliés, seraient considérées comme nulles.

On ne pouvait certainement dépouiller un peuple de ses droits avec plus d'impudence, ni le rejeter plus honteusement sous le joug du passé : proposées toutefois par un homme qui avait sous la main six légions, ces quatre lois passèrent sans la moindre difficulté. On approuva également un décret de proscription qui frappait Marius, son fils, celui de sa femme, Sulpicius, son ami, et huit de ses principaux adhérents. Atteint par des cavaliers dans les marais de Laurentum, le tribun fut égorgé et sa tête plantée sur une perche vis-à-vis la tribune où sa parole éloquente avait défendu tant de fois les droits des alliés. Quant à Marius, il s'était jeté dans une barque auprès d'Ostia ; mais la mer devint si houleuse qu'il fut forcé d'aborder à Circéi. Quelques malheureux pâtres qu'il trouva sur la côte ne purent pas même lui donner un morceau de pain ; ils l'avertirent seulement que des cavaliers étaient à sa poursuite, ce qui l'obligea de chercher un refuge dans un bois où il passa la nuit. Quand le soleil se leva, et que ses compagnons, déjà brisés par les fatigues de la mer, la faim et le froid, n'aperçurent, à travers les brouillards, aucune trace d'habitation, ils perdirent courage ; mais l'héroïque vieillard, que rien n'abattait, déploya tant de force morale et de sérénité qu'il parvint à leur rendre l'espérance. En ce moment où, placés entre les satellites de Sylla et les flots, ils semblaient sur le point de périr par l'eau ou par le fer, Marius ne les entretenait que des grandes destinées qui lui avaient été promises par les Dieux. « Quand j'étais enfant, leur disait-il, un jour que j'errais le long des rochers de Cernetum, sept aiglons tombèrent dans mon sein : les aruspices consultés annoncèrent à ma mère que je serais sept fois consul ; je ne l'ai été que six fois. Vous voyez bien que je porterai encore la robe de pourpre ! »

Comme il achevait ces mots, on vit accourir, du côté de Minturnes, à une distance de vingt stades[1], une turme de cavaliers ; en même temps, comme pour raffermir la foi sans doute bien ébranlée de ses compagnons dans les promesses des aruspices, deux barques à voiles apparurent le long du rivage. Les plus pressés se jettent aussitôt à la mer et gagnent la première à la nage ; deux esclaves, avec des peines infinies, transportent dans l'autre Marius, qui était très-fort et très-pesant. Il y était à peine que les cavaliers arrivent à toute bride. Le

1. Deux mille cinq cents pas environ.

décurion ordonne aux mariniers d'amener la barque au rivage ou de noyer Marius; ceux-ci délibèrent à la poupe, et ce ne fut qu'après un débat plein d'angoisses et d'anxiété pour le proscrit que la générosité l'emporta sur la peur et l'égoïsme. Ils tournent enfin la voile du côté des Marais Pontins, et vont aborder, au tomber de la nuit, à l'embouchure du Liris. Là, conseillant à Marius, que la mer fatiguait beaucoup, de prendre quelques instants de repos, en attendant le retour de la brise, ils le descendent, le couchent sur l'herbe, et, rentrant dans leur barque, s'éloignent avec précipitation aussitôt qu'ils le voient endormi.

En s'éveillant, Marius se trouva seul. Ainsi abandonné du monde entier il demeura longtemps couché sur le rivage dans une sombre méditation. Mais son courage n'était pas de ceux qui fléchissent; se levant avec peine, car ses forces défaillaient, il se traîna à travers les marais profonds du Liris, pleins d'eau et de boue, jusqu'à la hutte d'un pauvre paysan aussi faible et aussi âgé que lui. Le vieillard du Liris eut pitié du vieillard de Rome, et le cacha dans les marais sous des roseaux. Malheureusement d'autres cavaliers, venant de Terracine, passèrent par hasard de ce côté. Marius, qui les entendit, quitta sa cachette de peur d'être trahi, et cette défiance de la vieillesse, fatale quelquefois, le perdit. En faisant le tour de l'endroit appelé lac de Marcia, les cavaliers remarquèrent une place où l'eau était trouble et bourbeuse : c'était là que Marius venait de se plonger sous des glaïeuls qui recouvraient sa tête. Ils y coururent, le trouvèrent, et lui mettant une corde au cou, le traînèrent, tout nu et souillé de limon et de fange, à Minturnes.

Le décret de Sylla qui ordonnait à tout le monde de le poursuivre et de le tuer, était déjà parvenu aux magistrats de la cité; avant de l'exécuter, cependant, ils jugèrent convenable de réfléchir. Le sénat local s'assembla, et envoya le proscrit attendre le résultat de ses délibérations chez une matrone nommée Fannia, qu'il avait autrefois condamnée étant consul. Contre l'attente des magistrats, qui la croyaient très-irritée contre son juge, elle le reçut avec le plus grand respect; et s'il fut surpris de son accueil empressé, elle ne le fut pas moins de sa contenance ferme et de son air riant. Marius, en effet, semblait plutôt marcher à un nouveau triomphe qu'à la mort; et il faut le dire en rougissant pour les Romains, qui poussaient la superstition jusqu'aux limites de l'absurde, c'était un âne qui avait produit cet heureux chan-

gement. L'âne de Fannia, se croisant avec Marius, s'était arrêté devant lui pour braire joyeusement, puis il avait pris sa course vers la fontaine : Marius en concluait que la mer allait lui être plus favorable que la terre. Il ne tint pas, dit-on, au Barbare entré pour le tuer dans sa chambre que le présage ne fût vain : échappé à cet assassin, que ses yeux étincelants dans l'ombre comme ceux du lion dans sa tanière firent reculer d'effroi, il osa se confier sur une frêle barque à la Méditerranée, qui le jeta, comme pour le consoler de ses infortunes par un autre exemple du néant des grandeurs humaines, sur les ruines de Carthage.

CHAPITRE VI

MARIUS ET SYLLA. — PROSCRIPTIONS.

Proscriptions. — Nouvelle lutte entre les partis. — Le consul Cinna rallume la guerre sociale — Retour de Marius. — Ses ennemis sont proscrits. — Mort d'Octavius. — Marius poursuit la famille de Sylla. — Mort de Marius. — Sylla quitte l'Asie. — Il rentre dans Rome. — Nouvelles proscriptions. — Commencements de Catilina. — Sylla, dictateur. — Abdication de Sylla. — Sa mort. — Ses funérailles.

PENDANT que la lâcheté d'un préteur défendait au vainqueur des Kymris, à cet homme six fois consulaire, de se reposer un instant sur cet amas de ruines qui fut la patrie d'Hannibal, une grande réaction s'opérait à Rome en sa faveur. En entrant à main armée dans la ville, Sylla avait surpris le peuple, il ne l'avait pas vaincu. D'un autre côté, l'aristocratie, à laquelle il venait de donner le pouvoir, se voyant dominée par un des siens, elle qui ne voulait souffrir aucune suprématie, montrait plus de ressentiment que de reconnaissance. Il en résulta, ce qu'il faut noter à la gloire des plébéiens et des nobles du temps, que le lendemain de sa victoire, Sylla se trouva seul à Rome avec ses légions. Réunis contre l'ennemi commun, le peuple et la noblesse repoussèrent dédaigneusement son lieutenant et son neveu, qu'il était venu présenter au Forum et recommander lui-même comme aspirants au consulat. Pour mieux faire éclater leurs sentiments, les centuries nommèrent Cinna, partisan fougueux de Marius, et Octavius qui ne reconnaissait pas, disait-il, de puissances supérieures aux lois. Voyant le peuple et le sénat hostiles, Sylla se rapprocha promptement de l'armée : Pompéius Rufus, son collègue au consulat et son complice, reçut ordre d'aller prendre le commandement du camp de Nola. Mais on ne déchaîne jamais impunément l'anarchie militaire : c'est une tigresse furieuse qui finit par mettre en pièces ceux qui lui ont ôté ses fers. Les soldats de Nola étaient contents de leur général ; pour le

conserver, ils égorgèrent Pompéius. C'était la première fois, comme le remarque Paterculus, que des légionnaires trempaient leurs mains dans le sang d'un consul. Sylla fut si effrayé, lui qui n'était entouré que d'ennemis, de sentir ce point d'appui militaire, qu'il croyait inébranlable, se dérober sous sa main, qu'il sortit de Rome à l'instant, et peu de jours après gagna l'Asie avec ses légions.

Après son départ, le debat fut repris au point où il avait été interrompu par la mort de Sulpicius. Cinna, l'un des nouveaux consuls, proposa d'abroger les mauvaises lois de Sylla, et de répartir dans les trente-cinq tribus les citoyens récemment admis. Mais Octavius, aussi dévoué au sénat que son collègue l'était au peuple, combattit hautement cette proposition comme funeste à la République ; il voulait dire l'oligarchie. Rome dès lors se trouva, comme avant l'expulsion de Marius, divisée en deux camps. Dans l'un étaient les citoyens des tribus anciennes ayant à leur tête un consul, Octavius; dans l'autre les citoyens des tribus nouvelles ayant à leur tête le second consul, Cinna. Celui-ci, sachant qu'on ne décidait plus rien avec des paroles, leur fit cacher sous leurs robes les arguments de Sulpicius, et ouvrit la délibération au Forum, au milieu d'une foule immense. Malgré l'opposition de quelques misérables vendus au sénat, qui s'appelaient tribuns du peuple parce qu'ils en portaient les toges et déclamaient avec véhémence contre une mesure cependant utile au peuple, la loi passait à une immense majorité, quand le consul Octavius paraît tout à coup au haut de la voie Sacrée, à la tête d'une phalange épaisse et serrée d'anciens citoyens et de légionnaires armés jusqu'aux dents. Cet ami des lois se précipitant comme un torrent dans le Forum avec cette masse de piques et d'épées, fend violemment la foule, la coupe en deux, et poussant jusqu'au temple de Castor et Pollux, frappe et égorge tout ce qui résiste et proteste. Durant ce tumulte, qui coûta dix mille hommes aux tribus nouvelles, Cinna, écumant de rage, parcourait la ville, appelant les esclaves à la liberté. Personne ne répondit ; alors il sortit de Rome et courut rallumer le feu de la guerre sociale dans les villes des alliés.

C'était leur cause qu'il soutenait : c'est pour la faire triompher qu'il s'exilait de Rome. Aussi, partout où il se présenta, les Italiens le reçurent avec enthousiasme. A Tusculum, à Préneste, à Nola, il trouva des hommes et, ce qui lui était bien plus nécessaire, de l'argent. Sûr,

dès lors, d'être bien accueilli de l'armée en observation à Capoue, il s'y rendit en toute hâte. Une conférence secrète, dans laquelle l'or italique parla éloquemment sans doute, eut lieu entre quelques sénateurs qui étaient venus le rejoindre et les chefs de cette armée, puis Cinna parut devant le prétorium, d'abord avec l'appareil consulaire; mais ayant fait briser ses faisceaux, comme s'il n'était plus qu'un simple citoyen, il dit aux soldats les larmes aux yeux :

« La magistrature que j'exerçais, je la tenais de mes concitoyens, car les suffrages du peuple me l'avaient conférée ; et le sénat vient de me l'enlever, au mépris des lois et de l'autorité du peuple, parce que je défendais vos droits et ceux des nouveaux citoyens; il m'a remplacé par le flamine Mérula. C'est une iniquité sans exemple dans nos annales, et pourtant je la souffrirais en silence s'il ne s'agissait que de moi; mais je ne puis souffrir le mépris qu'on témoigne aux soldats de la République. En effet, si nous courbons la tête, sous ce traitement injurieux, quel besoin a-t-on désormais de tribus et de comices? Pourquoi solliciter des suffrages qu'on foule aux pieds? et quelle influence aurez-vous au Forum, si vous ne pouvez maintenir votre vote, et si l'on vient impunément avec un sénatus-consulte briser les faisceaux des consuls que vous avez choisis? »

A ces mots, déchirant sa robe, il descendit précipitamment du tribunal de gazon élevé devant le prétorium, se coucha aux pieds des soldats, la face contre terre, et y resta poussant des soupirs et des sanglots, jusqu'à ce qu'on vînt le relever à grands cris et le replacer sur le siége consulaire. Émus par cette scène dramatique et nouvelle pour les camps, les légionnaires lui rapportèrent des faisceaux, et lui crièrent avec chaleur de reprendre la robe de pourpre et de marcher à leur tête, qu'ils étaient prêts à le suivre partout. Au même instant, les tribuns militaires prêtent entre ses mains le serment d'usage pour eux et pour leurs manipules. Cinna ne laisse pas refroidir leur zèle, il fait sonner la trompette et se dirige sur Rome au pas militaire. On n'avait pas achevé de brûler les victimes d'Octavius, qu'on vit le consul, dont le sénat ne s'inquiétait plus, apparaître avec une armée à la porte Colline. L'émotion fut vive dans la curie Hostilia, mais elle devint bientôt de la terreur, quand sur la rive droite du Tibre on aperçut Marius qui venait rejoindre Cinna.

A la nouvelle des mouvements de Rome, le vieux proscrit était ac-

couru de l'exil. Débarqué dans un port d'Étrurie avec un corps de cavalerie numide, il avait été rejoint par une foule de vétérans étrusques et d'esclaves, et lui, pieds nus, couvert d'une toge sale et déchirée, effrayant à voir avec sa chevelure inculte et sa barbe qu'il laissait croître depuis sa proscription, il marchait à la tête de cette armée sans frein et sans entrailles, comme le génie de la vengeance. S'effaçant avec respect devant sa vieille gloire, Cinna lui envoya aussitôt les faisceaux de proconsul et des licteurs, mais il les refusa et voulut se borner à l'humble rôle d'auxiliaire, le seul, disait-il d'un air farouche, qui convînt à un proscrit. Malgré cette abnégation, il anima tout de son activité ardente et juvénile encore dans un corps brisé par l'âge, et conseilla si bien Cinna et ses deux lieutenants, Carbon et Sertorius, que les troupes sénatoriales se trouvèrent dispersées sans combat, et que le sénat lui-même, placé, dans une ville étroitement bloquée de toutes parts, entre la révolte des esclaves, que les trompettes de Marius appelaient à la liberté, et la guerre civile qui grondait devant la Curie, fut forcé de s'humilier et d'envoyer des députés aux proscrits.

Cinna les reçut sur son tribunal élevé à une portée de trait de la porte Colline. Là, invité à venir remplir les devoirs de sa charge, mais après avoir prêté serment d'épargner le sang romain et de ne faire mourir aucun citoyen sans jugement, il repoussa cette condition et promit seulement en termes généraux qu'il ne serait l'auteur volontaire de la mort de personne. En même temps il envoya à Octavius, qui avait fait un détour pour entrer dans la ville par d'autres portes, l'ordre de s'éloigner de peur qu'un malheur ne lui arrivât contre son gré. Telle fut la réponse que fit Cinna aux députés du sénat du haut de son siége consulaire. Seul, Marius, debout, près de lui, n'avait rien dit; mais son silence était effrayant, et dans la joie cruelle qui brillait sur son visage, on voyait couler des torrents de sang.

La conférence finie, Cinna, Marius, Sertorius et Carbon se mettent à la tête de leurs cohortes, et s'avancent vers les portes dont le sénat avait fait lever les herses. Arrivé près de la porte Colline, Marius s'arrêta et refusa d'aller plus loin, malgré les instances des délégués du sénat, disant d'un ton moqueur qu'il n'était pas permis aux bannis de franchir le seuil des portes de Rome. Les tribuns réunirent aussitôt le peuple pour révoquer le décret de Sylla; mais on avait à peine commencé à recueillir les votes, que Marius, levant ce masque ironique

de respect aux lois, entra avec ses Bardyates. C'étaient des esclaves fugitifs dont il avait fait ses licteurs. Suivi de ces désespérés dont les bras meurtris par les fers, le corps labouré par le fouet et les verges, en rappelant les terribles griefs de l'esclave, annonçaient une vengeance sans pitié, Marius monta au Capitole au milieu de la terreur sombre et silencieuse qui planait sur les patriciens. Religieux comme un flamine, il ne voulait pas frapper ses victimes avant d'avoir immolé celles des dieux. Mais Cinna, plus jeune et plus impatient, avait déjà donné le signal des vengeances.

Sur la foi des augures, qui lui étaient favorables, Octavius était resté à Rome. Des amis prudents lui conseillaient de s'éloigner, mais son respect pour la légalité l'enchaînait à son poste. « Ma place est ici, répondit-il à toutes les instances : la loi m'ordonne de rester dans la ville. » Cependant, comme malgré cette vénération pour la loi il avait fait égorger illégalement dix mille hommes, il consentit à s'éloigner momentanément. Porté en grand costume consulaire sur le siége d'ivoire que précédaient ses licteurs armés de haches et de faisceaux, et accompagné des plus illustres patriciens et de quelques légionnaires, il se dirigeait vers le Janicule, quand on l'aperçut du Capitole. Censorinus, mettant son cheval au galop, courut aussitôt après lui avec ses Numides. Les sénateurs le pressaient de nouveau de prendre la fuite : on lui présenta même un cheval, mais il le refusa, et attendit la mort avec dignité. Censorinus lui fit trancher la tête et la porta à Cinna, qui ordonna de l'accrocher toute sanglante aux rostres du Forum. Tel était le progrès de la guerre civile. Les soldats avaient tué un consul pour la première fois à Nola, mais en respectant son cadavre; la seconde fois qu'ils oubliaient le caractère inviolable de cette magistrature sacrée, ils assimilaient les restes du mort à ceux des plus vils criminels.

La tête d'Octavius ne resta pas longtemps seule : ce jour-là et les jours suivants, les égorgeurs ne cessèrent d'orner les rostres de leurs trophées sanglants. Arbre de vengeance et de deuil, la tribune aux harangues fut bientôt couverte de têtes, fruits horribles des guerres civiles. On n'y attachait que celles des sénateurs; les chevaliers n'étaient pas même admis à cet honneur lugubre : leurs cadavres, abandonnés sans sépulture, sur les places ou dans les carrefours, servaient de pâture aux chiens et aux corbeaux. Les proscripteurs, ne redoutant ni

justice divine ni justice humaine, ordonnaient le meurtre sans remords. et leurs satellites, ivres de sang et de vengeance, le commettaient sans pitié. Cette boucherie dura cinq jours ; tous les patriciens notés comme ennemis du peuple furent égorgés dans leurs palais, leurs maisons de campagne, ou sur les chemins. Rien ne pouvait sauver les proscrits. Le rhéteur Antonius, aïeul du triumvir et l'un des meilleurs orateurs de son temps, s'était caché dans un village aux environs de Rome ; le tavernier du lieu voyant l'esclave d'un de ses voisins venir chercher du vin plus souvent que de coutume, demanda la cause de cette dépense extraordinaire ; l'esclave lui dit quelques mots à l'oreille, et le tavernier courut sur-le-champ à Rome parler à Marius. A la tombée de la nuit, un tribun militaire s'arrêtait avec des soldats devant la maison désignée. Le tribun fit monter ses hommes ; mais ne les voyant pas revenir, après une assez longue attente, il monta lui-même, et les trouva qui écoutaient, bouche béante, l'orateur Antonius. Moins sensible que ses soldats aux charmes de l'éloquence, le barbare trancha d'un coup d'épée cette tête qui, en tombant, parlait encore.

Plus heureuse, la femme de Sylla s'échappa avec ses enfants. Marius ne put assouvir sa vengeance que sur des pierres ; mais après avoir rasé jusqu'aux fondements la maison de son ennemi et confisqué ses biens, il lança ses Bardyates contre les membres du sénat vivants encore ou en fuite. Ceux-ci se précipitèrent à cette curée humaine comme des tigres déchaînés. Ils avaient eu bien à souffrir de la barbarie de leurs maîtres, mais ils prirent aussi une bien terrible revanche !.... Toutes les infamies qu'ils avaient subies il les firent subir à leur tour aux proscrits et à leurs familles. Ce furent de telles bacchanales de vengeance et de cruauté, que le sang patricien de Cinna se révolta aux cris des enfants et des femmes des nobles violées par les esclaves. Cernant, une nuit, leur camp à l'improviste, pendant qu'ils dormaient ivres de vin et de débauche, il les fit tous massacrer jusqu'au dernierpar ses Gaulois.

Cette exécution était nécessaire : car la classe servile, qui portait seule tout le poids du travail et était devenue l'indispensable bête de somme de la société romaine, donnait chaque jour des signes de révolte alarmants. Formidable par le nombre, elle ne pouvait être contenue que par la terreur ; et la force elle-même se serait brisée contre leur multitude, si la communauté de douleurs avait uni les esclaves et

les eût guidés vers un but commun. Mais ils étaient isolés, sans lien suffisant entre eux, et quelquefois assez dégradés par la servitude pour traîner leur chaîne avec plaisir. Ainsi, par un contraste remarquable, tandis que les esclaves délivrés de leurs fers par Marius, se portaient à des excès sans nom contre leurs anciens possesseurs, les esclaves de Cornutus, au contraire, sauvaient leur maître à deux pas de Rome. Voyant venir les proscripteurs, ils cachèrent Cornutus dans une caverne. Puis passant son anneau d'or au doigt d'un cadavre qu'ils avaient ramassé dans les environs, et une corde au cou de ce cadavre, ils le placèrent sur un bûcher, y mirent le feu, et dirent aux soldats qu'ils brûlaient leur maître qu'on venait d'étrangler.

Pour une victime qui lui échappait, Marius en prit deux des plus illustres sur les bancs du sénat. Lutatius Catulus, son ancien collègue, qui lui devait la vie, et le grand prêtre de Jupiter, Mérula, s'étaient montrés les plus ardents à voter son exil. Il aurait pu se contenter de les indiquer de l'œil; mais Rome entière les connaissant pour ses ennemis déclarés, il mit une sorte de pudeur à ne les frapper qu'avec le glaive des lois. Cités l'un et l'autre par des accusateurs devant le peuple, Catulus et Mérula envoyèrent demander grâce. Marius fut inflexible. A toutes les sollicitations de leurs amis il ne répondit jamais que ces mots : « Il faut qu'ils meurent! » Les proscrits, sans espoir d'échapper, car ils étaient soigneusement gardés à vue, quoique libres, moururent alors en Romains. Le jour de la comparution, Catulus fit allumer du charbon dans une chambre fraîchement crépie à la chaux, et s'asphyxia. Pendant ce temps, le grand prêtre Mérula était au Capitole, et consignait sur ses tablettes qu'il venait de quitter son bonne de flamine, fait avec la peau d'une victime blanche. Comme il écrivait encore, la trompette qui l'appelait retentit à la porte du temple de Jupiter. Quand elle sonna pour la quatrième fois il se fit ouvrir les veines, et tournant autour de l'autel du père des dieux, l'arrosa de son sang en prononçant les plus terribles imprécations contre les ennemis de sa patrie et dévouant leurs têtes aux divinités inferales!...

C'est à ce même autel que se rendait Marius, le 1er janvier de l'an 86, pour remercier Jupiter de son septième consulat, car la prophétie vraie ou fausse des sept aiglons s'était réalisée, lorsqu'il rencontra sur la voie Sacrée le sénateur Licinius. Quelques murmures avaient échappé au consulaire; Marius se contenta de tourner la tête en pas-

sant, et d'ordonner qu'il fût précipité à l'instant même du haut de la roche Tarpéienne. Sextus Licinius, deux préteurs, qu'il proscrivit en revenant du Capitole, et un tribun du peuple que son fils tua de sa propre main, furent ses dernières victimes. Après avoir fait cette dernière libation à Némésis, sa soif de vengeance s'éteignit, la colère sortit de son âme, et ce grand vieillard, transformé tout à coup, parut comme illuminé des rayons de la sagesse antique. Caïus Piso nous apprend qu'un soir, au sortir d'un festin, se promenant avec ses amis, il leur raconta sa vie, ses combats, ses malheurs, ses triomphes; puis après leur avoir fait admirer les faveurs, les caprices et les retours de la fortune, qui, paraissant jouer avec lui depuis sa jeunesse, tantôt l'avait élevé au faîte de la gloire et de la puissance, tantôt l'avait jeté avec dédain sous les roues de son char, il ajouta en souriant : « Il ne convient pas à un vieillard de soixante-dix-huit ans de se fier plus longtemps à une déesse si inconstante. » Embrassant ensuite ses amis avec un attendrissement qui ne lui était pas ordinaire, il rentra chez lui, se coucha, et mourut dans le délire en agitant les bras et encourageant les légions par des cris de guerre, le dix-septième jour de son septième consulat.

Le Grec Plutarque, qui n'aimait pas les Romains, et qui d'ailleurs, à l'exemple de la plupart des historiens de l'antiquité, se range toujours par système du côté de la naissance et de la richesse, a calomnié Marius. A l'en croire, cet homme d'airain, qui par son incroyable fermeté domina tout, jusqu'à la mauvaise fortune; celui dont un seul regard fit reculer, glacé d'effroi, le Cimbre de Minturnes, aurait tremblé à l'idée du retour de Sylla. Il lui avait tenu tête au forum Esquilin avec une poignée d'hommes, et quand il en comptait plus de cent mille derrière ses faisceaux il aurait craint son ancien questeur, lui qui ne craignit jamais rien! Une telle supposition, détruite d'ailleurs par Appien, annaliste autrement sérieux que Plutarque, est une injure à la vérité et à la mémoire de Marius. En face de cette vie extraordinaire, nous ne pouvons nous empêcher d'en signaler encore un des caractères principaux, c'est que le paysan d'Arpinum est peut-être le seul qui, en égorgeant les hommes, ait mérité la reconnaissance de l'humanité. Supposez en effet qu'il n'eût pas été là pour arrêter avec ses bras d'Hercule cette masse sauvage de Teutons, d'Ambrons et de Kymris qui se précipitaient sur Rome, tout ce qu'il y avait alors de lumières

et de progrès dans la civilisation latine périssait étouffé sous les pas des Barbares; le déluge des invasions arrivait cinq cents ans plus tôt, et ses ravages étaient bien plus terribles et plus irréparables, car la barbarie n'avait pas encore émoussé sa rudesse primitive au contact de l'empire, et cette étoile lumineuse qui la guida cinq cents ans plus tard ne brillait pas encore sur l'étable de Bethléem. Otez donc les quelques gouttes de sang que la fureur des guerres civiles fit jaillir sur la robe triomphale de Marius, et la statue de ce géant de Rome antique s'élèvera dans le passé aussi majestueuse et aussi haute que les grands murs du Colisée dans l'ombre.

Dès qu'il fut mort, pour bien montrer qu'à son exemple ils s'appuieraient exclusivement sur le peuple, ses successeurs firent rendre contre les usuriers une loi qui portait que tout débiteur pourrait solder son créancier en lui payant seulement le quart de la somme due. Ils demandèrent ensuite au sénat un autre décret contre Sylla, que les pères conscrits allaient docilement proscrire une seconde fois, quand ils reçurent un message qui refroidit cet enthousiasme d'obéissance. Ce message était de Sylla. « Vous savez, disait-il au sénat, ce que j'ai fait en Afrique étant encore simple questeur; vous n'avez sans doute pas oublié mes services lors de ma légation auprès de Kymris, durant ma préture en Cilicie, dans le cours de la guerre sociale et pendant mon consulat. Dans l'espace de moins de trois ans j'ai battu Mithridate, j'ai fait mordre la poussière à cent soixante mille hommes; j'ai réuni à l'empire romain la Grèce, la Macédoine, l'Ionie, l'Asie et d'autres régions sur lesquelles pesait le glaive du roi de Pont. Mon camp a servi de refuge aux bannis qui fuyaient la tyrannie de Cinna, mes bienfaits ont allégé leur infortune; et pour reconnaître tout cela vous m'avez proscrit, mes ennemis ont rasé ma maison, massacré mes amis, et poursuivi les miens avec une telle rage, qu'à peine si ma femme et mes enfants ont pu chercher leur salut auprès de moi. Des attentats semblables ne peuvent rester impunis. J'arrive donc pour venger sur ceux qui osèrent les commettre le deuil des citoyens et celui de la République. »

La terreur plana sur le sénat après la lecture de ce message. Placés entre les lieutenants de Marius et ceux de Sylla comme entre le marteau et l'enclume, les membres de ce corps décimé et dégénéré essayèrent d'une intervention timide entre les deux partis : des députés allèrent

implorer Sylla, et les Mariens furent invités à suspendre leurs armements. Personne ne daignant s'arrêter aux instances du sénat, Carbon, investi de toute l'autorité consulaire par la mort de Cinna, que ses propres légions venaient d'égorger, s'associa les fils de Marius, et, levant des soldats de tous côtés, s'occupa promptement de fermer l'Italie à Sylla. Pour celui-ci, en apprenant le meurtre du consul, il s'était embarqué, et les Mariens le croyaient encore en Asie qu'il touchait à Brindes avec quarante mille hommes. Alors la guerre civile, sans trêve et sans pitié, se ralluma aux portes de Rome. Quatre de ces prodiges qui glaçaient le sang des Romains l'avaient déjà présagée : une mule était devenue féconde; une femme, au dire des augures, était accouchée d'un serpent; des temples s'étaient écroulés à la suite d'un violent tremblement de terre, et un incendie, allumé par des mains inconnues, avait dévoré le Capitole, bâti depuis quatre cents ans. Nul ne fut donc surpris de voir les torrents de sang que cette guerre impie fit couler pendant les trois années qu'elle dura. Il n'y eut qu'un homme de bon sens, nommé Furfidius, qui, entendant raconter que Sylla avait tué six mille Romains à Canouse, vingt mille sur le Liris, trois mille à Spolète, dix mille à Faventia, et deux fois autant à Clusium, s'écria « qu'on ne ferait pourtant pas mal de laisser vivre un citoyen, afin d'avoir quelqu'un sur qui régner. »

Après ces tristes victoires, dont chacune avait déchiré le sein de la patrie, Sylla rentra dans Rome précédé de la tête du jeune Marius, et laissant trente mille nouveaux citoyens étendus morts à la porte Colline. Huit mille prisonniers suivaient son cortége. Il les jeta en passant dans le cirque et se rendit ensuite au sénat, assemblé à côté, dans le temple de Bellone. Là, son discours fut bref et clair :

« J'ai vaincu, dit-il durement; ceux qui m'ont contraint à prendre les armes contre ma patrie paieront de leur sang le sang que je viens de répandre ! »

A ces mots, des cris, des gémissements, des lamentations déchirantes éclatent à deux pas du temple et troublent le sénat : c'étaient les huit mille Samnites qu'on égorgeait. Aux hurlements désespérés de ces malheureux, les sénateurs se regardèrent en frémissant; mais Sylla, continuant d'un air calme :

« Écoutez, dit-il, pères conscrits, le discours que je vous adresse, et ne vous occupez pas de ce qui se passe ailleurs : ce sont quelques

rebelles seulement que je fais châtier ! » Continuant ensuite sa harangue devant ces hommes pâles d'anxiété et d'effroi, il finit par ces mots qui les frappa tous comme un coup de tonnerre : « Sachez que je n'épargnerai pas un seul de ceux qui ont marché contre moi : préteurs, questeurs, tribuns, centurions ou autres, ils périront tous ! »

Joignant à l'instant l'effet à la menace, il fit afficher une première table de proscription portant les noms de quarante sénateurs et de seize cents chevaliers. Une note assurait une récompense de deux talents à ceux qui égorgeraient les proscrits ou qui révéleraient leurs asiles, et menaçait de mort quiconque les aurait aidés à se dérober à sa vengeance. Le lendemain quatre-vingts sénateurs, et le jour suivant deux cent vingt autres, vinrent grossir la liste fatale. La plupart de ces derniers, pris à l'improviste, furent immolés sur-le-champ où on les trouva, dans leurs maisons, dans les rues, dans les temples. Les têtes des uns furent portées en triomphe à Sylla au bout des piques et jetées à ses pieds. Les assassins traînaient avec les crocs des gémonies les cadavres des autres et les couvraient d'outrages sans que dans le nombre de ceux dont les yeux avaient à subir ces spectacles épouvantables, il se trouvât un seul homme qui osât murmurer un mot, tant la terreur était profonde !

Personne ne fut épargné dans le parti opposé à Sylla ; ceux qui échappaient à la mort étaient bannis et dépouillés de leurs biens. D'infâmes perquisiteurs couraient de maison en maison, avides de gagner ce salaire de l'homicide promis à l'esclave qui égorgeait son maître, au fils qui égorgeait son père ! Il n'y avait ni temple des dieux, ni foyer domestique consacré par les lares, qui mît à couvert du fer de l'assassin. Tout était souillé de sang. On tuait les maris sur le sein de leurs femmes, les enfants dans les bras de leurs mères. Les relations de l'amitié, l'hospitalité donnée ou reçue, devinrent des motifs de proscription. Quant aux riches, ils étaient tous condamnés d'avance, comme ce propriétaire de la *belle maison d'Albe*, par leurs palais, leurs fermes et leurs jardins ; car un des côtés les plus odieux de cette orgie prétorienne fut la confiscation des biens, que Sylla volait aux parents des victimes en les déclarant infâmes pour les dépouiller innocents.

Montrer l'appât de ce butin aux soldats qui, lorsqu'il s'agissait de pillage, ne distinguaient plus leurs concitoyens de l'ennemi, comme

ils l'avaient déjà montré sur la voie Sacrée, c'était en faire autant de bourreaux : ils répondirent à l'espérance de Sylla. Mais un sénateur les devança tous dans la voie sanguinaire. Catilina, qui débutait alors dans le crime, venait de tuer son frère : pour effacer les traces du meurtre, il pria Sylla de mettre le mort sur les tables de proscription. Cette faveur lui ayant été gracieusement accordée, il s'empressa d'en témoigner à l'instant même sa reconnaissance. Il restait encore un parent du grand Marius, compté des premiers parmi les gens de bien et très-aimé du peuple. Catilina courut le prendre chez lui, le fit battre de verges dans toutes les rues de Rome, puis le menant au delà du Tibre, ordonna à ses esclaves de lui briser les os, de lui couper les mains et les oreilles, de lui arracher la langue ; et quand ce tronc humain horriblement mutilé fut insensible à la douleur, il lui trancha la tête et vint la poser sur la tribune où Sylla haranguait le peuple. Pendant qu'il lavait ses mains sanglantes dans l'eau lustrale du temple d'Apollon, un citoyen, nommé Plætorius, ne put retenir un geste d'indignation; alors Sylla, qui avait reçu le présent de Catilina sans interrompre son discours, s'arrêta pour faire un signe, et la tête de Plætorius vint rejoindre sur la tribune celle du supplicié.

Voilà à quel degré d'avilissement était tombée Rome. Les autres villes de l'Italie ne subissaient pas le joug militaire moins passivement. Les frappant en maître irrité du fléau de sa vengeance, Sylla rasait leurs murailles, démantelait leurs citadelles, et les ruinait par d'énormes contributions. Quand il les eut désarmées et affaiblies au point de rendre toute résistance impossible, il leur prit leurs meilleures terres, et les distribua, en même temps que les propriétés des proscrits, à ses vingt-trois légions. Après s'être ainsi créé des points d'appui formidables dans toute l'Italie, avoir enfermé Rome dans un triple cercle de soldats-propriétaires, d'autant plus étroitement liés à sa cause que tout ce qu'ils possédaient dépendait du maintien de sa puissance, et s'être entouré dans la ville de dix mille affranchis appelés les Cornéliens, il alla passer quelques jours à la campagne et fit savoir au sénat qu'il daignerait accepter la dictature. Aussitôt cette assemblée, qui n'avait plus ni énergie, ni volonté, ni action politique, et ce peuple qui, tremblant comme un vil troupeau, n'était plus bon qu'à suivre un maître, décernèrent à Sylla, sous un titre mort depuis cent vingt ans, une tyrannie sans limites.

Il ne tarda pas à leur montrer comment il comprenait ce pouvoir nouveau. Afin de paraître conserver l'ombre de l'ancienne constitution, il avait permis au peuple d'élire des consuls. Lucrétius Offella, un de ses lieutenants, se mit à briguer les suffrages avec cette ardeur qui entraîne quelquefois les hommes vers les magistratures ou les honneurs, dont l'éclat fut si grand autrefois que leur ombre même a du prestige. Cet empressement déplut à Sylla. Sous prétexte qu'il fallait avoir exercé la préture pour demander le consulat, il envoya dire à Lucrétius que la loi s'opposait à sa candidature. Ce scrupule d'un homme qui avait répondu tant de fois, dans les mêmes circonstances : « Ne parlez pas de lois à celui qui porte l'épée ! » ne semblant pas sérieux à Lucrétius, il continua de solliciter les suffrages. Alors Sylla, voyant du haut de son tribunal qu'il ne tenait pas compte de son avis, ordonna froidement à un centurion d'aller lui trancher la tête, ce qui fut exécuté sur-le-champ au milieu d'un frémissement général. Mais le dictateur, levant une main pour commander le silence, et montrant de l'autre les haches de ses vingt-quatre licteurs :

« Citoyens, dit-il avec son sang-froid ordinaire, écoutez cet apologue : Pendant qu'il poussait la charrue, un laboureur fut mordu par les poux; il interrompit deux fois son travail pour les tuer; mais quoique la seconde il en eût écrasé un plus grand nombre que la première, ils reparurent une troisième fois et le mordirent de nouveau. Lassé alors d'éplucher sa tunique, il la jeta au feu pour brûler toute cette vermine d'un seul coup. Les vaincus deux fois épluchés sont ici, ils m'entendent; qu'ils ne me forcent pas à faire comme le laboureur ! »

Le peuple, qui aurait dû le mettre en pièces, lui vota une statue d'or. Aussi, pour l'accabler de son mépris d'une manière plus insultante encore, l'année suivante, en 79, il se rendit au Forum en déclarant qu'il était prêt à rendre compte de tous ses actes et à revenir sur le passé, si l'on avait des griefs à formuler. Puis il abdiqua la dictature, déposa les haches et les faisceaux, renvoya ses licteurs, et, seul avec ses amis, se promena tranquillement dans ce Forum où il avait fait égorger trois cents sénateurs, quinze consulaires, deux mille six cents chevaliers, et dans les rues de cette ville à laquelle il faisait porter le deuil de cent mille citoyens. De toute cette foule pleine des parents des proscrits et qui tremblait encore devant lui, il ne sortit

qu'un jeune homme qui, avec le courage et l'indignation de son âge, osa le suivre jusqu'à sa demeure en le chargeant de malédictions.

Mais ce fut là tout. Rassasié de pouvoir, fatigué d'honneurs et dégoûté des hommes, il remplit pendant quelques jours, dans des festins publics, le ventre de ce peuple abject qui ne le traînait pas aux gémonies, l'amusa au cirque avec quelques gladiateurs, et se retira ensuite pour jouir de la vie dans sa villa de Cumes. Il emmenait dans ce lieu de délices la plus belle femme de Rome, Valérie, fille de Messala, dont l'histoire doit flétrir le nom, pour signaler l'empressement avec lequel les patriciennes couraient à la honte par ambition. Se jetant effrontément à la tête de cet horrible pustuleux, elle avait sollicité à genoux cette faveur, en pressant sur ses lèvres cette main de vieillard couverte de sang et d'ulcères. L'épaphrodite de soixante ans la lui accorda, mais sans sacrifier ses amours infâmes. Ainsi l'histrion Roscius, le mime Sorix, et cet épouvantable Métrobius, qui jouait encore en cheveux blancs les rôles de femme, le suivirent aussi à Cumes. Là, en moins d'un an, le vice et les sales débauches firent ce que n'avaient point osé faire le peuple et le sénat. On eût dit que la Providence complétait sur lui, par une juste expiation, l'apologue du laboureur. Dissoutes par une corruption anticipée, toutes ses chairs contenaient une telle fourmilière de vermine, qu'on vit bientôt qu'elles ne périraient que dans les flammes du bûcher. Il mourut comme il avait vécu, dans la débauche et le meurtre, entre l'impur Métrobius et le cadavre d'un questeur qu'il venait de faire étrangler.

Sylla mort, il semble que Rome aurait dû se relever aussitôt : peuple et sénat se prosternèrent au contraire plus lâchement devant son cadavre. Un consul voulait qu'on le déposât sans pompe dans le tombeau de sa famille, mais l'armée ne l'entendait point ainsi. A sa demande, ou plutôt par ses ordres, cet amas de pourriture fut promené triomphalement dans toute l'Italie et porté à Rome sur un lit d'or avec une magnificence royale. Le cortége, précédé de trompettes sonnant une marche lugubre, était formé par une nombreuse cavalerie et par une masse épaisse de légionnaires. Tous ceux qui avaient combattu sous Sylla et auxquels il avait distribué des terres, accouraient en armes de toutes parts et se rangeaient à mesure derrière les premiers en ordre de bataille. En arrivant à Rome, vingt-quatre licteurs se placèrent en tête du convoi; les divers colléges des pontifes, des flamines, des au-

gures, des frères arvales, avec leurs couronnes de blé, des vestales aux cheveux coupés, entourèrent le lit funèbre. Les dames romaines apportèrent deux cents corbeilles pleines d'aromates, et offrirent à la mémoire de celui qui avait fait tant de veuves deux statues de grandeur naturelle, composées de cinnamome et de l'encens le plus pur : l'une représentait Sylla en manteau dictatorial; l'autre, un licteur portant les faisceaux devant lui.

Tous les sénateurs et les magistrats venaient ensuite en robe de pourpre, et après eux l'ordre entier des chevaliers avec leurs casques et leurs anneaux d'or. L'armée, rangée légion par légion, fermait le cortége. Les cohortes portaient des enseignes d'or, et la plupart des cohortales des armures d'argent. Aux sons lugubres des trompettes le sénat répondait par des acclamations, qui répétées par les chevaliers, l'étaient immédiatement par l'armée, et après l'armée par le peuple. En arrivant dans le Forum on s'arrêta devant cette tribune aux harangues où avaient été clouées tant de têtes, et le Romain le plus éloquent y fit l'oraison funèbre du défunt. Puis les quatre plus robustes sénateurs chargèrent le lit d'or sur leurs épaules et le portèrent au Champ-de-Mars, où les rois seuls avaient été ensevelis.

Tandis que l'orgueil militaire et la peur rendaient aux restes de l'égorgeur de Rome des honneurs magnifiques, l'Anio roulait dans ses flots les ossements privés de sépulture de l'homme qui l'avait sauvée. Tel est, sur ce sol ingrat, le salaire des grandes choses faites pour la patrie ! Manlius précipite les Gaulois des roches du Capitole, on l'en précipite à son tour sur une vague accusation; des tribuns veulent relever la statue de la Liberté, ils sont jetés au Tibre ou tombent sous le poignard en plein Forum; le vainqueur d'Hannibal est chassé de Rome, et le vainqueur des Teutons, que tout Romain, quand il était assis avec sa femme et ses enfants au foyer domestique, associait naguère, dans sa reconnaissance, aux dieux immortels, en lui offrant les prémices de sa table et les premières libations de sa coupe, n'a pas même un tombeau dans cette Rome et dans cette Italie qu'il sauva des Barbares. A la vérité, l'histoire, en ses tardives mais inflexibles réparations, a refait la part de chacun. Cherchez Caïus Marius dans le passé, vous serez éblouis du reflet de gloire qui dore encore sa grande ombre; cherchez Cornélius Sylla, et du marbre qui recouvrit au Champ-de-Mars ses chairs putréfiées, il ne sortira qu'une vapeur de sang et l'horrible odeur de ses vices.

CHAPITRE VII

POMPÉE ET CÉSAR. — SPARTACUS. — CATILINA. CICÉRON. — CATON.

Spartacus. — Il défait deux consuls. — Crassus le poursuit. — Mort de Spartacus. — Julius César. — Marcus Tullius Cicéron. — Il est nommé consul. — Sergius Catilina. — Catilina va rejoindre Mallius. — César défend Catilina. — Caton vote contre lui. — Exécution des partisans de Catilina. — Sa mort. — Premier triumvirat : Pompée, César, Crassus. — César part pour la Gaule. — Claudius fait exiler Cicéron. — Pompée fait rappeler Cicéron. — Conquête des Gaules. — Retour de César. — Crassus va faire la guerre aux Parthes. — César franchit le Rubicon. — Triomphe de César. — Il est nommé dictateur. — Sa mort.

Derrière ces deux vieillards, pendant qu'ils luttaient pour le pouvoir, Rome avait distingué un jeune homme et un enfant. Le jeune homme servait aveuglément Sylla et s'appelait Pompée, l'enfant était neveu de Marius et s'appelait César. Après la mort des deux grands chefs, ils se trouvèrent naturellement l'un et l'autre à la tête des deux partis qui s'étaient disputé si longtemps le champ de bataille des guerres civiles. Pompée succédant à Sylla dans les sympathies de l'armée, et César à Marius dans celles du peuple, il n'était pas difficile de prévoir que, tendant au même but, ils se rencontreraient un jour, quoique partis de points opposés, et que l'ambition dont leur cœur était plein rendrait le choc inévitable; mais cet antagonisme n'avait encore éclaté dans l'avenir qu'aux yeux des clairvoyants : ceux-là seulement, sous la robe prétexte du jeune César, découvraient plusieurs Marius : pour le vulgaire, il n'était que le neveu du héros cimbrique, tandis que Pompée illustré tout à coup par des succès faciles, grandi par la faveur de Sylla et honoré d'un triomphe, tenait déjà le premier rang parmi les généraux de la République.

En attendant que la fortune et l'ambition les eussent faits rivaux, Rome vit renaître à ses portes la guerre servile, et dans ses murs la

guerre civile. Tibérius Gracchus avait dit au Forum, soixante ans auparavant : « Il y a moins d'un siècle, à la voix de vos consuls, l'Italie arma huit cent mille soldats libres et courageux ; aujourd'hui, si nos esclaves brisaient leurs fers, pourrions-nous leur résister?... » Huit fois la réponse à cette question avait été affirmative : mais les huit victoires même des maîtres révélaient la gravité du péril et la force des esclaves. Au moment où l'on y pensait le moins, un autre libérateur se leva aussi intrépide que le Syrien et plus terrible qu'Athénion et Salvius.

Capoue était célèbre alors par les écoles d'escrime où l'on exerçait les gladiateurs : dans celle de Lentulus Batiatus, l'un des maîtres les plus habiles, il y avait un Thrace, autour duquel ces infortunés destinés à mourir pour les plaisirs des Romains se groupaient avec d'ardentes sympathies et un respect mystérieux. Tous, en effet, le croyaient appelé à de hautes destinées, malgré ses chaînes, et ils se racontaient tout bas le prodige suivant. La veille du jour où il devait être vendu à Rome, pendant qu'il dormait sur la terre nue, un serpent était venu se rouler tranquillement autour de son front ; à la vue de cet effrayant diadème, l'esclave couchée à ses côtés, qui avait été initiée aux bacchanales et lisait dans l'avenir, l'éveilla en lui disant : « Spartacus, les dieux t'annoncent que tu seras un jour élevé à un grand pouvoir qui doit commencer humblement et finir avec gloire. »

Tous les esclaves de Capoue connaissaient le prodige et la prophétie : Spartacus n'eut donc besoin que de rappeler à ses compagnons le serpent symbolique, pour leur faire briser les fers du bourreau qui vendait leur sang. Aimant mieux mourir dans la campagne, en combattant pour leur liberté, que dans le cirque, pour l'amusement de Rome, soixante-dix-huit de ces sacrifiés se jetèrent à sa voix sur leurs gardiens, et s'ouvrant un passage les armes à la main, ils s'échappèrent. Spartacus les mena droit au Vésuve. Là, ayant été rejoint par des esclaves fugitifs et un grand nombre d'hommes libres que la misère avait chassés de Rome, il organisa rapidement sa troupe et choisit pour lieutenants deux gladiateurs, Crixus et Œnomaüs. Comme il divisait sa troupe en cohortes, car il avait servi dans une légion, et la tactique militaire des Romains lui était connue, l'esclave initiée aux mystères de Bacchus qui l'avait suivi aperçut du haut des

rochers où elle faisait sentinelle quelques milices envoyées par les décurions de Capoue pour reprendre les gladiateurs; courant aussitôt avertir ces derniers, elle leur promet la victoire, qui en effet ne fut pas douteuse un instant. Rompus au premier choc, les présentales capuans s'enfuirent en jetant leurs armes contre lesquelles Spartacus et ses compagnons purent échanger celles du cirque, dont ils avaient horreur.

Tel fut le premier combat de Spartacus. A ce nouveau réveil des esclaves, Rome tressaillit. Ces milliers de déshérités qui passaient leur vie dans un travail sans trêve ni relâche, pour qu'elle fût oisive; leurs jours dans la douleur, pour qu'elle eût des plaisirs; leurs nuits dans les larmes, pour que les siennes fussent plus douces et plus voluptueuses, et qui n'avaient pour récompense que leurs fers et un morceau de pain trempé dans le vinaigre, image de leur existence amère, lui firent peur. Le préteur, Claudius Pulcher, arma à la hâte trois mille légionnaires, et parut quelques jours après au pied du Vésuve. Le camp de Spartacus était jeté comme un nid d'aigle au haut des aiguilles de lave du volcan : y pénétrer à force ouverte ne semblait pas facile; mais comme on ne pouvait en descendre que par un seul sentier étroit et escarpé, Claudius Pulcher crut qu'il suffisait de le bloquer pour contraindre les gladiateurs à se rendre ou à mourir de faim dans leur repaire. Il se trompa. Remarquable par sa vigueur herculéenne et son audace, Spartacus ne l'était pas moins par son intelligence. Avec les ceps de vigne sauvage qui pendaient en longs filaments sur les flancs du Vésuve, il fabriqua des échelles assez solides pour soutenir le poids d'un homme, et s'y abandonnant hardiment, lui et ses compagnons glissèrent tous la nuit au bas de la montagne. Il n'en était resté qu'un sur les rochers, avec la bacchante, pour leur jeter les armes. Une fois dans la plaine, ils entourent silencieusement le camp de Claudius, y pénètrent à la faveur de l'obscurité, et tuent ou mettent en fuite les légionnaires. Spartacus abattit de sa main le cheval du préteur, et peu s'en fallut que ce général ne fût fait lui-même prisonnier au milieu de sa cohorte d'élite.

Au bruit de ce succès, les esclaves pasteurs qui, habitués pour ainsi dire à vivre à cheval, étaient les meilleures recrues et les plus propres à la guerre, accoururent en foule sous l'étendard de Spartacus. Commandant alors à dix mille hommes, il battit successivement les deux

légions de Valérius, défit avec la même rapidité celles de Cossinius, son collègue, et le poursuivit si chaudement, que dans une déroute où cet infortuné général perdit son camp et la vie, il s'empara des faisceaux ornés de lauriers et du cheval même du consul. L'épouvante était au sénat. Heureusement pour le salut de Rome, Spartacus pouvait bien enflammer de son enthousiasme tous ces sacrifiés de la société romaine, mais il lui était impossible de plier au joug de la discipline des hommes emportés par la première effervescence de la liberté. L'année suivante, au moment où l'union était si nécessaire pour profiter de leurs victoires, les esclaves se divisèrent. Tous ceux d'origine gauloise suivirent Crixus, qui, rétrogadant vers l'Apulie, fut atteint par le consul Gellius et périt avec les deux tiers de son corps au pied du mont Garganne. Quand ce désastre arriva, Spartacus filait avec le reste de l'armée le long des Apennins, se dirigeant vers la Gaule cisalpine; Gellius se mit à sa poursuite, tandis que Lentulus l'attendait sur le Pô, pour lui barrer le passage. Mais ils n'avaient plus affaire à Crixus. Courant d'abord à l'ennemi le plus rapproché, Spartacus fond sur Lentulus et le bat; il se retourne ensuite prompt comme l'éclair, et se précipitant avec ses soldats victorieux sur les légions de Gellius, les force à reculer en désordre. Le sénat apprit en rougissant de honte pour la gloire du nom romain, qu'une armée consulaire venait de fuir devant des esclaves!

Pour Spartacus, voulant enchaîner désormais ses soldats par une solidarité terrible et jeter en même temps la terreur dans l'âme de ses ennemis, il immola trois cents prisonniers légionnaires aux mânes de Crixus, et après cette épouvantable libation autour du bûcher de son ami, se voyant à la tête de cent vingt mille esclaves, il marcha sur Rome. Qu'on juge de l'effroi général à cette nouvelle; les consuls rallient leurs légions, les renforcent à la hâte et vont se faire battre de nouveau sur la rive droite du Tibre dans le Picenum. La voie Flaminia était libre; Spartacus n'avait qu'à la suivre pour arriver sans obstacle sous les murs de cette ville pleine d'épouvante. Mais devant cette grande détermination il hésita comme Hannibal. Même à travers ses défaites, l'image de Rome apparaissait encore si colossale que le libérateur thrace recula devant l'idée de porter l'épée à son sein. Il passa donc, se contentant de ravager cités et provinces, et, redescendant vers la Lucanie, s'établit à Thurium (entre le golfe de

Policastro et celui de Sainte-Euphémie), au point où l'Apennin serre le littoral en ligne droite. Maître de la ville, il défendit aux marchands d'y rien apporter en matières d'or et d'argent sous peine de mort. Les seuls objets dont il permettait l'introduction furent des vivres et du fer. Il compléta dans ce campement l'organisation et l'armement de son armée, et n'en sortit qu'une seule fois, pendant l'année 71, pour mettre en fuite les légions et leur enlever un riche butin.

Il y avait déjà trois ans que durait cette guerre, dont on avait ri d'abord au Forum, dont les consulaires avaient parlé avec mépris dans le sénat, parce qu'il ne s'agissait que d'esclaves et de gladiateurs. Maintenant que chaque rencontre devenait une défaite, on ne riait plus, et telle était la terreur qu'inspirait ce Thrace errant autour de Rome, *Spartacum vagantem*, qu'au mois de janvier il ne se présenta personne dans les comices pour solliciter la conduite de cette guerre. Alors, pour la première fois peut-être, l'argent donna l'exemple du patriotisme. Le plus riche et le plus avare des usuriers de Rome, Licinius Crassus, qui avait amassé sept mille cent talents, ou vingt et un millions trois cent mille livres de notre monnaie, par des voies peu honorables, c'est-à-dire en achetant à vil prix les biens des proscrits et les maisons que dévorait ou que menaçait l'incendie, Licinius Crassus, disons-nous, le dernier qu'on eût cru capable d'un beau mouvement, voyant que tous les consulaires restaient sur leurs siéges, se leva hardiment et s'offrit. Il avait fait la guerre avec quelque distinction, puis il était à la tête d'une nombreuse clientèle et très-influent comme propriétaire de la plus grande partie de Rome; on lui confia les faisceaux. Prenant quatre légions, il se rendit, après les ides de janvier 70, au camp de ses prédécesseurs. L'orgueil romain était furieux de ses défaites et voulait une expiation. Elle tomba sur les légions qui avaient lâché pied devant les esclaves. Crassus les fit décimer et exigea de ceux que le sort avait épargnés des cautions pour garantie qu'ils sauraient mieux garder leurs armes.

Retrempés par cette discipline impitoyable, les soldats romains redevinrent, sous la dure main de Crassus, ce qu'ils avaient toujours été quand un chef énergique marchait à leur tête. Serrés en masse impénétrable, ils forcèrent Spartacus à quitter les montagnes et à gagner pas à pas l'extrémité de la Péninsule. Quand il le vit acculé au bout

de l'isthme, entre l'Adriatique, la Méditerranée et ses légions, pour l'enfermer hermétiquement dans ce triangle sans issue, Crassus se hâta d'ouvrir un large fossé allant d'une mer à l'autre, derrière lequel il établit son camp. Cette barrière semblait infranchissable, et cependant Spartacus la franchit comme en se jouant. Une nuit que la neige tombait à flots, il comble une partie du fossé de Crassus, brise le cercle de fer dans lequel on avait cru l'enfermer, et reparaît en Lucanie plus fort et plus redouté que jamais. Crassus comprenant aussitôt la gravité du péril, écrivit au sénat de rappeler Pompée d'Espagne et Lucullus d'Asie, pour écraser au plus vite, sous le poids de leurs armées réunies, une insurrection qui menaçait de ruiner Rome. Pompée arrivait précisément au moment même où le sénat recevait cette lettre : on le fit partir sans perdre de temps pour le midi de l'Italie, mais, en quelques jours, une de ces vicissitudes si communes à la guerre, avait changé l'état des choses. Malgré l'exemple de Crixus, les esclaves s'étaient encore divisés. Deux chefs indisciplinés, Castus et Cannicius, venaient d'affaiblir Spartacus d'une vingtaine de mille hommes. Crassus les voyant camper séparément auprès d'un petit lac lucanien, les attaqua, et sans la bacchante qui faisait un sacrifice et leur donna l'éveil, et la générosité de Spartacus, qui accourut à leur secours, il n'en échappait pas un seul. Les légionnaires en tuèrent la moitié : mais tous avaient réparé leur faute par leur courage; des dix mille esclaves couchés le javelot au cœur le long du lac on n'en trouva que deux qui eussent été frappés par derrière.

Avec de tels hommes Spartacus pouvait espérer une revanche : il la prit quelques jours plus tard auprès de Brindes. Il savait que Lucullus débarquait avec ses légions dans ce dernier port, que Pompée était en marche, et que s'il donnait à ces trois consulaires le temps de se rejoindre il serait infailliblement accablé par la masse de leurs forces réunies. Prenant donc le parti de l'audace, il fit tout à coup volte-face et revint sur le lieutenant de Crassus et sur son questeur qu'il écrasa. Ce dernier triomphe le perdit : comprenant à merveille qu'il ne pourrait se soutenir longtemps en Italie entre des forces si supérieures, il voulait profiter de sa victoire pour revenir à son ancien plan, filer le long de l'Apennin vers les Alpes et aller insurger la Gaule et la Germanie. Cette idée, digne d'Hannibal,

offrait de grandes chances de succès. Mais, fiers d'avoir vu fuir encore une fois les légionnaires, ses esclaves ne voulurent plus entendre parler de retraite. Barrant le chemin à leurs chefs avec leurs lances, ils les forcèrent de les ramener au combat. Dans cette extrémité et quoique désespéré de voir échouer par l'ignorance et l'indiscipline de ces malheureux un plan qui pouvait amener la ruine de Rome et l'affranchissement de plusieurs millions d'esclaves, Spartacus n'en resta pas moins à la hauteur de son génie et n'en déploya pas avec moins d'ardeur et de calme les hautes qualités du chef et la bravoure du soldat.

Seulement il voulut que chacun sût bien que, forcé malgré lui à combattre, il n'entendait pas survivre à une défaite, et que ses frères lui demandant sa vie, il la donnait en victime volontaire, sans hésitation et sans regrets. Lorsque, après avoir rangé les esclaves en bataille, on lui présenta son cheval, il le tua sur le front de l'armée en disant : « Si nous sommes battus, je n'en ai pas besoin pour fuir; si nous sommes vainqueurs, l'ennemi m'en fournira un aussi beau et aussi rapide. » A ces paroles, donnant le signal, il fondit sur les légions. Le combat fut long et acharné, car les esclaves se battaient en désespérés. Spartacus, cherchant le consul, s'était frayé à travers les hastats un chemin jonché d'armes et de cadavres; deux centurions qui l'attaquaient à la fois avaient reçu la mort de sa main. Atteint enfin d'un coup de flèche à la cuisse, il tomba sur son genou, et, se couvrant de son bouclier, lutta jusqu'à ce que tous ceux qui l'assaillaient et ceux qui s'efforçaient de le défendre, s'égorgeant mutuellement, eussent formé autour de lui un cercle de morts.

On ne retrouva pas le corps de Spartacus, soit que dans le tumulte du combat l'initiée aux mystères de Bacchus l'eût fait enlever par ses fidèles, soit que les fugitifs l'eussent emporté dans les montagnes. Il avait disparu, mais quarante mille cadavres, entassés sur ce champ de carnage, pouvaient rassurer les Romains. De toute cette armée si formidable naguère, il ne restait que six mille fuyards que Pompée surprit en Lucanie et extermina jusqu'au dernier, et autant de captifs qui furent mis en croix le long de la voie Appia.

Délivrés de cette terreur, les partis, qui s'étaient arrêtés pendant la guerre servile, se remirent en marche après la mort de Spartacus. A cette époque, c'est-à-dire soixante-dix ans avant notre ère, on en

comptait quatre bien tranchés à Rome : celui de Pompée, qui se composait particulièrement des légions dont presque toutes avaient servi sous ses ordres; celui de César, comprenant la masse du peuple habitant la ville, les nouveaux citoyens et les vétérans de Marius; celui de Crassus, formé de l'immense clientèle groupée autour de son coffre-fort et de l'aristocratie obérée; et celui du sénat, qui ralliait sur le terrain du pouvoir et de l'intérêt commun les grandes familles patriciennes et les opulents chevaliers. Avec de pareils éléments de discorde, la paix n'était pas possible. L'amour-propre commença par mettre aux prises Pompée et Crassus. Ce dernier se plaignait avec raison que pour avoir battu quelques fuyards, Pompée voulût s'attribuer l'honneur de la guerre servile; Pompée à son tour, dans son immense et naïve vanité, s'étonnait qu'un autre eût même l'idée d'avoir vaincu sans lui. Nommés tous deux consuls, ils s'efforcèrent à l'envi de gagner la faveur du peuple en lui prodiguant les adulations. Pompée rendit aux chevaliers et aux tribuns tous les droits dont Sylla les avait dépouillés; Crassus, de son côté, faisant taire son avarice et devenant prodigue par ambition, donna de superbes festins à la plèbe affamée : dix mille tables furent dressées pour rassasier les citoyens, et des milliers de boisseaux de blé distribués aux pauvres. Mais ces largesses n'eurent pas l'effet qu'il en attendait : le peuple donna la préférence à Pompée. Des majorités formidables l'investirent d'abord, malgré la vive opposition du sénat, d'un pouvoir dictatorial pour purger les côtes d'Italie des pirates qui les infestaient, puis lui remirent l'honneur de terminer la guerre contre Mithridate que Lucullus était sur le point d'accabler.

Deux orateurs avaient surtout contribué, par leur éloquence, à ce dernier vote qui éloignait Pompée, et laissait le champ libre à leur ambition : l'un était Cicéron dont nous parlerons tout à l'heure, et l'autre Julius César. Ce fils de Vénus, comme on l'appelait quelquefois par allusion à son origine prétendue céleste, tout en affectant de s'occuper plus sérieusement de sa toge aux plis ondoyants, de ses cheveux parfumés et de ses armures, que des affaires publiques, les suivait déjà de l'œil du génie. Comme l'aigle qui, en se jouant dans les airs, ne perd pas un instant le soleil de vue, au milieu de sa vie folle et insoucieuse en apparence, César avait constamment l'œil fixé sur son but, le pouvoir suprême. Le front ceint de la couronne de

roses des festins, il rêvait un autre diadème; et quand ses amis récitaient des vers, il ne se souvenait, lui, que de ce passage d'Euripide qui exprimait sa pensée secrète : « S'il faut briser les lois, que ce soit pour l'empire ! » En le voyant dompter un cheval fougueux au Champ-de-Mars, lancer le javelot, traverser le Tibre à la nage avec l'adresse et la vigueur du plus rude légionnaire, malgré une apparente faiblesse de constitution : en l'entendant tonner dans la curie, ou faire éclater sa voix impérieuse au Forum, les vieux sénateurs tressaillaient sur leurs siéges, et pensaient aux Gracques et au proscripteur d'Arpinum. Mais lorsqu'ils le surprenaient drapant avec la plus grande attention les plis de sa toge, ou en relevant un coin devant son visage pour cacher les sourires de sa bouche féminine à la lecture d'un message d'amour, ou se grattant la tête du bout de l'ongle de peur de déranger sa coiffure et de montrer sa calvitie naissante, ils se rassuraient et disaient comme Cicéron : « Ce sybarite ne songe pas à bouleverser la république ! »

S'ils l'avaient observé avec plus de soin, ils auraient changé d'avis : la marche politique de César pendant dix ans, de 73 à 63, fut pleine d'activité, d'audace et d'habileté. Jamais, à Rome, on n'avait conçu de plan plus admirable; à la vérité, il fallait autant d'adresse et de patience pour le suivre que d'énergie pour le concevoir. César ne s'en écarta pas d'une ligne. Tout à coup on le voit paraître aux obsèques de Julia, sa tante, portant dans ses bras l'image de Marius. A l'enthousiasme frénétique soulevé dans les masses par la seule vue de cette image, qu'on ne pouvait exposer en public sous peine de mort, il comprit quelle influence il allait désormais, lui, neveu du grand homme, exercer sur le peuple, et il marcha tête levée. Un matin, Rome entière se précipite vers le Capitole : les trophées de Marius, monuments immortels de ses victoires sur les Kymris et les Teutons, avaient été replacés, éblouissants d'or, en ce même lieu d'où les avait arrachés un sénatus-consulte dicté par Sylla. Une foule immense les baignait de ses larmes; sa joie était de l'ivresse, l'étonnement du sénat, de la fureur. On demandait le nom du téméraire : « C'est moi », dit César au sénat. Et, devant ce mot et les acclamations unanimes du peuple, les patriciens gardèrent le silence.

Il n'était qu'édile curule quand il fit cela; élu président du tribunal

des enquêtes, il osa davantage. C'est la mémoire de Sylla lui-même qu'il attaque, bravant son parti tout entier encore maître du pouvoir. On se souvient de ce centurion qui, sur un signe du dictateur, était allé trancher la tête à Lucretius Offella sollicitant les suffrages au Forum : César le cita à son tribunal et le condamna comme homicide, malgré l'impunité que lui assuraient les décrets de Sylla. Par cette énergie et la libéralité qu'il déployait en toute occasion, donnant des deux mains aux citoyens pauvres, et réparant à ses frais les voies et les édifices publics, il avait conquis tout le parti démocratique si dévoué jadis à Marius.

Un seul homme partageait avec lui la popularité. Simple chevalier romain, Marcus Tullius Cicéron s'était élevé par son talent de parole aux premières dignités de la République. Le premier au barreau, il plaisait à la foule par une intarissable loquacité qu'au Forum il savait égayer de traits mordants et revêtir d'une forme triviale; il plaisait au sénat par la pompe et la solennité de son éloquence dans la Curie. Mais, manquant de naissance et n'ayant qu'à demi l'espoir de se faire adopter par l'oligarchie hautaine du Capitole, il se rapprochait tous les jours davantage du peuple, qui l'accueillait à bras ouverts. Les habiles du sénat comprirent ses hésitations : pour conserver le pouvoir que leur avait rendu Sylla, il leur fallait un chef agréable au peuple, et capable d'opposer au besoin la toge à l'épée. Cicéron leur parut être l'homme qu'ils cherchaient, et ils lui firent des avances que l'avocat romain accepta avec cet empressement que mettent les hommes de barreau à se jeter du côté où se trouvent le lucre et les honneurs.

Cet arrangement était conclu lorsque, en 63, Cicéron brigua le consulat. Porté par le peuple, qui le croyait l'ennemi des nobles, et par les nobles, sûrs désormais de son dévouement, il obtint une immense majorité. Son succès fut une révélation pour César : il devina aussitôt la transaction que tous ignoraient encore, et, pour écarter ce rival du Forum, il le força, par une manœuvre des plus adroites, à jeter lui-même son masque. A l'exemple de Marius, qui s'était toujours caché derrière un tribun pour faire la guerre légale, il fit proposer par Servilius Rullus une nouvelle loi agraire. Le piége était bien tendu, et Cicéron ne pouvait s'empêcher d'y tomber. Lié par ses engagements avec le sénat, il fallait nécessairement qu'il combattît la loi;

il la repoussa si chaleureusement, que le peuple, en comparant son discours aristocratique aux menaces qu'il adressait à l'aristocratie dans l'oraison contre Verrès, n'eut aucune peine à comprendre sa volte-face. Mais voulant que ce rôle d'avocat dévoué du sénat fût bien nettement dessiné, et tournant en même temps la colère inspirée au peuple par cette défection, César fit mettre en jugement, par un autre tribun de ses amis, le vieux sénateur Rabirius qu'on accusait d'avoir trempé, trente-sept ans auparavant, dans le meurtre de Saturninus et de Glaucia. Comme il s'agissait d'humilier le sénat en vengeant l'attentat commis sur des magistrats plébéiens, le peuple, qu'enflammait encore une image de Saturninus placée sur la tribune aux harangues, seconda cette poursuite avec passion. Cicéron eut beau déployer ses phrases les plus ondoyantes, cadencer les périodes les plus arrondies, aligner, selon les préceptes de l'école d'Athènes, les mots les plus sonores, la plèbe déguenillée de Rome et les rustiques citoyens de la campagne secouèrent la tête avec dédain. Il fallut que les sénateurs, descendus du haut de leur orgueil, vinssent solliciter humblement ceux qu'ils n'auraient pas daigné regarder la veille, et qu'ils touchassent en suppliants les mains calleuses de ces hommes auxquels les jeunes patriciens demandaient quelquefois, dans les comices, s'ils ne marchaient pas à quatre pattes... Harangues et supplications auraient été vaines toutefois, si un préteur n'eût dissous brusquement les comices en enlevant le drapeau blanc du Janicule, dont la disparition mettait fin à toute assemblée.

Mais en démasquant Cicéron et en humiliant le sénat, César était resté maître au Forum. Son élévation à la dignité de grand pontife et, bientôt après, à la préture, prouva sa force. Ces deux degrés franchis, la voie qui menait à l'empire allait s'élargissant devant lui, et il pouvait y devancer Pompée lorsqu'il y fut devancé lui-même par un nouveau concurrent.

Il y avait alors à Rome un patricien dont le visage d'une pâleur cadavéreuse, les yeux injectés de sang, le regard fixe et dur, les gestes saccadés et la démarche brusque et incertaine frappaient d'une sorte d'effroi : c'était ce fratricide qui, après avoir torturé au delà du Tibre le parent de Marius, était venu laver ses mains sanglantes dans l'eau lustrale du temple d'Apollon. Dix-neuf ans s'étaient écoulés depuis ce crime, et Catilina en avait alors quarante. S'il faut en

croire Salluste, Lucius Catilina était aussi vigoureux d'esprit que de corps, mais sa nature vicieuse inclinait au mal. Les discordes, les pillages, les agitations et les meurtres de la guerre civile avaient été les amusements de sa jeunesse; les révolutions furent les rêves de son âge mûr : seulement sa fière intelligence les faisait grands et beaux. Il voulait écraser cette détestable oligarchie sénatoriale gorgée d'or, gangrenée de vices, effrayante de corruption et d'égoïsme. « Plus je réfléchis, disait-il à ses amis, plus mon esprit s'enflamme de colère en songeant à l'avenir qui nous attend si nous ne savons pas reconquérir la liberté. Depuis que la République est devenue le patrimoine du petit nombre, quelques hommes oppriment le peuple et les nations, marchant insolemment sur nos têtes comme des rois et des tétrarques; et tandis que nous, plébéiens ou nobles, bons citoyens ou bons soldats, ne sommes qu'un vil rebut méprisé, repoussé, foulé aux pieds par ceux qui trembleraient à notre aspect si la liberté vivait encore !... Ils ont tout accaparé : le pouvoir, les faveurs, les honneurs, les richesses, et ne nous ont laissé que les périls, les affronts, les condamnations et la misère ! »

Tels étaient les motifs de Catilina quand il entreprit, pour renverser l'oligarchie, d'emporter d'assaut ce pouvoir suprême convoité par Crassus et Pompée, et vers lequel César plus habile se frayait pas à pas une voie souterraine. Comme il était le plus faible des ennemis du sénat, et qu'il le regardait comme son ennemi personnel depuis qu'il lui avait disputé le consulat, c'est lui qu'attaqua Cicéron. N'écoutons pas d'autre témoin que lui-même, et nous achèverons de voir à quoi se réduisait en réalité cette conjuration si formidable dans ses terreurs oratoires, et ce danger si terrible dans ses discours.

« Le groupe de factieux assemblés par Catilina se compose, disait Cicéron au Forum, de ceux qui doivent beaucoup mais qui possèdent bien davantage; seulement ils aiment tant leurs biens, qu'ils ne consentiraient pas, pour se libérer, à se séparer d'un arpent. Il y en a d'autres qui, bien qu'attachés au joug de l'usure, veulent arriver au pouvoir; mais comme ils désespèrent de monter aux honneurs dans un temps calme, croyant qu'ils auront plus de chances si la République était troublée, ils désirent un orage. La troisième classe des conspirateurs est formée d'hommes déjà vieux, mais endurcis par le travail, comme ce Mallius, par exemple, qui se donne

à Catilina. Ce sont ces vétérans que Sylla a établis dans les colonies de Fésule, grands et courageux citoyens, je l'avoue, mais qui ont dépensé leurs sesterces trop magnifiquement, bâtissant comme les heureux de Rome; leur ambition était d'avoir des terres, des palais, des esclaves, et de se délecter dans des festins. Aussi qu'est-il arrivé? qu'ils se sont si bien endettés, que, pour s'affranchir maintenant, ils auraient besoin de tirer Sylla des enfers. Vient ensuite un mélange confus d'hommes écrasés par le luxe, la paresse ou la débauche, et qui n'ont d'autre asile contre leurs créanciers et la justice que le camp de Mallius. Vil ramas d'insolvables que je ne prends pas pour des soldats!

« Je mets au cinquième rang les parricides, les assassins, les scélérats de profession, et au dernier, ces beaux jeunes gens élevés par Catilina, et qui ne le quittent jamais; ce sont eux que vous voyez si bien peignés, avec des robes flottantes, mais qui ne sont pas capables d'autre travail que de passer les nuits à table. Dans ce troupeau vont se jeter avec délices tous les joueurs, tous les adultères et tous les impudiques de Rome. C'est le *séminaire* (*seminarium*) de Catilina! Chers enfants que nous allons perdre, et dont le malheur m'afflige en vérité!... Car comment feront-ils pour supporter les neiges et les brouillards de l'Apennin?... L'hiver est dur au pied des montagnes, et il ne suffit pas, pour braver le froid, de s'y être habitués comme eux en dansant nus dans les festins! — Oh! la redoutable guerre que celle où le général aura pour cohorte prétorienne tout ce troupeau d'efféminés!

« Voyons maintenant, Romains, ce que nous pouvons opposer à cette terrible armée de Catilina. Nous avons d'abord nos troupes et nos légions, nos généraux et nos consulaires, qui peuvent bien lutter contre Mallius, ce gladiateur cassé et estropié de Sylla. Nous avons, pour tenir tête à cette bande demi-nue et demi-morte d'hommes perdus, la fleur et la force de l'Italie; nous occupons les villes, les colonies, les municipes, et il ne leur reste pour citadelles que les monticules des bois. Mais sans compter les ressources immenses dont nous disposons, et qui manquent au parti de ce larron avec lequel je ne veux pas vous laisser même un instant en parallèle, a-t-il le sénat, les chevaliers, le peuple, la ville, le trésor, les revenus de l'empire, toutes les provinces et toutes les nations alliées?... »

Non, Catilina ne les avait point, et c'est ce qui affaiblit singulièrement ce danger que Cicéron, inconséquent par nature et par profession, présentait à la fin de son discours comme le plus grand qui fut jamais. Général en robe, comme il s'appelait lui-même avec un épanouissement d'orgueil si naïf, il voulait une campagne où l'on pût triompher avec éclat sans le moindre péril, et il enfla outre mesure la conjuration de Catilina. Sans preuves réelles, sur le simple témoignage d'une femme perdue, le 6 des ides de novembre, Cicéron convoque le sénat dans le temple de Jupiter Stator, et là, quand il a rempli la ville de légionnaires, et que les armes d'une foule de chevaliers brillent autour de la Curie, il apostrophe Catilina, l'irrite, et le pousse à bout par ces paroles célèbres :

« Pars! les portes de Rome te sont ouvertes, sors-en vite! Purge la ville de ta présence! Je me sentirai délivré d'un lourd fardeau en voyant les murs entre nous. Tu ne peux rester ici plus longtemps, je ne le veux pas, je ne l'entends pas, je ne le souffrirai pas!... Pars donc, te dis-je, va-t'en! Le silence du sénat ne te dit-il pas que si tu attends qu'on prononce le mot d'exil, il sera prononcé?... Tu vois tous ces chevaliers et ces braves et honnêtes citoyens en armes qui environnent la Curie; tu es témoin de leur affluence et de leur zèle; tu as entendu tout à l'heure leurs clameurs menaçantes; c'est à peine si je peux retenir leurs bras et leurs poignards. Et cependant, si tu consens à partir, je me fais fort d'obtenir d'eux qu'ils t'accompagnent jusqu'aux portes. Sors donc, je te le répète : que les pervers se séparent des bons; qu'ils mettent, comme je l'ai souvent dit, les murs de Rome entre eux et nous; qu'ils cessent de tendre des piéges au consul jusque dans sa maison, d'entourer le tribunal du préteur, de venir avec des glaives au sénat, de préparer des torches pour incendier nos maisons; qu'on lise enfin sur le front de tout citoyen les sentiments qu'il a pour la patrie. Pars sous ces auspices, Catilina; va nous faire une guerre sacrilége qui soit le salut de la République, ta perte et celle de tous ceux que t'associent les crimes et le parricide. »

Sous l'aiguillon de ces insultantes personnalités, Catilina avait bondi plusieurs fois de fureur; plusieurs fois il avait interrompu le consul pour nier ses accusations, en appeler au sénat et demander des juges. Aussi, quand Cicéron eut cessé de parler, Catilina se leva; mais son émotion était telle, qu'à peine s'il put articuler ces mots

d'une voix tremblante et saccadée : « Je vous en conjure, pères conscrits, réfléchissez! avant de prêter l'oreille à ces mensonges téméraires. Songez que je suis un Sergius; que mes aïeux ont noblement servi la République; et c'est leur descendant qui voudrait la perdre aujourd'hui et la laisser sauver par Cicéron, un inconnu! un Sabin! un intrus qui n'a pas même de maison à Rome! un lâche qui... » Interrompu à cet outrage par les amis de Cicéron, dont les plus ardents lui criaient : « Méchant! rebelle! parricide! » Catilina se redressa, et magnifique d'indignation et de colère, il sortit de la Curie en jetant à ses ennemis ce défi menaçant : « Vous voulez mettre le feu à ma maison; eh bien! soit! je l'étoufferai sous les ruines de vos palais! »

Le soir, il était sur la voie Flaminia et se dirigeait vers le camp de Mallius, établi à Fésule. Le vétéran de Sylla ne l'avait pas attendu pour lancer son manifeste. Cette pièce, rédigée en termes assez modérés, était ainsi conçue :

« Nous prenons à témoin les dieux et les hommes, qu'en recommençant la guerre, notre pensée n'est pas de combattre contre la République, mais de défendre seulement notre liberté personnelle. La barbarie des usuriers et l'odieuse tolérance du préteur à leur égard, en nous réduisant tous à la misère et au désespoir, nous a réduits à cette extrémité. Vos pères, ô patriciens, qui avaient au moins pitié du pauvre peuple, vinrent souvent en aide par leurs décrets aux débiteurs insolvables : de nos jours, avec l'assentiment des gens de bien, les dettes ont été ramenées au quart, de telle sorte qu'avec une pièce d'airain on a pu payer une pièce d'argent. Nous n'en demandons pas davantage. Pour acquérir le droit de participer au gouvernement ou pour abaisser l'orgueil de ses maîtres, le peuple armé s'est quelque fois séparé des grands : bien loin d'imiter cet exemple, nous n'ambitionnons, nous, ni l'autorité, ni les richesses, ces grandes causes des discordes humaines; la seule chose que nous voulons, c'est la liberté à laquelle des gens de cœur ne renoncent qu'avec la vie. Nous supplions donc le sénat et les consuls, de prendre en pitié la misère de tant de citoyens. Rendez-nous, pères et magistrats du peuple, ce bouclier de la loi, que nous arrache le préteur, et ne nous imposez pas par un refus cette nécessité cruelle de marcher à la mort, en nous disant qu'il ne nous reste plus qu'à la faire payer le plus cher possible à nos concitoyens. »

Cet appel venait d'être adressé au sénat par Marcius, le chef des légions de l'Étrurie, lorsqu'un sénateur nommé Catulus, ayant reçu de son côté une lettre de Catilina, se hâta de la communiquer à ses collègues. Le ton de cette lettre ne contrastait pas moins, par sa modération, que le manifeste de Mallius avec les sanglants projets que prêtait Cicéron à celui qui l'avait écrite :

« La foi rare et fidèle, disait Catilina à son ami, que tu m'as toujours gardée et qui m'est si douce, me répond que tu ne m'abandonneras pas dans cette grande calamité. Je ne dis rien pour justifier le parti que je viens de prendre : ma conscience est en paix sur ce point ; mais je veux te faire juge de la légitimité de mes motifs. Abreuvé d'injustices, poussé à bout par les outrages de mes ennemis, privé de la récompense due à mes services et des honneurs où m'appelait mon rang, j'ai pris en main, selon ma coutume, la cause des malheureux, qui cette fois était la mienne. Non que je ne puisse et largement payer toutes mes dettes et faire pour moi ce que, grâce à la libéralité d'Aurelia Orestilla et de sa fille, j'ai fait pour les autres, mais parce que je ne puis me voir de sang-froid écarter des honneurs qui sont prodigués à des hommes indignes. Dans cette extrémité, j'ai pris la seule voie qui me restait pour sauvegarder ma dignité. J'aurais voulu t'écrire plus au long, mais j'apprends qu'on prépare contre moi les dernières violences. Je te recommande Orestilla et la confie à ta foi ; protége-la, je t'en supplie par la tête de tes enfants. Adieu !... »

La lettre de Catilina, si différente par son style de l'apostrophe de Cicéron, ne produisit aucun effet sur l'esprit prévenu de la majorité du sénat : son consul pacifique effaça vite la bonne impression qu'elle aurait pu faire, en ajoutant une nouvelle scène à l'intrigue si laborieusement enfantée de sa conjuration. Quelques jours après le départ de Catilina, il réunit de nouveau les pères conscrits dans le temple de la Concorde, et leur présenta les complices du fugitif, Lentulus, Gabinius, Statilius et Céthégus. Des députés allobroges, témoins suspects, car ils avaient le plus grand intérêt en ce moment à gagner les bonnes grâces du consul, accusèrent ces quatre patriciens d'avoir voulu les entraîner dans leurs complots, et sur le témoignage de ces Barbares et la lecture de quelques missives conçues en termes assez vagues, Cicéron, qui disait la veille, en plein Forum : « Il n'y aura pas

une seule goutte de sang versé », demanda les têtes des quatre accusés présents, et de cinq contumaces. Toutefois, on ne vota pas ce jour-là ; mais le lendemain des nones de décembre, la délibération s'ouvrit sur la proposition du consul. Cicéron, qui présidait le sénat, ayant demandé, selon la coutume, au premier inscrit sur l'album, quel était son avis, ce sénateur opina pour la *dernière peine*, et sa réponse fut répétée successivement par quatorze sénateurs. César était le quinzième. Dès que Cicéron lui eut adressé la formule consacrée : « Parle, Julius César ! celui-ci se leva, et dans un discours admirable démontra si éloquemment l'injustice et l'inopportunité d'un arrêt de mort, que ceux mêmes qui l'avaient déjà prononcé revinrent sur leurs pas, et s'enveloppant dans le vague de la phrase, déclarèrent qu'ils n'avaient entendu appliquer que l'exil. Cicéron eut beau déployer toutes les ruses de son éloquence, l'avis de César prévalait, sans Caton.

Arrière-petit-fils du censeur, Caton, surnommé depuis d'Utique, marchait avec ostentation sur les pas de son bisaïeul. Vêtu de la plus vile pourpre, il dînait avec des figues pour condamner la table somptueuse de Lucullus, se promenait nu-pieds dans le Forum pour faire remarquer les brodequins rouges de César, et donnait de l'ail et des laitues au peuple, pour se moquer des festins publics de Crassus. Sévère disciple d'ailleurs de la secte stoïcienne, il était le censeur-né et accepté de ses contemporains et de son siècle. Comme son opiniâtreté de caractère et son tempérament bilieux le poussaient à prendre toujours le contre-pied des autres, il se garda bien de laisser échapper cette occasion. César avait parlé pour la clémence, il parla, lui, avec acharnement pour la rigueur; et, ce que Cicéron n'eût osé faire, il attaqua César lui-même. Plus d'une allusion transparente alla frapper sur son siége le chef du parti populaire et le présenta comme complice; mais, supérieur à tous ces hommes, César n'écoutait pas. Pendant le discours de Caton, et au moment où tous les yeux étaient fixés sur lui, où les jeunes chevaliers postés par Cicéron à la porte du temple apprêtaient déjà leurs poignards, il lisait un billet à la dérobée, en se cachant d'un pan de sa toge. Cette indifférence piqua au vif l'irascible Caton. S'interrompant tout à coup : « Qui sait, s'écria-t-il, si dans ce moment César ne correspond pas avec les conjurés! Ce billet contient peut-être la preuve de son crime; consul, ordonne qu'il soit lu tout haut! » A ce mot, César tendit la lettre à

l'orateur, qui n'eut besoin que d'y jeter un coup d'œil pour reconnaître l'écriture et le sceau de sa sœur Servilia, et pour se convaincre qu'il n'y était pas question de politique. La jetant à ses pieds avec l'épithète qu'il méritait si souvent lui-même, il continua son discours et triompha.

Conformément à son avis, le sénat fut pour la mort; et peu s'en fallut que César ne payât de sa vie son appel à la clémence. Les chevaliers, n'attendant pas la fin de la délibération, avaient envahi le temple en armes, et l'entouraient comme des furieux. Sans quelques hommes intrépides qui, lui faisant un rempart de leurs corps, arrêtèrent ces assassins, c'en était fait du futur conquérant des Gaules. Les chevaliers, brandissant leurs glaives, regardaient Cicéron; celui-ci redoutant les suites d'un pareil meurtre, fit un signe, et les glaives se baissèrent devant César, qui, traversant tranquillement leurs rangs, sortit du sénat en disant qu'il n'y rentrerait que lorsque d'autres consuls sauraient en faire respecter le seuil.

Armé du sénatus-consulte qui prononçait la mort, Cicéron sortit après lui. A voir l'appareil menaçant et la forêt d'épées nues et de piques dont il s'était entouré, on aurait pu croire qu'un autre Hannibal campait sous les remparts de Rome; il ne s'agissait cependant que du supplice de cinq prisonniers. Ils furent traînés, chargés de fers, au milieu d'une forêt d'épées, à la prison du Capitole, et Cicéron présida lui-même à l'exécution, qui eut lieu à la lueur des torches. Amenés par des triumvirs capitaux, Lentulus, Céthégus, Statilius, Gabinius et Céparius furent poussés successivement dans le Tullianum. A mesure qu'ils tombaient dans le souterrain, ils étaient étranglés par les bourreaux. Quand tout fut fini, Cicéron, escorté d'une foule de sénateurs, de chevaliers et de soldats, descendit au Forum, et jeta triomphalement ce mot à la foule muette : « *Vixerunt!* Ils ont vécu ! »

Quelques jours plus tard on reçut la tête de Catilina : après avoir combattu aussi vaillamment que Spartacus au pied de l'Apennin, il était tombé, comme le gladiateur, sur un monceau de morts, et il ne manqua plus rien au triomphe de Cicéron. Ivre de joie et d'orgueil, il se hâta d'écrire à Pompée qu'il venait d'égaler ses exploits immortels; il courut jurer au Forum qu'il avait sauvé la République, et, gardant pour le sénat ses phrases les plus solennelles, voici comment il

se jugea, du haut de sa chaire curule, pour avoir fait étrangler la nuit cinq prisonniers dans le Tullianum : « Je viens de courir des périls qui seront à jamais mémorables, non-seulement parmi le peuple que j'ai sauvé, mais parmi toutes les nations du monde. Qu'on célèbre Scipion, celui qui, par sa prudence et sa valeur, contraignit Hannibal de regagner l'Afrique et d'abandonner l'Italie ; qu'on décerne de justes louanges à l'autre Scipion, le destructeur de Carthage et de Numance, deux cruelles ennemies de Rome; qu'on regarde comme un homme digne d'honneurs Paul Emile, qui triompha de Persée; qu'on admire éternellement la gloire de Marius, qui sauva deux fois Rome des Barbares; qu'on mette avant tous ces grands hommes, Pompée, dont les conquêtes n'ont point d'autres bornes que les bornes mêmes du soleil, mon nom trouvera place parmi ces noms, ma gloire brillera au milieu de toutes ces gloires! » Et, entraîné par ce torrent de vanité, Cicéron poussa ce cri de triomphe de la parole : *Que la toge mène l'épée!*

L'épée répondit à la toge par le triumvirat. César et Pompée venaient d'arriver à Rome, de retour, l'un d'Ibérie où sa préture avait été fructueuse, l'autre d'Asie, dont il avait heureusement fini la longue guerre par la mort de Mithridate. Ayant apporté un butin immense et doublé les revenus du trésor, Pompée comptait sur la reconnaissance du sénat; mais le lendemain de son triomphe, qui dura deux jours, il se trouva seul au milieu de cette oligarchie défiante et jalouse. Lucullus ne lui pardonnait pas sa gloire : ulcéré jusqu'au fond du cœur de voir ces lauriers qu'il avait abattus avec son épée, orner la tête d'un rival qui ne s'était donné que la peine de les recueillir, il répétait à chaque instant : « Comme un vautour avide et lâche, qui suit le chasseur à l'odeur du sang pour lui voler sa proie, Pompée triomphe des victoires des autres. » Ni la vie de sybarite qu'il menait dans ses magnifiques jardins de Tusculum ou de la colline Hortulane, ni les délices de ses villas de Naples, ni les festins asiatiques de la salle d'Apollon, n'avaient éteint sa haine. Aussi, quand Pompée vint au sénat, il le trouva devant lui, ennemi ardent, dédaigneux, inflexible. Tout ce qu'il demandait, des terres pour ses vétérans et une confirmation solennelle de ses actes, lui fut refusé à l'instigation de Lucullus, qu'appuyait vivement Crassus le riche, dont la vanité blessée se souvenait avec amertume que Pompée avait aussi voulu lui ravir l'honneur de la guerre des esclaves.

Ainsi repoussé et humilié par l'oligarchie, Pompée se tourna aussitôt du côté de César qui en était l'ennemi déclaré. Celui-ci avait tout pouvoir sur l'esprit de Crassus; il le ramena facilement, et une coalition, dans laquelle s'unissaient les trois leviers politiques les plus forts, l'intelligence, l'épée et l'argent, se forma entre ces trois hommes. La lutte était dès lors inévitable : elle commença vive et acharnée à l'instant même. Il avait été convenu entre les triumvirs que César serait porté au consulat. Pour l'empêcher d'y arriver, le sénat résolut de lutter contre la bourse de Crassus. Il avait à sa disposition le trésor public : de l'avis du sévère Caton lui-même, il y puisa si largement, et fit distribuer tant d'argent dans les comices par ses répartiteurs (*divisores*), qu'il réussit à donner pour collègue à César Calpurnius Bibulus, le plus opiniâtre de ses adversaires. Nommé malgré les efforts et les intrigues de l'oligarchie, César lui donna le lendemain la mesure de son habileté et de sa force. Isoler l'ennemi était son grand art : il commença par détacher tous les prolétaires du sénat en ressuscitant la loi agraire. Les millionnaires du patriciat la croyaient enterrée pour toujours avec les Gracques, aussi frémirent-ils de colère quand un des leurs, un grand pontife, un consul, vint leur proposer une loi ayant pour but de partager par portions égales les meilleures terres de la Campanie, entre ceux des citoyens pauvres qui avaient trois enfants. On en comptait vingt mille à Rome, qui accoururent en armes au Forum, en apprenant que le sénat repoussait la loi. C'est là ce que voulait César : profitant de l'agitation populaire, il sort de la Curie, présente la loi aux tribus, et, faisant monter Pompée sur les rostres, lui demande très-haut ce qu'il pense de sa proposition : « Je l'approuve, répondit Pompée. — Et si quelqu'un la combattait et prétendait s'y opposer de force, continua César, viendrais-tu la défendre avec le peuple ? — Oui, dit Pompée, j'y viendrais avec l'épée et le bouclier ! »

Les applaudissements soulevés par cette franche déclaration retentissaient encore du Capitole au Palatin, quand le consul Bibulus, descendu en toute hâte de la voie Sacrée, fend la foule, s'élance à la tribune et crie qu'il s'oppose à la loi. A ces paroles, la fureur des pauvres, anciens légionnaires pour la plupart, éclate par des cris et des menaces de mort. On se jette sur Bibulus, on brise ses faisceaux, on met en pièces sa robe de pourpre, et, comme marque ignomi-

nieuse du mépris de l'armée pour les magistratures patriciennes et pour ce grand corps du sénat, si longtemps auguste et sacré, comme image de l'avilissement où elle entendait le plonger désormais, un vétéran pompéien renverse un panier de fumier sur Bibulus et le couvre d'ordures de la tête aux pieds. Le consul, au désespoir, découvrant sa poitrine, demandait la mort après l'outrage. Ses amis l'entraînèrent de force dans le temple de Jupiter Stator, situé tout près des Rostres, au bas du Palatin. Caton arrivait sur ces entrefaites : jeune et fort, il perce la foule et parvient à la tribune, d'où l'arrachèrent violemment les amis de César. Jeté hors du Forum, il y rentre d'un autre côté et reparaît tout à coup sur les Rostres, criant à pleine voix contre la loi : cette fois on l'emporta si loin qu'il ne revint que lorsque la loi fut votée.

Le sénat était vaincu, mais il lui restait encore un redoutable auxiliaire, l'ordre équestre : César le lui enleva avec la même habileté. Les chevaliers étaient les usuriers légaux et honorés de Rome : fermiers des revenus publics, ils amassaient à ce métier des fortunes immenses et s'arrangeaient toujours de façon à devoir au trésor et à se faire donner quittance par le sénat quand ils l'avaient secondé dans les troubles. Depuis la mort de Catilina ils étaient en instance pour une demande de cette nature auprès des pères conscrits : ceux-ci ajournant toujours, César, qui ne les consultait plus, prit sur lui de faire la remise à l'ordre équestre du tiers de l'arriéré. On vit alors combien l'intérêt est puissant sur le cœur des hommes. Ces mêmes chevaliers qui avaient envahi, l'épée à la main, le temple de la Concorde, quatre ans auparavant, pour égorger César au moindre signe de Cicéron, allaient proclamant partout ses mérites et sa justice, parce qu'il ne les dépouillait pas du fruit de leurs rapines. Ce plébiscite, celui de la loi agraire, des combats de gladiateurs et des spectacles donnés au peuple avec la magnificence d'un homme qui ne comptait plus ses créanciers et qui pouvait puiser jusqu'à huit cent trente talents (deux millions quatre cent quatre-vingt-dix mille francs) dans l'arche de Crassus, lui valurent le gouvernement pour cinq ans de la Gaule cisalpine et transalpine avec quatre légions.

En partant pour venger sur les fils du Brenn le désastre de l'Allia et la rançon du Capitole, César resserra les nœuds du triumvirat et le fortifia par un double mariage : il donna sa fille à Pompée et épousa

celle de Pison, qu'il fit nommer consul en même temps qu'il désignait pour le tribunat deux ennemis personnels de Cicéron, Vatinius et Clodius Pulcher. Sûr désormais que son influence ne perdrait rien par son absence, il alla porter dans les Gaules, au bout de son épée, le gouvernement, les lois, les mœurs et la civilisation de Rome. Débarrassé de ce terrible ennemi, le sénat se crut sauvé, et Cicéron respira. Ils ne savaient pas qu'en partant, César avait enfermé un loup des Apennins dans le bercail de l'oligarchie. Clodius, surnommé Pulcher, parce que, selon la remarque sensée de Plutarque, il était plus beau qu'il ne convient à un homme, avait été surpris dans la maison de César essayant de profiter des mystères de la bonne déesse pour séduire sa femme. César, homme d'esprit et politique habile avant tout, refusa hautement de croire à l'attentat de Clodius et lui prêta même de l'argent pour acheter ses juges; puis il répudia Pompéia, en protestant qu'il la croyait innocente, mais que la femme de César ne devait pas même être soupçonnée. Par ce moyen, en même temps qu'il pouvait contracter un nouveau mariage utile à ses vues sans froisser la famille de Pompéia, il s'était fait, de ce jeune homme ardent et sans frein, un partisan à toute épreuve. Bien moins adroit, Cicéron avait suivi la marche contraire. Soit pour satisfaire quelque rancune, soit par hypocrisie, affectant tout à coup un grand zèle pour ces pratiques religieuses dont il riait tout haut, il avait fait contre Clodius un plaidoyer accablant : aussi ce dernier, qui ne respirait que vengeance, n'eut pas plus tôt en main la puissance tribunitienne, qu'il se hâta de faire expier au consul en robe ses exploits nocturnes du Tullianum.

« On interdira le feu et l'eau à quiconque aura violé les lois en ôtant la vie à un citoyen sans jugement. » Telle était la rogation qu'il vint lire au Forum. Cicéron, foudroyé, perdit tout sang-froid et toute dignité. Celui qui, depuis quatre ans, abusait de la patience du sénat et du peuple, en ressassant à tout propos et répétant sans cesse : Catilina! Catilina! Catilina! se laissa aller aux derniers degrés de la faiblesse quand on lui demanda compte de ce meurtre extra-judiciaire pour lequel il s'était si fièrement comparé aux Scipions, à Paul Émile, à Marius et à Pompée lui-même. Vêtu de deuil, on le vit solliciter dans toutes les rues de Rome, pleurant, gémissant, se lamentant, et tombant aux genoux du premier venu. Le spectacle d'une telle

lâcheté fut odieux à ce peuple chez qui le courage était une seconde nature, et Marcus Tullius Cicéron, couvert de huées par les Quirites et bafoué insolemment par Clodius, qu'il avait la bassesse de fatiguer de ses supplications, fut forcé, pour éviter pire, de se condamner à l'exil. Tandis qu'il portait aux rois et aux cités les lettres de recommandation du sénat, Clodius, achevant sa vengeance, faisait raser sa maison du Palatin et ses villas.

Cependant Pompée, dont l'orgueil nourrissait sans cesse l'ambition, couvait dans l'ombre l'espoir du pouvoir suprême. Tant que le tribun Clodius humilia Cicéron et débarrassa le triumvirat d'un surveillant incommode en éloignant Caton, sous prétexte de mission à remplir en Chypre et à Byzance, Pompée ne bougea pas; mais cette impassibilité disparut lorsque Clodius l'attaqua lui-même. Le jeune tribun s'enivrait de son double succès. Voyant le peuple s'émouvoir et marcher comme un seul homme à sa voix, il oublia qu'il n'était que l'instrument des triumvirs et les attaqua avec l'imprudence de son âge et la chaleur de son caractère. Un jour que Pompée assistait au procès d'un de ses clients, Clodius monte sur un lieu élevé d'où il pouvait être vu de tout le monde, et s'adressant à la foule turbulente et insolente d'amis qui l'entouraient : « Quel est, leur demanda-t-il en secouant sa robe, quel est le souverain le plus intempérant de cette ville? — « Pompée, répondirent en chœur ses amis. — « Quel est l'homme qui cherche un homme? » — « Pompée! » — « Quel est celui qui se gratte la tête du bout du doigt? — « Pompée!... » Chaque fois que ces jeunes fous répétaient ce refrain et livraient aux risées du peuple un nom si vénéré naguère, le sénat applaudissait par vengeance, la foule par légèreté. Pompée, rentra chez lui, furieux contre Clodius, et bien résolu à châtier son insolence. Après y avoir rêvé avec ses amis, il ne trouva pas de moyen plus prompt et meilleur que le rappel de Cicéron.

En conséquence, seize mois après son exil, Pompée, tenant par la main Quintus, paraît au Champ-de-Mars et prie le peuple de lui accorder la grâce de son frère. Il y eut bien des coups donnés et quelques citoyens tués de part et d'autre, mais enfin Pompée l'emporta sur Clodius. Rappelé par un plébiscite, Cicéron trouva toute l'oligarchie aux portes de Rome. On lui fit une entrée triomphale. Appien dit que la journée suffit à peine aux salutations d'usage en pareil cas.

En ramenant Cicéron, Pompée ne songeait pas seulement à mater le tribun, il voulait, par l'intermédiaire du vainqueur de Catilina, se réconcilier avec le sénat. Dans sa reconnaissance, Cicéron travailla avec ardeur à opérer ce rapprochement. Une loi servit de prétexte : chargé pour cinq ans, par décret du sénat, d'approvisionner la République, Pompée fut investi, tant sur mer que sur terre, d'une autorité sans contrôle et sans limites. Reconnaissant à son tour, il cède une bande de ses vétérans les plus audacieux à Cicéron, qui, leur donnant pour chef Milon, un autre tribun du peuple, léger de probité et de scrupules, se mit à lutter d'illégalité et de violence avec Clodius.

Pendant ce temps-là, César fondait sa grandeur sur la victoire. Il y avait un siècle que Rome convoitait la Gaule. Cent cinquante-quatre ans avant notre ère, les légions, conduites par Quintus Opimius et par Fulvius Sextius, intervenant dans l'intérêt de Massalie (Marseille), l'alliée fidèle, étaient venues planter les premiers jalons de la conquête en battant les peuples de la côte et jetant les fondements d'Aix. Élargie par Fabius, qui défit les Arvernes, et par Crassus, qui établit chez les Volsques Tectosages la forte colonie de Narbonne, la voie ambitieuse s'ouvrait magnifique devant César. Il s'y précipita tête baissée avec l'audace et l'effrayante activité qui le caractérisaient. En moins de cinq ans il refoula dans ses montagnes une émigration formidable d'Helvétiens, rejeta les blonds soldats d'Arioviste au delà du Rhin, écrasa trois cent mille Belges sur les bords de l'Aisne, soixante mille Nerviens derrière la Sambre, vendit à l'encan cinquante-trois mille Atuatiques, coula bas les deux cents galères des Vénètes, et, nouveau Marius, rompit entre le Rhin et la Meuse, une masse de quatre cent mille Usipiens et Tenetères, tandis que ses lieutenants dispersaient cinquante mille Ibères sous les Pyrénées.

Au milieu de ces beaux faits d'armes dont l'éclatant retentissement au Champs-de-Mars et au Forum, en flattant vivement l'orgueil national, lui gagnait tout le peuple, César, qu'enrichissait sa gloire, avait fait distribuer à ses amis de Rome une partie de son butin et était venu passer l'hiver à Lucques. Tout le monde y courut adorer le soleil levant. Ceux qui remplissaient des magistratures annuelles ou qui avaient des commandements particuliers en Italie s'y rendaient avec un tel empressement, qu'on voyait quelquefois à sa porte plus de cent vingt faisceaux de proconsuls et de préteurs. Il n'y manqua pas une

dame romaine, et l'oligarchie elle-même y fut représentée par deux cents sénateurs, parmi lesquels Crassus et Pompée ne se distinguaient que par leur zèle. César renvoya toute cette foule chargée de présents et disposée à lui prêter le concours le plus énergique. Il demeura convenu entre Pompée, Crassus et lui, que les deux premiers se feraient porter au consulat en se partageant les autres gouvernements, et qu'il serait prorogé pour cinq ans dans le sien.

Malgré son avilissement, quand ce partage des dignités et du pouvoir fut connu à Rome, l'aristocratie indignée protesta dans la première assemblée où Crassus et Pompée parurent. Le consul Marcellinus osa se lever de son tribunal et les somma de dire s'ils poursuivraient le consulat. Tous deux gardaient le silence; mais le peuple leur ayant ordonné de répondre, il fallut parler. Pompée dit alors qu'il n'ambitionnait aucune magistrature, mais qu'il pourrait bien demander le consulat pour contenir les factieux et les méchants. Quant à Crassus, plus dissimulé, il se contenta de répondre qu'il ferait ce qu'il jugerait le plus utile pour la République. Marcellinus, feignant de se payer comme tout le monde de ces paroles ambiguës, s'attacha donc à Pompée et déclama contre son ambition avec tant d'aigreur et de violence que le gendre de César, hors de lui, le menaçant du geste : « Tu es, lui cria-t-il, le plus injuste et le plus ingrat des hommes : il ne te souvient donc plus que c'est moi qui, de muet, t'ai fait éloquent, et d'affamé que tu étais, si plein, que tu vomis maintenant contre ton maître ! »

Cette fois cependant Pompée s'en tint aux menaces; mais le jour des comices il employa les voies de fait. Comme Lucius Domitius Œnobarbus, le seul qui n'eût pas craint de se mettre sur les rangs, descendait avant le jour au Champ-de-Mars pour solliciter les suffrages, suivi de Caton, son beau-frère, les sicaires de Pompée se jettent sur l'esclave qui marchait devant eux et le tuent. Domitius, au premier cliquetis des armes, prit la fuite, et Caton, qui voulut résister, fut blessé au bras. Le sénat se hâta de revêtir les robes de deuil comme dans les calamités publiques. Mais, malgré ses protestations et l'opposition acharnée de Caton, Crassus et Pompée obtinrent le consulat et César la prorogation de son commandement dans les Gaules.

Resté seul maître du terrain, car l'avare Crassus, malgré ses soixante ans, était allé faire la guerre aux Parthes, Pompée s'appliqua

dès lors à plaire uniquement au peuple. Il venait de bâtir au bout du cirque de Flaminius, sur la rive gauche du Tibre et vis-à-vis le Janicule, un théâtre portant son nom, dont la dédicace fut célébrée par des fêtes magnifiques. On y donna d'abord des jeux gymniques et musicaux; puis cinq cents lions s'y déchirèrent successivement, et enfin, au témoignage de Plutarque et de Dion, qu'il faut citer pour rendre ces choses croyables, dix-huit éléphants combattirent contre des gladiateurs. Ces grands spectacles lui attirèrent l'admiration et les sympathies d'un peuple qui n'aimait que les émotions fortes et l'odeur du sang, et qui lui en montra sa gratitude dans une douloureuse circonstance. Bien qu'il eût déjà passé l'âge d'aimer et d'être aimé, Pompée adorait sa jeune femme, et, s'il faut ajouter foi aux affirmations de l'histoire, ce tendre sentiment était partagé par Julia. Un jour où le peuple était assemblé pour l'élection des édiles, on en vint aux mains un peu plus chaudement que d'habitude : il y eut des morts et des blessés, et Pompée, qui se trouvait au milieu de la bagarre, fut couvert de sang. Il envoya chercher une autre robe à sa maison, qui était entre son théâtre et le temple de la Fortune Équestre. Sa femme, voyant celle qu'on rapportait tout ensanglantée, le crut massacré, et s'évanouit. Elle mourut quelque temps après des suites de ce trouble, et Pompée se disposait à aller ensevelir ses restes dans une terre patrimoniale qu'il avait auprès d'Albe, lorsque le peuple, voulant faire éclater publiquement ses sympathies, enleva le cadavre et porta la fille de César au Champ-de-Mars.

Presque en même temps on apprit la mort de Crassus, tombé dans les piéges des Parthes et décapité sur les bords de l'Euphrate. Pompée restait donc seul en face de César au moment où la mort de Julia venait de briser le lien qui aurait peut-être encore retenu deux hommes dont l'un, selon la poétique expression de Lucain, ne voulait pas d'égal, et dont l'autre n'avait jamais souffert de supérieur. Il était évident que le monde romain allait sembler trop étroit pour leur ambition, quand un de ces événements imprévus qui, jetés par le hasard dans la balance politique, la font tout à coup pencher d'un côté, vint hâter la rupture. Le tribun Clodius, avec qui Pompée s'était réconcilié depuis peu, venait à cheval de sa villa. Il se croisa avec Milon, le chef des sicaires de Cicéron, sur la voie Appienne, au point où elle descend la pente allongée du coteau vers l'ancien emplacement de Bo-

villæ. Ennemis mortels, ils ne firent qu'échanger un regard menaçant et passèrent; mais un esclave de Milon, ayant rebroussé chemin, courut après Clodius et le renversa d'un coup d'épée donné par derrière. L'esclave de Clodius, prenant son maître dans ses bras, le porta tout sanglant dans l'hôtellerie (*mansio*) voisine, où Milon s'empressa d'aller l'achever.

A la nouvelle de cet assassinat, le peuple, qui aimait Clodius, fut si ému qu'il passa la nuit dans le Forum, et le lendemain il voulut qu'on exposât le cadavre de l'ancien tribun auprès de la tribune aux harangues. La vue de ce corps ensanglanté augmentant la fureur de ses partisans, ils crièrent bientôt qu'il fallait le montrer au sénat pour lui reprocher la lâcheté avec laquelle il tolérait le crime. On transporta donc le cadavre devant la Curie, et là, les plus irrités, s'emparant des siéges curules des sénateurs, en composèrent un bûcher dont les flammes mirent le feu au palais même du sénat et à beaucoup de maisons voisines, qui brûlèrent en même temps que la dépouille mortelle de Clodius.

Tout le monde était consterné : seul, l'assassin n'avait rien perdu de son audace. Entouré d'une multitude d'esclaves et d'hommes des champs armés, il affectait une confiance insolente. Cependant, comme il était indispensable qu'il se couvrît, même au milieu de ce mépris éclatant de la loi, d'une apparence d'absolution légale, il fit distribuer de l'argent dans les tribus, acheta la complicité de Marcus Cœlius, un des tribuns, et l'éloquence de Cicéron, puis comparut devant une assemblée formée de ceux qui avaient vendu leur suffrage. C'était un beau champ pour Cicéron : sûr d'avance des voix de ses juges, il allait innocenter le meurtrier et dévouer la victime aux dieux infernaux. Par malheur pour sa faconde, on ne lui en laissa pas le temps : comme il finissait son exorde, une foule de plébéiens qui n'avaient pas vendu leurs voix se précipitèrent en armes dans le Forum. Milon et Cœlius se sauvèrent déguisés en esclaves, mais leurs adhérents payèrent pour eux. Tous ceux qui se trouvaient autour des rostres, soit citoyens, soit étrangers, les riches surtout, dont on voyait briller les toges et les anneaux d'or, furent égorgés. Montant comme une mer furieuse, l'anarchie entraînait violemment au désordre pauvres, hommes libres, esclaves; et comme l'insurrection était venue après le meurtre, après l'insurrection vinrent le pillage et le vol.

Le sénat s'assembla saisi de terreur. Convaincu de son impuissance, et placé entre l'anarchie et la tyrannie, des deux maux il choisit le moindre. « Il faut, dit Bibulus, celui que les vétérans pompéiens avaient si cruellement outragé, il faut élire Pompée seul consul; car, ou la ville sortira sous lui des troubles et des orages qui l'ébranlent, ou, si elle doit tomber en servitude, elle sera du moins soumise au meilleur de ses citoyens. » Si l'on fut surpris de cet avis de Bibulus, on le fut bien davantage en voyant Caton se lever pour l'appuyer. « Je n'aurais jamais fait la proposition, dit-il au milieu d'un profond silence, mais puisqu'un autre a eu ce courage, mon opinion est qu'il faut l'adopter. Mieux vaut un magistrat, quel qu'il soit, que l'anarchie, et pour moi je ne connais personne plus capable de gouverner, au milieu de cette confusion et de ce désordre, que Pompée. » Sous un titre légal encore, Pompée fut donc investi de ce pouvoir suprême qu'il désirait si ardemment. Mais pour les hommes médiocres, l'écueil est toujours à côté du succès. Malgré la confiance de Caton, le nouveau dictateur ne sut rien faire de décisif ni pour Rome, ni pour lui-même. Nature lymphatique et molle, qu'un immense orgueil parvenait seul à remuer quelquefois, mais qui retombait aussitôt dans sa nullité nonchalante, quand il eut opposé l'anarchie armée de ses vétérans à l'anarchie désarmée du Forum, et remplacé une chose mauvaise par une chose pire, il crut avoir rempli sa tâche, et, se couronnant de fleurs, épousa la petite-fille du meurtrier des Gracques, et alla, lui déjà vieillard, chanter des hymnes à Vénus avec cet enfant sous les myrtes de l'Adriatique.

Pendant ce temps, César achevait au pied des murs d'Uxellodunum sa guerre immortelle des Gaules. Profitant du peu d'unité et des dissensions de nos pères, en huit ans il avait pris huit cents villes, battu trois cents peuples, tué un million d'hommes et fait deux fois autant de prisonniers. Pour prix de ses victoires, il ne demandait au sénat qu'une prorogation de deux ans dans son gouvernement, afin de consolider la conquête. Caton et les amis de Pompée dirent qu'il fallait la lui refuser.

Il y avait alors dans le tribunat un jeune patricien, qu'on appelait Curion, et qui, au dire des historiens du temps, s'était chèrement vendu à César. Quand le sénat se réunit pour délibérer sur la demande du vainqueur de la Gaule, deux questions lui furent posées par le

consul : Faut-il nommer des successeurs à César? Faut-il dépouiller Pompée de son commandement? Sur la première question, tous les sénateurs, moins deux, répondirent affirmativement; la même majorité se prononça contre la seconde. Alors le tribun Curion se leva, et prenant la parole, malgré les murmures des partisans de Pompée et l'impatience du consul Claudius : « Pères conscrits, dit-il, les deux généraux dont il s'agit sont également dangereux pour la liberté : si vous déposez l'un il serait imprudent de conserver l'autre; car celui des deux qui resterait seul armé deviendrait le tyran de Rome. Je propose donc que le sénat vote sur la question de savoir s'il n'est pas plus utile à la République de les déposer en même temps. Que ceux qui veulent laisser à Pompée seul le pouvoir dont ils ont dépouillé César passent du côté du consul; ceux qui ne veulent pas de maître passeront du mien. »

Cet avis fut adopté : vingt-deux sénateurs seulement restèrent avec le consul, et les trois cent soixante-dix autres allèrent se ranger du côté de Curion. Alors le consul leva la séance en s'écriant : « Vous avez vaincu; vous aurez pour maître César! » — C'était la volonté de l'armée et l'espoir du peuple. Un tribun militaire des légions des Gaules était à la porte de la Curie, attendant le résultat du vote. Dès qu'il l'apprit : « Voilà qui prorogera César! » dit-il en frappant sur son large glaive; ... et pour le peuple, il fut si content de l'affront fait à Pompée, que lorsqu'il vit arriver Curion au Forum, il l'accueillit par des cris de triomphe et des battements de mains. Sur ces entrefaites, le bruit se répandit que César avait passé les Alpes et qu'il marchait sur Rome. Voilà la terreur dans le sénat et la joie au Forum. Le consul Claudius propose de déclarer César ennemi de la patrie et d'envoyer contre lui l'armée de Capoue; Curion combat vivement cet avis. Les esprits s'échauffent, les récriminations amères s'échangent du banc des tribuns à la chaire curule. Enfin Claudius, s'élançant tout à coup de sa place : « Puisqu'on m'empêche de pourvoir avec le sénat à la sûreté de la République, j'y pourvoirai, dit-il, moi-même, en ma qualité de consul. » A ces mots il sortit de la Curie, se rendit avec son collègue auprès de Pompée, qui l'attendait hors des remparts, et, lui présentant une épée nue :

« Nous vous ordonnons, lui dit-il, mon collègue et moi, de marcher contre César pour la défense de la patrie, et nous déclarons votre

armée la sauvegarde de la République. » Après avoir ainsi investi Pompée du commandement des troupes d'Italie, on chassa les tribuns, qui s'enfuirent et se réfugièrent dans le camp de César; on décréta aux calendes de janvier 49, que si ce dernier n'abandonnait pas son gouvernement, il serait traité en ennemi public, et l'on crut avoir tout fait et tout sauvé.

A ce moment, et pendant que le sénat délibérait pour savoir si l'on qualifierait la rébellion présumée de César de sédition ou de tumulte, celui-ci franchissait le Rubicon, s'emparait de Rimini par surprise, et bien qu'il n'emmenât qu'une légion, s'avançait à marches forcées vers Rome. Alors éclata dans tout son jour l'incapacité orgueilleuse de Pompée. Ce glaneur si vain des lauriers d'autrui, n'avait su rien prévoir, rien préparer, et il ne sut que fuir, non pas seulement de Rome, mais de l'Italie, au bruit des pas de son rival. Un tel adversaire était indigne de César : aussi, un an après, les vétérans de la guerre gauloise avaient ramené par la victoire les légions d'Ibérie, et foulé aux pieds à Pharsale la gloire usurpée de l'ancien lieutenant de Sylla.

A partir de ce moment, et quoiqu'un préteur appelé Cœlius, et l'assassin Milon, de retour de son exil de Marseille, eussent essayé de la distraire, en remuant la cendre des discordes civiles toute chaude encore au Forum, Rome n'eut plus d'attention que pour César : l'oreille tournée vers l'orient, elle attendait avec impatience. Bientôt les nouvelles se succédèrent et retentirent dans les palais sénatoriaux : Pompée a été battu ! Pompée est mort ! Caton s'est poignardé à Utique ! Juba et Pétréius se sont égorgés après le festin, pour ne pas survivre à la défaite, Lucius Scipion s'est précipité dans les flots, et l'heureux vainqueur César a conquis l'Égypte ! César a détruit en cinq jours le roi du Bosphore ! César revient à Rome ! Il y arriva, en effet, vers le milieu des calendes d'août de l'an 46, et l'heureux vainqueur reçut à son entrée les honneurs de quatre triomphes pour ses victoires des Gaules, d'Égypte, du Bosphore et d'Afrique. Le Vercingétorix d'Alesia, le plus brave des Gaulois; un enfant, fils du roi africain Juba; et Arsinoé, sœur de Cléopâtre, ornaient la pompe glorieuse et marchaient chargés de fers devant les chars qui portaient le butin. Par un sentiment de convenance qui honore sa mémoire, rien n'y rappelait Pharsale ni Pompée : la seule concession qu'il eût faite à ses

légions, c'était un certain nombre de peintures grotesques représentant le double suicide de Juba et de Pétréius, Caton qui se déchirait les entrailles d'un air féroce, la mort des assassins de Pompée, et le roi du Bosphore fuyant à toutes jambes.

Cette image excita surtout les rires de la plèbe, à qui tout était permis ce jour-là comme aux légions, et celles-ci usaient largement du privilége. Tandis que leur général, le front couvert de lauriers et vêtu de la toge triomphale, montait au Capitole au milieu d'un nuage d'encens, pressées derrière le char, elles allaient chantant à tue-tête contre l'ami de Nicomède un couplet satirique d'une crudité telle qu'on est forcé de le laisser couvert de son voile latin. En descendant du Capitole, César paya magnifiquement leurs services. Chaque soldat reçut cinq mille drachmes, chaque centurion dix mille, chaque tribun ou chef de mille hommes et chaque préfet de cavalerie vingt mille. Puis, il fit distribuer cent deniers, une mine attique, dix boisseaux de blé et dix livres d'huile à chaque plébéien, remit une année de loyer aux pauvres, et donna en outre à ses vétérans, des terres qu'il leur était interdit d'aliéner de vingt ans. Le lendemain et les jours suivants, magnifique autant que généreux, il offrit le festin d'usage, qui fut servi au Champ-de-Mars. Le peuple romain s'y coucha autour de vingt-deux mille tables à trois lits, et en se levant il eut à profusion les grands spectacles qui touchaient seuls son cœur de bronze, des combats où de chaque côté figuraient mille gladiateurs, des courses de chevaux, des luttes de taureaux, des jeux musicaux, des naumachies et le spectacle superbe d'horreur de quatre cents lions déchaînés et se déchirant dans le cirque.

Après avoir payé avec cette magnificence sa bienvenue dictatoriale, il nettoya la ville de quatre-vingt mille prolétaires que la misère y flagellait, en leur donnant des terres dans les colonies d'outre-mer, étouffa, dans une course rapide en Espagne, la guerre civile que le jeune Pompée tentait de rallumer; puis, gouvernant avec sagesse, modération, clémence, il fit succéder à cet état d'agitation, de trouble et de guerre intestine qui semblait devenu son élément, un ordre et un calme inconnus à Rome depuis des siècles. Aussi la reconnaissance publique n'avait point de bornes : tous les honneurs, ceux même réservés aux dieux, on les lui décernait avec enthousiasme; chaque tribu lui offrait des sacrifices, créait pour lui des jeux spéciaux, dédiait

des monuments à sa gloire; dans tous les temples et tous les lieux publics, on le peignait dans ses images avec la couronne de chêne qui fut toujours la récompense de ceux qui soutenaient la République; il reçut le nom de père de la patrie. Nommé dictateur à vie, consul pour dix ans, honoré du siége d'or et d'ivoire, il voyait décréter par le sénat que Rome ferait tous les ans des sacrifices pour solenniser les anniversaires de ses victoires, que les magistrats prêteraient, en entrant en charge, le serment d'observer ses lois; qu'en mémoire de sa naissance, le mois Quintilis s'appellerait Julius; qu'enfin on lui élèverait des temples, et un entre autres où sa statue aurait la main dans celle de la Clémence. Eh bien! c'est lorsqu'il méritait tous ces honneurs, et quand son génie et son courage promettaient à Rome une ère de prospérité inouïe, qu'une poignée de misérables complota la mort de celui qui n'avait fait périr personne, et que les conspirateurs eux-mêmes avaient entendu à Pharsale criant à ses légionnaires: *Parce civibus!* Épargnez le sang romain!

Mais l'oligarchie ne lui pardonnait ni sa gloire, ni sa supériorité d'intelligence, ni l'amour du peuple, dont elle était abhorrée. Comptant pour rien l'ordre rétabli, la paix de la République assurée, le bonheur de la patrie et sa grandeur, qui allaient se développer magnifiquement sous la main du grand homme, elle frémissait de rage d'avoir perdu le pouvoir et ce vieux privilége d'opprimer le peuple, de rançonner les provinces et de piller le trésor, qu'elle appelait la liberté. Déterminée à le ressaisir à tout prix, elle ourdit un complot: un transfuge du camp de Pompée, Décimus Brutus, neveu de Caton et fils de cette Servilia dont César recevait les messages secrets avant qu'il fût né, et Caïus Cassius, autre traître qui avait livré les trirèmes pompéiennes, en étaient les chefs. Comblés des faveurs de César, et le premier surtout, qu'il traitait en fils adoré, ils s'associent quatorze sénateurs dont le moins ingrat était Ligarius qui venait d'être rappelé de l'exil, et décident qu'ils recommenceront dans le sénat la scène sanglante jouée par leurs pères, du temps de Romulus, au bord du marais de la Chèvre.

Le jour des ides de mars 44, en effet, le sénat étant réuni dans le portique de Pompée, César arrive en litière. Avant d'entrer dans la Curie, il était d'usage de consulter les entrailles des victimes: l'aruspice qui les tenait dans sa main dit à César qu'elles renfermaient un

signe de mort. « Bon ! répondit-il en souriant, on m'annonça la même chose en Ibérie, quand je livrai bataille au fils de Pompée », et il suivit Brutus qui, lui serrant affectueusement la main, le pressait d'entrer dans le temple. Ses assassins avaient eu la précaution de laisser un des leurs à la porte, pour retenir Antoine, le plus brave lieutenant de César, en l'amusant par quelques discours; tous les autres étaient à leur poste. César ne fut pas plus tôt assis, qu'ils l'entourèrent comme de coutume, d'un air respectueux et empressé; et Tullius Cimber, qui s'était chargé de donner le signal, se plaça devant lui. Après avoir fait semblant, pendant quelques instants, de lui demander le rappel d'un exilé, saisissant tout à coup sa robe de pourpre, il la tira violemment en criant. « Qu'attendez-vous, amis !... » A ces mots, Casca, placé derrière le dictateur, le frappa le premier d'un coup de poignard à l'épaule. César, arrachant sa robe des mains de Cimber, s'élança de son siége, prit avec force le bras de l'assassin et le fit ployer. Mais tous les autres, tirant les glaives cachés sous leurs toges, l'attaquèrent à la fois. Cassius le frappa au visage, un autre au flanc qu'il découvrait en s'efforçant de désarmer Casca; Marcus, le préteur, à la cuisse; Bucolinus, au front. Pâle et poussant des cris de rage, il se débattait comme un lion et leur faisait face à tous, quand il vit accourir Brutus, le poignard levé; s'enveloppant alors la tête de sa toge, il ne résista plus, et se laissa tomber au pied de la statue de Pompée relevée par ses ordres. Les assassins continuèrent de le frapper malgré sa chute, et ne s'arrêtèrent, se blessant eux-mêmes dans leur acharnement, que lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, au vingt-troisième coup de poignard.

CHAPITRE VIII

LES TRIUMVIRS.

Brutus et ses complices se réfugient au Capitole. — Marc Antoine. — Testament de César. — Funérailles de César. — Octave vient réclamer l'héritage de César. — Second triumvirat. — Nouvelles proscriptions. — Mort de Cicéron. — Octave et Antoine se partagent l'empire. — Bataille d'Actium.

QUAND César ne respira plus, Brutus voulut parler au sénat ; mais, au lieu de l'écouter, tous, jeunes et vieux, se précipitèrent vers la porte dans un tel trouble et avec un empressement si tumultueux, que plusieurs furent écrasés sous les colonnes, et que d'autres se blessèrent, en fuyant, aux poignards des assassins. Déconcertés par la fuite des sénateurs, ceux-ci s'encouragent cependant, et roulant leur robe autour de la main gauche pour s'en servir comme d'un bouclier, tandis que de l'autre ils brandissaient leurs poignards, dont les lames dégouttaient de sang, ils parcourent dans les rues en criant qu'ils ont immolé le roi, qu'ils ont massacré le tyran. Un des leurs les précédait, portant au bout d'une lance le bonnet de l'affranchissement. Mais il eut beau agiter cet emblème, Brutus et Cassius eurent beau appeler les citoyens à la liberté en parlant de Tarquin, le peuple, ne voyant que des assassins dans ces patriciens égoïstes et durs au pauvre, resta d'abord morne et muet. Cependant, à mesure que le bruit du crime se répandait dans Rome, il s'y manifestait une agitation extraordinaire ; les prudents se barricadaient dans leurs maisons, les timides montaient sur les toits pour voir passer la guerre civile, et les plus braves accouraient en foule vers le portique de Pompée.

Le cadavre de César était étendu baignant dans son sang, au milieu de cette salle immense et déserte. Les premiers qui vinrent l'y contempler curieusement furent les gladiateurs du théâtre voisin : comme tous les spectateurs avaient pris la fuite à la nouvelle de

l'attentat, ces hommes, destinés à mourir par le fer et que les morts violentes n'effrayaient pas, jouirent d'abord avec avidité de ce spectacle funèbre; puis, comme la première idée de ceux que la société blesse ou proscrit est de profiter du désordre pour satisfaire les mauvais instincts, ils se mirent à piller les maisons patriciennes. C'est là que les trouvèrent les émissaires de Brutus, leur maître, qui les envoyait chercher en toute hâte. Effrayés de leur isolement au milieu d'une population dévouée de cœur à César et qui s'éloignait avec horreur de ses assassins, Brutus et ses complices étaient allés se réfugier au Capitole.

Pendant qu'ils s'y fortifiaient, Antoine, le bras droit de César, en faisait autant dans sa maison; et, par son ordre, car il était consul, Lépide, le maître de la cavalerie, campé avec une légion dans l'île du Tibre, allait occuper le Champ-de-Mars. Quant à César, aucun de ceux qu'il avait comblés de faveurs n'y pensait : de la foule d'étrangers, d'affranchis, de solliciteurs si ardents à l'aduler une heure avant, il ne restait personne, et les esclaves qui vinrent enlever le cadavre le trouvèrent abandonné. Eux-mêmes étaient moins nombreux que ne l'exigeait leur tâche : car ils n'étaient que trois pour porter la litière dans laquelle fut mis le corps de celui qui le matin commandait au monde entier. Mais, si la peur ou la douleur glaçaient tous ses fidèles, le peuple, dont le cœur dans les grandes circonstances bat toujours le premier, parce que les préoccupations personnelles n'en enchaînent pas l'élan, le peuple frémissait de colère au Forum. Les complices secrets des meurtriers, parmi lesquels on comptait Cicéron, qui avait donné l'idée du meurtre, en répétant souvent avec emphase qu'il aimerait mieux savoir César auprès de Romulus qu'à ses côtés, leurs parents et leurs amis répandaient partout à pleines mains les quinaires et les sesterces. Comme les *frumentarii*, c'est-à-dire ceux auxquels le sénat fournissait gratuitement le blé, se comptaient par cent mille à Rome; comme ils formaient la majorité des tribus et qu'ils n'avaient d'autre propriété que leur droit de citoyen romain, d'autre revenu que le prix de leur suffrage vendu dans les comices et publiquement acheté, il semblait qu'avec les distributions ordinaires, on apaiserait leur fureur. Il n'en fut rien : l'argent ne fit taire que les colons-vétérans.

Ceux-ci composaient la classe la plus étrangement caractéristique

de cette population mendiante et vénale qui, du fond de sa misère et de sa corruption forcée, donnait tous les jours des lois au monde. On connaît le mode de recrutement des armées romaines : la guerre finie, les légionnaires étaient licenciés et se retrouvaient sur les dalles du Forum avec la somme relativement dérisoire que le triomphateur avait distribuée par tête à ses soldats ou les quelques arpents de terre accordés par la République. Les deniers ne tardaient pas à s'engloutir dans les caves des taverniers, et les jugères à tomber sous les doigts crochus de l'usure. Plus pauvres dès lors qu'auparavant, car ils n'avaient plus le biscuit militaire, le vinaigre et le sel de la République, ni le butin des guerres, ils revenaient à Rome et réclamaient à grands cris des terres nouvelles. Mais, en attendant que le sénat, toujours empressé à purger la ville de cet élément de désordre, leur eût trouvé des terres incultes dans les colonies d'outre-mer, ils campaient dans cet espace de terrain libre qu'on appelait l'enceinte des temples. Divisés en groupes nombreux et obéissant aux chefs futursdes colonies, ils étaient jusqu'à leur départ à vendre au plus offrant.

Il ne fut donc pas difficile aux amis de Cassius, qui les abordaient les mains pleines, de recruter des adhérents parmi ces mercenaires : mais, bien qu'étrangers à tout noble sentiment et d'une audace sans frein, ils n'osèrent pas applaudir au meurtre de César. Tout ce qu'on obtint d'eux ce fut de leur faire demander la paix : artifice imaginé par les habiles du sénat, qui s'efforçaient de leur côté de démontrer au peuple que si une large amnistie ne couvrait pas cet attentat, la guerre civile allait éclater de nouveau. Malgré ces considérations toutefois et les clameurs des vétérans, le peuple gardait son attitude hostile. Alors parut à la tribune le préteur Cinna, qui jetant sa toge prétexte d'un air méprisant, et, la foulant aux pieds, se mit à déclamer de toutes ses forces contre le tyran. Puis, comme ses discours furibonds n'excitaient que de sourds murmures, le jeune Dolabella, gendre de Cicéron, oubliant que César l'avait fait consul avant l'âge voulu, accourt, précédé des faisceaux, pour maudire son bienfaiteur et proposer (Appien l'assure du moins) de consacrer cette journée comme l'époque solennelle du salut de Rome. A la voix de Dolabella, les mercenaires s'enhardirent : se voyant appuyés par un préteur et un consul, ils demandèrent assez timidement toutefois qu'on appelât ceux qui les avaient achetés. Leurs complices, qui

n'attendaient qu'un mot, les firent avertir sur-le-champ, mais Brutus et Cassius furent les seuls qui descendirent du Capitole. Tous deux avaient encore les mains sanglantes : ils les montrèrent au peuple, lui parlèrent de tyrannie et de liberté et se couronnèrent de lauriers de leurs propres mains au milieu d'un silence glacial. Personne ne les applaudit, personne ne les encouragea du regard ni du geste, personne ne les suivit quand ils remontèrent émus et pâles.

Cet accueil sinistre changeait tous leurs plans. Il fallut bientôt songer aux transactions, et, de nouveau, les portes du Capitole se rouvrent pour donner passage à des députés qui viennent porter à cet Antoine, que le farouche Cassius voulait immoler le matin, la branche d'olivier, humide encore du sang de son maître. Une conférence s'engage, dans laquelle les amis de Brutus et les lieutenants de César, Lépide et Antoine, tout en n'ayant aux lèvres que les mots d'oubli, de clémence et de bien public, cherchent à se tromper mutuellement, jusqu'à ce que le peuple ait approuvé ou manifesté son ressentiment par des actes. Dans cette lutte de ruse entre des hommes rompus à l'intrigue, depuis longtemps exercés sur les bancs du sénat, à tendre et à éviter des piéges, et un consul dont l'esprit était bien caché sous sa rude écorce militaire, l'avantage resta au consul.

Antoïne, le petit-fils de ce grand rhéteur décapité dans les proscriptions, lorsqu'il parlait encore, était bien le type le plus franc et le plus énergiquement frappé du patricien homme de plaisir et homme de guerre. Comme ceux dont les pères avaient un siége au sénat et qui entraient dans la vie par la porte de la débauche, il s'était jeté tête baissée dans la carrière éclatante de vices, de corruption et de scandale des Curion et des Clodius, les plus grands libertins de Rome. Avant de porter la robe virile, il devait deux cent cinquante talents (deux cent cinquante mille écus). Aussi son père, qui n'avait jamais eu un écu d'or à sa disposition, tant sa femme était impérieuse et avare, indigné de ces prodigalités Luculliennes, le chassa de sa maison. Ce fut son salut : n'ayant plus d'autre refuge que les camps, il se livra tout entier, avec son ardeur impétueuse et brutale, au métier des armes et devint un soldat accompli. Son courage était purement physique; il manquait peut-être des qualités qui font les grands capitaines, mais s'il n'avait ni le génie patient et froid qui trouve les hautes combinaisons, ni l'habileté qui les développe et les règle,

il possédait en revanche cette intuition grossière mais rapide comme l'éclair qui vaut quelquefois le génie, un courage inébranlable et une constance à toute épreuve. Nul n'était plus cher aux soldats, qu'il traitait comme ses égaux, mangeant leur biscuit assis avec eux sur le gazon et partageant leurs privations et leurs fatigues comme leurs périls.

Après ses campagnes d'Orient, qui eurent vite effacé les scandales de sa jeunesse, César le jugea, le désira et le gagna. Grandi par sa faveur, Antoine ne fut pas ingrat : il servit son protecteur avec zèle comme tribun, avec bravoure comme général dans sa lutte contre Pompée, et avec enthousiasme à Rome après la victoire. C'était lui qui, célébrant les lupercales nu et ruisselant d'huile comme le rite l'exigeait, s'était fait élever dans les bras de ses compagnons jusqu'à César pour lui poser une couronne d'or sur la tête. Tout récemment créé consul, il savait que la main du dictateur pouvait le mettre plus haut encore, et il lui avait voué cette fidélité passionnée, ce dévouement aveugle qui se composent, à l'insu même des cœurs qu'ils entraînent, autant de reconnaissance pour les bienfaits reçus que pour ceux qu'on espère encore. Venger César sur les assassins qui, en l'égorgeant, venaient de renverser sa fortune, fut donc la première pensée d'Antoine : la seconde sortit d'une source moins pure; il se demanda s'il ne serait pas possible en frappant Brutus et ses complices, de profiter de leur forfait?

Cette question était déjà résolue dans son esprit lorsqu'il répondit aux députés du Capitole que pour lui personnellement il ne se sentait point de haine contre les conjurés, mais qu'il les verrait s'éloigner sans peine, aimant mieux vivre avec les gens de bien qu'avec les méchants; qu'au surplus on en délibérerait le lendemain au sénat et qu'il mettrait son honneur à faire tourner les mesures adoptées à la prospérité de la République. Il congédia les envoyés de Brutus avec cette réponse, trop adroite pour avoir jailli de son épais cerveau : c'est de celui de sa femme, plus délié et plus subtil, qu'elle sortit sans doute. Pour l'arracher aux séductions de la courtisane Cythéris et du mime Sergius, César, qui n'aimait pas ses défauts dans les autres, lui avait fait épouser la veuve de ce bouillant Clodius, l'ennemi mortel de Cicéron, que Milon assassina sur la voie Appienne. C'était donner à ce corps d'Hercule l'âme qui lui manquait. Douée d'une

ardente activité d'esprit et d'une énergie de caractère toute virile, Fulvia ne s'amusait point en effet à ses fuseaux et à ses laines. Son ambition était de dominer dans Antoine, non pas seulement l'époux, mais le général et l'homme public. Elle voulait être dictateur du dictateur de la République et commander despotiquement à celui qui commandait déjà en despote à Rome et dans les camps. Inférieur par l'intelligence, d'une nature peu résistante et prompte à s'énerver, Antoine subit le joug sans murmure et alla tête baissée devant sa femme, portant ses idées, dit Appien, comme les mulets de la Sabine allaient chargés de sel devant leur maître.

Sous l'inspiration de Fulvia, quand les députés furent sortis, il donna ordre à tous les magistrats de passer la nuit à leur poste. Cette permanence inusitée, la présence des troupes au Champ-de-Mars, les allées et venues des complices de Brutus, courant de chez un sénateur chez l'autre pour les inviter à servir la cause des conjurés, augmentèrent encore l'agitation. Rome était clairée comme en plein jour. Les colons-vétérans erraient, menaçants et sombres, dans les rues étincelantes de lumière. A chaque instant on voyait passer un adhérent craintif des meurtriers, la tête enveloppée de sa toge, ou leurs parents portant des tuniques d'esclaves pour ne pas être reconnus, qui se rendaient au Capitole. Avant le jour, Antoine fit transporter dans la maison de Pompée, qu'il occupait aux Carines, le trésor et les papiers de Cesar, et convoqua le sénat pour le lendemain dans le temple de la Terre, situé à deux pas de cette maison. A l'aube, les sénateurs commencèrent à paraître de tous côtés : ils traversaient en silence la foule épaisse qui couvrait les Carines, et qui s'ouvrait triste et muette pour leur livrer passage, lorsqu'on aperçut Cinna, se rendant aussi à la convocation. C'était ce préteur, qui la veille avait foulé aux pieds sa robe prétexte en appelant tyran César son parent et son bienfaiteur. A sa vue, l'indignation des vrais plébéiens éclate : « Cinna! Cinna! l'ingrat, le traître à César! » voilà les cris qui partent à la fois de mille bouches, et, assailli d'une grêle de pierres, le préteur est forcé de prendre la fuite. On le poursuit, on entoure la maison où il s'était réfugié, et il allait y périr dans les flammes sans l'intervention de Lépide.

Celui-ci n'avait pas de femme; ou du moins la sienne, toute différente de l'orgueilleuse Fulvia, ne savait ou ne pouvait le diriger Aussi

toute sa conduite ce jour-là fut une éclatante révélation de son incapacité, de son caractère indécis, et de son ambition naïve et crédule. Antoine, que le peuple avait appelé au Forum, après avoir bercé les citoyens de vagues promesses de vengeance, l'y laissa pour retourner au sénat. Peu satisfaits des paroles d'Antoine, les anciens soldats de l'armée des Gaules et ceux des Quirites qui ne s'étaient pas vendus crièrent à Lépide de se mettre à leur tête et de punir le meurtre de César. Il ne fallait qu'un mot pour enlever ce peuple furieux, Lépide ne sut pas le dire. Porté sur les bras des plus enthousiastes à la tribune aux harangues, il lui fut impossible de dominer son émotion; mais ses larmes, ses gémissements, ses sanglots, plus éloquents que tous les discours, remuaient si vivement les cœurs, qu'on lui criait de toutes parts : « Chargez-vous seul du soin de venger César!... » Cette scène allait devenir sanglante, quand les partisans de Brutus, qui connaissaient bien le côté faible de l'homme, en rendirent le dénouement ridicule. S'avançant au pied de la tribune, ils le proposèrent à haute voix comme souverain pontife en remplacement de César, sous la seule condition qu'il maintiendrait la paix. C'était un appât bien grossier; Lépide toutefois le saisit avidement, et, séchant ses larmes : « Ce sera, dit-il par un reste de remords, agir avec impiété et violer les lois. Je ferai cependant selon votre désir. »

Sur ces paroles, accueillies par les applaudissements ironiques de ses nouveaux amis et par les huées des Césariens, Lépide retourna au sénat. La discussion y était chaude, et plus hardie que prudente, en présence de l'irritation du peuple. Quoique les pierres qui lapidaient Cinna eussent rebondi contre les murs du temple de la Terre, ceux qui pensaient comme lui le disaient audacieusement; et pour un qui blâmait en termes timides l'atrocité de l'attentat, on en trouvait vingt fiers de l'approuver. La majorité du sénat, sans dissimuler son horreur du crime commis, inclinait pourtant vers l'indulgence, par égard pour les familles des coupables : les esprits ardents voulaient au contraire que, sans se borner à faire grâce aux conjurés, on déclarât solennellement que César était un tyran. Cette opinion fut soutenue et appuyée avec tant de force, qu'Antoine fut sommé de la mettre aux voix. C'est le moment qu'il attendait pour prendre la parole. Depuis l'ouverture de la séance il n'avait pas ouvert la bouche. Quand il vit où venait aboutir la discussion, soit que l'incident eût été prévu par

Fulvia, soit qu'il fût éclairé par une inspiration soudaine, il intervint, et battit ses adversaires d'un seul mot :

« Vous voulez, dit-il, décider que César a été un tyran; mais alors tout ce qu'il a fait est nul. Or, comme il a disposé pour cinq ans de toutes les magistratures et de tous les emplois de la République, il faut que ceux qui les ont acceptés y renoncent. Le voulez-vous aussi? »

C'était frapper si juste et prendre l'égoïsme patricien par un côté si sensible, qu'à l'instant tous les sénateurs qui exerçaient une magistrature ou un emploi, et qui se trouvaient intéressés de près ou de loin à la question, se levant en foule, crièrent à grand bruit qu'ils ne voulaient pas de nouvelles élections et entendaient garder ce qu'ils avaient. La conclusion était facile à prévoir dès lors : on rendit un sénatus-consulte portant que nul ne serait recherché pour la mort de César, mais que tous les actes de son administration indistinctement étaient et demeuraient ratifiés *dans l'intérêt du bien public.* Après ce vote, qui confirmait si bien d'avance l'adage de Hobbes : « Quand la raison est contre l'intérêt de l'homme, l'homme ne manque jamais d'être contre la raison, » la séance fut levée. Les amis de Brutus engagèrent alors Calpurnius, beau-père de César, et Pison, dépositaire de son testament, à ne point ouvrir cet acte et à faire ensevelir secrètement le corps de son gendre, pour prévenir les troubles. Il s'y refusa. De la prière ils passèrent à la menace, et l'irritèrent tellement, qu'ayant obtenu d'Antoine, à force de cris, de faire rentrer en séance le sénat, dont tous les membres étaient encore présents, il dit d'une voix ferme :

« Ceux qui voulaient tout à l'heure que César fût un tyran commencent à nous montrer que la tyrannie a plusieurs têtes : ils prétendent m'empêcher de rendre les honneurs funèbres à un souverain pontife ! Ils me menacent si je romps le sceau de son testament! Ils viennent de sanctionner tous les actes de son administration pour garder leurs magistratures, et ils voudraient annuler ses volontés suprêmes!...Vous êtes les maîtres, sénateurs, de statuer sur la sépulture de César, mais je suis le maître de son testament, et le dépôt qu'il m'a confié restera inviolable, à moins qu'ils ne m'égorgent aussi moi-même ! »

Ces paroles énergiques, applaudies chaleureusement par tous ceux qui se croyaient inscrits sur la liste des libéralités de César, entraî-

nèrent le sénat. Il fut décrété que le testament serait ouvert en présence du peuple, et que le trésor public ferait les frais des funérailles. Il ne manquait plus à ces résolutions que la sanction du peuple. On la lui demanda le lendemain. Au point du jour, Antoine, président du sénat, en sa qualité de consul, vint lire au Forum les décrets de la veille; puis Cicéron, montant à la tribune, y parla longuement, selon sa coutume, et fit un pompeux éloge de la mesure qui amnistiait les meurtriers. Après son discours, les mercenaires s'étant mis à demander Brutus et Cassius à grands cris, on alla les chercher de nouveau; mais ils refusèrent de quitter le Capitole avant d'avoir reçu comme otages les enfants d'Antoine et de Lépide, qu'on leur envoya. Alors ils descendirent. Leur apparition au Forum fut saluée par les applaudissements des colons-vétérans et de ceux des frumentaires qui s'étaient vendus. Antoine se disposait à prendre la parole quand ils arrivèrent; mais les mercenaires ne voulurent rien entendre qu'il n'eût touché la main aux meurtriers en signe de réconciliation. Sur ces entrefaites, Pison apportait le testament de César, dont le peuple ordonna immédiatement la lecture.

Aussitôt la scène changea : César instituait héritiers son fils adoptif Octave et ses arrière-neveux Pinarius et Pédius, le premier pour les deux tiers de ses biens et les deux autres pour le reste. En cas de mort ou à défaut d'enfants mâles, un ami particulièrement cher devait être substitué à tous les droits d'Octave et prendre son nom; et ce fils d'adoption, cet héritier bien-aimé, c'était Brutus son assassin! A ce mot, un frémissement d'horreur courut dans la foule; mais quand Pison continuant, apprit au peuple que César lui léguait ses jardins et trois cents sesterces à chaque citoyen, le peuple ne se contint plus. Alors Antoine, qui ne voulait pas le laisser refroidir, fit apporter le corps de César. Tout à coup, au milieu du tumulte soulevé par la lecture du testament, des malédictions, des cris de fureur poussés par les assassins, auxquels s'unissaient les mercenaires de Brutus eux-mêmes, devenus héritiers, on vit arriver ce cadavre qui, suivi d'un cortége immense de citoyens et d'anciens légionnaires, semblait venir demander vengeance. Cent mille voix le saluèrent d'acclamations funèbres et voulurent que le trophée, qui se composait d'un petit temple dans lequel était le corps étendu sur un lit d'ivoire et caché par des rideaux de drap d'or et de pourpre, fût placé devant

la tribune. A côté, flottait au bout d'une pique sa robe ensanglantée.

On n'entendait plus dans le Forum que lamentations, cris de rage et gémissements : ceux qui étaient armés commençaient à faire entendre le cliquetis de leurs glaives. A ce moment, Antoine monta à la tribune pour prononcer l'éloge funèbre. Son visage exprimait une douleur profonde et contenue. Se bornant à la lecture des nombreux décrets du sénat, qui proclamaient César le père de la patrie, le bienfaiteur de la République, l'incomparable arbitre de ses destins, quand il eut lu deux fois celui qui déclarait sa personne inviolable et sacrée : « Voilà, s'écria-t-il avec indignation, en montrant le cadavre ; voilà comment ils l'ont observé !... » Ayant ensuite rappelé le serment par lequel tous les citoyens s'étaient engagés à veiller sur César et à le défendre au prix de leur sang, sous peine d'être dévoués aux dieux infernaux, il cria de toute la force de sa voix, en tendant les bras vers le Capitole : « O grand Jupiter ! protecteur de Rome ! ô divinités tutélaires de la patrie ; je vous prends à témoin que, pour moi, fidèle à mes serments et aux exécrations jurées, je suis prêt à venger César !... »

A ces mots, quittant la tribune et venant auprès du cadavre : « C'est toi seul, dit-il avec des sanglots, qui as vengé la patrie de trois cents ans d'outrages en subjuguant le seul peuple qui ait pris Rome et porté le feu dans son sein, et voilà ta récompense, » ajouta-t-il en agitant sa robe déchirée par les vingt-trois coups de poignard et encore toute sanglante. L'émotion du peuple était grande à ce spectacle ; le chœur qui chantait l'hymne des funérailles, l'augmenta en rendant la parole à César : « J'ai fait grâce à tous mes ennemis, disait le choriste qui le représentait, et c'est ainsi qu'ils ont reconnu ma clémence ! Devais-je sauver ceux-là même qui m'ont donné la mort ?... » Au moment où la foule répondait par un tonnerre d'imprécations, une effigie en cire de César, parfaitement imitée et présentant les vingt-trois blessures saignantes qu'il avait reçues, se dresse tout à coup sur le lit mortuaire, tendant les bras au peuple ! Ce fut le coup de grâce pour les meurtriers. Cette immense multitude bondit de fureur, comme un seul homme ; se précipitant vers le théâtre du crime, elle y met le feu et cherche avec rage les assassins qui avaient pris la fuite depuis longtemps. Telle était sa frénésie de douleur et de vengeance, que le hasard ayant jeté sur son chemin un homme du nom de Cinna, qui fut pris pour le préteur, elle le mit

Court pinx.t

M.

FUNÉRAILLES DE CÉSAR.

en pièces avec tant de férocité, qu'on ne put retrouver un seul lambeau de son cadavre.

Après l'incendie du portique et le meurtre de ce malheureux, elle revint ivre de colère au Forum, et s'emparant du dais funèbre le porta au Capitole. C'est dans le temple même de Jupiter qu'elle voulait brûler César, prête, à la moindre résistance, à embraser Rome pour qu'il eût un bûcher digne de lui. A force d'instances, les flamines obtinrent que le corps serait brûlé sur la place; mais ils ne purent sauver les chaires curules des magistrats et des sénateurs, qu'on prit pour former le bûcher. Tout ce que le peuple put ramasser de matières combustibles sur cette place et aux environs, il l'entassa sous le cadavre. On y ajouta les magnifiques ornements du trophée funèbre, et quand les flammes brillèrent, chacun accourut y jeter ce qu'il avait de plus précieux : les musiciens du chœur, leurs habits de fête; les matrones, leurs parures et jusqu'aux bulles d'or de leurs enfants; les vétérans, leurs armes, leurs bracelets, leurs couronnes civiques. Toute la nuit, le peuple veilla autour du bûcher, que remplaçait le jour suivant un autel orné, par des milliers de mains, de fleurs et de guirlandes, et d'auprès duquel, chose étrange! les Juifs ne bougeaient plus, comme si leur Messie devait naître des cendres de César.

Toutes les fois que le peuple se lève, il fait la fortune d'un ambitieux. Tandis que celui de Rome jetait les tisons ardents du bûcher dans les maisons de Brutus et de Cassius, Antoine profitait de leur fuite et de la terreur du sénat pour s'emparer du pouvoir. Sous prétexte de réprimer ces excès populaires qui faisaient trembler les pères conscrits sur leurs siéges, il avait demandé une garde de six mille hommes. Quand il l'eut obtenue, il agit en maître qui ne craignait ni peuple ni sénat. Un Amatius, neveu, disait-on, de Marius le Grand, s'était mis à la tête du mouvement dans l'intention hautement proclamée de poursuivre les assassins jusqu'à ce que César fût vengé : Antoine, qui était arrivé à son but et qui ne voulait pas de rival, le fit saisir et mettre à mort sans autre forme de procès. Le peuple ayant témoigné son indignation d'un changement si prompt, et voulant brûler la maison d'un fondeur chez lequel les statues de César, clandestinement arrachées de leurs piédestaux, avaient été portées pour être détruites, il envahit le Forum avec sa garde : tout ce qui résista fut tué. Les prisonniers de condition libre précipités de la roche Tar-

péienne et les esclaves mis en croix, apprirent à Rome qu'elle avait un tyran. Où la force avait échoué, le sénat, toujours engagé dans les voies souterraines, espérait que la ruse aurait plus de succès : il se trompa. Tout aussi fort que le sénat sur le terrain de l'intrigue, grâce aux inspirations de Fulvia, Antoine battit les pères conscrits. Ils s'étaient assurés sous main du gendre de Cicéron, son collègue; Antoine le tourna contre eux en lui abandonnant le gouvernement de Cassius, dont le jeune ambitieux se hâta d'aller prendre possession. Seul désormais à Rome entre un peuple hostile, mais contenu, et un sénat avili qu'il remplissait d'affranchis et d'étrangers, disant qu'il avait trouvé leur nomination dans les papiers de César, Antoine semblait devoir jouir longtemps en paix de son usurpation tyrannique, lorsqu'un nouvel acteur parut sur la scène.

C'était le fils adoptif de César, Octave, jeune homme de dix-huit ans, qui malgré les terreurs de tous les siens et les larmes de sa mère, venait réclamer hardiment le nom et l'héritage de son oncle. A son entrée à Rome, un arc-en-ciel l'avait entouré, disait-on, d'une auréole radieuse, image de la popularité dont le brillant rayonnement éclairait sa marche. Le peuple, les légions et les vétérans, qui adoraient la mémoire de César, se groupèrent autour de lui avec enthousiasme. Arrivé seul à Rome, il s'y trouva le lendemain à la tête d'un parti formidable, et il touchait au pouvoir suprême, qu'Antoine et les sénateurs le jugeaient à peine digne de leurs railleries. « C'est le petit-fils d'un meunier, disait l'aristocratie hautaine du sénat; *sa mère l'a couvert de farine!* » Antoine, de son côté, le prenait gaiement pour but de ses sarcasmes militaires : « J'attends l'héritier de César, ne cessait-il de répéter à Fulvia; c'est une jeune fille délicate qui a peur du froid et du chaud, ne sort jamais sans avoir la tête couverte, et voyage en litière; mais patience! nous la verrons peut-être, à moins qu'il n'ait tonné à sa gauche ou qu'elle ne sache pas encore son discours par cœur. »

Tout cela était vrai. Aussi quand ce prétendant si raillé se présenta aux jardins de Pompée, qui étaient, comme nous l'avons dit, occupés par Antoine, celui-ci le fit attendre longtemps à la porte, et ne put retenir un sourire de dédain lorsqu'on eut introduit devant lui un être chétif, pâle, blond, boiteux, et qui, rougissant à sa vue, paraissait tout tremblant. Mais qu'on se figure sa surprise en entendant cet

adolescent le remercier avec dignité de ce qu'il avait fait pour la mémoire de son père adoptif, annoncer d'un ton ferme l'intention de venger sa mort, et oser lui réclamer, pour payer les legs du testament, les sommes dont, lui Antoine, il s'était emparé, et qui dépassaient quatorze cent mille écus de notre monnaie. Dès ce moment, l'habileté que déploya Octave, dans sa conduite, lui montra qu'avant de mépriser son ennemi il faut être bien sûr de sa faiblesse. Au bout de quelques jours ce jeune rival avait séduit Cicéron, et par lui le sénat, passionné le peuple, et réveillé si vivement le vieil enthousiasme des légions pleines de césariens, que les propres soldats d'Antoine le forcèrent à reconnaître le fils de leur général bien-aimé. Tout ce qu'il put faire, ce fut de résister une année, pendant laquelle Cicéron le foudroya au sénat de ces douze discours étincelants de mépris et de verve, et où la personnalité amère et insolente éclate à chaque mot. Vers la fin des calendes de novembre 43, après une tentative infructueuse de guerre civile et deux combats malheureux dans les marais de Forum Gallorum (Castel-Franco), il fallut obéir aux légions.

Les vingt-trois qu'Antoine commandait avec Lépide, et celles qui obéissaient à l'héritier de César devenu, par leur volonté et les suffrages unanimes du peuple, consul malgré la loi annale et le sénat, exigeaient que leurs chefs fussent unis. Ceux-ci se réunirent donc pour s'entendre auprès de Bologne, dans une île du Réno. Octave et Antoine étaient suivis chacun de cinq légions. Après avoir établi leurs camps sur les deux rives, en face l'un de l'autre, ils s'avancèrent avec trois cents soldats de leur cohorte prétorienne, jusqu'à deux ponts qu'on avait jetés sur cette petite rivière. Lépide passa le premier dans l'île pour s'assurer qu'il n'y avait rien à craindre, et, agitant ensuite sa tunique, il leur fit signe de venir. Laissant alors leurs trois cents hommes et leurs amis à la tête des ponts, ils se placèrent sur une éminence qui se trouvait à égale distance de ces deux points, et ouvrirent leur conférence à la vue des deux armées. L'île était aussi etroite que la rivière, et leurs gardes se trouvaient à quelques pas; mais, pendant les trois jours que dura cette conférence, tous eurent beau prêter l'oreille, les trois chefs assis à terre parlaient si bas qu'on n'avait pu saisir un mot.

Le résultat de ce long et terrible entretien fut que le pouvoir serait

partagé entre Octave, Antoine et Lépide; qu'ils se constituaient pour cinq ans réformateurs et maîtres souverains de la République sous le nom de Triumvirs; qu'ils nommeraient pour le même temps à toutes les magistratures; que chacun d'eux aurait deux provinces autour de l'Italie : Antoine les deux Gaules, Lépide les deux Espagnes et La Narbonnaise, Octave l'Afrique, la Sicile et la Sardaigne; que l'Orient, où étaient les assassins de César, resterait indivis comme l'Italie, et que Lépide garderait Rome avec quatre légions, pendant que les deux autres iraient attaquer Brutus et Cassius. C'est ainsi que l'empire du monde fut partagé entre ces trois hommes, comme s'il leur eût appartenu par droit d'héritage.

Après la part des chefs il fallut faire celle des soldats : on arrêta que, la guerre finie, les légionnaires recevraient cinq mille drachmes par tête, les centurions vingt-cinq mille, et les tribuns le double. Les dix-huit plus belles villes d'Italie, avec leurs maisons et leurs terres, devaient en outre être la récompense opime des vainqueurs. Ces décrets signés et lus aux soldats, qui les accueillirent avec les applaudissements et la joie sauvage du cirque, il ne restait plus qu'à traiter deux questions d'un égal intérêt pour le moment : la question d'argent et la question de vengeance. Par malheur pour Rome, elles se liaient si étroitement que le seul moyen de les résoudre sur-le-champ s'offrant aussitôt à l'esprit des Triumvirs, le même mot tomba à la fois de leurs lèvres : les proscriptions. Il faut être grand pour pardonner quand on triomphe : comme ils ne l'étaient pas, ils se mirent à dresser la liste. Mais ici les difficultés commencèrent : par un reste d'humanité ou de pudeur, Octave voulait sauver Cicéron qui l'avait servi avec chaleur, dans l'intérêt de l'oligarchie il est vrai, mais dont l'influence ne lui en avait pas été moins utile. Or, Antoine fut inflexible; les outrages cruels des Philippiques bourdonnant sans cesse à ses oreilles, l'empêchèrent de rien entendre. Alors, pour accomplir leur tâche sanglante, les Triumvirs résolurent d'étouffer tout sentiment humain. Antoine, donnant l'exemple, sacrifia son oncle, Lépide son frère, et Octave abandonna Cicéron. D'accord sur les premiers inscrits, qui étaient, dit-on, au nombre de douze, les Triumvirs ne discutèrent plus. Chacun nommait simplement ses ennemis ou ceux de ses amis, puis les sénateurs, les chevaliers et les plébéiens riches, et Lépide les marquait avec son poinçon.

Pendant que ces choses se passaient sous les peupliers de l'île de Réno, Rome attendait dans la terreur; ayant le vague pressentiment qu'il ne sortirait rien de bon de la réunion de ces trois hommes, elle se reportait involontairement vers les jours sinistres de Sylla. Comme pour ajouter à son effroi, les augures lui annonçaient à chaque instant des signes lugubres, des prodiges épouvantables : les statues d'airain des aïeux suaient du sang; de grandes clameurs de voix humaines, des fracas d'armes et des bruits de chevaux éclataient dans l'air sans qu'on aperçut rien; le soleil lui-même se voilait; il pleuvait des pierres, et la foudre ne cessait de frapper les statues et les temples. Pressé par les instances des augures et les cris d'alarme du peuple, le sénat convoqua les aruspices et les devins de l'Étrurie au Capitole, et leur demanda ce que signifiaient ces effrayants présages. « Ils annoncenr, répondit le plus vieux de ces prêtres à demi courbé vers la terre par l'âge, et si faible et cassé qu'on entendait à peine sa voix; ils annoncent que le vieux gouvernement monarchique de Rome est sur le point d'être rétabli, et que tous les hommes, excepté moi, vont retomber dans la servitude! » Après avoir prononcé ces paroles, retenant son haleine jusqu'à ce qu'il fût complétement suffoqué, il tomba mort aux pieds des sénateurs.

Le lendemain, les Triumvirs étaient aux portes. Ils mirent trois jours à faire leur entrée. Octave entra le premier jour, Antoine le second, et Lépide le troisième. Chacun d'eux était suivi de sa cohorte prétorienne et d'une légion.

Avec ce cortége, ils se rendirent au Forum, et soumirent aux tribus assemblées le décret suivant :

« Le peuple romain, légitimement convoqué, a trouvé bon de choisir trois citoyens pour gouverner la République, et de les revêtir de la dignité consulaire. Ces trois citoyens sont Marc Antoine, Lépide et César Octave, dont l'autorité sera reconnue et respectée pendant cinq ans. »

Présenté par le tribun Titius au bout des glaives de trente légions, ce décret fut voté en silence. Alors les Triumvirs firent afficher aux flambeaux les tables de proscription, précédées d'un préambule ainsi conçu

« Marcus Lépidus, Marcus Antonius, Octavius César, élus par le peuple pour ramener l'harmonie et rétablir le bon ordre dans la Ré-

publique, proclament ce qui suit : Si les méchants, par suite de la déloyauté qui leur est naturelle, ne s'efforçaient point d'exciter la pitié quand ils en ont besoin, et si, d'ennemis qu'ils étaient d'abord de leurs sauveurs, lorsqu'ils leur doivent la vie, ils ne payaient ce bienfait par des crimes, César n'aurait pas péri sous le poignard de ceux qu'il sauva et des ingrats qu'il combla d'honneurs et de richesses, et nous ne serions pas nous-mêmes forcés de sévir aujourd'hui contre les mauvais citoyens qui, non contents de nous abreuver d'outrages, nous ont encore déclarés ennemis de la patrie. A cette heure donc que l'expérience nous a convaincus de l'impossibilité de désarmer par la clémence les mains des pervers qui tramèrent notre perte, et qui sont encore souillées du sang de César, nous avons préféré prévenir nos ennemis que de nous exposer à tomber victimes de leurs desseins perfides. Les hommes faits prisonniers les armes à la main et sauvés par César, ceux qu'il appelait dans son testament à recueillir sa succession, l'ont frappé en plein sénat, à la face des dieux, de vingt-trois coups de poignard, lui souverain pontife, lui revêtu de la première magistrature, lui qui avait mis sous le joug de Rome les nations les plus formidables, outre-passé les colonnes d'Hercule et découvert les terres Britanniques !

« Le fer de la vengeance a déjà frappé quelques-uns de ces misérables [1]. Vous verrez bientôt, avec l'aide des dieux, les autres subir le même destin. Après avoir rempli la plus rude partie de notre tâche en Ibérie, dans la Gaule et en Italie, nous nous disposons à poursuivre ceux des assassins de César qui ont fui au delà des mers. Mais avant de nous engager dans cette guerre lointaine, il nous a paru dangereux, dans votre intérêt et dans le nôtre, de laisser ici derrière nous le reste de nos ennemis communs, qui pourraient abuser pour le mal de notre absence et des vicissitudes de la fortune. Il nous a paru en même temps que, pressés par l'urgence de cette expédition, au lieu d'user de lenteur nous devions nous hâter d'exterminer ceux qui ont été les premiers à nous déclarer la guerre, en déclarant ennemis de la patrie nous et les soldats qui servaient sous nos ordres.

« Ils avaient eux, sans crainte des dieux ni des hommes, résolu d'envelopper dans notre ruine un nombre immense de citoyens. Plus modérés, nous étendrons notre bras vengeur sur moins de victimes : nous

1. Décimus Brutus et Trébonius.

ne frapperons pas tous ceux qui ont conspiré notre perte; nous n'inscrirons pas sur nos tables de proscription tous ceux qui ont l'or, les grandes fortunes, l'illustration, les hautes magistratures, comme le fit jadis Sylla, auquel vous décernâtes le surnom d'*Heureux*. Bien qu'il soit dans l'ordre des choses que trois hommes aient plus d'ennemis que n'en devait avoir un seul, nous ne suivrons pas son exemple. Non! nous ne voulons nous venger que des plus scélérats et des plus coupables. Il est nécessaire de donner quelque satisfaction à l'armée, qui a été bravée, exaspérée par mille outrages. Nous aurions pu abandonner à sa colère ceux qui l'ont proclamée ennemie de la patrie, et les faire saisir et punir à mesure qu'on les rencontrerait; mais nous aimons mieux les inscrire sur ces tables par égard pour nos concitoyens, afin d'éviter que nos braves soldats, animés par leurs ressentiments, ne dépassent les bornes prescrites, et n'immolent plus de victimes que celles qui leur sont livrées.

« Fassent donc les Dieux que personne ne donne asile à ceux dont les noms sont inscrits sur ces tables! Quiconque sera convaincu d'avoir aidé à en sauver quelqu'un, ou de l'avoir secouru, nous le plaçons d'avance sans pitié sur la même liste. Quant à ceux qui auront exécuté la sentence contre les proscrits, et qui viendront nous en présenter les têtes, qu'ils sachent que nous donnerons par chaque tête, à l'homme de condition libre, cent mille sesterces; à l'esclave, quarante mille, et de plus la liberté et le droit de cité de son maître. Tout citoyen qui fera connaître la retraite d'un proscrit obtiendra la même récompense. Nous déclarons en même temps que les noms des hommes qui auront frappé, et ceux des révélateurs, ne devant être mis sur aucun registre, resteront inconnus. »

Au bas de ce préambule, dont on peut se figurer l'effet, se déroulait la liste des proscrits, ouverte par le propre frère de Lépide, l'oncle d'Antoine, le tuteur d'Octave, et les deux candidats désignés pour le consulat de l'année suivante. En même temps qu'on publiait cette liste au Forum, on faisait fermer les portes de Rome, des centurions étaient placés de distance en distance autour des murs, pour que personne ne pût s'échapper, et les soldats se mettaient à l'œuvre au milieu de la stupeur générale. Le massacre commença par les magistrats encore en fonctions. Salvius, tribun du peuple, ancien partisan d'Antoine, et proscrit pour avoir depuis secondé Cicéron, donnait un festin à ses

amis. Tout à coup le triclinium est envahi par des soldats. Les convives se dressent effrayés : « Que personne ne bouge ! » dit tranquillement le centurion, et saisissant par les cheveux Salvius, qui achevait de vider sa coupe, il lui tranche la tête et sort, en ordonnant aux convives de continuer le festin s'ils ne veulent avoir le même sort. Glacés d'effroi par cette menace, les amis du tribun passèrent la nuit sur les lits du festin, auprès de ce tronc ensanglanté.

Le préteur Minutius fut la seconde victime. Il présidait l'assemblée des comices au Forum, quand il apprit que son nom était sur les tables. Il quitta aussitôt sa robe, et, prenant une tunique d'esclave, alla se cacher dans la boutique d'un de ses clients. Il avait ordonné à ses licteurs de se retirer avec leurs faisceaux. Mais ceux-ci, restant devant la porte, par respect pour sa dignité, l'indiquèrent involontairement aux assassins. Dans le même temps, un autre préteur courait de rue en rue, sollicitant des suffrages pour son fils, qui demandait la questure : quand on sut qu'il était proscrit, tout le monde l'abandonna, excepté un pauvre client des Esquilies, qui le recueillit dans sa masure. C'est là que son fils conduisit les bourreaux lui-même, afin d'hériter plus vite. Heureusement il ne garda pas longtemps l'héritage ni l'édilité que lui donnaient les Triumvirs : ayant payé du vin aux meurtriers de son père, il les échauffa tellement qu'un débat s'étant élevé entre eux, ils l'égorgèrent.

Le haut de la société romaine était au reste si corrompu, que ce crime contre nature ne fut ni le seul ni le plus odieux. Un ancien préteur, nommé Thuranius, avait un fils ami d'Antoine; lorsque les centurions se présentèrent, il les supplia d'attendre qu'il eût envoyé ce fils chercher sa grâce, mais ils lui répondirent en riant que c'était à lui qu'il devait la mort. Septimius comptait sur sa femme, qu'un amour adultère liait à l'un des familiers du plus farouche Triumvir; elle le fit tuer le matin et épousa son amant le soir. Celle de Solanus se montra aussi cruelle et plus perfide encore. L'infortuné était venu se réfugier, après avoir erré quelque temps hors de Rome, dans sa propre maison, vendue en son absence. L'esclave portier (janitor) l'y reçut avec empressement et courut avertir son ancienne maîtresse, qui répondit qu'elle n'irait rejoindre son époux que le lendemain pour ne pas éveiller les soupçons. Au point du jour, en effet, Solanus, caché dans les combles, la vit arriver à la tête des assassins et se préci-

pita de désespoir du haut de sa maison. Les mères elles-mêmes oubliaient, dans ces temps néfastes, les sentiments les plus doux, les devoirs les plus saints : celle d'Attilius, saisie d'effroi, lui refusa un asile, et repoussé parsa mère, le jeune patricien, qui avait pris ce jour-là la robe virile, courut porter sa tête aux bourreaux.

Au premier bruit de l'arrivée des Triumvirs, Cicéron s'était empressé de gagner Tusculum : se croyant là encore trop près de Rome, il descendit vers la côte et s'embarqua ; mais il ne put supporter la mer et fut forcé de se faire déposer près d'une villa qu'il avait aux environs de Capoue. Le 7 des ides de décembre de cette fatale année 43. il y dormait tranquillement lorsque des corbeaux troublèrent ses esclaves de leurs croassements. Regardant ces cris comme un présage funeste et un avertissement des dieux, ils mirent Cicéron dans sa litière et le reportèrent vers la mer. En ce moment les soldats d'Antoine arrivaient. Ils coururent à sa poursuite, et ne tardèrent pas à l'atteindre. Leur chef était un misérable nommé Popilius Lænas, qui, dans une accusation de parricide, avait été sauvé par celui qu'il venait tuer. Cicéron le reconnut, et déploya plus de courage dans ces quelques minutes qu'il n'en avait montré pendant toute sa vie. Plus nombreux que les assassins, ses esclaves voulaient résister, mais il les arrêta d'un geste, et levant le voile de sa litière : « Tu veux ma tête, dit-il à Popilius, la voilà ; tâche de la faire tomber avec dextérité. » Et comme celui-ci hésitait, pâle et tremblant, le caractère railleur du proscrit reprenant le dessus : « Eh ! que serait-ce donc, ajouta-t-il, si tu faisais ton apprentissage sur moi ?... »

Antoine était dans le Forum, sur son tribunal, lorsque Popilius accourut à toute bride, montrant de loin en les brandissant d'un air de triomphe la tête et la main de l'orateur. Antoine les reçut en éclatant de rire et, après avoir vomi mille invectives contre Cicéron, les envoya à sa femme. La farouche Fulvia, s'il faut en croire Dion Cassius, prit cette tête entre ses genoux, et avec l'aiguille d'or qui retenait ses cheveux se donna le plaisir cruel de percer à plusieurs reprises la langue qui avait conseillé le meurtre de son premier époux et maudit si outrageusement le second. *Ces pauvres membres tronçonnez*, dit le vieil Amyot, furent ensuite reportés au Forum ; et ce qui prouve bien que l'homme est toujours semblable à lui-même, malgré la différence des temps et des pays, c'est que jamais l'éloquence de Cicéron

n'avait attiré au Forum la moitié de la foule qui vint y contempler sa tête et sa main droite clouées sur la tribune.

Le fleuve de sang des proscriptions coula jusqu'au 1er janvier, emportant dans ses flots les têtes de trois cents sénateurs et de deux mille chevaliers. Aux calendes de janvier 43, les Triumvirs ayant déclaré qu'ils avaient assez de victimes, le sénat leur vota des couronnes civiques, et Octave et Antoine allèrent chercher les meurtriers de César. Ils les rencontrèrent en Macédoine, sur les hauteurs de Philippes, et les battirent dans deux actions très-vives à la suite desquelles Cassius et Brutus se donnèrent successivement la mort. Telle fut, en écartant les circonstances merveilleuses, les prodiges et les spectres dont l'entoura l'imagination des vieux historiens, la fin des deux assassins de César. Coupables d'homicide, ils périrent par le suicide, et jamais la peine du talion ne fut plus justement appliquée par la Providence, car le crime dont ils s'étaient souillés n'avait pas même la générosité du but pour excuse, et il fallait l'intelligence étroite et vide des rhéteurs pour transformer en martyrs de la liberté ces deux sicaires de l'usure et de l'oligarchie de Rome.

Après la victoire, les deux vainqueurs, oubliant à dessein Lépide, avaient fait un nouveau partage et s'étaient séparés. Octave revenait à Rome, chargé de répondre les mains vides aux réclamations de deux cent mille légionnaires licenciés, et Antoine allait chercher en Asie l'or qu'on leur avait promis sur les bords du Réno. Frappant en chemin des contributions sur tout le monde, il eut la fatale pensée de mander à Tarse la reine d'Égypte, qui avait secouru Cassius. Il comptait puiser largement dans son trésor pour la punir, et ne savait pas, l'insensé! qu'en appelant cette étrangère il appelait auprès de lui la ruine, la honte et la mort. Cléopâtre avait alors trente ans, et si, encore enfant, elle avait charmé César, qui se connaissait en beauté, qu'on juge de la séduction qu'elle dut exercer sur Antoine, qui au fond n'était qu'un légionnaire grossier et sensuel, quand elle lui apparut sur le Cydnus dans ce navire à la poupe d'or, aux voiles de pourpre, aux rames d'argent, à demi nue sous le voile flottant dont les poëtes drapent Vénus, et entourée de Néréides et d'Amours agitant autour de son pavillon doré des éventails de plumes de paon et de cygne, éblouissants de pierreries. Le soldat de Philippes fut subjugué. Ses légions, la gloire, l'empire, Fulvia même, il oublia tout. Ne

se souvenant pas davantage de ses quarante ans, il suivit la Circé nubienne à Alexandrie, quitta la toge pour la robe carrée, ses bottines militaires pour les brodequins blancs d'Athènes, et recommença là, comme membre d'une association épicurienne de jeunes fous, qu'on appelait les *amimétobies* ou amateurs de l'existence inimitable, la vie qu'il menait à vingt ans

Tandis que cet oubli de toute dignité avec une fille de la terre des monstres, avec une reine, indignait sourdement Rome, Octave soutenait une rude guerre contre les soldats qui exigeaient qu'on les mît en possession des dix-huit villes promises et des cinq mille drachmes de gratification. D'un autre côté, les habitants de ces cités sacrifiées, venus en foule à Rome, protestaient à grands cris contre l'iniquité d'une telle spoliation et demandaient avec justice que les autres villes d'Italie fournissent des terres dans une égale proportion ou que le sort désignât celles qui devaient être frappées seules. Rome était pleine d'une multitude de femmes, d'enfants, de vieillards, qui faisaient retentir tous les jours le Forum et les temples de clameurs et de plaintes, et touchaient vivement les citoyens quand ils songeaient surtout que ces récompenses impies n'avaient été promises que pour fonder le pouvoir de trois hommes sur les ruines de la liberté. Entre ces deux masses menaçantes, irritées jusqu'à la fureur, Octave ne savait que résoudre. Il opposait aux réclamations des villes la loi de la nécessité, et suppliait les légionnaires de se contenter pour le moment de la répartition déjà faite. Mais les spoliés et les spoliateurs n'en criaient que plus haut, les derniers surtout. Non contents d'avoir envahi à main armée les meilleures terres, plus il leur montrait de douceur, plus ils devenaient insolents. La moindre circonstance leur fournissait un prétexte qu'ils saisissaient violemment; un jour l'un d'eux ne trouvant pas de place au théâtre, alla s'asseoir parmi les chevaliers. Ce peuple soldat qui, redevenu citoyen, détestait, hors du camp, tout semblant d'oppression militaire, témoigna son indignation par de tels cris qu'Octave envoya dire à l'intrus de se retirer. Aussitôt l'armée proteste à son tour, et, à sa sortie du théâtre, le Triumvir est entouré par une foule de soldats qui se mirent à réclamer leur camarade d'un ton menaçant, croyant qu'il était en prison. Le soldat parut par hasard, et, désespérés de perdre ce prétexte de révolte, ses amis même l'accablèrent d'injures pour s'être montré en ce moment.

Au Champ-de-Mars ce fut plus grave. Octave y ayant convoqué les légions pour en finir avec la question du partage des terres, elles s'y rendirent avant le jour, et murmurèrent parce que le Triumvir se faisait attendre. Cette insolence choqua le centurion Nonnius, qui voulut adresser quelques représentations à ses soldats; mais ils se précipitèrent sur lui en l'appelant traître et flatteur, le poursuivirent jusqu'au Tibre où il se noya, puis jetèrent son cadavre sur le chemin par où devait venir Octave. Averti de tout, Octave, malgré les prières de ses amis, descendit aussitôt au Champ-de-Mars. Passant à côté du centurion sans tourner la tête, il procéda au partage des terres, permit à ceux qui avaient mérité des gratifications de les demander, en donna même à quelques-uns qui ne s'y attendaient pas, et comprit dans la répartition générale les veuves et les enfants des morts. Ce sang-froid mêlé d'équité les étonna tellement, et dompta si vite ces cœurs sauvages, que les meurtriers de Nonnius eux-mêmes lui crièrent de faire chercher ceux qui avaient tué le centurion, et de les punir; mais, habile jusqu'au bout, Octave répondit qu'il connaissait les coupables, et ne leur infligeait que le remords de leur crime. Ce trait de clémence acheva de lui ramener l'armée, et changea les murmures en acclamations et l'hostilité en dévouement aveugle.

Elle eut bientôt l'occasion de lui montrer sa reconnaissance. Ulcérée des écarts d'Antoine, l'impérieuse Fulvia voulait se venger. Ne trouvant pas dans Octave le complice qu'elle cherchait peut-être, et le voyant répudier sa fille Clodia, qu'il avait épousée lors de la formation du Triumvirat, par l'ordre des légions, elle éclata. Soulevant tous les amis de son mari et se mettant à leur tête, armée de l'épée et du casque, elle recommença la guerre civile. Mais on éprouvait un tel besoin de repos, que cette levée de boucliers révolta le sentiment général. Il y avait alors à Rome un jeune poëte rencontré par Octave dans le camp des assassins de César, et sauvé par sa clémence, qui exprima heureusement le vœu unanime des partis dans cette allégorie noble et touchante :

« O vaisseau que nous aimons tous, te voilà donc menacé de nouvelles tempêtes! Que fais-tu, imprudent, au lieu de t'enchaîner fortement au port?... Ne vois-tu pas que tes flancs sont dépouillés de rames et que tes antennes gémissantes ne pourraient résister longtemps à la fureur des vents et des flots?... Tes voiles pendent, déchirées, le long

des mâts; et ni les dieux en vain implorés, ni ta noble origine, ne te sauveraient, hélas! illustre fils de Sylvia!.... Va, l'image étincelante d'or qui brille sur la poupe, est d'un faible secours pour le nocher quand l'ouragan mugit; et si tu ne veux pas devenir le jouet des vents, tu feras bien d'éviter les blancs écueils des Cyclades. »

Les conseils d'Horace ne furent point écoutés, mais la fortune d'Octave et l'épée d'Agrippa, son grand capitaine, étouffèrent la guerre civile à Pérouse dans le feu et le sang. Maître de l'Occident après cette victoire, il chasse de la Méditerranée le fils de Pompée qui, laissant la pourpre pour prendre les vertes couleurs de Neptune, parcourait les mers, depuis la mort de son père, avec cinq cents vaisseaux, relègue Lépidus dégradé à Circéï, et, après dix ans d'une marche habile et patiente, se trouve, l'an 31, seul en face d'Antoine. Moralement, celui-ci était déjà perdu aux yeux de Rome. A la popularité que lui donnaient autrefois dans l'armée son brutal courage et sa rudesse militaire, avait succédé le mépris et presque l'effroi. Ses débauches d'Égypte, ses courses nocturnes, déguisé en Bacchus, ces fêtes orientales où il avait paru à côté de Cléopâtre, sur un trône d'or, le diadème au front, avec la robe d'Osiris, avaient retenti douloureusement au Forum et dans les camps. On disait qu'il voulait découronner Rome au profit d'Alexandrie, et faire un nouveau Tibre d'un fleuve de boue appelé le Nil. Aussi, quand la lutte s'engagea, le sociétaire efféminé de la *vie inimitable* était vaincu d'avance. Les deux rivaux, prenant la mer pour champ de bataille, se rencontrèrent, le 4 des nones de septembre 31, à Actium. Il y avait, du côté d'Antoine, soixante galères égyptiennes amenées par Cléopâtre : mais qu'attendre du troupeau d'esclaves et de bouffons qui les montaient!... Au premier sifflement des traits, Cléopâtre prit la fuite avec ses vaisseaux devant Agrippa; et, pour suivre une vieille femme, Antoine abandonna lâchement sur les flots ses braves compagnons qui mouraient en le défendant, et sur le rivage cent douze mille hommes encore rangés sous ses aigles; cédant ainsi sans combat l'empire du monde, il alla se tuer à Alexandrie, avec l'Égyptienne sans cœur qui l'avait déshonoré et qui cherchait à le trahir.

Ce suicide insensé faisait gagner à Octave la plus belle partie qui ait jamais été remise au hasard des batailles. Un empire de mille lieues de long avec l'Atlantique, le Rhin, le Danube, l'Euphrate, les

sources du Nil, les sables du Sahara et les dernières crêtes de l'Atlas pour limites, tel était le lot de l'héritier des Césars. La folie d'Antoine l'avait beaucoup aidé à le conquérir; mais on peut dire néanmoins que son habileté suffisait pour forcer la main à la fortune. Celui qui à dix-neuf ans avait osé venir seul à Rome revendiquer l'héritage de son oncle, et qui à trente-trois ayant presque annulé le sénat, écrasé ses rivaux, fasciné l'armée et séduit le peuple, vit tout à coup à ses pieds quatre-vingts millions de sujets, n'était pas un homme ordinaire. A la vérité il arrivait au bon moment, le monde romain comme un vaisseau désemparé dérivait depuis si longtemps, que pour avoir enfin un pilote il se précipita avec enthousiasme au devant de la servitude.

C'est ainsi qu'après avoir tourné dans un cercle de 724 ans, les Romains se trouvèrent, selon la prophétie du devin étrusque, revenus au point de départ. Singulier et fatal voyage, que chaque peuple cependant fait les yeux fermés, conduit par le destin! Telle est l'histoire de toutes les nations : la liberté démocratique règne d'abord, la gloire lui succède; et lorsque la gloire n'est plus, les richesses, les vices, la corruption de l'aristocratie, l'ignorance, l'incurie et la lâcheté de la multitude, mènent inévitablement à ce pouvoir d'un seul qu'on appelle le despotisme et qui est quelquefois la vraie liberté.

CHAPITRE IX

ROME SOUS LES CÉSARS.

Nouvelle organisation du pouvoir. — Octave prend le nom d'Auguste.— Il tombe malade ; anxiete de Rome.— Ses réformes. — Il perd Drusus, son fils adoptif. — Désordres de sa fille Julia. — Mort d'Auguste. — Tibère lui succède. — Son caractère. — Il se retire dans l'Ile de Caprée.— Tyrannie de Séjanus. — Son supplice. — Caligula. — Sa cruauté.— Il est tué par trois tribuns militaires. — Claude est proclamé. — Sa faiblesse. — Il est empoisonné par Agrippine. — Néron lui succède. — Mort de Britannicus. — Il tue sa mère. — Il empoisonne Burrhus. — Incendie de Rome. — Rome reconstruite. — Le sénat le condamne au supplice des parricides.

'ÉTAIT la première fois, car les dictatures de Marius et de Sylla furent essentiellement temporaires, que le gouvernement du plus grand empire et de la première ville du monde tombait, pour y rester, dans les mains d'un seul homme. Ce gouvernement, fils de l'armée, étant né de la violence et du mépris des lois, il s'agissait de savoir comment il allait faire pour vivre dans les trois conditions de toute domination durable : l'ordre, la prospérité publique et la paix. Lorsque Octave revint à Rome, au mois de sextilis 29, pour y triompher des Daldestactmium et du pays des Pharaons, tandis que les soldats joyeux comptaient leur millier de sesterces, et que chacun de ces grands mendiants qu'on appelait les citoyens romains en emportait quatre cents dans ses haillons, en criant de toutes ses forces : Triomphe! triomphe! ceux qui réfléchissent, malgré les fumées de l'encens et l'ivresse de la foule, se demandaient avec anxiété quel serait le caractère de cette usurpation nouvelle?... Les précédents du Triumvir n'étaient pas de nature à les rassurer : cette large blessure ouverte par les proscriptions au flanc de Rome, et qui saignait encore, semblait présager un gouvernement farouche et tyrannique. Craintes et présages mentaient, heureusement. Dès qu'il fut seul maître du pouvoir, Octave se transforma : en quittant les insignes triumvirales, il quitta la rigueur sanguinaire, et redevint ce qu'il était naturellement, un

homme juste et bon. Les citoyens attendaient ses édits avec impatience pour savoir sa pensée : aussi le premier qui fut affiché au Forum y attira une foule immense. Octave disait dans le préambule : « Puisse la République, saine et sauve, grâce à mon bras, rester inébranlable sur sa base ! Toute mon ambition est de la faire heureuse et grande, de mériter pendant ma vie le titre d'auteur de sa prospérité, et de la laisser établie, en mourant, sur des fondements éternels ! »

Justifiant cette adroite abnégation aux yeux de la foule, de tous les titres qu'on lui offrit il n'accepta que celui d'*imperator*. C'était une simple flatterie militaire, que les soldats décernaient à leurs chefs après la victoire. Le choix d'un titre semblable paraissait donc peu menaçant pour la liberté romaine, et cependant il ne manquait pas de portée : en le prenant de préférence à tous les autres, Octave plaçait franchement son point d'appui au milieu de l'armée. C'est le gouvernement militaire qu'il inaugurait, avec les modifications conseillées par Mécène, qui lui avait dit : « Organisez votre pouvoir pour nous comme vous voudriez qu'il fût organisé pour vous-même si, au lieu d'être maître, vous étiez né sujet. » A ce point de vue, l'armée devait être et fut son premier souci. Distribuant les vétérans dans trente-deux colonies italiennes, afin de les avoir au besoin sous sa main, il ne garda sur pied, pour défendre les frontières de ce vaste empire et y maintenir l'ordre, que vingt-cinq légions, dont dix-sept avaient à répondre de l'Europe, et huit de l'Afrique et de l'Asie. Douze cohortes, de mille hommes chacune, appelées, les neuf premières, prétoriennes, et les trois autres urbaines, garantissaient la paix intérieure de Rome.

Après l'armée, vint le sénat. Cette assemblée, autrefois si majestueuse, avait été avilie à dessein par César et Antoine : des affranchis, des Barbares, et jusqu'à des esclaves, siégeaient sur les chaises curules. Octave leur arracha le laticlave en exigeant la justification rigoureuse du cens sénatorial, qu'il élevait en même temps de huit cent mille sesterces à douze cent mille. Il n'ignorait pas que cette augmentation excluait les chefs des plus vieilles familles; mais il les retint dans la Curie en la payant de ses deniers, et en leur accordant, sous une forme honorable, un salaire qui les mettait à sa merci. Le même moyen, employé avec profusion, lui donna le peuple. Ce que demandaient les fils oisifs et nonchalants de Quirinus, c'était de nourrir leurs

illusions de souveraineté populaire et de grandeur, à l'ombre de la République.

Puis, quand il eut fait tout cela, et que, grâce à la sagesse de son administration, Rome jouit enfin d'un calme qui n'avait jamais brillé dans ses murs, il vint un jour à la Curie déposer ses pouvoirs. Ce fut un moment de sincère et vive alarme. Tremblants rien qu'à la seule idée de l'anarchie qui pouvait suivre sa retraite, tous les sénateurs tombèrent à ses pieds pour le supplier de garder le pouvoir toute sa vie. Voulant les éprouver sans doute, il résista longtemps, et, malgré leurs instances, n'accepta qu'une prorogation de dix ans et le nom d'Auguste, que nous lui donnerons désormais. On ne pouvait confier le pouvoir absolu à des mains plus habiles. A peine prorogé, Auguste compléta l'organisation militaire de l'empire, en formant deux flottes nombreuses qui étaient chargées de veiller sur les côtes, de faire la police des mers, d'escorter les tributs des provinces, et de transporter les blés et les vivres nécessaires à l'immense consommation de Rome. Désireux de montrer ensuite qu'il était sorti pour toujours de la voie sanglante, il rapporta les décrets rendus sous le Triumvirat, et après les avoir remplacés par des lois bonnes et douces, et fait le dénombrement des citoyens, il alla organiser la Gaule et l'Espagne.

Pendant son absence, qui dura trois ans, la comédie républicaine se joua avec le plus grand calme et un sérieux parfait. Le sénat se réunissait gravement, mais pour délibérer sur des mesures votées d'avance; les comices s'assemblaient dans le Forum au jour marqué, mais on n'y élisait que les candidats de l'empereur. Aucune magistrature n'avait été abolie : consuls, proconsuls, préteurs, édiles, questeurs, sénateurs, étalaient fièrement leurs faisceaux et leurs robes bordées de pourpre; mais chacun n'avait que le titre et le costume de sa charge. Il ne leur était permis, à ces ombres de magistrats, de prendre l'initiative que pour faire acte de servitude, et ils se trouvaient si heureux d'échapper un instant à leur nullité en brûlant de l'encens aux pieds du maître, qu'ils saisissaient ces occasions avec fureur. De tout temps, même aux époques les plus sombres de la tyrannie triumvirale, la parole avait été libre à Rome. En l'absence d'Auguste, un ancien gouverneur d'Égypte, Cornelius Gallus, l'ami de Virgile, laissa échapper quelques propos piquants contre le petit-fils du mercier (*Restio*) de Velletri. Il n'en fallait pas tant pour allumer la colère du

sénat. Les pères conscrits, indignés, s'assemblent en tumulte, comme s'il s'agissait du salut de la patrie, et Gallus est condamné tout d'une voix au bannissement perpétuel. Plus ferme de cœur et plus fier que ses juges, quand on lui apprit cet arrêt il se tua dédaigneusement.

Tandis que les sénateurs prouvaient ainsi leur reconnaissance des quatre cent mille sesterces donnés tous les ans à chacun d'eux par Auguste, Agrippa, qui le représentait à Rome, élevait des monuments où se déployait avec magnificence toute la grandeur d'idées de l'empereur. Les portiques et le temple de Neptune, les bains chauds ou Thermes d'Agrippa et le Panthéon étaient achevés en 24, au retour d'Auguste. Peuple et sénat le revirent avec une joie qui alla jusqu'au délire l'année suivante. Atteint d'une maladie des plus graves, il se crut perdu, fit son testament, et donna publiquement son anneau impérial à Agrippa, pour le désigner au choix de Rome. La ville était consternée, les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices, et nuit et jour une foule éplorée et sincère assiégeait les temples pour demander aux dieux le salut du père de la patrie. Celui surtout qu'ils imploraient si ardemment entendit les Romains : le médecin grec Musa guérit Auguste, et alors une joie sans frein éclata sur les sept collines. Musa obtint l'anneau d'or et une statue d'airain dressée en face de celle d'Esculape; en mémoire du service qu'il rendait au monde, ses confrères furent exemptés à toujours d'impôts; on frappa des milliers de médailles, on célébra des jeux magnifiques, et les mourants eux-mêmes, s'associant au bonheur public, voulurent qu'on mît sur leur tombe : *Le jour de notre mort fut celui du salut d'Auguste.* Quant au sénat, il l'accabla de tous les titres qui pouvaient paraître ajouter à son omnipotence, en le nommant, aux applaudissements du peuple, proconsul perpétuel de l'empire, et l'investissant de l'autorité sans bornes et de l'inviolabilité des anciens tribuns. C'est ainsi que tous les pouvoirs pour lesquels le sénat avait combattu et lutté sept cents ans, et qui n'étaient venus au peuple qu'après des siècles de batailles, de persévérance, de courage, et ses grandes retraites sur le mont Aventin, furent abdiqués avec transport, l'an 23, par le peuple et le sénat, au profit d'un seul homme.

L'année suivante, la foudre ayant frappé le Panthéon, le peuple s'imagine que les dieux sont irrités de ne pas voir Auguste dictateur. Il court en conséquence à la Curie, et menaçe aussitôt d'y mettre le feu

s'il n'est nommé sur-le-champ; les pères conscrits votent avec empressement, suivent cette multitude, qui monte au Palatin et dépose les vingt-quatre faisceaux aux pieds de son idole. Auguste avait toute l'autorité, il refusa ce titre inutile; mais pour contenter le peuple il accepta le titre de pourvoyeur général, et quelque temps après la dignité de souverain pontife. Investi en outre à perpétuité de la puissance consulaire, et pouvant frapper tout le monde comme préfet des mœurs, il n'usa, chose bien rare et bien louable, de cette autocratie sans contre-poids et sans limites que dans l'intérêt public. La société romaine était couverte d'abus comme un mendiant des Esquilies de plaies. Auguste les cautérisa sans pitié. Les jeux, qui ruinaient les édiles, furent confiés aux préteurs et mis à la charge du Trésor. Il défendit de faire combattre les gladiateurs plus de deux fois par an, et fixa leur nombre à cent vingt. Des sénateurs, des chevaliers, des matrones romaines des plus nobles familles, jouaient et dansaient sur le théâtre: il les moralisa malgré eux en leur fermant la scène. Les hautes maisons de la vieille Rome fourmillaient, comme des ruches, d'une population si nombreuse, et se trouvaient tellement serrées, que les incendies y causaient d'effrayants ravages: aux cohortes nocturnes Auguste adjoignit six cents esclaves, qui, placés sous les ordres des édiles curules, eurent pour tâche unique de courir au feu. Agrippa, le secondant de son côté, continuait ses grands travaux d'utilité publique, et conduisait à Rome, sur des arcades admirables, l'eau Julia, par un aqueduc de quatorze milles, et par un autre, long de vingt-deux milles, qui, partant du lac Alsiétinus (*di Martignano*), aboutissait au Janicule, l'eau Austuga.

Infatigable dans son ardeur à préparer le bien, dès qu'il avait amélioré il réformait. L'encens que lui prodiguait Rome ne l'avait pas ébloui au point de l'empêcher de voir les deux hontes sociales de la reine des peuples, un sénat indigne et corrompu et une population de mendiants. Aidé du bras énergique d'Agrippa, il porta remède à ces deux maux en dégradant quatre cents sénateurs, et en réduisant les frumentaires de trois cent cinquante mille à deux cent mille. Tout en accomplissant ces réformes, et en les complétant par la défense de vendre les suffrages au Forum, par l'impôt dont il frappait les riches célibataires, et par une foule de règlements religieux, il faisait rayonner glorieusement au dehors la vieille épée romaine, et atteignait tour

à tour les Arméniens en Orient, les Ibères derrière leurs montagnes, et les Germains dans leurs forêts. Puis, quand il était resté deux ou trois ans absent, et qu'il revenait, comme en l'an 26 de son règne, avec les aigles et les enseignes perdues autrefois par Crassus, il entrait nuitamment dans la ville, gagnait sa modeste maison du mont Palatin, et le lendemain allait à pied, au bruit des acclamations du sénat et des cris d'ivresse du peuple, déposer un laurier aux pieds de la statue de Jupiter Capitolin. C'est après ces expéditions qu'il fermait le temple de Janus. Quand il le ferma pour la première fois, en 29, il y avait deux cent trente-six ans qu'il était ouvert, et lorsqu'il en condamna les portes pour la troisième fois, en l'an 8, il inaugurait sans le savoir la paix divine au milieu de laquelle naquit à Bethléem celui qui, du haut de sa croix, devait abattre Rome antique et régner sur Rome nouvelle.

Peu de temps avant cette date si grande pour le monde, des présages sinistres avaient effrayé les Romains. Une immense nuée aux bords sanglants venait d'envelopper la ville, et la foudre éclatant de ses flancs noirâtres, parmi les tonnerres et les éclairs, avait frappé le temple de Jupiter Capitolin, le sanctuaire de Junon et de Minerve, et même l'humble toit d'Auguste. Les augures prédisaient de grands désastres. On apprit en effet un malheur irréparable, la mort subite de Drusus, fils adoptif de l'empereur. C'était le fils de cette Livie qu'Auguste avait épousée enceinte, bien qu'elle eût déjà Néron pour époux. Ces mariages, qui semblent étranges aujourd'hui, étaient alors si bien dans les mœurs romaines, que l'austère Caton lui-même céda sa femme au vieux Hortensius, et l'épousa de nouveau après la mort de ce dernier, qui lui laissait tous ses biens. En devenant le mari de Livie, Auguste était devenu le père de ses deux enfants, Tibère et Drusus. Mais bien qu'il leur témoignât la même amitié, tout le monde croyait qu'il avait pour Drusus les entrailles d'un père. Personnellement, du reste, le fils de Livie, par ses hautes qualités et l'élévation de son âme, justifiait les sympathies d'Auguste et les regrets de Rome. C'était lui qui, tenant d'une main ferme l'épée d'Agrippa, venait de frayer un chemin à l'aigle dans ces rudes forêts de la Germanie. Successeur désigné d'Auguste, il avait donné l'espoir d'un autre demi-siècle de gloire et de bonheur. Aussi, pour la première fois depuis longtemps, Rome fut vraie dans sa douleur et ses hommages. On rendit des hon-

neurs extraordinaires aux restes de Drusus. Tibère, qui les avait rapportés à Rome, prononça son éloge funèbre au Forum, tandis qu'Auguste, les yeux baignés de larmes, la voix brisée par les sanglots, le prononçait en même temps au cirque de Flaminius. Puis les chevaliers portèrent le corps sur leurs épaules au Champde-Mars, où il fut brûlé et enseveli dans le tombeau à trois étages qu'Auguste venait d'y faire construire pour lui-même. Le sénat votait en même temps à ce fils tant regretté des statues, des médailles, des arcs de triomphe, et le surnom resté populaire de Germanicus.

La mort, depuis quelques années, frappait sans pitié autour d'Auguste. Il avait déjà vu s'allumer les bûchers funèbres de son neveu Marcellus, de son poëte Virgile, du grand Agrippa son gendre, de sa sœur Octavie, et à peine les cendres de son fils Drusus étaient recueillies dans l'urne d'or, qu'il perdit son ami Mécène et Horace. Pour relever son cœur brisé, on lui apprit les désordres de Julie sa fille, qu'il avait donnée à Tibère après la mort d'Agrippa, et qui scandalisait par la licence de ses mœurs la plus immorale des sociétés antiques. Il fallait que ces désordres fussent bien grands, car le père de famille se montra inflexible. Dans la première chaleur de sa colère, il voulait la faire mourir. On le pria tant, qu'il se contenta de la reléguer dans une île, en l'y condamnant pour la vie au pain et à l'eau: mais il jeta sous la hache des licteurs la plupart des complices de ses débauches, et frappa les autres d'un exil éternel. Malheureusement, le sang ardent et corrompu des Césars bouillonnait avec une telle impétuosité chez les femmes de sa famille, qu'à peu de temps de là, ce qu'il avait fait pour la mère il fallut le faire pour la fille. Il ne lui resta bientôt, comme espoir et comme soutien de sa vieillesse, que les fils d'Agrippa et de la prostituée de l'île Pandataria, deux enfants qui, venus trop vite, et mal élevés par les esclaves, périrent l'un pubère à peine, l'autre avant vingt ans; si bien qu'à la fin de sa vie, Auguste se trouva seul dans sa maison déserte, entre Livie et Tibère qu'il haïssait, et que l'artificieuse impératrice finit cependant par lui imposer à force de prières, de larmes et de caresses.

Le seul refuge d'Auguste contre tous ces chagrins fut le cœur du peuple. Ingrate autant que servile, l'aristocratie ne songeait à payer les sesterces qu'il lui donnait que par le poignard. Déjà il avait été forcé d'ôter la vie à Cellius, d'exiler Murena et Fannius Cæpio, qui

voulaient l'assassiner au terme de sa carrière. Le misérable auquel les beaux vers de Corneille ont accordé l'immortalité poétique, lorsqu'il ne méritait que l'immortalité du mépris, Cinna conçut le projet d'égorger ce vieillard pour l'empêcher de faire plus longtemps le bonheur de Rome. Tels étaient les patriciens de cette époque : Auguste, qui les connaissait bien, ne daigna pas frapper Cinna, mais, pour faire éclater aux yeux de ses contemporains et de la postérité la bassesse d'un de ces nobles qui se disaient les vengeurs de la liberté, il lui jeta, avec sa clémence, de l'or et des honneurs que le lâche accepta.

Le peuple, au contraire, reconnaissant et dévoué, ne laissait échapper aucune occasion de lui prouver son amour. La moindre allusion à la bonté de son gouvernement était couverte au théâtre d'applaudissements frénétiques : il avait beau le défendre formellement, tout le monde se levait avec respect à l'arrivée de sa famille. Le feu ayant pris à sa maison du mont Palatin, chaque citoyen voulut souscrire pour la rebâtir : on avait réuni des sommes immenses, mais il n'accepta qu'un seul denier de chaque offrande. En revanche, Auguste payait cette affection par ce qui plaisait à ce peuple, toujours avide de jeux, d'émotions et de fêtes. Ce qui ne l'empêchait pas, pourvoyeur vigilant, de distribuer le blé gratis dans les famines, et, digne chef militaire, de porter aussi haut que le plus brave de ses prédécesseurs l'aigle, qui ne s'abaissa un instant dans sa main que par l'imprudence de Varus.

Mais le spectacle qui mérite surtout l'admiration des siècles, c'est celui qu'Auguste donna à Rome pendant quarante-six ans. Ce prince qui gouvernait, pour ainsi dire, l'univers : cet unique héritier du pouvoir, de la grandeur et des trésors accumulés durant sept cents au Capitole par ces fortes générations qui dorment des deux côtés de la voie Appia et sur les champs de bataille du monde; cet homme qui était tout, dictateur, consul, prince du sénat, tribun du peuple, souverain pontife, et qui fut un demi-siècle la tête, le cœur et le bras de Rome, ne se distinguait pas, dans la foule, du moindre des citoyens. Il logeait au Palatin dans l'ancienne maison de l'avocat Hortensius, modeste demeure dont les portiques étaient en pierre d'Albe, et qui n'avait ni marbres ni parquets précieux. Un petit cabinet lui servit là d'appartement d'hiver et d'été pendant quarante ans. Lorsqu'il lui survenait quelque affaire sérieuse, il empruntait pour y rêver

les jardins d'un ami. Au Forum, où il votait dans sa tribu comme le dernier des citoyens, tout le monde le coudoyait. A l'amphithéâtre, on riait sans façon de son costume, car ce maître de l'Asie ne portait l'été qu'une robe de laine filée par ses filles, et l'hiver qu'une tunique et un manteau, outre le grossier pileus qui lui couvrait la tête. Dans sa maison, il vivait du pain des esclaves et de figues fraîches. Au sénat, des patriciens le contrariaient quelquefois si brusquement, qu'il préférait sortir pour ne pas être forcé de punir. Qu'il s'endormît sur son tribunal, aux criailleries des avocats, ils l'éveillaient aigrement en lui reprochant sa paresse! Qu'il promît à un vétéran d'envoyer un témoin à sa place, le soldat lui répondait : « Je n'avais pas de remplaçant en me battant pour toi à Actium! » Et cet homme, occupé nuit et jour de sa tâche, allant et venant souvent même sans être escorté d'un esclave, au milieu de cette immense population qui le regardait et l'aimait comme un père, tout en contenant les trois cent mille légionnaires d'une main, et de l'autre les provinces d'Europe, d'Afrique et d'Asie, tout en faisant jouir Rome de deux bienfaits qu'elle n'avait jamais connus, la paix et un bon gouvernement, trouvait encore le temps de donner un admirable essor aux arts, aux sciences et à la littérature.

A sa voix, Vitruve créait la grande architecture, et lui aidait à faire de marbre cette ville qu'il avait trouvée de briques. Tite-Live, Varron, Longin, Denis d'Halycarnasse, Flaccus, Strabon, Celse, Labeo, fondaient la science historique, la science médicale, celle de la géographie et du droit : la poésie modulait ses chants les plus harmonieux dans les vers d'Ovide, de Gallus, de Properce et de Tibulle; et ceux qu'il aima entre tous, ceux qu'il eut le bonheur de combler des nobles récompenses dues au génie, Horace et Virgile gravaient la gloire de son règne sur des monuments plus durables que l'airain.

Telle fut la vie d'Auguste jusqu'à l'âge de soixante-quinze ans dix mois. Affaibli par les années, les fatigues du pouvoir et la maladie, il était allé respirer les brises délicieuses de Naples. Les matelots et les passagers d'un vaisseau d'Alexandrie ayant aperçu sa galère, accoururent, vêtus de blanc et couronnés de fleurs, brûler de l'encens à ses pieds et le remercier, les larmes aux yeux, de la liberté et de la paix qu'il faisait régner dans le monde. C'était la dernière action de grâces de ce monde pacifié. Sentant sa fin approcher, il se fit porter dans

la chambre où était mort son père, voulut qu'on drapât sa tunique avec soin et qu'on arrangeât ses cheveux. S'adressant ensuite à ses amis, réunis autour de son lit : « Eh bien ! leur dit-il, ai-je mal joué mon rôle dans le drame de la vie humaine ?... Allons ! applaudissez, citoyens ! » Après ces paroles, il demanda à quelques personnes qui arrivaient de Rome des nouvelles de la fille de Drusus, alors convalescente ; puis, congédiant tout le monde, il fit signe à sa femme d'approcher, la serra dans ses bras et s'éteignit en lui disant : « Livie, souviens-toi de notre union et.... adieu !... »

Averti d'avance par cette même Livie, que l'histoire accuse d'avoir empoisonné sur l'arbre les figues qu'aimait Auguste, pour faire régner son fils, Tibère était accouru à Nola. Trouvant l'empereur mort, il conduisit son cadavre à Rome. Les décurions et les sénateurs de la cité campanienne le portèrent sur leurs épaules jusqu'à moitié chemin : là, on rencontra les chevaliers, qui prirent le cercueil et attendirent la nuit pour entrer dans la ville. Le lendemain, Tibère et son fils Drusus se rendirent au sénat, réuni depuis le point du jour dans la curie Hostilia. Ils étaient suivis de l'affranchi Polybe, chargé de lire le testament de son maître. Auguste y déclarait Tibère son héritier, et, magnifique dans ses dernières volontés comme de son vivant, il léguait quatre cent mille grands sesterces au peuple romain, cinq cents sesterces à chaque citoyen de la ville, mille par tête aux prétoriens et trois cents aux légionnaires. Des cités, des rois, des sénateurs, des chevaliers et jusqu'aux petits enfants des citoyens, étaient inscrits en lettres d'or dans ce testament, où il ne s'était souvenu de sa fille et de sa petite-fille que pour défendre de mêler un jour leurs cendres à ses cendres.

Après l'ouverture du testament, on s'occupa des funérailles. Malgré Tibère, qui cherchait à calmer le zèle du sénat, elles furent dignes du mort. Le cercueil descendit du Palatin sur un lit d'or et d'ivoire que fermaient des rideaux de pourpre aux franges dorées, précédé de son image en cire, vêtue de la toge triomphale, devant laquelle marchaient les consuls désignés ; les sénateurs en portaient une autre d'or, et une troisième était dressée sur le char des triomphes. On voyait ensuite toutes les effigies de ses aïeux, moins César, fait demi-dieu par le sénat, et celles des illustres de Rome, depuis le fils de la Vestale jusqu'à Pompée. On plaça le lit au Forum, devant la tribune, et Tibère

et son fils Drusus prononcèrent deux éloges funèbres après lesquels le cadavre fut porté au Champ-de-Mars par la voie Flaminia, escorté du sénat en corps, des chevaliers avec leurs femmes, des prétoriens et de toute la population de Rome. Dès que les illustres de l'ordre équestre l'eurent déposé à la place où il devait être brûlé, les divers colléges des pontifes formèrent le premier cercle autour du bûcher, les chevaliers le second, et les légionnaires, empressés à jeter aux flammes, en signe d'honneur, leurs récompenses militaires, le troisième. Puis les centurions mirent le feu au bûcher, et quand la flamme s'élança dans les airs, elle consuma les liens d'un aigle attaché au lit funèbre, qui, prenant tout à coup son vol vers les cieux, sembla y porter l'âme d'Auguste. Cela fait, tout le monde se retira, laissant Livie dans le Champ-de-Mars, où elle resta seule pendant cinq jours avec les premiers de l'ordre équestre, pieusement occupée à recueillir les ossements de son époux et à les ensevelir dans son tombeau.

Pendant ce temps, Tibère se faisait offrir par le sénat l'empire dont il s'était déjà emparé. L'inauguration de ce pouvoir nouveau, qui eut lieu l'an 14 de notre ère, ouverte à la venue du Christ, fut signalée à Rome par une violente émeute. Un histrion, ne trouvant pas son salaire assez élevé, refusait de jouer dans les jeux augustaux. Le peuple s'en indigna au point que peu s'en fallut qu'il ne prît les armes; mais l'histrion ne voulant pas céder, et le tumulte augmentant toujours, le sénat, pour rétablir l'ordre, laissa fléchir la majesté des lois devant l'insolence du mime. Dans ce désordre populaire, Tibère, laissant agir les tribuns et les pères conscrits, s'était habilement effacé. Des soins plus graves le préoccupaient : l'armée, sentant son importance dans un gouvernement basé sur le glaive, voulait bien acclamer l'empereur, mais à condition qu'il lui achèterait l'empire. Tibère n'avait traité qu'avec les soldats qui étaient dans Rome, ceux des provinces se révoltèrent : ils exigeaient un denier de solde par jour et une forte somme payée comptant à titre d'aubaine. Sans une éclipse de lune qui effraya les trois légions de Pannonie, et la courageuse fidélité de son neveu Germanicus, fils de Drusus, qui en retint sept campées sur le Rhin, le règne de Tibère était fini. Ce péril à peine écarté il lui en vint un autre de la Gaule. Auguste avait laissé un petit-fils né du grand Agrippa et de la trop faible Julie. Pour

n'avoir pas plus tard à le redouter, Tibère, le jour même de la mort d'Auguste, le fit assassiner. Agrippa avait un esclave qui lui ressemblait; ce malheureux, nommé Clément, profita du hasard et se fit passer pour son maître, qui était peut-être son frère. Le trône impérial reposait sur un sol si mouvant encore, que l'entreprise de l'esclave réussit. Un parti s'était formé rapidement autour de lui, et l'avait porté de la Gaule en Italie et d'Italie à Rome. Les deux rivaux allaient se disputer l'empire; mais Clément était trop jeune pour lutter contre le vieux Tibère. Où la force aurait peut-être échoué, celui-ci employa la ruse, et le faux Agrippa tomba entre ses mains. Il le fit mettre à la torture pour savoir le nom de ses complices, mais l'esclave était plus fort que la douleur, et les bourreaux ne purent lui arracher une parole. Penchant alors sur lui son visage sévère et sombre : « Comment es-tu devenu Agrippa? » dit Tibère à voix basse... « De la même façon que tu es devenu César, » répondit l'esclave en mourant.

Cette allusion à son élévation au pouvoir, qui dans l'opinion restait entachée d'un caractère frauduleux, explique la froideur de Rome pour Tibère et les nuages de son esprit naturellement méfiant. Vieux, avare, taciturne et dur, il ne pouvait passionner un peuple amoureux jusqu'au délire de la forme et et du plaisir. Tibère remplissait avec une scrupuleuse exactitude son office impérial, mais sans s'écarter de la ligne stricte du devoir. Ainsi, tous les monuments élevés par Auguste et ceux qu'il n'avait pu finir furent réparés et achevés, mais il n'embellit pas la ville d'un seul édifice nouveau. Il lui suffisait de compléter en tout l'œuvre de son prédécesseur. Ne dépensant presque rien pour lui-même, il dépensait beaucoup pour la République. Les cités et les peuples étaient comblés de ses largesses, et il retenait même au sénat par ses libéralités ceux que la misère allait forcer de dépouiller le laticlave. Peu ménager du sang des hommes qui lui semblaient hostiles, il ne fit périr aucun innocent pour s'emparer de ses richesses ou pour venger une injure personnelle. « Sous un gouvernement républicain, disait-il à ceux qui lui conseillaient des rigueurs, la pensée et la parole doivent être libres. » Et quand il écrivait aux gouverneurs des provinces, il ajoutait toujours . « Tondez mes brebis, mais ne les écorchez pas. » Aussi simple, du reste, dans ses mœurs impériales qu'Auguste l'avait été, il ne souffrait ni chevaliers

Renaisse del.

AGRIPPINNE RAPPORTANT LES CENDRES DE GERMANICUS.

ni sénateurs derrière sa litière, passait souvent la nuit à écouter les plaignants, allait plaider pour ses amis, s'asseyait volontiers à la table des plus pauvres, les visitait à pied, sans gardes, quand ils étaient malades, et faisait même leur oraison funèbre.

Six années de ce gouvernement avaient heureusement continué la paix qu'on devait à Auguste. Rome était calme et prospère, l'empire en équilibre, l'armée toujours courbée sous sa discipline de fer : il n'en fallait pas davantage pour allumer la rage de l'aristocratie. Il y avait dans l'enceinte des sept collines six cents familles habituées depuis Romulus à regarder la République comme leur patrimoine, le monde comme leur domaine. Quand le droit de s'en partager tyranniquement les dépouilles, qu'elle appelait la liberté, sortait n'importe comment de ses mains, elle rugissait de colère et conspirait. Vers l'an 19, un complot s'était ourdi dans le but de rejouer à la Curie la scène du portique de Pompée; Tibère connaissait celui qui devait frapper le premier : c'était un jeune homme appelé Scribonius Libon. Une maladie empêcha seule l'exécution du complot. L'empereur semblait ignorer tout, mais quand Libon fut rétabli, une litière fermée, que portaient des prétoriens, alla le prendre et le déposa dans la Curie, à la même place où il voulait assassiner César. Ses propres complices l'auraient condamné avec empressement; mais, ayant demandé un délai, il prévint la mort légale par une mort volontaire.

Les patriciens se vengèrent en accusant l'empereur d'avoir fait empoisonner Germanicus son neveu et son fils adoptif. Pison, le gouverneur de Syrie, était désigné comme l'instrument du crime. Agrippine, veuve du héros germanique, qui venait de débarquer à Brindes avec l'urne où étaient ses cendres, accusait Pison à grands cris. Tibère le livra au sénat, et soit qu'il eût réellement commis le crime ou qu'il se vît condamné d'avance par la terrible impassibilité de l'empereur qui siégeait comme simple juge, Pison se suicida. Trois autres années heureuses pour Rome passèrent sur ce crime ou cette calomnie. Tibère méritait, par la justice de son gouvernement, la statue colossale que douze villes d'Asie lui avaient érigée dans le Forum; mais plus il se rendait digne de la reconnaissance publique, plus la haine des patriciens bourdonnait sourde et menaçante autour de lui. Bientôt, à l'âge où l'esprit, aussi fatigué que le corps, a besoin de repos, l'agitation et le souci des luttes domestiques se joignant à l'opposi-

tion souterraine mais implacable de l'aristocratie, fit pour lui de Rome un enfer; sa mère Livie, sa nièce Agrippine, Livilla, sa belle-fille, remplissaient le palais impérial de troubles et de querelles. Il n'avait qu'un fils, Drusus, dont il détestait les vices, ce qui est remarquable dans le Tibère de Tacite, mais qu'il adorait; on le lui empoisonna. S'éloignant dès lors avec une sorte d'horreur de cette ville où il ne respirait pas un instant au milieu du cercle de discordes domestiques, de complots et de crimes qui le serraient de toutes parts, à soixante-neuf ans il se retira, pour y vivre ses derniers jours, dans l'île délicieuse de Caprée.

Ælius Séjanus, son préfet du prétoire et son ministre, le remplaçait à Rome. Pendant six ans ce misérable, qui avait séduit Livilla et empoisonné son mari, frappa la famille et le parti de Germanicus, dans l'espoir de s'élever au trône de Tibère sur les cadavres de son fils et de ses neveux. Reléguée dans l'île qui servit de prison à Julie, Agrippine y mourut de faim, un de ses enfants se tua de désespoir en exil, un autre, enchaîné dans les caves du palais impérial, y expira de besoin en dévorant la bourre de son matelas. Débarrassé de cet obstacle et se croyant tout-puissant parce qu'il représentait le pouvoir sans bornes de Tibère, que ses statues s'élevaient sur toutes les places, que le sénat était à ses pieds et que le peuple comme toujours jetait de l'encens à sa fortune, Séjan songeait à se faire empereur quand un de ces prodiges auxquels on peut croire, car il n'était pas au-dessus de l'habileté des augures, mit Rome entière sur pied.

Une épaisse fumée sortit tout à coup de l'une des statues de Séjan : on s'empressa d'en ôter la tête pour voir d'où venait cette émission miraculeuse, et au même instant un serpent s'élançant du creux de la statue frappa de terreur les assistants. Séjan y fit mettre une autre tête, au cou de laquelle on trouva une corde le lendemain. Ce jour-là, qui était le 7 des calendes de novembre, Nœvius Sertorius Macron arriva de Caprée avec une lettre pour le sénat. Tandis que Séjan se rendait fastueusement au temple d'Apollon, où devait se tenir la séance, suivi de son immense cortége d'amis et de flatteurs, Macron courait au camp du prétoire montrer aux soldats l'ordre de Tibère qui le nommait leur préfet, et les enlevant comme les cohortes urbaines par la promesse d'une distribution d'argent, il remontait au temple d'Apollon en toute hâte et remplaçait la garde de Séjan par

des hommes sûrs et dévoués à Lacon, préfet des cohortes nocturnes.

Il trouva le sénat dans une étrange perplexité. Chacun s'imaginant qu'il s'agissait de décerner la puissance tribunitienne au favori, s'était empressé de faire acte de zèle; mais dès les premières lignes de la lettre de Tibère les pères conscrits furent pétrifiés d'étonnement. N'étant pas aussi bien instruit de la force du parti de Séjan que de ses projets, le vieux César, dans cette lettre merveilleuse de profondeur et de finesse, déroulait lentement sa pensée, comme le serpent qui tourne autour d'une proie redoutable, déroule ses anneaux. D'abord les sénateurs croyaient être le jouet d'un rêve et n'osaient pas comprendre : mais à mesure queTibère devenait plus clair, les visages prenaient une expression différente. A la basse adulation qu'ils venaient d'exprimer succéda la réserve, bientôt la froideur,puis le mépris. Quand le consul Régulus, avec lequel Macron s'était concerté dans la nuit, commença de lire, Séjan était entouré d'une foule de courtisans qui se pressaient autour de sa chaire curule pour solliciter un sourire; dès les premières lignes ils se reculèrent, puis successivement on les vit se lever et s'éloigner de lui, pendant que les tribuns et les préteurs s'en rapprochant au contraire l'enfermaient dans un cercle menaçant : le consul avait à peine fini, que ce malheureux, justifiant bien ce proverbe ancien : « que Chercher une haute fortune, c'est bâtir une grande tour pour tomber de plus haut, » était là sans mouvement, sans voix, l'œil fixe et comme frappé de la foudre. Régulus lui demanda par trois fois s'il entendait que l'empereur ordonnait de lui donner des gardes, il restait immobile : sortant enfin comme d'un rêve, il se leva, et, cherchant des yeux ceux qui l'appelaient, il aperçut près de lui le préfet des cohortes nocturnes l'épée nue à la main.

Lacon était chargé de le traîner au Tullianum. Alors, après le sénat, qui avait été unanime pour l'y envoyer, le peuple, dont une heure auparavant les acclamations saluaient son arrivée quand il gravissait le Palatin d'un air triomphant, le couvrit d'exécrations et de huées quand il le descendit proscrit. On insultait avec une joie brutale à sa chute, on lui reprochait ses crimes et son origine, on raillait ses vues ambitieuses. Ses statues étaient abattues avec rage. ses emblèmes foulés aux pieds, ses amis lapidés et couverts de boue, et quand il essayait de voiler un moment sa honte, des mains infâmes baissaient

ses mains de force et souffletaient lâchement ce visage qu'il voulait cacher. Les sénateurs, toujours prudents dans leur servilisme, avaient remis le jugement à l'après-midi : quand ils virent qu'il ne restait plus un ami à Séjan et que les prétoriens ne bougeaient pas, ils se réunirent de nouveau dans le temple de la Concorde et votèrent tous la mort et l'exécution immédiate. On le précipita en conséquence du haut des Gémonies. Le peuple, qui attendait en bas cette proie palpitante, s'élança sur le cadavre, et, après l'avoir traîné pendant trois jours par les rues avec le croc des suppliciés, en jeta les lambeaux dans le Tibre. Ses fils furent pendus aux échelles ignominieuses, et comme sa fille n'avait que quatre ans et qu'on n'étranglait pas les vierges à Rome, les jurisconsultes du sénat, craignant de violer la loi, ordonnèrent au bourreau de commettre un attentat atroce avant de passer le lacet au cou de l'innocente.

A partir de ce moment, l'histoire écrite par l'aristocratie montre Tibère tapi, comme un vieux tigre qui flaire le sang, derrière les roches de Caprée, ou se plongeant, malgré ses soixante-treize ans, dans la vase des voluptés infâmes. Macron le représentait à Rome, et, plus cruel encore que Séjan, promenait sans pitié la faux sur l'oligarchie patricienne. La famine, l'usure, le feu et le Tibre, débordant comme sous Auguste jusqu'au temple de Vesta, situé au bas du Palatin, semblaient se liguer en même temps pour désoler Rome. Heureusement le réparateur de ses maux veillait toujours. Aussi prompt à intervenir que lors de la catastrophe de Fidènes, où par l'avidité d'un spéculateur vingt mille Romains avaient été écrasés par la chute d'un amphithéâtre mal construit, Tibère ramena l'abondance dans la ville, réprima par des lois sévères l'âpreté de l'usure, rebâtit à ses frais les maisons incendiées du Cœlius, et ouvrit largement le trésor public pour réparer les ravages du fleuve. Ce furent là ses derniers actes : quelque temps après Rome apprit qu'il n'existait plus. Tombé en défaillance à Misène, le lendemain des ides de mars consacrées à la commémoration d'un parricide, il fut étouffé, quand il revenait à lui, par les ordres de Caligula, son fils adoptif.

Quelque temps avant la mort d'Auguste, un fou était venu s'asseoir sur la chaire impériale : les Romains, qui voyaient des présages partout, avaient tourmenté vainement les augures pour savoir ce que signifiait l'action de cet insensé ; en se plaçant à leur point de vue supersti-

tieux, on peut bien dire qu'elle annonçait l'avénement de Caligula. Fils de ce Germanicus tant et si justement pleuré par Rome, au dire de Tacite, le nouveau César reçut l'empire, en 37, des mains des prétoriens, et ne s'occupa du sénat que pour lui faire déchirer le testament de Tibère, qui léguait l'autorité à son petit-fils. Qu'on se figure un jeune homme de vingt-quatre ans, assez pauvre d'intelligence et d'une ignorance à peu près complète, qui se trouve élevé tout à coup au faîte de ce grand pouvoir. Ébloui d'abord, il ne vit rien; mais, le premier moment de vertige passé, quand il aperçut à ses pieds Rome et la moitié du monde, la tête lui tourna et il agit pendant les quatre années de son règne, tantôt comme un fou furieux ou stupide, tantôt comme une bête féroce échappée de sa cage.

On avait vu le beau côté du pouvoir absolu avec Auguste, le côté utile avec Tibère, on allait en voir le côté détestable avec Caligula. Depuis le premier jour jusqu'au dernier, la brusquerie, la violence, l'imprévu, le cachet bizarre et le décousu de la démence, éclatent dans les actes de ce César épileptique, mettant tristement en lumière la dégradation du sénat et du peuple. Voilà ce qu'étaient devenus ce grand bras et cette grande tête du monde sous le fou que Tibère jugeait bien en disant : « Je nourris un serpent pour Rome et un nouveau Phaéton pour l'univers. » Ivre de joie, comme toujours quand il change de maître, le peuple avait remercié les dieux de l'avénement du fils de Germanicus par l'égorgement de cent soixante mille victimes. Le sénat, ému de le voir aller chercher avec tant de recueillement les cendres de sa mère, payer en héritier scrupuleux les legs de Tibère et de Livie, rappeler les exilés, abolir quelques impôts, et chasser de la ville impudiques et délateurs, lui décerna un bouclier d'or orné de son image, et décréta que le jour où il avait revêtu la pourpre impériale serait dédié à Palès et fêté comme second anniversaire de la fondation de Rome. L'armée, qu'il avait gorgée de sesterces, et à laquelle son nom même, qui signifiait porteur de *caliges* ou bottines militaires, ne rappelait pas sans orgueil que cet empereur né sous la tente était le fils adoptif des légions, l'acclamait comme le représentant au pouvoir de la cuirasse et de l'épée; les magistrats, rétablis dans les droits et la dignité de leurs charges, le comparaient à Numa; les chevaliers, qu'il venait de faire asseoir avec leurs familles à des festins splendides, et qui portaient encore les belles toges dont

il leur avait fait présent, disaient en montrant les bandelettes de pourpre et de soie bleue distribuées à profusion à leurs femmes et à leurs enfants, que jamais on n'avait ajouté avec plus de raison un nouveau jour aux saturnales; et les frumentaires, qui, gratifiés déjà de deux fois trois cents sesterces par tête, avaient en outre, du matin au soir, les corbeilles de pain, les combats de gladiateurs, les spectacles aux flambeaux, les courses aux panthères, dans le cirque, l'applaudissaient avec fureur.

L'enthousiasme dura huit mois, et ce temps suffit pour réaliser la prophétie de Tibère. La folie lui montant tout à coup au cerveau, bientôt Caligula souille le palais des crimes les plus exécrables, déshonore ses sœurs, fait massacrer son frère adoptif, force son beau-père Silanus à se couper la gorge, et, après avoir donné du poison à son aïeule, regarde froidement, du triclinium où il était couché à table, les flammes qui consumaient son cadavre. Toute corrompue qu'était la société romaine, elle frémit devant de tels excès. Mais avoir horreur des crimes de Caligula, c'était manquer de respect à César; il se vengea donc en s'abandonnant à tous les délires du despotisme, afin de prouver que son pouvoir de faire le mal était illimité. Le peuple essuya les premiers coups : il lui avait rendu le droit d'élire ses magistrats, transporté au sénat par Tibère, il le lui retira, et ne laissa échapper aucune occasion de témoigner la haine qu'il portait à la plèbe. Une nuit, des citoyens empressés à retenir les places gratuites du cirque ayant interrompu son sommeil par le bruit de leurs voix, il envoya ses prétoriens les chasser à coups de fouets. Dans le tumulte que produisit au milieu des ténèbres la brutale exécution de cet ordre, plus de vingt chevaliers, autant de nobles matrones et des milliers de plébéiens furent écrasés. Il ne s'en tint pas là : souvent, dans les combats de gladiateurs, au moment où le soleil était le plus ardent, il faisait enlever les voiles qui recouvraient l'amphithéâtre en défendant de laisser sortir personne, et s'il entendait des murmures, il appelait ses prétoriens et les lançait l'épée nue sur la foule. C'est dans une de ces occasions où, furieux de quelques huées adressées à son mime favori, il s'était embarrassé dans sa robe et avait roulé de gradin en gradin, que, montrant le poing au peuple, il l'apostropha de ce mot : « Ah ! si tu n'avais qu'une tête !... » Quelquefois il fermait les greniers publics, et s'amusait à annoncer la famine

aux frumentaires. Il était aussi cruel et plus méprisant encore pour le sénat. Un jour, dans un de ces rares éclairs de lucidité qu'on aurait pu appeler une demi-démence, il vint lire aux pères conscrits un discours qui n'était qu'une amère philippique contre leurs palinodies et leurs bassesses, et dans lequel il faisait dire à Tibère : « Tout ce que tu viens de leur reprocher, Caïus, est très-juste et très-vrai ; ne t'amuse donc pas à les aimer et, si tu m'en crois, n'en épargne aucun. Ils te détestent tous, ils souhaitent tous ta mort, et ils l'avanceront s'ils peuvent. Voilà pourquoi je te conseille de songer à ta sûreté. Surtout point de scrupules ! Les mesures qui t'affermiront le mieux seront toujours les plus légitimes. Jamais personne n'a obéi volontairement. On honore le maître quand on le craint, et on le tue s'il devient faible : reste donc le plus fort ! »

Mettant bientôt en pratique le conseil qu'il se donnait, tantôt il forçait des consulaires à faire plusieurs milles en courant à pied devant son char avec la tunique ornée du laticlave, insigne de leur dignité ; tantôt il exigeait que d'autres se tinssent à ses pieds pendant le repas, ceints d'un linge comme les esclaves. Les membres les plus illustres du sénat, il les dégradait en les obligeant à descendre dans l'arène pour y conduire les chars et combattre contre les gladiateurs, ou il les faisait cier par le milieu du corps au moindre soupçon, ou bien les traînait, en riant de leur douleur et de leurs larmes, au supplice de leurs enfants. Et si le hasard ou les délateurs le laissaient manquer de victimes, et qu'il n'en eût aucune à torturer les jours où il était en belle humeur, il apostait ses prétoriens autour de la Curie, et malheur à celui qui arrivait le premier ! Saisi par les soldats qui fondaient aussitôt sur lui en l'appelant ennemi public, l'infortuné était déchiré à coups de stylets, et porté en lambeaux aux pieds de Caligula, qui rugissait de joie en comptant ses blessures et aspirant l'odeur du sang.

O lâcheté humaine ! croirait-on que parmi tous ces descendants des Dentatus, des Régulus, des Décius, qui délibéraient dans les mêmes temples, s'asseyaient sur les mêmes chaires curules que leurs pères, et retrouvaient en rentrant leurs images au foyer domestique, il ne se rencontra pas un homme pour briser cette tyrannie ? Le sénat presque entier, Cicéron et Caton en tête, avait assassiné César, dont le grand gouvernement était un bonheur et une gloire pour Rome et l'empire,

et pas un sénateur n'osait frapper Caligula, dont la domination monstrueuse était un outrage et une honte pour tous. Baisant humblement le pied que ce fou leur tendait quand ils allaient baiser sa main, les fils de ceux qui étaient tous montés au Capitole le front couronné de lauriers, descendaient sans rougir, avec l'empressement de la bassesse, les degrés de la servitude. Le lendemain d'un de ces jours néfastes où Caligula avait fait brûler dans le cirque l'auteur d'une comédie dont un vers le choquait, ou fait couper la langue à un chevalier qui protestait de son innocence, et promener au bout d'une épée dans la salle du festin les mains d'un malheureux esclave coupable de vol; après que, se jouant des lois humaines, il avait épousé et répudié tour à tour plusieurs femmes de sénateurs, et que, pour insulter aux dieux, il s'était proclamé dieu lui-même, et avait pris pour pontife son cheval *Incitatus*, déjà désigné pour le consulat, le sénat, vil approbateur de toutes ces démences, le déclarait dans ses décrets père de la patrie, flétrissait la mémoire de ses victimes, lui décernait pompeusement les honneurs du triomphe, parce qu'il était allé montrer sa folie, dans une course ridicule, aux légions du Rhin, ou ramasser des coquilles au bord de la Manche, et enfin divinisait sa sœur, l'incestueuse Drusilla!

Afin de purger la terre de ce monstre, il fallut qu'une mauvaise passion, la vengeance, fît ce que le patriotisme n'osait plus. Parmi les prétoriens eux-mêmes, Caligula avait des ennemis. L'un des tribuns les plus braves, Chéréa, vétéran des légions germaniques, ne pouvait lui pardonner ses railleries grossières ni les mépris dont cet insensé l'accablait tous les jours. Il se concerta avec deux autres tribuns, Aquila et Sabinus, et, le 9 des calendes de février 41, vers la septième heure, comme Caligula traversait une galerie souterraine pour aller voir des mimes africains qui se chauffaient avant de paraître sur le théâtre, les conjurés l'entourèrent. Sabinus ayant éloigné les centurions, lui demanda le mot d'ordre. Caligula avait à peine répondu *Jupiter*, que le tribun Chéréa l'abattit d'un coup d'épée sur la tête, en disant : « Tiens! évite ceci. » Le signe de ralliement des conjurés étant *repete*, redouble! Caligula, qui, en se débattant, criait qu'il n'était pas mort, reçut trente coups de poignard, et rendit le dernier soupir sous le pied d'Aquila. Les plus animés s'acharnèrent sur son cadavre et en mangèrent des lambeaux (*carnes ejus gustá-*

runt), tandis que les autres couraient égorger sa femme Césonia, et, dans leur fureur, écrasaient contre les murs, pour qu'il ne restât rien d'un tel monstre, la tête de sa fille.

Cependant les prétoriens, apprenant la mort de leur maître, étaient accourus furieux. Quand ils virent son cadavre, ils se jetèrent sur les premiers sénateurs qui leur tombèrent sous la main, et en massacrèrent trois. Les cohortes urbaines, au contraire, se rangèrent du côté des consuls, qui, jugeant l'occasion favorable pour rétablir le gouvernement des six cents familles, se hâtèrent de réunir le sénat dans le temple de Jupiter Capitolin. Si, profitant du moment d'inexprimable confusion qui suivit la mort de Caligula, le sénat s'était emparé sur-le-champ du pouvoir, il l'aurait gardé sans peine. Mais on ne savait que parler dans la Curie, on ne savait plus agir. Tandis que le consul Saturninus déclamait sur la restauration de l'ancienne liberté, laquelle n'eût été au fond que l'ancienne prépondérance de l'oligarchie, un soldat nommé Gratus, cherchant à piller dans le palais, aperçut des pieds qui passaient sous une portière. Il les tira rudement à lui, et ramena un homme à demi mort de peur, qui, se jetant à ses genoux, le suppliait de ne pas le tuer. Gratus, dans cet homme, reconnaît l'oncle de Caligula, Claude, un idiot sauvé par sa nullité, et le remettant sur ses jambes, que la frayeur rendait encore plus tremblantes que de coutume, il appelle quelques-uns de ses camarades, et leur dit : « Saluez César ! » Ceux-ci saisissent le pauvre Claude, trop effrayé pour pouvoir faire un pas, le jettent dans une litière et le portent eux-mêmes, en se relayant, dans le camp du prétoire.

Là, tous les soldats l'acclamèrent ; mais sa terreur était si grande, qu'il passa la nuit à trembler, pendant que le sénat la passait à discourir. Cette inaction le perdit : au point du jour, une multitude immense courut au camp, criant qu'elle voulait un maître, et demandant le frère de Germanicus. Un peu rassuré par cette manifestation populaire et l'inaction du sénat, Claude permit alors aux prétoriens de lui prêter le serment de fidélité, et leur promit quinze mille sesterces par tête. Quelques heures plus tard, sénateurs et consuls venaient l'un après l'autre, au milieu des injures et des menaces des soldats, rendre hommage au nouveau César, et Chéréa, le seul Romain qu'il y eût à Rome, marchait au supplice, n'emportant que les regrets de Sabinus, qui se tua sur sa tombe.

Au règne de la folie succéda dès lors, sauf quelques lueurs de bon sens, celui de l'idiotisme. Un vieillard à cheveux blancs qui ne peut faire un pas sans que ses genoux se dérobent sous lui, et dont la physionomie, déjà repoussante, est de plus sans cesse déshonorée par un rire bête ou rendue hideuse par la colère; voilà le maître de l'univers. Deux affranchis, Narcisse et Pallas gouvernaient, avec Messaline, Rome et l'empire comme on gouvernait alors, c'est-à-dire qu'ils rançonnaient les provinces, épuisaient le trésor, vendaient les places, ou les jetaient, les affranchis à leurs créatures, l'impératrice à ses amants, et abattaient les têtes de trente-cinq sénateurs et de trois cents chevaliers. Pour Claude, on le laissait se gorger de viandes et de vin, et quand il était bien repu, et qu'il avait signé les décrets de sa femme et de ses affranchis, on lui permettait de décréter pour son compte, ou, ce qui était son occupation favorite et son grand plaisir après la table, d'aller juger.

Un pareil César ne pouvait être que le jouet de Rome. Il manquait de dignité au point de tout quitter quand il s'agissait de manger et de boire, comme ce jour où, rendant la justice dans le palais d'Auguste, l'odeur d'un mets préparé par les prêtres saliens devant le temple de Mars lui fit oublier droit et plaideurs. Les avocats ne lui montraient aucun respect; lorsqu'il voulait quitter son tribunal, ils le retenaient par le pan de sa robe et quelquefois même par le pied. Un plaideur grec avec lequel il contestait osa lui dire en plein Forum : « Ton esprit tremble comme ta tête! » Et un chevalier romain, indigné que, dans une accusation calomnieuse, il reçût le témoignage des courtisanes, lui lança ses tablettes et son stylet au visage avec tant de force, que le sang en jaillit. Le peuple, témoin de tout cela, prenait les mêmes licences. L'empereur, dans une émeute, étant venu au Forum, fut accablé d'injures, et forcé de s'enfuir sous une grêle de croûtes de pain. Ses affranchis le menaient comme un enfant à la lisière. Sa première femme, cette Messaline que Juvénal n'a pas calomniée, en disant qu'un matin elle avait rapporté sous le pulvinar impérial l'odeur infâme du bouge de Lycisca, prenait publiquement un autre époux, Caïus Silius, et lui en faisait signer le contrat de mariage sans qu'il s'en doutât; et la seconde, qui était plutôt la femme de son affranchi Pallas, Agrippine, sa propre nièce, fidèle au sang de Germanicus, après avoir régné cinq ans sous le nom de ce

mari sans tête, l'empoisonna en 54, pour régner sous le nom d'un enfant sans volonté.

Ce qui prouve, au reste, combien il est facile quelquefois de gouverner les hommes, c'est que les treize années de ce ridicule principat furent heureuses pour Rome et glorieuses pour l'empire. Sous les ordres de Plautius, Corbulon, Ostorius Scapula, Géta, Suétonius Paulinus, Vespasien et Galba, généraux braves et habiles, les légions soumirent la Grande-Bretagne, continrent la Germanie, achevèrent la conquête de l'Afrique, et plantèrent triomphalement leurs aigles dans le Bosphore, la Syrie et la Thrace. On achevait en même temps à Rome les trois aqueducs commencés par Caligula, qui n'avait embelli la ville que d'un seul monument, l'obélisque du cirque, emprunté à l'Égypte; on creusait le port d'Ostie à l'embouchure du Tibre; Claude, usant du droit de ceux qui avaient reculé les limites de l'empire, profitait des conquêtes de ses généraux pour enfermer l'Aventin dans l'enceinte, et des bornes dorées et des barrières de marbre remplaçaient les bornes de tuf et les barrières de bois du grand cirque. Quant à la paix publique, à part l'expulsion des Juifs qui prêchaient déjà la religion du Christ, et les trois ou quatre cents meurtres ordonnés par les affranchis et les femmes de Claude, ce qui forme à peine une ligne dans les fastes sanglants de Rome, elle fut conservée sous le règne de ce César idiot.

La métropole du monde parut d'abord destinée à jouir du même bonheur sous le fils d'Agrippine. Quand on eut tiré Claude au ciel avec un croc, selon l'expression de Gallien, car après l'avoir empoisonné on le divinisa, le 3 des ides d'octobre, tandis que le peuple, célébrant les fontinales, couvrait les puits et les fontaines de guirlandes de fleurs, les portes du palais, qui étaient restées fermées depuis le matin, s'ouvrirent, et Pallas annonça la mort de l'empereur. En même temps parut Néron, suivi de Burrhus, préfet des prétoriens, qui, le montrant à la cohorte de garde, lui dit : « Voilà César! » Mais Néron, fruit de l'union du plus méchant homme de son siècle, Domitius à la barbe rousse (*ænobarbus*), et de l'une des plus grandes impudiques de Rome, n'était que le gendre et le fils adoptif de Claude. Ne voyant pas Britannicus, son fils et son héritier légitime, les soldats le demandèrent. Il ne pouvait paraître, étant retenu au palais par Agrippine. Aussi, après quelques instants d'attente et d'hésitation, la cohorte proclama Néron

empereur et l'accompagna au camp du prétoire, où il lut un discours de Sénèque qui fut trouvé très-éloquent par les prétoriens, car il leur promettait à chacun la somme qu'avait autrefois donnée Claude, quinze mille sesterces. A ce prix, ils l'acclamèrent tant que voulut Burrhus, et le conduisirent de suite au sénat, où il lut encore un discours de Sénèque dans lequel le rusé rhéteur insinuait à ses amis que, sous le règne nominal de cet enfant, les consuls allaient reprendre leur autorité et les patriciens leur ancienne prépondérance. Cette espérance jeta les sénateurs dans un tel enthousiasme, qu'ils décidèrent que le discours de Sénèque serait gravé sur une colonne d'argent et lu au Forum tous les ans par les consuls nouveaux.

Son fils, qui n'avait alors que quinze ans, proclamé César, Agrippine s'empara de l'autorité, et continua de gouverner l'empire avec Pallas. Elle présidait, cachée par un voile, aux délibérations du sénat, répondait aux ambassadeurs, et envoyait des ordres aux rois et aux peuples. Mais ce n'était pas là ce qu'avaient voûlu ni Sénèque ni Burrhus. En poussant son élève au pouvoir, Sénèque esperait régner sous son nom, et en lui vendant ses prétoriens Burrhus avait la même arrière-pensée. Supplantés par Agrippine et son amant, ils s'unirent pour les renverser l'un et l'autre. Tous les moyens sont bons pour les ambitieux : celui qu'employèrent ces deux hommes que Tacite cherche à couvrir d'un vernis de vertu, ce qui doit le rendre bien suspect lui-même, était infâme. Connaissant le tempérament fougueux de Néron, ils l'attaquèrent par le vice, et le corrompirent afin de l'asservir. Une belle Asiatique, Acté l'affranchie, fut l'instrument de ce complot. Puis, quand ils virent Néron sous le charme, par de perfides insinuations ils lui remplirent l'âme de défiance et de colère contre sa mère. Sénèque disait tout bas, et Burrhus faisait semblant de croire, qu'elle songeait à rendre l'empire à Britannicus. Jeter ce soupçon dans l'âme de Néron, c'était y semer un crime. Le jeune empereur parut d'abord impassible; mais quelques jours après il avait une conférence avec Locuste, celle qui venait de mettre Claude parmi les dieux, et Britannicus tombait foudroyé au milieu d'un festin. Son bûcherétait préparé d'avance : on l'y porta sous une pluie battante qui éteignit trois fois les flammes, et, enlevant la couche de plâtre dont le cadavre était enduit, laissa voir les traces du poison. Mais pour montrer qu'il n'aimait pas les empoisonneurs, Néron fit brûler vif le chevalier Anto-

nius, accusé d'un crime de ce genre. Quant aux deux héros de Tacite, ils se partagèrent les dépouilles de la victime.

Après cet exploit, Néron se précipita tête baissée sur les pas de Caligula. Ses journées se passaient au cirque, à couronner des conducteurs de chars, et à donner au peuple ces grands spectacles où des cavaliers perçaient de leurs lances des taureaux, quatre cents ours, trois cents lions; ses nuits à rôder, la tête couverte d'un capuchon d'esclave, vers les arcades sombres et mal famées du pont Milvius, ou à courir les tavernes et les rues, insultant, volant, battant les passants attardés et en étant souvent battu; ses matinées à condamner à mort ceux qui n'avaient pas reconnu César sous les faux cheveux du débauché, ou dont il voulait l'héritage. Il écrivait si facilement ces ordres funèbres, où le cours naturel de la vie se trouvait si souvent arrêté par les caprices de son despotisme, qu'on remarqua en 56, comme un prodige, que Volusius Saturninus, mort à quatre-vingt-treize ans, eût atteint cet âge étant riche, honorable et honoré. L'année suivante, Rome entière s'émut, non de son avilissement et de ces crimes, mais d'un événement qui la touchait bien davantage : le figuier ruminal, dont les branches ombrageaient depuis huit cent trente ans la cabane de Romulus, s'était desséché tout à coup. Quand on vit mourir ce tronc antique chacun s'effraya, et les augures prédirent tout bas un forfait exécrable. Ils avaient raison : Néron tua sa mère !

A cet attentat, qui comblait la mesure, Rome frémit : l'horreur fut partout, et se manifesta par des protestations muettes, mais pleines d'une sombre colère. Un enfant fut trouvé exposé dans le Forum avec une tablette portant ces mots : « Je t'abandonne de peur que tu n'égorges un jour ta mère; » les emblèmes les plus injurieux, les inscriptions sur les murs du palais : « Néron, Oreste, matricide, » et ce cri lugubre jeté sur son passage et montant la nuit jusqu'à son chevet : *Nero matrem interfecit !* « Néron a tué sa mère, » apprit au criminel que, s'ils n'osent quelquefois le punir, les peuples détestent toujours le crime. Pour lui, au milieu de la consternation universelle, il affecta de se présenter sur le théâtre en costume de joueur de cithare, les cheveux épars et ceints d'une couronne de perles, vêtu d'une tunique aux couleurs éclatantes sur laquelle flottait la chlamyde de pourpre, retenue par des agrafes d'or. S'avançant ensuite au bord de la scène : « Maîtres, dit-il, daignez m'écouter avec indulgence, » et il se mit à

chanter entre le rigide Burrhus, qui faisait signe aux prétoriens d'applaudir, et le philosophe Sénèque, qui donnait le premier l'exemple des applaudissements, après avoir justifié en plein sénat, dans une habile apologie, le meurtre d'Agrippine.

Tant d'infamie méritait bien un châtiment : Burrhus reçut le sien le premier, en 62. Il avait voulu montrer le bout de l'épée prétorienne à Néron, Néron le montra du doigt à Locuste. Octavie, sœur de Britannicus, qui le gênait comme un remords, périt assassinée. Délivré dès lors de sa mère, de sa femme et de ses deux précepteurs, car Sénèque s'était prudemment éloigné en voyant tomber Burrhus, il prit Tigellin et Poppée, un ministre et une femme selon son cœur, et laissa couler à pleins bords le sang et la débauche. C'étaient tous les jours spectacles nouveaux, courses de chars où figurait Néron sur les quadriges, et fêtes effroyables de luxe et d'immoralité, comme celle dirigée par Tigellin, en 64, qu'il faut laisser, en détournant la tête avec dégoût, dans l'ombre et *la fange* des étangs d'Agrippa.

Rome crut cette fois que Néron avait atteint la limite des grands scandales, mais il la détrompa quelques jours après en devenant publiquement le mari de l'eunuque Sporus et la femme de l'affranchi Pythagore. A la date de ces monstruosités se place l'événement capital de sa tyrannie : nous voulons parler de l'incendie de la ville, allumé, dit-on, par ses ordres. Certes le feu avait souvent ravagé Rome; rien qu'aux précautions prises par Auguste on peut se faire une idée de la fréquence et de la violence des incendies, mais jamais depuis les Gaulois on n'en avait vu de plus terrible. Celui-ci commença entre le Palatin et le mont Cœlius, le 14 des calendes d'août, le jour même où quatre cent cinquante-quatre ans auparavant le Brenn des Sénons avait brûlé la ville. La région où le feu se déclara d'abord était en grande partie composée de boutiques renfermant les matières les plus inflammables; aussi, poussé violemment par le vent, en un clin d'œil il eut enveloppé la longueur du grand cirque. Roulant avec impétuosité et d'effroyables pétillements dans la vallée que resserrent les deux collines, il dévora tout, puis s'élança sur les hauteurs, y répandit ses vagues ardentes, et, en redescendant par torrents, s'engouffra de toutes parts dans les rues étroites, irrégulières et tortueuses de la vieille Rome, où rien ne put l'arrêter. La terreur et les lamentations des femmes, la faiblesse des vieillards, les cris des enfants et le tumulte

causé tout à coup par cette foule immense qui, perdue dans la fumée, étourdie par les gémissements, courait çà et là au hasard, arrêtée ou repoussée à chaque instant par les flammes. Tout ce trouble empêchait d'ailleurs les secours, d'autant que ceux qui tentaient d'apporter quelque remède au mal étaient brutalement chassés par les gardes nocturnes qu'on voyait avec une surprise mêlée de terreur lancer eux-mêmes les brandons, en défendant partout avec mille cris menaçants d'éteindre le feu, soit qu'ils en eussent reçu l'ordre, soit qu'ils voulussent profiter de la confusion pour piller.

L'incendie dura six jours et sept nuits : quand on parvint à l'arrêter, à force d'abattre des maisons au pied des Esquilies et après trois jours d'efforts nouveaux dans la rue Émilienne, cette mer de feu avait englouti le travail, les richesses et les trophées accumulés pendant huit siècles. Des quatorze régions de Rome, quatre seulement restaient entières : trois étaient rasées jusqu'au sol ; les sept autres offraient à peine comme vestiges de leur vieille magnificence quelques murs noirs et lézardés.

Tandis que deux ou trois cent mille habitants sans toit et sans asile allaient camper au Champ-de-Mars, dans les jardins de César et autour des tombeaux, Néron faisait construire pour eux des hangars provisoires et pour lui un palais magnifique sur les ruines de la patrie. Ce palais qui, partant de l'ancienne demeure d'Auguste, allait jusqu'à l'Esquilin, unissant les deux monts et coupant le centre de Rome de l'est à l'ouest, était orné d'un vestibule au milieu duquel s'élevait le colosse de Néron, haut de cent vingt pieds et environné, dans l'espace de mille pas, d'une triple colonnade. Il renfermait dans son enceinte un lac bordé d'édifices qu'on aurait pris pour une ville, des prairies, des vignes, des bois peuplés d'animaux domestiques et sauvages, et à l'intérieur brillait d'un tel luxe qu'on l'appelait *la maison d'or*.

Il faut dire toutefois qu'en se bâtissant cette demeure fastueuse, il ne négligeait pas la reconstruction de la ville : mais il avait beau en faire tracer largement les rues au cordeau, en dessiner les places sur un plan plus monumental, en environner les quatorze régions de portiques élevés à ses frais, et jeter en même temps les disciples du Christ à sa colère, Rome, qui le soupçonnait d'avoir allumé l'incendie et de n'être revenu d'Antium pendant que le deuil et la mort planaient sur elle que pour déclamer du haut de la tour de Misène un poëme

sur l'embrasement de Troie, Rome était sérieuse et sourdement hostile. Les olygarques jugèrent le moment favorable pour conspirer. Un débauché aussi impur que Néron, Calpurnius Piso, une courtisane, Épicharis, l'austère Sénèque, et Lucain, son neveu, étaient les chefs du complot. Trahis par un esclave, ils périrent avec une foule de leurs amis, Pison par le fer, Lucain les veines ouvertes, et Sénèque dans la vapeur de ses étuves. De tous ces ambitieux dont la mort ne pouvait ni laver les vices ni racheter le passé funeste, le plus lâche fut le poëte, qui dénonça sa mère Acilia pour vivre ; le plus brave, Laté ranus, qui se laissa trancher la tête, sans bouger, par un de ses complices, et la seule regrettable, la courtisane, à laquelle la torture n'arracha pas une parole, et qui s'étrangla la seconde fois qu'elle vit le bourreau, de peur que la douleur ne fût plus forte que son courage.

Pour se distraire du spectacle monotone des exécutions, des terreurs de la peste, sœur fatale de l'incendie, qui emporta trente-cinq mille victimes, et de la mort de sa bien-aimée Poppée, qu'il avait tuée au huitième mois de sa grossesse d'un coup de pied dans le ventre, parce que, malade, elle ne pouvait aller l'entendre chanter, Néron fit un voyage artistique en Grèce, y déploya partout sa belle voix, dont ses soldats eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de rire, et revint à Rome vers la fin de 67, chargé de dix-huit cents couronnes. Il fallut ouvrir une brèche aux murailles antiques, afin que ce triomphateur d'un nouveau genre entrât sur le char d'Auguste, traîné par des éléphants, et montât glorieusement au Capitole avec l'histrion Diodore, assis à son côté. Et le sénat courbait la tête devant cette honte, et le peuple charmé applaudissait à son César, et ces légions romaines encore qui formaient au delà de l'Euphrate, de l'Èbre et du Rhin, les remparts de l'empire, auraient continué d'obéir peut-être à ce bouffon s'il n'avait pas eu l'imprudence de s'en prendre à leurs chefs. Mais le voyant tuer Corbulon, le héros de cette époque, le soldat s'indigna : les généraux de leur côté, tremblant à chaque instant pour leur tête, songeaient au seul moyen de la sauver. Ils laissèrent murmurer leurs légions, qui, blessées du privilége que s'arrogeaient quelques cohortes à Rome, voulaient faire des Cesars à leur tour, et quand le mécontentement fut assez mûr pour l'insurrection, ils éclatèrent. Un jour qu'il jouait de la lyre au théâtre, Néron apprit à la fois la révolte de

Vindex et de Galba, chefs, l'un de l'armée des Gaules et l'autre de celle d'Espagne.

C'était le 14 des calendes d'avril 68, le jour du meurtre de sa mère; il ne s'en émut pas d'abord, mais le sénat voyant un point d'appui formidable dans l'insurrection, retrouvait subitement du cœur; le peuple, aigri par la famine, grondait au Forum; les prêtres le disposaient peu à peu à la révolte par leurs sombres présages. Ils racontaient mystérieusement les songes du parricide; ils disaient que les portes du tombeau d'Auguste s'étaient ouvertes pendant la nuit d'elles-mêmes, et qu'une voix lugubre avait été entendue, appelant Néron! Tous ces signes précurseurs de la chute de son maître avaient frappé Nymphidius, le préfet du prétoire. Jugeant, selon la maxime des siens, qu'il faut toujours quitter le soleil qui se couche pour courir au soleil qui se lève, le 17 des calendes de juillet, il réunit les prétoriens de garde, se disant confident de Galba, et leur promit en son nom sept mille cinq cents drachmes par tête, et douze cent cinquante aux autres soldats. Ceux-ci acceptent le marché, et abandonnent le palais d'or après avoir pris toutefois la précaution de le piller. Néron dormait pour la dernière fois dans ses jardins. Quand il rentra, et qu'il trouva le palais désert et nu, car les prétoriens ne lui avaient pas même laissé la boîte d'or où étaient les poisons de Locuste, il devint furieux, et envoya chercher un ami ou le gladiateur Spicillus pour le tuer; mais ses amis furent introuvables, et le gladiateur ne voulut pas se déranger.

Dans cette perplexité, Néron fut forcé d'accepter les offres de Phaon, son affranchi, et de chercher un refuge dans une petite maison de campagne que ce dernier possédait à quatre milles de Rome, entre la voie Salaria et la voie Nomentane. Il partit à cheval, nu-pieds, n'ayant pour vêtement qu'une *penula* ou manteau de couleur brune, la tête voilée et le visage couvert d'un suaire. Quatre affranchis, dont un était l'eunuque qu'il avait épousé, l'accompagnaient. A peine hors du palais, il fut si effrayé par un tremblement de terre et une gerbe d'éclairs qui l'éblouit, que si Sporus ne l'eût pas entraîné presque de force, il aurait rebroussé chemin. Ils passèrent assez près du camp des prétoriens pour entendre les acclamations qui saluaient le nom de Galba et les outrages dont ces mercenaires accablaient le César déchu. Ne se croyant plus dès lors en sûreté, au premier détour il

laissa son cheval dans des broussailles, et, se traînant péniblement à travers un champ plein de roseaux, finit par arriver, les pieds ensanglantés, les lèvres sèches de peur et de soif, au pied du mur de la villa. Un peu d'eau qu'il puisa avec le creux de sa main dans un fossé bourbeux fut sa dernière volupté. Un envoyé de Phaon lui ayant annoncé que le sénat le condamnait au supplice des parricides, et le galop des chevaux de ceux qui le cherchaient commençant à se faire entendre, il se coupa la gorge avec l'aide de son secrétaire Epaphrodite, en murmurant un vers d'Homère, et tarit enfin jusqu'à la dernière goutte le sang exécrable de Germanicus.

Dieu avait eu pitié du monde : les Césars mouraient comme les monstres, sans postérité.

CHAPITRE X

ROME SOUS LES FLAVIENS, LES ANTONINS ET LES EMPEREURS MILITAIRES.

Galba. — Othon. — Vitellius. — Vespasien. — Titus. — Domitien. — Nerva. — Adrien. — Antonin le Pieux. — Marc Aurèle. — Commode. — Pertinax. — Didius Julianus. — Septime Sévère. — Caracalla. — Héliogabale.

La mort de Néron produisit d'abord l'effet ordinaire : pendant que l'affranchie Actè, sa première maîtresse, avec les deux nourrices Écloge et Alexandra qui avaient eu soin de son enfance, cachait ses ossements au tombeau des Domitius au milieu d'une foule d'affranchis et d'esclaves, le peuple prenait le bonnet de la liberté et renversait partout les statues de l'empereur mort; cet enthousiasme fondit comme les neiges du Soracte au printemps, à la vue du nouveau César.

Galba était âgé de plus de soixante-douze ans : quand la plèbe de Rome, qui aimait la face réjouie et vermeille du jeune Néron, aperçut la figure longue, blême et sillonnée de rides de ce vieillard au front chauve, à l'air triste et sévère, elle se prit à regretter le fils d'Ænobarbus. Naturellement froid, dur et avare, Galba ne venait ni pour flatter ses caprices, ni pour jeter, comme Néron, de l'or à ses besoins ou à ses plaisirs. La rudesse du chef et l'inflexible discipline des camps, voilà ce qu'il apportait à une population habituée aux délices des jeux et aux caresses de ses maîtres, à des soldats souverains dans la licence. Dès son arrivée, tout le monde fut contre lui. Une légion de marins était allée l'attendre à quinze stades de la ville (au Pont Milvius); comme elle parlait un peu haut en lui demandant une grâce, il fit charger les plus pressants par sa cavalerie et décimer les autres. Le sang de ces malheureux rougissait encore les pieds de son cheval, quand les prétoriens vinrent réclamer les sommes que le préfet Nym-

phidius leur avait promises en son nom : « Allez, leur dit-il en montrant ses légionnaires prêts à recommencer le massacre, je choisis mes soldats, je ne les achète pas. »

Le dénoûment n'était pas difficile à prévoir · sept mois après, pendant lesquels trois affranchis qui gouvernaient pour lui, parvinrent par leurs exactions et leurs cruautés à faire regretter Néron, les prétoriens le renversèrent. Un ancien favori de Néron, auquel il avait cédé Poppée, opéra presque seul ce changement. Il était ruiné depuis longtemps, et dans une telle détresse qu'en réunissant tout ce qu'il lui restait d'argent il ne put acheter que quelques soldats. Ceux-ci en gagnèrent d'autres, et le 18 des calendes de février 69, il en trouva vingt-trois qui l'attendaient au pied du milliaire d'Or. Sans s'effrayer de leur petit nombre, ces hommes intrépides l'enlèvent l'épée à la main, le mettent dans une litière, et, traversant le Forum, le portent au prétoire. Le tribun Julius Martialis, de garde ce jour-là, fut si surpris de cette audace, qu'il les laissa passer. Les prétoriens entendant crier : Vive César ! accourent de toutes les tentes, écoutent curieusement d'abord, puis se mettent à crier comme les autres. Othon est élevé sur le théâtre où les décimés de la légion marine, qui exécraient Galba, abattent sa statue; il est placé au milieu des enseignes, et bientôt serré dans les bras des centurions et des tribuns, ardents à lui jurer fidélité. Le soir même, le procurator Argius cherchait avec une lanterne la tête de Galba dans les cloaques des Gémonies, et Othon recevait au palais les félicitations, les hommages du sénat.

Il ne devait pas les recevoir longtemps. Douze jours avant le meurtre du vieux Galba, les légions de la Germanie refusant de le reconnaître avaient déchiré ses images et proclamé, à Cologne, Vitellius leur général. L'avant-garde de celui-ci, commandée par Valens, chef habile et brave, s'avançait à marches forcées vers l'Italie. Trois mois après son départ d'Allemagne, elle rencontra sous Crémone l'armée du César prétorien et la battit. Othon était à Bersello quand il reçut la nouvelle de cet échec : il pouvait le réparer et soutenir longtemps la lutte, car les généraux de l'Orient étaient pour lui, et les légions de Pannonie sur le point de le rejoindre; mais malgré les instances de ses soldats il refusa de tenter de nouveau la fortune : « Assez de sang vient de couler, dit-il, n'en répandons pas davantage. La guerre civile m'est odieuse, même avec la victoire; et j'aime trop les citoyens ro-

mains, bien qu'ils soient contre moi, pour déchaîner sur eux ce fléau. Que Vitellius triomphe, puisque tel est l'arrêt du sort! Il est plus juste qu'un seul homme meure pour tous que si tous mouraient pour un seul homme! » Et après ces belles paroles, pesant de tout son poids sur une épée, dont la pointe touchait sa poitrine, et la poignée la terre, il prouva qu'il était digne de l'empire, ce dont on avait douté d'abord en le voyant relever les statues de Néron.

Rome entière connaissait son heureux rival. C'était une sorte de colosse remarquable par son embonpoint, par l'éclat empourpré de son visage et par un ventre d'une ampleur prodigieuse. Parti insolvable et si pauvre, que pour rejoindre sur le Rhin la légion dont il faisait partie, il avait été forcé de détacher une perle de l'oreille de Sextilia sa mère, et de la vendre, il revenait empereur et fou de vanité. Qu'attendre d'un homme élevé à Caprée par Tibère, et qui avait plu tour à tour à Caligula, à Claude et à Néron? Quarante jours après la victoire de ses lieutenants, trouvant que le corps d'un ennemi mort *sent toujours bon*, il s'était détourné de sa route pour aller respirer l'odeur du champ de bataille de Crémone où pourrissaient quarante mille cadavres, et il arrivait sur un cheval superbe, en costume de triomphateur, chassant devant ses légions germaniques, vêtues de peaux et armées de piques énormes, le sénat et le peuple sortis à sa rencontre. Il allait entrer à Rome comme dans une ville prise d'assaut, lorsqu'au pont Milvius, sur les représentations de ses amis, il quitta le manteau de pourpre, prit la robe prétexte et mit un peu plus d'ordre dans sa marche. Les aigles de quatre légions le précédaient. Après les légionnaires venaient les troupes à cheval, puis trente-quatre cohortes de nations diverses, diversement équipées; les préfets des camps, les tribuns et les primipilaires vêtus de blanc précédaient leurs aigles: les centurions marchaient à côté de leurs centuries, parés d'armes éclatantes, et près de soixante mille soldats, dont les boucliers, les lances, les cuirasses et les colliers d'or étincelaient au soleil, offraient un coup d'œil magnifique.

Ce fut avec cette pompe que Vitellius monta au Capitole. Il affectait une grande gravité; mais le peuple, toujours railleur, ne pouvait s'empêcher de rire en voyant sur le cheval des triomphes avec la chlamyde de pourpre, celui qu'il avait vu si souvent en casaque bleue, sur les chevaux du cirque, et en suivant au Capitole, derrière cette

foule de soldats, l'homme qui naguère n'osait paraître au Forum à cause de la multitude de ses créanciers. Ceux-ci étaient les seuls qui ne riaient pas : et fuyant ses regards, ils se cachaient pour être oubliés. Mais Vitellius avait bonne mémoire ; il les retrouva tous, et, dans sa clémence, au lieu de prendre leurs têtes il se contenta de les dépouiller de leurs titres.

On vit alors un étrange spectacle au Palais d'or et dans la ville. Cette multitude armée, dont le camp du prétoire n'avait pu recevoir qu'une partie, refluait de toutes parts et s'établissait sous les portiques, dans les basiliques et les temples mêmes. Livrés à l'oisiveté et à la licence, ces soldats ne connaissaient plus ni discipline ni drapeau, et s'énervaient dans la débauche. Toute la journée, leurs bandes insolentes erraient dans les rues, heurtant les citoyens, les maltraitant ou les tuant sous les plus légers prétextes. Établis dans le Vélabre et le Champ-de-Mars, les Gaulois et les Germains, que dévoraient les chaleurs, ne sortaient pas du Tibre. Les thermes étaient pleins de légionnaires y goûtant du matin au soir les délices du bain, et il n'y avait pas de taverne qui ne retentît des cris, des chants de la soldatesque. Au lieu de tenter de réprimer ces excès, Vitellius les effaçait par sa vie licencieuse et par des actes plus scandaleux encore. Des autels étaient dressés et des victimes immolées à Néron : faisant de sa Maison dorée une auge d'Épicure, il passait les journées et la plus grande partie des nuits à manger, et quand il avait mangé avec la plus effroyable gloutonnerie, à vomir pour remanger encore. Le monde était mis à contribution pour sa table; un seul de ses repas ruinait une ville ou dévastait une province. On lui servait jusqu'à deux mille poissons et sept mille oiseaux à la fois. Un seul de ses mets, composé de foies de sargets, de cervelles de faisans et de paons, de langues de phénicoptères et de laitances de murènes que les matelots des flottes de l'empire avaient été occupés à réunir d'un bout de la Méditerranée à l'autre, et qu'on servit dans un immense plat d'argent fondu exprès, le bouclier de Minerve, coûta, au rapport de Suétone, un million de sesterces.

Devant cet empereur immonde, occupé seulement à s'engraisser, le sénat se courbait servile, décimé de temps en temps, et muet. Le peuple auquel il venait de donner des combats de gladiateurs dans les quatre cents principales rues de Rome applaudissait; les soldats cam-

pés dans la ville mouraient par milliers de chaud, de débauche ou de fièvre dans les marais du Vatican, lorsqu'on apprit que le salut de l'empire venait enfin de l'Orient. Aux calendes de juillet 69, Flavius Vespasianus avait été proclamé, par ses légions, à Alexandrie. Du premier de ce mois au 17 décembre (16 des calendes de janvier) les défections se multiplièrent autour de Vitellius, avec une telle rapidité, qu'il finit par se trouver seul avec les cohortes du prétoire. Aussi promptement résigné qu'Othon, mais avec moins de courage, il met alors sa robe noire de suppliant, et va déposer, en pleurant, les insignes impériaux dans le temple de la Concorde. Les spectacles de ce genre touchent toujours : ému de ses larmes, le peuple se joint aux soldats pour le forcer à garder la pourpre, et sans une pluie torrentielle qui surprit les cohortes en route et leur fit rebrousser chemin, le Capitole où s'étaient réfugiés le frère et le fils de Vespasien, était assailli ce jour-là. Mais le lendemain, au point du jour, les Vitelliens furieux reviennent en foule, et, gravissant la colline en bataille, s'avancent vers la première porte du Capitole. Sur la montée, à main droite, s'élevaient de vieux portiques d'où les Flaviens les accablaient de tuiles et de pierres. Il eût fallu pour les débusquer des toits, faire venir des machines et des armes de trait, car les Vitelliens n'avaient que leurs épées; mais le soldat ne voulait pas attendre. Entassant des torches devant la porte, il l'embrase et suit le feu pour leur fermer le passage; pressés par le danger, les assiégés furent réduits à arracher de leurs piédestaux, les statues des grands hommes, et à les jeter précipitamment l'une sur l'autre, derrière les flammes, en guise de rempart.

Arrêtés par les images de ceux qui, après avoir été vivants la gloire de Rome, devenaient après leur mort des instruments de guerre civile, les Vitelliens font deux nouvelles attaques de deux côtés opposés, l'une par le bois de l'ancien asile de Romulus et l'autre par l'escalier de cent marches de la roche Tarpéienne. Ni l'une ni l'autre n'était prévue; mais la plus dangereuse était celle du bois : ce fut aussi la plus vive. Montant sur les maisons que, dans la sécurité de la paix, on avait laissé élever si haut qu'elles touchaient le pied du Capitole, les assaillants atteignaient le mur quand le feu prit aux toits, et gagnant de là les portiques, se communiqua peu à peu aux aigles de vieux bois qui en soutenaient le fronton et embrasa bientôt tout l'édifice. Grâce à la fureur des partis, ce palladium de la vieille Rome, consumé

une fois déjà, après quatre cent quinze ans d'existence, dans les guerres civiles, fut entièrement réduit en cendres. Temples, statues des dieux et des héros, trophées, tous ces magnifiques monuments de la gloire romaine périrent dans les flammes.

Les Flaviens n'avaient songé qu'à se sauver à travers la fumée et les flammes, car plus furieux encore à la vue de l'incendie, le vainqueur n'épargnait personne. Le jeune fils de Vespasien, Domitien, caché d'abord par l'ædituaire ou sacristain du temple de Jupiter, parvint à sortir en robe de lin avec les sacrificateurs; mais Sabinus, son oncle, préfet de la ville, fut traîné, chargé de chaînes, devant Vitellius, massacré à ses pieds, et son cadavre en lambeaux, précipité aux Gémonies. Cependant le cercle de l'insurrection militaire se resserrait toujours plus menaçant autour de Vitellius. Après un combat devant Crémone, le toulousain Primus accourait avec une armée victorieuse. Le Capitole brûlait encore qu'il était déjà à trois milles de la ville. Le lendemain il fut au pont Milvius. Ses troupes formaient trois divisions : l'une suivait la voie Flaminia; l'autre, la rive droite du Tibre, et la troisième marchait par la rive gauche et la voie Salaria vers la porte Colline. Les Vitelliens formés aussi en trois corps, et enhardis par un léger succès d'avant-garde obtenu la veille au soir sur les mille cavaliers de Céréalis dans les jardins de la colline Hortulane et les chemins creux du Quirinal, s'avancèrent intrépidement à leur rencontre. La bataille s'engagea sur trois points : au pont Milvius, au Champ-de-Mars et sur le haut du Quirinal dans les jardins de Salluste. Là, les Vitelliens montés sur les murs et accablant les soldats de Primus d'une grêle de traits et de pierres, les tinrent en échec jusqu'au soir. Mais la cavalerie prenant sa revanche après avoir tourné, en traversant le Tibre, les défenseurs du pont Milvius, vint tourner par la porte Colline les troupes embusquées dans les jardins de Salluste et les força à la retraite.

Le peuple, excité par les préparatifs du combat, avait voulu d'abord y marcher comme à une fête; mais vigoureusement chargé par les cavaliers de Céréalis, il quitta les armes et se contenta d'assister à la lutte comme à un grand spectacle de gladiateurs. La bataille continuait dans les rues, les Vitelliens défendant le terrain pied à pied avec la rage du désespoir. A mesure que l'un des deux partis reculait ou avait l'avantage, le peuple ou l'encourageait par ses cris, comme

au cirque, ou le couvrait d'applaudissements. Impitoyable avec les vaincus, toutes les fois que l'un des deux partis avait plié, si quelque blessé se réfugiait dans les maisons, il le désignait aux vainqueurs, demandait sa mort à grands cris, et quand le malheureux tombait massacré, se précipitait sur son cadavre pour le dépouiller. Le butin qu'il fit fut immense, car si nous en croyons Dion, cette lutte fratricide coûta la vie à cinquante mille hommes.

Tandis que les soldats de Vitellius périssaient pour sa cause, lui se gorgeait de viandes et de vin pour la dernière fois. En voyant approcher les Flaviens, il sortit du palais par une porte de derrière, n'emmenant avec lui que deux esclaves fidèles, son boulanger (pistor) et son cuisinier (coquus). Il avait eu d'abord la pensée de se réfugier dans la maison de sa femme, située sur l'Aventin; puis, par incertitude d'esprit ou par l'effet naturel de la peur, il revint au palais, qu'il trouva désert. S'affublant alors d'un mauvais sayon, il courut se cacher derrière la loge du portier (janitor), sous la voûte où étaient enchaînés les chiens de garde qui, se jetant surlui, mirent son vêtement en pièces et le déchirèrent de morsures sans qu'il soufflât mot. Mais un tribun de cohorte, entendant leurs cris furieux, vint l'arracher aux chiens, et le livra à ses soldats tout couvert de paille et de sang. Après lui avoir lié les mains derrière le dos, ceux-ci le traînèrent dans toutes les rues, en l'accablant d'outrages et lui tenant leurs épées sous le menton pour qu'il ne pût baisser la tête; et lorsqu'ils furent las de lui jeter de la boue et des injures, ils l'abandonnèrent, le 13 des calendes de janvier 70, au bourreau, qui l'acheva et le traîna avec un croc au Tibre, digne mausolée d'un tel homme.

Vespasien trouvait le terrain merveilleusement préparé. Le gouvernement d'hommes pliés à cette humiliante tyrannie ne pouvait être difficile. Par un bonheur que cette société avilie ne méritait pas, le nouvel empereur joignait à la vigueur du général la droiture d'intentions et l'équité naturelle qui font le bon prince. Fils d'un publicain ou fermier des revenus de l'État, il n'oubliait pas l'obscurité de son origine, et les premiers mots qu'il prononça en arrivant à Rome flattèrent agréablement l'oreille de ce peuple, qui malgré sa docilité à subir la servitude aimait toujours à nourrir ses illusions républicaines. Fatigué de la lenteur de sa marche triomphale : « Je mérite cet ennui, dit-il « en riant; c'est bien à un vieillard et au fils du publicain de Riéti de

« triompher avec ce faste ! » Modeste sans affectation, il ne voulut pas se décorer de la puissance tribunitienne, et ce ne fut que longtemps après le commencement de son principat qu'il accepta le titre de père de la patrie. Mais s'il était indifférent aux honneurs, il ne l'était pas au bien public. Rome offrait de toutes parts les traces de l'incendie et les ruines de la guerre civile : il permit à tout citoyen de bâtir dans les emplacements que les propriétaires laissaient vacants. Jaloux de relever le Capitole, il donna l'exemple aux ouvriers en transportant lui-même les premiers déblais. Trois mille tables d'airain, sur lesquelles étaient gravés les sénatus-consultes, les plébiscites, les traités et les priviléges des peuples depuis les premiers temps, avaient coulé dans les flammes : il fit chercher partout et rétablit ce monument, bien plus précieux que le Capitole lui-même, du grand passé de Rome.

Les circonstances les plus bizarres influent quelquefois heureusement sur la vie d'un homme. Vespasien avait été édile sous Caligula ; en cette qualité il devait veiller à la propreté des rues, et il y veillait, à ce qu'il paraît, assez mal. Passant un jour dans une ruelle qui ressemblait à un cloaque, l'empereur lui ordonna de tendre à deux mains sa robe prétexte, et la lui fit remplir de boue par les soldats. Il ne croyait pas, à coup sûr, y jeter avec cette boue les plus beaux monuments de Rome. Devenu empereur, Vespasien voulut effacer cette tache et secouant sa robe, il en fit tomber deux édifices magnifiques et le Colisée. Jaloux, en effet, de montrer en montant au palais augustal qu'il n'avait pas mérité l'affront fait à l'édile, il commença par élever le temple de la Paix, qui, selon Hérodien et Josèphe, surpassait en magnificence tous les temples de Rome. Riches statues, excellentes peintures, tous les objets précieux et rares que l'avide curiosité des hommes allait chercher auparavant dans les parties les plus reculées de l'univers, y furent réunis. Il y mit les vases d'or du temple de Jérusalem, et ne garda au palais que les livres saints et les voiles dorés du tabernacle.

Il bâtit en outre un autre temple sur l'emplacement choisi par Agrippine, au haut du mont Cœlius, et commença dans les étangs de Néron le magnifique amphithéâtre appelé de son nom Flavien, et depuis Colisée. Aussi bon que juste, du reste, en dix années de principat il ne fit mourir qu'un seul homme, ce qui dut bien surprendre une génération accoutumée aux boucheries du despotisme impérial ; encore

avait-il révoqué la sentence ; et, sachant étouffer son amour de l'or, seule tache qui obscurcît ses belles qualités, où la libéralité était nécessaire il ouvrait noblement la main. C'est ainsi que les lettres dignement encouragées, l'indigence des vieilles familles secourue, et l'or qu'il ramassait avec trop d'âpreté peut-être, retombant en pluie de sesterces sur les professeurs, les artistes, les dames romaines, et les victimes des incendies ou de la guerre, témoigna de l'élévation de son cœur autant que de l'humanité de son gouvernement.

Quand il laissa l'empire à son fils aîné, le 9 des calendes de juillet 79, Rome s'effraya. Titus, dont le nom est arrivé à la postérité si doux et si pur, ne s'était encore révélé que par la violence de ses passions, sa cruauté et sa manière sauvage de conduire la guerre. Il avait jonché de morts le pays des Bataves, et si le calcul de Juste Lipse est exact, après sa dernière campagne de Palestine, il apparaissait au monde épouvanté à travers le sang de treize cent trente-sept mille Hébreux égorgés à Jérusalem. La ville redoutait un Néron : elle eut un philosophe. Autant le Titus de la veille était cruel, sanguinaire, adonné aux sales débauches, autant celui du lendemain fut bon, modéré et chaste. On eût dit qu'en se trouvant tout à coup chargé du bonheur de quatre-vingts millions d'hommes, il purifiait son cœur et sa vie pour se rendre digne de ce sacerdoce.

Marchant d'abord sur les pas de son père, il continua ses travaux et termina le grand amphithéâtre. Cette œuvre colossale n'avait pas coûté trois ans de travail. Titus en fit la dédicace avec une magnificence digne de la grandeur du monument. Cent sept mille spectateurs vinrent s'asseoir pendant cent jours consécutifs sur les siéges de l'amphithéâtre, pour y assister à ces spectacles grandioses qui faisaient seuls battre le cœur du peuple-roi. Un jour l'arène était arrosée du sang des gladiateurs ; le lendemain l'eau inondait tout à coup l'amphithéâtre jusqu'aux gradins du premier rang, et sur cette mer improvisée se livrait un combat naval, ou bien nageaient, poursuivis par des Égyptiens et des nègres, des caïmans et des requins ; le surlendemain c'était une véritable forêt qu'on avait apportée dans la nuit : à un signal de l'empereur, s'ouvraient les loges souterraines, et cinq mille bêtes fauves, ours, rhinocéros, éléphants, buffles, sangliers, lions et tigres, se précipitaient en rugissant et venaient recevoir la mort sous ces arbres plantés pour un jour. Dans les entr'actes, une pluie fine d'eau de senteur rafraî-

chissait l'atmosphère, retombant en vapeur odorante sur le front des spectateurs, et l'empereur lançait au peuple les boules d'une loterie gratuite, dont chacune gagnait un vase d'or ou un vase d'argent, une robe ou un objet de prix, un cheval ou un esclave.

Des jours de terreur et de deuil succédèrent malheureusement à ces fêtes. Ce feu que l'imprudence ou la main de l'esclave irrité rallumait toujours dévora de nouveau le Capitole à peine sorti de ses ruines, les bâtiments et la bibliothèque d'Auguste, les théâtres de Balbus et de Pompée, les thermes d'Agrippa et les temples d'Isis, de Serapis et de Neptune. Le Panthéon même fut atteint par l'incendie, qui dura trois jours. Puis de ces décombres fumants sortit la peste : elle sévit tout l'automne, emportant souvent dix mille personnes par jour; et quand la peste eut disparu, comme si l'Italie entière allait s'engloutir, la terre trembla, le Vésuve s'ouvrit, et des torrents de feu et de lave ensevelirent, le 1er novembre 79, trois cités romaines : Strabies, Pompéi et Herculanum.

Réparateur de tous ces maux, Titus en aurait effacé la trace s'il eût vécu plus longtemps, car il ne perdit qu'un jour pour le bien; mais les bons passent vite, laissant derrière eux les méchants. Ému par le pressentiment de sa fin prochaine, un jour qu'il regardait le peuple sortir du cirque il pleura. La vie qui le fuyait il espéra un moment la retenir sur les bords embaumés du Velino (*rosea rura*) : et traversant les vallées délicieuses de la Sabine, il se fit porter au village natal. Arrivé à l'entrée de la gorge, au fond de laquelle s'épanouit comme une aubépine de mai au milieu des vignes, des oliviers, des chênes-verts et des roses, la blanche Riéti, qui se mire d'un côté dans le Turano, et de l'autre est dominée par l'amphithéâtre neigeux des Apennins et le pic lointain de Terminillo, Titus releva le rideau de sa litière et contempla longtemps ce ravissant paysage; puis ayant porté les yeux vers le ciel, dont l'azur ne lui avait jamais semblé plus éblouissant et plus beau, il se plaignit amèrement de mourir si tôt, sans l'avoir mérité.

Afin de consoler Rome d'une mort qu'il avait, dit-on, avancée, Domitien son frère débuta par des jeux magnifiques : courses de chars à deux et à quatre chevaux, combats d'infanterie et de cavalerie, batailles navales, chasses nocturnes dans le cirque, luttes de gladiateurs des deux sexes aux flambeaux, tout fut prodigué pour plaire au

peuple. Pendant ces spectacles, auxquels il présidait une couronne d'or sur la tête, en robe de pourpre et avec la crépide ou chaussure germanique laissant voir le pied, il n'était occupé que d'une sorte de phénomène accroupi à ses genoux : c'était un enfant à tête monstrueuse par sa petitesse, dont la conformation extraordinaire et la tunique d'un jaune éclatant excitaient sans cesse les rires des spectateurs. A ce moyen infaillible de popularité il en joignit d'autres, que Titus et son père avaient mis en oubli. Le peuple reçut trois fois une gratification de trois cents sesterces par tête, et vit relever ces tables festinales qu'il regrettait depuis longtemps.

La grande impulsion donnée aux travaux publics par Vespasien ne s'arrêta pas sous son dernier fils, que les vieux Romains appelaient *Ædificator*, l'architecte. On vit le Capitole sortir encore de ses cendres, et dans les murs herculéens de la vieille citadelle s'élever le faîte du temple de Jupiter Gardien et les colonnes du palais de Justice appelé depuis Forum de Nerva. Domitien construisit aussi un temple pour la famille des Flaviens, un stade ou lice pour la course, un orchestre et une naumachie, dont les pierres servirent plus tard aux réparations du grand cirque. Il compléta ces améliorations scéniques, d'autant plus importantes à cette époque qu'elles touchaient aux besoins les plus impérieux de la vie romaine, en ajoutant deux factions nouvelles, ayant pour couleurs l'or et la pourpre, aux anciennes factions du cirque, en réduisant à cinq les sept intervalles qu'il fallait parcourir pour obtenir le prix dans les cent courses. Ami rigoureux de la justice, il cassait sans pitié, sur son tribunal, les mauvais jugements et les mauvais juges. Sa vigilance était telle, que durant sa vie tous les magistrats de Rome et les gouverneurs de provinces montrèrent autant de zèle et d'équité qu'ils déployèrent de corruption et de licence après sa mort.

Tous ses édits, même celui qu'il rendit pour ordonner d'arracher les vignes dans le but de prévenir les désordres que produit l'ivresse, furent longtemps basés sur la justice et la raison. Peu à peu, dit-on, ses idées se troublèrent; cette raison sévère qui dictait ses actes s'altéra, et, comme les derniers Césars, il eut le vertige. Alors il donna aux princes du sénat et aux illustres de l'ordre équestre ces repas funèbres dans des salles tendues de noir, où chaque convive, placé à côté d'une colonne tombale qui portait son nom, recevait des mains

d'esclaves noirs et muets, les mets des funérailles; et croyant marcher ensuite à la mort, trouvait dans le billet noir qui lui était remis le don d'un objet magnifique. Alors il se fit ériger des arcs de triomphe dans les quatorze régions augustales; alors enfin il voulut être dieu, et il envoya au supplice ceux qui se déshabillaient devant son image. Malgré ces faiblesses de l'orgueil humain et à travers les accusations de cruauté dont le flétrit l'histoire, Domitien gouverna sagement, et Rome prospéra sous son principat. Mais ayant blessé le sénat en rayant de l'album les patriciens qui allaient danser au théâtre et les concussionnaires, et menacé un comédien aimé de sa femme, les sénateurs conspirèrent, et, pour sauver Pâris, Domitia fit assassiner son époux. Le 15 des calendes d'octobre 96, il rêva qu'il était monté sur un grand cheval noir, qui l'emportait dans un abîme, et le lendemain l'intendant et les affranchis de sa femme le percèrent par surprise de sept coups de poignard. La vieille Phyllis, sa nourrice, s'empara du cadavre, le brûla en secret dans le suburbanum qu'elle avait sur la voie Latine, et alla ensuite la nuit mêler furtivement sa cendre, dans le temple des Flaviens, à celle de Julia, fille de Titus, dont elle avait aussi élevé l'enfance.

Au moment où l'esclave fidèle baignait de larmes les restes de ceux qui avaient joué enfants sur son sein, le sénat, transporté de joie, donnait l'empire au vieux Nerva, l'un des conjurés. Celui-ci commença par payer le droit d'usage (*donativum*) aux prétoriens; puis quand il crut pouvoir compter sur leur dévouement, parce qu'il l'avait acheté, il s'empressa de renverser les statues de Domitien et de faire abattre ses arcs de triomphe. Cette vengeance posthume déplut aux soldats : accourus en armes au palais, ils parlèrent en maîtres et agirent en juges qui ont droit de vie et de mort. Nerva traînait la mémoire de leur empereur aux Gémonies, ils y traînèrent ses assassins, et le croc infamant y aurait amené tôt ou tard le débile vieillard lui-même, si, fléchissant sous le poids de l'âge presque au premier pas de sa carrière ambitieuse, il n'eût laissé, en 98, l'empire à l'espagnol Trajan.

Celui-ci, et le fils de son cousin, Hadrianus, ouvrirent la période célèbre dite des Antonins, du nom des trois derniers princes. Quelques jours avant sa mort, Nerva était monté au Capitole, et avait crié de toutes ses forces : « Je déclare, devant le sénat et le peuple romain,

que j'adopte, pour le bonheur de la patrie, Marcus Ulpius Nerva Trajan. » Cette formalité suffit pour lui donner le pouvoir suprême. Trajan ayant juré de ne faire mourir aucun sénateur, le sénat le reconnut sur-le-champ, et sous les tentes du Prétoire on n'osa pas repousser le chef des légions de Germanie. Au reste, par sa vigueur d'esprit et la simplicité militaire de ses mœurs, ce rude fils des camps méritait l'empire. Son premier soin fut de punir la révolte des prétoriens; puis, tendant son glaive au successeur de leur préfet qu'il avait cassé : « Si je ne gouverne pas bien, lui dit-il, tu me puniras avec ce fer. » Ce fut un spectacle nouveau pour Rome que de voir ce soldat de fortune se rendre à pied avec sa femme au palais impérial. Sur le dernier degré du portique Plotine se retourna, et adressant la parole au peuple : « Je désire, dit-elle, sortir de ce palais telle que j'y entre aujourd'hui. » Après avoir assuré l'ordre à Rome, l'empereur revint aux frontières menacées vers le Danube, et repoussa glorieusement, dans une longue guerre, les Daces et les aïeux des Valaques. Le triomphe des armes romaines fut célébré dans l'amphithéâtre par cent trois jours de jeux, dans lesquels on vit tuer onze mille bêtes fauves et combattre dix mille gladiateurs : puis l'architecte syrien Apollodore l'immortalisa sur le marbre en élevant dans le magnifique Forum, bâti par Trajan, la célèbre colonne qui porte son nom.

Ce monument devait aussi lui servir de tombeau : il reçut trop tôt, pour la félicité des peuples, sa destination funèbre. Tué par ses fatigues ou par le poison, le 3 des ides d'août 117, quand il pacifiait l'Orient en battant les Arméniens et les Parthes, Trajan eut pour successeur, grâce à l'adresse de Plotine, Ælius Hadrianus, de Cadix, qui suivit fidèlement ses traces durant vingt ans. Il fit pendant ce principat un mausolée trop grand pour sa gloire (*Moles Hadriani*) et un port plus durable que le souvenir de sa vie, mêlée de vertus et de vices, de justice et de cruauté. Par un miracle qui ne s'était pas produit depuis la fondation de la ville, deux hommes de bien, Antonin le Pieux et Marc Aurèle, se succédèrent ensuite au palais d'Auguste. Les quarante-deux années qu'ils passèrent au pouvoir furent l'âge d'or de l'empire. Le feu de la guerre brûlait toujours aux frontières : les Barbares, rôdant sur les limites de l'empire, tenaient sans cesse les armées en haleine; mais Rome ne s'en apercevait qu'à la lance sanglante plantée devant le temple de Bellone; un soleil de paix, d'ordre

et de justice brillait dans ses murs : chacun vivait content, parce que personne n'était opprimé; le peuple jouait sérieusement aux comices que Trajan lui avait rendus, et nommait des magistrats imaginaires. L'empereur combattait sur le Rhin ou l'Euphrate, et le sénat administrait en son absence. Aussi l'émotion fut grande lorsqu'on y apprit que Marc Aurèle le philosophe était mort aux nones de mars 180, et que son fils, le farouche Commode, lui succédait.

Dans ces occasions, le peuple s'efface ou il acclame ceux qui arrivent : les corps privilégiés seuls luttent par l'intrigue ou le crime. En entrant à l'amphithéâtre, le jeune empereur, il n'avait que vingt ans, trouva un assassin dans le couloir. « Voilà ce que le sénat t'envoie », lui dit Pompéianus en lui portant un coup de poignard. Échappé au fer de ce scélérat, perdu de débauche et de dettes, comme la plupart des nobles inscrits sur l'album sénatorial, Commode abattit les têtes des conjurés, et l'oligarchie cria au tyran! A partir de ce moment, des mains invisibles sèment l'agitation dans la ville et la sédition dans les camps. Il s'appuyait sur le bras de Perennis, préfet du prétoire : la mort de ce ministre, qui portait tout le poids de l'empire, est jurée. Des émissaires ont travaillé les légions, et un jour voilà que quinze cents archers de l'armée de la Grande-Bretagne passent la mer et arrivent à Rome sans obstacle. Commode pouvait les écraser avec ses prétoriens; il préféra aller presque seul à leur rencontre et leur demanda ce qu'ils venaient faire... « Te venger, lui dirent les centurions, et te conserver la couronne que Perennis veut mettre sur la tête de son fils. » Comment se défier d'un pareil zèle? Il livra Perennis aux soldats, qui le battirent de verges, lui tranchèrent la tête, et, si l'on en croit Hérodien et Lampridius, égorgèrent en même temps sa femme, sa sœur et ses deux enfants.

Cette exécution réveilla les instincts sauvages du peuple. Poussé sous main par le sénat, en 188, il résolut de massacrer le successeur de Perennis. C'est une chose singulière, qu'au lieu d'applaudir à leur fortune, le peuple jalouse et abhorre toujours ceux qui, sortis de son sein, se sont élevés à la puissance et aux honneurs. Parvenu, de la misérable condition d'esclave, à la préfecture du prétoire et au gouvernement, Cléander était particulièrement odieux à la plèbe et aux frumentaires. Pour soulever ceux-ci, les sénateurs se concertèrent avec le préfet de l'annone; alors ce magistrat, comme nous l'apprend

Xiphilin dans les Fragments de Dion, qui, chargé des approvisionnements, pouvait faire l'abondance et la disette à son gré, afin d'irriter les esprits contre Cléander, affama Rome. On donnait au cirque les courses des sept chars. Une multitude d'enfants, conduite par un homme de haute taille habillé en femme, y fait irruption tout à coup et le remplit de cris furieux : le peuple se lève en tumulte, et toute cette foule, poussée par la faim, la colère et l'or du sénat, court demander à Commode la tête de son favori. Croyant, sur de faux rapports, le péril plus grand qu'il n'était en réalité, il la lui abandonna; et quand on eut promené cette tête sur une pique dans toutes les régions de la ville, et massacré l'enfant, les parents et les amis du ministre, l'abondance régna de nouveau à Rome.

C'est dans cette atmosphère de violence et de sang que l'oligarchie avait constamment tenu un jeune homme investi de l'autocratie à dix-neuf ans. Faut-il s'étonner qu'une éducation semblable ait porté ses fruits, et que les grands aient recueilli ce qu'ils avaient semé? Si Commode devint, comme ils l'ont dit, car seuls ils écrivaient l'histoire, l'émule de Caligula, toute la faute en est à ses maîtres. Leurs fureurs expliquent les siennes : on conçoit bien, après les avoir suivis pas à pas, la haine et le mépris que ce prince, irrité sans cesse par leurs complots, fit éclater contre eux. Entre l'empereur et le sénat c'était une lutte sourde, mais acharnée, un duel de gladiateurs, un combat à mort. Aussi, comme il l'exécrait, comme il le foulait aux pieds, comme il jouissait de son avilissement! Vit-on jamais plus d'insolence d'un côté et plus de lâcheté de l'autre? Écoutez, pour juger les successeurs de ceux qui avaient mis aux fers les deux tiers du genre humain, Dion, un sénateur témoin oculaire de ce qu'il raconte et mortel ennemi de Commode :

« Quand l'empereur venait à l'amphithéâtre, il avait une tunique de soie blanche brodée d'or dont chacun de nous, en le saluant, commençait par vanter le bon goût : avant de monter à sa loge il revêtait ensuite la robe de pourpre à paillettes d'or et la chlamyde grecque de même étoffe, et posait sur son front une couronne étincelante de pierreries. Au lieu de faisceaux on portait devant lui une massue et une peau de lion. Dans l'un de ces jeux éclatants qu'il donnait au peuple, il entra au théâtre en costume de Mercure, brandissant le caducée. Le premier jour de ces jeux célèbres, s'étant placé sur les

gradins supérieurs, il tua cent ours à coups de flèches. Quand ses bras étaient fatigués de ce carnage, il s'arrêtait, et une femme venait lui apporter du vin à la glace dans un coupe ayant la forme d'une massue. Aussitôt qu'il avait bu nous nous empressions tous de crier : « Longue vie à César ! » — Le lendemain il se rapprocha de l'arène et tua un tigre, un hippopotame et un éléphant. Les douze jours suivants furent consacrés à des combats de gladiateurs où il périt beaucoup de monde. Toutes les fois qu'il tournait les yeux de notre côté pour regarder s'il ne manquait personne, et nous y étions tous, excepté le vieux Pompéianus, qui aimait mieux mourir que de voir le fils de Marc Aurèle faire de telles choses, nous nous mettions à crier de toutes nos forces : « Tu es notre maître ! tu es le premier ! tu es le plus heureux ! tu triomphes ! gloire à toi, Amazonius ! gloire à toi ! »

« Le peuple n'approchait pas de l'amphithéâtre, ou s'il entrait de temps en temps quelques frumentaires, ils se tenaient à l'entrée des portes, regardaient furtivement et sortaient aussitôt; car le bruit s'était répandu que pour imiter Hercule il devait tirer sur les spectateurs. On avait cru à ce bruit d'autant plus facilement que, pour copier les douze travaux de ce dieu, il avait assommé un jour, à coups de massue, une grande partie des malades et des impotents de Rome, dont ses satellites firent des géants en les liant ensemble, et des monstres en leur cachant les jambes dans des toiles peintes figurant des queues de serpents.

« Tous les sénateurs avaient autant de frayeur que le peuple : peu d'entre nous espéraient survivre à ces jeux, car à tout moment on s'attendait à quelque coup de flèche. Aussi le sang se glaça dans nos veines quand nous le vîmes, le dernier jour, se diriger de notre côté, tenant d'une main la tête d'une autruche qu'il venait de tuer en jouant, et nous menaçant de l'autre avec son épée sanglante, pour montrer qu'il ne dépendait que de lui de nous en faire autant. A mesure qu'il avançait vers nos siéges, la frayeur nous arrachait une sorte de rire convulsif qui eût été notre arrêt de mort, si nous n'avions eu l'idée de mâcher, comme par distraction, les feuilles de laurier de nos couronnes, ce qui l'empêcha de s'en apercevoir. »

« A la vérité, ajoute Dion, dont nous traduisons le grec élégant et limpide, le sénat eut ce jour-là une grande consolation : Commode lui avait ordonné de se rendre à l'amphithéâtre en costume équestre,

qu'on ne prend pour assister aux jeux qu'à la mort de l'empereur; et quand il demanda son casque, on le lui apporta par la voûte sous laquelle on traînait les cadavres. Dans les idées romaines, ces deux présages annonçaient infailliblement sa fin. La veille des calendes de janvier 192, deux sénateurs s'en chargèrent avec l'aide de Marcia, sa femme, et de l'athlète Narcisse : l'une lui donna du poison, et comme il n'était pas assez énergique, l'autre l'étouffa.

Quelques jours avant, un cheval de la faction verte, dont l'empereur faisait partie, avait gagné les prix du cirque. Il s'appelait Pertinax. Ce nom étant porté par le préfet de Rome, général de mérite, quand on proclama le vainqueur, les patriciens de la faction rivale ne purent s'empêcher de s'écrier dans leur dépit : « Plût aux dieux! » Commode mort, les assassins se souvinrent de l'allusion, et proclamèrent empereur le fils de l'affranchi. Pertinax était fait pour l'empire; mais, assez énergiquement trempé pour faire face aux plus grands périls, il ne comprit pas qu'il marchait sur le terrain mouvant de la corruption militaire, et s'y enfonça au premier pas. Au lieu de se précautionner graduellement contre ceux qui l'avaient élu, il voulut réformer les mœurs prétoriennes tout d'un coup : c'était creuser sa tombe de ses propres mains. Furieux de se voir replacés sous le joug, de la discipline, deux cents soldats courent au palais l'épée nue. Les repousser de force était facile; Pertinax aima mieux employer la persuasion : il se présente seul et les étonne d'abord par son calme; déjà les glaives se baissaient, quand un soldat plus hardi s'avance, et le frappant au cœur : « Voilà ce que t'envoient les soldats », dit-il. Les autres l'achevèrent et emportèrent sa tête au camp au bout d'une pique.

Alors l'empire fut mis à l'encan. Le préfet Sulpicianus, que Pertinax avait envoyé aux prétoriens pour les apaiser, en offrit un assez bon prix, et le marché était sur le point de se conclure, quand un ancien proconsul, nommé Didius Julianus, averti du meurtre de l'empereur, accourt tout essoufflé, et, du pied des remparts (car on avait barricadé le camp), crie aux soldats qu'il en donnera plus que son concurrent. L'enchère s'ouvre alors sans honte : Sulpicianus offre une somme énorme, Didius Julianus la double; les délégués des soldats lui crient du haut du mur : « Voilà ce que promet ton concurrent, que veux-tu y ajouter? » Dans cette indigne course à l'empire, le

vieux Julianus arriva le premier. Sulpicianus s'engageait à payer vingt mille sesterces à chaque soldat; il en promit vingt-cinq mille et l'emporta. On lui tendit une échelle, et ce fut son chemin impérial. Étant entré par cette voie dans le camp, il en ressortit empereur, alla se faire reconnaître au sénat, à la tête des prétoriens, et manger au palais, avec des histrions et des mimes, le souper préparé pour Pertinax, dont le corps sanglant gisait dans la salle voisine.

Le peuple cependant, il faut le dire à sa gloire, protesta contre ce marché, subi lâchement par le sénat : il se leva, prit les armes, et s'empara du grand cirque. Mais tous ceux qui auraient dû le soutenir s'enfuirent, et sa faible résistance vint se briser contre les épées prétoriennes. Le fer seul pouvait guérir le mal fait par le fer. Le jour où Julianus sacrifiait au Capitole, trois étoiles brillèrent autour du soleil, et avant d'avoir le temps d'interroger les augures, le nouveau césar apprit qu'Albinus, Sévérus et Niger, qui gouvernaient, l'un la Grande-Bretagne, l'autre la Pannonie, et le troisième la Syrie, avaient été proclamés par leurs légions.

De ces trois rivaux, Sévère, le plus habile et le plus actif, endort Albinus, et à la tête d'une troupe d'élite, marche rapidement sur Rome. Julianus s'y fortifiait à la hâte et s'entourait d'un appareil de défense formidable; mais les prétoriens, énervés par une longue paix, quittèrent leurs postes et traitèrent sous main avec Sévère. Celui-ci ayant promis l'impunité, pourvu qu'on lui livrât Julianus et les meurtriers de Pertinax, la révolution s'opéra sans résistance : le consul convoque le sénat dans l'Athæneum : le sénat, instruit des dispositions des soldats, condamne Julianus à mort et élève Sévère à l'empire; et ce dernier, en traversant le Forum pour aller sacrifier au Capitole, trouva la tête de son rival accrochée aux rostres, et la statue de Pertinax dressée à côté de l'autel.

Avant d'entrer dans la ville, il avait fait entourer par ses légions d'Illyrie les prétoriens, sortis sans armes à sa rencontre, et les avait cassés et décimés. Aussi le peuple, qui depuis longtemps maudissait ces tyrans, le reçut avec enthousiasme. Une foule immense, vêtue de blanc, applaudissait sur son passage : toutes les rues étaient ornées de fleurs, jonchées de feuillage et brillaient illuminées. Espoir trompeur, comme toujours! allégresse prématurée!... A la tyrannie de deux mois de Julianus succéda une tyrannie de vingt-quatre ans, pendant

lesquels cette Rome, qu'on appelait encore la grande et la reine, eut constamment le pied du soldat sur la gorge. Débarrassé de ses rivaux Albinus et Niger, par lui-même et par son ministre Plautian l'africain, Sévère gouverna avec une verge de fer. Ce qu'il permit et ce qu'osa Plautian ne peut même s'écrire; la plume se refuserait à retracer ces crimes de lèse-humanité. Un seul les fera soupçonner, du reste : cent jeunes gens de familles libres, traînés de force au palais impérial, s'y réveillèrent eunuques le lendemain !

Égaler de tels excès de despotisme n'était possible qu'à son fils Caracalla, et au bâtard de celui-ci, Héliogabale. Caracalla, envoyant un gladiateur égorger son frère dans les bras même de sa mère, Julia Domna, résume dans ce fratricide tout son principat de six ans : à le voir conduire un char avec la casaque bleue des cochers du cirque, défier les gladiateurs, dépenser des sommes immenses en immondes débauches, et se baigner largement dans le sang, il semblait que Caligula fût sorti de sa tombe. Lorsque après Macrin, qui enjamba son cadavre pour monter un instant au trône impérial, on vit régner son bâtard, on put croire à la métempsycose et se demander si le vieux voluptueux de Caprée et le fils d'Agrippine, confondant leurs âmes impures, n'étaient pas ressuscités sous les traits de cet enfant de quinze ans.

Cet Héliogabale, ainsi appelé parce qu'il était prêtre du soleil, adoré sous ce nom en Orient, fut fait empereur par l'armée de Syrie, à laquelle Mœsa, son aïeule, jura qu'il était le fils de Caracalla. Les soldats, épris de tous ces monstres devant lesquels la postérité recule d'horreur, avaient forcé le sénat de mettre le père dans les cieux; ils s'empressèrent de tuer Macrin pour mettre le fils dans le palais impérial. A quinze ans, cet enfant efféminé de l'Orient s'éveilla donc un matin au palais d'Auguste, entre sa mère Sohémis et son aïeule pour le conseiller et le conduire, ayant à ses pieds quatre-vingts millions d'hommes. Qu'espérer de bon d'un tel empereur? Tombant sur ce cerveau si tendre et à demi atrophié par le soleil d'Émèse, l'idée du pouvoir absolu s'y changea en folie. Rome, à laquelle on pouvait prendre impunément sa liberté, mais non pas ses faiblesses païennes, vit avec stupéfaction une pierre noire, symbole phénicien du soleil, placée au-dessus de son Jupiter. Un temple avait été voué à cet étrange dieu par décret du sénat : l'adolescent s'y rendait publi-

quement, portant la robe syrienne et la mitre d'or; il y chantait des hymnes dans une langue inconnue, y célébrait des mystères barbares, y sacrifiait des enfants; et quand il en sortait, ce qui glaçait d'effroi les prétoriens les plus aguerris, y laissait pour prêtres, enfermés ensemble, un serpent, un lion et un singe.

Puis à son retour au palais, sa démence éclatait d'une autre manière. Il nourrissait ses lions de faisans et de perroquets, ses chevaux des meilleurs raisins de l'Asie, se plongeait dans des bains parfumés avec des eaux de senteur les plus rares, donnait des festins coûtant des millions de sesterces, ne se servait que de meubles d'or et d'argent, ne portait jamais deux fois les mêmes robes ni les mêmes bagues, et ne foulait qu'un parquet sablé de poudre d'or. A ce luxe de Sardanapale il mêlait de telles dissolutions que, pour ne pas laisser voir le côté le plus honteux de notre nature, l'histoire doit les couvrir d'un voile. Il souilla ce palais, déjà si impur, jusqu'en 222. Le 5 des ides de mars, les prétoriens, fatigués eux-mêmes de cette vie monstrueuse, se portèrent en tumulte au palais, et l'y trouvant habillé en femme, l'égorgèrent avec sa mère Sohémis qui le tenait étroitement embrassé. Le fils fut jeté au Tibre et la mère dans un cloaque.

Son aïeule Mœsa et sa tante Mammée n'avaient pas été étrangères au soulèvement des soldats; elles leur présentèrent un autre enfant nommé Alexandre, qu'ils saluèrent empereur, après les largesses accoutumées, et qui entouré d'un conseil d'hommes sages, parmi lesquels brillaient les jurisconsultes Paul et Ulpien et l'historien Dion, parvint à maintenir pendant treize ans, au milieu des agitations prétoriennes, de l'indiscipline des légions et des dangers de la guerre étrangère, l'apparence de l'ordre et l'ombre de la paix à Rome. Mais une trève de treize ans, voilà tout ce que les lumières réunies, le patriotisme et l'heureux concours de ces hommes de bien purent obtenir. Sur ce vaste sol de l'empire qui tremblait à chaque instant, fonder quelque chose de stable était impossible. Comme le jeune empereur courait, en 235, des Parthes aux Germains assemblés en armes sur les frontières de Thrace, le géant Maximin, un ancien pâtre, qui voulait l'empire, poussa l'armée du Rhin à la révolte, et lui arracha la pourpre avec la vie.

Les elus des soldats, qu'en souvenir de leur origine nous appelons empereurs militaires, allaient vite. En dix-huit ans, on en vit passer

vingt-deux. Les légions d'Afrique, ne voulant pas obéir à Maximin, choisirent Gordien et son fils, qui au bout d'un mois étaient battus et massacrés. En apprenant leur mort, le sénat eut l'idée de les remplacer, et nomma en tremblant un patricien et un soldat. Le peuple et les prétoriens, de leur côté, proclamaient Marc-Antoine Gordien. Le même sort attendait ces quatre Césars. Quatre ans plus tard, les têtes du géant Maximin et de son fils, égorgés sous leurs tentes devant Aquilée, étaient brûlées au Champ-de-Mars; les prétoriens tuaient les empereurs du sénat, et le troisième Gordien roulait, assassiné dans la Médie, aux pieds de l'arabe Philippe.

Profitant de l'éloignement du meurtrier, le sénat fit successivement trois empereurs : Marcus Marcius, Lucius Aurélius et Sévérus Hostilius, qui s'effacèrent comme des ombres à l'approche de l'Arabe. Celui-ci, arrivé triomphalement à Rome, y célébra avec grande pompe, en 248, le millième anniversaire de la fondation de la ville; puis il tomba sous la même épée qui salua et frappa presque coup sur coup Protianus et Marinus en Pannonie, et six éphémères aussitôt morts que proclamés. Seuls, trois hommes de courage, Décius, Valérianus et Gallianus, étaient parvenus à rester debout quelque temps; mais le premier périt en combattant dans les marais de la Thrace; le second, prisonnier de Sapor, qui s'en servait comme d'un marchepied pour monter à cheval, mourut dans les fers de ce Barbare; et le troisième ne vécut que pour voir, en 260, l'apogée de l'anarchie militaire, et ce malheureux pouvoir déchiré par toutes les mains.

Tous les gouverneurs des provinces avaient pris la pourpre; outre celui du mont palatin, il y eut trente empereurs à la fois; les femmes même voulaient dominer Rome. Zénobie et Victoria portaient le manteau des Césars. Toutes ces étoiles qui brillaient, rivales, au ciel romain, s'éteignirent l'une après l'autre dans le sang ou s'éclipsèrent; et comme l'antique cyprès de Vespasien, le pouvoir, renversé par cette longue et terrible tempête, sembla se relever de lui-même. Après un vaillant général, dalmate de nation, Claudius Flavius, devant lequel les Barbares, tous les jours plus hardis, reculèrent pourtant, Aurélien *à la main de fer* replanta glorieusement aux frontières les aigles qu'ils avaient abattues; mais agité de sombres pressentiments, et voyant par l'invasion des Alamans que les Alpes avaient cessé d'être

le boulevard de Rome, il bâtit, 838 ans après le constructeur du dernier mur, une nouvelle enceinte de 18,800 mètres de développement, enveloppant une aire de treize cent quatre-vingt-seize hectares.

Il avait à peine fini son œuvre, et la ville était encore frémissante du soulèvement excité par l'altération de la monnaie, qui coûta la vie à une foule de citoyens, quand son secrétaire l'assassina, vers 275. L'armée, tuant aussitôt un vieillard du nom de Tacite, élu par le sénat, et forçant son frère à s'ouvrir les veines, attacha la pourpre impériale sur les épaules de trois plébéiens : Probus, fils d'un jardinier de Sirmium; Carus le dalmate, et Dioclétien, fils d'un affranchi. Ces trois grands hommes ramenèrent la discipline et la victoire dans les rangs des légions, et empêchèrent, pendant trente-quatre ans, la paix aux ailes d'or de s'envoler du Capitole.

Tels furent sous les Flaviens, les Antonins et les soixante-six élus des soldats, les effets de l'anarchie militaire. Nous venons de suivre cette anarchie pas à pas; nous avons descendu une à une les marches tachées de sang, comme celles des Gémonies, du funèbre escalier de l'empire : pendant mille ans nous avons vu éclater la vigueur du génie romain dans la guerre, les conquêtes, les luttes civiles, les orages de la liberté ; il est temps de montrer ce que produisit ce génie appliqué aux arts de la paix, en déroulant dans toute sa splendeur le tableau des magnificences de Rome.

CHAPITRE XI

DESCRIPTION DES QUATORZE RÉGIONS AUGUSTALES ET DES MONUMENTS PAIENS.

Nous avons laissé la reine des nations pauvre et nue sous les consuls. Ses maisons, accumulées au hasard sur les sept collines et dans les vallées étroites et profondes qui les séparaient, étaient presque toutes couvertes en bois. Ces toits modestes abritaient les Scipion et les Caton; les couronnes triomphales des vainqueurs des peuples, leurs trabées de pourpre et leurs armes brillaient suspendues à des chevilles plantées dans des murs de terre. Les dieux eux-mêmes n'avaient que des statues d'argile et des autels de gazon; les plus belles colonnes du Capitole étaient de bois et de briques. Après l'apaisement des guerres civiles, cette physionomie simple et sévère s'effaça. L'activité romaine se tournant vers les bâtiments, la ville prit un aspect nouveau. Alors Auguste, qui voulait la rendre digne de son titre de capitale de l'univers, commença par mettre de l'ordre dans l'immense pêle-mêle que présentait ce dédale de rues tortueuses et cet amas de maisons sans alignement, et la divisa en quatorze régions.

Ces régions s'appelaient, au IVe siècle, où nous nous arrêtons maintenant pour les parcourir et les décrire, la première, région de la porte Capène; la seconde, Cœlimontane : la troisième, région d'Isis et de Sérapis; la quatrième, région du temple de la Paix; la cinquième, Esquiline; la sixième, la haute (Alta Semita); la septième, région de la Voie Large (via Lata); la huitième, du Forum; la neuvième, du cirque Flaminius; la dixième, du Palatin; la onzième, du grand Cirque; la douzième, de la Piscine publique; la treizième, Aventine; et la quatorzième, Transtibérine.

RÉGION DE LA PORTE CAPÈNE.

La région de la porte Capène englobait, au midi, tout l'espace compris entre la voie Latine et le Tibre jusqu'à la hauteur du tombeau de Cecilia Metella. Elle contenait :

Les temples de Mars, d'Apollon, de Minerve, de Mercure, de la Tempête, de Sérapis, de la Fortune des Voyageurs.

Les aires sacrées et les autels d'Apollon, de Mercure, de l'Espérance, de la Gaule, d'Isis.

Les neuf *vici* ou quartiers des Muses, de Drusianus, du premier Sulpicius, de la Fortune obéissante, du second Sulpicius, de la Poussière, de l'Honneur et de la Vertu, des Trois Autels, de Fabricius.

Les lacs ou bassins publics de Prométhée, de Vespasien, de Torquatus, de Mamertinus, de l'Espérance, de la Grâce, le lac Saint, le lac Public, le lac Salutaire, le lac Jaillissant, et soixante et onze réservoirs.

Elle renfermait en outre : Les bains des Torquati, des Bolani, des Abascantiani, des Mamertini, des Mettiani, des Antiochiani, les Thermes de Commode et de Sévère, les arcs de triomphe de Drusus, de Verus, le Mutatorium de César, où ce grand homme quitta la toge et prit le *sagum* militaire en partant pour les Gaules, dix édicules ou chapelles consacrées aux dieux, vingt pistrines ou boulangeries, treize greniers publics, cent vingt-une maisons riches ou châteaux, et trois mille deux cent cinquante *îles* ou maisons, habitées par les pauvres[1].

Le plus beau monument de cette région était le temple de Mars, qui s'élevait sur une petite colline à gauche de la voie Appia. Ses murs étincelaient d'armes au dedans et au dehors, car après une heureuse campagne les femmes ne manquaient jamais, en signe de reconnaissance, d'y suspendre quelque trophée. En s'y rendant, on trouvait la statue du dieu au bord de la voie, puis le groupe des

1. Onuphrii Panvinii in sexti Rufi Librum, de Regionibus urbis Romæ. — Idem. — Antiquæ urbis imago. — Publius Victor, de Regionibus urbis. — Notitia dignitatum Imperii. — Barth. Marliani, urbis Romæ topographia. — Panciroli, urbis Romæ descriptio. — Georgii Fabricii, Roma. — Donati Alex. Roma Vetus ac Recens. — Calvi antiquæ urbis Romæ cum regionibus simulacrum. — Venuti, descrizione topografica. — B. Gamucci antichita di Roma. — Famiano Nardini, Roma antica.

loups et la pierre qui coule (manalis), bloc de travertin qu'on avait coutume de parer de feuillage et d'apporter en pompe dans la ville quand on avait besoin de pluie.

Venait ensuite la fontaine de Mercure. C'est là que les marchands venaient tous les ans, aux ides de mai, boire quelques gouttes de cette eau sainte, s'en asperger avec une branche de laurier, et emplir l'urne qu'ils emportaient dans leurs boutiques après avoir prié le dieu de leur donner de bons acheteurs [1].

On rencontrait un peu plus loin le tombeau de la sœur d'Horace et cinq autres sépulcres historiques : deux du côté d'Albe, qui recouvraient les cendres des deux frères d'Horatia, et trois du côté de Rome, où dormaient les trois Curiaces.

La foule encombrait presque toujours cette région pour admirer les belles peintures du temple de l'Honneur et de la Vertu, bâti par Marcellus pendant les guerres gauloises, et réparé par Vespasien; les statues du temple de la Tempête, que fonda Cornélius Scipion en mémoire d'une bourrasque essuyée sur la côte de la Corse; les trois portiques, surmontés d'une statue équestre; et après le bois sacré des Muses, la statue de Cybèle, le sanctuaire de la Foi, le temple d'Hercule, elle allait visiter l'hippodrome de Caracalla, les jardins de la vallée Égérine et la tour ronde élevée sur un socle quadrangulaire en blocs de travertin, par Crassus, dans laquelle reposaient les cendres de sa femme Cecilia Metella.

RÉGION CÉLIMONTANE.

La seconde région, nommée Célimontane, parce qu'elle suivait presque tout le contour du mont Cœlius, renfermait dans ses limites :

Les temples de Bacchus, de Faune, du divin Claude, de la déesse Carna, gardienne des portes, et de Jupiter Redux ou revenu.

Le Palais de Vitellius, le Palais de Philippe, le Palais de Tullius, le Palais de Lateranus, les Maisons albaines.

1. Est aqua Mercurii Portæ vicina Capenæ.
Si Juvat expertis credere numen habet.
Huic venit incinctus tunicâ mercator et urna
Purus suffusa, quam feral haurit aquam.
Spargit et ipse suos lauri rorante capillos....
(Ovide, *Fastes.*)

Le champ Martial, le champ Célimontan, le champ des Petites Fontaines.

Le grand Macellum ou Marché à la viande et au poisson, l'Antre du Cyclope, le Camp des soldats étrangers, le Quartier africain, l'Arbre saint.

L'Armamentarium, atelier de la marine; le Spoliarium, où étaient exécutés certains criminels; le Jeu du matin, lieu des exercices gymnastiques; le Jeu gaulois, école de gladiateurs; les Thermes publics, la Caserne des cohortes des gardes nocturnes.

Huit édicules, treize greniers publics, vingt-deux pistrines, vingt-deux bains particuliers, cent vingt-quatre maisons flanquées de tours et à portiques, et trois mille six cents îles.

C'est dans cette région que se trouvaient les plus belles maisons patriciennes. On y admirait celles de l'empereur Philippe et de Vitellius, celle de Symmaque, celle de Lateranus, qui perdit la vie pour avoir voulu l'ôter à Néron; le palais des Sept Parthes, ainsi appelé parce que, bâti pour loger le fils du roi Antiochus, il fut occupé sous Sévère par les otages des Parthes; la maison de Vérus, où naquit Marc-Aurèle, dont une statue équestre, érigée devant le portique, rappelait la douce mémoire; celle du sénateur Junius, où le feu n'avait autrefois épargné que la statue de Tibère et celle du chevalier Népos Mamurra, aux murs incrustés de marbre.

RÉGION D'ISIS ET DE SÉRAPIS.

La troisième région, qui tirait son nom du temple voué aux deux divinités égyptiennes par Auguste et Marc-Antoine après les proscriptions, était formée de la partie méridionale du mont Esquilin. Serrant la région Célimontane au sud et la région Esquiline au nord, elle se déployait de l'est à l'ouest, depuis le lac du Pasteur jusqu'à l'amphithéâtre Flavien, et enfermait dans son circuit, plus long que large :

L'amphithéâtre, les écoles de gladiateurs, le grand Choragium, où l'on préparait les accessoires scéniques, la Préture, les Thermes de Titus, les Thermes de Trajan, le Nymphéum ou grand bain de Claude,

le lac du Pasteur, l'école des Questeurs, l'école des Gaulois, le portique de Livie, le temple de la Concorde, le camp des soldats de Misène, la tête de la Subura;

Les édicules de la Bonne-Espérance, de Sérapis, de Minerve, d'Isis, de Vénus, d'Esculape, de Vulcain;

Les quartiers de la Fortune voisine, de la Ruelle, des Constructeurs, de la Laine, d'Asellus, de Bassianus, Blanc, et Primegenius;

Dix horrea ou greniers publics, vingt-trois pistrines ou boulangeries, quatre-vingts bains, vingt-cinq réservoirs publics, soixante maisons monumentales, deux mille sept cent cinquante-sept îles.

Les beautés architecturales de cette région commençaient en partant de l'est aux Thermes de l'empereur Philippe, auxquels on avait coutume de monter par la rue de la Tabernole; le quadrilatère massif et flanqué de tours du Choragium apparaissait ensuite, et quand on avait dépassé les toits immenses (immensa tecta) du portique de Livie, dont une vigne phénoménale festonnait les colonnes, et laissé à gauche le camp à deux étages en forme d'amphithéâtre des soldats de Misène, et le temple d'Isis et de Sérapis, on trouvait en tournant vers le nord les Thermes de Titus et de Trajan, ornés d'un temple d'Esculape.

Tout le côté gauche de la région formant la pente nord-ouest de l'Esquilin, était couvert jusqu'à la Subura de maisons monumentales. On y admirait celle de Titus, qui renfermait entre autres chefs-d'œuvre le Laocoon, taillé, pour faire l'admiration des siècles, par Agesander, Polydore et Athénodore le Rhodien; la maison de Mérula, les débris du Palais d'Or, démoli par Vespasien, la maison de Pline le Jeune; et non loin de celle de Pédon, aussi petite, selon Martial, qu'une plume d'aigle, la splendide habitation du poëte Stella, chantée par Stace; puis après avoir vu la statue qui donnait son nom au lac du Pasteur, les bustes gaulois, le Gymnase des Athlètes, et la Pierre Scélérate, teinte à chaque instant du sang des chrétiens, on descendait à la véritable merveille de la région.

L'amphithéâtre Flavien, appelé depuis Colisée, du colosse de Néron, érigé dans le voisinage, terminait magnifiquement ce quartier de Rome. Son orbe immense, s'élevant à perte de vue, étonnait et frappait par ce cachet de grandeur et ce dessin large, simple, complet, qui, dans les travaux des Romains, commandent à la fois l'admiration et le respect. Ses quatre étages mesuraient seize cent douze pieds

de circonférence sur cent cinquante-six de haut. Les arcades du premier rang étaient ornées de colonnes d'ordre dorique, celles du second de colonnes d'ordre ionique, celles du troisième de colonnes d'ordre corinthien : le quatrième étage, bâti, comme le reste de l'édifice, en blocs de travertin, avait, au lieu d'arcades, des fenêtres ornées de pilastres. La moitié de Rome pouvait tenir sur ses gradins et dans la galerie supérieure, et quand le sang de l'homme et des lions avait largement abreuvé l'arène, et que la foule satisfaite s'écoulait par tous les vomitoires, il sortait parfois jusqu'à cent sept mille spectateurs de ses entrailles de pierre.

RÉGION DU TEMPLE DE LA PAIX.

La quatrième région, dite du Temple de la Paix et quelquefois de la Voie sacrée, commençait au bas de l'Esquilin, se dirigeait vers la Subura, d'où elle allait dans la plaine toucher au pied du Viminal et du Quirinal : tournant ensuite à gauche, elle descendait au Forum par une ligne presque droite qui, se brisant tout à coup pour traverser la Voie sacrée, venait aboutir vers le Palatin, à la borne liquide (*meta sudans*), remontait en décrivant un angle à l'amphithéâtre Flavien, et rejoignait, au delà du colosse de Néron, la colline Esquiline. Elle enfermait dans sa circonscription :

Les temples de la Paix, de Rémus, de la divine Faustine, de Rome et d'Auguste, de Vénus, de la Concorde, de la Terre, du Soleil, de la Lune, de Janus aux quatre fronts;

La Basilique de Paulus, le Colosse du Soleil, le Sacriport, ou portique sacré, le Forum transitorium, avec le temple de Nerva, les bains de Daphnis, le Vulcanal, le portique de Latone, les Trompettes d'or, l'Apollon aux sandales, la Meta sudans (borne liquide), la Maison de Pompée, celle de Cicéron;

Les quartiers de l'Amour, d'Apollon, des Trois Voies, de la Petite Ruelle, de Vénus, Scélérat, Moins Fortuné, aux Sandales;

Les édicules des Muses, de Mercure, de la Jeunesse, de l'Espérance, de Lucine Valérianc, de Junon Lucine, de Mars, d'Isis;

Dix-huit greniers publics, soixante-quinze bains, quatre-vingt-trois bassins, douze piscines, quatre-vingt-huit maisons monumentales, et deux mille sept cent cinquante-huit îles.

Les grands monuments de cette région bordaient la Voie sacrée, qui la coupait par le milieu entre le Palatin et l'Esquilin, depuis le Colosse de Néron jusqu'au Forum. Œuvre merveilleuse de Zénodore, ce colosse de marbre, haut de cent vingt pieds, avait d'abord orné le vestibule de la Maison d'Or : Vespasien le fit décapiter, et remplaça l'image de Néron par celle du Soleil, à laquelle Commode substitua un moment la sienne. Après la mort de ce tyran, la tête, couronnée des rayons d'or du soleil, brilla de nouveau à son sommet, et de son nouveau piédestal cette statue gigantesque montrait de la main la quatrième région, le Forum et le Capitole.

Aussitôt qu'on avait dépassé ce *parrain* muet du Colisée actuel, le toit antique d'Ancus Martius, quatrième roi de Rome, l'autel de la déesse Orbona, qui conservait la vue ; le Sacellum consacré, ou chapelle sainte des Lares, et celui que Tatius fonda jadis à côté et entoura si soigneusement de verveine, on apercevait, à gauche, la Meta sudans, colonne cylindrique du sommet de laquelle deux gerbes d'eau tombaient en ondoyant; et à droite, les temples du Soleil, de la Lune, de la Terre et de la Paix. De ces quatre édifices, dont les deux premiers attiraient l'attention par leurs coupoles surmontées de la statue d'Apollon radieux et de Diane chasseresse, le plus beau, sans contredit, était le temple de la Paix.

L'architecte l'avait divisé en trois compartiments, soutenus chacun, comme le frontispice, de six colonnes cannelées et d'un seul bloc, bien qu'elles eussent quarante-neuf pieds quatre pouces de haut et cinq pieds six pouces de diamètre. Vespasien, qui le fonda et le voua solennellement, pour lui et pour ses enfants, à la paix éternelle, s'était plu à l'embellir avec une magnificence vraiment romaine. Tous les murs étaient couverts de lames de bronze doré et ornés des tableaux des artistes grecs, parmi lesquels les prêtres du temple montraient avec orgueil un portrait de Talisus, fait par Protogène, et le fameux chien qu'il peignit si heureusement, la gueule écumante, en jetant de désespoir l'éponge sur la toile. Un autre chef-d'œuvre, le groupe du Nil, avec ses seize enfants, en basalte noir, partageait seul les suffrages des connaisseurs. Quant aux lettrés, ils préféraient peut-être la bibliothèque déposée dans ce temple.

En tournant le dos à la statue de la Paix et aux deux aigles qui surmontaient le fronton du temple, on avait à sa droite la statue

équestre de Clélia, cette courageuse vierge des premiers temps de Rome, qui traversa le Tibre à la nage pour échapper aux fers du roi de Clusium, Porsenna; les éléphants de bronze et le temple de Rémus et de Romulus, bâti sur l'escarpement de la Voie sacrée. Ensuite on trouvait le Lupercal, chapelle de marbre construite au pied du Palatin, en forme de caverne, où une louve de bronze allaitait Rémus et Romulus[1]; le Vulcanal, autel dédié au dieu des Cyclopes, et ombragé d'un cyprès antique et d'un lotos planté, disait-on, par Romulus, et qui poussait ses racines jusque sous le Forum. La tradition assurait qu'il avait plu deux fois du sang sur cet autel.

En traversant le Forum du Désir, on montait au Marché haut, et quelques pas amenaient de là les curieux aux Thermes de Domitien, après lesquels il ne restait plus à voir que le *Sacrarium*, où les Saliens conservaient la lance adorée jadis comme image de Mars, la basilique de Paul-Émile, les magnifiques colonnes cannelées, de quarante-cinq pieds de haut, du temple de Jupiter Stator, les maisons superbes du souverain pontife, des Vestales, du roi des sacrifices, de Pompée, de son affranchi Lenæus, l'arc de triomphe de Fabius, le Forum de Nerva, les temples de Pallas, de Janus, dont les quatre visages couronnaient la frise du monument, ornée de griffons, et enfin le temple du divin Antonin et de la divine Faustine, que la statue équestre en bronze de ce bon père du genre humain, les colonnes de marbre qui l'entouraient, le quadrige et les statues placées au sommet du fronton, rendaient si imposant. Toute cette quatrième région occupait la plaine.

RÉGION ESQUILINE.

La cinquième, qui la bordait vers l'extrémité inférieure à l'est, comprenait, au contraire, la partie septentrionale des hauteurs Esquilines laissées en dehors de la troisième région, et touchant constamment les remparts à droite en partant de l'Esquilin, enfermait à gauche le Viminal tout entier, dont le contour arrêtait ses limites. Arrivant jusqu'à la porte Salara, qui fait face du nord à la porte

1. .... et gelido monstrat sub rupe Lupercal....
(VIRGIL, *Eneid.*)

Capène, placée au midi, et la dépassant, elle s'étendait au delà des murs dans la campagne, entre la voie Salara et la voie Nomentana.

C'était la partie la moins riche en grands édifices, car elle n'avait que les temples de Jupiter Viminal, de Silvain, d'Esculape, de Vénus Érycine, de Minerve médicale, de Junon, ceux d'Hercule et du Repos situés hors de la porte Colline et l'Arc de Gallien, bâti en simples pierres de taille par Aurélien; mais, en revanche, les édicules ou chapelles n'y manquaient pas : on en comptait quinze, dédiés à Seïa, Vénus Placide, Castor et Pollux, Silvain, Apollon, Cloacine, Hercule, Mercure, Mars, Diane, Sérapis, Vesta, Cérès, Proserpine, et qui se trouvaient dans les quinze quartiers appelés : Succusanus, de l'Ours coiffé, de Minerve, Ustrinus, de la Pâleur, Séius, Silvain, des Capulateurs ou Laveurs de morts, Tragique, des Parfums Funéraires, Paulinus, du Pasteur, Caticarius, de Vénus Placide, et de Junon, sans comprendre dans ce nombre les bois sacrés des Lares, auprès de la chapelle Querquetulane, et celui de Mephitis, déesse des odeurs mauvaises.

Le culte de cette divinité, qu'on devait adorer de préférence à toutes les autres dans une région naturellement insalubre, et peuplée de porteurs, de laveurs et d'embaumeurs de cadavres, s'expliquait d'ailleurs par le voisinage du champ Esquilin, autrefois plein de trous dans lesquels on jetait, pour les y laisser pourrir en plein air, les corps des pauvres. Ce fut longtemps la sépulture commune de cette plèbe misérable qui, après avoir vu passer sur la voie des triomphes la honte des rois et les dépouilles des nations, était jetée finalement, comme une chienne morte, aux cloaques de l'Esquilin. A l'entrée de ce champ lugubre, où blanchissaient les ossements de tant de braves légionnaires qui avaient cimenté de leur sang chaque pierre de la grandeur romaine, était gravée sur un marbre la formule sépulcrale : H. H. N. S. (*hoc hæredes non sequitur*), « Ce champ n'est pas héréditaire. » Auguste, afin d'assainir cette région, la donna à Mécène [1].

1 Huc prius angustis ejecta cadavera cellis
Hoc miseræ plebi stabat commune sepulchrum
Nunc licet esquiliis habitare salubribus, atque
Aggere in aprico spatiari; quo modo tristes
Albis informem spectabant ossibus agrum.
(Horace, lib. *Satyr.* 8.)

L'illustre descendant des rois d'Étrurie se fit construire, un peu plus loin, sur le sommet du Viminal, un immense pavillon à plusieurs étages, soutenus par des colonnes de marbre, qui semblait toucher les cieux [2]. Entouré de magnifiques jardins, qui ombrageaient pour ainsi dire la maison de Virgile, et allant se rattacher à ceux de Lamia, où Caligula fut brûlé la nuit, cet édifice dominait le théâtre de Flore, les Thermes de Novatus, ceux d'Olympiade, le Nymphée ou fontaine d'Alexandre, l'amphithéâtre des Soldats, l'hippodrome d'Aurélien, le camp du Prétoire et le Vivarium. Ces deux derniers monuments, adossés à l'enceinte de Rome, contenaient, l'un les bêtes fauves du cirque et l'autre les terribles prétoriens. Le camp, bâti par Tibère et soigneusement fortifié, renfermait un temple, un arsenal, des bains, des fontaines et un forum d'où ces soldats farouches pouvaient entendre, quand ils proclamaient un empereur nouveau sur le cadavre de son prédécesseur, les rauques rugissements des lions et des tigres se mêler à leurs acclamations.

On comptait dans cette région, plus étendue que la précédente, douze greniers publics, soixante-quatorze bassins, soixante-dix maisons monumentales et trois mille huit cent cinquante îles habitées par les pauvres.

RÉGION DU HAUT SENTIER (ALTA SEMITA).

La sixième région commençait aux racines du Quirinal, vers le sud, en face du forum de Nerva qui terminait celle de la Paix. Auguste, en la traçant, avait tiré de ce forum une ligne qui, embrassant à l'est l'échancrure opposée du Viminal et l'emplacement futur des Thermes de Dioclétien, rejoignait, en fléchissant dans la direction du nord, la porte Colline, et descendait ensuite à travers la colline Hortulane, de l'autre côté du Quirinal au point de départ.

Les monuments abondaient dans cette région : Flore, le Salut, la Foi, Sérapis, Apollon, le divin Fidius, Quirinus, Vénus, la Fortune publique, la Fortune stable et la Fortune revenue y avaient

2. Molem propinquam nubibus arduis.
(HORACE, *Odes*, lib. III.

des temples, et l'on trouvait dans son enceinte seize édicules consacrés à la petite Fortune, aux Génies des Enfants, aux Génies domestiques, à Diane Valériane, à Junon Julia, à l'Espérance, à Sangus, à Silvain, à Vénus, à Hercule, à la Victoire, à Matuta, au Père Bacchus, à Saturne, Jupiter et Minerve, et de plus seize vici ou quartiers, qu'on appelait le quartier blanc, le quartier public, le quartier de Flore, de Quirinus, de Flavus, de Mamurrus, de Pacius, de Tibur, des Fortunes, du Salut, Callidianus, Maximus, de Bellone, de la Belette, des dix Tavernes et des Poules blanches.

On remarquait dans cette région la statue de plomb de Mamurrus, le *Senaculum* ou sénat des femmes, construit par Héliogabale, et le faîte doré du temple de la Fortune revenue, inauguré avec tant de pompe par Domitien, en 89, à son retour de Germanie. C'est là que toute la population, vêtue de blanc et couronnée de lauriers, l'avait salué de ses acclamations et remercié avec enthousiasme des victoires d'Agricola.

Les Thermes de Dioclétien, qui occupaient toute la pente occidentale du Viminal, attiraient ensuite l'attention par leur carré immense et le bâtiment demi-circulaire où se conservait la bibliothèque Ulpia. Puis, dans la même direction, en tendant vers la porte Colline, dont on voyait en plein les quatre pilastres et le fronton surmonté d'un aigle, on tombait dans le *champ Scélérat*, destiné à la sépulture des vestales coupables.

Quand l'une d'elles avait enfreint ses vœux, on l'étendait vivante sur le lit funèbre, que précédaient ses parents et ses amis en pleurs, et on l'apportait à la longue levée de terre sous laquelle était le tombeau de ces infortunées. Pour échapper aux idées lugubres qu'inspirait la vue de la porte murée derrière laquelle gisaient les squelettes de ces victimes du fanatisme, mortes dans les angoisses de la faim et du désespoir, on était heureux de se retourner vers les riants jardins de l'historien Salluste et de Lucullus, qui embaumaient la colline Hortulane.

Cette région contenait en outre dix-sept greniers, quatre-vingt-cinq bains et soixante-douze bassins publics, quatorze pistrines, cent quarante-six maisons monumentales, parmi lesquelles on distinguait celles des Cornélius, des Caïus, des Gabinius et de Salluste, et trois mille quatre cent trois îles louées par les pauvres.

RÉGION DE LA VOIE LARGE (VIA LATA).

La septième région, dans laquelle on entrait ensuite en sortant des jardins de Lucullus, et qui, par opposition à la précédente, était appelée la voie Large, s'allongeait à partir du cirque de Flore, bâti au pied du Quirinal, jusqu'aux pentes du Capitole, entre deux bornes magnifiques, la colonne Antonine à droite et la colonne Trajane à gauche.

On n'y voyait que quatre temples : celui du Soleil, le temple neuf de l'Espérance, le temple neuf de Quirinus, élevé par Auguste, qui était entouré de soixante-seize colonnes, et le temple neuf de la Fortune que Lucullus construisit, et que Paul-Émile orna de la célèbre statue de Minerve, œuvre de Phidias.

L'élégant arc-de-triomphe de Domitien, le Diribitorium, dont le vaste toit couvrait, selon Pline, une superficie de cent pieds carrés, et qui servait aux distributions d'argent faites au peuple ou aux soldats; le portique de la fougueuse Paula, sœur d'Agrippa, si passionnée pour les courses de chevaux, qu'elle les réglait elle-même; la Basilique alexandrine, bâtie par Alexandre Sévère, qui avait mille pieds de long et cent de large, les chevaux de bronze de Tiridate, le Nymphée de Jupiter et la maison de Martial, située du côté du Champ-de-Mars; tels étaient les monuments les plus remarquables de la région : elle renfermait dans ses quarante rues, vingt-cinq greniers d'abondance, soixante-quinze bassins publics outre celui de Ganimède, d'une beauté exceptionnelle, cent vingt maisons à colonnes de marbre et de porphyre, et trois mille trois cent quatre-vingt-cinq îles.

Ces îles, pleines de haillons, contrastaient singulièrement avec les splendeurs de la région suivante.

RÉGION DU FORUM.

La huitième, dans l'ordre numérique, la région du grand Forum était en effet la première par la multitude, la beauté et la richesse de ses monuments. On l'appelait avec raison le cœur de Rome, car c'est là que pendant sept cent cinquante ans toute la vie romaine a palpité. Le Capitole et le Forum résument seuls l'histoire du grand

peuple. Cette illustre région embrassait donc dans son circuit ovale le mont Capitolin et la plaine du Forum, et s'étendait à l'est jusqu'aux limites de la région du temple de la Paix, marquées par le Vulcanal, au nord jusqu'au temple neuf de la Fortune, sur la Via Lata, vers le Tibre jusqu'aux racines de la roche Tarpéienne, et au sud jusqu'au Palatin.

Trois forums, celui de Trajan, construit au pied du Quirinal, celui de César et celui d'Auguste, lui servaient de portiques. Les deux derniers, qu'ornaient les temples de Vénus Féconde, de Minerve, de Mars Vengeur, l'atrium de la Liberté, une statue équestre de César, la statue d'ivoire d'Apollon et la riche basilique des orfévres, étaient mis par Pline au nombre des quatre merveilles de Rome; mais malgré cet enthousiasme, ils n'approchaient ni l'un ni l'autre du forum de Trajan. Celui-ci était si beau, que lorsque l'empereur Constantin le vit pour la première fois, l'admiration lui ôta la parole : « Il était là, dit Ammien Marcellin, muet, frappé de surprise, et se demandant si ce qu'il avait sous les yeux sortait des mains des dieux ou de celles des hommes? »

Ce forum était le chef-d'œuvre d'Apollodore. Entouré de portiques soutenus par d'énormes colonnes et orné d'un temple, d'une basilique, d'arcs triomphaux aux quatre angles, s'élevait, au milieu d'un peuple de statues, la fameuse colonne Trajane. L'architecte fit tailler avec tant d'art les trente-quatre blocs de marbre blanc qui la composent, qu'elle paraît être d'une seule pièce. Qu'on juge si les Romains du deuxième siècle de l'ère nouvelle durent applaudir, quand les deux mille cinq cents figures qui représentent tous les faits de la guerre dacique dans cette spirale gigantesque, enroulée vingt-trois fois comme un serpent autour d'une colonne de cent trente-trois pieds de haut, leur apparurent tout à coup! La statue de Trajan, en bronze doré, brillait au sommet, appuyée d'une main sur sa lance et tenant de l'autre un globe renfermant les cendres de cet empereur. De la base du chapiteau, où l'on arrivait par un escalier intérieur à vis, de cent quatre-vingt-cinq degrés, qui prenait du jour par quarante-trois fentes taillées dans les replis de la spirale, on avait à ses pieds la plus belle vue de l'univers, celle du Forum et du Capitole.

Figurez-vous une place plus longue que large, car elle se trouvait resserrée entre le Capitole et le Palatin, dont un double portique,

formé par deux lignes superposées de colonnes de marbre, d'ordre corinthien, borde les quatre faces. Entre ce portique, terminé par une terrasse que surmontaient autant de statues qu'il y avait de colonnes, on apercevait d'abord la mémorable tribune des Rostres. C'était un double escalier soutenu par cinq arcades, sur la plate-forme desquelles quatre colonnes torses supportaient un toit en forme d'auvent. Armée des rostres traditionnels, mais changée de place par César, cette grande aire de la vieille liberté de Rome était vide et muette. Les statues de Camille, l'ancien dictateur, de Cœlius Tullius, de Lelius Roscius, de Spurius Nautius, de Fulcinius, assassinés pendant leur ambassade à Fidènes, et celles de Junius, de Coruncanius et d'Octavius, qui avaient eu le même sort chez les Illyriens, groupées autour de l'antique tribune, semblaient demander aux trois sibylles de bronze placées en face, pourquoi Rome ne parlait plus? Si les prêtresses du Destin avaient pu répondre, elles auraient levé la main pour leur montrer la statue équestre du divin César triomphant sur son piédestal, et le lion d'airain dormant au pied des Rostres comme les fils de Quirinus.

Derrière les Rostres s'élevait la Curie Hostilia, où le sénat avait coutume de tenir ses séances. Ses huit portes, béantes entre neuf colonnes d'ordre dorique, offraient un facile accès aux pères conscrits, qui s'y rendaient d'ordinaire en foule au point du jour. Incendiée 52 ans avant Jésus-Christ, quand le peuple y brûla de force le corps de Clodius, elle fut restaurée depuis par Auguste, qui dédia en même temps une construction destinée au même usage, et appelée Curie Julia; car, pour les rendre chers au peuple, ce grand nom de César devait sacrer tous les monuments. Un autel était dressé, sous sa coupole, à la Victoire, dont la statue déployait là fièrement ses ailes d'or.

A cette même place, une pierre noire excitait la curiosité des étrangers. Choisie par Romulus pour couvrir ses cendres, elle ne contenait, disait-on, que les ossements du berger Faustulus, son père nourricier. Ce monument primitif ne rappelait pas seul, du reste, la mémoire du fondateur : sa verte et poétique colonne, plus vieille de mille ans que celle de Trajan, le *figuier Ruminal* étendait ses rameaux, souvent renouvelés, mais toujours vivaces, entre les portes dorées du temple de la Concorde et celui que la reconnaissance de Rome avait consacré à sa mémoire. Que, du pied du figuier où une louve de bronze allaitait

les deux jumeaux[1], l'œil se portât ensuite sur un autre point, partout il était arrêté par des statues, des colonnes, le faîte étincelant d'or d'un temple, les aigles d'un arc de triomphe. Une ceinture de ces grands monuments où les Romains avaient gravé leur immortalité sur le marbre et le bronze, entourait le Forum.

C'étaient, à droite du figuier, vers le nord, la basilique Opimia, devant laquelle, en souvenir d'une prétendue pluie de sang, fut érigé un édicule de bronze; un autre *sen culum*, lieu de réunion particulier du sénat, tout brillant d'or de la base au faîte; la Grécostasis, palais hospitalier des ambassadeurs des rois et des peuples, édifice aux vastes proportions, brûlé également comme tous les monuments de Rome, et restauré par Antonin le-Pieux; l'arc des Fabiens, sous lequel débouchait la voie Sacrée; la splendide Regia, la station des municipes, la basilique de Paul-Émile et le Sécrétarium, ou archives du sénat, qui touchait au Capitole par la prison Tulliane.

A gauche du Ruminal il y avait, après la Curie Hostilia, la basilique bâtie par Caton et baptisée du nom de sa femme Porcia. Les temples de Jules César et de Castor et Pollux, le temple périptère de Vesta, entouré de vingt grosses colonnes de marbre de Paros, dont les chapiteaux portaient des pommes de pin, et d'un bois sacré qui s'allongeait vers le Palatin jusqu'au temple de la Victoire; la maison de Tarquin l'Ancien, le temple de Jupiter Stator, remarquable par la majesté de ses colonnes cannelées, de quarante-cinq pieds de haut, la grandeur et l'élégance d'ornementation de leur entablement; le lac ou bassin à rebords de marbre de cette antique fontaine de Juturne, coulant du Palatin, où nous avons vu les Dioscures venir laver leurs armes et leurs chevaux blancs après la bataille du lac Régille; le sanctuaire de Vesta, premier palais de Numa le législateur; et la basilique Julia, au fond de laquelle quatre tribunaux de centumvirs rendaient la justice à la fois, pendant que la foule se promenait sous ses portiques.

L'arc de triomphe de Tibère, le temple de Saturne, surmonté de tritons; celui de la Concorde, dont les colonnes, en granit oriental et d'ordre ionique, avaient été érigées après le meurtre des Gracchus; le temple de Vespasien, la Schola-Xanta, ou archives des actes pu-

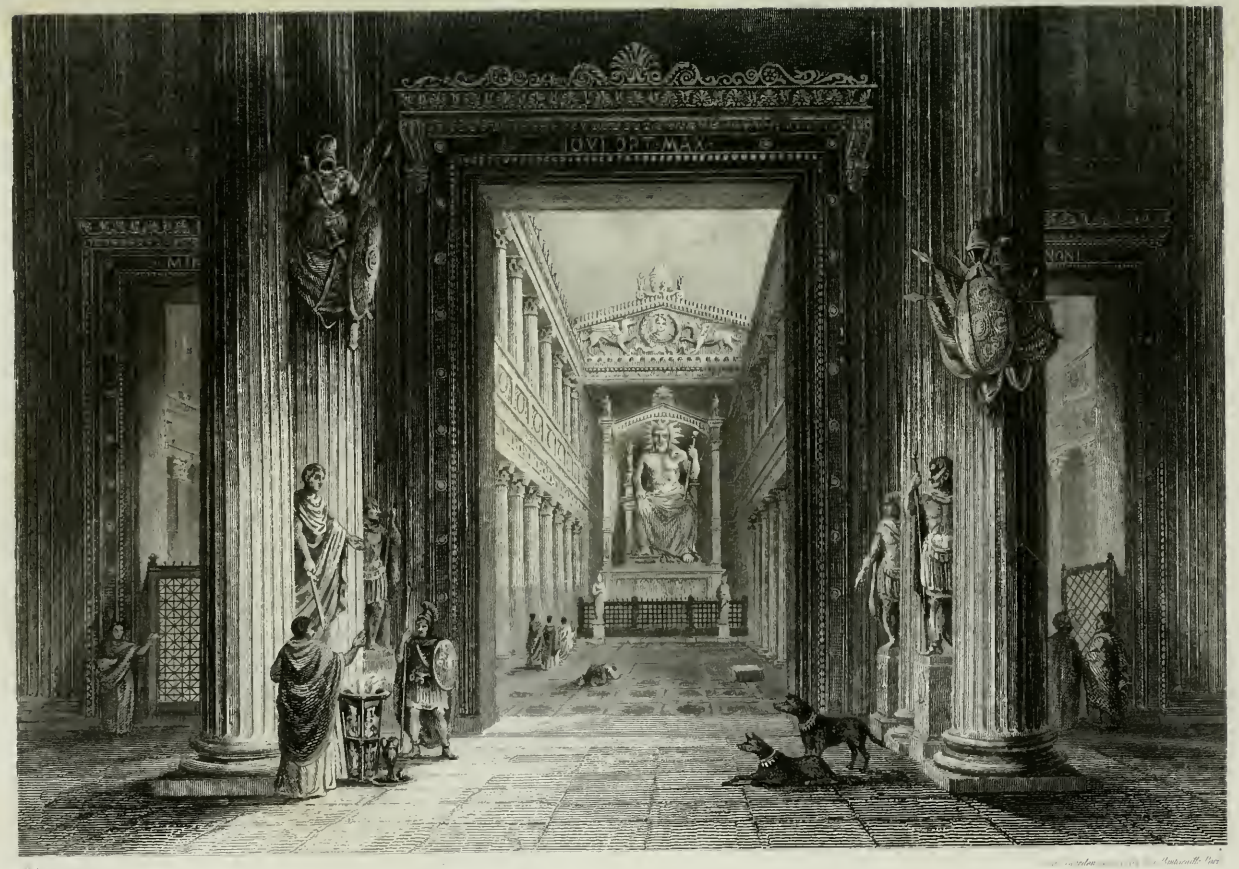
1. Servius, *Comment. de l'Énéide*, liv. 8.

blics; l'arc de triomphe de Septime Sévère, couronné par un char à six chevaux, et la masse solide et sombre du Tullianum, complétaient, en bordant la pente capitoline, la magnifique ceinture des édifices du Forum.

L'intérieur de cette place à jamais célèbre n'était pas décoré avec moins de richesse. Auprès du temple de Saturne, et du côté du Vélabre, se présentait premièrement, avec sa sphère pour couronne représentant le monde, le Milliaire d'or, ainsi appelé parce que toutes les voies romaines qui sillonnaient l'empire y commençaient et y brillaient inscrites en lettres d'or. Au centre du Forum, le lac de Curtius, conservé en mémoire du courageux Romain qui se précipita tout armé, dans un gouffre, sur la foi des oracles, réfléchissait dans ses eaux pures la vigne, l'olivier et le figuier consacrés à Sylvain; plus loin se trouvait la statue équestre de Domitien, la colonne d'Horace, qui porta les dépouilles des champions d'Albe; celle de Ménius, vainqueur des Latins, érigée l'an 416 de Rome; puis la colonne rostrale, en marbre blanc, de Duilius, témoignage immortel du premier triomphe maritime de Rome; celle de César, celle de Valérius Messala, ornée d'un cadran solaire; la colonne à palmes d'argent, de Claude, et une foule de statues parmi lesquelles on distinguait celles de Janus, de Vénus Cloacine, déesse des égouts; des trois Parques, de Navius, de Quirinus et du satyre Marsyas.

L'aspect monumental du Capitole était encore plus imposant. Fermé dans toute sa longueur par un rempart flanqué de tours, il s'offrait d'abord avec ses trois grands escaliers : celui de la colline, faisant face à l'arc de triomphe de Septime Sévère, à droite; celui de la roche Tarpéienne, qui avait cent marches, à gauche, et celui de l'asile, conduisant à l'ancien bois de chênes de Romulus, au milieu. A côté du premier et au delà du troisième s'adossaient au rempart les temples de Jupiter Tonnant et de la Fortune, et la maison de Manlius. Un autre escalier plus étroit, celui des Gémonies, rampait à côté du Tullianum, prison des condamnés à mort. Au bout du bois de l'asile était le temple rond de Jupiter Véjove, adoré là sous les traits d'un jeune homme.

Derrière l'immense atrium et le portique de Néron se présentait, du côté droit, le temple de Jupiter Férétrien; du côté gauche, après la citadelle, le temple, aux proportions vraiment grandioses, de Jupiter



TEMPLE DE JUPITER CAPITOLIN.

Capitolin, car il avait, selon Pline et Varron, huit cents pieds de circonférence, et était orné d'un portique composé de trois ordres d'architecture. L'Athénéum, vaste salle consacrée aux beaux-arts, touchait les colonnes du temple de Jupiter Férétrien, et le Tabularium, encombré des actes du sénat et des tribuns, répondait au temple de l'Asile. Décrire les autres magnificences du Capitole, où tous les dieux et tous les grands hommes de la ville de Romulus avaient des temples, des autels ou des statues de bronze, d'argent et d'or, serait chose impossible. Qu'on songe que les dépouilles et les richesses du monde ancien, les chefs-d'œuvre de la civilisation grecque et asiatique, et les glorieux trophées de mille ans de victoires, y avaient été apportés après trois cent douze triomphes, et que, pareil à l'oiseau fabuleux, trois fois brûlé, il était sorti trois fois plus admirable de ses cendres!

L'extrémité de cette région, qu'Auguste avait formée de la partie basse du petit Vélabre, commençait au tombeau de la nourrice de Romulus, Acca Laurentia; après avoir enfermé dans ses limites le forum du Bœuf (boarium), le forum du Pêcheur, le temple de la Fortune, bâti par Lucullus, la rotonde d'Hercule, la statue de ce dieu, celle en bois de Servius Tullius, la chapelle de la Pudeur et l'autel de la porte Carmentale, elle allait s'attacher au delà du pont Palatin, à la région neuvième.

RÉGION DU CIRQUE FLAMINIUS.

Étranglée d'abord par l'escarpement du Capitole et le Tibre, la neuvième région s'élargissait tout à coup, grâce à la grande courbe que décrit le fleuve, et limitait dans son circuit tout ce côté de la rive gauche, qu'une ligne tirée du pont Palatin jusqu'au mur du nord, sépare de la septième, en embrassant tout le Champ-de-Mars et coupant obliquement la colline Hortulane.

On y entrait par les portiques d'Octavie, sœur d'Auguste, et de Métellus, en passant devant les temples d'Apollon et de Junon, pleins des chefs-d'œuvre des sculpteurs grecs. Là était dans le Délubre, ou temple orné d'une fontaine du fils de Latone, toute la famille de ce dieu. Les connaisseurs y admiraient la statue faite par Philisque le

Rhodien, l'Apollon nu; l'Apollon à la lyre, de Timarchide; puis, dans le temple de Junon, cette déesse sculptée par Denis et Polyclès: une Vénus de Philisque, Pan et Olympe luttant, d'Héliodore; une Vénus au bain, avec le Dédale, de Polycharme; et Jupiter avec Diane et Esculape.

Le temple de la Piété, fondé par Acilius en mémoire du beau trait de sa femme, qui sauva son père, condamné à mourir de faim, en le nourrissant de son lait dans la prison du décemvir, située à côté, précédait à gauche le grand théâtre de Marcellus. Bâti par Auguste, qui lui donna le nom du neveu chéri dont Virgile pleure en si beaux vers la mort prématurée, ce théâtre pouvait contenir trente mille spectateurs dans ses trois étages d'arcades ornées de colonnes; le quadrige qui décorait le fronton du vestibule était tourné vers les écuries monumentales des quatre factions du grand cirque : la verte, la bleue, la rouge et la blanche. C'est dans l'hôtel de la faction verte, à laquelle il se faisait gloire d'appartenir, que l'empereur Caligula soupait si souvent[1].

De ces écuries, placées entre le cirque Agonal, ainsi nommé des fêtes qu'on y célébrait en l'honneur du dieu Agonius et de Janus, et le théâtre de Pompée, le premier qu'on ait construit en pierre à Rome, on embrassait d'un coup d'œil le théâtre de Balbus, riche sénateur du temps d'Auguste; le cirque Flaminius et les quarante monuments du Champ-de-Mars, auxquels on n'arrivait cependant qu'après avoir vu une vingtaine de monuments secondaires. Tels étaient le vieux temple, le Lavacrum, ou réservoir d'eau sainte; le colosse d'Apollon; le parvis de Bellone, édifié par Appius l'aveugle, sous lequel s'élevait la lance sanglante toutes les fois qu'on déclarait la guerre; le temple d'Hercule le Grand, voué par Sylla; celui d'Hercule ami des Muses, dédié par Fulvius Nobilior; ceux de Vulcain, de Neptune, de Junon reine, de Diane, de Castor, de Mars, de Vénus Victorieuse, de la Fortune équestre, de la Victoire, du bon Événement, les Thermes d'Agrippa, et ces édifices à la noble architecture, ardins, basilique, portique, curie, atrium et palais, qui proclamaient, du haut de leurs grandes colonnes, la gloire de Pompée.

1. Ita addictus erat Prasinæ factioni, ut cœnaret
In stabulo assiduè et maneret.
(Suetone.)

Personne ne passait devant le Cirque, dont le malheureux Flaminius, battu par Annibal au lac de Trasimène, avait jeté les fondements, sans visiter l'autel de Neptune qu'on vit jadis baigné d'une sueur merveilleuse, et le temple de Vulcain que défendaient des chiens sacrés aboyant seulement aux parjures.

Après ces deux monuments de la crédulité païenne, on trouvait le Panthéon : *Marcus Agrippa L. F., consul pour la troisième fois, fecit.* Cette inscription, incrustée dans la frise de la façade, disait alors, comme elle semble le dire éternellement aux générations et aux siècles : C'est le gendre d'Auguste qui, vingt-cinq ans avant la naissance du Christ, a fait dresser sur leurs bases de marbre blanc les seize colonnes de granit rouge oriental de ce portique; c'est lui qui a jeté dans les airs cette voûte immense de briques d'ordre corinthien, haute de cent trente-huit pieds et d'une largeur égale à son élévation. C'est à un signe de sa main que s'est ouvert au front de la voûte, pour éclairer tout l'édifice, cet œil cyclopéen de trente-sept pieds de diamètre, auquel on monte par un escalier de cent quatre-vingt-dix degrés. Mais de quel cerveau jaillit ce plan sublime?... qui a bâti le monument?... Est-ce Vitruve? était-ce un Grec?... Voilà ce que l'orgueil jaloux d'Agrippa dérobe à la postérité. Singulier destin que leurs époques marâtres font souvent aux grands hommes! Comme les beaux arts n'étaient cultivés à Rome que par des esclaves, c'est peut-être quelque malheureux sorti de l'ergastulum d'Agrippa qui, après avoir été l'architecte du Panthéon, vit, en mourant inconnu, briller au fronton du temple immortel le seul nom de son maître!

Dédié à Jupiter Vengeur, le Panthéon renfermait les statues de tous les dieux, rangées dans l'ordre suivant : celle de Jupiter d'abord, dans l'arcade du fond, en face de la porte; celles des dieux célestes, dans les enfoncements du mur, tout autour du temple; celles des dieux terrestres, dans les espacements des colonnes, et celles des dieux infernaux sous le parvis. Ni Agrippa, ni son beau-père Auguste, n'avaient osé se mêler à ce sénat divin; leurs statues étaient dehors, dans les deux niches latérales de la porte, dont les piédroits, l'architrave et le seuil, quoique d'une hauteur extraordinaire, ne sont formés que d'une seule pièce de marbre africain; des bas-reliefs ornaient cette porte, toute de bronze; les poutres du plafond étaient revêtues de plaques épaisses du même métal. S'il faut ajouter foi au récit de Pom-

pônius Letus, au dedans et au dehors les murs disparaissaient sous des lames d'argent; ce qui est certain, c'est que des tuiles de bronze doré couvraient l'édifice, que les statues des dieux étaient toutes de bronze, d'argent ou d'or, et que celle de Vénus portait des boucles d'oreille faites avec la moitié de l'une des fameuses perles de Cléopâtre et valant, selon Macrobe et Blondus, deux cent cinquante mille écus d'or.

A côté du Panthéon, qui avait à sa gauche les Thermes d'Alexandre et le Cirque agonal, serpentait du nord à l'ouest la voie Triomphale. Montant du pont des Triomphes au Capitole, elle enserrait entre ses replis et le Tibre, toute la partie méridionale du Champ-de-Mars, contenant les tombeaux de Julie, fille de César, d'Hirtius Pansa, de Britannicus, du dictateur Sylla, dont le marbre portait cette inscription : *Ci-gît Sylla l'heureux, qui n'oublia jamais un bienfait et ne pardonna aucune offense.* Outre les monuments pompéiens, ceux dont il a été parlé plus haut, le théâtre de Marcellus, le cirque et le temple de Flaminius, les portiques de Philippe et d'Octavie et les Thermes d'Agrippa, qui, au dire de Pline, construisit cent soixante-dix édifices semblables pendant son édilité, tout le reste du Champ-de-Mars, était parsemé d'édifices superbes.

Aux deux tiers de sa hauteur s'élevaient les arcades, ornées de colonnes d'ordre corinthien, de l'aqueduc de l'Eau Vierge, construites par le fondateur du Panthéon et réparées par Claude. Du côté du Tibre, elles se joignaient au temple de Matidia, belle-sœur de Trajan, et vers le Quirinal à une gracieuse fontaine où était la nymphe de la source, ayant aux pieds cette inscription :

NYMPHE, GARDIENNE DE CETTE EAU SACRÉE,
JE DORS AU DOUX MURMURE DE CETTE FONTAINE.
RESPECTE MON SOMMEIL, INCONNU QUI VIENS PUISER A CES MARBRES,
ET SOIT QUE TU BOIVES OU QUE TU TE PURIFIES, SILENCE[1] !

1. Hujus Nympha loci, sacri custodia fontis
Dormio, dum blandæ sentio murmur aquæ.
Parce meum quisquis tangis cava marmora somnum
Rumpere, sive bibas sive lavare, tace!
(CHIFFLET, fons aqua virgo.)

Au-dessus de l'arcade de l'Eau Vierge, le temple de Minerve, la Villa Publica, où logeaient les ambassadeurs des nations ennemies, le cirque des équiries, courses de chevaux en l'honneur de Mars, les Thermes d'Adrien et le portique de Neptune, entourés d'arbres, étalaient leurs grands murs et leurs colonnes. Au-dessous, le temple de Juturne, sœur de Turnus, baigné par la fontaine; l'immense parc appelé Septa, où les citoyens donnaient jadis leur suffrage, et que Sylla teignit du sang de vingt mille légionnaires de Marius, égorgés froidement à cette place quand ils eurent posé les armes; la colonne du mont Citorius, depuis Citorio, au pied de laquelle se plaçait le crieur pour appeler les centuries au vote; la Naumachie, l'Odéon et le Stade de Domitien; le portique d'Europe, environné de toutes parts de buis verdoyants, complétaient la ligne monumentale du Champ-de-Mars à droite, comme le temple de Mars, l'amphithéâtre de Taurus, le *bustum*, emplacement bordé d'une enceinte à colonnes et d'arbres, sur lequel avait été brûlé le corps d'Auguste; la pyramide solaire et le Térentus, autel des divinités infernales, la complétaient à gauche. Au milieu de ce vaste carré se trouvaient encore la basilique d'Antonin et la colonne de marbre, presque aussi belle et plus haute que la Trajane, érigée par Marc-Aurèle à la mémoire du pieux empereur son père adoptif, et enfin le mausolée d'Auguste.

Ce mausolée était digne de recevoir les cendres des Césars. Imitation grandiose du tombeau qu'Arthémise fit élever à son époux, la dernière demeure d'Auguste dominait le Champ-de-Mars, et se présentait comme une colossale tour ronde à quatre étages soutenus par des colonnes de marbre, de jaspe, de porphyre, entourées d'une ceinture de cyprès et de lauriers verts, et qui, affectant successivement la forme pyramidale, étaient couronnés par la statue d'Auguste. On y entrait par douze portes, après avoir traversé le bois qui l'environnait, et dont Auguste voulut que les allées fussent publiques, et franchi trois enceintes. Deux obélisques, trophées de la guerre d'Égypte, allongeaient leurs flèches mystérieuses devant la porte principale. Plus solitaire et plus lugubre, le tombeau des Domitius, où l'on cacha les cendres de Néron, s'élevait au fond de la région, sur la colline Hortulane.

Les portiques de Gallien et de Gordien, ceux des Argonautes et de Neptune, les lions de marbre des temples d'Isis et de Sérapis, les

bornes jaillissantes d'Agrippa, les arcs de triomphe de Drusus, de Claude, d'Antonin, les trophées de Marius au bord de la voie Flaminia, le portique hécatonstyle, ou à cent colonnes, ceint d'une fraîche bordure de platanes qu'arrosait cette fontaine du Triton chantée par Properce, et deux rangées de statues dressées par Auguste de chaque côté du Champ-de-Mars, tels étaient les autres monuments qui décoraient cette plaine célèbre. Un vaste espace, couvert en tout temps de gazon, restait seul libre au centre, et était affecté à la gymnastique et aux exercices militaires [1].

RÉGION PALATINE.

Le mont Palatin, c'est-à-dire l'enceinte primitive de la ville de Romulus, formait la dixième région. Monument du respect des Romains pour les aïeux, la cabane de Romulus y apparaissait d'abord avec ses murs de terre et son toit de roseaux, que les gardiens des choses saintes étaient chargés d'entretenir; puis on se trouvait devant la hutte du berger Faustulus et cette lance miraculeuse du fondateur, qui, fichée en terre avec force, avait, dit-on, pris racine et s'était couverte de feuilles. De là, l'escalier de Cacus conduisait aux temples de la région, qui étaient au nombre de vingt : dix supérieurs, et consacrés à Jupiter, à la Foi, à l'Apollon Palatin (celui-ci renfermait la Diane de Timothée et l'Apollon de Scopas), à la Lune, au Soleil, à Auguste, à Jupiter Défenseur, à Cybèle, à la Fièvre et aux dieux Pénates; et dix inférieurs, où l'on adorait le dieu des Conseils, la déesse Viriplaca, modératrice des ménages; la Fortune Voisine, Jupiter Vainqueur, les dieux infernaux, Vesta, la Victoire, et ce dieu inconnu, Aïus Locutus, qui avait annoncé la nuit l'approche des Gaulois.

Mais quoique le temple d'Apollon, fondé par Auguste après le triomphe d'Actium et décoré avec magnificence, fît l'admiration de Rome par ses portiques de marbre africain, par la richesse et la profusion de ses ornements, par ses statues, dont plusieurs étaient d'or, comme celle du Soleil, on le quittait pourtant sans regrets pour aller voir les maisons monumentales, qui, au nombre de quatre-vingt-huit,

1. Altera gramineo spectabis equiria campo.
(OVIDE, *Fastes.*)

respiraient toutes la grandeur, l'opulence ou le goût de leurs maîtres. On citait parmi les plus belles celle de l'orateur Crassus, pour l'élégance de son atrium et les six colonnes de marbre d'Hymette qui le soutenaient; celle de Catulus, lieutenant de Marius dans la guerre des Kymris, pour son portique enrichi d'un taureau de bronze conquis sur ces Barbares; celle de Scaurus, pour sa hauteur et la richesse de ses salles; celle de Cicéron, si heureusement située que de sa terrasse on apercevait presque toute la ville [1]; celle de son ennemi Clodius, estimée dix millions de sesterces; celle de Catilina, placée à côté du palais d'Auguste; celles de Drusus, de Marc Antoine et de Dion Cassius l'historien.

On se rendait ensuite par les rues Salutaire, du Paon, des Curies, de la Fortune qui revient, de celle qui regarde, d'Apollon et du Jour, au Septizonium de Septime Sévère. Ce tombeau, ainsi appelé parce que sept zones de colonnes d'ordres différents, montant en pyramide, le composaient, renfermait les cendres du terrible vainqueur des Parthes conservées dans une urne d'or. Après avoir vu ce mausolée fastueux, et qui ne contenait qu'un peu de cendre, il était curieux de suivre plus loin les progrès du génie romain dans l'imposante architecture du palais impérial. A deux pas du toit de chaume de Romulus, Auguste, quand sa modeste maison eut brûlé, construisit un édifice où se déployait tout le luxe et la puissance des Césars. Nommé palais, parce qu'il développait ses immenses portiques sur le penchant du Palatin qui regarde la montagne Aventine, il embrassait dans son enceinte le temple d'Apollon dont nous parlions plus haut, celui de Vesta, une bibliothèque grecque et latine, le colosse de Jupiter, qui avait deux cent cinquante pieds de haut, et un arc de triomphe.

Plusieurs Césars, et notamment Tibère et Domitien, s'étaient plu à l'orner et à l'agrandir; mais ni les trésors entassés dans ses temples, ni les chefs-d'œuvre de l'art grec dont il était paré, ni le quadrige paraissant voler dans les airs, ni les marbres et les métaux précieux, taillés ou façonnés partout en bas-reliefs, en dieux et en colonnes, n'étaient admirables comme les deux lauriers plantés devant la porte principale, et qui portaient suspendue à leurs vertes branches une

1. In conspectu præterea totius urbis domus est mea. (Cicéron.)

couronne de chêne, signe du plus beau droit de l'empereur, la clémence [1].

RÉGION DU GRAND CIRQUE.

De la dixième région, une des plus petites et des moins peuplées, car elle n'avait que deux mille sept cent quarante-trois îles, on descendait par l'escalier de Cacus à la onzième, appelée du Grand cirque (maximus), qui occupait toute la vallée des myrtes, entre le Palatin et l'Aventin.

Ce quartier de la vieille Rome, bien que semé d'édifices sacrés, puisqu'on y adorait les dieux supérieurs dans quatre temples inaugurés, les divinités secondaires dans vingt-deux autres moins saints appelés *ædes*, et que Vénus, Junon, la Jeunesse, Consus, les Parques, la fille de Cérès, la Pudeur patricienne et la Pudeur plébéienne avaient des chapelles dans les quartiers du dieu des Conseils, de Cérès, de Proserpine, d'Argus, du Pêcheur, des Parques, de Vénus aux Myrtes et dans la rue Sainte, ce quartier ne pouvait s'enorgueillir que du monument principal d'où il tirait son nom.

L'étranger passait d'abord avec curiosité devant la statue dorée que le pieux duumvir Glabrio avait élevée à son père, vétéran des guerres d'Asie, dans le forum aux légumes; il jetait en passant son coup d'œil aux boutiques des libraires, qui, depuis que Rome savait lire, illustraient l'Argilétum [2]; il s'arrêtait un instant pour sourire en regardant cette longue file de femmes qui allaient se baigner dévotement dans le bois sacré de la Fortune virile, ou pour s'attendrir en trouvant au pied de la Colonne du lait (*lactaria*) des enfants abandonnés attendant là qu'une pauvre plébéienne vînt leur tendre son sein par pitié; mais il n'oubliait pas pour cela le but de sa course, et bientôt, hâtant le pas, il suivait la foule au grand cirque.

1. State Palatinæ Laurus, prætextaque quercus,
Servatos cives indicat hujus ope.
(OVIDE, *Fastes* 4, et *Élégies* 3 de TRISTES.)

2. Quartier argileux.
.... Argiletanas mavis habitare tabernas
Cum tilii parve liber scrinia nostra vacent.
(MARTIAL, *Epigrammes*, liv. I.)

Construit par Tarquin l'Ancien, embelli, rebâti, et restauré successivement par Jules César, Claude, Vespasien, Domitien, Trajan, Marc-Aurèle et Heliogabale, le grand cirque formait un croissant de huit cent trente-trois palmes romains, égalant deux mille cent quatre-vingt-sept pieds six pouces de long, et de trois cent vingt palmes ou neuf cent soixante pieds de large. Il était entouré, sauf à la base que formaient en ligne droite douze écuries, appelées *carceres* (prisons), de trois étages de portiques supportés par des colonnes de marbre et ornés de statues. Entre les gradins du premier portique et l'espace réservé aux courses, qui était limité d'un bout à l'autre par une double ligne de degrés de marbre constituant une sorte de croupe que les Romains nommaient colonne vertébrale du cirque, coulait un large canal, de dix pieds de profondeur, où on lâchait les caïmans dans les naumachies, ou représentations navales. A chaque extrémité de la croupe du centre brillaient trois bornes dorées autour desquelles couraient les chars, par deux ou par quatre de front. Deux obélisques consacrés l'un au Soleil et l'autre à la Lune, de petits temples que paraient les images de ces divinités; les statues de la Force, de Cérès, de Bacchus, en argent; celles de Sétia et de Ségesta, déesses des semailles et des moissons, de Cybèle et de la Vénus aux Myrtes; les autels du dieu qui conseille, les dauphins de Neptune, et les œufs de Castor et Pollux, s'élevaient au milieu du cirque, sur cette épine dorsale. Ce n'est pas au reste sans raison qu'on l'appelait *très-grand*, car il pouvait contenir deux cent soixante mille spectateurs assis [1].

RÉGION DE LA PISCINE PUBLIQUE.

En sortant du cirque par le portique méridional, on se trouvait dans la douzième région qui embrassait toute la partie comprise entre l'Aventin à droite, le Cœlius à gauche et le mur au sud vers la porte Capène. On appelait celle-ci région de la Piscine publique, nom que justifiaient amplement, sans parler de la Piscine elle-même, soixante-trois bains, quatre-vingt-un bassins publics et les grands thermes

1. Ad sedem C. C. LX millium. *Sextus Rufus, Pline*, liv. 30. — Id. Barth. Marliani (Urbis Romæ Typographia).

d'Antonin. Ses maisons monumentales, au nombre de cent, et ses deux mille quatre cent quatre-vingt-sept îles étaient disséminées dans les quartiers de Vénus la Douce, de la Piscine publique, de Diane, de Chio, des Triaires, de la Statue jaillissante, du lac couvert, de la Fortune aux grandes mamelles, du Berger à la corbeille, du Vainqueur, et des portes Rauduscule et Névia.

On y admirait les jardins d'Asinius Pollion, le fondateur de la première bibliothèque de Rome, l'Isis d'Athénodore, l'un des sculpteurs du Laocoon, le temple de la bonne déesse du rocher, la maison ombragée de peupliers qu'Adrien quittait avec tant de peine pour aller habiter le palais des Césars, le palais de Caracalla, et surtout les thermes d'Antonin, étincelants des métaux et des marbres les plus précieux, et dont les colonnes de porphyre, les coupoles d'airain doré et les conques délicieuses, creusées dans l'albâtre le plus pur, étaient les moindres richesses, car il eût suffi d'une des statues dressées sur leurs portiques, le Cupidon de Praxitèle, par exemple, pour illustrer la douzième région.

RÉGION DE L'AVENTIN.

La treizième région, qui faisait face à la précédente dans toute sa longueur, enfermait le mont Aventin, et partant du pont Sublicius, se développait à l'est en droite ligne jusqu'à la partie méridionale de l'enceinte et la voie Ardéatine, et à l'ouest jusqu'au Tibre. Elle avait le même nombre d'îles que la précédente, qui s'étageaient sur la croupe et les versants de la colline, dans dix-sept quartiers appelés : de la Foi, des Frumentaires, des Trois Voies, de Cœsetius, de Valérius, du Lac Miliaire, de la Fortune, de l'Urne, des Trois Oiseaux, Nouveau, du Petit Laurier, du Grand Laurier, de l'Armilustre, de la Colonne de bois, de la Matière, de la Propreté et de la Fortune douteuse.

Habitée en majorité par les frumentaires, la région de l'Aventin était la plus pauvre en monuments. Comme édifices de luxe, on n'y voyait que les temples de la Lune et de Minerve, les thermes de Varius et de Décius, trois nymphées; mais, par compensation, les édifices d'utilité publique n'y manquaient pas. Soixante-quatre bains,

quatre-vingt-huit réservoirs et vingt-cinq greniers publics, vingt pistrines, trois portiques, celui des Boulangers, orné de la statue de Minutius Augurinus, préfet des approvisionnements; celui du Bois, celui des Fèves, le Doliolum, une colline artificielle formée des débris des vases et des urnes funèbres, et la pyramide de Cestius, tombeau de l'un des dix épulons chargés de servir les mets destinés aux dieux; tels étaient les monuments du pauvre Aventin.

Aussi, l'air qu'on respirait sur sa montagne, entre le sombre bois de lauriers et les platanes de Claude, gardait encore comme un lointain parfum d'indépendance. Berceau de la liberté plébéienne, l'Aventin en conservait le culte religieusement. C'est là qu'on retrouvait, à côté du sanctuaire de la Foi et de celui de la Victoire, la statue, le temple et l'atrium de la Liberté, et si les ombres des Gracchus, s'élevant du fond de ce Tibre, où l'oligarchie traîna leurs corps sanglants, avaient pu s'acheminer la nuit vers le mont bien-aimé, à la première marche de l'escalier qui y conduit, elles auraient vu que le peuple de l'Aventin n'était pas du moins esclave du fisc, en lisant cette inscription gravée sur le marbre :

Tout ce qui est nécessaire à la vie
Vient franc de droits sur cette rive. [1]

RÉGION TRANSTIBÉRINE.

Par le pont Sublicius, qui s'attachait au pied de l'Aventin, on passait dans la quatorzième et dernière région, nommée Transtibérine. Divisée en trois parties bien distinctes, la Transtibérine proprement dite, l'île d'Esculape et la vallée du Vatican, cette région était reléguée dédaigneusement au delà du fleuve. Ses habitants, en effet, plus pauvres encore que ceux de l'Aventin, formaient la dernière classe de la population romaine.

Les premiers furent des proscrits, que le sénat confina sur cet emplacement de la rive droite pour punir l'insurrection de Velletri, et des

1. Quidquid usarium invehitur
Ansarium non debet.
(Fulvius.)

Campaniens qui avaient suivi le drapeau d'Hannibal. A ceux-ci vinrent s'ajouter, 296 ans plus tard, ces esclaves juifs qui bâtirent le Colisée et les monuments des Flaviens, et dans la suite, comme la proscription et la misère sont sœurs et s'attirent, tous ceux que flétrissait une profession odieuse dans les idées romaines, tels que les porteurs de morts, les malheureux voués aux métiers insalubres, et les chrétiens, s'établirent dans la région Transtibérine. Il en résulta une agglomération d'habitants supérieure à celle des autres quartiers. Quatre mille quatre cent cinq îles, encombrées du sol au toit, couvraient le Trastévère; les quartiers principaux des Jumeaux, du Censeur, des Rostres, de Longus Aquila, de la statue Siciane, de Quadratus, du grand et du petit Racilianus, du Janicule, de Bruttianus, des Lares ruraux, Salutaire, de Paulus, de Lucius, du Dauphin, de Patratillus, du Bassin restauré, de la Statue Valériane, de Sauséius, Sergius, Plotus et Tibérinus, se déployaient du nord au sud depuis le pont du Janicule jusqu'aux Jardins de César.

Chacun de ces quartiers avait, selon l'usage, son édicule ou chapelle; mais la région ne possédait que deux grands temples dédiés à la Fortune et à Apollon, et six temples inférieurs où l'on adorait les Furies, Isis, Jupiter, Faune, Esculape et la Diane des faubourgs.

Trois morts célèbres et chers aux Romains à divers titres, reposaient sous les sarcophages du Janicule, Numa, Ludius et Statius Cœcilius : le premier avait civilisé Rome par ses lois, le second l'avait effrayée en tombant frappé de la foudre au milieu du Cirque pendant les jeux, et le troisième l'avait amusée avec ses comédies. Vis-à-vis de sa pyramide funèbre et de la statue mutilée de Ludius apparaissaient vers le Tibre, le temple de la Fortune forte, où venaient en pèlerinage, au mois de juin, des milliers de barques montées par la jeunesse romaine; le Forum des pêcheurs, dont le préteur urbain réglait les fêtes; le camp des Hébreux; la Maison méritoire, asile des vétérans entretenus par le trésor; le palais de Symmaque; les thermes d'hiver d'Aurélien et ceux de Sévère, devant lesquels était couché un Hercule de bronze.

A deux pas s'ouvrait la porte Septimiane que distinguait le double visage de Janus; en la franchissant et laissant à gauche le Jardin de Domitia, cette aïeule de Néron qui aurait vécu plus longtemps si elle avait eu un autre héritier, on arrivait par la vallée du Vatican au cirque

du fils d'Œnobarbus et au môle d'Adrien. Le cirque de Néron, dont les constructions devaient devenir douze siècles plus tard les fondements du premier temple de la chrétienté, était fait sur le plan de celui de Caracalla, et avait sept cent vingt palmes de long et quatre cents de large. Les Jardins d'Agrippine le réunissaient au Tibre par ce ravin du Vatican qui abaissait la voie Aurélia. De là il suffisait de remonter la rive droite jusqu'au pont Ælius pour se trouver vis-à-vis du môle d'Adrien.

La mort n'ayant pas laissé de place pour les Césars dans le mausolée d'Auguste, Adrien, comme si les cendres d'un empereur avaient besoin d'une urne plus grande que celles du dernier de ses sujets, se construisit ce tombeau gigantesque. Il amoncela une montagne de travertin, de pépérin et de marbre, afin d'élever les deux étages circulaires et terminés en pyramide, qui, avec le soubassement et la coupole, composent l'édifice. Couronné d'une pomme de pin colossale, en métal doré, ce tombeau était entouré de quarante-huit colonnes de marbre violet, et, chose qu'on aurait peine à croire sans l'affirmation d'historiens graves, de plus de sept cents statues ordinaires ou équestres [1].

En continuant de remonter la rive droite du côté de l'ancien hippodrome, trois autres tombeaux s'offraient ensuite. Les modestes pyramides des deux premiers couvraient, dit le Scoliaste d'Horace, les restes de Scipion l'Africain et de Marc-Aurèle; la colonne fastueuse du troisième, ornée d'une statuette d'or, marquait la place où avaient été mis les ossements du cheval de Verus, un des héros de la faction Verte [2]. Après ce mausolée étrange et les Jardins d'Ovide, il ne restait plus à visiter que l'île d'Esculape.

Les prêtres racontaient que des députés étant allés à Épidaure consulter l'oracle, virent à leur retour entrer dans le navire un serpent qui se réfugia, dès qu'il en eut aperçu les oseraies, dans l'île du Tibre, où, ne doutant pas qu'il ne fût Esculape lui-même, leurs aïeux lui avaient aussitôt élevé un temple. Caché dans le nuage mystérieux de ces légendes, et objet des secrètes terreurs du peuple, ce temple ne s'ouvrait en général que pour recevoir les esclaves vieux ou malades qu'abandonnaient leurs maîtres.

1. Le père N. de Bralion de l'Oratoire : *Curiosités de l'une et l'autre Rome*, p. 172.
2. Volucri equo mortuo sepulcrum in Vaticano fecit. (CAPITOLINUS.)

Deux ponts, bâtis depuis près de cinq siècles, l'an 612 de Rome, par les curateurs Fabricius et Cœstius, et qui portaient les noms de ces magistrats, le rattachaient aux deux rives; au-dessus était le pont Palatin ou Sénatorial, dont Fulvius construisit les piles, Scipion l'Africain et Mummius, censeurs, les arches, et l'ancien pont de bois Sublicius, illustré par Coclès, que le préteur Émilius refit en pierre, et d'où l'on jeta le corps d'Héliogabale dans le Tibre. Au-dessus, trois autres ponts, sans parler du Milvius (depuis Ponte-Molle), situé plus haut hors des murs, mettaient Rome en communication avec la rive droite par la neuvième région. Le premier, appelé *du Janicule*, parce qu'il aboutissait à la colline de Janus, venait d'être restauré par Rusticus, curateur des voies et des rives; le second, dit *du Vatican*, et quelquefois *Triomphal*, ouvrait ses trois arches massives vis-à-vis de la vallée Vaticane; et le troisième, qui en avait cinq et deux supplémentaires, et auquel Adrien avait imposé son surnom, s'élevait avec ses huit statues devant le tombeau de cet empereur.

Voilà ce que le Tibre reflétait dans ses blanches eaux. Mais ce n'était pas tout : d'autres édifices, moins brillants, mais plus utiles, ornaient la vieille Rome. Longtemps ses habitants s'étaient contentés de l'eau de leur fleuve; mais l'eau jouant un rôle considérable dans l'économie domestique de la vie romaine, on finit par trouver celle du Tibre trop éloignée ou trop peu salubre; alors cet Appius l'Aveugle, qui a inscrit son nom sur tout ce qui fut fait d'utile et de grand dans la Rome consulaire, alla chercher, l'an 441, au sixième milliaire de la voie Prénestine, une source abondante et la conduisit par des canaux souterrains jusqu'à la colline Aventine. Trente-neuf ans plus tard, les censeurs Curius Dentatus et Papirius Cursor détournèrent un rameau du vieil Anio et l'amenèrent à la porte Trigemina, tantôt par les conduits cachés, tantôt sur des arcades de sept cents pas de long. Puis, deux siècles après, d'autres censeurs, qu'on appelait Servilius Cépion et Cassius Longinus, donnèrent l'eau Tépula. Le préteur Marcus Rex, forant collines et plateaux, déroba aux monts Péligniens l'eau qui porte son nom, et qu'on regardait, selon Pline, comme la meilleure de l'univers; et enfin Marcus Agrippa, aux splendeurs de son Panthéon joignit l'utilité des constructions hydrauliques. L'eau Julia, l'eau Augusta, l'eau Vierge, arrivaient à Rome au commencement de son édilité, et, avant qu'une année écoulée en eût marqué le terme,

il avait fait construire sept cents bassins publics, cent cinq fontaines et cent trente châteaux d'eau, décorés de statues de bronze et de marbre [1].

Claude, Caligula, Frontin, intendant des aqueducs sous Nerva et Trajan, et l'empereur Antonin surpassèrent encore Agrippa; la superbe ligne d'arcades, haute souvent de cent neuf pieds, à l'aide de laquelle les deux premiers dérivèrent l'eau Claudia, frappait d'admiration par son caractère de grandeur et de majesté Les générations avaient beau se succéder, l'impression restait la même, et devant ce travail herculéen les modernes n'éprouvaient pas moins d'enthousiasme que les anciens. « Comment peindre, disait Rutilius, ces rivières suspendues dans les airs, sur ces voûtes de briques! Les nuées verseraient à peine une telle abondance d'eau; les géants de la Fable entassaient les montagnes, le génie romain, plus puissant, fait circuler des fleuves dans les cieux. » Ces arcades, en effet, dominaient le point le plus élevé de la ville : elles avaient quarante mille pas de développement, et les deux empereurs que l'histoire flétrit avec le plus de rigueur, Claude et Caligula, dépensèrent à les construire trois millions de sesterces, valant six millions d'or de notre monnaie.

Tous ces aqueducs et ceux qui empruntaient aux flancs du Cimino et de l'Algide, au lac de Braciano et aux sources de Tivoli les dérivations Trajane, Sabatine, Cimina, Cabra, Algenziane, Herculienne, Alexandrine, Antonine, Albudine et Céruléa, roulaient à Rome une masse d'eau de 65,000 pouces, produisant 1,320 mètres cubes par vingt-quatre heures. Il n'en fallait pas moins pour suffire aux besoins de la vie domestique, et pour alimenter les quatorze grands thermes, les seize cents bains, les treize cent cinquante-deux bassins publics, et les canaux des cirques et des Naumachies.

Tel est l'aspect monumental que Rome offrait dans ses murs il y a quinze cents ans. Ces murs eux-mêmes s'étaient bien élargis : la Rome carrée n'avait occupé qu'une superficie de seize hectares, celle des empereurs en couvrait, au IVe siècle, quatorze cents; aux trois portes de la première enceinte en avaient succédé trente-sept [2], et le mur

1. Pline, liv. 31. — Frontin, *des Aqueducs*. — Juste Lipse, *Grandeur des Romains*.

2. Appelées Carmentale, Asinaria, Metrone, Romaine, Pandane, Janiale, Flumentane, Collatine, Colline, Viminale, Querquetulane, Esquiline, Nevia, Cœlimontane, de Gabies, Ferentine, Capène, Trigémina ou Navale, Frumentaire, Fontinale, Triomphale, Romanula, Métia, Ratumene, Faginale,

quadrangulaire, reculé successivement par Numa, Tullus Hostilius et Servius Tullius, venait d'atteindre, sous Aurélien, ses limites actuelles, et embrassait les treize régions de la rive gauche, celle de la rive droite, et le tombeau d'Adrien, dans sa vaste ceinture flanquée de treize cents tours.

Labicane, Rodusculane, Lavernale, Juvénale, Salutaire, Nomentane ou Catularia, Munutia, Mugione, Stercoraria, Septimiane, Latine, du Janicule.

Aurélien en ajouta sept en élevant la nouvelle enceinte : la Triomphale, l'Aurélia (aujourd'hui de San Pancrazio), la Flaminia, celle du Peuple (dite del Popolo), la Pinciane, la Portuensis, et celle d'Ostie.

CHAPITRE XII

MOEURS ET USAGES. — VIE PRIVÉE A ROME PENDANT LES DOUZE PREMIERS SIÈCLES.

Population de Rome. — Droit quiritaire. — Les Frumentaires. — Origine de cette classe de la population de Rome. — Détail de la vie des Frumentaires. — Les bains publics. — Les publicains. — Leurs exactions. — Fortunes colossales de l'aristocratie. — Maisons monumentales, leur description. — Costumes du peuple et des patriciens. — Toilette des matrones romaines. — Repas des patriciens. — Luxe de leur table. — Naissance des enfants plébéiens et des enfants patriciens. — Mariages et funérailles.

QUELQUE prodigieux qu'il nous semble par son immensité et ses magnificences, le monde de maisons, d'édifices, de temples, de monuments, dont nous venons de présenter une vue générale, n'était pas Rome ; il n'était que l'aire de ce grand aigle appelé le peuple romain. Après l'histoire des pierres, il faut donc reprendre celle des hommes, et faire le tableau de la vie publique et privée, des mœurs et des institutions de cette vieille impératrice de l'univers païen.

Une question se pose d'abord à l'esprit quand on aborde ce sujet si souvent controversé. Quelle était la population de Rome? Ou, pour être encore plus clair, combien la ville avait-elle d'habitants trois cent vingt ans après Jésus-Christ? Le chiffre n'en ayant été exactement déterminé ni par les anciens ni par les modernes[1], et variant, selon les uns, de cinq cent mille âmes à un million trois cent mille,

1. M. Dureau-Delamalle, de l'Institut, dans ses études sur la position et l'étendue de Rome, n'en porte la population qu'à 500,000 âmes environ. Son erreur tient à ce qu'il a demandé à la géométrie la solution d'un problème que l'histoire peut seule résoudre. S'il s'était appuyé sur l'histoire, M. Dureau-Delamalle se fût bien gardé, pour évaluer la population romaine, d'aller chercher ses points de comparaison à Toulon. Toulon, en effet, ne ressemble à l'ancienne Rome ni par le mode de construction des maisons, ni par l'encombrement de la population. M. Delamalle aurait été plus près de la vérité en choisissant *Lyon*, qui du moins en donne une idée. Quant aux auteurs contemporains qui, après avoir trouvé d'abord seize millions d'habitants dans cette ville gigantesque, n'y en laissent plus, par réflexion, que treize cent mille, ils sont en deçà de la vérité comme ils étaient au delà du possible dans leur appréciation première.

et selon les autres, de quatre à seize millions, il est nécessaire de prendre pour base de notre calcul des éléments d'appréciation solides et incontestables. Appuyons-nous donc seulement sur des faits et sur ces grandes autorités historiques qu'il n'est pas permis de récuser.

Publius Victor, la Notice de l'Empire, Panvinius, Pancirole et Nardini, s'accordent tous sur le nombre des îles : ils en comptent quarante-six mille six cents. Les îles, comme nous le savons déjà, étaient des maisons isolées, indépendantes les unes des autres, très-vastes, très-hautes, contenant une foule de logements, et habitées par des familles nombreuses qui appartenaient aux classes pauvres [1]. L'architecture particulière de ce genre d'habitations a été très-bien expliquée par Vitruve. Afin de loger l'immense multitude que Rome renfermait, on eut besoin, dit-il, de bâtir une infinité de maisons; mais comme on s'aperçut bientôt que le terrain ne pourrait suffire, on imagina un expédient qui était de hausser les bâtiments nouveaux en occupant l'air, et gagnant ainsi en élévation l'espace qui manquait en superficie. Grâce à ce mode de construction, les étages se multiplièrent, appuyés sur des charpentes admirables, mais effrayantes de hardiesse [2]. Aussi, craignant pour leur solidité, Auguste limita à soixante-dix pieds la hauteur des îles qu'on pourrait construire désormais; ce qui démontre que les anciennes dépassaient ce niveau. Martial nous dit en effet qu'on y voyait de son temps des escaliers de deux cents marches [3], et nous pouvons juger de leur profondeur par l'écriteau découvert à Pompeï, qui nous apprend qu'une île de cette petite cité contenait au rez-de-chaussée des tavernes, des chambres et des écuries [4].

Peut-on supposer maintenant que dans chacun des sept ou huit étages de ces îles, louées surtout aux classes pauvres, et composées, comme les ruches, d'une myriade de cellules, il se trouvait moins de dix locataires, hommes, femmes ou enfants?.... Nous ne le pensons pas. Mais restons au-dessous du probable; n'admettons que cinquante

1. Domus urbanæ quæ non junguntur communibus parietibus cum vicinis circuituque publico aut privato cinguntur : *plera que cœnacula et cubicula habebant quæ pluribus familiis locabantur et fere pauperiorum.* (Forcellinus.)

2. Vitruvii op.

3. Martial, VII.

4. Dans l'île Ariana Polliana on louera des tavernes avec leurs treilles et leurs cœnacula et des cœnacula equestres. Mazois, *Ruines de Pompeï*, tom. I.

habitants par île. Comme elles étaient au nombre de quarante-six mille six cents, elles renfermaient nécessairement deux millions trois cent trente mille individus. Croit-on ce chiffre exagéré?... Qu'on songe que Rome comptait trois cent cinquante mille frumentaires, qui tous devaient être mariés, car le mariage donnait des droits; qui devaient, en moyenne, avoir chacun trois enfants, car la constitution attachait des priviléges à cette triple paternité; et dont une moitié au moins abritait sous les solives de ses logements des parents que l'âge excluait du bénéfice politique de la *tessère*, et on obtient ces deux millions d'âmes, en écartant même les marchands, les employés et les ouvriers des corporations. Continuons notre calcul.

Dans les quatorze régions, il y avait dix-sept cents maisons monumentales. Sans anticiper sur la description que nous ferons bientôt de leur luxe intérieur, jugez du nombre de ceux qui les habitaient, par ces paroles de Sénèque : « N'est-ce pas chose déplorable, écrivait ce faux philosophe, prêchant le mépris des richesses au milieu d'une opulence asiatique, n'est-ce pas chose révoltante de voir un homme de condition libre ne se plaire en cette vie que pour les vastes terrains qu'il possède, que pour un entourage plus nombreux que ne le sont certaines nations, que pour ces fastueuses maisons qui surpassent les villes même en étendue et en magnificence? » Rappelons-nous ce que dit Tacite de Pédanius Costa, qui, lorsqu'il fut tué par un de ses esclaves, en nourrissait quatre cents dans sa maison; ce que Pline rapporte de Cécilius Claudius, qui en possédait, malgré les malheurs des temps et les guerres civiles, quatre mille cent seize; ce qu'Aimoin et Rhéginon nous assurent à propos d'un patricien de l'ère justinienne, qui en eut jusqu'à douze mille. Ajoutons à tous ces témoignages cette révélation de Sénèque, avouant qu'on n'osa pas donner un costume spécial aux esclaves, de peur de leur laisser voir qu'ils étaient plus nombreux que les citoyens, et l'on conviendra que nous sommes certainement en deçà de la vérité en n'en accordant que cinq cents à chaque maison riche [1].

Il restait neuf cent trente-six bains publics, deux cent cinquante-trois pistrines ou boulangeries, vingt-huit bibliothèques publiques, trois théâtres, trois amphithéâtres, neuf cirques, quatre jeux, cinq nauma-

1 Bœttiger prétend que les matrones romaines seules avaient souvent deux cents esclaves du sexe féminin pour les servir.

chies et vingt aqueducs. En adoptant une moyenne de vingt-cinq personnes pour chacun de ces treize cent onze établissements, évaluation évidemment inférieure à la réalité, puisque l'entretien d'un seul aqueduc exigeait l'emploi de douze cents bras, on trouve un chiffre de trente-deux mille sept cent soixante-quinze individus, auxquels il faut joindre les dix mille prétoriens d'Auguste, qui s'élevèrent, sous ses successeurs, jusqu'à soixante mille; les quatre cohortes urbaines formées de quinze cents hommes chacune, les sept cohortes des vigiles répandues dans les quatorze corps de garde des régions, et cette masse énorme de population qui, ne pouvant tenir dans Rome, refluait hors des murs, remplissant les camps des étrangers, de Misène, des tabellarii[1], des porteurs de litière, des victimaires, des salgamarii[2], peuple à part au milieu du peuple romain, qu'on peut, sans crainte d'être taxé d'exagération, porter à trois cent mille hommes.

En additionnant ces sommes diverses, nous arrivons au total de trois millions sept cent soixante-quinze habitants pour la ville seule, non compris les sénateurs, les chevaliers, les magistrats, les agents de l'administration, les gladiateurs, les prêtres qui desservaient les temples et les trois cents édicules des quartiers, leurs esclaves, les gardiens des bois sacrés et des autels. Ajoutons-y maintenant la population des faubourgs, et ceux de Rome étaient immenses. « Tous les lieux d'alentour sont habités sans être fermés de murailles, a écrit Denys d'Halicarnasse, si bien que celui qui veut mesurer Rome les prend pour une partie de la ville. A mon avis, il travaille en vain, car il est impossible de trouver le point où elle commence ni celui où elle finit, tant les faubourgs semblent d'une grandeur démesurée... » Celui d'Ostie, que Néron voulait enclore de remparts pour faire de Rome un port de mer, avait quinze milles de long. Aussi, l'orateur Aristide, contemporain d'Honorius, appelait la ville la forteresse des nations, et la comparait poétiquement à la neige d'Homère, qui blanchissait à la fois le sommet des montagnes et les vastes plaines.

En considérant que le devoir, l'ambition, l'intérêt, la curiosité, attiraient pour ainsi dire le monde entier à Rome; qu'il y venait

1. Commis aux recettes.

2. Ainsi nommés par Columelle du *salgama* ou amalgame de fruits cuits qu'ils vendaient : ils étaient si nombreux qu'on avait été forcé, selon Pancirole (*Descriptio urbis Romæ*, p. 392, in Grævio), de les loger dans ce camp extra-muros.— Commune totius terræ oppidum. (ARISTIDES, *in Panegyric*, lib. I.)

journellement des habitants, comme le remarque Athénée, de tous les points de l'univers; que pour s'y fixer, les Italiens, aussi empressés que les Cappadociens, les Scythes, les Indiens, les Tartares, laissaient, au rapport de Sénèque et de Lucain, leurs cités désertes et leurs terres en friche[1]; et que cette immense multitude, qui couvrait toutes les voies[2], ne pouvant trouver place dans la ville, se parquait forcément dans les faubourgs, on est amené à conclure que les populations qu'ils renfermaient ne devaient guère être inférieures à un million. N'en prenons toutefois que la moitié, que le tiers même; en l'ajoutant au total précédent, nous aurons, et au delà, le chiffre auquel s'est arrêté le savant Juste Lipse : « Il y a eu quatre millions d'hommes, dit-il; je ne peux, d'après les écrits des anciens, rien diminuer de ce nombre[3]. »

Ces quatre millions d'hommes se décomposaient en plusieurs groupes que nous allons décrire successivement. Commençons par le plus nombreux, celui qui occupait les îles. Au rez-de-chaussée de ces habitations aux murs inégaux, et menaçant ruine de toutes parts, on trouvait d'abord les *tabernaires* ou marchands proprement dits, les *popinarii* ou vendeurs de viande cuite, et les cabaretiers, appelés *tabernaires du vin*. Toutes leurs boutiques étaient bâties sur le même plan. Comme la *taberne* du marchand et la *popine* du charcutier, le *cœnaculum vinaire* consistait simplement en une ou deux pièces, de douze à quinze pieds carrés, prenant jour par un grand arceau en brique ou en pierre d'Albe, qui servait à la fois de fenêtre et de porte, et qu'on fermait la nuit, comme les boutiques de nos vieilles villes méridionales, en glissant, dans une rainure taillée sous la courbe de l'arceau, et au seuil, des planches assujetties ensuite à l'extérieur par une chaîne. Distinguées par des enseignes grossièrement façonnées en cire rouge, et représentant des monstres ou des batailles, ces tabernes offraient le coup d'œil le plus pittoresque. A la devanture de celles des bouchers pendaient des quartiers de mouton ou de chèvre

1. Senec. ad Galviam. Elle est peuplée de nations vaincues. (Gallien, *Discours de Polémon.*) — Nous voyons en notre Italie tant de villes désertes, et une seule où s'est pour ainsi dire fixé le genre humain. (Lucain.)

2. Cette cité reçoit, sans interruption, une multitude d'étrangers telle, que tous les chemins qui y conduisent sont couverts d'arrivants, et que tout ce qui est arraché à la terre par le travail de l'homme se consomme et s'engloutit dans ses murs. (Senec. ad. G.) — 3. Juste Lipse, *De la grandeur des Romains*, liv. III, chap. 3, p. 194, édit. de 1628.)

ornés de branches de myrte; des bouteilles enchaînées annonçaient les tabernes où se vendait le vin; des foies et des œufs nageant dans des vases pleins d'eau, les popines [1]; celles-ci, qu'on trouvait partout, même au pied des maisons monumentales et en plein vent, étaient les cuisines du peuple et les salons des esclaves. Là, dans une atmosphère fortement imprégnée d'une odeur d'ail et des vapeurs du fourneau où cuisaient pêle-mêle fèves, lupins, têtes de mouton et chair de porc, les *villici* ou cultivateurs, les mariniers du Tibre, les faiseurs de cercueils, les esclaves et les voleurs, puisaient dans les délices d'un festin qui ne coûtait que deux as (dix centimes), et dans les brocs de vin cuit, l'oubli de leurs chaînes, de leur dégradation morale et des misères de leur triste existence.

Les tabernes des barbiers, des cordonniers, des marchands de fouets pour les esclaves; celles des ouvriers des corporations, tels que les fondeurs, les constructeurs de balistes et de cabestans, les forgerons en flèches, les fourbisseurs, les faiseurs d'arcs, de clairons, de trompettes, les plombiers, les forgerons, occupaient également le bas des îles. Le premier étage, répondant assez à l'entre-sol moderne, leur servait de logements. Au-dessus étaient les médecins, les architectes, les maîtres ès arts, les arpenteurs et leurs aides, les gardes des armes, les écrivains des dépôts, les adjoints aux appariteurs, les crieurs publics: plus haut, ceux qui vendaient l'eau et les noix au cirque, et les épileurs des bains; plus haut encore, dans ce qu'on nommait *gurgustium*, les pauvres grammairiens grecs et les parasites, et enfin, aux derniers étages, les frumentaires et leurs familles.

Cette masse énorme, qui représentait une grande partie de la population de Rome, était, en vertu du seul droit républicain qui ne fût pas mort avec la République, nourrie aux dépens du Trésor. Fort de ce droit, appelé *quiritaire*, le citoyen pauvre pouvait se croiser les bras et ne rien faire, la patrie avait contracté l'obligation de le nourrir. Proposées d'abord par les tribuns comme moyen de popularité, les distributions de blé finirent par devenir périodiques, et dès que les pauvres en eurent pris l'habitude, il fut impossible de les supprimer. Les empereurs le pouvaient d'ailleurs moins que personne,

1. Ainsi appelées des *Popæ* ou Popes, sacrificateurs qui vendaient aux marchands de viande cuite leur portion des victimes offertes aux dieux.

leur autorité reposant principalement sur l'abdication volontaire du peuple, qui voulait bien avoir un maître, mais à condition que ce maître lui donnerait abondamment du pain et des spectacles. Voilà pourquoi Rome nourrissait dans son sein ces deux millions de mendiants, qui, grâce à l'Égypte et à l'Afrique, ne lui coûtaient, du reste, que douze cent cinquante mille écus par an.

Voici la vie des frumentaires. Tous les mois ils se rendaient aux greniers publics, qui étaient au nombre de trois cent vingt-sept; sur la présentation de leur *tessère*, petit cube d'airain, portant leur nom et la quantité de froment qu'ils devaient recevoir, les duumvirs, magistrats préposés aux distributions, leur faisaient délivrer par les mesureurs la ration inscrite sur la tessère. Ce blé, moulu à bras entre deux pierres, à domicile, ou grossièrement préparé aux pistrines publiques, composait le pain dur et noir que les patriciens nommaient gâteau du peuple [1].

A ce pain, leur aliment principal, et qui, dans les premiers siècles de Rome, où riches et pauvres ne connaissaient que la bouillie (pouls), eût été regardé comme un raffinement somptuaire, les empereurs ajoutèrent l'huile et la chair de porc. Aurélien donnait même le vin [2]. Avant lui, Alexandre Sévère avait fait trois dons d'argent (congiaria) auxquels prirent part les enfants à partir de onze ans. Outre ces largesses d'usage, et pour ainsi dire de droit, les empereurs avaient coutume d'inviter de temps en temps le peuple à un festin où ils ordonnaient une large distribution de chair crue, soit pour fêter un grand événement, soit pour réchaufffer son enthousiasme. Ce festin s'appelait *visceratio*, parce que, profitant de l'occasion, les frumentaires y engloutissaient des montagnes de viande.

Ceux qui étaient entrés dans la classe des frumentaires par l'affranchissement avaient encore une autre ressource, et se trouvaient bien heureux quand leur ancien maître ne poussait pas l'avarice jusqu'à exiger d'eux une partie du blé mensuel. Tous les matins, après avoir donné aux dieux la première heure du jour en baisant leurs mains [3], ils allaient baiser celles des riches. Le vestibule de chaque maison monumentale en contenait des centaines qui se retiraient

1. Durum olus et populi cribro decussa farina.... (Perse, *Satire* 3.)
2. Vopiscus, *in Aureliano*.
3. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tom. I.

rarement sans emporter une *sportule* ou petite corbeille remplie de viande et de fruits, ou cent quadrants[1] à la place des distributions en nature.

La sobriété, du reste, était la première vertu de ces hommes si fiers dans leur misère. Beaucoup d'entre eux ne mangeaient qu'une fois par jour : le *prandium* et la *cène* étaient les seuls repas des autres, et quels repas! Le *salgama* en formait la base et les poireaux le condiment. On désignait sous le nom de salgama une sorte de confitures faites avec des poires, des pommes, des raisins, des figues et des raves, dont on consommait une si grande quantité, que ceux qui la vendaient dans des pots occupaient un camp tout entier hors de Rome.

Le premier repas (*prandium*) se prenait à la sixième heure, c'est-à-dire à midi. On ne connaissait les heures à Rome que depuis l'an 477 de sa fondation. Messala ayant apporté de Sicile un cadran solaire, qui fut perfectionné quatre-vingt-dix-neuf ans plus tard par le censeur Philippus, et l'an 595, Scipion Nasica ayant introduit l'usage des *clepsydres* ou horloges d'eau, la distribution du temps fut réglée sur la marche du soleil de la manière la plus naturelle. La nuit se divisait en douze heures ou quatre veilles, et le jour en douze heures également ou quatre parties appelées *prime*, *tierce*, *sexte* et *none*. Inégales, selon les saisons, et beaucoup plus longues l'été, les heures du jour commençaient invariablement quand le soleil se lève et finissaient lorsqu'il se couche[2].

Le premier repas des frumentaires, hommes faits, car on permettait le déjeuner (*jentaculum*) aux enfants, aux vieillards et aux femmes, se prenait donc à la sixième heure, qui était le milieu du jour, après que les deux premières avaient été consacrées à l'adoration des dieux et à la salutation des riches, qu'on avait passé la troisième, répondant pour nous à neuf heures du matin, aux comices, tant qu'il exista des comices, et que la quatrième et la cinquième s'étaient écoulées dans les temples, au Forum, dans les basiliques[3] et

1. Un franc vingt-cinq centimes.

2. On s'est trompé en fixant le commencement de la journée à six heures du matin. Voir l'abbé Couture, *De la Vie privée des Romains*. Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tom. I, p. 309.

3. Horace (de Arte poeticâ) appelle les promeneurs oisifs *forenses*, gens du Forum, et *Plaute* et *Priscien* leur donnent le nom d'habitués des basiliques, *subbasilicani*.

sous les colonnades des dix-sept places principales, à médire des magistrats et à parler des affaires du monde[1].

Un temps de sommeil suivait ce léger repas et terminait la journée active. En s'éveillant, comme la loi, d'accord avec leur dignité, leur défendait de souiller par aucun travail leurs mains citoyennes, ils couraient, sauf les jours de cirque, de théâtre, de jeux, de féeries ou de nundines (marchés) prendre part ou applaudir aux exercices du Champ-de-Mars. Après avoir lutté, lancé le javelot, tiré de l'arc, renvoyé le ballon ou la balle de verre, vu la vigoureuse jeunesse égaler presque la rapidité des chevaux sur cet immense tapis vert, pendant la septième et la huitième heure, ils entendaient tout à coup sonner les cloches des bains publics, et se hâtaient de remettre leur toge et de s'y rendre, car les retardataires étaient exposés à ne plus y trouver d'eau chaude.

Outre les huit cent cinquante-six établissements ouverts chaque jour à tous les citoyens par la munificence romaine, quinze grands thermes, dont les plus beaux, tels que ceux de Caracalla et de Dioclétien, contenaient de 1600 à 3,000 cuves de marbre, se trouvaient chauds à la même heure. Là régnait en apparence la plus complète égalité : le pauvre se baignait à côté du riche, le frumentaire à deux pas de l'empereur. La joie, les chants, les rires, les propos bruyants y éclataient sans peur et sans frein : les parasites contaient leurs nouvelles, les avocats redisaient leurs causes, les poëtes déclamaient leurs vers, et souvent une anecdote scandaleuse sur la belle Chrysis, dont on avait trouvé le seuil arrosé de vin à la première heure, se mêlait aux clameurs assourdissantes des baigneurs et au grêle sifflement des épileurs appelant des victimes[2].

On avait commencé par l'eau chaude : pour resserrer les pores on se jetait ensuite dans l'eau froide, et l'on finissait par l'opération du *strigille*, la plus importante du bain. Le strigille était un grattoir de corne, d'ivoire ou de nacre, avec lequel un esclave râclait tout ce qui était laissé sur la peau par la sueur; les frumentaires, qui n'avaient pas d'esclaves, se contentaient d'une rude friction à la main, ou se frottaient, comme les chevaux, au marbre de la pis-

1. Dicta impune erant. (TACITE. *Annal* liv. I.)
2. Sénèque, *Épître* 56.

cine. L'empereur Adrien, un jour qu'il se baignait avec le peuple, vit un frumentaire, dont les cicatrices attestaient les campagnes, qui suppléait au strigille en se frottant vigoureusement contre le mur. Les traits du vétéran ne lui étant pas inconnus, l'empereur l'appela et lui demanda pourquoi il chargeait ainsi le marbre du soin de sa peau. « Ah ! pourquoi? répondit le vieillard; mais parce que je n'ai personne à mon service. » — « Tu auras quelqu'un, reprit l'empereur. » Le soir même il lui envoya des esclaves pour le servir, et de l'argent pour nourrir les esclaves. L'aventure fit du bruit; aussi, quand il revint au bain, Adrien trouva le mur de la piscine tapissé de vieillards qui s'efforçaient d'attirer son attention de la même manière. Il les fit tous approcher, mais au lieu d'esclaves il ne leur donna que des strigilles, en leur apprenant, ce que l'égoïsme romain n'eût jamais deviné, qu'ils n'avaient qu'à se frotter mutuellement pour se passer d'esclaves [1].

Après le bain, c'est-à-dire à la dixième heure, correspondant à la quatrième de notre après-midi, et tandis que les riches se faisaient épiler, masser, oindre de parfums, inonder d'huile, les frumentaires, drapés dans leur toge de laine ou la tête couverte du capuchon de cette *lacerna* brune dont l'utilité triompha des anathèmes de la loi, regagnaient gravement leurs îles. La cène remplissait enfin la onzième heure, et la promenade la dernière.

Avant l'empire, et tant qu'ils avaient pu vendre leurs suffrages, l'argent des ambitieux avait été pour les frumentaires une source certaine de revenu; mais l'élection ayant perdu tout caractère sérieux, et les candidats ne payant plus, il ne resta à ces pensionnaires de la République, pour se loger et se vêtir, en dehors de leur blé mensuel, de la sportule et de l'aumône impériale, que les largesses des riches et le travail de leurs femmes. Heureusement, il était passé dans les mœurs qu'on ne pouvait ni prendre la robe virile, ni se marier, ni entrer en charge, ni dédier un monument sans associer le peuple à sa joie. Chacune de ces grandes dates de la vie patricienne était donc suivie d'une distribution d'argent; ce qui, joint au gain, bien que modique, fait par les filles de Romulus, en filant ces laines dont on devait consommer une prodigieuse quantité, suffisait à couvrir les dépenses

1. Spartien, *Vie d'Adrien.*

de ces pauvres ménages. Comme avec deux as (dix centimes) on avait une large portion de pois, de porc salé, de salgama, et que l'ail, l'oignon, le poivre, l'encens, assaisonnements obligés de la cuisine des îles, n'étaient pas chers, le frumentaire pouvait substituer de temps à autre, quelque mets énergiquement épicé, ou la pâte frite dans l'huile de Caton, au morceau de pain, trempé dans le vinaigre et le sel, qui faisait souvent tout son souper.

Entre la population des îles et celle des maisons monumentales, c'est-à-dire entre le peuple et l'aristocratie, s'était élevée peu à peu une classe intermédiaire que formaient les riches marchands, les affranchis, opulents de la libéralité de leurs maîtres, les orfévres, les banquiers ou *argentarii*, et les chevaliers. Ceux-ci, que nous allons retrouver au second rang dans l'ordre politique, dominaient, comme hommes d'argent, dans cette classe vouée au vol et à l'usure, sous les noms de fénérateurs et de publicains. Jouant dans la société romaine le rôle que les juifs jouent dans les sociétés modernes, ils possédaient la majeure partie du capital, qui ne sortait momentanément de leurs mains que pour y rentrer avec abondance par deux larges canaux, l'usure et l'exploitation des revenus publics. Pour ce dernier genre de vol ils constituaient une association formidable, solidaire, et dirigée par un chef appelé maître et quelquefois prince de la société. L'association affermait les impôts au prix qu'il lui plaisait d'y mettre, car, donnant une part aux patriciens, elle n'avait aucune concurrence à redouter et se chargeait d'en opérer le recouvrement. Ici commençaient un arbitraire et un brigandage sans nom. L'intérêt des publicains étant d'obtenir la ferme des tributs à vil prix et de lui faire rendre le plus possible, ils ne reculaient devant aucune fraude, devant aucune exaction, devant aucune barbarie. Malheur aux provinces lointaines! Malheur surtout à celles qui empruntaient! Une fois prises dans le carcan de fer de cette usure abominable, qui serrait avec la même furie, quand elle les tenait à la gorge, les particuliers, les sénats des villes et les rois, elles étaient bientôt désolées, dépeuplées et dépouillées, comme l'Asie sous Sylla.

Les vingt mille talents que le vainqueur avait imposés pour rançon aux cités et aux peuples de ces malheureuses provinces avaient été avancés par les publicains : huit ans après, joignant à la somme

primitive les intérêts accumulés, ils en réclamaient sept cent vingt mille ou trois milliards quatre cent cinquante-six millions. Réunir cette masse de numéraire était impossible, et les publicains ne l'ignoraient pas, mais empêcher la libération du débiteur, en grossissant outre mesure le chiffre de la dette, était le premier article de leur code infâme. Dans cette occasion ils ne se contentèrent pas de forcer les villes à livrer leurs statues, leurs tableaux, tout ce que renfermaient les trésors publics, toutes les richesses qui décoraient leurs temples, il fallut que les citoyens donnassent leurs fils et leurs filles, qu'on vendait à l'encan, et qu'ils se vendissent eux-mêmes afin d'assouvir la rapacité des publicains. Quant aux magistrats, ensevelis vivants dans des cachots et torturés avec des raffinements de barbarie incroyables, ils enviaient le bonheur des morts et des esclaves [1].

Ces excès ne révoltaient pas les Romains, et Lucullus excita plutôt la surprise que l'admiration en défendant à ces bandits d'exiger plus de douze pour cent [2]. En général, les proconsuls, loin de penser comme Lucullus, dans un intérêt facile à deviner, appuyaient partout les publicains. Partout la cavalerie, composée exclusivement de leurs enfants et de leurs frères, était à leurs ordres, et elle exécutait avec une rigueur si impitoyable la consigne de l'avarice, qu'un escadron, qui, du temps de Cicéron, cernait la curie de Salamine, y tint les sénateurs assez longtemps sans manger pour en faire mourir de faim cinq des plus vénérables [3].

Entourés à Rome d'une armée de scribes et de tabellaires, les publicains occupaient les magnifiques appartements de la colonnade supérieure du Forum et des autres grands portiques, et avaient sous leurs pieds les tabernes éblouissantes de luxe des marchands de soieries et des orfévres, et sous leurs fenêtres les tables des argentaires. Des dalles du premier portique jusqu'aux statues de bronze et d'airain qui ornaient le second, on ne voyait briller à chaque pas que lames et lingots d'or, médailles, vases ciselés, pierreries et métaux précieux : on n'entendait à chaque instant que les tintements de l'argent tombant des balances sur les bancs d'airain et le son métallique des piles de sesterces roulant au fond de l'arche.

1. Meiners, *Histoire de la décadence des mœurs chez les Romains.*
2. Brutus, l'assassin de César, prenait 48 pour 100.
3. Cicéron, ad Attic. VI.

Aux mains de cette classe maudite était la plus grande partie du numéraire de l'univers. Le reste appartenait par droit de rapine et de naissance aux maîtres des dix-sept cents maisons monumentales. Ceux-ci possédaient en outre toute la propriété. Poursuivi pendant longues années avec une habile persévérance, ce système avait abouti à un envahissement du sol tel, que dans tout l'empire romain on comptait à peine deux mille propriétaires[1]. Un moment Rome presque entière fut à Crassus; du temps de Néron six patriciens se partageaient l'Afrique, et le scandale de cet accaparement de la fortune publique devint si grand que Cicéron lui-même ne put s'empêcher de dire au Forum : « Les richesses de toutes les nations se trouvent rassemblées dans un petit nombre de mains; tous les trésors, tous les ornements précieux des villes et des campagnes d'Athènes, de Pergame, de Milet, de Samos, de l'Achaïe, de la Grèce, de l'Asie et de la Sicile, sont dans quelques maisons patriciennes » [2].

Toutes ces fortunes colossales, auxquelles les temps modernes n'ont rien à comparer, sortaient de la même source, le vol. Dans les premiers siècles de la République, les magistrats des pays conquis mettaient leur honneur à gouverner avec équité et à faire jouir les peuples des bienfaits d'un bon gouvernement. Alors on pouvait dire que Rome était la protectrice plutôt que la maîtresse du monde. Trois cents ans avant Jésus-Christ, Fabricius, répondant aux députés Samnites, qui, venus à sa chaumière les mains pleines d'or, admiraient cette misère si noble, leur disait, après avoir touché ses yeux, ses oreilles, ses lèvres et son estomac : « Tant que je pourrai commander à tout ceci je n'aurai pas besoin de vos présents[3]. » Les dictateurs quittaient la charrue pour prendre la pourpre et mangeaient dans des vases de bois, et le vainqueur de Carthage et de Numance ne laissait en mourant qu'une tasse d'argent.

Le butin rapporté d'Orient et les proscriptions corrompirent ces mœurs antiques. A compter de cette époque, on ne songea plus qu'à s'enrichir. Censeurs, commissaires du sénat, préteurs, consuls même, se mirent à piller le trésor et à vendre la gloire du drapeau et l'honneur de la patrie. Jusqu'à Sylla, une sorte de pudeur voilait ces actes

1. Non esse in civitate duo millia hominum qui rem haberent. (Cicéron, *de Offic.* lib. II, cap. 21.
2. Le même, 17e Verrine, chap. 18.
3. Aulu-Gellii, noctes atticæ, lib. I, cap. 14.

infâmes; mais quand le proscripteur eut effacé avec du sang la menace déjà peu redoutée des lois; lorsqu'une anarchie morale sans nom naquit des excès du despotisme militaire, l'avidité patricienne brisa toutes les digues. Dans les vingt premières années qui suivirent les proscriptions, ce fut un torrent qui déborda sur les provinces avec tant de violence, qu'il n'en fallait pas davantage pour dévaster la terre entière.

Les brigandages des Verrès, des Pison, des Appius, des Fontéius, furent imités et souvent dépassés par ceux qui suivirent ces grands spoliateurs. Toutes les provinces gémissaient, tous les peuples se plaignaient, tous les rois frémissaient de rage, indignés de la cupidité et de la tyrannie des nobles de Rome. Le sénat ne pouvait s'assembler une seule fois sans que des députés de toutes les parties du monde remplissent la curie des plaintes, des larmes et du désespoir des nations vaincues. Mais leur appel à la justice et leurs prières s'adressaient à des cœurs de bronze; autant valait implorer les statues. Désespérant alors de l'équité humaine, les députés demandaient comme une faveur qu'on rapportât la loi qui les autorisait à se plaindre des magistrats iniques; car, disaient-ils avec amertume, quand nos tyrans seront sûrs de l'impunité, ils se contenteront de voler pour eux et pour leurs familles, et ne voleront plus pour leurs juges et pour leurs avocats[1].

Malheureureusement le vol était devenu le seul but des patriciens romains. Ils en rougissaient si peu, qu'à l'expiration de leur magistrature, quand ils avaient pris dans leurs provinces tout ce qui pouvait s'emporter, on les voyait étaler hardiment le fruit de leurs rapines aux yeux du peuple, et trouver des amis d'autant plus puissants qu'ils avaient plus dérobé et qu'ils faisaient briller plus de trésors sur la place des Comices. Qu'avaient-ils à craindre, en effet? Personne; la dépravation était générale. Corrompu par la misère, le peuple vendait avec son suffrage son honneur au Forum; corrompus par l'avarice, les chevaliers luttaient de rapacité avec les nobles; corrompue par la soif de l'or et le besoin de jouissances effrénées, en étouffant au pied des tribunaux et sous les voûtes du sénat les gémissements des victimes, l'aristocratie s'absolvait elle-même. Telle fut l'origine de ces fortunes

1. Cicéron, 1re Verrine. chap. 14.

monstrueuses cimentées pendant plusieurs siècles avec le sang et les larmes de tant de millions de victimes, et que les proscriptions avaien encore grossies en les réunissant sur un plus petit nombre de têtes. Le jour où ces trésors, éléments déjà si actifs de corruption, se trouvèrent accumulés dans quelques familles, on dut s'attendre à une expansion de luxe effroyable et à tous ces délires de sensualisme païen, de prodigalité et de débauche, qui entraînent follement l'homme quand il fait taire sa raison, et que, sous un ciel de feu, il n'obéit plus qu'à la matière. La seule chose surprenante, c'est que les conséquences de cette situation nouvelle aient tardé si longtemps à se produire.

Jusqu'aux guerres civiles, en effet, la révolution que cette excessive opulence allait opérer dans les mœurs se prévoyait à peine. Après le grand ébranlement des proscriptions, elle éclata. L'envie de briller par la magnificence des palais, la richesse des habits, la multitude des esclaves, devint tout à coup une fureur. Quelques années avant Sylla, il était inouï qu'on eût employé à Rome, pour l'embellissement des constructions particulières, des marbres étrangers : l'orateur Crassus, qui le premier fit venir six colonnes de douze pieds de haut du mont Hymette, pour en décorer sa maison, mit toute la ville en émoi par cette nouveauté dangereuse. Les vieux Romains murmurèrent, et ceux qui, comme Caton, affectaient le respect des mœurs antiques, flétrirent Crassus du surnom de Vénus Palatine[1].

A la même époque, c'est-à-dire cent ans avant l'ère nouvelle, le consul Lépidus ayant élevé à l'entrée de sa maison un perron de marbre de Numidie, encourut la réprobation générale. Trente ans plus tard cette maison, dont tout le monde avait blâmé le dessin fastueux, choquait par sa simplicité. Chaque noble voulait une demeure plus grande que la terre de Cincinnatus, plus magnifiquement ornée que le temple de Jupiter. Les architectes, dressant donc leurs plans à la mesure de cette nouvelle ambition, construisirent des habitations aussi vastes que des villes. On était loin des six colonnes de Crassus?... L'héritier des vols de Sylla, Scaurus, en fit dresser devant la façade de sa maison trois cent soixante du marbre le plus précieux, qui avaient quarante pieds de haut, et un tel diamètre, qu'on manqua d'effondrer les égouts sous leur poids en les transportant au mont

1. Pline, liv. XXXVI, chap 3.

Palatin. A peu de temps de là, Népos Mamurra, préfet des ouvriers militaires de César, donnait un autre exemple de luxe qui fut suivi avec ardeur, en couvrant intérieurement et extérieurement les murs de son palais d'un placage de marbre. Déployant plus de magnificence encore, Orata faisait oublier les colonnes de Scaurus et les marbres de Mamurra par les jardins de platanes et le lac dont il couronnait la plate-forme babylonienne de sa maison. Allées ombragées de lauriers, de hauts cyprès et de sycomores, portiques soutenus par cent colonnes mosaïques, où étincelait à chaque pas l'onyx, gerbes d'eau jaillissant des lèvres de statues et retombant dans des conques de marbre, voilà quels étaient les moindres ornements des maisons monumentales. Pour admirer le génie simple et grand des architectes romains, il fallait en voir l'intérieur.

Qu'on se figure une masse de bâtiments de trois cents pieds de long et de deux cent cinquante de large. La première façade était formée d'abord par un mur assez bas, flanqué aux deux angles de deux tourelles. Au milieu s'ouvrait une porte, dite l'antérieure (*primum limen*), au-dessus de laquelle était appliqué, du côté de la maison, un auvent à double pente supporté par deux pilastres. Par cette porte, on pénétrait dans l'*area*, ou vestibule, qui servait de salle d'attente. C'était un vaste jardin, planté, selon la nature du terrain, de lauriers, de peupliers, de platanes ou de lotos, et orné de la statue du maître de la maison, et de fontaines jaillissantes. La façade principale s'élevait au fond, et offrait dans les pilastres de ses fenêtres et dans les gracieuses lignes de ses corniches fouillées au ciseau, toutes les élégances de la sculpture antique. Encadrée entre des colonnes de marbre blanc, et un entablement d'une admirable simplicité, l'unique porte de cette façade, dont les deux battants, composés chacun de cinq compartiments, étaient doublés d'airain, couverts de gros clous à tête dorée, ou incrustés de coquillages, donnait entrée dans une cour carrée appelée l'*atrium*.

Pour arriver dans cette cour, on passait devant les loges du *janitor* (esclave-portier) et du chien d'Épire, enchaînés côte à côte, et l'on se trouvait sous la colonnade. Un portique spacieux bordait en effet les quatre murs de l'atrium, rafraîchi l'été par un large bassin entouré de fleurs, et défendu contre les rayons du soleil par des voiles teintes en pourpre. Des corridors, appelés *fauces*, conduisaient à gauche au

tablinum (chambre des papiers), et au *triclinium* d'hiver (salle à manger); à droite, à des chambres d'esclaves et à la salle à manger de printemps. De l'atrium et de ses portiques latéraux on pénétrait ensuite librement, par la colonnade du fond, dans le péristyle. Le péristyle, entrée réservée, et ouverte seulement aux intimes, était en beau la répétition fidèle de l'atrium. C'étaient les mêmes dispositions et le même dessin, mais les colonnes des portiques étaient de marbre de Luna ou de Caryste; les plafonds avaient été ouvragés avec plus d'art; les murs, revêtus d'un placage plus fin, étaient éblouissants de blancheur; et dans les vases qui décoraient les entre-colonnements brillaient des fleurs d'un parfum plus suave et plus rare.

Les appartements des femmes (*œci*) faisaient face au péristyle du côté du couchant, s'appuyant au triclinium du printemps; ils précédaient la bibliothèque et la salle des tableaux : du côté du levant et vis-à-vis, s'élevaient le triclinium d'hiver, d'autres appartements destinés aux femmes et deux vastes salles : allongés et isolés comme deux ailes, ces deux corps de logis allaient finir à la basilique, grand édifice formant un carré aussi large et aussi long que l'atrium et le péristyle réunis. C'est là que le maître avait son tribunal et qu'il réunissait ses clients pour les affaires privées et politiques. A droite et à gauche de cette vaste salle régnaient deux galeries décorées avec soin. Celle de l'ouest était affectée aux réceptions; celle de l'est, s'ouvrant sur les bains, ne servait qu'aux baigneurs. Plusieurs pièces composaient ces thermes domestiques : les cinq premières, donnant sur la galerie, étaient les *frigidaria* et les *tépidaria*, ou salles du bain froid et tiède, et le *caldarium*, salle de bain de vapeur à la grecque; l'*apodyterium*, où l'on quittait ses vêtements, et l'*unctorium*, qui renfermait l'huile et les parfums. Venait ensuite, touchant aux cuisines, aux écuries et aux remises, et terminant la maison à l'est, une longue ligne de logements parallèles occupés par les esclaves; un jeu de paume et un jardin de la largeur de l'édifice la terminaient à l'ouest et au nord. Les ailes latérales et celles qui encadraient l'atrium et le péristyle avaient en outre un ou plusieurs étages couronnés d'une plate-forme dite *solarium*, sur laquelle ondoyait quelquefois une véritable forêt de citronniers et d'aloès en fleurs[1].

1. D. Pietro Marquez. (Delle case di Città degli antichi Romani. — Dissegno di una casa Romana, p. 365.)

Le même luxe qui avait présidé à la construction de ces somptueuses demeures éclatait dans les meubles dont elles étaient décorées. Des incrustations d'ivoire et d'or, des plaques d'écaille de tortue ou d'argent, et des baguettes de même métal, relevant l'éclat de l'érable et du citronnier, distinguaient les lits des triclinia d'hiver, de printemps et d'été. On en voyait souvent d'argent massif, et recouverts de ces housses de Babylone qui coûtaient huit cent mille sesterces. Entre les colonnes de marbre rose, prodiguées pour la seule ornementation, des piédestaux, taillés avec un art exquis, soutenaient les statues qui tenaient à la main les flambeaux des orgies nocturnes. Les tables, toutes de forme ronde, et portées sur un seul pied d'argent ou d'ivoire, égalaient la somptuosité des lits et de ces candélabres lucullens. Celle de Cicéron avait été payée, selon Pline, un million de sesterces; celle de la famille Céthéga en coûtait quatorze cent mille. Quant aux vases d'or et d'argent, aux coupes et aux autres pièces qui garnissaient les tables et les buffets, ils étaient d'un prix et d'un poids incroyables, et la matière de ces ouvrages précieux n'en était encore que le moindre mérite : on n'eût point osé les montrer s'ils n'avaient porté le nom d'un artiste célèbre. La signature leur donnait une valeur telle, que dix petites coupes ciselées par Mentor trouvèrent acheteur à cent mille sesterces [1], et que le comédien Ésope n'hésita pas, selon Meursius, à compter une somme égale pour un plat d'argent. L'argent, du reste, semblait sans valeur aux yeux des riches; non-seulement leur vaisselle, leurs tables, leurs lits de festin, leurs lampes, leurs candélabres; mais leur batterie de cuisine, les vases destinés aux plus vils usages, les robinets et les siéges des bains mêmes étaient d'argent [2].

Tout se tient dans les choses de luxe. A la somptuosité des bâtiments et des meubles se joignaient la mollesse asiatique dans la manière de vivre, les goûts efféminés de l'Orient dans la manière de se vêtir, et dans les festins la gloutonnerie et l'ivresse barbare. Dans les premiers temps de la République, tout le monde portait le même costume : un liséré de pourpre sur la robe, un croissant sur le brodequin, un anneau de fer au doigt, distinguaient seuls les conditions. La corruption des mœurs effaça promptement ces traces de l'ancienne

1. Pline, liv. XXXIII, c. 2.
2. Pline, liv. XXXIII, c. 2.

égalité. L'opulent patricien eût rougi de s'habiller comme Fabricius, et se hâta de mettre son costume en harmonie avec sa fortune.

Le plébéien pauvre et le frumentaire portaient simplement la toge de laine et le manteau de poil de chèvre (*lacerna*), leurs femmes n'avaient pour vêtement et pour parure qu'une tunique noire. Les riches devaient donc pousser la recherche plus loin : ils mettaient d'abord un premier vêtement appelé *indusium*, qui, sous ce nom ancien, est notre chemise, puis la tunique serrée à la ceinture par une écharpe, et par-dessus la tunique, la toge nationale. L'indusium était de laine fine ou de lin de Cahors, la tunique, de soie de diverses couleurs, la toge, d'une pourpre vendue au poids jusqu'à mille deniers, ou huit cents francs la livre[1]. Pour les costumes distinctifs de l'ordre civil, ils se réduisaient à six principaux : la *robe prétexte*, la *robe virile*, la *robe blanche*, la *trabée*, la *stola*, et la *palla*. La robe prétexte, que portaient les magistrats, les prêtres et les sénateurs, était une robe dont le bas avait pour bordure une bande de pourpre. La prétexte était le costume caractéristique de la jeunesse des deux sexes. Les enfants prenaient cette robe à douze ans, et le même jour on leur suspendait au cou, comme image de leur droit à la liberté, une boule d'or s'ils étaient patriciens ou fils de chevaliers, de cuir s'ils appartenaient à la plèbe. Les filles gardaient la prétexte jusqu'à leur mariage, les garçons la quittaient à dix-sept ans pour revêtir la robe virile. Jusqu'à ce moment l'adolescent n'avait compté pour rien dans la société romaine ; mais le jour où il prenait la robe virile de lin, unie et sans ornement, et dès qu'il avait déposé sa boule enfantine sur l'autel des dieux lares, il entrait dans la vie politique, son père donnait un banquet proportionné à sa fortune, à l'issue duquel le nouveau citoyen allait au Capitole, suivi de ses parents, de ses amis et de ses esclaves, remercier les dieux et leur offrir des sacrifices.

La *trabée*, dont on parait les statues des dieux, et que les empereurs et les augures avaient seuls le droit de revêtir, devait son nom aux lignes qui la rayaient traversalement. Il y en avait de trois sortes : une de pourpre, une blanche et rouge, et une jaune et écarlate. Quant à la *stola*, robe traînante, et à la *palla*, mante patricienne, de drap d'or ou de soie, elles n'étaient qu'à l'usage des femmes. On

1 Pline, liv. IX, c. 39. — 2. Pline, c. 9.

rangeait dans les costumes extraordinaires la toge blanche des sollicitations politiques, *candida*, celle des sollicitations judiciaires, *sordida*, robe sale et déchirée qu'on ne mettait que pour toucher ses juges, et la *palla*, robe noire des grands dangers et des funérailles. Les riches se paraient, en outre, de la toge peinte et brochée d'or, de la toge à palmes, autrefois réservée aux triomphateurs, et de la *triclinaria*, robe courte, d'une blancheur éclatante, qu'on ne prenait qu'en se mettant à table.

Le *sagum*, petite tunique, juste au corps, et serrée par une ceinture de cuir; le *paludamentum*, manteau de pourpre; la *chlamyde*, tunique grecque; et le grossier manteau de laine (*læna*), étaient les seuls costumes militaires. Pour unique chaussure, les soldats avaient la calige, brodequin lié à la jambe par des bandes de cuir, et la bottine à tige de métal (*ocrea*). Le peuple portait les caliges de gros cuir, appelés péron, et les sandales attachées au moyen de cordons noués avec quatre aiguillettes. Quant aux patriciens, aux chevaliers et aux plébéiens de familles riches, ils possédaient en quelque sorte le privilége d'user exclusivement des *calcei*, brodequins noirs ou rouges, et de chausser leurs femmes de socques et de souliers blancs. Bravant les lois somptuaires, les matrones enrichissaient ces légères chaussures d'or et de pierreries, et faisaient disparaître l'étoffe sous les perles.

Les citoyens libres de Rome n'eurent longtemps d'autre coiffure que leurs cheveux, et, si le temps était mauvais, qu'un des pans de leur robe. Pendant plusieurs siècles, ces cheveux et cette barbe, vierges du contact des ciseaux et du rasoir, leur méritèrent le surnom d'*intonsi*, et ce ne fut que l'an 454 après Romulus, que des barbiers, amenés de Sicile par P. Licinius Mæna, portèrent la main pour la première fois sur ces attributs de l'antique liberté. Les affranchis seuls, à l'exception de quelques efféminés qu'on voyait parés d'un chapeau de luxe appelé *pulliolum*, et des matrones, qui avaient la mitre dorée, étaient dans l'habitude, et on peut même dire dans l'obligation de se couvrir la tête. Comme on la leur rasait entièrement avant de les affranchir, ce bonnet, dont on a fait depuis le symbole de la liberté, devenait indispensable.

Mais si le *pileus* leur paraissait inutile, les Romains des hautes classes, en revanche, avaient de bien autres besoins que les plébéiens

et les affranchis. Comme ils l'ont écrit eux-mêmes, on peut dire qu'ils épuisaient, dans le cercle de leur vie intime, tous les raffinements et toutes les élégances du goût.

Voyons d'abord, comme nous l'avons fait pour le frumentaire, l'emploi de la journée du riche; mais avant, un mot sur cette classe d'infortunés que nous n'avons pu, comme la loi romaine, nous résoudre à assimiler aux meubles. « Vous savez, disait Athénée, quelle immense quantité d'esclaves les Romains ont possédée : beaucoup en ont eu jusqu'à dix mille, vingt mille, et même davantage [1]. » Ne parlons ici que de ceux dont un riche ne pouvait se passer. Il y avait d'abord les esclaves intendants, *servi actores;* ceux pour tout faire, *ad manum;* ceux qui gardaient la première porte, *ad limina;* les introducteurs, *admissionales;* ceux qui étaient attachés au jardin, *adscripti;* les attachés du vestiaire, *ad vestem;* les gardiens du triclinium d'hiver, *analectæ;* des volières, *gallinarii;* du cellier, *cellarii;* de l'atrium, *atrienses;* les oiseliers, *aucupes;* les baigneurs, *balneatores;* les coiffeurs, *cinerarii;* ceux qui précédaient le patron dans la ville, *anteambulones;* ceux qui l'escortaient à pied, *pedisequi;* enfin les *silentiarii*, qui commandaient le silence aux autres esclaves.

Il y avait encore les éphéméridiens, chargés de consulter le calendrier et d'avertir le maître du jour des calendes, des nones et des ides; les épistolaires, secrétaires intimes; les pédagogues, maîtres des enfants; les libraires, copistes des livres; les médecins, les nomenclateurs, qui disaient au maître les noms de ceux dont il recherchait les suffrages ou qu'il rencontrait en chemin.

A ceux-ci se joignaient en outre les porteurs de bonjour, *salutigeri*, qui allaient saluer tous les matins les amis de leurs maîtres; les *promuscundi*, ordonnateurs du repas; les structeurs, qui rangeaient les plats sur la table; les *pocillatores* ou échansons; les *scissores*, découpeurs; les *vocatores*, qui portaient les invitations; et une multitude d'autres remplissant divers offices, sans parler des esclaves mâles et femelles spécialement attachés au service de la matrone, et des esclaves ouvriers qui exerçaient dans la ville des métiers au profit du maître, ou travaillaient enchaînés dans l'ergastulum.

Tous ces malheureux ne vivaient, ne souffraient, ne mouraient dans

1. *Athénée*, VI, p. 272.

les fers que pour rendre la vie d'un seul homme plus somptueuse et plus douce. Les douleurs de l'esclave et les délices du maître commençaient au jour. Pendant que le premier, sous le fouet de l'ergastulaire, arrosait sa tâche de sueurs et quelquefois de larmes, le second s'éveillait lentement aux cris de l'hirondelle : ébloui par les clartés matinales, il faisait claquer ses doigts, et voyait à ce signal accourir le cubiculaire (ou valet de chambre) : debout, esclave ! du lin, ses sandales, une toge ; qu'il se lève ; de l'eau pure pour sa tête et ses mains, qu'il s'habille. Le patricien riche, quand il était jeune surtout, déployait dans sa toilette les mêmes délicatesses et la même coquetterie que la matrone ; il se lavait longuement avec des eaux de senteur, livrait sa jambe et ses bras à l'épileur, ses cheveux au fer du *cinerarius*, et ne prenait sa robe qu'après s'être inondé de parfums.

Debout devant le grand miroir d'argent orné de pierreries qui réfléchissait son image de la tête aux pieds, il s'étudiait ensuite à mettre élégamment sa toge. La draper avec grâce et en bien dessiner les plis était une sérieuse affaire. L'orateur Hortensius, célèbre par son habileté en ce genre, intenta un jour une action contre un de ses confrères qui, en le froissant dans une foule, avait dérangé un des plis de sa robe[1]. La toilette finie, le patricien brûlait de l'encens, faisait une libation en l'honneur des dieux, et après avoir envoyé le *vocator* porter des invitations à ses amis, il ordonnait d'admettre les visiteurs et les clients. Introduits par les esclaves *admissionales*, ceux-ci se précipitaient aussitôt dans l'atrium. Le patron embrassait ses égaux, saluait par leur nom ses principaux clients, et donnait sa main à baiser aux autres ; puis il montait dans sa litière, et, parcourant les actes diurnaux, allait déployer son influence au sénat, au barreau ou au Forum.

Pendant ce temps, l'eunuque ou la *flabellifera*, esclave chargée d'agiter l'éventail auprès du lit, éveillait la matrone. Elle se levait et voyait aussitôt accourir un essaim de marchands d'étoffes[2], de

1. Macrobe, *Sat.* liv. III, c. 13.

2. Le brodeur, — l'orfévre, — le marchand de laines, — le patagiaire [1], — le chemisier, — le fleuriste, — le murrobatharien ?, — le linger, — le cordonnier, — le strophiaire [3], — le ceinturier, — le rubanier, — le passementier, — l'enlumineur, — et le safraneur.

1. Celui qui vendait le patagium. Le patagium, d'après *Guédeville*, était une bande d'étoffe parsemée de feuilles ou petites pièces d'or ou de pourpre dont les matrones ornaient leurs habits : cousue au haut de la tunique, vers les épaules, elle descendait des deux côtés jusque sur le sein.

2. Le parfumeur de souliers. — 3. Tailleur de collerettes et de bandelettes remplaçant le corset.

rubans et de cosmétiques. Ces artisans de luxe cédaient ensuite la place aux *ciniflones*, aux *cinerarii*, aux *calamistri*, qui apportaient la poudre et les fers pour teindre et friser les cheveux, et aux *ornatrices*, dont la main habile en construisait l'élégant édifice. La manière de les arranger variait avec les caprices de la mode. Tantôt ils devaient tomber en deux tresses sur les épaules nues de la matrone, tantôt elle les voulait relevés et noués comme ceux de Diane : aujourd'hui l'écaille de Cyllène les couvrait, demain leurs boucles flottantes allaient ondoyer sur son sein. Quelquefois l'ornatrice les teignait en rouge, ou bien cachait les nattes brunes de la Romaine sous la blonde chevelure enlevée aux esclaves germains [1], et parsemait celle-ci de poudre d'or. Ce premier soin rempli, et les cheveux attachés avec la *vitta*, que les patriciennes avaient seules le droit de ceindre, elle prenait l'indusium ou tunique intérieure, et l'esclave apportait alors vingt robes de forme et d'étoffes différentes [2].

Son choix fait, elle prenait la *stola* de pourpre, dont les plis majestueux tombaient jusqu'aux talons, et, jetant par-dessus le pallium broché d'or, entrait dans sa litière. Là, négligemment couchée sur un pulvinar de soie embaumé de roses [3], et portée par six Germains aux cheveux blonds ou par des Mèdes à l'œil noir, elle suivait la voie Sacrée, et allait montrer sa beauté sous le portique d'Octavie, ou mener sa fille au temple de Vénus, pour qu'elle remerciât la déesse de l'avoir rendue nubile, en lui offrant une poupée. Les *anteambulones* précédaient sa litière, la baguette en main : tout le troupeau d'esclaves venait ensuite, pêle-mêle avec les femmes et les oisifs du voisinage, et une foule d'eunuques au teint livide.

A la sixième heure, les heureux de Rome et leurs femmes repassaient les barrières des maisons monumentales ; l'esclave ordonnateur consultait le cadran solaire, et si l'ombre marquait midi, il appelait le *structor*, qui servait le *prandium* ou repas du matin. Le maître entrait alors en famille dans le *triclinium*, orné de tapisseries repré-

1 Nunc tibi captivos mittet Germania crines. (Ovid.)

2. C'était la *regilla*, petite tunique; l'*impluviata*, sorte de châle qui enveloppait tout le corps ; la *ralla*, tunique rase; la *spissa*, tunique fourrée; le *lintcolum cæsitium*, tour de gorge, ou, d'après M. Naudet, le linon à franges; la *calthula*, tunique jaune souci ; la *crocotula*, petite jupe jaune safran ; la *basilique*, robe superbe ; la *cumatile*, tunique bleue ; la *plumatile*, tunique ornée de panaches ; la *carine* et la *mettine*, tuniques couleur de cire et de miel ; les *laconiques*, peignoirs pour les thermes.

3. Cicero, *In Verrem*.

sentant les sommets ardus du Niphate ou du Ctésiphon, où l'aiguille avait brodé des chasses rapides.

Du lin plus blanc que la neige couvrait la table, entourée de festons de laurier, de lierre et de pampres verdoyants : les fleurs les plus odoriférantes décoraient les reposoirs, plaqués d'or. On s'y couchait, et aussitôt de nombreux esclaves servaient le repas, qui le matin consistait dans des mets plus copieux que variés. Mollement étendus sur les trois lits placés autour de la table ronde, les parents mangeaient peu et vite, tandis que les enfants, les convives plébéiens et les parasites dînaient assis au bord des lits. En général, le repas du matin, composé de fruits et de poisson, était une collation plutôt qu'un repas solide. Les riches de Rome avaient réservé toutes les ressources de leur luxe sardanapalien pour celui du soir.

En voyant poindre cet abus, le législateur essaya de l'étouffer. Un décret du sénat et la loi Orchia, rendus au VIe siècle de Rome, limitèrent les dépenses des repas à cent vingt as; la loi Fannia, plus sévère, en retrancha vingt, et défendit d'avoir plus de trois convives les jours ordinaires, et au delà de cinq les jours de nundines (marchés). Les lois Antia, Didia, Julia, Emilia, interdirent l'usage des coquillages et des oiseaux exotiques, et allèrent même jusqu'à régler les heures et le mode des repas [1].

Mais les lois n'ont aucun pouvoir quand ceux qui les ont faites les violent les premiers. On eut beau multiplier pendant un siècle les décrets rigoureux, les mœurs suivirent leur mauvais courant : la gloutonnerie patricienne était plus forte que les règlements somptuaires des censeurs et du sénat. Les débauchés et les prodigues, qui abondaient à Rome, n'auraient pas été satisfaits si leur temps ne se fût passé en plaisirs et en fêtes; si les roses n'avaient nagé dans leurs coupes au milieu de l'hiver; si, au cœur de l'été, la neige du Soracte n'eût rafraîchi leur vin de Falerne. L'empire romain leur semblait trop petit pour leur épicuréisme; les festins flattaient moins leur goût

1. L'esprit qui les avait dictées perce dans ces prescriptions minutieuses. Que tout convive lise cette table d'airain et retienne :

« Il est défendu de se passer de pain; de venir pour le prandium avant la quatrième heure, et avant la dixième pour la cène; de rester plus d'une heure à table. Si le convive arrive trop tôt, qu'il trouve la table nue; s'il arrive trop tard, qu'il la trouve enlevée. Une heure de grâce toutefois est accordée aux amis, mais à la condition expresse qu'elle sera consacrée à la conversation ou à la musique, pourvu que la conversation ne dégénère ni en discussions trop sérieuses ni en disputes. »

que leur orgueil ; ils en aimaient surtout le luxe qu'on y déployait, et quand ils estimaient un mets, c'est qu'il venait du fond de l'Orient et qu'il leur était arrivé malgré les vents et les naufrages.

Il y avait pour les patriciens deux sortes de repas du soir : la cène douteuse (*dubia*), composée de viande et de poisson, et la cène correcte (*recta*), où rien ne manquait. En sortant du bain, quand les esclaves des cuisines (les *coqui* ou cuisiniers, et leurs aides ; les pâtissiers, *pistores ;* les dulciaires, les lactaires, qui pétrissaient les gâteaux au miel, au lait) avaient achevé leur tâche, les ministres du festin commençaient la leur. L'esclave aux invitations disait au maître les noms et le nombre des convives, l'obsonateur lui donnait la liste des mets, l'indicateur du temps venait crier la quatrième heure dans l'exèdre. A ce signal, on entrait dans le triclinium : le tricliniarque, en tunique courte sans manches, comme tous les autres esclaves, faisait un signe, et les enfants présentaient en silence aux convives, car il leur était défendu d'ouvrir la bouche, des aiguières d'argent pour laver leurs mains, et leurs têtes blondes pour les essuyer [1].

Revêtus de la blanche robe festinale, et portant deux couronnes de roses, de lierre, de myrte ou de violettes, l'une au front, l'autre au cou, les convives se couchaient trois par trois sur les lits couverts de housses de pourpre. Au bas des lits se tenaient les esclaves des pieds (*à pedibus*), qui débarrassaient de leurs sandales les convives et les *ombres*, ou amis personnels qu'ils avaient amenés, et se tenaient debout et muets pendant tout le festin pour attendre leurs ordres. Au même instant paraissaient les inferteurs avec le plateau d'argent, de la grandeur de la table, qui contenait la *gustatio*. Ce premier service se composait généralement d'œufs, de laitues, d'olives et de fruits ; la grue couverte de sel, les foies d'oies blanches [2] nourries avec des figues, et des rables de lièvre s'y mêlaient cependant quelquefois aux légumes.

Un coup d'œil du *promuscundus*, on appelait ainsi l'esclave ordonnateur, faisait arriver le second service, ou, pour parler comme les

1. Aquam poposcit ad manus digitos que paululum aspersos in capite pueri tersit. (Pétrone, *Sat.* 3.)

2. ..... deinde secuti
Mazonomo pueri magno, discerpta ferente
Membra gruis, sparsi sale multo non sine farre
Pinguibus et ficis pastum jecur anseris albi. (Horace, *Sat.* 8.)

Romains, la seconde table. Sur celle-ci s'étalaient alors le porc troyen et le sanglier, les coqs engraissés avec une pâte pétrie dans le lait, les becfigues, les grives, les faisans, les autruches, les rossignols, les cigognes, le chevreau d'Ambracie, les pigeons de Campanie, le faon de Samos et les grues de Mèlos. A peine rangés dans leur ordre élégant par le *structor*, tous ces plats passaient rapidement sous la main du *scissor*, qui découpait chaque viande avec grâce et se retirait ensuite au fond de la salle pour faire place aux *distributeurs*, chargés de donner le pain, et aux *pocillateurs*, auxquels on demandait à boire. Ces derniers ne versaient le falerne, le cécube, le massique, vin de prédilection de Virgile, le calès, tant vanté par Athénée, les crus d'Albe, de Sorrente, de Spolète ou de Privernum, que lorsque le *prégustator* en avait entamé l'amphore; précaution de peur secrète, car, seul au milieu des esclaves jouets de ses caprices, le maître ne portait jamais la coupe à ses lèvres sans voir au fond du cristal écumant le noir fantôme de Locuste.

Bientôt le son de la flûte annonçait la troisième table, et les convives souriaient, car cette mélodie était la promesse d'un mets d'élite. Couronné de laurier, l'esturgeon ne tardait pas à se montrer en effet sur son immense plat d'argent, escorté du merlus du Pessinunte, de l'elops de Rhodes, du sare de Cilicie, des pétuncles de Chio, des huîtres de Brindes, du lac Lucrin, du thon de Chalcédoine, exquis selon Pline, pourvu qu'on le mangeât frais, des murènes, des lamproies, du barbeau de Sicile, du loup de mer, pêché entre les ponts du Tibre, et de ces escargots nourris de farine et de vin cuit, d'après la méthode de Fulvius Hirpinus[1].

C'était le moment de verser les vins grecs, naturalisés par Lucullus. Dans sa jeunesse, ce grand épicurien en avait rarement vu servir plus d'une coupe à la table de son père; quand il revint d'Asie, il en distribua cent mille amphores au peuple, et depuis aucun riche ne put s'en passer. Les esclaves administrateurs du vin étranger, habillés, comme les femmes, d'une tunique de mousseline brodée de perles, avançaient alors leur tête parfumée, et, d'une main aussi blanche que celle de leur maîtresse, versaient à flots, dans des coupes étincelantes de pierreries, les vins de Crète, de Lesbos, de Chypre, de Rhodes et de

1. Varron, dans sa Satire. — Voir *Aulu-Gelle*, liv. VIII, ch. 16. — Pastoret. *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. III, p. 383

Chio[1]. Puis ces patriciens si délicats, au dire d'Horace, et auxquels la moindre trace de malpropreté aux mains de leurs esclaves donnait des nausées, jetaient le vin qui restait dans leurs coupes quand ils avaient bu. Aussi, vers la fin du repas, inondait-il presque toujours la mosaïque de la salle, mêlant ses vapeurs à l'odeur des mets et aux chaudes respirations de ce troupeau d'esclaves entassés dans un coin.

Alors, comme dans toutes les civilisations mûries trop vite par le luxe, des raffinements d'une mollesse insensée se superposent à la barbarie primitive, le plafond d'ivoire s'ouvrait tout à coup, et un ingénieux mécanisme, renouvelant cet air vicié, remplissait le triclinium d'un nuage qu'on voyait ensuite se résoudre en pluie odorante sur le front des convives. Armés de rameaux de myrte, les *flabellifères* agitaient autour des lits des éventails de plumes de paon, tandis que les esclaves *moniteurs* arrêtaient de force le bras de leurs maîtres, qui, sans cette précaution, se seraient tués à force de se gorger de viande[2]; encore ce frein volontaire était-il impuissant pour retenir leur gloutonnerie, et le bruit honteux des vomissements accompagnait-il presque toujours la fin d'une cène correcte. Mais personne ne s'arrêtait à de pareilles minuties. Les esclaves placés au pied des lits effaçaient avec un morceau de pourpre (*gausape purpureo*) les traces de cette intempérance, et la joie la plus vive accueillait l'entrée des esclaves musiciens. La cithare, la flûte, le sistre, le tambourin, les cymbales, les crotales, la lyre, retentissant à la fois, chassaient les idées tristes que l'amphitryon avait un instant éveillées en faisant circuler un petit squelette d'argent, et en disant à ses amis : « Le temps fuit d'une aile rapide, les années s'envolent : jouissons de la vie ! »

Quelquefois un des convives, qu'agitait le démon des vers, étendant sa main, où brillait une bague de prix, annonçant le retour de son jour natal, réclamait le silence. Une décoction de miel avait adouci sa voix; il en amaigrissait le ton et récitait en nasillant l'héroïde de Phyllis, ou quelque tirade tragique; sa prononciation affectée étouffait dans le gosier les dernières syllabes et charmait ses auditeurs. A

1. Alius vini minister in muliebrem modum ornatus cum ætate luctatur. (Sénèque, *Ép.* 47.
Pueros calamistratos, pulchrè indusiatos... (Apulée, *Mét.* lib. II.)
2. Middleton's *Life of Cicero.*

peine si quelque misanthrope de l'école de Perse murmurait dans son coin : « O grands poëtes! que vos mânes doivent être heureux! à coup sûr, roses et violettes naissent autour de l'urne mortuaire, quand on déclame de cette façon vos immortels écrits! »

A la déclamation succédait la danse : les jeunes filles de Cadix, imitant les chœurs formés par les Nymphes et les Grâces, tournaient d'un pied léger aux sons de cette musique assourdissante; et après avoir ravi le jeune patricien à la chevelure parfumée, comme le vieux sénateur dont les roses ornaient la tête blanche, elles cédaient la place aux farouches gladiateurs. Dans ses instincts, sauvages comme ceux de la bête fauve, le Romain avait besoin de respirer l'odeur du sang; l'atmosphère où il vivait en était imprégné, et entretenait cette férocité native. Le matin, en sacrifiant aux dieux, il faisait œuvre de boucher, et plongeait lui-même le couteau dans le cœur des victimes. A peine avait-il lavé ses mains sanglantes, qu'il courait à l'amphithéâtre voir des hommes combattre des tigres ou s'égorger mutuellement; et la nuit, son sommeil aurait été moins doux, si le cliquetis du fer des gladiateurs n'eût caressé son oreille, et qu'une gerbe de sang n'eût jailli, sur la table, de la gorge du vaincu.

Au mépris des lois somptuaires, ils passaient souvent les nuits ainsi. L'esclave placé auprès de la clepsydre avait beau les avertir de la fuite des heures, ni le son lugubre de sa trompette, ni la fatigue qui accablait les malheureux debout à leurs pieds, ni la pâleur de leurs propres visages, plus flétris que les roses de leurs couronnes, rien ne pouvait les arracher à cet énervement de sybarites. Ces riches prodigues ressemblaient aux oiseaux de leurs volières, qu'on laissait dans les ténèbres pour les engraisser : leurs corps, cuits à moitié par l'eau tiède des bains, fléchissaient sous le poids d'un embonpoint monstrueux : pâles, faibles, engourdis sur leurs lits de festins, et, comme les morts, entourés de flambeaux, on eût dit qu'ils gisaient déjà sur leurs lits funèbres. Ce n'était plus, selon l'expression de Sénèque, qu'une chair morte qui enveloppait des esprits à peine vivants[1]!

Telle était la vie dans les maisons monumentales. Quelle différence avec celle du peuple, dans les cellules sombres et nues des îles! Plé-

1. Sénèque, *Épître* 122.

béiens et patriciens avaient pourtant les mêmes dieux, les mêmes lois, la même patrie; et tandis que les uns promenaient douloureusement leur toge en lambeaux sous ces portiques de Rome illustrés par leurs pères, les autres, ne sachant que faire des dépouilles de l'univers, donnaient des festins de dix mille écus à leurs amis, et achetaient pour leurs maîtresses des perles coûtant quatre millions de sesterces[1].

Cette inégalité impie éclatait surtout dans les trois actes du drame si grand et si mystérieux de la vie humaine : la naissance, le mariage et la mort.

Qu'elle fût riche ou pauvre, quand une Romaine était enceinte, elle allait faire un sacrifice à l'autel de Junon. Là, plébéiens et patriciens apportaient la même offrande, une couronne ou des guirlandes de fleurs. On invoquait la déesse sous le nom de Lucine ou la brillante, parce que, présidant à la lumière, elle était la patronne naturelle de l'enfant qui voit le jour pour la première fois. Le nouveau-né était posé à terre, aux pieds du père. S'il naissait difforme, ou que le père, soit par misère, soit par d'autres motifs, trouvât sa famille assez nombreuse, il se taisait, et, condamné par ce silence sans pitié, l'enfant était porté dans la onzième région et abandonné au pied de la colonne du lait.

Si, au contraire, la nature parlait à son cœur, ce qui arrivait toutes les fois qu'il avait moins de trois enfants, le frumentaire ordonnait de relever le nouveau-né, que les vieilles femmes s'empressaient d'envelopper de bandelettes préparées dans les temples. Les parents pétrissaient ensuite, et plaçaient sur une petite table un gâteau, pour remercier la protectrice des femmes en couches. Neuf jours plus tard, s'il était né un garçon, huit jours après, si c'était une fille, on célébrait la lustration. Les sages-femmes se purifiaient d'abord en lavant leurs mains, et, prenant l'enfant entre leurs bras, elles faisaient trois fois le tour du foyer : on jetait ensuite quelques gouttes d'eau sur le berceau, puis une guirlande d'olivier, suspendue à la porte de l'île, annonçait aux passants que la République comptait un citoyen de plus : en y voyant flotter un écheveau de laine, chacun savait qu'il venait de naître une fille.

1. Un million deux cent mille francs. (Suétone, *Vie de César*, c. 50.)

Les patriciens entraient dans la vie de la même manière, mais avec plus de pompe. Déposé sur un magnifique tapis de Babylone, l'enfant noble touchait à peine la soie et la pourpre, qu'il était relevé par l'ordre du père, ivre de joie d'avoir un héritier de son nom et de ses richesses. On accueillait toujours la naissance d'un fils ou d'une fille avec transport dans les maisons monumentales : aux robes de deuil succédaient à l'instant les robes blanches; des guirlandes de laurier et de fleurs, nouées avec des bandelettes de pourpre, décoraient la porte; une table richement servie témoignait dans les temples de la joie du père, car ils étaient bien rares, malgré la dépravation des mœurs et la vie sans frein des hautes classes, les patriciens qui répondaient comme Domitius Ænobarbus, quand on vint lui demander s'il fallait relever Néron : « Relevez-le, quoique je ne sache pas trop ce qui a pu naître d'un homme tel que moi et d'Agrippine ! »

Le jour lustral n'était pas consacré par des mains mercenaires. La vieille tante ou la grand'mère tirait l'enfant noble de son berceau doré : mouillant de salive[1] le doigt du milieu, elle lui purifiait le front et les lèvres en s'étudiant à échapper à des yeux malfaisants. Puis elle battait des mains et formait les vœux les plus insensés : « Que cet enfant, espoir si fragile, ait, disait-elle, les vastes domaines de Lucullus, et de Crassus les riches palais! que les grands recherchent son alliance ! que les femmes le trouvent plus beau qu'Apollon ! que les violettes de Tibur et les roses de Pœstum fleurissent sous ses pas ! Exauce-moi, ô Jupiter, car j'ai pris une robe blanche pour te rendre plus favorable ! »

Un grand festin, destiné aux parents qui venaient féliciter la mère et aux amis qui lui apportaient des présents, terminait le jour lustral. Placés dès lors aux deux bouts opposés de l'échelle sociale, tandis que l'enfant noble montait, l'enfant plébéien descendait toujours : l'un puisait à peine la vie au sein maigre et tari de sa mère; l'autre, nourri par une fraîche et robuste nourrice d'Apulie, florissait de santé. Servi avec respect, plutôt qu'instruit, par le pédagogue, lorsqu'il avait douze ans il prenait la robe prétexte et la boule d'or. A vingt-un ans il livrait sa barbe au tondeur, et renfermant ce léger duvet dans une ampoule de cristal ou de myrrhe, allait solennellement l'offrir aux dieux. Nubile

1. Infami digito et lustralibus ante salivis... (Perse, *Sat.* 2)

après ce sacrifice, il se mariait au même âge que le plébéien, mais les deux mariages ne se ressemblaient guère.

Le frumentaire, qui ne possédait rien que la certitude d'être nourri aux dépens de l'État, en sa qualité de *quirite*, se contentait de fiancer sa femme à la première heure du jour, de lui donner un anneau de fer, et de l'épouser par *coemption*, c'est-à-dire en lui faisant acheter pour trois as (ou 15 centimes) son époux, les dieux pénates qu'il possédait et l'entrée de sa maison. On séparait ensuite ses cheveux sur son front avec la pointe de la lance, en mémoire de l'enlèvement des Sabines, car dans cette République essentiellement militaire, la lance, image de la guerre, présidait à tout : à la justice, à la religion, aux mariages[1]. Un Flamine, après avoir offert aux Lares du lait et du vin mêlés, présentait un gâteau de froment à la fiancée et au jeune époux, joignait leurs mains en exhortant ce dernier à être l'ami, le tuteur, le père, le *Caïus* de sa *Caïa*, et ils étaient unis. Ramenée à la lueur de quelques flambeaux à la maison conjugale, elle trouvait sur le seuil de la porte, soigneusement frotté de graisse de porc et de loup, pour conjurer les maléfices, un enfant qui lui tendait une torche de pin embrasée et de l'eau, et ses compagnes l'enlevaient dans leurs bras, de peur qu'elle ne heurtât du pied ce seuil funeste. L'époux jetait ensuite des noix aux enfants, et si le patron avait envoyé des sportules de pain et de viande, un repas le soir et une collation le lendemain couronnaient la fête.

Les mariages patriciens étaient, en revanche, l'occasion de dépenses effrénées, et le prétexte d'un immense déploiement de luxe. D'abord, comme d'après l'ancienne loi de Numa, que nulle disposition contraire n'avait abrogée, le mariage *usuel*, qui consistait dans le séjour continu d'une année au domicile conjugal, était assimilé au concubinage, et imposait à la femme l'obligation de sacrifier, les cheveux épars, une brebis à Junon, si elle venait à toucher son autel[2], les patriciens ne contractaient pas généralement le mariage d'usage, mais celui appelé *par confarréation*. La confarréation, ce qui n'était pas indifférent dans des unions dont l'or formait souvent le lien le plus puissant, rendait la femme commune en biens avec son époux, apte

1. Dans ce cas elle s'appelait *hasta celibaris*.

2. Pelex. Asam. Juvonis. ne. Tagito. si. Tagel. Juvoni. Crinibrus. Demissis. Arnum. Feminam. Caidito.

à succéder au même titre que les enfants, et lui donnait le droit de pratiquer les rites du culte particulier de la famille. Le contrat écrit sur un rouleau de papyrus et livré à l'époux, celui-ci envoyait aussitôt son présent de noces. Ce présent était apporté à la jeune maîtresse (*domina*), dans une élégante corbeille au grillage d'or; mais le plus ordinairement il consistait dans un coffre de toilette dont la forme, le travail et la richesse étaient faits pour flatter les yeux et le goût de la patricienne.

Sur les trois côtés principaux du couvercle étaient sculptés de gracieux souvenirs de la mythologie païenne. Le premier montrait Vénus glissant sur l'onde au milieu des Tritons, dont l'un, tenant d'une main sa rame et de l'autre un miroir ovale dans lequel se regardait Vénus, précédait la déesse. Sur la seconde face, l'artiste avait représenté l'entrée de la femme sous le toit conjugal. La jeune mariée apparaissait entre deux de ses compagnes, dont la plus petite jouait du tambourin; à gauche était une femme suivie d'enfants qui portaient la clé d'usage et des coffrets. Le troisième côté offrait le sujet le plus intéressant. Assise sur un magnifique fauteuil garni de chaînes d'or et de bossettes, et entourée de sept esclaves, la mariée tenait d'une main la boîte des bijoux et de l'autre elle assouplissait une tresse de sa chevelure. Une esclave lui tendait le miroir d'argent, une autre la boîte de fard, une troisième le narthécie ou coffret de parfums, une autre le bassin d'albâtre, la cinquième les bagues; les deux dernières portaient les flambeaux. Une inscription concise souhaitait longue vie aux époux[1].

Après avoir confié ce présent à l'esclave favorite et s'être assurée qu'on n'avait oublié ni la bandelette blanche, ni celle bleu de ciel, ni les branches vertes pour le sacrifice, la jeune mariée se hâtait de prendre le cothurne jaune, la ceinture de laine et le voile de pourpre, car déjà les doux sons de la flûte annonçaient l'arrivée du cortége nuptial. Les enfants, les femmes, les clients et le peuple poussaient des acclamations, et l'on passait dans le *sacrarium*, où le mariage était consacré devant dix témoins, selon le rite ordinaire. Après la cérémonie, on conduisait triomphalement les époux à leur demeure : des guirlandes de fleurs et de lauriers entrelacés de festons en déco-

1. Lumisden. (*Remarks on the Antiquities of ancient Rome.*) Hottoman. *de Veteri nuptiarum ritu.*

raient le premier seuil; partout brillaient des flambeaux, et devant l'*atrium* s'élevait un lit couvert de draperies brochées d'or et orné de rideaux de pourpre. La mariée entrait la première, la rougeur au front, et ses longs cheveux épars sous le *flammeum;* elle portait une simple tunique blanche. S'asseyant sur le lit, aux applaudissements des jeunes gens et des matrones, elle attendait son époux, qui devait venir du côté opposé. D'ordinaire, il était vêtu d'une tunique de soie, sur laquelle flottait la chlamyde brochée d'or où l'aiguille avait dessiné de gracieux méandres écarlates. Le visage rayonnant de joie, il contemplait un moment sa jeune épouse, et se plaçait à sa gauche en lui tenant la main.

Des esclaves en tunique apportaient alors les présents, qu'ils déposaient tour à tour aux pieds de la mariée. C'était un manteau de drap d'or, un siége d'ivoire, un voile encadré d'une bordure jaune, de feuilles d'acanthe, une de ces tables d'argent dont les pieds finement sculptés imitaient ceux du cerf, un collier de perles et deux couronnes, l'une d'or, l'autre de pierreries. Ils amenaient ensuite l'esclave mère de deux enfants, et deux couples d'autres esclaves des deux sexes, dans la fleur de la jeunesse, dont les cheveux étaient coupés et qui portaient un carcan d'or. Le dernier présent consistait dans cet arsenal de toilette indispensable à la matrone. C'était d'abord le petit coffret de voyage en argent : les neuf Muses ciselées sur ses faces en disaient la destination : il devait renfermer les vers du Catulle à la mode, les comédies de Ménandre, si aimées des femmes, les œuvres d'Ovide ou le roman en vogue, tel que les Fables milésiennes. Mais cette destination était souvent changée, grâce au caprice des jeunes et légères matrones, plus éprises de leur beauté que de la littérature; et il n'était pas rare de trouver les cinq trous percés dans la plaque de métal pour recevoir les manuscrits, occupés par des pots de rouge, de blanc ou de surmé [1].

Les esclaves s'étant retirés, deux amis entonnaient l'épithalame : « Vénus, disait-on ordinairement dans ces poëmes, Vénus dormait la tête mollement appuyée sur son bras. Les violettes commençaient à se flétrir et le calice des fleurs à s'affaisser pendant son sommeil. Le seul et le plus beau de ses enfants était loin d'elle; l'Amour pré-

1. Bartiger, *Matinée d'une Dame romaine.*

parait dans la Gaule une fête illustre et chère. Mais le jour nuptial vient d'éclore; il revole auprès de sa mère, et lui ouvre doucement les yeux du bout de son aile dorée. Elle s'éveille en souriant, et il s'écrie, transporté de joie : « Réjouissez-vous, ma mère, je viens de remporter une grande victoire : ce superbe époux brûle de nos feux, il a maintenant notre doux poison dans son cœur. — Mon fils, lui répond Vénus, je suis fière de ton triomphe, la gloire et les vertus de l'époux en augmentent encore l'éclat, mais sa belle vierge ne lui cède en rien. Hercule aurait bravé pour elle les flammes de la Chimère, et si le pasteur de l'Ida avait eu à choisir entre elle et moi, je crains bien qu'il ne lui eût donné la pomme. Jamais plus beaux cheveux noirs ne sont tombés sur un cou plus blanc, jamais plus riante lumière n'a brillé sous des paupières mortelles. Unis-les donc, mon fils, tu ne pouvais consacrer un hyménée mieux assorti.[1] » Tel était le mariage patricien.

Au lieu de cesser où tout finit pour l'homme, la vanité séparait encore les Romains après la mort. Le cadavre du pauvre ou du plébéien, lavé simplement en famille, était porté sans pompe par quatre *vespillones* (croquemorts) dans les puits du champ Esquilin, ou enseveli le long des voies publiques. Pour les patriciens seuls étaient réservés le luxe des grandes funérailles et l'orgueil qu'on grave sur la porte du néant. Dès que le fils d'un patricien, en pressant de ses lèvres celles du mourant, avait recueilli le dernier soupir de son père et lui avait fermé les yeux, tous les assistants s'écriaient en chœur : « Il a vécu ! » et le cadavre était déposé à terre. C'est là que le trouvaient les esclaves du *libitinaire*, entrepreneur des pompes funèbres. Ces hommes, qu'on appelait *pollinctеurs*, lavaient le mort, l'embaumaient avec soin, et couvraient son visage d'une pâte colorée, dite *pollen*, d'où leur venait le nom sous lequel ils étaient connus et lui mettaient une toge blanche. Les *ustarii* plantaient ensuite un cyprès devant la maison[2], tendaient de noir les murs de l'*atrium*, dressaient un lit funèbre, et y plaçaient le cadavre les pieds tournés vers la porte. Le crieur du libitinaire parcourait les rues pendant ce temps, proclamant

1. C. P. Sidonii Appollinaris, Carmen XI.

2. Neque harum quas colis arborum
Tu præter invisos cupressos
Ulla brevem dominum sequitur.... (HORACE, *Od.* 14. liv II.

Quelques branches de pin annonçaient seules la mort du pauvre.

la mort du défunt et le jour des obsèques, en invitant le peuple à s'y rendre.

Le cadavre restait sept jours sur le lit funèbre, gardé par un esclave. Le septième il était emporté (*efferebatur*). Le *designator*, ordonnateur de ces tristes pompes, arrivait avec son cortége vénal de licteurs habillés de noir, de trompettes, car les joueurs de flûte n'assistaient qu'aux funérailles des femmes, et de *præficæ*, ou pleureuses à gages. Les plus proches parents, suivis de tous les autres, vêtus de deuil, s'emparaient du cadavre, et, mettant l'*octophore* ou cercueil sur leurs épaules, le portaient la tête couverte au lieu où était dressé le bûcher, s'il s'agissait d'une *crémation*, ou au cénotaphe des aïeux si c'était une *inhumation*. Derrière le mort venaient les images de ses ancêtres, en cire, les marques des dignités dont il avait été revêtu, des magistratures qu'il avait remplies et des exploits par lesquels il s'était signalé. Ces derniers emblèmes de la vanité humaine étaient étalés sur des lits qui ne servaient qu'à cet usage. Durant tout le trajet de la maison mortuaire au bûcher, les parents, les amis, les clients et les esclaves, tous avec des flambeaux, poussaient des cris et rappelaient en pleurant les vertus du défunt, pendant que les *pleureuses* hurlaient, s'arrachaient les cheveux, se déchiraient les joues avec les ongles et remplissaient l'air de clameurs et de gémissements [1].

Si le mort appartenait aux grandes familles, un de ses plus proches parents faisait son oraison funèbre en public, puis le corps était mis sur un bûcher de bois d'if ou de pin qu'on allumait en détournant la tête. Les chairs consumées, on recueillait les ossements, on les lavait avec du vin, et ils étaient déposés dans l'urne. A ce moment, le libitinaire, trempant un rameau d'olivier dans un vase d'eau pure, en aspergeait trois fois les assistants et les congédiait en prononçant la formule sacramentelle : « *Ilicet!...* » Ceux-ci, se tournant alors vers l'urne, criaient trois fois de toutes leurs forces : « Adieu ! adieu ! adieu ! » puis ils laissaient l'héritier cacher dans le tombeau les dépouilles que réclamait la terre [2].

Mais l'orgueil patricien ne s'arrêtait pas là. Les grands de Rome

1 . . . . . Mercede quæ
Conductæ flent alieno in funere Præficæ !
Multo et capillos scindunt et clamant magis. (Cœcilius, *Sat.* 22.)

2. . . . . Ter mœstum funeris ignem
Lustravere in aquis, ululatusque ore dedere. (Virgile, *Énéid.* liv. II.)

n'auraient pas été satisfaits si de superbes monuments n'avaient raconté leur douleur à la postérité. Nous avons vu quels magnifiques édifices Auguste, Adrien, Septime Sévère, avaient élevés pour contenir cette poignée de cendres qui fut leur personne et que le temps a dispersée, bien que renfermée avec tant de soin dans des globes d'or et des urnes de porphyre. Les riches se faisaient un point d'honneur d'imiter ce luxe tombal. On citait les sépulcres des Scipions, des Métellus, des Servilius, si beaux, d'après Cicéron, qu'ils devaient rendre la mort heureuse[1]; la pyramide de l'opulent Cestius, qui fut bâtie en trois cent trente jours; et personne qui n'admirât le mausolée dédié par le consul Crassus à la mémoire de sa femme Cécilia Métella, fille de Métellus le Crétois, son collègue, et qui ne sentît son cœur ému en entendant l'écho artificiel du tombeau répéter jusqu'à sept fois, dans ses ondulations toujours plus mystérieuses et plus affaiblies, le nom de Métella[2].

Quelquefois la piété d'une famille ou l'amour d'une mère luttait obstinément contre la mort, et parvenait à sauver de la destruction, pendant des siècles, les restes d'un objet chéri. Une science perdue dans le grand naufrage de l'antiquité en donnait les moyens. C'était un liquide inconnu dans lequel un cadavre, nageant entre deux tables de marbre creusées et hermétiquement scellées, pouvait se conserver frais et vermeil pendant quinze cents ans[3].

Séparés ainsi jusque dans la mort, les patriciens et les plébéiens, depuis que la liberté s'était envolée du Forum, ne redevenaient un moment égaux comme aux bains, qu'au *théâtre*, à l'*amphithéâtre* et au cirque.

1. An tu egressus porta Capenâ cum Scipionum, Serviliorum, Metellorum sepulcra vides miseros putas illos?.... (Cicéron, c. 1, *Tusculane.*)

2. Poggio de Florence (de Variet. fort. urbis Romæ). — On l'entendait encore, selon le Mercure Italien et Boissard, en 1560.

3. Il arriva que sous le pontificat d'Alexandre VI, vers l'an 1500, selon Leander Albertus (in Descriptione Italiæ), on trouva dedans une sépulture le corps entier d'une très belle jeune fille nageant dans une admirable liqueur, sur une table de marbre, la face si fraîche et si agréable qu'elle semblait vivante. Elle avait les cheveux blonds et tressés sous un cercle d'or. Il y avait à ses pieds une lampe ardente, laquelle s'éteignit aussitôt que le sépulcre fut ouvert. Il y avait une inscription en caractères numéraux qui témoignait qu'il y avait treize cents ans que ce corps avait été mis là. Plusieurs conjecturèrent qu'il était de Tullia, fille de Cicéron. (Le père Nicolas Bralion de l'Oratoire, *les Curiosités de l'une et l'autre Rome*, p. 305.)

CHAPITRE XIII

JEUX ET SPECTACLES. — GLADIATEURS.

Description des Cirques, Théâtres et Amphithéâtres. — Jeux du Cirque. — Ils étaient au nombre de sept. — Les Jeux curules ou équestres. — Les Jeux gymniques ou des athlètes. — La Pompe. — Le Jeu de Troie. — Les Chasses. — Les Combats à pied et à cheval et les Naumachies. — Jeux scéniques. — La Comédie, la Tragédie. — Les Combats de gladiateurs.

Il y avait à Rome neuf cirques : le Grand, l'Agonal, le Militaire, le Vatican, et ceux de Flore, de Flaminius, de Salluste, de Néron et de Caracalla, tandis qu'on n'y comptait que trois amphithéâtres et trois théâtres principaux. Tous les cirques dont nous allons parler d'abord étaient faits sur le même plan. Comme le cirque Maxime, qui a été décrit plus haut, ils consistaient dans un ovale allongé formant une demi-lune à son sommet, et terminé à sa base par une ligne droite. Du côté où était la façade s'élevaient trois pavillons appelés *ménianiens*, un au milieu et les autres aux deux angles. Percés de trois portes assez vastes pour laisser passer les flots de la foule, ils servaient de loges aux magistrats et d'ornement principal au cirque, par l'élégance de leur architecture et les brillants quadriges qui en surmontaient la plate-forme. De chaque côté du pavillon du milieu s'ouvraient six *carceres* ou écuries en voûte fermées par des claies de bois. Là restaient prisonniers les conducteurs de chars et leurs chevaux, jusqu'à ce que le magistrat qui présidait aux jeux eût donné l'ordre de faire tomber une petite chaîne tendue d'un bout de cette façade carrée à l'autre par quatorze statuettes de Mercure [1].

De la chaîne d'arrêt jusqu'à l'extrémité circulaire du cirque, également flanquée de trois pavillons à portes gigantesques, régnaient sur

1. Lodovico Bianconi (*Descrizione dei Circhi*).

les deux flancs deux étages de portiques, ornés de pilastres auxquels étaient appuyés les gradins. Pour prévenir les accidents, quand on chassait les bêtes fauves, on avait creusé, entre la première ligne de ces gradins et l'arène, un canal de dix pieds, aussi profond que large, qui portait le nom d'*euripe*. Afin de rassurer complétement les spectateurs du premier rang, qui n'étaient pas encore remis de la frayeur faite à leurs pères par les éléphants de César, un fort grillage séparait les gradins inférieurs de l'euripe. Quant à l'arène, elle était coupée dans toute sa longueur par une arête en pierres de taille ou en briques, revêtue de marbre, appelé *épine*. Sur cette croupe du cirque, haute de quatre pieds, on voyait invariablement un obélisque qui en occupait le milieu, en l'honneur du soleil, protecteur des courses; la borne (*meta*), formée de trois colonnes cylindriques, accouplées et couronnées d'œufs de marbre, qui en terminait les deux extrémités; puis la statue de Cybèle assise sur un lion, celle de la Victoire, debout, la couronne à la main; celle de Rome armée de sa lance; l'autel des grands dieux, et deux tables de marbre soutenues par quatre colonnes d'ordre corinthien, sur lesquelles étaient sept dauphins et sept œufs de marbre blanc, en mémoire de Neptune et des deux fils du cygne et de Léda.

Sur l'épine du grand cirque, décorée avec plus de magnificence, il y avait en outre la statue de la Fortune, le Génie du peuple romain, le Neptune équestre, le temple du Soleil, un petit obélisque dédié à la Lune, les chapelles des divinités protectrices des semailles et des moissons, et de la déesse tutélaire, un trépied où fumait l'encens, les vases sacrés et les autels de Murtia, des Lares, des dieux vaillants, des dieux puissants, de Rome et de la Fortune. Les amphithéâtres dont le nom et le dessin avaient été empruntés aux Grecs, se distinguaient des cirques par leur forme entièrement circulaire, et des théâtres, en ce que les gradins régnaient sans interruption autour de leur orbite. La cavité profonde qui s'étendait intérieurement au-dessous du premier rang des gradins leur avait aussi fait donner le nom de *caveæ*. Quand on les appelait arènes, c'était par allusion aux voiles dont on les couvrait l'été. Statilius Taurus construisit, sous Auguste, le premier qu'on eût vu à Rome avec des portiques et des gradins de pierre, et Vespasien le plus beau qui soit sorti de la main des hommes.

Pendant longtemps les théâtres furent provisoires. Élevés à l'occasion d'une grande solennité et bâtis en bois, ils étaient démolis après la fête. Pompée, comme nous l'avons vu plus haut, eut l'honneur de construire en pierre le premier qui resta. Balbus suivit cet exemple au temps d'Auguste en édifiant le sien; et celui que l'illustre neveu de César dédia sous le nom de Marcellus, fils d'Octavie, eut le même caractère de stabilité et de grandeur. Tous ces théâtres étaient construits sur un plan uniforme. Partant de la scène, qui formait une ligne droite, ils dessinaient un demi-cercle parfait, garni jusqu'au dernier portique de gradins. L'espace compris entre ces gradins et la scène se nommait à Rome orchestre, et d'ordinaire était réservé aux sénateurs. Un toit et un ciel mobile, de toile peinte ou de tapis, couvraient la scène, qu'on divisait en deux parties : le *postscenium*, qui équivaut à nos coulisses, et le *proscenium*, ou avant-scène, où parlaient les acteurs.

Considérés en général, les spectacles de l'ancienne Rome se divisent en trois genres principaux : les jeux du cirque, les jeux scéniques, et ceux des gladiateurs.

JEUX DU CIRQUE.

Ils étaient au nombre de sept : les jeux curules ou équestres, les jeux gymniques ou des athlètes, la pompe, le jeu de Troie, les chasses, les combats à pied et à cheval, et les naumachies. Les jeux curules remontaient jusqu'à Romulus. Mais depuis le fils de Sylvia, qui se contenta probablement de faire courir, pour piquer la curiosité des Sabines, quelques mauvais chevaux de l'Algide, au poil gris, ou des Marais Pontins, et depuis Tarquin l'Ancien même, qui traça l'enceinte du grand cirque avec des pieux, et imagina d'atteler, à l'exemple des Grecs, deux, trois et quatre chevaux à un char, ces jeux s'étaient bien perfectionnés.

La religion, qui se mêlait à tout, les avait d'abord marqués de son cachet gracieux et poétique. Ainsi on attelait aux biges un cheval noir et un cheval blanc, en l'honneur de la Lune, qui voit la nuit et le jour; on en mettait trois aux triges, en mémoire des trois Parques; quatre de front aux quadriges, par respect pour le Soleil, qui marque les quatre saisons; six aux séjuges consacrés à Jupiter, parce qu'il

était le père des dieux. De même, les deux roues du char, construit en forme de coquille, figuraient l'Orient et l'Occident. Pour les chevaux, ils étaient sous la protection spéciale de Neptune. Si on ne songeait que la guerre ayant été la vie de Rome, le cheval, symbole si noble du combat, devait flatter ses plus doux souvenirs, on aurait peine à se figurer l'enthousiasme et les ardentes sympathies qu'excitaient les chevaux de course. Aussi Caligula, très-excentrique dans son admiration, pour ceux qui n'ont franchi que le premier seuil de l'histoire, fit une chose parfaitement dans les mœurs de Rome et applaudie de tout le peuple en donnant une crèche d'ivoire, une couverture de pourpre et une mangeoire d'or à son vaillant Incitatus. Personne ne trouva mauvais que le patricien Capitolinus eût élevé à Volueri, coureur aussi rapide que l'oiseau, une statue d'or et un monument superbe au Vatican; et lorsque Commode montra au peuple, assemblé dans le cirque, le vieux Pertinax, les sabots dorés et couvert d'une draperie d'or, deux cent mille voix éclatèrent, et quatre cent mille mains battirent pour acclamer l'ancien vainqueur. Grâce à cette passion des Romains pour les chevaux du cirque, nous savons les noms des beaux coureurs qui repassèrent sous les voûtes colossales des tours ménianiennes la tête couronnée de laurier. Le marbre, en conservant leurs noms, a immortalisé les plus illustres[1].

De ces nobles coursiers, les uns, tels que l'Hilare, Floridus, Valentin, le Centaure, l'Égyptien, le Latin, avaient triomphé quatre fois; d'autres, comme Signifer, Pompéianus, Cotynus, le Viril, seize, vingt-trois, vingt-huit et trente fois, et le noir Indus, cent vingt fois. Les auriges ou conducteurs de chars gardaient la même proportion dans le nombre de leurs couronnes. Maturus en avait obtenu quinze, Rufus trente, Marcus cinquante-six, et le célèbre Hisponis trois cent soixante-dix-huit[2]. Appartenant à la classe affranchie, à la classe servile et souvent aux premières familles patriciennes, les auriges, qu'on appelait aussi agitateurs (bigarii et quadrigarii) des chars à

1. Voici leurs noms : Nitidus, qui était blanc; Tuscus, cendré; Decoratus, bai; Viril, rouge; le Superbe, bai-brun; Polynice, noir; Romulus, bai; le Dragon, rouge, le Dévastateur, noir; le Fastidieux, roux; le Libre, bai; le Tyrrhénien, roux; l'Amour, alezan; le Délicat, de la même nuance; la Matrone, bai-brune; la Palme, pareille; la Romula rousse; la Phèdre, noire; la Perdrix, dorée la Licence, noire, et cent autres dont quinze siècles n'ont pu flétrir les palmes.

2. Inscription d'un marbre trouvé sur l'emplacement du Champ-de-Mars et relevée par Panvinus.

deux chevaux et des quadriges, composaient quatre factions nommées la blanche, la verte, la rose et la bleue, parce qu'elles avaient adopté, comme signe distinctif, les couleurs des quatre saisons. La blanche (alba) figurait l'hiver, la verte (prasina) le printemps, la rose (rubea et russata) l'été, et la bleue l'automne dont le ciel est si doux et si pur en Italie [1]. A ces factions, pour ainsi dire nationales, Domitien en ajouta deux auxquelles il donna la couleur pourpre et la couleur d'or, mais qui ne lui survécurent pas longtemps.

Chaque agitateur portait un demi-casque (*galerus*) et une tunique courte et flottante de la couleur de sa faction. Il est à noter que ces factions formaient un corps si nombreux qu'on les nommait *greges* (familles); elles avaient leurs préfets, leurs maîtres, leurs seigneurs, leurs patrons, leurs fondateurs, et comptaient une multitude d'employés particuliers, dont les plus importants étaient les médecins qui soignaient les agitateurs quand on les rapportait mourants ou avec un membre fracturé; les conditeurs et succonditeurs, chargés du gouvernement domestique de la faction, les procurateurs du Drôme, qui s'occupaient des chars; les aurigateurs, aides des cochers; les margaritaires, qui choisissaient les perles et les pierreries dont les tuniques des auriges étaient ornées; les morateurs du jeu, qui arrêtaient les chevaux à la fin de la course; les selliers, les tenteurs sparteurs, cordonniers et sarcinateurs, auxquels revenaient les soins de l'habillement et de l'équipement; les viateurs, qui précédaient les auriges, et les villici, pourvoyeurs rustiques [2].

Les quatre factions avaient leurs écuries, qui ressemblaient à des palais dans la neuvième région, auprès du cirque Flaminius. Quand les jeux, annoncés avec éclat sur des affiches qu'on placardait à tous les coins de Rome, se donnaient au cirque Maxime; que, pour obéir aux édits, les habitants des rues voisines avaient tendu leurs maisons de draperies, et que la munificence patricienne, afin de ménager de l'ombre au peuple, venait de couvrir un espace immense de bannes de pourpre, les agitateurs revêtaient leur tunique rose, bleue, verte ou blanche, qui étincelait de pierreries, puis ils se ceignaient d'une sorte de cuirasse composée de cordes roulées autour de la taille, soit pour amortir le choc en cas de chute, soit pour y attacher les rênes,

1. Pline, liv VIII, ch. 42. Tranquillus, in Vitellio, ch. 14. Tertullien, de Spectaculis.
2. Inscriptions de la maison Conti et de Tivoli.

s'ils venaient à ne pouvoir maîtriser les chevaux; ils fixaient au côté gauche le poignard destiné à prévenir, en coupant les traits, la catastrophe d'Hippolyte, et allaient au pas prendre rang avec leurs chevaux dans le cortége appelé *Pompe*. Là, en attendant que le drapeau blanc eût donné le signal, ils ne restaient pas oisifs. Les uns excitaient l'ardeur de leurs chevaux en jouant de la flûte, les autres par des danses guerrières; ceux-ci en déployant à leurs yeux les couleurs les plus éclatantes, ceux-là en les entourant de flambeaux. Le peuple, roulant pendant ce temps, comme les vagues du Tibre débordé, sous les portes immenses des tours Ménianiennes, remplissait les gradins.

Deux cent cinquante et quelquefois trois cent quatre-vingt mille spectateurs ne pouvaient se placer sans tumulte. Au bourdonnement sourd et confus qui sortait des portiques, au bruit des voix, des rires, des exclamations de cette multitude, se mêlaient aussitôt les cris des esclaves qui suivaient les gradins en offrant avec les intonations les plus bizarres des pois, de l'eau fraîche, de l'herbe ou des roseaux verts pour s'asseoir[1]. Puis tout à coup il se faisait un grand silence. On avait vu les hérauts du cirque parés de leur brillante tunique de pourpre agiter les caducées, insignes de leur emploi, en étendant la main vers les pavillons de la façade et surtout vers celui de gauche, qui portait le nom de *podium*, et était occupé par l'empereur; tous les yeux se tournaient de ce côté, pour ne pas perdre un détail de la Pompe. Elle arrivait enfin, cette splendide procession païenne, qui se déployait solennellement dans les rues de Rome aux grands jeux de septembre. Partie du Capitole, du temple de Jupiter, elle avait traversé le Forum, le Vélabre, et entrait au Cirque dans l'ordre suivant :

En tête marchaient les enfants encore impubères des familles sénatoriales, avec des boucliers, des lances d'argent et des casques où flottaient d'éclatants panaches ; les fils des chevaliers les suivaient sur les chevaux de leurs pères richement caparaçonnés, puis venait à pied la jeunesse plébéienne formée en manipules. Celle-ci était choisie avec d'autant plus de soin que sa présence dans le cortége avait pour

1. Horace, ad Pisones. Plaute, in Pænulo. Aut qui cortinam ludis per circum ferunt tomentum circensi culcitra ex graphalio aliisve herbis vel concisis arundinibus factâ quæ substernebatur multitudini. (Georg. Fabricii, *Descriptio Urbis.*)

but de montrer aux alliés et aux étrangers l'espoir de la patrie et la vigueur du sang romain. Aussi offrait-elle un coup d'œil remarquable par la beauté des formes et sa mâle et fière tenue. Les agitateurs des quatre factions sur leurs chars et les chevaux appelés à disputer le prix la suivaient au pas, salués sur leur passage par les applaudissements de leurs amis et de leurs partisans. Derrière les quadriges s'avançaient ensuite trois groupes nombreux et presque entièrement nus composés des athlètes, des coureurs et des pugiles. Les premiers étalaient avec affectation leurs larges poitrines et tendaient leurs bras musculeux; les seconds, le corps penché en avant et un pied en l'air, semblaient commencer la course, et les pugiles montraient leurs poings au peuple.

A ces trois groupes qui défilaient séparément en succédaient trois autres qu'on nommait les danseurs armés. L'un était formé d'hommes faits; l'autre, d'adolescents; et le troisième, d'enfants. Vêtus d'une tunique de pourpre serrée au corps par une ceinture de cuivre et portant des casques d'airain surmontés d'aigrettes de diverses couleurs, ils dansaient tous la pyrrhique en chantant des hymnes et en choquant à grand bruit leurs épées et leurs javelines. Derrière ces danseurs sérieux apparaissaient ensuite les danseurs comiques. C'étaient deux chœurs ridicules, l'un de Satyres couverts de peaux de boues, l'autre de Silènes dont une ceinture de feuillage voilait à peine la nudité, qui, agitant des guirlandes de fleurs, parodiaient la danse noble des premiers par les sauts et les gestes les plus grotesques. Quatre troupes de musiciens avec des trompettes longues et recourbées, des petites flûtes et des cithares d'ivoire à sept cordes venaient immédiatement après les ministres sacerdotaux. Ceux-ci marchaient en sept groupes : les camilli et les camillæ, les flaminii et les flamines, les aides des prêtres, les aruspices, les pullarii, les popes et les victimaires. Les camilli et les camillæ étaient choisis parmi les plus beaux adolescents et les plus belles héritières des familles patriciennes. Habillés de robes blanches bordées de pourpre et couronnés de lauriers, ces enfants aux gracieux visages portaient les petits vases d'or et d'argent, les parfums, les aromates et l'encens des sacrifices.

Les aides sacerdotaux portaient les grands vases tels que les patères, les disques, le simpulum et le capis; le guttus, urne à long cou; l'alla, sorte de chaudière pour faire cuire les entrailles des vic-

times, le trépied, le candélabre, la hache et la massue. Les aruspices et les pullarii portaient de leur côté les cages où étaient renfermés les poulets sacrés. Après ces étranges guides de la politique romaine arrivaient les popes conduisant des taureaux ornés de bandelettes, de tapis de pourpre et de guirlandes, les victimaires qui s'efforçaient d'entraîner des béliers et des porcs rebelles, et les tensæ ou chars des Dieux. Sur ces chars, dont les uns n'avaient qu'une plate-forme couverte de tapis de Babylone, et dont les autres étaient construits en forme de temple et de tabernacle soutenu par quatre colonnes, s'élevaient d'abord les statues des douze grands dieux protecteurs des mois: Jupiter, Junon, Neptune. Apollon, Mercure, Mars, Vulcain, Vesta, Minerve, Vénus et Cérès. Des attelages de deux ou de quatre chevaux, de quatre éléphants et souvent de lions, traînaient les statues d'or des dieux supérieurs et les douze des dieux inférieurs. Les trois Parques, les neuf Muses, les trois Grâces, les vingt-quatre Heures, avec leurs robes blanches et noires semées les unes d'étoiles d'or, les autres de soleils; toutes les divinités des bois, Nymphes, Dryades, Oréades, Hamadryades, venaient ensuite au troisième rang. Puis des chars moins brillants, mais richement décorés, roulaient lentement, chargés des statues des demi-dieux, au milieu desquels le peuple reconnaissait toujours avec respect, Bacchus, Hercule, Esculape, Castor et Pollux, Hélène, Triptolème, Pan, Carmenta, Évandre son fils, Énée, et Romulus.

Après la famille assez nombreuse des demi-dieux se déroulait sur une longue file de chars la phalange des morts illustres, sortie du palais impérial pour monter, par décret du sénat, dans l'Olympe païen. On revoyait là, taillées en or et en argent, ou en ivoire, les statues de César, d'Auguste, de Livie, de Julie, d'Augusta, de Drusille, sœur de Caligula, de Claude, de Claudia, de Poppée, de Vespasien, de Titus, de Julia et de Domitilla, sœur de Domitien, de Domitien lui-même; de Nerva, de Marcien, de Trajan, de Plotine, d'Antinoüs, de Sabine, d'Adrien, de Faustine et de sa fille, d'Antonin le Pieux, de Vérus, de Marcus, de Commode, de Pertinax, de Sévère, de Géta, d'Alexandre, de sa mère, des trois Gordiens, des deux Philippe, des deux Valérien, de Carus, de Maximin, de Galérius, et enfin de Dioclétien.

Sur les traces des tensæ roulaient aussitôt les armamaxes, composés

de deux chars réunis, traînés par quatre chevaux et couronnés de trophées splendides. Puis se déployaient en groupes séparés, que précédait le souverain pontife, les huit pontifes majeurs et les sept mineurs, les quinze flamines, coiffés de leur bonnet de peau de brebis et portant des rameaux d'olivier, le roi et la reine des sacrifices, les quinze augures appuyés sur le *lituus*, ou bâton recourbé par un bout, les quindécemvirs, gardiens des livres sibyllins, les septemvirs épulons qui préparaient les banquets des dieux, les six vestales, élégamment drapées de leur paludamentum, dont la pourpre tranchait avec grâce sur une robe aussi blanche que leurs bras nus, les trente curions préposés à la surveillance du culte avec leur pontife, les douze saliens, prêtres de Mars, et les vierges saliennes dansant en l'honneur de leur dieu, et frappant en cadence un bouclier de cuivre avec une verge d'airain, les saliens agones, à la robe multicolore, au grand bonnet de forme conique, les vingt féciaux avec leur père Patrat, les frères Arvales, si reconnaissables à leur couronne d'épis attachée avec des bandelettes blanches, les vingt-cinq compagnons de Titius, augures ruraux, les soixante prêtres publics des curies, les sodales augustaux, voués au culte des empereurs divinisés, les luperques ou prêtres de Pan, brandissant, pour en frapper les femmes enceintes, leurs courroies de peau de chèvre, la prêtresse grecque de Cérès, les prêtres de Cybèle, et les ministres de tous les autres dieux.

Quand le clergé païen avait pénétré dans le cirque, douze licteurs portant sur l'épaule leurs faisceaux entrelacés de laurier, annonçaient la venue des magistrats : précédés, en effet, par les consuls tant qu'il y eut des consuls, par le dictateur, le maître de la cavalerie, l'interroi, tant que ces charges existèrent de fait, et enfin par l'empereur et ses fils quand elles ne furent plus que nominales, les magistrats défilaient les derniers. Aux consuls ou à l'empereur succédaient les douze préteurs, les juges criminels, le préfet de Rome, les six édiles curules, les dix tribuns du peuple, les questeurs urbains, les trente-cinq curateurs des tribuns, les triumvirs capitaux, nocturnes, de la monnaie, les quatuumvirs, qui veillaient à l'entretien et à la réparation des voies, les décemvirs des causes rurales, les préfets du trésor, les curateurs des monuments publics, les curateurs des égouts et du Tibre, le préfet du prétoire, le préfet des vigiles, les curateurs et

leurs lieutenants des quatorze régions, les maîtres des quartiers (*vicomagistri*), l'avocat du fisc, les triumvirs sénatoriaux, les inspecteurs de l'ordre équestre, leurs agents et appariteurs, les scribes, les viateurs, les crieurs et les licteurs.

La pompe se déroulait majestueusement dans l'ordre que nous venons de décrire autour de l'épine du cirque : là, aussitôt que les derniers rangs étaient placés, le consul ou l'empereur qui avait conduit le défilé levait son sceptre d'ivoire, terminé par un aigle, et à ce signal les sacrifices commençaient. Tous les prêtres se lavaient d'abord les mains, puis ils aspergeaient d'une eau pure le corps et la tête des victimes. Cela fait, on adressait aux dieux les prières et les vœux accoutumés, et, sur un signe du grand pontife, le roi des sacrifices ordonnait aux popes et aux victimaires de s'acquitter de leur office. En un clin d'œil alors, la victime roulait abattue sous la masse du pope, le victimaire l'éventrait, l'augure, retroussant sa robe écarlate, fouillait ses entrailles avec le couteau sacré; on apportait dans des corbeilles les chairs destinées à la flamme; les ministres des choses saintes, et les camilles rangés à droite et à gauche, sur le devant de l'autel, tendaient les vases et les parfums; les pontifes et les flamines, debout derrière la flamme, en observaient les pétillements avec inquiétude. Enfin le roi des sacrifices mettait le morceau choisi sur l'autel; une fumée exhalant les parfums les plus suaves montait vers le ciel; les joueurs de flûte, les trompettes et les citharistes, groupés autour de l'autel, faisaient entendre des accords doux et graves, et, en secouant leurs rameaux humides du côté du peuple, les quindécemvirs lui apprenaient que le sacrifice était fini[1]. Les prêtres, après avoir couché sur les coussins ou pulvinars de pourpre les statues de leurs dieux et débarrassé l'arène des chars sacrés, prenaient leurs places, et une ardente émotion agitait ce peuple immense; un frémissement d'impatience courait comme le souffle de l'orage, des gradins aux loges grillées des chevaux.

L'œil attaché sur le podium impérial ou sur le balcon à balustres de marbre du pavillon consulaire, le peuple murmure, crie, s'indigne d'attendre si longtemps le signal des courses. Tandis que l'épouvantable et sourde rumeur de ces trois cent quatre-vingt mille

1. Denis d'Halycarnasse, liv. VII.

voix gronde aux pieds de César, qui rit avec ses affranchis et s'amuse à irriter la vieille Rome, comme sa lionne favorite, pour l'entendre rugir de colère et l'apaiser ensuite d'un geste, les chevaux, rendus furieux par ce tumulte et les excitations des agitateurs, semblent s'enivrer d'avance des ardeurs de la lutte. Hennissants derrière ces barreaux peints aux couleurs de leur faction, ils frémissent sous les rênes, frappent la terre du pied avec rage, lancent, en aspirant l'air à pleins naseaux, une colonne humide à travers les grilles; ils bondissent, s'élancent, reculent, se précipitent de nouveau, et font trembler d'espérance et d'effroi tout ce qui les entoure [1].

Mais, à l'effroyable rumeur succède un profond silence; un voile blanc lancé du pulvinar impérial tombe en ondoyant dans le cirque. A ce signal, les claies peintes des carceres s'ouvrent à la fois, la trompette sonne, la chaîne suspendue aux Hermès de bronze des portes tombe, et les quadriges, placés selon le rang assigné par le sort, roulent déjà dans l'arène. La foudre, la flèche du Scythe, le sillon de feu de l'étoile qui file, ne fendent pas plus rapidement l'air. Les roues brûlent le cirque, des tourbillons de poussière jaunâtre s'élèvent et cachent les cieux. La poitrine penchée en avant, les aurigues frappent à coups redoublés leurs coursiers. Ils se courbent sur eux avec tant d'audace, qu'on ne peut distinguer s'ils pèsent sur les timons ou sur les chars.

Dès que les concurrents, se dérobant pour ainsi dire aux regards, ont passé la seconde borne, un d'eux les devance tous. Les trois qui restent mettent leurs soins à ce que le premier, en se jetant vers la droite et en laissant un passage à gauche tandis qu'il se porte du côté des spectateurs, soit dépassé par un char dirigé entre la borne et lui. Une lutte des plus vives, où il s'agit de la victoire et même de la vie, s'engage entre les plus ardents. Ils s'épuisent en mouvements, en efforts, en cris : guides et coursiers arrosent la terre de sueur; le bruit des applaudissements va remuer toutes les âmes. Le peuple est tour à tour brûlant des ardeurs de la course ou glacé par ses vives péripéties.

C'est ainsi que s'achèvent le premier, le second, le troisième, le quatrième tour. Au cinquième, l'aurige de la faction blanche, qu'on

1 J. Argoli, *De Ludis Circensibus*. — Boulenger, *De Circo Romano*.

aurait cru d'abord sur le point d'obtenir la palme, ne pouvant plus résister à ceux qui le serrent de si près, que leurs fouets armés de balles, en flagellant les chevaux, font jaillir jusque sur son front des flots d'une écume sanglante, laisse un peu détourner les roues de son char, parce qu'il sent ses coureurs épuisés pour avoir été trop hâtés. Le sixième tour s'achève ainsi : le peuple décerne déjà la palme. L'aurige rose, qui se trouve en première ligne, voyant le blanc hors de combat et le bleu fatigué, commence à ne plus redouter les efforts de celui de la faction verte, et poursuit sa course sans inquiétude. Mais une ardeur nouvelle saisit tout à coup le dernier, qu'on n'accueillait que par des huées ; les rênes appuyées contre sa poitrine tendue en avant, le pied fortement fixé sur le char, il presse ses coureurs, qui paraissent avoir des ailes, il les encourage en les flattant de la voix, il les appelle par leurs noms, il atteint presque l'aurige rose.

Celui-ci, voyant le péril, tente un moyen désespéré, il serre la borne pour abréger sa course, mais l'aurige de la faction verte parvient à le pousser adroitement en passant, et une fois emporté, le char ne peut se replier qu'au bout de la carrière. Le bleu, étourdi par les applaudissements, s'écarte de la voie; il prend une direction oblique, use l'ardeur de ses coursiers, et se laisse aussi devancer. Le blanc, changeant par un effort suprême la direction de son char, tente d'arrêter son heureux rival et le heurte, mais son attelage, épuisé, ne peut résister à l'impétuosité du quadrige vert. Ses chevaux de tête s'abattent : leurs jambes traînent et s'embarrassent dans les roues, tandis que les deux autres, courant toujours, brisent en fuyant les pieds de leurs compagnons. L'aurige lui-même tombe renversé de son char, et, le visage tout couvert de sang, roule dans la poussière. Alors éclatent des milliers d'applaudissements. Jamais l'Ossa aux forêts sombres, jamais la mer qui mugit autour du Bosphore, ne furent agités par un tel ouragan; l'Empereur, dans son équité, ordonne qu'on joigne des bandelettes de soie aux palmes, des couronnes aux colliers, et l'album de la faction verte compte un vainqueur de plus [1].

1. Nam circensibus ipse quanta Ludis
Victor gesseris intonante Româ....
(C. Sollii Sidonii Apollinaris, Carmen ad Consentium civem narbonensem.)

Chaque faction, dit Edward Gibbon (*History of the Decline and Fall of the roman Empire.*

Les courses de chars terminées, les athlètes entraient dans le cirque. Ils étaient divisés en trois bandes : les coureurs, les pugiles et les lutteurs. Les coureurs qui paraissent avoir appartenu aux factions équestres, n'étaient qu'au nombre de quatre, et portaient les noms des vents dont ils devaient égaler la vitesse, Borée, Aquilon, Notus et Circius. Nus à l'exception d'une ceinture verte, blanche, bleue ou rose, qui leur serrait la taille, ils succédaient aux auriges, que, la plupart du temps, ils suivaient même sur le char[1]. Placés de front sur la ligne de craie du cirque, ils attendaient impatiemment le signal. Au son de la trompette on les voyait partir comme un tourbillon et dévorer l'espace. Borée laissait bientôt ses rivaux en arrière, Aquilon le suivait de près, Notus à une assez longue distance; celui-ci sentait presque sur son épaule le souffle ardent de Circius.

Sans les accidents du hasard et les perfidies tolérées dans les jeux, le premier en tête arrivait au but et remportait la palme. Mais, pour la perdre, il lui suffisait de broncher, de se retourner un instant pour regarder ses compagnons, ou d'être saisi au pied par son concurrent le plus proche, qui, désespérant de la victoire, la lui arrachait souvent par jalousie, au profit des derniers[2]. Les coureurs fameux ne manquaient pas à Rome, et l'on citait aux Grecs, si fiers du pâtre Polymnestor qui lassait les lièvres, un enfant de huit ans qu'on vit faire quarante-cinq mille pas, de la sixième heure à la douzième.

Le pugile, levant ensuite fièrement son front de taureau, se présentait dans la lice; il montrait ses larges épaules, et, déployant alternativement ses bras nerveux, battait l'air à coups redoublés pour effrayer ses concurrents. Vain espoir! Au milieu de ces passes, il arrivait un combattant. Ses muscles athlétiques, ses os saillants, ses poignets de fer et sa taille énorme s'élevaient au milieu de l'arène. Tout en admirant leur vigueur, les esclaves du cirque leur enlaçaient aux bras deux cestes égaux, et les mettaient en présence. A

chap. 22), présentait vingt-cinq chars, et il y avait vingt-cinq courses. Celle du cavalier qui disputait le prix avec deux chevaux sans selle, sur lesquels il sautait alternativement tandis qu'ils tournaient au galop dans le cirque, s'appelait la course des désulteurs (*desultores*).

1. Certatores super currus ab aurigis agitatos in circo vehebantur, mox equestribus certaminibus finitis e curribus descendentes pedibus certatim currebant. (Onuphrii Panvinii Veronensis, *De Ludis Circensibus*.

Les Athéniens appelaient ces coureurs *apobates*.

2. Virgilii *Æneidos*, lib. v.

l'instant ils s'affermissaient sur leurs jarrets, ils tendaient leurs bras et rejetaient vivement la tête en arrière. Mille coups étaient portés avec la rapidité de l'éclair; parés pour la plupart, ils retentissaient quelquefois sur leurs flancs ou sur leur poitrine, et on entendait crier les dents ébranlées par le ceste.

Le plus ardent perdant patience, se dressait enfin, levant son bras de toute sa hauteur. Si, par un mouvement rapide, l'autre ne pouvait reculer et éviter le coup, il était d'ordinaire abattu comme les bœufs du sacrifice. S'il avait, au contraire, assez d'agilité pour reculer à temps, le premier, entraîné par son poids, roulait pesamment sur l'arène. Mais comme les règlements défendaient de frapper l'homme à terre, l'athlète, se relevant plus furieux, s'élançait sur son ennemi et le poursuivait sans relâche autour de l'épine du cirque, frappant à droite et à gauche des deux cestes, jusqu'à ce qu'il l'eût abattu à ses pieds [1]. Une couronne d'olivier et des prix d'une grande valeur, tels que des coupes, des trépieds, des talents d'or et d'argent, récompensaient la victoire des pugiles et des lutteurs qui déployaient leur vigueur les derniers.

Après les courses et les jeux gymniques, le spectacle le plus doux au cœur des Romains était la chasse aux bêtes fauves. Deux cent quarante-quatre ans avant notre ère, le consul Métellus ayant pris en Sicile cent quarante-deux éléphants aux Carthaginois, et ne voulant ni les donner aux rois alliés ni les nourrir, imagina de les faire tuer dans le cirque pour amuser le peuple. Il atteignit son but : le peuple trouva ce carnage si beau, que le meilleur moyen de lui être agréable fut d'arroser à flots le cirque du sang des bêtes fauves. Un demi-siècle plus tard, Fulvius Nobilior célébrait ses triomphes sur l'Étolie par une chasse de lions et de panthères : Scipion Nasica mettait aux prises soixante-trois lions, quarante ours et autant d'éléphants; et Sylla, pendant sa préture, livrait cent lions à crinière aux flèches des Jaculateurs. A partir de ce moment, une vive émulation s'établit entre les édiles. C'est à qui se surpassera en luttant de magnificence. Lucul-

1. Ostenditque humeros latos, alternaque jactat
Brachia protendens, et verberat ictibus auras.
. . . . . .
Hæc fatus duplicem humeris rejecit amictum
Et magnos membrorum artus magna ossa lacertosque
Exuit atque ingens mediâ consistit arenâ. (VIRGILII, *Æneidos*, lib. v.)

lus fait combattre des centaines de taureaux contre des éléphants; César renouvelle ce spectacle qui avait plu à Rome, mais il y ajoute des bestiaires armés d'arcs, de flèches et de haches d'argent. Le 14 des calendes d'octobre de l'année 71 avant notre ère, Domitius Œnobarbus, l'un des aïeux de Néron, efface César et Lucullus en jetant pêle-mêle dans le cirque, où ils se déchirèrent aux applaudissements du peuple, cent ours de Numidie et cent nègres[1].

Vainement le sénat, dans la crainte que ces spectacles, qui duraient quelquefois quinze jours, n'amollissent le caractère romain, avait défendu par une loi l'importation des bêtes fauves, le tribun Aufidius la permit, et l'abus de ce plaisir féroce alla toujours croissant. Scaurus, durant son édilité, Pompée, après la construction de son théâtre, César, dictateur, donnèrent des chasses où l'on vit figurer par milliers des lions, des tigres, des hommes, et, pour la première fois, des rhinocéros, des autruches et des hippopotames[2]. Les Césars, suivant cet exemple avec ardeur, dépeuplèrent l'Afrique. Dans les quatre chasses principales d'Auguste, il périt plus de deux mille animaux. Caligula tua de sa main huit cents bêtes fauves en deux jours; Néron, qui préférait les courses et les combats de taureaux, fit pourtant percer à coups d'épieux, par ses cavaliers prétoriens, quatre cents ours et trois cents lions. Quant aux Flaviens et aux Antonins, proportionnant leurs chasses à la grandeur de leurs édifices, c'est par cinq mille comme Titus, et par onze mille comme Trajan, qu'ils couchaient, le javelot au flanc, les bêtes fauves dans le cirque[3]. Les empereurs militaires eux-mêmes, qui ne gardaient la pourpre qu'un jour, célébraient ce jeu avec fureur, et, avant de tomber sous l'épée sanglante des soldats, les deux Gordiens, Philippe, Gallien, Probus et Carinus firent tuer dans l'arène des multitudes de léopards, de béliers sauvages, de daims, de cerfs, d'autruches et d'ibis[4].

Voici maintenant comment se faisaient ces chasses. Dans la nuit qui les précédait l'arène du cirque ou de l'amphithéâtre était plantée

1. Solini Polyhistor, cap. 28. — Pline, liv. VIII, ch. 37.
2. Tranquillus, chap. 49. — Dion, liv. 43.
3. Spartien, *Vie d'Adrien*. — Capitolinus, *Vie d'Antonin*. — Eutropius, in Marco Imperatore. — Trebellius Pollio, in Gallieno.
4. Vopiscus, in Aureliano, Probo, Carino.

de grands arbres. Au point du jour, car la *venatio* avait toujours lieu le matin, on lâchait tout à coup dans cette forêt artificielle des centaines de lions à longue crinière, de léopards libyens ou de panthères dont les rauques rugissements éclataient comme cent tonnerres. Du balcon des tours, des galeries supérieures, ou protégé par la grille qui bordait le canal de séparation, l'empereur les tuait de temps en temps lui-même à coups de flèches. D'autres fois, il les abandonnait à l'épieu des jeunes sénateurs et des chevaliers, ou au javelot de quelques vétérans plébéiens assez braves pour descendre dans le cirque, et lutter avec les bêtes fauves corps à corps. Lorsqu'il ne s'agissait pas d'animaux dangereux, et que ibis, cerfs, moutons et sangliers couraient effrayés sous les arbres flétris du cirque, l'empereur disait quelques mots à ses affranchis; ceux-ci les répétaient au peuple, qui, se précipitant, ivre de joie, de ses gradins, et vociférant : Longue vie à César ! envahissait l'arène. Là, chacun frappait ce qu'il pouvait atteindre, et emportait sa proie[1].

Mais ces deux modes de chasse étaient exceptionnels; celui qu'on employait ordinairement, parce qu'il répondait à merveille aux instincts sanguinaires des masses, avait un tout autre caractère. Pleine d'émotions poignantes et de terreur, la chasse proprement dite offrait l'intérêt d'un drame horrible : c'était la lutte du désespoir contre la force aveugle et sauvage, le duel de l'homme et du tigre, livré dans un but infâme, l'amusement de deux cent mille oisifs qui pleuraient et demandaient grâce parce qu'un éléphant blessé renvoyait avec sa trompe les traits qu'on lui lançait, et voyaient d'un œil sec l'instant d'après les malheureux bestiaires tomber déchirés dans l'arène. Ceux qu'on appelait bestiaires étaient ou des condamnés à mort, ou des chrétiens, ou des misérables voués par goût à cette profession sanguinaire. Presque entièrement nus, ils attendaient dans la lice, laissée à découvert, qu'on ouvrît les loges de la *cavea :* le signal donné, et les herses des souterrains levées, l'ours sortait pesamment de sa loge; le lion, au contraire, s'élançait comme un trait dans le cirque.

Le premier objet qu'il apercevait devant lui était un bestiaire, nu et armé d'un simple bâton. D'un élan terrible il fondait sur ce malheureux, qui, à la grande surprise de ceux qui voyaient le jeu pour la

1. Immissi deinde populares, rapuit unusquisque quod potuit.
(Vopiscus, *in Vita Probi imperatoris.*)

première fois, se précipitait à sa rencontre. Au moment où le lion croyait tenir sa proie, le bestiaire le franchissait, et s'il accomplissait à temps ce bond périlleux, il était sauvé; le lion passait sous lui comme une flèche. D'autres, après avoir irrité et blessé un ours, grimpaient au bout d'un mât long et flexible et provoquaient de là leur ennemi. De plus hardis s'enveloppaient d'une cuirasse de roseaux aigus par le bout et se roulant aux pieds du lion comme des hérissons, après l'avoir défié, le faisaient reculer de surprise. Quelques-uns (ils étaient trois pour cet exercice, se succédant et disparaissant dans des trous lorsqu'ils se sentaient trop pressés) voltigeaient pour ainsi dire sous les dents et les griffes des lions, dont la rage se trahissait par d'affreux rugissements[1].

Mais si l'agilité et l'audace les sauvaient quelquefois, que d'infortunés morts dans ce jeu cruel! La plupart de ceux qu'on exposait ainsi, glacés de terreur à la vue seule des bêtes fauves, avaient perdu le sentiment de la douleur avant la vie. Aussi fallait-il des miracles ou quelque événement tenant du prodige pour qu'il en échappât. L'histoire ne nous montre qu'un seul condamné sorti vivant de ce tombeau. C'était sous Caligula. La chasse avait lieu au grand cirque, et, les grilles ouvertes, s'élance aussitôt une multitude de bêtes féroces. Un lion, monstrueux de taille, de vigueur et d'aspect, excitait surtout l'admiration générale. Ébranlant le cirque de ses rugissements, battant de sa queue ses flancs sonores, et dardant sur la foule son regard sanglant, il fond d'un bond sur le premier infortuné jeté à sa rage. Hélas! ce n'était plus qu'une masse inerte qui gisait sur le sable. A la vue de l'esclave, le lion s'arrête brusquement; puis il s'avance pas à pas, en rampant comme un chien, et, remuant doucement la queue, se met à lécher les mains et le visage de cet homme.

Ranimé par ces caresses, celui-ci rouvre les yeux; il regarde le lion, le reconnaît et le serre dans ses bras en le baignant de larmes. Un incident si étrange avait mis tout le cirque en rumeur. Deux cent mille voix s'élèvent pour en demander la cause. L'empereur fait venir aussitôt l'esclave, et apprend que, fuyant en Afrique la barbarie de son maître, il a eu le bonheur d'arracher une épine du pied de

1. Cassiodorus. (*Variarum*, liber v. in Epist. Theodorici Regis ad Maximum.)

ce lion et de guérir sa plaie : on communique sur-le-champ le fait au peuple, qui réclame à grands cris la grâce de l'esclave et supplie César de ne plus le séparer du lion. Caligula inclina la tête. Le lendemain, le fugitif, qui s'appelait Androclès, parcourait les popines de Rome, recueillant des poignées d'as pour lui et des guirlandes de roses pour son sauveur, et entendant dire partout sur son passage : « Voilà le lion hôte de l'homme, voilà l'homme médecin du lion [1]. »

Tel était le troisième jeu du cirque ; le quatrième consistait dans les combats à pied et à cheval exécutés comme intermèdes par soixante jeunes gens armés d'épées et de boucliers : les vélites fantassins offraient d'abord l'élégant simulacre d'une bataille ; puis ils se groupaient au milieu du cirque, de manière à ce que le premier rang étant sur un genou, le second très-courbé, le troisième un peu moins, et le dernier debout, en tenant leurs boucliers sur leurs têtes ils formassent une tortue parfaite. Ce toit de fer improvisé leur valait des applaudissements unanimes. Vus avec plus de plaisir encore, les vélites-cavaliers exécutaient les brillantes manœuvres des escadrons romains, ou combattaient, divisés en deux troupes hostiles, sur des éléphants armés de tours.

Jouées par des adolescents, ces scènes équestres prenaient le nom de jeu troyen. Le jeu de Troie, réminiscence historique, était l'apanage de la noblesse. Le fier patriciat romain, qui avait caché son origine dans la nuit des traditions fabuleuses, et qui se prétendait issu des dieux et des héros d'Ilion, aimait à montrer ses enfants à la plèbe dans cette sorte de ballet militaire dont le sujet flattait son orgueil et lui permettait de déployer son luxe. Ces enfants entraient dans le cirque montés sur des chevaux superbes. Tous, selon l'usage antique, avaient le front ceint d'une couronne. Ils portaient à la main deux javelots de cornouiller armés d'un fer aigu. Quelques-uns avaient le carquois : une chaîne d'or flottait sur toutes les poitrines. Partagés en trois turmes ou escadrons, ils obéissaient à trois chefs de leur âge. Chaque décurion commandait à douze cavaliers.

Le fouet bruyant d'un curateur du cirque leur donnait le signal. A peine avait-il éclaté, que les jeunes guerriers, partant en nombre égal, rompaient et reformaient leurs rangs au galop ; puis, se char-

1. Aulu Gellii. (*Noctes atticæ*, lib. XV, cap. 14.)

geant avec ardeur à la voix de leurs chefs, ils simulaient, dans une foule d'évolutions rapides et compliquées, les combats de cavalerie[1]. Cher à César, qui voulait descendre de Vénus et d'Énée, le jeu troyen ne le fut pas moins aux empereurs. Tibère l'avait conduit dans son enfance; Caligula le fit exécuter autour du tombeau de Drusille, et Néron adolescent y recueillit, pour la première fois, en costume de triomphateur, ces applaudissements et ces couronnes que le peuple devait porter jusque sur son tombeau.

Pendant que les colliers d'or et les lances luisantes des jeunes patriciens brillaient au soleil dans l'arène, le préfet du cirque avait donné ses ordres. Le jeu fini, l'euripe ou canal de ceinture, grossissant tout à coup, inondait la lice ou la cavea, si l'on était à l'amphithéâtre, et une large dérivation de l'eau, entrant comme un torrent par l'immense porte du cirque, y roulait quatre ou six trirèmes pour la naumachie[2]. On avait alors le spectacle d'un combat naval. Comme pour les courses, le sort fixait les rangs.

Debout sur la poupe, apparaissaient d'abord les chefs, vêtus de tuniques de pourpre brochée d'or. Les rameurs ceignaient leurs fronts de branches de peuplier, et l'huile, épanchée à grands flots, coulait de leurs épaules. Assis sur les bancs, qui formaient un triple étage, et les bras tendus sur la rame, ils prêtaient l'oreille, immobiles, et attendaient le signal. Pas un cœur dans les quatre trirèmes qui ne battît, agité par l'émotion et l'ardent désir de la victoire. L'éclatante trompette retentissait enfin : aux premières fanfares, toutes les rames plongeaient à la fois dans l'eau; les marins remplissaient de leurs cris bruyants l'enceinte et les portiques. Sous l'effort de leurs bras bouillonnaient des vagues d'écume; de larges sillons fendaient l'onde, et la surface humide du cirque s'ouvrait à grand bruit sous le tranchant des rames et de l'éperon d'airain de la proue, jusqu'à ce que la trirème la mieux montée eût atteint la borne, s'il s'agissait d'une joute, ou remporté la victoire, si l'on se battait sérieusement avec les lances et les boucliers[3].

Outre ces naumachies ordinaires, pour ainsi dire, les empereurs

1. Incedunt pueri, pariterque ante ora parentum
Frenatis lucent in equis.... (Virg. *Æneidos*, lib. v,)

2. Frontin, *des Aqueducs*, liv. 1.

3. Virgilii *Æneid.*, lib. v.

en donnaient parfois de grandioses dans des bassins creusés exprès sur les bords du Tibre et au Champ-de-Mars. Quatre mille rameurs et mille combattants figurèrent dans celles de César; celles de Néron furent surtout remarquables par la beauté des navires incrustés d'ivoire et d'or, et celles de Titus et de Domitien par la magnificence du spectacle.

JEUX SCÉNIQUES.

L'idée religieuse avait créé les jeux du cirque : les jeux scéniques sortirent de la même source. Vers l'an 392 après Romulus, une peste violente désolait la ville. Pour apaiser les dieux, les consuls Sulpicius Potitus et Licinius Stolon s'avisèrent d'un étrange moyen : ils firent venir des bouffons toscans, qui dissipèrent les terreurs de la population par leurs danses, et la guérirent en la divertissant[1]. Mais de cette grossière représentation théâtrale à la comédie et à la tragédie, la distance était grande encore : on mit deux cents ans à la franchir. Ce fut naturellement la satire qui servit de transition. Quand, pour remercier leurs divinités d'une bonne récolte, les agriculteurs célébraient les vinalies, les dyonisiaques ou les opiconsives, échauffés par le vin nouveau, ils improvisaient, sans trop de souci de la mesure ni du goût, des vers pétillants d'une grosse gaieté, qu'on appelait saturniens et fescennins. Ils avaient sacrifié un porc à la terre, fait des libations de lait à Sylvain, et honoré les bons génies en répandant sur leurs autels du vin et des fleurs; quittes envers les immortels, ils laissaient donc éclater librement dans ces chants rustiques leurs joies et leurs rancunes[2]. La jeunesse romaine ajouta ces vers aux ballets étrusques; le peuple y prit goût, et les histrions ou danseurs toscans[3] s'établirent définitivement à Rome, et se mirent à y représenter au son de la flûte des pièces qui réunissaient le charme de la poésie, de la danse et de la musique, et qui, de ce mélange des

1. Tite-Live, liv. VII.

2. Agricolæ prisci, fortes, parvoque beati,
Condita post frumenta, levantes tempore festo
Corpus, et ipsum animum spe finis dura ferentem,...
Tellurem porco, Silvanum lacte piabant....
Fescennina per hunc inventa licentia morem.... (HORACE, *Ép.* I. liv. II.)

3. *Ister*, en langue étrusque, voulait dire danseur comique. (Dacier, *Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, tom. II, p. 207.)

trois genres, avaient pris le nom de satires[1]. Lorsque ces compositions se furent épurées, on les appela, en souvenir de la ville étrusque d'où étaient venus les danseurs, *attellanes*, et on les joua ensuite pendant cent vingt-deux ans.

L'an 514 de la fondation, un esclave grec, Andronic, eut l'idée de substituer à ces chants informes et décousus des pièces régulières. La tentative réussit. Les patriciens, trouvant ce genre plus noble, voulurent entendre si souvent Andronic, qu'il lui arriva un accident : comme il était le seul acteur et le seul chanteur de ses pièces, il s'enroua. Les patriciens lui permirent alors de prendre un récitateur pour dire ses rôles, tandis qu'il les dansait accompagné par le joueur de flûte. Voilà comment naquit la comédie latine. Dans le but d'augmenter l'intérêt des attellanes, on y avait mêlé la tragédie à la satire, en sorte que les pièces d'Andronic, et celles d'Ennius et de Lucilius, qui les suivirent, furent bientôt les seules ayant un caractère exclusivement comique. On les nommait *exodies*, et on les jouait à la fin du spectacle[2].

La comédie, à Rome, suivit le progrès des mœurs, et brilla surtout par une variété de formes qu'elle a perdue depuis. On eut la comédie *stataria*, ou de dialogue; la comédie d'action, *motoria;* la comédie élégante, *palliata;* la comédie noble, *pretextata;* la comédie bourgeoise, *togata;* mixte, *rhintonica;* populaire, *tabernaria*[3]. On eut en même temps la tragédie en robe de pourpre, *trabeata*, qui racontait les infortunes des héros et des dieux; et les pantomimes inventées par Labérius, et propagées avec tant de chaleur par Mécène.

Toutes ces pièces se jouaient dans les théâtres de Pompée, de Balbus et de Marcellus, qui pouvaient contenir chacun de trente à quarante mille spectateurs. Afin d'être vus et entendus de ce public nombreux, les acteurs portaient des cothurnes et des patins qui donnaient à leur taille des proportions gigantesques; ils avaient un

1. Festus, Porphyrion, Vossius.

2. Exodiarius apud veteres in fine ludorum intrabat quod ridiculus foret ut quidquid lacrymarum atque tristitiæ coegissent ex tragicis affectibus hujus spectaculi risus detergeret. (*Le Scholiaste*, de Juvénal.)

3. Les acteurs les jouaient avec la *syrma* ou robe longue. Le bouffon Rhintone, de Tarente, inventa ce genre de pièces, qui portait son nom. Stéphanius fit les premières comédies *Togatæ*, et Caïus Melissus les *Trabeatæ*.

masque dont la vaste bouche d'airain, faite en forme de conque, triplait l'étendue de la voix. L'effet choquant au suprême degré, de cette mascarade, quand elle était considérée de près, s'effaçait un peu dans l'éloignement : les hurlements du comédien, adoucis par la distance, redevenaient quelque chose de semblable à la voix humaine. Les lignes du masque antique seules ne changeaient pas, et cette immobilité métallique, contrastant avec l'agitation des acteurs chargés de faire les gestes, et avec les mugissements de la bouche d'airain, devait en réalité transformer les comédiens en statues ambulantes. Interprétées par de tels acteurs, les pièces ne pouvaient offrir un intérêt bien vif, pour un auditoire populaire surtout. Des quarante mille personnes qui écoutaient au son de la flûte d'argent un comédien déclamant les pièces de Térence ou de Plaute, il n'y en avait certainement pas mille assez bien placées pour entendre, et assez instruites pour comprendre; le reste admirait les décorations, s'amusait quelque temps de l'aspect de la salle, des ondulations de l'immense voile qui la couvrait, du bruit des causeries patriciennes, des cris des désignateurs occupés à montrer leurs places aux retardataires débouchant en foule des vomitoires, puis, ennuyée de déclamation et de poésie, cette foule se levait tout à coup au milieu de l'*Eunuque* ou de l'*Amphitryon*, criant avec rage : les bêtes! les pugiles! et il fallait que Jupiter se retirât devant un ours, et que l'esprit de Plaute et de Térence fît place aux coups de poing[1].

Mais si le peuple préférait à la comédie l'exhibition des animaux, le pugilat et surtout la farce du Lauréolus, dans laquelle un ours irrité d'avance s'acharnait sur un mannequin couronné de lauriers et mis en croix, l'admiration des jeunes patriciens dédommageait bien les acteurs des pièces régulières. A la grande indignation de leurs héritiers, ils dépensaient, comme le fils d'Alipius, deux mille quatre cents mares d'or pour les jeux scéniques, ou, comme Messala, ils donnaient tout aux comédiens. Les manteaux des aïeux, étincelants de pourpre et d'or, flottaient sur les épaules des comparses de Roscius, plus riche lui-même qu'un roi. Gouffre sans fond, le théâtre absorbait en deux ou trois jours l'énorme opulence des édiles. Pour

1 .... Media inter carmina poscunt
Aut ursum aut pugiles.... (HORACE, *Epît.* 1, liv. II.)

faire jouir Rome de ce plaisir, il fallait semer des millions. Heureusement les ambitieux ne marchandaient pas la popularité. Scaurus, Curion, César, avaient magnifiquement ouvert la voie; les empereurs y marchèrent du même pas. Auguste montra au peuple les jeux scéniques vingt-quatre fois en son nom, et vingt-trois fois au nom des magistrats, que cette dépense aurait ruinés. Caligula fit faire en argent les colonnes du théâtre, et le jour où Néron conduisit le roi d'Arménie au théâtre de Pompée, l'intérieur en avait été entièrement doré par ses ordres; tous les accessoires étaient d'or massif, et un immense *velarium* de pourpre parsemé d'étoiles d'or flottait sur la tête des spectateurs[1].

GLADIATEURS.

Il faut le reconnaître cependant, malgré ces efforts, les jeux de la scène amusaient faiblement le peuple. Passionné au cirque, il était froid ou distrait au théâtre, et ne sentait l'intérêt se réveiller énergiquement dans son cœur avec la passion qu'aux luttes des gladiateurs. Le combat, le péril, les incertitudes de la lutte, voilà ses plaisirs les plus doux; le sang, l'agonie et la mort, ses voluptés suprêmes! Une joie féroce brille dans tous les yeux : la lèvre des vestales elles-mêmes, placées au premier rang, se dilate de joie; avide et palpitante d'impatience, toute cette foule qui remplit l'immense Colisée se penche vers la cavea comme si elle voulait le boire, ce sang prêt à rougir l'arène. Ils viennent, ils arrivent, les voilà ceux qui vont mourir! — Défilant, deux à deux, sous la loge de l'empereur, ils lui montrent que leurs glaives sont de bonne trempe et leurs poignards bien aiguisés, car Rome n'entend pas raillerie sur ce point, il lui faut un combat sanglant et de larges blessures.

Quelques-uns jettent en passant ces touchantes paroles au pied du Pulvinar : « Adieu, César, ceux qui descendent dans la tombe te saluent! » Puis la trompette sonne, et le duel impie commence. Deux gladiateurs se détachent du groupe. Une draperie écarlate, fixée au corps par une brillante ceinture de cuivre, les distingue de

1. Aussi on appela ce jour le *Jour doré*. (Dion Cassius, *Vie de Néron*. — Pline, *idem*, ch. 19.)
2. Festus, v. — Valère Maxime, I. — Juvénal, *Sat.* 3.

leurs compagnons : l'un porte le cothurne de cuir bleu au pied gauche, au pied droit une bottine de bronze ; un long bonnet d'où pendent des réseaux d'or s'élève sur sa tête. D'une main il tient un trident, de l'autre un filet, d'où lui vient son nom : c'est le Rétiaire. Le second, armé d'une faux recourbée et d'un grand bouclier rond, a pour signe caractéristique un poisson qui forme le cimier de son casque : c'est le Mirmillon.

Ils s'attaquent avec acharnement, car la vie de l'un ou de l'autre est le prix du combat. Le Mirmillon, agile et vigoureux Gaulois, lève sa faux ; on croit son adversaire atteint, mais celui-ci recule, et, lançant tout à coup le filet, cherche à en envelopper son ennemi. Le danger rend la vue perçante : se couvrant à temps de son bouclier, le Mirmillon se sauve, mais la lutte n'en devient que plus vive. Enivrés par les applaudissements et les cris du peuple, les combattants ne songent plus qu'à s'égorger. Le trident et la faux brillent et se choquent tour à tour. Bientôt le Rétiaire, qui a deux armes offensives, le filet et le trident, profite de ses avantages ; il presse le Mirmillon, le force de fuir et le poursuit de ces mots empreints d'une horrible ironie : « Pourquoi fuis-tu, Gaulois ? ce n'est pas à toi que j'en veux, c'est à ton poisson ! (piscem peto) » S'il essaie d'une feinte pour échapper au Rétiaire, mille cris la dévoilent : il est Gaulois, il appartient à cette race détestée qui a rançonné Rome, et les fils ne pardonnent pas la honte de leurs pères ; il faut qu'il meure, et lorsqu'il s'arrête hors d'haleine, et s'appuie, pour respirer une minute, aux parois de la cavea, le Rétiaire le coiffe de son filet, le terrasse, et, voyant que deux cent mille mains se tendent vers lui, le pouce renversé, l'égorge sans pitié. Un des curateurs de l'amphithéâtre s'approche, le mort est traîné avec un croc dans le *Spoliarium*, et le jeu continue.

Voici les Samnites avec leur bottine de bronze à la jambe gauche, leur bouclier d'argent, leur jupon de lin, et leur casque orné de plumes rouges. Encore une vieille dette de l'orgueil romain ! encore une rancune nationale à satisfaire ! Rome se souvient des fourches Caudines, et croit se venger chaque fois que les gladiateurs de ce nom inondent l'arène de leur sang. Les Homoplachi, combattant par couples, et les Catervarii, qui n'en venaient jamais aux mains que par groupes nombreux, succèdent aux Samnites ; les Laquéateurs,

habiles à lancer le lasso, courent après les Thraces, qui leur opposent le petit bouclier et le poignard; les Dimachaires, brandissant une épée de chaque main, repoussent les Sécuteurs, armés d'une masse de plomb. Montés sur des chevaux blancs, les gladiateurs équestres inaugurent, neuf cents ans avant le moyen âge, la folie des tournois, et les Essédaires recommencent, avec l'attrait d'un péril de plus, celui du combat corps à corps, la course des chars. Singulière aberration de l'esprit humain! au lieu de dépenser cet amas d'or, comme le remarque avec tant de sens un roi barbare[1], pour prolonger la vie, qui fuit si vite, on ne songeait qu'à inventer des moyens plus cruels encore pour l'abréger. Ainsi l'on mettait à cheval des malheureux appelés Andabates, qui, la tête emprisonnée dans un casque sans oculaires, allaient, se cherchant en aveugles, et frappant au hasard, se tuer au grand plaisir du peuple et des nobles de Rome[2].

L'amphithéâtre avait deux portes pour les gladiateurs. Par la première, qui s'appelait *Vivaria*, ou porte de la vie, ceux qui, après trois ans d'exercice, échappaient au glaive, au poignard, à la lance, au trident, au filet, ou qui, s'étant signalés dans quelque beau carnage, avaient mérité et obtenu la faveur du peuple, sortaient libres et citoyens. Le préfet des jeux leur donnait un gros bâton (*rudis*) marque de leur affranchissement; ils prenaient, s'ils étaient de condition servile, le bonnet de la liberté, et n'avaient plus qu'à se rendre à l'autel d'Hercule, protecteur des athlètes, pour y consacrer leurs *subligacula* rouges ou blancs, leurs casques et leurs armes[3].

Ceux qu'on emportait au contraire, en les traînant avec un croc, par la porte *Libitine*, la déesse des funérailles, étaient jetés avec dédain au Spoliarium. Là, deux esclaves, portant comme par dérision des noms de dieux, attendaient les cadavres. L'un, qu'on appelait Mercure, les touchait avec un fer rouge pour voir s'ils étaient

1. Heu mundi error dolendus! Si esset ullus æquitatis intuitus, tantæ divitiæ pro vitâ mortalium deberent dari quantæ in mortes hominum videntur effundi. (Cassiodore, liv. v. — *Epist.* Theodorici Regis ad Maximum.)

2. Cicéron, *Epist. famil.* VII.

3. D'où vint la formule d'affranchissement *donare aliquem rude vel pileo.*

tout à fait morts, et l'autre, qu'on nommait Pluton, leur cassait la tête à coups de maillet[1].

Rome était si éprise de cet amusement barbare, qu'on en avait fait une spéculation et un art. Des lanistes sans entrailles, et qui étaient bien nommés, car ce mot veut dire bourreau, achetaient des esclaves, les dressaient longuement dans leurs jeux ou écoles d'escrime, les gorgeaient de viandes succulentes pour qu'ils eussent plus de force à déployer et plus de sang à répandre, et les vendaient à prix d'or à ceux qui voulaient en faire présent (munus) au peuple. Inconnus pendant quatre cent quatre-vingt-dix ans, car cette abominable libation baigna pour la première fois, au ve siècle romulien, la tombe du père de Marcus et de Décimus Brutus, les combats de gladiateurs firent jusqu'à sa chute les délices de Rome païenne. Marchant passivement à la mort, l'esclave du laniste avait oublié Spartacus, et si, plus forte que l'épée du Thrace, la croix n'eût brillé comme un phare libérateur sur les amphithéâtres, le filet du Rétiaire et le maillet de Pluton seraient encore teints de sang.

Ainsi se manifesta pendant douze siècles le génie romain sur le champ de bataille, au Forum, dans les monuments, dans les mœurs, et dans les spectacles. Il ne reste plus qu'à le peindre dans son organisation politique et religieuse, pour compléter ce tableau de la plus illustre cité du monde.

1. Mercurium mortuos cauterio examinantem vidimus et Jovis fratrem Gladiatorum cadavera cum malleo deducentem. (Tertullien, *Apologeticus adversus gentes.*)

CHAPITRE XIV

INSTITUTIONS CIVILES

Aristocratie. — Démocratie. — Constitution de Rome. — Les trois Ordres. — Le Sénat. — Les Chevaliers. — Le Peuple. — Lutte au Forum. — Grandes Familles patriciennes et illustres Familles plébéiennes. — Les Comices. — Magistratures de la République. — Pouvoir impérial. — Pouvoir de l'armée.

Les évolutions politiques de l'humanité sont partout et toujours les mêmes. Un peuple se forme et obéit d'abord à un chef : emporté par le vertige du pouvoir, ce chef devient injuste et tyrannique ; alors les plus braves et les plus fiers de ses compagnons s'unissent contre lui et le chassent. Reconnaissant de ce service, le peuple les met à sa tête, mais il ne tarde pas à voir, tant l'ivresse de l'autorité est mauvaise, qu'il n'a fait que changer de fers. Il brise donc le joug des nouveaux maîtres et se gouverne seul. Pendant quelque temps ce gouvernement est le meilleur, tout éclôt et prospère au soleil de la liberté : puis, comme malheureusement rien ne résiste au temps sur la terre, par l'indifférence ou la corruption du grand nombre et l'ambition de quelques-uns, on finit par retomber sous l'épée de la tyrannie.

Telle est la révolution des États, tel est l'ordre dans lequel une main invisible change la forme de gouvernement d'un peuple et le ramène au point de départ. Rome ne pouvait échapper à cette loi. En parcourant le cercle fatal et immuable jusqu'ici elle passa, dans l'espace de huit siècles, par la monarchie avec ses rois, par l'oligarchie avec son sénat, par la démocratie avec ses tribuns, pour en revenir au despotisme primitif avec ses empereurs. Quatre grandes haltes coupèrent seules ce voyage de huit cents ans, divisant l'histoire des institutions de Rome ancienne en quatre périodes bien tranchées, l'une, qui va de la fondation de la ville à 244, l'autre, comprise entre

cette date et la promulgation des lois Liciniennes en 377, la troisième, que limite en 633 la mort de Caïus Gracchus, et la quatrième qui commence à la dictature des guerres civiles et ne prend fin qu'avec l'empire.

Pendant la première période, le gouvernement de Rome était une monarchie tempérée, selon Denys d'Halicarnasse, par les traditions des démocraties grecques. Romulus, dit ce vieil historien, ayant partagé son peuple en trois tribus et en trente curies, traça la première ligne de démarcation entre les patriciens et les plébéiens, à l'exemple d'Athènes, établit le patronage à l'imitation des Thessaliens, choisit un conseil de cent chefs modelé sur ceux de la Grèce, qu'il appela sénat, et forma une garde de trois cents cavaliers, semblable à celle de Lacédémone. Tacite affirme au contraire que le pouvoir des rois n'avait d'autres limites que leur bon plaisir[1], et le commentateur du *Digeste*, qu'ils possédaient une autorité absolue, despotique, arbitraire et sans appel[2]; de son côté, la science moderne prétend qu'une Rome étrusque, *Ruma*, dont l'origine flotte dans la vapeur mystérieuse des temps, a précédé celle de Romulus. Selon quelques érudits, tous les éléments de la constitution romaine, un chef, un patriciat et des prolétaires-soldats, existaient dans cette ville mère longtemps avant que le fils de la Vestale n'y transportât ses compagnons.

Si cette opinion était vraie, elle expliquerait les agitations de la première période. De l'établissement des rois, en effet, jusqu'à leur expulsion, le chef unique ne fut occupé qu'à lutter contre les pères des familles (*gentes*) acharnés à lui disputer le pouvoir. Où la ruse échouait ils ne craignaient pas d'employer la violence, et la lutte était si ardente que sur sept rois les pères des familles en massacrèrent quatre et jetèrent le dernier à l'exil. La question de savoir qui aurait l'autorité était donc posée entre le chef de la ville entière et les chefs des curies : ceux-ci voulaient que le peuple leur obéît; mais ils ne voulaient pas obéir à un maître ou plutôt ils aspiraient tous à commander successivement. Grâce à l'attentat du fils de Tarquin, ils purent atteindre le but qu'ils poursuivaient depuis si longtemps. Déjà maîtres

1. Nobis Romulus ad libitum imperitaverat. (TACITE, *Ann.* III, 27.)
2. Pomponius, liv. I, t. II, l. 2.

de la majorité légale, puisque sur les cent quatre-vingt-treize centuries que formait le peuple romain ils en avaient quatre-vingt-dix-huit, ils recueillirent, par l'habileté de Brutus, tout le pouvoir des rois qu'on chassait. Dans cette circonstance comme toujours le peuple fut victime de son ignorance. Le patricien Brutus exaltait ses passions en brandissant le poignard teint du sang de Lucrèce; il réveillait adroitement la haine de la tyrannie qui dort dans le cœur du plus indifférent et du plus lâche, et tandis qu'il lui faisait jurer haine à la royauté, c'est-à-dire au despotisme d'un seul, il livrait ce peuple pour cinq cents ans pieds et poings liés au despotisme de trois cents familles.

L'aristocratie profita donc seule du naufrage de la royauté. Tout le changement qui se fit d'abord fut de mettre à la place du roi, magistrat à vie, deux consuls, magistrats temporaires, que les patriciens investissaient pour un an de la puissance exécutive et du commandement militaire, à la condition expresse qu'ils en référeraient dans toute occasion aux patriciens assemblés en conseil ou sénat. Pour qu'il fût bien entendu que l'aristocratie gardait tous les priviléges des rois, les consuls prirent la robe bordée de pourpre et se firent précéder des douze licteurs qui portaient les faisceaux et les haches devant Tarquin. Tous les droits suprêmes de la royauté, tels que la justice, la nomination aux emplois, l'initiative des propositions et la conduite de la guerre, leur furent donnés pour un an. Ainsi abolie de nom, la monarchie existait de fait plus menaçante que jamais : seulement, pour tromper le peuple, les patriciens la cachèrent d'abord derrière cette figure idéale qu'on appelle la liberté et qu'on voit un moment en rêve dans toutes les révolutions.

Cette dissimulation dura quatorze ans. Mais quand la mort du dernier roi, qui la tenait encore en échec du fond de son exil, l'eut délivrée de toute crainte, l'aristocratie dit fièrement son dernier mot. Il était dur. Elle voulait tout l'argent, toutes les terres, tous les honneurs. Quant à la plèbe, elle lui laissait la misère, les labeurs du camp et l'esclavage. Par l'usure, l'usurpation du sol, l'inflexible orgueil et le tenace esprit de caste qu'elle déployait, elle dépouilla effectivement le peuple, lui arracha jusqu'au dernier lambeau de terre, et le jeta esclave et chargé de fers à ses pieds. De cette époque de violence date l'établissement de la dictature. Comme ce peuple enchaîné frémissait de colère, pour le dompter par la terreur, au lieu de l'apaiser par

la justice, le sénat créa une magistrature nouvelle, armée pour six mois d'un pouvoir sans limites et sans contrôle, et parfaitement représentée par le tranchant de vingt-quatre haches qui brillaient devant le dictateur. Bien sage alors et bien conseillé, le peuple se retire sur le Mont Sacré, et seul dans ses murs déserts, le sénat tremble, cède et consent à l'affranchissement des esclaves pour dettes, à la libération des débiteurs insolvables, et, ce qui était plus important, à l'institution des tribuns.

Constituée du moment qu'elle eut des chefs légaux, la démocratie en vient aussitôt aux mains avec l'aristocratie. Le terrain de l'égalité, disputé pied à pied pendant la seconde période, est conquis peu à peu dans une rude et longue lutte de cent vingt-sept ans. Le droit de nommer ses tribuns, d'accuser les consuls, de faire des plébiscites, d'exiler les patriciens, comme l'éprouva Coriolan, l'un des plus illustres enfants de la *gens* Marcia, l'égalité judiciaire, en vertu de la loi Terentilla, des distributions de terres, le droit de convoquer le sénat, l'abaissement de cette barrière orgueilleuse qui défendait aux plébéiens de s'allier aux patriciens, enfin l'acceptation des lois Liciniennes, qui mettaient un frein à l'usure, fixaient le maximum de la propriété, donnaient sept arpents à chaque citoyen pauvre, et élevaient le peuple à l'égalité politique en l'admettant au partage du consulat, voilà les concessions que la démocratie arracha une à une à sa rivale.

Non que celle-ci eût cédé sans combat. Montesquieu se trompait en disant, dans son *Esprit des lois*[1], qu'il ne savait quelle fut plus grande, ou dans les plébéiens la lâche hardiesse de demander, ou dans le sénat la condescendance et la facilité d'accorder. Fidèle à sa nature d'orgueil, de dureté et d'avarice, l'aristocratie au contraire se montra inflexible et n'abandonna rien que sous la pression de la force. Et même, en paraissant se rendre, l'aristocratie tâchait de réparer ses défaites par une autre conquête. Le jour où elle consentit à laisser aspirer les plébéiens au consulat, elle se retranchait dans la préture et l'édilité curule, et conservait, par la création de ces charges, l'administration judiciaire et la police. Déjà le pouvoir consulaire, qui lui échappait à moitié, était dépouillé de ses préroga-

1. Livre II, chap. 18.

tives les plus importantes. La création d'un roi des sacrifices, des questeurs de l'*ærarium*, des recherchcurs du parricide et des censeurs, enlevait à cette magistrature souillée pour les nobles au contact plébéien, la présidence des actes religieux, la garde du trésor public, la connaissance des causes criminelles, l'administration des finances et le droit de faire le cens et de dresser arbitrairement la liste des chevaliers et du sénat [1].

Malgré ces restrictions et ces arrière-pensées, l'effet des lois Liciniennes fut immense pour la démocratie. En peu d'années les plébéiens arrivèrent à l'édilité, au consulat, à la dictature, à la censure et aux charges sacerdotales. Bientôt l'égalité des fortunes acheva ce que la loi politique avait commencé. Précipités par cette révolution des hauteurs superbes de leur orgueil, les patriciens comprirent qu'ils ne ressaisiraient leur vieille supériorité que par leurs talents et leurs vertus : les plébéiens, de leur côté, en présence d'un ordre de choses qui élevait leur cœur et les tirait de cette servile dépendance des nobles dans laquelle ils avaient gémi quatre siècles, conçurent une généreuse émulation et ne songèrent qu'à lutter de capacité et d'honneur, pour mieux remplir les charges qu'on leur confiait. Les divisions entre les deux classes, qui n'avaient eu d'autre source que l'odieuse inégalité des droits et des fortunes, cessèrent momentanément. Le peuple était bien souverain de droit depuis le consulat de Valérius, mais il ne l'était pas en réalité à cause de l'influence des patriciens dans les assemblées par centuries, de l'autorité du sénat et des nobles qui exerçaient tous les emplois, et de la violence sans frein de la jeune aristocratie.

La loi Valéria, qui donnait droit d'appel au peuple, n'était qu'une lettre morte. Toutes les fois que les tribuns mettaient en cause un patricien, il trouvait devant lui l'ordre tout entier de la noblesse uni comme un seul homme et qui ne reculait jamais. Les lois sacrées n'obtenaient pas plus de respect. On empêchait l'action des tribuns en achetant à prix d'or le *veto* de l'un d'entre eux, par une déclaration de guerre, la brusque nomination d'un dictateur ou par la force. La loi Horatia, qui, depuis le quatrième siècle de Rome, avait statué que tous les citoyens seraient tenus d'obéir aux plébiscites, était méprisée

1. Hooke, *History of Rom.*

depuis cent ans. Mais après leur promulgation, toutes ces lois liciniennes furent confirmées de nouveau et exécutées à la lettre par le soin des magistrats plébéiens. Il en résulta ce juste équilibre de pouvoir entre l'aristocratie et le peuple tant loué par Polybe.

Trois formes de gouvernement, la monarchie, l'aristocratie et la démocratie, se confondaient, dit-il, dans l'état politique de Rome : elles s'y pondéraient avec tant d'art que personne, même parmi les Romains, ne pouvait assurer si le gouvernement, considéré dans son ensemble, était aristocratique, monarchique ou populaire. En étudiant le pouvoir des consuls, il semblait un reflet de la royauté ; à voir celui du sénat, on le jugeait purement aristocratique ; et si l'on appréciait à sa valeur le rôle joué par le peuple, on était en droit de se croire dans une démocratie. Or, voici à peu de chose près en quoi consistaient alors les droits respectifs des consuls, du sénat et du peuple.

Tant que les consuls étaient dans les murs de Rome, ils avaient sous la main les affaires de la république, et sous leur autorité tous les autres magistrats, sauf les tribuns. Les consuls menaient les ambassadeurs au sénat, préparaient la matière des délibérations, et veillaient à l'exécution des décrets rendus. Chargés également de convoquer les assemblées du peuple et d'y présider, ils traduisaient en loi sa volonté exprimée par la majorité des suffrages ou lui apportaient les sénatus-consultes. Là se bornait leur sphère d'action dans la paix ; dans la guerre, au contraire, elle était sans limites. Maîtres souverains des alliés ils pouvaient disposer de leurs troupes comme bon leur semblait, créer des tribuns militaires, lever des légions, punir et récompenser à leur gré, et puiser sans contrôle dans le trésor public. Un questeur les suivait partout, avec mission d'exécuter aveuglément leurs ordres.

Tout ce qui touchait aux finances était du ressort du sénat. Le sénat avait seul la garde et l'administration des deniers publics. Rien n'entrait dans le trésor, rien n'en sortait que par ses décrets. Sans un sénatus-consulte, les questeurs n'auraient pas obtenu un as, même dans les temps les plus difficiles. Cette règle rigoureuse ne fléchissait que devant les consuls quand il s'agissait de l'armée. C'était le sénat qui délivrait tous les cinq ans aux censeurs les sommes énormes qu'exigeaient la réparation et l'entretien des voies, des aquedues et des monuments. Les trahisons, les conspirations, les empoisonnements,

les assassinats, tous les crimes en un mot commis en Italie, c'est le sénat qui les jugeait. Arbitre suprême des citoyens et des villes, il réglait leurs différends, et au besoin rétablissait l'ordre troublé. Ces *Legati*, qui allaient porter par toute la terre les ordres du peuple romain aux rois et aux nations, et qui laissaient tomber de l'Euphrate au Rhin la guerre ou la paix des plis de leur toge, appartenaient tous au sénat. Le sénat était le représentant officiel de Rome, et quand les ambassadeurs des rois venaient demander son amitié ou son indulgence, c'est lui qui répondait pour Rome.

Les consuls possédant tous les priviléges de la royauté et le sénat ceux de l'état aristocratique, il semble au premier abord que l'action du peuple devait s'effacer entre ces deux forces. Il n'en était rien cependant. A force d'oscillations, la balance de ce gouvernement avait atteint un tel degré d'équilibre que la part de chaque pouvoir était égale. Si le commandement des armées, les clefs du trésor public, la haute justice et la direction exclusive pour ainsi dire des grandes affaires de la république donnaient une immense influence à l'aristocratie, représentée par les consuls et le sénat, le peuple avait conquis dans ses vaillantes luttes des droits assez forts pour la balancer et l'annuler au besoin. De sa main, en effet, tombaient les peines et les récompenses, qui sont la vie ou la mort des établissements humains : car, en appliquant mal les uns et en distribuant injustement les autres on traite mieux les méchants que les bons, les ignorants que les habiles, et rien de durable ne se fonde sur l'ignorance et sur le mal.

Le peuple avait aussi sa juridiction. Il était le juge des grands coupables, et pouvait seul prononcer la peine de mort. C'était lui qui élevait les patriciens aux dignités par son suffrage, qui approuvait ou rejetait les lois, et, chose plus importante, qui décidait de la paix ou de la guerre.

Sous l'empire de cette constitution, moitié aristocratique, moitié populaire, la République prit un developpement colossal. Tant que le sénat fut la tête de Rome, et que le peuple en fut le cœur et le bras, c'est-à-dire pendant la troisième période, qui embrasse deux cent trois ans, tout ce qui s'opposait à la grandeur romaine disparut ou fut écrasé. Irrésistibles, parce qu'elles étaient formées de soldats citoyens, les légions brisent enfin le cercle de fer dans lequel les Latins, les

Volsques, les Étrusques, les Samnites étreignaient encore la ville. Elles chassent Pyrrhus d'Italie, repoussent Hannibal, détruisent Carthage et Numance, et plantent triomphalement leurs aigles en Sicile, en Espagne, en Grèce et en Asie. Par malheur toutes ces victoires avaient coûté des flots de sang plébéien. Épuisée par ses glorieux efforts le lendemain du triomphe de la patrie, la démocratie se trouva décimée et ruinée en face d'une aristocratie plus forte, plus opulente qu'avant les guerres, et plus insolente, car elle voyait la faiblesse et la misère de sa rivale.

Les patriciens à ce moment avaient un beau rôle à jouer. Il eût été grand de reconnaître noblement les services du peuple, et en lui abandonnant une faible portion des terres usurpées, de l'aider à réparer les pertes de cette vieille et rude famille plébéienne qui avait fait Rome sa mère si puissante, et l'aristocratie sa sœur si illustre et si riche. Mais, loin de prendre ce parti, que la justice, l'humanité, leur intérêt même commandaient, les patriciens persévérèrent obstinément dans leur système d'iniquité, d'usure et de dureté sauvage. Ils ne voulurent pas même laisser au pauvre qui les avait sauvés un toit pour abriter sa tête, un peu de terre pour l'arroser de ses sueurs. Déjà, en 266, quatre-vingt-dix ans après la promulgation des lois de Licinius, ils avaient forcé le peuple de se retirer sur le Janicule; en l'an 131 avant le Christ, ils le forçaient de mourir de faim. Deux hommes au noble cœur, mais dont l'esprit, faussé par les subtilités légales, ne comprit pas qu'à la violence il faut opposer la violence, sous peine de faire déchirer par l'épée le sein nu de la loi, s'élevèrent en vain pour sa défense. La molle conduite des Gracques perdit la cause populaire et donna la victoire à l'aristocratie.

Mais comme les hommes sont aveugles! Cette aristocratie, habile pourtant malgré son égoïsme et plus éclairée que le pauvre qu'on n'instruit pas, ne sut point comprendre que sa victoire était un suicide. Pour maintenir la liberté, en effet, il faut s'appuyer sur une force capable de résister et de devenir au besoin agressive. Le peuple, debout dans son indépendance et sa vigueur, rendait toute usurpation impossible, et en sauvant sa liberté protégeait celle du sénat. Quand il fut vaincu, désarmé, affaibli et humilié, l'aristocratie, qui se croyait maîtresse du pouvoir pour des siècles, tomba comme lui dans la servitude. Il se rencontra aussitôt des hommes dans son sein qui lui

volèrent sa victoire et qui profitèrent, pour la courber à son tour sous le joug, de la haine que ses rigueurs impitoyables avaient amassée dans les cœurs des soldats plébéiens. L'énergique démocratie du Forum n'étant plus là pour faire contre-poids, il fallut que les patriciens subissent humblement l'opprobre de la dictature militaire, et que les fils de ceux qui avaient vu des rois dans leur atrium allassent s'agenouiller, lorsque la faux des proscriptions eut fini sa moisson sanglante, aux pieds de leurs égaux qu'on appelait Césars et qui réhabilitaient par leur audace le despotisme des Tarquins.

Telle est l'histoire générale de la constitution et du gouvernement de Rome pendant les trois premières périodes : quel était maintenant le jeu de cette constitution et à l'aide de quels rouages fonctionnait la machine gouvernementale? Voilà ce qu'il convient de dire en peu de mots avant d'entrer dans la quatrième époque.

Partagé en fractions nommées tribus, qui de trois qu'elles furent primitivement, s'augmentèrent, de l'an 263 de Rome à l'an 512, jusqu'au nombre de trente-cinq, et qui étaient divisées en dix groupes qu'on nommait curies, sous-divisés eux-mêmes en décuries, le peuple romain se trouvait immuablement classé dans trois catégories de citoyens : l'ordre sénatorial, l'ordre équestre et l'ordre populaire.

Dans l'origine le sénat ne se composa que de cent membres : cent autres furent ajoutés aux premiers sous les successeurs de Romulus. Tarquin l'Ancien et Brutus élevèrent ce nombre à trois cents; Sylla, pendant sa dictature, le porta à quatre cents; César, à neuf cents; l'arbitraire des triumvirs, à mille. Plus raisonnable, Auguste le fixa à six cents. Middleton, Chapman, Spielman et Moyle [1] ont cru à tort que l'élection des sénateurs appartenait au peuple. Trop fiers pour reconnaître ce droit aux plébéiens, les patriciens ne reçurent jamais la dignité sénatoriale que du choix des rois, des consuls, des censeurs, et quelquefois, par hasard, dans les temps de crise, des dictateurs. Après le désastre de Cannes, un de ces magistrats extraordinaires fut nommé seulement pour remplir les vides faits dans les rangs des pères par l'épée d'Hannibal. Ce consulaire, qui s'appelait Fabius Buteo, monta à la tribune, et, après avoir déclaré qu'il se réglerait dans son choix non sur le mérite personnel dont il ne lui convenait

1. *Constitution du sénat* (1742). — *Essai sur le sénat romain.* — *Essai sur le gouvernement de Rome....*

pas de se rendre seul juge, mais sur des titres éclatants et incontestables, il appela d'abord nominativement tous les sénateurs vivants, puis il élut, pour remplacer les morts, ceux qui avaient exercé des charges curules, les anciens édiles plébéiens, les anciens tribuns, les anciens questeurs et quelques braves citoyens aux murs desquels pendaient des couronnes civiques. Après avoir créé de cette manière cent-soixante-dix-sept sénateurs, il abdiqua la dictature, descendit de la tribune, et, ayant ordonné à ses licteurs de se retirer, se perdit modestement dans la foule [1].

Dans les circonstances ordinaires il fallait remplir cinq conditions pour arriver au sénat. Être de race patricienne, avoir le rang de chevalier, huit cent mille sesterces de cens [2], vingt-cinq ans au moins, et être passé par l'édilité ou la questure. Les insignes des sénateurs étaient le laticlave, tunique bordée d'une large bande de pourpre à clous dorés, et les bottines noires sur la tige desquelles brillait dessiné un grand C, en souvenir du nombre primitif des pères, ou un petit croissant d'argent. Le sénat se réunissait sur la convocation des consuls, et depuis des tribuns, dans les curies Hostilia, Pompéia, Julia, et dans les temples consacrés. Le premier inscrit sur l'album s'appelait prince du sénat. Toute réunion était précédée d'un sacrifice fait à la porte de la curie par le magistrat qui avait convoqué l'assemblée. Il fallait quatre cents membres pour que les délibérations fussent valables.

Le mode de recrutement de ce corps privilégié était des plus simples. Tous les cinq ans les censeurs dressaient une nouvelle liste dans laquelle ils comprenaient, afin de combler les vides, les fils de sénateurs, les plus riches d'entre les chevaliers et ceux que les magistratures curules, telles que la questure, l'édilité et le tribunat, appelaient de droit à cet honneur. Si pour quelque motif grave ils jugeaient utile de retrancher un membre, en lisant leur liste ils se contentaient d'omettre son nom, et ce silence annonçait seul et légitimait l'exclusion. Cette discipline sévère produisait d'excellents effets. Tant que la censure fut une vérité et que la corruption en gangrenant les cœurs n'eut pas engendré la servitude, le sénat, malgré son orgueil, son égoïsme et sa dureté, fut le cerveau de l'univers.

1. Tite-Live. *Voy.* Paul Manuce (*de senat. Rom.*); Zamoscius, *idem;* Middleton (*Lettre à milord Hervey*).

2. 163,666 fr. 66 c.

Cicéron l'appelait le grand conservateur du bien public; Ammien Marcellin, le refuge des peuples; Cassiodore, la gloire des bonnes mœurs; Pétrone, le vrai maître du bien et de la justice; Tacite, la tête de l'empire; Symmaque, l'élite de l'humanité; Pline, l'excellence du monde, et sous le triple rapport de l'intelligence dans les affaires, de l'énergie dans le commandement, de l'habileté dans le gouvernement des hommes, durant six cents ans il mérita tous ces éloges.

Le second ordre était celui des chevaliers, « pour le choix desquels, dit un interprète de Juste Lipse, on exigeait toujours ces conditions : la naissance, les biens et la vertu. Pour ce qui est de la naissance, il y en avoit plusieurs qui estoient fils ou parents ou alliés de sénateurs. Les affranchis ni leurs enfants, quelque bien qu'ils eussent, n'y estoient point reçus, si ce n'étoit par quelque faveur particulière des empereurs; défense qui fut religieusement maintenue, même dans la confusion du dernier siècle, par Alexandre Sévère. Jamais il ne voulut admettre les enfants des affranchis en l'ordre des chevaliers, disant : qu'il *estoit comme le réservoir d'où se devoient tirer les sénateurs.* Quant aux personnes libres, tous ceux qui avoient du bien à vingt mille écus en fonds de terre et qui estoient de bonnes vie et mœurs y pouvoient estre reçus. Vous pouvez penser si cet ordre a été grand et ample, vu qu'il y avoit alors à Rome tant de personnes riches et à tel point qu'il eût esté nécessaire de faire une ordonnance afin de retrancher le luxe. Tous les cinq ans, en faisant le cens, on dressoit une liste de tous ceux de l'ordre desquels le premier inscrit estoit dit, prince de la Jeunesse[1]. »

Au témoignage presque unanime des historiens, l'institution de l'ordre équestre datait de la fondation de Rome. Le fondateur choisit dans chaque tribu cent cavaliers *celeres* des mieux faits et des plus robustes, et en forma trois centuries. Tarquin et Servius Tullius en ajoutèrent quinze aux trois premières, et ce chiffre de dix-huit cents doubla, tripla et sextupla dans la suite[2]. Les chevaliers exerçaient trois fonctions importantes dans la République : ils étaient tour à tour soldats, juges et publicains. Tous ceux que l'âge n'excluait pas de

1. Juste Lipse. *De la Grandeur des Romains.* — Distinction du peuple en trois différents ordres fort louables, ch. II.

2. Denys d'Halicarnasse dit que ceux qui servaient dans la cavalerie dépassaient cinq mille.

l'activité, avaient un cheval nourri aux frais du trésor avec lequel ils étaient tenus de se présenter une fois par an devant les censeurs. Le jour des ides de Quintilis (15 juillet), consacrées à Castor et Pollux, ils se rendaient couronnés d'olivier et vêtus du manteau écarlate au Capitole devant le temple de l'Honneur : assis sur leurs chaises d'ivoire, les censeurs les voyaient défiler successivement, et rayaient de l'album ceux dont les armes étaient fourbies avec négligence et les chevaux en mauvais état.

Les chevaliers avaient été investis du pouvoir judiciaire, à l'exclusion des sénateurs, en l'an 631 de Rome, par la loi Sempronia; mais dans la suite cette loi fut abrogée à moitié, et ils partagèrent avec le sénat le droit de rendre la justice. Utiles peut-être à la chose publique comme soldats et comme juges, ils en étaient le fléau comme publicains. Leur société, chargée de l'exploitation des impôts, ne nous est arrivée qu'à travers les pleurs et les malédictions des peuples. Ils se distinguaient extérieurement des sénateurs et des plébéiens par l'angusticlave, tunique bordée d'une bande étroite de pourpre; par le manteau écarlate les jours de revue et par l'anneau d'or. 68 ans avant le Christ, la loi Othonia leur assigna une place spéciale aux spectacles.

Le troisième ordre se composait de tous les habitants de Rome qui n'étaient ni patriciens, ni chevaliers, ni esclaves. On appelait celui-là le peuple ou la plèbe. A l'exception de quelques familles qui étaient loin de représenter la partie la plus importante et la plus puissante de la noblesse, cette plèbe formait la nation elle-même[1]. C'était ce peuple romain qui partageait avec le sénat le gouvernement du vieux monde; il se divisait en deux classes principales : les citoyens de sang libre et les affranchis.

Comme le Tibre, qui de l'Apennin à la mer reçoit quarante-deux affluents dans ses eaux, le peuple romain recevait continuellement dans son sein des flots de nouveaux citoyens. Seulement, au lieu de lui venir du Samnium et de la Sabine, ces grands courants humains coulaient vers Rome de tous les points de l'univers. L'esclavage, source intarissable, les alimentait sans interruption. Il y avait plusieurs voies légales pour l'esclave d'arriver à la liberté : le maître affranchissait son serf (servus) par la baguette qu'on appelait *vindicta*, par le cens qu'on appelait *census*, et par le testament.

1. Niebuhr, *Histoire Romaine*, t. IV, p. 73.

Conduit, tête rase, devant le préteur assis sur sa chaise d'ivoire, l'esclave attendait que son maître lui posât la main sur la tête et dît : « Je veux que cet homme soit libre et qu'il jouisse des droits du citoyen romain. » Ces mots prononcés, le licteur lui touchait la tête du bout des faisceaux; le maître, le prenant par le bras, le faisait tourner sur lui-même en le frappant légèrement à la joue, et l'esclave était libre. Il l'était aussi en se rachetant à l'aide d'un pécule laborieusement amassé, par le cens quand le maître l'avait fait inscrire sur les registres publics, et par le testament si ce dernier en exprimait la volonté ou simplement le vœu dans cet acte suprême. Il le devenait encore lorsque le maître l'affranchissait devant cinq amis ou dans une lettre souscrite par cinq témoins et qu'il le faisait asseoir à sa table. Ces formalités remplies, l'esclave avait le droit de cité et se trouvait classé dans ces quatre tribus urbaines, où les censeurs avaient parqué ce qu'on nommait hier la vile multitude.

Quant à ceux que la liberté, selon la touchante expression de Virgile, ne regardait pas, ils continuaient à gémir par milliers dans les fers de l'ergastulum ou à expier sous les verges dans les villas et les maisons monumentales les plus légères fautes; et si, réduits au désespoir[1], ils s'enfuyaient, partout, chez leurs compagnons de misère même, ils rencontraient des ennemis et, ramenés chez le maître, ils portaient désormais comme le chien un collier de fer ou de cuivre rivé au cou, sur lequel étaient gravées ces lignes :

Tene me qui
a fugi et rev
oca me Domino
meo.

Arrête-moi, car
j'ai fui, et ramène-
moi chez mon
maître.

Mais ces flots d'esclaves avilis ou corrompus par la servitude qui versaient continuellement au sein du peuple les défauts, les préjugés ou les vices des nations vaincues, devaient finir par altérer à la longue le caractère énergique et héroïque du peuple romain. La ligne de démarcation qu'élevait son dédain entre les têtes nues et les têtes cou-

1. Lorenzo Pignori, *De Servis*, p. 22.

vertes s'effaçait à la troisième génération. Le père était toute la vie un *libertus*, un affranchi, un homme à l'oreille percée; mais le fils s'appelait *libertinus*, et le petit-fils citoyen. La tache disparaissait, le mauvais effet du mélange restait seul, et le sang de Quirite, vicié par le sang mède, éthiopien, grec ou tartare, perdait son antique chaleur. Au reste, il ne serait pas impossible que cette transfusion périodique de sang esclave se fût opérée à dessein. Les patriciens, qui cherchaient par tous les moyens imaginables à dompter la fierté du peuple, avaient jugé peut-être que celui-là était le meilleur.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant les grandes guerres, et lorsque la plèbe n'avait été ni décimée sur les champs de bataille, ni démoralisée par la misère, ni abâtardie par ce recrutement quotidien dans l'esclavage, elle déploya une intelligence et une force de volonté admirables. Le peuple formait alors un corps énergique et compacte, toujours légalement mais fortement opposé à l'aristocratie. L'ordre intermédiaire des chevaliers, trop faible numériquement pour avoir une action qui lui fût propre et flottant de l'une à l'autre, disparaissait dans ce grand duel de la démocratie et de l'oligarchie qui se trouvaient seules en présence, retranchées celle-ci dans le Sénat et l'autre dans le Tribunat.

La lutte était d'autant plus sérieuse qu'on la continuait de génération en génération, et que chaque patricien léguait à son fils les idées, les passions et les traditions de son ordre; les plébéiens, de leur côté, conservaient avec une égale constance l'unité entre les aïeux et les descendants. Il fallait que l'existence d'une maison plébéienne dans la République fût comme la vie d'un seul homme. L'arrière-petit-fils recevait comme loi les principes de son auteur et se chargeait de l'exécution de ses plans. Plus de quatre cents ans après que C. Licinius eut fondé la puissance tribunitienne, il y eut un tribun du même nom qui le premier osa la réclamer de Sylla. On peut regarder ce Licinius, l'un des tribuns du Mont Sacré, comme l'ancêtre du Stolon qui portait le même nom et qui, quatre générations plus tard, assura la dignité de l'ordre plébéien. Mænius, qui le premier somma les usurpateurs d'exécuter la loi agraire, fut sans doute l'aïeul de celui qui, deux cents ans après, enleva aux curies un pouvoir dont l'abus devenait tous les jours plus insupportable. Il est certain que le dictateur Q. Publius, dont la loi accomplit l'émancipation plébéienne, des-

cendait du tribun Volero. Tant que la plèbe eut besoin de garanties pour la liberté, les Volérius lui demeurèrent fidèles : ils regardaient surtout comme l'héritage de leur race l'obligation de maintenir en vigueur les lois qui assuraient l'inviolabilité des citoyens[1].

Persistance admirable! fidélité sublime à la cause de la liberté qui trempait ces grands caractères d'un héroïsme surhumain! Pour glacer de terreur ceux qui, après le meurtre de Spurius, oseraient parler encore de la loi agraire, vers 482 le sénat avait acheté sous main un tribun, Publius Mucius : ce traître accusa et fit brûler vifs ses neufs collègues partisans de la loi. Mais ni cette vengeance atroce, ni d'autres traits non moins odieux de violence patricienne, ne purent abattre le courage plébéien. Au souffle des flammes qui consumaient leurs prédécesseurs, les nouveaux tribuns n'en devinrent que plus intrépides[2].

Voilà quels étaient les chefs de parti dans les premiers siècles. Le sénat prenait les siens dans les grandes familles patriciennes, et ceux du peuple étaient choisis dans les riches familles plébéiennes. Aujourd'hui que tous ces vieux maîtres du monde sont devenus poussière, que cet amas de vanités qui éblouit les hommes s'est dispersé au souffle du temps, et qu'on déchiffre à peine sur l'urne poudreuse des musées ou le marbre qui sert peut-être d'abreuvoir dans un obscur village, les noms de ceux qui gouvernèrent tant de millions de sujets pendant des siècles, il est curieux de tirer tout cet orgueil de la tombe et de le remettre sur pied.

Toutes les familles patriciennes plaçaient leur berceau dans l'Olympe ou chez les demi-dieux. Les Fabius, remontant jusqu'aux familles aborigènes du Latium, se disaient issus de Fabius, fils d'Hercule. Cette *gens* énergique et fière se divisait en quatre branches appelées des Vibulani, des Ambusti, des Maximi et des Pictores. Ces quatre surnoms leur venaient de Vibone, ville dont les traditions attribuaient l'origine à Hercule; d'un Fabius au teint si blanc qu'on le nommait *eburneus*, l'homme d'ivoire, qui fut consumé par la foudre; de Fabius Rullianus, auquel la reconnaissance patricienne décerna le titre de Maximus, très-grand, parce qu'étant censeur il avait englobé dans quatre tribus seulement l'immense foule prolétaire du Forum; et

1. Niebuhr, *Histoire Romaine*, t. IV.

2. Publius Mucius tribunus plebis omnes collegas suos qui duce Spurio id egerant vivos cremavit. (VALERIUS MAXIMUS, VI, 3, 2.)

d'un autre Fabius, ami des arts, qui prit le premier le pinceau à Rome pour décorer le temple du Salut.

Sabine de patrie, la *gens* Claudia qui, selon Tacite, l'historien aristocratique par excellence, s'était perpétuée sans adoption depuis son premier aïeul connu, Appius Claudius, formait trois rameaux dits : le premier, Régellien, de la ville où le tronc avait poussé d'abord; le second, des beaux (*pulchri*), de Publius Claudius, fils d'Appius l'Aveugle; et le troisième, des Nérons, vieux mot de la langue sabine signifiant forts et vaillants. Elle donna cinq hommes célèbres à Rome : Appius le Décemvir, Appius l'Aveugle, Appius Caudex, qui affronta le premier sur mer la puissance carthaginoise, Appius Pulcher qui fit tuer la moitié du peuple romain dans la bataille qu'il perdit contre les Carthaginois, et le vainqueur des Salasses, que sa sœur Claudia la vestale suivit malgré les cris de la foule jusqu'au Capitole sur le char triomphal. Continuée avec éclat par ces grands hommes, la *gens* Claudia finit misérablement à Clodius, assassiné par Milon, et à Publius Claudius qui, figurant bien la décadence et la déchéance morale des grandes familles, mourut d'indigestion[1].

Non moins illustre dans la République, la famille Cornélia comptait quatre branches : celle des Maluginenses; celle des Scipions, honorée par le Chauve et Nasica, immortalisée par Scipion l'Africain et Scipion l'Asiatique; celle des Ruffinus, d'où sortit Sylla; et celle des Lentulus, dont le dernier descendant, complice de Catilina, fut étranglé par le bourreau sous les voûtes du Tullianum. Par une juste expiation de leurs vices et de leurs crimes et de leur violation impitoyable et dédaigneuse des droits les plus saints de l'humanité, la plupart de ces races si fières s'éteignirent dans l'opprobre.

Peu de familles l'emportaient, par l'ancienneté, la bravoure et l'éclat des services rendus, sur la gens Manlia. C'était un Manlius qui, en arrachant son collier d'or au Gaulois, avait prouvé que la barbarie n'était pas invincible. Rome, réfugiée au Capitole, devait son salut à un Manlius, et, commencée par des héros, cette famille finit par un concussionnaire. Gouverneur de la Macédoine, le dernier fils de Manlius commit des exactions si âpres et si atroces, que la malheureuse province osa se plaindre et envoya des députés à Rome. Le

1. Richard Strein, *Patriciæ Gentes*.

père de celui qu'ils venaient accuser passait pour le plus intègre des jurisconsultes romains. Usant du droit que lui laissait la vieille loi, il évoqua la cause au tribunal domestique, et, après avoir entendu l'accusation et la défense, considérant que son fils était indigne de ses aïeux, il le chassa pour toujours du toit paternel[1].

Malheureusement rien ne touchait ces cœurs dégénérés : ils ne rougissaient plus que de la misère. Un jour qu'il entrait au sénat, Tibère fut arrêté sur le seuil de la Curie par un homme couvert d'une toge en lambeaux qui, lui présentant quatre enfants, lui demanda effrontément de l'or et des terres pour ces rejetons de tant de consuls, de tant de dictateurs, de tant d'orateurs. C'était le petit-fils de cet Hortensius, rival de Cicéron, qui préferait ses poissons à ses parents, ses platanes à ses amis, ses viviers à la République, qui payait un tableau 44,000 sesterces, et que la recherche affectée de sa parure avait fait surnommer Denise (Dionysia)[2].

Citée pour l'incapacité héréditaire de ses membres et par leurs défaites, la famille Cassia se perpétua longtemps; tandis que la gens Clélia, la gens Nautia, la gens Horatia, s'éteignirent au bout de deux siècles. Quelques-unes existèrent sans trop déchoir, telles que la famille Valéria, d'origine latine, qu'on appelait Publicola, parce qu'elle immolait dans son culte particulier deux bœufs noirs à Pluton et deux génisses de la même couleur à Proserpine, et que le chef s'était rendu célèbre par ses victoires sur les Èques, les Sabins, les Samnites, et sa justice envers le peuple; la famille Papiria, qui s'appuyait avec orgueil sur le triomphateur des Samnites et sur le Papirius auquel est attribuée par certains l'importation du cadran solaire; et les deux familles Servilia et Posthumia, d'origine albaine et étrusque.

La plupart, comme les gentes Junia, Ménénia, Virginia, Sulpicia, Faria, Quinctia, Manilia, Albutia, Véturia, Sempronia, Minucia, Aquilia, Quinctilia et Octavia, malgré l'éclat des magistratures qu'elles avaient exercées et le souvenir de grands services rendus, s'effaçaient devant l'illustration superbe de celles qui prétendaient descendre des dieux et des demi-dieux.

La famille Julia se donnait pour mère Vénus, et pour père, Énée

1. *Idem.*

2. Varron, cap. xv, 20. — Macrobe, *Saturn.*, l. III, c. XIII. — Cicéron, *Épître à Atticus*, l. I, *Ep.* XVIII. — Dionysia était une célèbre comédienne du temps.

le héros de Virgile. Ses rejetons prirent le surnom de Césars, parce que l'un d'entre eux avait été extrait avec le fer (*cæsus*) des flancs de sa mère. Le premier de cette branche fut Jules César l'édile, et le dernier, Caligula. Plus modestes, les Émiliens se contentaient de descendre du petit-fils d'Énée, Aimilio : la douceur de leur éloquence leur mérita l'épithète de Mamercini. Tous les rameaux de la tige principale étaient de même distingués par des surnoms; ainsi on appelait ceux qui avaient une petite taille, *Pauli*; ceux dont la barbe était touffue, *Barbulæ*; et ceux qui avaient le talon gonflé, *Scauri*, les lézards. Dans leurs prétentions mythologiques, les familles Antonia, Gegania, Pinaria, Nautia et Sergia, à laquelle appartenait le conspirateur Catilina, auraient tiré leur origine d'Anton, fils d'Hercule; de Pinus, fils de Numa et de Nantus et Sergestus, compagnons d'Énée[1].

Les berceaux des grandes familles patriciennes se cachaient, comme on voit, dans la nuit des fables. Imposante par ces liens prétendus avec des héros et des dieux chimériques, tant que ces dieux et ces héros furent debout sur leurs autels, la noblesse des grands de Rome, qui n'était basée que sur des fictions, devait dans un temps donné s'évaporer misérablement avec elles. La gloire des familles plébéiennes, au contraire, fondée sur des services réels, sur de belles actions et sur des faits nouveaux, dont les livres du Capitole, la pierre, le marbre et l'airain, constataient l'authenticité, se montrait brillante d'éclat, de vérité, de vigueur, et grandissait en vieillissant.

C'étaient en effet les familles plébéiennes qui, à deux ou trois exceptions près, avaient fourni tous les bons généraux et tous les grands hommes de la République. Ouverte par la famille des Décius au dévouement immortel[2], cette liste magnifique se composait de la gens Cécilia, qui donna les Métellus; de la gens Claudia Marcellorum, d'où sortirent ces vaillants capitaines, surnommés l'épée de Rome; des gentes Curia, Fabricia, Coruncania, dont les trois dictateurs, éclatants de vertu antique, Curius, Fabricius et Coruncanius, ont éternisé la mémoire des familles; des Popilius, des Plautius, des Lutatius, toutes justement honorées de la pourpre triomphale; des Marcius, illustrés par trois triomphes et à laquelle appartenait Coriolan, des

1. .... Sergestusque, domus tenet à quo Sergia nomen. (VIRGILE, *Énéide*, liv. v.)
2. Plebeiæ Deciorum animæ, plebeia fuerunt
Nomina. JUVÉNAL.

Fulvius, qui furent tous consuls; des Curtius et de la gens Sempronia, mère des Gracques.

A ces familles militaires s'ajoutaient les familles tribunitiennes Nonnia, Norbana, Oppia, Papia, Pétilia, Roscia, Rubria, Scribonia, Salvia, Sicinia, Silia, Terentia, Thoria, Titia, et celles des Annius, des Axius, des Fannius, des *Licinius*, qui défendirent si glorieusement la liberté du peuple romain. Régulus, de la famille Attilia; Marius, Caton de la gens Porcia; Pompée, Labiénus, lieutenant de César, Cicéron, Agrippa, Antoine, Arria, la femme intrépide de Pœtus, et Auguste, ferment cette liste qui eût été sans tache si elle n'avait contenu les familles des chevaliers.

Mais à côté des *gentes* illustrées par le courage, la vertu et le dévouement, sur le champ de bataille et au Forum, on trouvait ces pépinières de publicains : les familles Crepereia, Flavia, Fundania, Herennia, Fonteia, Vilia, Vocenia, Mescinia, Orata, Mamurra, que l'usure et les exactions avaient gorgées d'or, et qui, en jetant quelques poignées de cet or volé dans la balance politique, la firent souvent pencher à leur gré vers le sénat ou vers le peuple [1].

C'est dans ces familles, dont les branches couvraient tout le haut de la société romaine, que le sénat et le peuple prenaient leurs chefs et les magistrats de la République. Des rois aux Césars, c'est-à-dire pendant cinq cents ans, tous les magistrats furent créés par le suffrage universel, troublé quelquefois dans sa source, gêné dans sa libre expression à la suite des intrigues patriciennes, mais en principe toujours souverain. Les assemblées où avait lieu l'élection s'appelaient comices, du vieux mot *cumeo*, qui veut dire : je réunis. On comptait trois sortes de comices : les curiates, où le peuple était divisé par curies; les comices centuriates, où il votait par centuries; et les comices tribunitiens, où dominaient les tribus.

Les comices se tenaient ordinairement l'été, après la récolte, soit qu'il s'agît de nommer les consuls, les juges, les magistrats, soit qu'on eût à délibérer sur quelque objet soumis à la sanction du peuple. Pendant trois *nundines* ou marchés consécutifs, le héraut les annonçait à Rome à son de trompe; puis, le jour venu, les citoyens ruraux et ceux de la ville se réunissaient au Forum, au Capitole, ou au Champ-de-

1. Antonius Augustinus, *De Familiis Romanorum*, in Grævio, t. VII, p. 1146.

Mars. Là s'élevaient des *septa*, enclos construits avec des pieux comme les parcs de moutons, dans lesquels on enfermait successivement, pour les distinguer et empêcher un double vote, chaque centurie ou chaque tribu. L'étendard blanc arboré sur le Janicule, on apportait un siége d'ivoire, le consul y prenait place entouré de ses licteurs, qui baissaient leurs faisceaux en signe de respect pour la souveraineté du peuple, et le vote commençait au son de la trompette.

Dans les premiers temps, cet acte si grave s'accomplissait avec une sorte de solennité : on proclamait le nom de chaque candidat au milieu d'un profond silence; le postulant prenait la parole, rendait compte de sa conduite, et citait pour témoins et pour garants ou le consul sous lequel il avait servi, ou celui dont il avait été questeur, ou, s'il le pouvait, l'un et l'autre; il nommait quelques-uns des sénateurs qui lui avaient promis leurs suffrages : ceux-ci parlaient en sa faveur avec autorité et en peu de mots, et ce témoignage était plus puissant que les prières. Quelquefois le candidat parlait sur la naissance, l'âge ou même les mœurs de son compétiteur. Le sénat écoutait avec une gravité censoriale, et de cette manière le mérite l'emportait presque toujours sur le crédit [1].

Mais plus tard, la coutume de donner son suffrage à haute voix fit sortir les assemblées des bornes même de la licence : on ne savait plus ni parler à son tour, ni se taire à propos, ni se tenir tranquillement en place. Partout un bruit confus de clameurs discordantes : chacun courait avec ses candidats; des groupes nombreux formés en vingt endroits, présentaient la plus complète image du désordre. Pour corriger cet abus et laisser au peuple plus d'indépendance, il fut rendu, à partir de l'an 614 de Rome, certaines lois, dites *tabellaires*, qui substituèrent au suffrage à haute voix le suffrage par *bulletin*. Des émissaires payés par les concurrents, qu'on appelait *diribiteurs*, distribuaient à chaque votant une tablette portant la première lettre du nom du candidat. L'électeur, afin de voter, était obligé de sortir du parc par un pont étroit, au bas duquel des chevaliers, nommés *rogatores*, tendaient un long panier d'osier tenant lieu d'urne; en passant, il y jetait sa tablette et sortait. D'autres chevaliers, portant le titre de

1. Pline le jeune, III, *Epître* XX.

custodes, gardiens, pointaient les tablettes et, en additionnant ensuite le nombre des points, annonçaient successivement pour qui la centurie ou la tribu avait voté[1]. C'est ainsi que les candidats, au bout de deux ans de prières, après s'être mis pendant les trois nundines qui précédaient les comices aux genoux du peuple, avoir distribué nuit et jour les sesterces à pleines mains, et traîné leur robe blanche depuis la première heure, de curie en curie, à travers les rires, les refus et les huées, étaient élus consuls, préteurs, édiles, questeurs, censeurs, tribuns du peuple.

Les préteurs avaient été établis, comme nous l'avons vu, en l'an 387 de Rome, pour dédommager l'ordre des patriciens de ce qu'il semblait perdre au partage du consulat avec le peuple, et pour suppléer les consuls en temps de guerre dans l'administration de la justice. D'abord on ne créa qu'un seul préteur; cent vingt-trois ans plus tard on en créa deux appelés, le premier, préteur urbain et majeur, et le second, préteur forain et mineur. Dix ans ne s'étaient pas écoulés sur cette adjonction, qu'on doublait le nombre des préteurs; trente ans après, en 556, on le triplait, et bientôt enfin on le porta à seize membres.

Les édiles, ainsi nommés des habitations (*ædes*) dont ils devaient prendre soin, étaient six, divisés en trois classes : les édiles plébéiens, les édiles curules et les édiles céréaux. Aux premiers étaient dévolus l'entretien et l'inspection des bâtiments et des monuments publics, aux seconds la direction et la surveillance des jeux et des spectacles, et aux derniers la mission de faire venir en quantité suffisante le blé des frumentaires. Également partagés en trois catégories, les questeurs urbains, les questeurs provinciaux, et ceux du parricide, appelés aussi duumvirs, les questeurs, qui furent au nombre de vingt sous Sylla et de quarante sous César, encaissaient les deniers publics à Rome et dans les provinces, et jugeaient les causes capitales[2].

Quant aux tribuns du peuple, qui n'étaient que deux dans l'ori-

1. S'il s'agissait d'une loi on distribuait aux citoyens deux tablettes : sur l'une étaient inscrites les lettres U. R., abréviation de *uti rogas*, comme tu veux ; l'autre ne portait qu'un A, abreviation de *antiquo*, je rejette. S'il s'agissait d'un jugement, l'A voulait dire *absolvo*, j'absous ; un C exprimait la condamnation, comme ce signe N. L., *non liquet*, le doute. Aulu-Gelle, liv. xv. — Danez, *Dict. ant.* rom. et grec. — *Histoire Romaine* des peres Catrou et Roville, t. II. — Chambers, *Vocabul.* — Cantel, *de Rom. Rep.*, p. 2.

2 Merula, *Mores veterum Romanorum*.

gine, et qui, en l'an 283 de la ville, furent portés à cinq et soixante-deux ans après à dix, ils avaient le pouvoir d'arrêter, avec un seul mot : *Veto*, j'empêche, toutes les résolutions du sénat, et de suspendre l'autorité des consuls et des magistrats. Rien, du reste, ne les distinguait des autres citoyens qu'une baguette et un licteur qui marchait devant eux. Ils entraient en charge le 4 des ides de décembre, quelques jours avant les censeurs.

La censure, dédoublement politique du consulat, armait les magistrats qui l'exerçaient d'un pouvoir immense. Il sembla bientôt si redoutable que, de cinq années qu'il durait d'abord, on le réduisit à un an et même à six mois. Les censeurs affermaient les biens et les revenus de la République; ils édictaient des règlements somptuaires ayant force de loi, dressaient la liste du sénat et en retranchaient les membres indignes, ôtaient le cheval entretenu par l'État aux chevaliers, changeaient l'assiette des tribus et en renouvelaient à leur gré le personnel, privaient un citoyen du droit de suffrage, notaient d'infamie patriciens et plebeiens s'ils avaient contracté des dettes sans nécessité, manqué de courage à la guerre, violé les coutumes anciennes ou porte un faux témoignage.

Assis sur sa chaise curule, celui des censeurs que désignait le sort faisait, tous les cinq ans, le recensement de la population au Champ-de-Mars. Chaque tribu défilait devant lui, et chaque citoyen était tenu de déclarer son nom, son âge, celui de ses enfants, le nombre de ses esclaves et la valeur de sa propriété. La moindre dissimulation était punie des verges, de la perte de la liberté et de la confiscation. Ce recensement quinquennal s'appelait lustre, à cause du sacrifice expiatoire d'une truie, d'une brebis et d'un taureau que faisaient les censeurs à la clôture du cens pour purifier le peuple[1]. Après avoir brûlé une queue de cheval encore saignante, celui de ces magistrats qui présidait à la cérémonie prononçait cette sage prière composée par Scipion l'Africain :

« Puissent les Dieux immortels maintenir la République dans ses bornes actuelles[2] ! »

Dépouillés de toutes ces prérogatives souveraines sous l'empire et

1. Properce IV.
2. Valère Maxime.

réduits au vain titre de *maîtres des mœurs*, ces censeurs furent supprimés de fait sous les successeurs de Domitien.

Parmi les magistrats ordinaires qu'élisait le peuple dans les comices, il faut comprendre en sous ordre ceux des voies *extra-muros*, ceux des régions et leurs dénonciateurs ou lieutenants, les six cent soixante-douze maîtres des vici ou quartiers, les curateurs des tribus, les triumvirs capitaux, les triumvirs nocturnes, chargés de veiller après le coucher du soleil aux incendies; les triumvirs monétaires, qui faisaient frapper la monnaie; les triumvirs nummulaires, qui décidaient si elle était de poids; les triumvirs de la santé publique, les quatuorvirs des voies à réparer, les quinquevirs du Tibre, les curateurs des travaux publics, ceux des rives du Tibre et des cloaques (égouts), les décemvirs, les duumvirs et les centumvirs.

Dans le principe, la manière d'administrer la justice à Rome fut très-simple et très-sommaire. Les audiences se tenaient au Forum, pour que tout le monde y pût assister. La chaise curule du magistrat, qu'on plaçait sur une élévation, formait son tribunal: les assesseurs, dont les consuls et les préteurs s'entourèrent plus tard, étaient assis, au-dessous d'eux, sur des barres de bois. Ceux qui voulaient obtenir justice sur-le-champ, n'avaient qu'à se présenter, et à exposer ou faire exposer leurs plaintes par leurs patrons. Cet usage de rendre la justice en plein air sous la lance se conserva jusqu'à la construction des basiliques destinées surtout à servir de tribunaux. Mais le rapide développement de Rome et l'augmentation vraiment prodigieuse de ses habitants ne tardèrent pas à modifier cet état de choses. On ne s'en tint plus à la loi des douze tables : on en fit d'autres, et la multiplicité des lois amenant celle des affaires, il fallut nécessairement multiplier les juges.

Vers la fin du cinquième siècle de l'ère romulienne, on commença par élire, pour aider les préteurs, des juges subalternes nommés décemvirs : ces dix adjoints ne pouvant suffire, à partir du siècle suivant cent cinq juges d'institution nouvelle, qu'on appela centumvirs, furent choisis tous les ans dans les trente-cinq tribus. Le nombre des centumvirs, successivement augmenté à mesure de l'accroissement des causes, atteignit bientôt le chiffre de cent quatre-vingts, et formait quatre sections divisées en décuries. Chaque question (ou cour) était présidée par un décemvir ou par un centumvir désigné par le

sort, qui remplaçait le préteur sous le nom de *juge du fait* (judex quæstionis). Les jugements se rendaient au scrutin secret et à la pluralité des suffrages. La cause entendue et le droit de récusation, qu'on gardait même après les plaidoyers des avocats, une fois exercé, le préteur ou son vice-président lisait les tablettes déposées dans l'urne et prononçait le jugement[1].

Des juges qualifiés décemvirs des criées et des ventes à l'encan, et d'autres établis par Auguste pour connaître des réclamations au-dessous de deux cents sesterces, avaient dans leur ressort les petites causes; les causes graves ou criminelles étaient portées devant les duumvirs, les triumvirs capitaux et les préteurs des *questions perpétuelles*. Ceux-ci prononçaient leur sentence au pied de la colonne Mœnienne, et la voix lugubre de leur crieur proclamait en même temps le crime et le châtiment du criminel. Les hommes libres condamnés au dernier supplice étaient battus de verges et décapités, et les esclaves mis en croix[2].

La nomination des magistrats extraordinaires, qui furent : l'interroi, créé afin de donner le temps légal d'élire des consuls, et dont le pouvoir ne s'étendait pas au delà de cinq jours; le dictateur, le maître de la cavalerie, les tribuns militaires, les préfets de Rome, de l'annone, des vigiles, du trésor, du prétoire; les triumvirs des édifices sacrés, sénatoriaux, navals, inspecteurs des cohortes; les quinquevirs des finances, de la réparation des tours, et les décemvirs du donativum, ou bien venue payée aux prétoriens, appartint exclusivement, sous la République, au sénat, et depuis, aux empereurs. Ce ne fut pas la plus grande usurpation de ces derniers.

Auguste, tout en conservant l'action des comices, l'avait habilement amoindrie. Tibère les supprima. « Alors, dit Tacite, pour la première fois les comices furent transportés du Champ-de-Mars au sénat; car, jusqu'à ce jour, bien que les plus importantes de ces élections fussent à la disposition du prince, quelques-unes dépendaient encore de la faveur des tribus : le peuple se plaignit bien un peu du droit qu'on lui enlevait; mais ce ne fut qu'une rumeur vaine; et le sénat, qui se sentait soulagé par là de n'être plus astreint à des largesses et de basses supplications, sut gré d'ailleurs à Tibère de l'engagement qu'il

1. Mœurs et Usages des Romains T. I.
2. On ne pouvait rendre la justice que dans les jours *fastes*, qui étaient au nombre de 39.

prit de ne jamais présenter plus de quatre candidats, lesquels devaient être désignés sans brigue et n'être jamais refusés.

« Quant aux comices consulaires, qui eurent lieu pour la première fois sous ce prince, je ne saurais trop dire ce qu'ils furent alors et depuis, tant on trouve de variations sur ce point non-seulement chez les auteurs, mais dans ses propres harangues. Tantôt supprimant les noms des candidats, il les désignait chacun par leur famille, leur vie, leurs services à la guerre, de façon qu'on les pût reconnaître; tantôt, mettant de côté même ces désignations, il se contentait de les exhorter à ne pas troubler les comices par leurs brigues, et leur promettait ses bons offices. Il déclarait d'ordinaire qu'il ne s'était présenté à lui pour candidats que ceux dont il avait donné les noms aux consuls; mais que d'autres pouvaient encore se présenter, s'ils avaient confiance en leur crédit et en leurs services; paroles spécieuses qui n'avaient pas de sens ou cachaient un piége sous ces vaines apparences de liberté, qui ne déguisaient un peu la tyrannie que pour lui mieux donner le temps de grandir [1] ».

Elle grandit, elle s'éleva si rapidement et si haut sur les ruines de la république et de la liberté, qu'elle vit bientôt à ses pieds le sénat et le peuple. Il est vrai que ces deux grands corps n'étaient plus que les ombres d'eux-mêmes. Avant l'empire, l'esprit énergique du patriciat mourait dans la mollesse. Entraînés par ce torrent de luxe, de plaisirs et d'immonde corruption, qui de l'Asie inondait Rome, les sénateurs dormaient voluptueusement aux doux sons de la cithare de l'esclave, à deux pas du gouffre où leur influence allait s'engloutir. Cicéron lui-même, qui, dans son immense vanité d'avocat, se comparait au pilote expérimenté et vigilant assis au gouvernail du vaisseau de l'État, Cicéron avait beau signaler les écueils, il ne pouvait réveiller l'équipage. Les riches aimaient trop les jardins de leurs villas; ils aimaient trop leurs tableaux et leurs statues; ils trouvaient trop délicieux les lits couverts de pourpre du triclinium, pour s'inquiéter de la chose publique et songer à la liberté!...

Sans se mettre en peine si cette opulence fatale ne serait point enveloppée dans la ruine de la république, ils continuaient leur vie insensée dans les tumultes mêmes de la guerre civile. Jamais ils ne paraissaient

1. Tacite, *Annales*, liv. I, chap. XV.

au sénat. S'ils y venaient, c'était pour y rester muets ou pour soutenir ceux qui attaquaient le sénat. Tel était l'énervement de cette institution jadis si virile et si formidable, que les consulaires eux-mêmes, immobiles sur leurs siéges comme des morts, qu'il s'agît du bien public ou d'une question touchant au vif leur dignité ou leurs priviléges de caste, ne daignaient ni ouvrir les yeux ni remuer les lèvres pour appuyer les propositions [1].

Le peuple, de son côté, ramas de frumentaires et d'affranchis, avili par l'oisiveté, flétri par sa longue misère, le peuple ne valait pas mieux sous ses haillons que les sénateurs sous leur pourpre. Mendiant éhonté, il se levait avant le jour pour courir aux portes des riches; plus servile que les esclaves, il tombait aux pieds des Césars pour quelques livres de chair de porc; Romain dégénéré, il vendait publiquement son vote, et l'œil attaché sur ces tables d'argent que la corruption patricienne dressait au milieu des comices, il sollicitait et prenait sans rougir la tablette du plus offrant.

L'empire s'établit au milieu de cette débâcle morale. Avec la dignité romaine était morte la liberté. Ce qui lui succéda fut le despotisme pur, sans frein et sans limites. Voici la charte du pouvoir impérial votée par le sénat lui-même :

« Qu'il soit permis à Vespasien de faire alliance avec qui il voudra comme cela fut permis à Auguste, à Tibère et à Claude; qu'il lui soit permis (liceat) de convoquer le sénat, de le congédier, de faire des sénatus-consultes en proposant les affaires et prenant les suffrages comme le firent les trois empereurs précédents. Lorsque le sénat sera convoqué en sa présence ou par son ordre, que tout ce qui s'y passera ait la même force et soit observé comme si le sénat avait été convoqué légalement.

« Que lorsqu'il aura recommandé au sénat ou au peuple romain quelques-uns de ceux qui demandent une charge, une dignité, un commandement ou l'administration de quelque chose que ce soit, ou qu'il leur aura donné ou promis son suffrage, on y ait égard extraordinairement dans toutes les assemblées.

« Qu'il lui soit permis d'étendre les bornes de l'enceinte de Rome aussi loin qu'il le jugera à propos pour le bien de la république, comme

1. Non modo voce nemo L. Pisoni consularis sed ne vultu quidem assensus est. (Cicéron, *Ire Philippique*, c. VI.)

cela fut permis à Claude; qu'il ait le pouvoir et l'autorité de faire tout ce qu'il jugera avantageux à la république et convenable à la majesté des choses divines et humaines, publiques et particulières, comme l'ont eu Auguste, Tibère et Claude.

« Que l'empereur *soit dispensé de se conformer* aux lois et ordonnances (plébiscites) du peuple.

« Que tout ce qui aura été fait, exécuté, ordonné, commandé par l'empereur, et tout ce qu'on aura pu faire par son ordre avant l'établissement de la présente loi, soit censé aussi légal et aussi légitime que si tout avait été fait par la volonté du peuple [1]. »

« C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des vicissitudes humaines! Voir dans l'histoire de Rome tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, de sagesse, de constance, de courage; ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini, aboutir à quoi?... à l'assouvissement fol et brutal des passions de cinq ou six monstres! Ainsi cet illustre sénat n'avait abattu tant de rois que pour devenir lui-même esclave de quelques-uns de ses membres les plus indignes et s'exterminer par ses propres arrêts! On n'élève donc sa puissance que pour la voir mieux renversée? Les hommes ne travaillent donc à augmenter leur pouvoir que pour le voir tomber, contre eux-mêmes, dans de plus heureuses mains [2]?... »

Telle est en effet la loi providentielle dont nous montrions au commencement l'inflexibilité. Ne vivant qu'un instant dans l'éternité des siècles et n'ayant la faculté de se mouvoir que dans une sphère d'action limitée d'avance et à peu de chose près toujours semblable, l'homme subit par habitude le joug des idées fausses et des vieilles terreurs et tourne sans cesse dans le même cercle. Passant du despotisme monarchique au despotisme de l'aristocratie, le peuple romain s'affranchit et se maintint libre pendant quatre siècles sur le terrain du gouvernement démocratique pour retomber, cette période écoulée, sous le pouvoir d'un seul. Mais la révolution ne devait pas s'arrêter là : toute usurpation qui ne se légitime pas par un bon gouvernement, par la justice et par un retour sincère à la liberté, meurt de son péché

1. Le texte de ce sénatus-consulte a été donné par M. de Beaufort, *République Romaine*, t. III.
2. Montesquieu, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, chap. XV, p. 161.

originel, la violence. Il arrive effectivement un moment où ceux qui l'ont faite, devenus, par inconstance ou par intérêt, tièdes d'abord et puis hostiles, la renversent comme ils l'ont élevée et lui substituent une nouvelle expression aussi éphémère et aussi fragile de la force brutale. Quand ce moment arriva et que le gouvernement, arraché de sa base plébéienne finit par retomber de tout son poids dans les camps du prétoire et des légions, Rome subit la plus honteuse des servitudes, celle d'une multitude ignorante, dressée à la violence et au mépris des lois par ceux mêmes qu'elle allait renverser plus tard.

Une circonstance ajoutait encore à la dureté et à l'humiliation de cette tyrannie militaire et la rendait inévitable, c'était la composition de l'armée. Les légions ne conservaient plus rien de romain que le nom. Formées de prolétaires vieillis sous les aigles, d'affranchis, d'esclaves et de Barbares enrôlés de force, elles n'avaient ni propriété, ni famille, ni patrie, et pouvaient se prêter sans remords aux excès du despotisme comme elles s'abandonnaient sans frein aux débauches de la licence. Avec une armée composée, comme dans les premiers temps, de citoyens-propriétaires, qui ne servaient qu'une année, et retrouvaient, en rentrant à Rome, leurs femmes, leurs enfants et leurs Dieux, tuer la liberté était impossible, puisque dans chaque soldat elle eût rencontré un défenseur; mais cela devint facile avec une soldatesque effrénée, qui, ne tenant à rien, ne reculait devant aucun crime.

Aussi, une armée accoutumée à regarder l'empire comme son patrimoine, vendant cet empire à l'encan et massacrant tour à tour les acheteurs; à la tête de la république impériale un chef que l'ambition du pouvoir y avait jeté, et qui s'y trouvait bientôt seul entre un sénat débile et secrètement ennemi, une plèbe énervée et des légions féroces dont les passions montaient toujours; des lois décrépites et méprisées, des finances taries, partout la tyrannie, la corruption, l'égoïsme, la licence : voilà le tableau politique de Rome durant la quatrième période. Le gouvernement s'y était modifié selon la loi inexorable qui ramène toute institution humaine à son principe. Aux rois avaient succédé les nobles, aux nobles le peuple, au peuple les empereurs; aux empereurs succédait maintenant l'armée, et par l'epée seule étaient représentées toutes les institutions politiques.

CHAPITRE XV

INSTITUTIONS RELIGIEUSES.

Les Dieux. — La Caste sacerdotale. — Le Culte. — Fêtes Païennes. — Januales. — Minervales. — Carmentales. — Sementines. — Equiries. — Compitales. — Fébruaires. — Lupercales. — Quirinales. — Fornacales. — Féralies. — Charisties. — Terminales. — Régifuge. — Matronales. — Libérales. — Grandes Quinquatries. — Tubilustre. — Hilaries. — Jeux Mégalésiens. — Céréales. — Fordicides. — Palilies. — Premières Vinalies. — Rubigales. — Floralies. — Lémuriennes. — Argiennes — Transport des cendres de Vesta. — Petites Quinquatries. — Jeux Piscariens. — Couronnement des Anes. — Poplifuge. — Nones Caprotines. — Amharvales et Amburbiales. — Limnapésies. — Portumnales. — Secondes Vinalies. — Vulcanales. — Opiconsives. — Méditrinales. — Fontinales. — Armilustre. — Brumales. — Lectisternies. — Larentales. — Juvénales. — Saturnales. — Opalies et Sigillaires.

Comme la tribune du grand autel du Panthéon, la constitution romaine était soutenue par deux magnifiques colonnes, les institutions civiles et les institutions religieuses. L'habile politique de Numa les avait juxtaposées de façon que tout l'édifice social portât également sur elles. C'était bien connaître les hommes des premiers temps. On ne pouvait en effet les plier à l'obéissance avant de les avoir soumis à une autorité supérieure, surhumaine, incontestée. Pour qu'ils reconnussent des maîtres sur la terre, il fallait leur donner d'abord des maîtres dans les cieux. Sous ce rapport, l'organisation sacerdotale du successeur de Romulus fut un chef-d'œuvre. Quand on considère la simplicité des préceptes de la religion de Rome, leur influence sur les mœurs du peuple, leur rapport admirable avec tous les devoirs sociaux, et surtout ces liens indissolubles qui l'unissaient à la République et à la constitution, dont elle devint ainsi l'indispensable auxiliaire, on ne peut s'empêcher de la regarder comme le système religieux le plus sage et le plus politique qui ait encore jailli du cerveau du législateur [1].

S'il faut en croire Plutarque, cette religion primitive coula pendant

1. Walter Moyle, *Essai sur le Gouvernement de Rome.*

deux siècles aussi pure que l'Anio[1]. Bien qu'il feignît de s'inspirer, sous les saules de la fontaine, des conseils de la mystérieuse Égérie, le roi Numa Pompilius avait donné aux premiers Romains une idée si sublime de la Divinité, que toute représentation de ces êtres célestes, que l'esprit seul devait se peindre, leur eût paru un sacrilége. On ne vit donc à Rome, pendant deux cents ans, d'autre symbole de la Divinité que la lance qui représentait Mars. Mais les peuples du Midi ont l'imagination vive et curieuse : enfants du soleil, il leur faut partout des rayons, de la chaleur, de la couleur, des images. Sous les Tarquins, la religion de Numa sembla trop nue. A mesure qu'elle grandissait, Rome voulait du luxe jusque dans ses dieux : Grecs d'origine et Étrusques d'adoption, les Tarquins lui apportèrent les idoles de la Grèce et de l'Étrurie.

Tout l'Olympe descendit alors sur les sept collines, et grossi par la victoire, car les Romains adoptaient en général les divinités des peuples vaincus, et plus tard par l'orgueil des empereurs, qui voulurent, eux aussi, s'asseoir sur les trônes d'azur, le nombre des dieux alla toujours en augmentant. Ceux qui étaient solennellement reconnus et adorés dans tout l'empire se divisaient en quatre classes principales : les dieux majeurs, les dieux mineurs, les demi-dieux, et les dieux étrangers.

On en comptait vingt dans la première classe; les douze du sénat divin, qui étaient Jupiter, Junon, Vesta, Minerve, Cérès, Diane, Mercure, Neptune, Apollon, Vénus, Mars et Vulcain, et huit adjoints : Janus, Saturne, Rhéa, le Génie du peuple romain, Pluton, Bacchus, le Soleil et la Lune. Jupiter recevait de l'encens et des sacrifices sous huit noms différents. Dans le temple fondé, dit-on, par Romulus, et que le roi Ancus rebâtit et embellit ensuite, il s'appelait *Férétrius*, en mémoire de la défaite des Cénicenses, dont les dépouilles avaient été appendues à ces murs sacrés; il s'appelait *Stator*, du lieu où l'on croyait que sa foudre avait arrêté les Sabins; *Elicius*, c'est-à-dire contraint de se montrer aux hommes, à travers les éclairs, dans le temple de l'Aventin; *Capitolinus*, sur le Capitole; *Lazial*, sur le mont Albain, en souvenir de la fédération latine; *Lucezius*, comme père de la lumière; *Pistius*, comme garant des serments, et *Termi-*

1. Vie de Numa.

nal, parce que Numa lui consacra les bornes des champs. La piété romaine lui décernait en outre les surnoms de Vainqueur, Vengeur, Tonnant, Très-bon et Très-grand.

Junon, sa femme et sa sœur, selon la Fable, était également honorée dans cinq temples, à des titres divers. Reine, elle tenait dans ses mains, au point de vue païen, toutes les richesses du globe; Matrone et *Pronuba*, elle présidait aux mariages; *Lucine*, aux enfantements, et le nom de *Moneta* rappelait l'avis salutaire qu'elle avait donné jadis, au dire de ses prêtres, dans les invasions gauloises.

Vesta représentait, dans l'idée polythéiste, l'âme de la terre. En lui dédiant un temple de forme sphérique au milieu duquel brillait un feu qui ne devait jamais s'éteindre, Numa, disciple des sages de Memphis, symbolisait dans une image pleine de poésie, comme l'a reconnu le grand Newton, la tradition scientifique du feu central, âme de l'univers[1]. Quant à la Minerve romaine, elle portait rarement, comme celle de l'Acropole, le rameau d'olivier. Venue d'Étrurie avec la lance et la tête de Méduse, si elle avait, ainsi que l'a si bien fait observer Jean-Baptiste Visconti, les yeux fauves du hibou, ce n'était pas pour figurer la déesse des arts, mais celle de la guerre.

L'agriculture, la chasse, la navigation, l'industrie, le commerce, la guerre, la lumière et l'amour, recevaient les hommages du peuple sous les personnifications ingénieuses de Cérès, couronnée d'épis et de pavots; de Diane, la chaste vierge au carquois d'argent; de Neptune, fendant les vagues sur un char traîné par des tritons et des chevaux marins; du noir Vulcain, courbé sur son enclume; du jeune Mercure, volant sans cesse avec le caducée d'une contrée à l'autre; de Mars, pressant du genou son cheval emporté, blanc de sueur et d'écume; et d'Apollon et de Vénus, les deux types les plus parfaits de la beauté humaine.

Relégués au second rang, les dieux adjoints portaient la peine de leur antiquité, comme expression allégorique de cette idée si vraie, que dans un monde où tout se renouvelle à chaque instant, le pas doit être à la jeunesse. Janus, le fils du Temps, Janus, le dieu aux deux visages, symbole mélancolique de l'âge mûr, qui voit à la fois l'enfant

1. Is in symbolum orbis rotundi, ut ignis solaris in centro, templum erexit Vestæ formâ rotundâ, et ignem perpetuum in medio asservari jussit. Ab Ægyptiis autem astrorum antiquissimis observatoribus propagatum esse hanc sententiam... post ad Græcos. (Newton, *De Mundi Systemate*.)

sortir de son berceau et le vieillard courir à la tombe, Janus, avec le passé, ou Saturne, son père, et Rhéa, ou l'éternité, sa mère, se trouvait placé à côté du bon génie aux blanches ailes, père des Lares; de Pluton, nom qu'on donnait mythologiquement à la richesse métallurgique du globe; de cette Proserpine, qui taillait les cheveux des mourants et poétisait la captivité des morts dans la nuit du tombeau; de Bacchus, le premier vigneron, et du Soleil et de la Lune, considérés comme flambeaux du monde.

Les dieux mineurs ou indigètes, qui formaient la seconde classe, étaient seulement au nombre de quatre : Quirinus[1], Hercule, Castor et Pollux. En oubliant pour le premier la scène du marais de la Chèvre, qui l'envoya aux cieux par un chemin sanglant, il n'était pas difficile de reconnaître dans la divinisation de ces quatre chefs l'apothéose du génie guerrier, de la force, du courage et du dévouement appliqués au bonheur des hommes. On rangeait, parmi ces déités créées par la reconnaissance : Lua, ou l'atmosphère, déesse des expiations; Salacia, ou le sel, fille de la mer; Hersilie, femme de Romulus: Naïa, ou l'eau, femme de Vulcain; Hersilie, fille de Junon, et les Meules et les Jurites, issues de Mars et de Quirinus, et figurant, les unes les batailles qui écrasent les peuples, les autres la fidélité et la bonne foi bases des serments. Dans cette famille divine entrèrent successivement, par l'adulation du sénat : César, Auguste, Livie, Julie Augusta, Drusille, sœur de Caligula; Claude, Claudia, Poppée, maîtresse de Néron; Vespasien, Titus, Domitien, Nerva, Trajan, Antonin le Pieux, et presque tous les empereurs, avec leurs femmes et leurs fils, depuis le mari de Faustine jusqu'à Constantin.

Les Parques, avec leur quenouille emblématique, chargée de laine blanche pour la vie, de laine noire pour la mort, au fil de laquelle était liée la destinée humaine; la Mémoire ou Mnémosyne, mère des talents et des arts, déifiés sous les traits gracieux des neuf muses; les trois Grâces, la blanche Aglaé, la brune Thalie et la blonde Euphrosine, prêtant une forme parfaite aux trois principaux genres de beauté; les vingt-quatre jeunes filles dont la moitié portaient des robes noires parsemées d'étoiles pour représenter les heures de la nuit, tandis que les douze

1. Fils de Mars ou plutôt de la lance appelée *Curis*, et *Quiris*, en langage sabin, d'où vint le nom de Quirites que portaient les Romains.

autres avaient des robes blanches pour représenter celles du jour, et un essaim poétique de nymphes, emprunté à la Grèce, qui peuplait les champs, les bois et les fontaines, voilà d'abord le personnel semi-divin de la troisième classe.

A ce premier groupe on joignait neuf déités symboliques : Pan, qui personnifiait la nature; Faunus et sa femme Fauna, symboles de la fécondité de la terre et de la germination en Italie; Sylvain, chargé sous trois noms divers, par la puissance mystérieuse qui gouvernait le monde païen, de protéger les champs et les familles; Vertumne et Pomone, emblèmes de la maturité des fruits; Terme, dieu des limites, qui exprimait le respect, si nécessaire dans une société naissante, de la borne où commence le champ d'autrui; et enfin Palès et Flore, matérialisant, pour en rendre les bienfaits plus sensibles aux yeux des premiers colons du Palatin, la force génératrice de la nature qui féconde ici les troupeaux, et là pare la terre de sa couronne de printemps.

Les divinités allégoriques se plaçaient également dans la troisième classe. Beaucoup d'autres êtres divins furent établis à cause de leurs bienfaits, et à juste titre, a écrit Cicéron, par les sages de la Grèce et les anciens maîtres de Rome, persuadés que tout ce qui arrive d'heureux ou d'utile au genre humain découle de la bonté de Dieu (*divinâ bonitate*). De là vient que les Romains attribuaient le nom de ce dieu même au bien qu'il accorde, et qu'ils appelaient le blé, Cérès, le vin, Bacchus, le labourage, Triptolème.

Plus tard, les qualités morales qui apparaissaient comme des reflets de la lumière céleste, telles que la foi, l'intelligence, l'espérance, la vertu, la pudeur, la concorde, le bonheur, la fortune, le courage, l'honneur, la liberté, l'éloquence, furent divinisées à leur tour par reconnaissance pour l'auteur invisible du bien, en même temps que la crainte de l'influence qui produit le mal élevait des autels à la vengeance, à la tempête, au salut, à la peur, à la guerre, à l'argent, à la fièvre, à la pâleur et à la mort [1].

La quatrième classe, réservée aux dieux étrangers, se composait surtout de ceux d'Égypte et d'Orient. Ignorant que le berceau de toutes les religions européennes a flotté d'abord sur le Nil, les Romains adoptèrent, à la suite de leurs victoires, les dieux d'Alexandrie, et ne

1. Cicéron, *De Naturâ Deorum*, lib. I. — Sainte-Croix, *Mystères du Paganisme*.

s'aperçurent pas qu'ils adoraient déjà Isis, la déesse très-grande, sous le nom de Cybèle; Sérapis, Apis ou Osiris, maître de l'univers, sous celui de Jupiter, père des Romains, et Anubis sous le nom de Mercure. L'étrangeté des formes et des noms que leur avait donnés, pour dérober la connaissance de ces emblèmes au peuple, l'imagination des prêtres égyptiens, trompa Rome. Elle ne sut pas plus reconnaître la mère de ses dieux dans cette femme assise, portant sur la tête un trône ou une tour, et à la main un sistre; son Jupiter tout-puissant dans cet Osiris à la mitre ornée de cornes, et son Mercure dans l'Anubis à tête de chien, tenant une palme de la main droite et un caducée de la main gauche, qu'elle ne reconnaissait Junon, Vesta, Bacchus et Saturne sous les noms barbares de Satis, Anucis, Pétampamentès et Pétensètès [1].

La politique patricienne avait dédié à ces dieux, comme nous l'avons vu en parcourant les régions augustales, de nombreux et riches monuments. Ils étaient adorés dans quatre-vingt-dix-sept temples inférieurs, dans quatre-vingt-onze temples d'ordre supérieur et dans trois cents édicules ou chapelles, non compris trente autels publics et quatorze bois sacrés [2]. Tous ces édifices, resplendissants de marbre et d'or, ornés des plus rares chefs-d'œuvre de l'art, et peuplés de statues, donnaient à la religion une forme extérieure magnifique. En même temps, par le soin qu'avaient pris les législateurs de mêler partout à l'idée des dieux l'idée de la patrie, du sénat, des césars, toutes ces choses étaient devenues inséparables dans la foi et le respect du peuple. Il était d'ailleurs impossible de faire un pas sans toucher quelque emblème de la Divinité ou du pouvoir; on ne pouvait songer à un objet sans être ramené immédiatement à ces deux principes. Toutes les parties de la création, étant divinisées, présidaient à la vie sociale et en réglaient le mouvement.

Le Soleil donnait son nom au premier jour de la semaine : *dies Solis.*

La Lune, sa sœur, au second : *Lunæ dies.*

Mars, au troisième : *Martis dies.*

1. Voir l'inscription grecque découverte par Rüppel, auprès de la cataracte du Nil, de l'île de Bacchus, et Jablon (*Panthéon Egyptien*), Champollion jeune (système hiéroglyphique).

2. La Notice de l'Empire et P. Victor ne comptent que 75 ædes et 65 temples; mais nous croyons le chiffre de Nardini plus près de la vérité.

Mercure, au quatrième : *Mercurii dies.*

L'astre doré de Jupiter illustrait le cinquième jour : *Jovis dies.*

La douce Vénus suivait son père : *Veneris dies.*

Et Saturne achevait la septième révolution : *Saturni dies.*

La même pensée religieuse et politique se manifestait dans l'ordre et les noms des mois.

Le premier était appelé janvier, *januarius*, parce que le dieu à deux visages caractérisait d'une manière heureuse ce mois qui voit fuir l'année écoulée et arriver l'année nouvelle. Les *februa*, ou sacrifices expiatoires, désignaient pieusement le second. A *Mars* était consacré le troisième, en mémoire de l'ancienne coutume qui, le plaçant le premier de l'année, avait dû lui imposer pour patron le père présumé de Romulus[1]. Le printemps s'ouvrait sous les auspices de Vénus au souffle fécond[2], *aprilis*. Venaient ensuite après celui-ci, le mois des aïeux, *majorum*[3], et le mois de la jeunesse, *junius*. Le septième, appelé primitivement *quintilis*, consacrait le souvenir de Julius César, et le huitième le nom d'Auguste, après celui de *sextilis*, qu'il porta longtemps. Les quatre derniers rappelaient par leurs radicaux, empruntés aux nombres sept, huit, neuf et dix, que l'année romaine commença d'abord au troisième mois de la nôtre, et par l'invariable terminaison *imber*, qu'ils marquaient la saison des pluies.

Chaque mois se divisait en calendes, nones et ides. On nommait calendes, du verbe grec καλῶ, *j'appelle*, le premier jour de chaque mois, parce que les pontifes étaient dans l'usage de convoquer douze fois par an le peuple et les habitants de la campagne au Capitole, pour leur annoncer dans quel ordre seraient célébrés les féries et les sacrifices. Les nones tombaient le 9 des mois de mars, de mai, de juillet et d'octobre, et le 5 des huit autres mois. Les ides pareillement commençaient le 15 mars, le 15 mai, le 15 juillet, le 15 octobre et le 13 des autres mois. Dans ces trois divisions, les jours se comptaient en sens inverse. Ainsi, par exemple, 1er janvier, calendes; 2, quatre des nones; 3, trois des nones; 4, veille des nones; 5, nones; 6, huit des ides jusqu'au 13 inclusivement; le 14, commençaient les calendes de février par le chiffre XIX, qui allait, toujours en décroissant, jus-

1. Voir notre *Histoire du Midi de la France*, t. 1, p. 106.
2. Avril. — 3 Mai.

qu'au 31, veille des calendes de février; de telle sorte que dans les quatre mois exceptionnels, mars, mai, juillet et octobre, il y avait six jours de nones, huit d'ides et dix-sept de calendes, et que dans les huit autres on comptait invariablement quatre jours de nones, huit d'ides, et dix-neuf, dix-huit ou seize jours calendaires, selon la longueur du mois.

Ces jours eux-mêmes étaient partagés en jours festes, profestes, coupés, fastes, néfastes, et fériés. On entendait par jours festes (festi) ceux consacrés au culte; par jours profestes, ceux où il était permis de vaquer aux affaires publiques et privées; par jours coupés (intercisi), ceux qui, sacrés le matin, redevenaient profestes le soir; et par jours fastes ceux où l'on pouvait plaider et se réunir dans la Curie, ce qui était interdit pendant les jours noirs ou néfastes. Les jours fériés étaient employés à la célébration de certaines fêtes particulières.

La même politique prévoyante et sage qui avait lié les mythes du polythéisme à la constitution, et réglé cette disposition ingénieuse du temps, présida dès l'origine à l'organisation du clergé païen. Tous les ministres de la religion furent classés en deux groupes distingués, dans l'ordre hiérarchique, par la distance qui séparait les dieux supérieurs des dieux inférieurs. Placé au sommet de la société, le premier groupe ou collége se composait des pontifes, des augures, des aruspices, des curions, des féciaux, des quindécemvirs, des septemvirs-épulons, des compagnons de Titius, des frères des champs, et du roi et de la reine des sacrifices.

On dit que les pontifes institués par Numa prirent leur nom du pont Sublicius, qu'ils étaient chargés d'entretenir. Le roi législateur n'en avait établi que quatre, tous de race patricienne; 454 ans après Romulus, on leur adjoignit quatre plébéiens; puis, sous la dictature de Sylla, le nombre total des pontifes fut porté à quinze, huit nobles et sept plébéiens. Les premiers s'appelaient majeurs, comme les dieux qu'ils desservaient, et les autres mineurs. Tous obéissaient au souverain pontife, chef suprême de la religion et du culte, qui s'asseyait sur la chaise curule et portait la trabée consulaire, rayée de pourpre et de blanc. Jusqu'au milieu du septième siècle, les pontifes le nommaient eux-mêmes, mais en 649, la loi Domitia les dépouilla de ce privilége pour le donner aux tribuns, et ce fut dès lors l'une

des élections les plus ardemment disputées. Les empereurs, comprenant l'importance de l'autorité dont le souverain pontife était revêtu, s'en emparèrent dans la suite.

Après le collége des pontifes venait celui des augures, formé aussi de quinze membres, et présidé par un chef appelé maître (magister augurum). Cette dignité était entourée d'un respect d'autant plus profond, d'une considération d'autant plus grande, que les Romains, essentiellement superstitieux, et séduits, comme tout peuple enfant, par le merveilleux, n'entreprenaient jamais rien sans avoir consulté les augures. Dans toute occasion importante, c'était leur avis qu'on attendait d'abord. Qu'il s'agît de paix ou de guerre : « Qu'en pensent les dieux ? » voilà ce qu'on accourait demander à l'augure. Drapé dans sa robe écarlate, celui-ci partageait alors avec le bâton recourbé (lituus) la partie du ciel vers laquelle il se trouvait tourné : observant ensuite avec soin les moindres accidents survenus dans cet espace imaginaire, un nuage, le vol d'un oiseau, des éclairs, il disait si le présage était favorable ou funeste. On prenait toujours ces auspices pour l'élection des magistrats; et comme il y en avait de deux sortes, les grands précédaient les comices, assemblés pour la nomination des magistrats suprêmes, et les petits les votes ordinaires.

Les poulets sacrés étaient encore dans le département des augures. Quand on voulait chercher dans leurs cages les secrets de la destinée, un aide du collége augural, nommé *Pullarius*, apportait la volière devant le temple et jetait du grain aux poulets. S'ils le mangeaient avec avidité, le signe était bon; s'ils restaient indifférents ou qu'ils prissent la fuite, tous les malheurs menaçaient Rome. La science de l'augure, du reste, planant largement dans le champ de l'inconnu, trouvait dans tout matière à présage et éléments d'interprétation.

Celle des aruspices, au contraire, se renfermait dans un seul objet, l'examen de la chair des victimes. Les aruspices avaient pour unique mission d'assister aux sacrifices, d'observer les mouvements de la victime, d'étudier ses dernières palpitations, de fouiller ses entrailles, et de déclarer, à l'inspection du foie ou du cœur, si le sort semblait propice ou fatal à celui qui sacrifiait. Leur établissement à Rome datait des premiers temps : ils venaient, comme les Curions, de ce vieux sol étrusque, berceau des rites religieux de l'Italie entière [1].

1. Boulanger, *Antiquité dévoilée*. — Frédéric Creuzer, *Religions de l'antiquité*.

Ceux qui bâtirent la ville carrée du Palatin divisèrent les colons fondateurs en trois tribus, et chaque tribu en dix curies. Ces groupes de populations, que sept siècles n'avaient pu dissoudre, et qui ne disparurent, fondus dans les quatorze régions, que sous Auguste, fractionnaient, comme les cases blanches et noires d'un damier, le territoire proprement dit de la ville en trente circonscriptions ayant chacune son dieu particulier, son temple et son prêtre, ou *curion*. Ces curions offraient, à des époques déterminées par le rituel du grand pontife, des sacrifices à la divinité curiale, auxquels ne pouvaient se dispenser d'assister les habitants de la circonscription. La fête religieuse se terminait par un festin dont les chairs des victimes immolées formaient la base. Un prêtre suprême, qui portait le titre de grand curion, et qui était élu, comme ses inférieurs, dans les comices, dirigeait ce collége sacerdotal, aussi ancien mais bien moins important, dans la République surtout, que le collége des féciaux.

Celui-ci, composé de vingt membres et du père Patrat, leur supérieur, s'occupait exclusivement d'imprimer à la guerre un caractère religieux, et de consacrer l'affermissement de la paix par des cérémonies pieuses. Ainsi que nous l'avons vu au premier chapitre, à propos du traité de Tullus Hostilius avec Albe, les féciaux jouaient un rôle actif dans la constitution, et qui ne manquait pas d'une sorte de grandeur sauvage et poétique, lorsque, le bras nu et sanglant et les cheveux ceints de verveine, ils allaient lancer un javelot sur le territoire ennemi, et disaient, de retour à Rome : « La guerre est déclarée ! » Mais cette guerre, on ne la commençait jamais sans consulter les quindécemvirs. L'un des Tarquins, on ne sait lequel, vit un jour, disent les légendes, entrer dans son palais une vieille femme qui fléchissait sous le poids de neuf livres. Elle les offrit au roi, mais en demanda une somme si forte, que Tarquin refusa. La vieille alors en brûla trois en silence, et redemanda la même somme pour les six autres. Sur un nouveau refus, elle en livra encore trois aux flammes, et répéta impassiblement son offre. Surpris cette fois, et craignant vaguement de désobéir aux dieux, Tarquin acheta les livres qui restaient, et les confia respectueusement à la garde de deux patriciens appelés duumvirs sibyllins, car cette vieille n'était autre que la sibylle de Cumes.

Ces deux pontifes et leurs successeurs gardèrent au Capitole, jusqu'au quatrième siècle de Rome, les livres mystérieux. Leur sacer-

doce, antérieur à la République, s'était d'autant plus élevé aux yeux du peuple, qu'il croyait fermement que le salut de la patrie était attaché aux oracles sibyllins. Scellés dans un coffre de pierre, ils ne s'ouvraient que par un décret du sénat, quand l'agitation populaire troublait la ville, qu'elle était désolée par la famine et la peste, ou que la République, abattue par un grand désastre, cherchait un appui dans les cieux. La dignité duumvirale conférée pour la vie exemptait ceux qui en étaient revêtus de l'obligation de porter les armes et de tous les devoirs civiques. L'an 386 de l'ère romulienne, les tribuns, poursuivant avec ardeur leur plan d'égalité, ouvrirent une brèche nouvelle dans la citadelle de priviléges où se retranchait l'aristocratie, en obtenant que les gardiens des livres sibyllins seraient portés au nombre de dix, et qu'on choisirait les cinq derniers dans l'ordre plébéien. Cette adjonction les fit appeler décemvirs, nom qu'ils perdirent deux cent quatre-vingt-cinq ans plus tard pour prendre celui de quindécemvirs, lorsque Sylla eut augmenté le collége de cinq nouveaux membres. Depuis, bien que César et Auguste surtout eussent grossi à tel point ce chiffre, qu'on vit quelquefois au Capitole jusqu'à soixante gardiens sacrés, ils ne cessèrent pas de s'appeler quindécemvirs.

Les septemvirs-épulons avaient été créés de la même manière par gradation. 297 ans avant le Christ il se manifesta un tel redoublement de piété païenne, que, les pontifes ne pouvant plus suffire aux sacrifices, on élut trois prêtres spéciaux pour leur venir en aide lors de la célébration des jeux saints et pour ordonner les festins offerts aux dieux. Sur les instances des pontifes, qui trouvèrent bientôt ce nombre insuffisant, on joignit quatre patriciens aux premiers élus, et l'on accorda comme distinction honorifique au collége septemviral, devenu bien plus considérable dans la suite, le droit de porter, comme les pontifes, la robe bordée de pourpre.

Tous les membres de ce collége, à l'exception des féciaux, des augures et des aruspices, obligés de suivre les aigles dans les camps et sur mer, exerçaient leurs fonctions sacerdotales dans l'enceinte de Rome : seuls, les vingt-cinq prêtres de Titius ou Tatius, ce chef sabin qui partagea le commandement avec le fils de Sylvia, et les douze frères arvales, desservaient la campagne. Les premiers y conservaient intactes les traditions du vieux culte sabin ; et telle était la vénération qui entourait la déesse des blés, que lorsqu'on voyait

sortir les frères des champs le jour de la fête de Bacchus, Rome entière s'inclinait devant leurs couronnes d'épis et leurs bandelettes blanches [1].

Quant au roi et à la reine des sacrifices, ils représentaient, par une singulière fiction légale, la monarchie proscrite. Dans les premiers temps de Rome, c'étaient les rois qui présidaient à tous les sacrifices publics; après leur expulsion, l'esprit romain, esclave jusqu'au ridicule des formes traditionnelles et de la légalité, s'alarma sérieusement. On craignit que l'absence du monarque ne viciât l'acte religieux, et l'on s'empressa, pour y suppléer, de créer une fonction appelée royauté des sacrifices. Mais, afin de dépouiller ce nom de roi des terreurs qu'il inspirait encore à Rome, on enferma inflexiblement celui qui le portait dans le cercle religieux. Le roi des sacrifices ne pouvait se mêler d'aucune affaire ni arriver à aucune autre dignité. Soumis en tout au souverain pontife, il n'avait pas même le droit de convoquer le peuple. Sa femme avait le titre de reine des sacrifices, parce qu'elle présidait à ceux des matrones romaines.

Non moins honoré, bien que venant en seconde ligne, le deuxième groupe du clergé païen était formé par les flamines, les saliens, les luperques, les potitii, les galles et les vestales. Les flamines, ainsi appelés, selon Vossius, de leur bonnet couleur de flamme, étaient divisés en deux ordres : ceux du premier, appartenant aux vieilles familles patriciennes, n'étaient que trois : le flamine Dial ou de Jupiter, le flamine Martial ou de Mars et le flamine Quirinal ou de Quirinus; ceux de l'ordre inférieur, au nombre de douze et pris dans le peuple, portaient les noms des divinités particulières dont ils desservaient les autels. Il y avait ainsi le flamine Floréal ou de Flore, le flamine Vulcanal ou de Vulcain, le flamine Carmental ou de Carmenta, comme il y eut plus tard les flamines Augustaux, créés pour rendre les honneurs divins à la mémoire d'Auguste.

Mais celui qui primait les prêtres des deux classes était le flamine Dial. On le reconnaissait à son bonnet fait avec la peau d'une victime blanche immolée à Jupiter, à sa robe sénatoriale et à son anneau d'or orné d'un amulette. Il exerçait une influence décisive dans l'ordre religieux, influence qui s'augmentait encore de l'isolement mysté-

1. Cajetano Marinio (Degli atti e monumenti de' fratelli Arvali).

rieux dans lequel le code sacerdotal le forçait de vivre. Il lui était défendu de monter à cheval, de voir les légions en armes, d'aspirer aux magistratures, de prêter serment. Le flamine Dial ne pouvait avoir ni du feu dans sa maison, excepté pour les sacrifices, ni un seul nœud dans ses vêtements. Il devait laisser croître ses cheveux, et non-seulement s'abstenir de chair crue, de viande de chèvre et de fèves, mais éviter même de prononcer le nom de ces aliments prohibés, ainsi que celui du lierre, plante stérile. Il eût commis un sacrilége en se pliant pour passer sous une vigne, en découchant trois nuits de suite, en ne cachant pas les rognures de ses ongles au pied d'un arbre portant fruit, en mangeant du pain fermenté, en se déshabillant en plein air, en s'approchant d'un bûcher ou d'un puits, et en peignant ses cheveux le jour où les vestales jetaient les hommes de joncs dans le Tibre [1].

Comme opposition à cette discipline mystique pleine de ténèbres et de rigorisme, la plus grande liberté et une allégresse continuelle prescrite par la religion régnaient dans le collége des Saliens. Quand Numa les institua, la peste ravageait la ville. Il s'agissait de relever le moral d'une population terrifiée par la violence du fléau. Le roi lui montra un bouclier de métal qu'il dit être tombé des cieux, et, faisant parler la nymphe Égérie, présenta cette arme comme le palladium de Rome. On en forgea par son ordre onze exactement semblables, qui furent confiés avec le modèle à douze jeunes patriciens, surnommés un peu plus tard Palatins, parce que le temple de Mars, où ils se réunissaient, était situé sur ce mont, pour les distinguer des Saliens de la Colline, établis par Tullus Hostilius. Vêtus de tuniques de différentes couleurs et d'une toge de pourpre sur laquelle brillait du côté du cœur un plastron d'acier, les saliens, agitant leurs bonnets de forme conique et suivant leur maître ou *Præsul*, chantaient des hymnes guerriers et dansaient par les rues et dans les cérémonies solennelles au bruit d'une verge de fer dont chacun d'eux frappait en cadence son bouclier.

Ces joies bruyantes, commandées par le rituel, animaient aussi les luperques. Prêtres particuliers de Pan, que les peuplades primitives du Latium adoraient comme le destructeur des loups, les luperques durent avoir longtemps pour tâche d'exterminer ces ani-

1. Aulu-Gellii, *Noctium atticarum*, lib. x.

maux, la terreur des bercails. La nécessité les avait créés, la reconnaissance les conserva, et, bien des siècles après Évandre, lorsque les loups de l'Aventin et de Tibur ne hurlaient plus que dans les beaux vers de Virgile, les luperques, classés dans trois sections hiérarchiques, celle des Fabiens, celle des Quintiliens et celle des Juliens, couraient, le 3 des ides de février, dans les rues de Rome avec leurs peaux de chèvre et leurs lanières, à la grande édification du peuple et des matrones.

Pendant plus de quatre siècles, deux familles patriciennes, la gens Potizia et la gens Pinaria, avaient joui du privilége de fournir les prêtres d'Hercule. La première s'étant éteinte l'an de Rome 441, l'autre recueillit seule cet héritage sacré, bien que, pour continuer la tradition, les prêtres du fils d'Alcmène s'appelassent toujours Potizii et Pinarii. Ceux de Cybèle, qui n'étaient plus des hommes quand ils se consacraient au culte de la mère des dieux, portaient le nom étranger de Galles, en mémoire du fleuve phrygien Gallus, au bord duquel, pour chasser Annibal d'Italie, Rome était allée chercher la déesse.

Des galles aux vestales il y avait loin dans l'opinion publique. Réputés pour ainsi dire infâmes à cause de leur célibat forcé et de leurs habitudes de débauche, les prêtres de Cybèle étaient au bas de l'échelle sacerdotale du second ordre, tandis que les prêtresses de Vesta en occupaient le sommet. L'institution des vestales remontait très-haut. Si l'histoire pouvait prendre son point d'appui sur les légendes, là où les éléments de certitude manquent, il est évident qu'elle placerait l'établissement des vestales avant la fondation de Rome, puisque, selon la tradition, le chef fondateur eut pour mère une prêtresse de Vesta. Sans attribuer à ces échos si vagues du passé plus de valeur qu'ils n'en méritent, on peut affirmer néanmoins que le culte seul de ces vierges, très-vieille réminiscence de l'Orient, atteste leur antiquité. Dans l'origine, elles étaient quatre, représentant probablement les quatre saisons. Tarquin l'Ancien porta ce nombre à six, sans motif connu, mais en respectant sur tous les autres points le règlement religieux de Numa. Ce formulaire, plein de prescriptions minutieuses, nous a été fidèlement transmis par Labéo[1].

1. Aulu-Gellii, *Noctium atticarum*, lib. I.

Nulle vierge romaine ne pouvait entrer dans le collége des vestales avant six ni après dix ans. Il fallait qu'elle fût *patrime* et *matrime*, c'est-à-dire qu'elle n'eût perdu ni son père ni sa mère; qu'elle eût la parole libre, l'ouïe saine, le corps sans défauts, et qu'elle sortît d'une race exempte des souillures de l'esclavage ou du commerce, profession dégradante aux yeux de ce peuple soldat. Quand elle réunissait toutes ces conditions, qu'elle n'avait pas de sœur vestale et qu'elle n'était fille ni d'un septemvir épulon, ni d'un flamine, ni d'un augure, ni d'un quindécemvir, ni d'un salien, ni d'un pontife, ni d'un joueur d'instruments sacrés, ni d'un citoyen domicilié hors de l'Italie ou père de trois enfants, la vierge de six à dix ans était prise par ordre du pontife et conduite dans le temple de Vesta. Là, quand le grand pontife en avait réuni vingt remplissant toutes les exigences du rituel, il tirait au sort celle qui devait être consacrée, et l'arrachait des bras de ses parents [1] en prononçant cette formule sacramentelle : « Amata, je te prends pour être vestale, pour avoir soin des choses saintes et pour veiller sur elles au nom du peuple romain et des Quirites [2]. » Après ces paroles, les pontifes s'emparaient de la novice; on coupait ses cheveux, qui étaient suspendus aux branches du lotos planté devant le temple, et l'infortunée Amata était enchaînée pour trente ans par un inflexible vœu de chasteté aux autels de la déesse, dont le feu figurait l'âme du monde. Les dix premières années de ce rigoureux et long célibat, elle les employait à apprendre les devoirs de son ministère; les dix suivantes, à les pratiquer, et les dix dernières, à les enseigner à son tour. Ces devoirs consistaient dans des vœux, des prières, des sacrifices pour le salut et la prospérité de la République, dans la garde du Palladium, statuette symbolique de Vesta, sans pieds et sans mains, et surtout dans l'entretien du feu sacré.

Conservé avec le plus grand soin dans des vases de terre, ce feu devait être éternel : s'il s'éteignait par la négligence des vestales, le fouet punissait les coupables; et comme cet accident, quoique bien naturel, prenait dans les idées superstitieuses des Romains les couleurs les plus sombres, il était mis au rang des calamités publi-

1. En vertu de la loi Papia.

2. Amata (nom de la première vestale), ita te capio pro Populo Romano Quiritibusque. (Fabius Pictor, qui écrivait 223 ans avant notre ère.)

ques. Quand il arrivait, toute affaire cessait aussitôt, et ce n'était qu'après que les lanières vengeresses du fouet pontifical avaient fait jaillir le sang des chastes vierges et que le feu rallumé aux rayons du soleil, à l'aide d'un miroir ardent, brillait de nouveau dans l'atrium de Vesta, que Rome commençait à se rassurer.

Mais s'il suffisait d'un événement de ce genre pour la consterner, qu'on juge de son émotion quand les pontifes venaient lui dire d'une voix glacée d'horreur : « Nous ne répondons plus du salut de l'empire : une vestale a enfreint ses vœux ! » La terreur enveloppait alors la ville comme un linceul funèbre. L'immense population se levait tout entière; implacable dans ses frayeurs et impatiente de vengeance, elle réclamait le châtiment des sacriléges, qui était prompt et sans pitié. Le complice d'abord, le cou serré par une fourche comme le parricide, expirait sous les verges, puis la coupable était enterrée vive dans le caveau du champ Scélérat. Hâtons-nous d'ajouter que ce sacrifice barbare s'accomplissait rarement. Bien qu'un historien ait prétendu qu'attacher le destin de Rome à la chasteté de ses vestales, c'était vouloir suspendre à un fil le colosse de Néron, il y eut peu de coupables. Pendant les onze cents ans de leur existence religieuse, on ne peut citer qu'un petit nombre d'exceptions, et de Numa qui les institua, jusqu'à Théodose qui les abolit, la lectique noire et muette des morts ne déposa que dix-huit victimes dans le lugubre souterrain de la porte Colline.

Elles n'avaient là pour attendre la mort qu'un peu de pain, d'eau, de lait, d'huile et une lampe, qui s'éteignait probablement faute d'air avant que l'esclave public eût achevé d'aplanir la terre qui comblait l'entrée du caveau. Par compensation, autant la punition de leurs erreurs était rigoureuse, autant les priviléges des vestales étaient grands et glorieux. Si quelqu'un eût osé manquer au respect dû aux vestales, il aurait été sur-le-champ puni de mort. La vénération dont on les entourait était telle, que les magistrats, les consuls même, s'écartaient à l'instant sur leur passage et faisaient baisser les faisceaux. Elles ne sortaient que précédées de licteurs, portées dans des litières magnifiques, et si le hasard jetait sur leur chemin un criminel allant au supplice, elles avaient le droit de lui donner sa grâce, en jurant que cette rencontre était un effet du hasard.

Leur serment comme leur témoignage avait le plus grand poids

auprès des juges. Quant à leur équité, les Romains la mettaient si haut, que tous les différends survenus entre patriciens dans les vieilles familles étaient soumis à leur arbitrage. Messagères de paix et de clémence, dans les jours sanglants elles arrêtèrent souvent par leur influence le bras prêt à frapper, et arrachèrent au farouche Sylla lui-même la grâce de César. Leur sanctuaire inviolable et resté pur de toute insulte, quand les légions en délire ne respectaient rien, devenait un asile sacré au pied duquel se brisaient sans murmure les flots de la guerre civile; et tel, dont la tête fut exposée au Forum sur la pique sanglante, trompa l'avidité de ses bourreaux et laissa ces biens qui le proscrivaient à ses enfants, parce qu'il avait eu la précaution de confier son testament aux vestales. Le matérialisme païen, au reste, qui ne concevait de bonheur que dans les jouissances physiques, regardant leur vœu de virginité comme l'un des plus grands sacrifices de la vie, s'efforçait de dédommager la femme de tout ce qu'elle perdait du côté du cœur par les satisfactions de l'orgueil, l'éclat et la liberté de la vie, et les plaisirs du luxe.

Elles habitaient un palais à côté du temple situé dans la région du Forum : bâti sur l'emplacement de l'ancienne maison royale (Regia) de Numa, le roi aux longs cheveux[1], ce palais, nommé Atrium, s'ouvrait tout le jour aux hommes et à toute heure aux femmes. Il leur était permis d'aller souper chez leurs parents et d'assister aux jeux du théâtre et du cirque, où elles occupaient une place d'honneur auprès des magistrats. Le lin de Cahors le plus fin et le plus éclatant de blancheur était tissé pour la tunique des vestales; Tyr n'avait jamais de pourpre d'un incarnat assez vif pour le paludamentum qui flottait sur leurs épaules.

Tels étaient les ministres du sacerdoce païen, qui avaient en outre sous leurs ordres, comme aides et comme servants, les *Camilles*, enfants nobles des deux sexes dont nous avons déjà parlé en décrivant la pompe; les *æditui* ou gardiens des temples, les scribes des pontifes, les adjuteurs des aruspices, les hérauts sacrés, les joueurs de flûte et les clairons des sacrifices, les gardiens des poulets auguraux,

1. Hic locus exiguus, qui sustinet atria Vestæ,
Jam fuit intonsi Regia parva Numæ.
OVIDE, *Fastes*, 6.
Fu questo atrio congiunto al tempio ma fabbrica affatt separata. (Nardini, *Roma antica*, t. II, p. 640.

les popes et les victimaires chargés de parer et d'égorger les victimes, et les licteurs des flamines et des vestales.

On ne pouvait concevoir une organisation plus forte à la fois et plus simple : aussi grands législateurs au point de vue religieux qu'au point de vue politique, les anciens Romains revêtirent ensuite le côté liturgique et théâtral du paganisme des plus fraîches et des plus splendides couleurs. Tout en laissant luire comme une étoile du fond de chacun de ses rites le but que s'étaient proposé les fondateurs de la société romaine en la constituant sur une base religieuse, le culte reflétait dans toutes ses fêtes les rayons si brillants, si poétiques, du vieux symbolisme et de la riante imagination des Hellènes. C'était l'azur du ciel athénien, avec ses nuages de pourpre et les gerbes d'or du soleil levant, réfléchi tantôt dans les eaux jaillissantes de Tibur, tantôt dans le sein large et calme du Tibre. Ce culte retraçait de plus avec tant de fidélité la plupart des faits historiques importants, qu'il forme aujourd'hui comme un vaste miroir dans lequel nous allons contempler pour la dernière fois cette grande et magnifique image de Rome ancienne.

Le mois de janvier, dédié à Janus, et appelé le mois sacré, commençait par des sacrifices à Jupiter, à sa sœur, à Esculape et à Janus. On offrait d'abord à ce dieu symbole de l'éternité, qui, ayant deux visages, voyait fuir l'année écoulée et arriver l'année nouvelle, des figues, des dattes, du miel et le gâteau jannal, composé de farine et de sel. Vêtus de leurs plus belles robes, les citoyens se livraient franchement à la joie, et remerciaient les dieux, qui daignaient prolonger d'une année le bienfait inestimable de la vie. On échangeait des présents, des vœux et des palmes, et l'on se gardait bien surtout de rien dire qui ne fût d'un bon augure pour l'avenir. Puis, au milieu d'un nuage d'encens brûlé sur les autels des Lares, on suivait les nouveaux consuls qui allaient, précédés des faisceaux et en toge de pourpre, prendre possession de leur dignité.

Arrivés devant le temple de Jupiter, ces magistrats s'arrêtaient pour le sacrifice à l'autel, élevé comme toujours à l'extérieur et en plein air, et décoré d'une triple bandelette de laine et de branches de verveine; les popes amenaient alors les grandes victimes, c'est-à-dire deux taureaux blancs du Clitumne aux cornes dorées, qui n'avaient pas subi le joug, et qu'on avait parés de couronnes, de guirlandes de

fleurs, de bandelettes et de housses de pourpre à franges d'or. Dès qu'ils touchaient l'autel, le pontife s'approchait à pas lents, et son héraut, le *kalator*, après avoir sommé les profanes et les impurs de s'éloigner, avertissait les assistants de se recueillir par ces mots sacramentels : *Hoc age*, attention ! — L'auditoire, à dater de ce moment, gardait un profond silence. Cependant le pontife, la tête couverte d'un voile, avait commencé le sacrifice par une prière à Janus, qui enseigna, disait-il, le premier aux hommes à rendre grâce à la Divinité ; on allumait les torches résineuses (tæda), et, après une autre prière à Jupiter et à Junon, le pontife répandait son vin sur l'autel avec la patère d'or et jetait sur les victimes une pâte faite de farine de froment et de sel. Cette cérémonie s'appelait immolation [1].

Le vin de la patère d'or versé de nouveau entre les cornes de la victime, le sacrificateur lui arrachait quelques poils qu'il jetait dans le feu allumé sur l'autel. Aussitôt le victimaire, nu jusqu'à la ceinture, s'avançait tenant la hache haute et demandait au pontife s'il était temps d'agir... Sur la réponse affirmative de celui-ci, la hache ou la massue (malleus) tombait assommant la victime ; les popes l'égorgeaient, et les camilles recevaient dans des patères le sang coulant à gros bouillons, qui devait plus tard purifier l'autel. C'était à ce moment que l'aruspice interrogeait le destin dans le cœur, le foie, le poumon et la rate extraits de ces chairs palpitantes. Après cet examen, on découpait les prémices dans les entrailles et dans les membres, et on les présentait sur des corbeilles au sacrificateur, qui les livrait aux flammes en y ajoutant de l'encens et des aromates. Tant que la fumée des prémices n'ondoyait pas sur l'autel, on pouvait rompre le silence ; mais quand l'odeur des chairs brûlées se répandait au loin et que les flamines chantaient leurs hymnes au son des trompettes sacrées, ouvrir les lèvres eût passé pour une impiété [2].

Le 3 des nones du même mois, on célébrait les Minervales, fêtes en l'honneur de Minerve, qui duraient cinq jours. Les premiers étaient consacrés à la prière et aux vœux qu'on adressait à la déesse ; des jeux scéniques, des sacrifices, des combats de gladiateurs, remplissaient les autres. C'est pendant ces fêtes qu'on donnait le prix fondé

1. Lefèvre de Morsan, *Mœurs et Usages des Romains*, t. II.

2. Pline, l. XXVIII. En faisant les libations le pontife prononçait cette formule : *Macte hoc vino inserio esto*. Que ce vin dont je l'arrose augmente la victime ! (SERVIUS, *Commentaires de l'Enéide*.)

par Domitien en faveur du meilleur ouvrage de science et que les écoliers payaient à leurs maîtres le tribut appelé minerval.

Le 6 des ides, l'encens brûlait encore au pied des statues de Janus, et le lendemain les agonales, luttes où se déployaient un jour l'esprit, un autre jour la force physique, témoignaient du respect de Rome pour ce dieu au double visage. Dans les premiers siècles cette fête avait le caractère simple et rustique des mœurs : du seigle, quelques grains de sel blanc, du laurier pétillant dans les flammes qu'étouffait à moitié la fumée de la résine et de la sabine des champs, et parfois, comme offrande de luxe, une couronne de jonquilles et de primevères, voilà tout ce que les pauvres Quirites déposaient sur l'autel. Mais quand les palais furent d'or et les temples de marbre, on voulut un culte plus fastueux. Le safran et la myrrhe mêlèrent alors leurs suaves parfums, et il fallut que le sang d'un bélier et d'un bouc rougît les autels de Janus et du dieu qui figurait la vigne.

Ce jour-là les prêtres d'Isis immolaient aussi à leur déesse, emblème hiéroglyphique de la nature, une blanche colombe, un coq, et même, par une exception pleine d'ingratitude, la sentinelle vigilante du Capitole. Puis, après un anniversaire historique, celui de la dédicace du temple de Juturne, venaient les Carmentales. Un sénatus-consulte, provoqué par les déclamations chagrines d'un censeur, avait jadis interdit l'usage des chars aux matrones. Pour se venger de leurs époux, la tradition prétend qu'elles résolurent de renoncer au bonheur d'être mères. Le sénat alarmé rapporta l'odieux décret, mais en imposant, selon la légende, aux matrones l'obligation d'offrir tous les ans un sacrifice à Carmenta, déesse tutélaire de l'enfance. La mort d'une victime ne souillait pas cet hommage à la vie, et si un bélier tombait le matin sous la massue du victimaire, c'était en mémoire du changement de nom d'Octave, qui accepta le titre d'Auguste, le jour des Carmentales.

Que la légende fût vraie ou fausse, il est certain que cette fête avait pour but la glorification de la femme. Le flamine carmental chantait des hymnes à sa louange; les trompettes faisaient leurs publications dans les rues et les places en habits de femme, et après le 14, jour déclaré vicieux et funeste par arrêt du sénat, on sacrifiait à Porrima et à Postversa, deux gracieuses allégories que le paganisme montrait levant les voiles de l'avenir, afin d'exalter la prévoyance

de la femme. Le 24 janvier ramenait les Sementines, l'une des solennités les plus saintes de l'empire. Quand le blé commençait à verdir dans la plaine, et que cependant la pluie, les vents ou le givre cloûaient encore le laboureur à son foyer et ses grands bœufs à l'étable, on choisissait ce moment pour mettre la jeune moisson sous la protection divine. A tous les fours rustiques cuisaient ce jour-là des gâteaux que les frères des champs offraient à Cérès; à Rome, on se rendait en pompe dans le temple de la Terre, élevé sur les limites de la quatrième région, et là un des grands flamines, après avoir brûlé sur l'autel extérieur les entrailles d'une truie grasse, implorait en ces termes la vieille mère qui nous produit et sa fille qui nous nourrit :

« O Tellus! ô Cérès! vous qui, le voyant disputer les glands aux troupeaux, donnâtes à l'homme la gerbe dorée, vous qui fécondez le grain qu'on jette dans votre sein et qui le protégez de votre chaleur éternelle contre l'aquilon et la glace, épanchez sur nos semailles, pour qu'elles germent et grandissent, l'urne abondante du verseau; écartez les voleurs ailés, fléau du laboureur, et les fourrageuses fourmis qui vont pillant sa glèbe. Que la rouille néfaste surtout ne ronge point l'épi! qu'il ne jaunisse ni trop tard ni trop vite! qu'il ne soit étouffé ni par l'ivraie ni par le chardon, et qu'un froment pur comme l'or paie avec usure sur l'aire les peines de l'agriculteur [1]! »

Le 27 on fêtait Castor et Pollux, et le 29 des courses brillantes, appelées Équiries, attiraient Rome entière au Champ-de-Mars. Il est vrai qu'elle n'y courait, malgré son impatience, que lorsqu'une blanche génisse était tombée sous la lame fécespitale en l'honneur de la Paix, qui présidait au IV des calendes. Ce sacrifice était le dernier du mois et précédait la dernière fête. Établies par le roi Servius, fils d'une esclave, les Compitales cachaient dans leurs rites naïfs une haute moralité : c'était l'apothéose mensuelle de la famille et l'initiation de l'esclave à la liberté. En plaçant la famille et l'esclavage sous l'aile protectrice des mêmes dieux, les Pénates et les Lares, et en confiant le culte de ces dieux souverains du foyer domestique, aux esclaves, le bon roi Servius avait admirablement contre-balancé par la religion l'arbitraire sans bornes du maître, et préparé à dessein peut-être l'émancipation de cette partie du genre humain si durement sacrifiée.

1. Ovide, *Fastes*, lib. I.

Aussi, comprenant bien l'appui qu'il trouvait en sa misère dans ces petites divinités de pierre ou de bois nues et pauvres comme lui, car les plus riches avaient pour tout vêtement une peau de chien, l'esclave adorait avec l'ardeur de la reconnaissance ces Pénates et ces Lares dont il était le prêtre, et, jouissant follement de sa liberté d'un jour, partageait la joie de ses maîtres. Ceux-ci, persuadés que Mania, la mère commune de ces dieux de deux pieds de haut qu'on voyait partout couronnés de romarin et de violette, dans le petit temple (ou *lararium*) des maisons monumentales, dans les armoires de l'atrium, au chevet des lits, au coin des rues, dans les carrefours, avait le pouvoir de détourner la faux de la mort, lui présentaient comme tribut expiatoire, dans l'espoir qu'elle ferait épargner les membres de la famille, des effigies pour les personnes libres et des pelotes de laine pour les esclaves. La tyrannie, qui gâte tout, avait ensanglanté jadis cette cérémonie si simple. Tarquin le Superbe offrait à Mania des têtes d'enfants; mais ce rite barbare fut aboli avec la royauté. Rome républicaine se hâta de substituer des têtes de pavot et d'ail aux têtes humaines, et l'effigie de cire et la pelote furent sous les empereurs les seules victimes des Compitales[1].

Dans la vieille langue du Latium, tout ce qui servait aux expiations portait le nom général de *februa*[2]. Les flocons de laine que le camille tendait au pontife, les branches de pin demandées par les femmes des flamines se nommant *februa*, le mois qui s'ouvrait par des sacrifices expiatoires s'appelait *februarius*, ou febvrier, comme écrivaient nos pères. Il était rare, à ce qu'il paraît, que le mauvais temps n'arrivât point avec les calendes; mais la pluie avait beau tomber à torrents et la neige blanchir le Forum, les pontifes immolaient le bélier d'usage au Capitole, et la population visitait pieusement les bois sacrés. Aux ides, le 13, tandis que l'habitant des campagnes brûlait de l'encens et répandait du vin nouveau sur l'autel de Faune, dont le temple était situé à la pointe de l'île du Tibre, la foule se pressait à côté, dans celui d'Esculape, pour lui rendre un hommage qui semblerait indiquer que les fièvres entraient pour quelque chose dans

1. Cum Ludi per Urbem in compitalibus agitabantur, restituti scilicet à Tarquinio superbo Laribus ac Mæniæ ex responso. Apollinis quo perceptum est ut pro capitibus supplicaretur : idque aliquandia observatione ut pro familiarum sospitate pueri mactarentur Mæniæ Deæ Matri Larum. Tarquinio pulso capitibus allii et papaveris supplicari jussit consul. (Macrobe, *Saturnales*, liv. I.)

2. Februa vicino mense Numa instituit. (Ausone, *Eclogarium*.)

l'étymologie du mois. C'était aussi l'anniversaire de la mort héroïque de ces trois cents Fabius qui, sortis, 476 ans avant le Christ, par la porte Carmentale, d'augure funeste depuis ce temps, périrent tous jusqu'au dernier sur les bords du Crémère en luttant contre les Véïens, ne laissant qu'un enfant pour perpétuer la fière race d'où devait naître le sauveur de Rome[1].

Deux jours après les ides éclatait la folie des Lupercales. Vomie à la fois par toutes les portes des îles, une immense multitude se précipitait en tumulte vers le mont Palatin. Il y avait des milliers de femmes enceintes; il n'y avait ni enfants ni adolescents : ainsi le voulait un sage édit d'Auguste. Arrivée au Lupercal, cette grotte de marbre d'où jaillissait une cascade et qu'ombrageait un bouquet d'arbres, au pied du Palatin, la foule, qui ne venait pas à ce moment pour rendre hommage à la louve de bronze couchée sous les voûtes du temple voisin et allaitant Rémus et Romulus, s'arrêtait devant l'autel de Pan élevé à quelque distance[2]. Là les luperques, prêtres de cette divinité champêtre, sacrifiaient d'abord des chèvres; levant ensuite le couteau sacré ruisselant de sang, les sacrificateurs l'appuyaient sur le front de deux jeunes patriciens; il en résultait un stigmate que d'autres luperques lavaient à l'instant avec de la laine imbibée de lait. Ces premiers rites accomplis, on découpait en lanières les peaux des chèvres immolées; alors les jeunes patriciens, riant aux éclats, se mettaient nus comme les luperques, et tous, le corps brillant d'huile et portant seulement une ceinture velue pour ne pas blesser la pudeur publique, ils couraient aussitôt par la ville, frappant à droite et à gauche de leurs lanières ceux qui se trouvaient sur leur passage, et surtout les femmes enceintes. Persuadées que la lanière lupercale chassait la stérilité et procurait une heureuse délivrance, celles-ci s'offraient avec empressement aux coups et ten-

1. Voici comment M. de Saint-Ange a rendu les derniers vers d'Ovide sur cet épisode :

Un seul jour vit marcher ces héros à la guerre,
Un seul jour enleva ces héros à la terre.
Les Dieux, jaloux de voir refleurir leur grand nom,
Sauvèrent de leur tige un jeune rejeton :
Un enfant, loin encor de l'âge où l'on est homme.... — *Fastes*, liv. II.

2. Ostenditur Lupercal secundum viam quâ itur ad circum, templumque ei proximum in quo est lupa præbens pueris duobus ubera, antiquæ operæ simulacra ærea. (Denys d'Halicarnasse, liv. I.— Tite-Live, liv. X, id. — Servius, *Commentaires de l'Énéide*, liv. VIII, id.)

daient, s'ils passaient trop vite, des mains suppliantes vers les luperques[1].

A ne la considérer que par son côté bizarre, cette cérémonie paraît certainement aussi déraisonnable que le carnaval des modernes. Il n'en est pas ainsi pourtant : l'extravagance apparente des Lupercales cachait une réminiscence historique du plus haut intérêt pour Rome, car elle la reportait aux chaumières qui furent son berceau. L'enceinte carrée du Palatin n'existait pas encore : au penchant de l'une des sept collines couvertes de bois, le prêtre de la horde primitive remerciait Faune d'une expédition fructueuse en égorgeant une chèvre sur la pierre qui lui servait d'autel; les guerriers luttaient nus au soleil pendant que les chairs de la victime tournaient devant les feux du camp sur des broches d'érable. Tout à coup ce cri retentit : « Les Sabins ! les Sabins ! ils emmènent nos troupeaux ! » A ce cri du berger les lutteurs saisirent leurs armes, et, s'élançant tout nus, pour ne pas perdre un seul instant, à la poursuite des voleurs, ils reconquirent leurs troupeaux. Le sacrifice de la chèvre aux Lupercales rappelait celui du Palatin ; le couteau sanglant, le carnage qu'on fit des Sabins ; la laine imbibée de lait avec laquelle on essuyait le front des jeunes patriciens, les troupeaux repris sur les maraudeurs, et les deux jeunes patriciens eux-mêmes, Rémus et Romulus ; car, afin de montrer que la fête était calquée pas à pas sur l'histoire ou la tradition qu'elle consacre, les luperques se nommaient, comme les compagnons de Romulus, *Quintilii*, et comme ceux de Rémus, *Fabii*[2].

Le souvenir du fondateur revivait dans les Quirinales, célébrées le surlendemain. Immortalisé par un anniversaire pieux, le mensonge de Proculus, qui prétendit si à propos, afin d'apaiser les murmures du peuple, avoir vu par un beau clair de lune le fantôme de Romulus sur le chemin d'Albe, voilait devant la postérité, des lauriers de l'apothéose, l'assassinat du marais de la Chèvre. La fête des Fours, solennisée le même jour, liait cet hommage onze fois séculaire aux Fornacales. Avant de passer de l'état sauvage aux premiers rudiments de la civilisation, l'homme, encore aussi rude que l'écorce des forêts natales, broyait le grain avec ses dents comme les animaux ; une femme,

1. Plutarque, *Vie de Romulus*.
2. Ovide, *Fastes*, liv. II.

que la légende appelle *Fornax*, trouva le moyen de faire du pain avec ce froment que les tribus errantes, depuis la création, écrasaient entre deux pierres. Durant des siècles ce bienfait fut présent à l'esprit des peuples : la fête des Fours symbolisait en conséquence à Rome la folie ou plutôt l'ignorance de l'homme aux temps qui suivirent immédiatement le déluge, et le sacrifice offert devant les fours, le souvenir sacré de celle qui les inventa.

Le 21 février, ou pour parler comme l'esclave-moniteur, le 11 des calendes de mars, tandis que l'aïeule, inclinant son front ridé sur un brasier où cuisait une tête d'oiseau enduite de menthe et de poix et traversée d'une aiguille, cachait trois grains d'encens et avalait trois fois trois lentilles, afin d'apaiser Muta ou Larunda, déesse du silence, tous ceux qui se croyaient encore loin du tombeau honoraient la mémoire des morts. Le riche couvrait les pierres funéraires de ses proches de mets, d'offrandes précieuses et d'encens; le pauvre apportait sur la terre où dormaient ses morts des couronnes, un vase cassé, emblème de la fragilité de la vie terrestre, du sel, image de la vie céleste, quelques gouttes de lait et quelques-unes de ces violettes qui brillaient modestes et mélancoliques sur les berceaux et les tombeaux des pauvres frumentaires. Ces commémorations funèbres, appelées Féralies, duraient six jours, pendant lesquels il n'était permis ni de plaider, ni de se marier, ni de sacrifier aux dieux, par respect pour les ombres que la piété des Romains se figurait errantes à la lueur des flambeaux allumés sur toutes les urnes, et se repaissant de mets et d'encens.

Après avoir toutefois payé le tribut de regrets et de larmes qu'on doit aux morts, les Romains célébraient par une fête de famille, désignée sous le nom de Charistie, le bonheur de se voir encore au nombre des vivants, de compter les parents couchés, joyeux et la couronne de fleurs au front, autour de la table festinale, et de se consoler avec l'ami qui reste de l'ami absent pour toujours. L'encens enveloppait alors de ses nuages odorants les dieux du foyer domestique; les prémices des meilleurs mets étaient déposés sur l'autel des Lares, et personne ne se couchait sans avoir fait des libations d'un vin pur et vermeil en l'honneur de la famille et de César, père de la patrie[1].

1. Ovide, *Fastes*, liv. II.

A cette fête intime succédait, le lendemain, une fête publique d'un caractère différent, mais tendant au même but. Il s'agissait cette fois non des sentiments les plus doux de la nature, mais de la condition indispensable au maintien de la société antique, c'est-à-dire de la propriété du sol et de sa délimitation. Ce dieu Terme, borne de pierre ou vieux tronc d'arbre enfoncé dans le champ, et marquant la ligne où commençaient et où finissaient les héritages des familles, représentait en effet la colonne immuable et sainte de toute société humaine, et quand l'humble colon de la campagne de Rome venait, le front ceint d'une couronne de chêne, déposer religieusement au pied de la borne, pendant les Terminales, les charbons de son foyer, les prémices de ses grains et les doux rayons de ses ruches, en divinisant ce premier poteau de la civilisation, il méritait une couronne d'or.

Le Régifuge, anniversaire toujours cher à Rome, car il lui rappelait l'exil des rois, réunissait le lendemain les Quirites au Capitole [1]. Ils battaient tous des mains en voyant fuir le flamine après le sacrifice, comme jadis s'enfuit Tarquin, avec autant de chaleur qu'ils applaudissaient le jour suivant à ces courses du Champ-de-Mars qui annonçaient le mois nouveau. Celui-là était le mois aimé par excellence de la ville, qui se croyait fille du dieu de la guerre. Mars ouvrait autrefois l'année, qui ne fut d'abord que de dix mois. Mille ans après la mort de Numa, les pompes dont on saluait son retour l'attestaient encore. Aux calendes [2], des guirlandes fraîches de laurier remplaçaient celles qui pendaient aux portes des flamines; on décorait les tribunaux de nouveaux festons, et une ceinture de rameaux verdoyants entourait l'autel de Vesta.

Ce tribut payé au printemps d'Italie, car les neiges coulent alors du Soracte, le soleil chasse les brouillards et la campagne reverdit, on trouvait le moyen d'honorer par les Matronales, fête doublement ingénieuse, la fécondité de la femme, dans une allégorie gracieuse à celle du printemps, et son courage en face du péril, dans une allusion au dévouement des Sabines. Les Matronales, qui avaient une double signification, gardaient ainsi, grâce au choix fait par les pontifes de

1. Nec Regifugium pulsis ex urbe tyrannis
Lætum Romanis fas reticere diem. (AUSONE, *Feriis Romanis.*)

2. Martis antiqui primordia protulit anni. (AUSONE, *De Mensibus. Monosticha.*)

ce trait d'héroïsme, le caractère conjugal, puisque chacune de leurs cérémonies était un acte de respect et de reconnaissance des Romains pour les mères de leurs enfants, et le caractère militaire qu'exigeait l'inauguration d'un mois consacré au dieu des combats, puisqu'elles avaient pour origine une bataille. Quand cette bataille finit par l'intervention des Sabines, les farouches guerriers de Tatius, s'apaisant aux pleurs de leurs filles, reçurent, dit-on, sur leurs boucliers les enfants qu'elles leur présentaient. Les Matronales commençaient donc par l'exhibition des Ancilia, boucliers d'airain convexes que les saliens promenaient solennellement dans la ville comme pour lui montrer les berceaux du peuple romain.

Dès que les prêtres de Mars étaient passés, les femmes, couronnées de fleurs, allaient au temple de Junon-Lucine, bâti au pied de l'Esquilin, offrir leurs vœux et leurs couronnes; puis, revenant dans leurs maisons, elles peignaient leurs esclaves, les servaient à table, et se tenaient le reste du jour dans l'exèdre, parées comme les statues des dieux, pour recevoir les présents et les félicitations de leurs parents, de leurs amis et de leurs époux sur le courage et le dévouement déployés autrefois par leurs mères. Ce devoir rempli, les maris se rendaient de leur côté dans le temple de Janus, et n'en sortaient que pour donner un festin magnifique à leurs femmes. Les Vestaliennes, qui avaient pour but principal de consacrer par des libations de vin et d'encens le pontificat d'Auguste, les sacrifices à Vé-Jupiter[1] au bois de l'Asile, les secondes courses de chars le long du Tibre, et ces joyeux festins sur l'herbe, au Champ-de-Mars, en souvenir d'Anna Bovilis, personnification poétique de la campagne qui nourrit le peuple, lors de sa retraite au mont Sacré, séparaient les Matronales des fêtes de Bacchus ou *Liberalia*.

Les Libérales donnaient à Rome un aspect singulier : dès le matin, toutes les rues, toutes les places se couvraient de vieilles femmes couronnées de lierre, qui, assises derrière un foyer pétillant, préparaient les gâteaux recouverts de miel qu'il était d'usage de porter sur l'autel de Bacchus, et les vendaient avec de grands cris aux passants. Il s'en débitait une prodigieuse quantité, car le XVI des calendes d'avril étant le jour de la toge virile, presque tous les parents et les amis des jeunes

1. Jupiter méchant.

gens âgés de dix-sept ans qui allaient la prendre dans les temples achetaient des gâteaux miellés. A ce culte tout rustique succédait la célébration des Quinquatries, plus conforme au génie militaire de Rome. Les grandes Quinquatries de Minerve duraient cinq jours. Rien n'altérait la pureté du premier, qui se passait en vœux et en prières dans le sanctuaire du mont Cœlius; mais le sang des gladiateurs, coulan à torrents dans le cirque et l'amphithéâtre, souillait les quatre autres. Les Quinquatries se terminaient par le Tubilustre, ou purification des clairons.

Deux jours après cette cérémonie lustrale, la ville semblait plongée dans le deuil. Le 25, en revanche, tous les fronts brillaient, la joie souriait sur toutes les lèvres, car l'équinoxe du printemps venait de donner le signal des Hilaries et des Grands Jeux. On s'habillait de blanc; les jeunes gens récemment revêtus de la robe virile l'échangeaient un instant contre des costumes bizarres, et couraient masqués des bains aux basiliques. Pendant ce temps, les matrones dansaient devant la statue de Cybèle, que promenaient en pompe sur la voie Sacrée les prêtres phrygiens, suivis du sénat, de l'empereur, des pontifes et des chevaliers, et le peuple romain, foulant seul, libre et fier, le pavé de ses larges voies, car la loi défendait aux esclaves d'y paraître, par la joie religieuse qu'il montrait aux Hilaries, croyait fermement remercier la Terre du retour du printemps, et honorer le pouvoir suprême de la Divinité en applaudissant au théâtre les comédies des jeux Mégalésiens[1].

Aux calendes d'avril, les fleurs, les roses et les myrtes verts, répandus à pleines corbeilles sur les autels de Vénus et de la Fortune virile, invitaient les jeunes vierges et les dames romaines à se rendre dès le matin aux temples de ces deux divinités, situés l'un au bord du Tibre, et l'autre au Capitole. Là, en expiation de leurs désordres, les courtisanes étaient forcées de déshabiller la statue de Vénus, de lui ôter ses voiles, ses guirlandes, ses colliers d'or, et de la plonger dans un bain, qui leur était prescrit ensuite à elles-mêmes comme lustration expiatoire. Telle était l'inauguration religieuse d'avril, qui aurait pu être appelé le mois de l'allégresse et des amuse-

1. Les jeux séculaires se célébraient tous les cent ans en l'honneur des grands dieux : les livres sybillins avaient attaché à leurs cérémonies le salut et l'empire universel de Rome.

ments. Tout en moralisant, en effet, l'homme de la société antique, le polythéisme lui rendit son passage sur terre le plus doux possible, et à Rome surtout il faisait de la vie un enchaînement de tableaux agréables, de jeux et de plaisirs. Pensant comme les philosophes, qui définissaient le but de l'existence humaine sous les lauriers-roses et l'oranger en fleurs de l'Attique en goûtant le vin de Chio, la caste sacerdotale s'était dit que la religion, pour moraliser et contenir utilement les hommes, devait être un instrument de bonheur. Partant de ce principe, elle entourait ses croyants de distractions et de fêtes, et ne se montrait jamais plus riante, jamais plus prodigue de plaisirs que lorsque le vent qui a passé sur l'arbre en fleurs et les doux rayons du soleil printanier semblent nous en faire un besoin.

C'est ainsi que le mois d'avril tout entier était rempli par des jeux et des allégories historiques[1]. Le bruit des timbales, des clairons et des bassins d'airain des corybantes, portant la statue de Cybèle sur leur tête, se mêlait au bruit sourd des chars qui sillonnaient pendant dix-sept jours la poussière des cirques en l'honneur de la Terre, des Césars, de Cérès, d'Auguste salué empereur. Les Céréales, arrosées du sang d'un taureau et d'une brebis dont on avait doré les cornes; les Fordicides, immolation d'une vache pleine; les Palilies, hommage rustique à Palès, déesse qu'on représentait le front couronné de bluets, le jour natal de Rome; les Vinalies, expression de la joie causée par l'apparition des premiers bourgeons de la vigne, et les Robigales, supplication à la Divinité, pour qu'elle daignât écarter la rouille des blés, frappaient successivement l'imagination et plaisaient à l'esprit avec leurs cendres lustrales, leurs joyeux banquets, leurs renards lâchés au grand Cirque et traînant des torches enflammées, leurs feux sacrés et leurs flamines à robe blanche allant immoler un chien dans les bois, afin qu'en passant sous ce signe astronomique le soleil ne brûlât point l'épi.

Mai, le mois des aïeux[2], s'ouvrait ensuite sous les auspices de la Bonne Déesse. En quoi consistaient ces mystères inventés par une vestale, dont les hommes étaient exclus avec tant de soin?... Personne ne l'a jamais su. Les femmes, dont on met si souvent la discrétion en doute, ont si bien gardé le secret de Claudia, qu'il est

1. Floriferum Aprilem vindicat alma Venus. (Ausone, *De Mensibus.*)
2. Majorum dictus patrum de nomine Maïus. (Ausone, *De Mensibus.*)

resté enseveli dans la tombe de l'antiquité. Par une singularité assez remarquable, ce mois, le plus gai de l'année, à part le délire des Floralies, courses, promenades, danses nocturnes aux flambeaux en costumes de diverses couleurs, et jeux qu'on voulait voir, mais où l'on aurait rougi d'être vu [1], était enveloppé d'un voile emblématique et lugubre. Sept jours avant les ides, les imprécations Lemuriennes venaient effrayer Rome. Pendant trois nuits, quand toutes les portes des temples étaient closes et que les ténèbres couvraient la ville, on voyait se glisser dans l'ombre, comme des spectres, les gens timides qui allaient conjurer par peur les âmes des méchants. Nu-pieds et les mains purifiées avec de l'eau de fontaine, ils avançaient lentement, et se retournaient à chaque pas pour jeter une fève noire, en disant: « Par ce don je me délivre moi et les miens. » Après avoir répété neuf fois ces paroles en frappant à grand bruit sur un bassin de cuivre ou d'airain, ceux qu'épouvantaient les Lémures regagnaient leurs lits, persuadés que ces âmes perverses n'oseraient plus les tourmenter, ou ils couraient oublier leurs frayeurs au Cirque, illuminé en verres de couleur pour la chasse au chevreuil [2].

S'il n'est pas difficile, sous cette terreur des esprits faibles, de reconnaître le dogme de l'immortalité de l'âme, altéré par la superstition, dans la cérémonie qui avait lieu aux ides on retrouve une date précieuse pour l'histoire de l'humanité, car elle consacrait l'une des plus belles victoires de la civilisation sur la barbarie. Le 15 mai, trente mannequins de jonc, appelés les Argiens, étaient déposés sur le pont Sublicius; les vestales les jetaient solennellement dans le Tibre, symbolisant ces temps de sauvagerie primitive où l'étranger qui abordait sur un rivage n'y trouvait pas l'hospitalité, mais la mort. La trompette sonnait ensuite pour la lustration des marchands à la source de la porte Capène, dédiée à Mercure; pour les Agonales, pugilat en l'honneur de Janus, pour les Féries de Vulcain, la Purification des clairons, l'hommage à la Fortune, déesse tutélaire de Rome.

Le mois de la Jeunesse était celui des sacrifices. Depuis les calendes de juin jusqu'à la veille des calendes de juillet, l'encens montait à flots

1. Necnon lascivi floralia læta Theatri
Quæ spectare volunt, qui voluisse negant. (Ausone, *De Feriis.*)

2. Ovide, *Fastes*, liv. v.

vers ce beau ciel, sur le Cœlius, en l'honneur de Carna, protectrice de nos organes; hors de la porte Capène, de l'autel de Mars; dans les carrefours, du pied des statues des Lares; sur le Quirinal, pour Fidius, dieu de la fidélité; au Capitole, dans le temple de Mens, déesse de l'intelligence; vers le Forum, à l'autel de Jupiter Stator, et du cirque de Flaminius, dans ce temple d'Hercule, ami des Muses, fondé par Fulvius Nobilior et restauré par un aïeul d'Auguste. Des rites naïfs, empreints d'un sens profond ou d'une vieille couleur historique, s'entrelaçaient autour de ce mois comme les guirlandes de jasmin et de roses de la rue Neuve autour du col blanc de la matrone. La bouillie de fèves et les pois offerts à Carna sur le Cœlius montraient l'utilité de la vie frugale; la robe blanche brochée d'or dont on parait Minerve dans son temple de l'Aventin proclamait que rien n'est plus pur en ce monde et plus beau que la sagesse, et cet amas de cendre accumulé dans le temple de Vesta, qu'on enlevait le jour des ides pour le porter au Tibre, disait aux vierges, auxquelles il était défendu de prendre la ceinture de laine avant que le temple fût balayé, que leur cœur, en marchant à l'autel de l'hymen, devait être purifié et vide comme le temple de Vesta.

Le culte du passé inspirait la fête de Jupiter-Pistor (boulanger), dont on couronnait, le 5 des ides, l'autel d'airain, en mémoire de ces pains jetés du haut du Capitole, qui firent croire aux Gaulois que l'abondance régnait parmi les réfugiés romains, et les disposèrent à traiter. Il inspirait la course pieuse de ces vieilles femmes du peuple qui traversaient le Vélabre pieds nus, ne s'arrêtant que pour adresser une prière à Vesta, devant l'autel de Curtius, en souvenir du temps où les joncs, les roseaux et le Tibre couvraient cette plaine, où la voie Triomphale du grand Cirque n'était qu'un marais. Il inspirait encore les petites Quinquatries, pendant lesquelles les joueurs de flûte couraient la ville en masque et en habits de femme pour rappeler qu'un édile ayant autrefois fixé leur nombre à dix dans les convois, ils s'étaient tous retirés à Tibur jusqu'au moment où Plautius trouva le moyen d'éluder la loi en cachant leurs traits sous un masque et leur taille sous une robe. Jusque dans les nacelles parées de guirlandes de fleurs et pleines de jeunes gens et d'esclaves qui, le 24, faisaient retentir les rives du Tibre et les échos du Champ-de-Mars de cris joyeux et de chansons en ramant vers le temple de la Fortune virile, on le retrouvait ce culte

sacré des aïeux. C'était le roi Servius, l'ami du peuple et le fils d'une esclave, que l'esclave et le peuple honoraient ce jour-là. La religion mêlait ensuite un bon sentiment à ces réminiscences de l'histoire par le conseil indirect qu'elle donnait à l'homme de traiter avec douceur les compagnons de ses travaux en les associant à ses pompes rustiques. Ainsi, après les jeux bruyants des pêcheurs sur le Tibre et au Champ-de-Mars, les meuniers laissaient à leur tour reposer la meule, et passaient gaiement la journée à Rome avec leurs ânes couronnés de guirlandes et portant un collier de pains et de roses[1].

Il eût été aussi sacrilége de troubler le repos de ces animaux qu'au mois de Quintilis, appelé depuis Julius, à cause de Jules César[2], lorsque les calendes étaient passées amenant la fin et le renouvellement des baux des maisons, qu'on avait célébré le Poplifuge, ou retraite du peuple sur l'Aventin, et les jeux Apollinaires au Cirque, d'empêcher les esclaves femelles de fêter les nones Caprotines. Il y avait deux traditions sur l'origine de cette fête. « Le jour où Romulus disparut, dit Plutarque, se nomme la fuite du peuple ou autrement nones Caprotines, parce que l'on va hors la ville sacrifier au lieu qui s'appelle le Marais de la Chèvre. Or, les Romains appellent une chèvre *capra*, et, en y allant, ils ont coutume de répéter à grands cris plusieurs noms romains, comme Marcus, Cneius, Caius, en mémoire de ce qui eut lieu ce jour-là. D'autres présentent au contraire cette fête comme une parodie de l'enlèvement des Sabines. Pressés par leurs alliés qui réclamaient à leur tour des femmes, les Romains livrèrent, dit-on, des esclaves parées des habits de leurs filles. Celles-ci, mettant une lampe la nuit sur un figuier sauvage, avertirent leurs maîtres du sommeil des Sabins, qui furent surpris et battus. Pour rappeler cet épisode, on fêtait les esclaves femelles sous des huttes couvertes de branches de figuier sauvage (*capri ficus*), et les matrones les servaient à table.

L'anniversaire de la naissance de César, qui tombait le IV des ides, les Mercuriales ou fêtes simples de Mercure, le festin des pontifes, les jeux solennels de Castor et Pollux, ceux du cirque Maxime, ceux de Neptune, pendant lesquels les chevaux et les mulets couronnés de fleurs se reposaient comme leurs maîtres, et les Lucaries, célébrées

1. Ovide, *Fastes*, liv. VI.
2. Nomine Cæsarea Quintilem Julius auget. (AUSONE, *De Mensibus*.)

dans le bois sacré (Lucus), qu'on trouvait entre la voie Salaria et le Tibre, pour faire souvenir les Romains que leurs pères, battus par les Gaulois, s'étaient ralliés autrefois sous ces chênes, se célébraient entre les nones Caprotines et les Ambarvales. Le 23 juillet, les frères des champs, prenant leur plus belle mitre blanche et leurs couronnes d'épis, sortaient au point du jour de Rome. A la tête des laboureurs qui attendaient leur passage le long des chemins et grossissaient à chaque instant le cortége, ils allaient, en récitant l'hymne à Cérès, jusqu'au sixième milliaire, situé au point le plus rapproché de la voie Nomentane et de la voie Valéria. Là était un champ formant, selon la tradition, dans les premiers temps, les limites du territoire romain. Les frères arvales s'y arrêtaient, et faisaient trois fois le tour de la moisson en chantant cette invocation à Cérès que les *villici* ou colons, portant des couronnes de chêne, et leurs enfants, le front ceint de couronnes d'olivier, répétaient en chœur à chaque couplet :

Cérès, mère de tous les êtres,
Divinité aux mille noms divers,
Auguste, nourrice de la jeunesse,
Toi qui donnes le bonheur et l'or,
Toi qui fais croître les épis,
Qui prodigues tous les biens,
Qui te plais à la paix et aux rudes travaux des champs ;
Toi qui répands les semences,
Qui entasses la gerbe sur l'aire,
Qui bénis les moissons,
Qui leur donnes la couleur de l'or :
Aimable et douce divinité,
Toi qui nourris tous les mortels,
Qui, la première, as fait plier sous le joug le bœuf robuste,
et donné à l'homme le plus doux des aliments,
Toi qui souris à la végétation,
Qui portes des flambeaux dans tes mains pures,
Qui aimes la faucille moissonneuse,
Qui dors sous terre et réjouis tout l'univers en t'éveillant :
Mère féconde, vierge sainte,
Qui te produis sous mille formes et te pares de mille fleurs.

Viens, ô bienheureuse déesse, viens chargée des trésors de la moisson,
Et amène avec toi la paix, l'abondance, le bon ordre, la richesse et la santé, reine de tous les biens [1].

Lorsque le chœur rural avait répété ce dernier verset, les frères des champs immolaient un porc, animal nuisible aux récoltes; les colons entouraient le cou de leurs bœufs, qui ne sortaient pas de l'étable de toute la journée, de guirlandes tressées avec les fleurs bleues et rouges des blés; on répandait sur des autels de gazon une coupe pleine de miel et de lait, et la lustration des blés se terminait par les Ambarbiales, promenade sacrée autour des murs [2].

La double aptitude, si caractéristique, de Rome palatine, qui avait une main sur la lance et l'autre à la charrue, se révélait avec éclat dans les fêtes de sextilis, mois dont le nom fut remplacé depuis par celui d'Auguste, qu'il porte encore [3]. Ainsi, aux calendes on sacrifiait à Mars et à l'Espérance guerrière; le 3 des ides, à Hercule, dans le cirque Flaminius; trois jours avant la fin du mois, à la Victoire; puis se déroulaient gracieusement, comme les perles d'un collier antique, les Limnapésies, réjouissances faites en l'honneur de Diane par les pêcheurs d'étangs, qui dansaient le front ceint de joncs; les Portumnales, fêtes des ports du Tibre; les Consuales, jeux commémoratifs de l'enlèvement des Sabines; les secondes Vinalies, où le flamine commençait les vendanges après avoir offert une brebis à Jupiter; les Vulcanales, hommage grave au dieu du feu, auquel on immolait un veau roux; les Opiconsives, supplication à la blonde Cérès au moment des semailles, et la fête du Soleil de Rome, qui éclairait tous ces jeux et ces allégories religieuses de ses magnifiques rayons.

Les solennités de septembre reflétaient au contraire les teintes jaunissantes de l'automne [4]. On fêtait la douce influence des rosées, les vendanges et le départ des hirondelles. Une brebis noire immolée à l'Érèbe, et la cérémonie historique du Capitole, où le préteur feignait

1. Poëmes orphiques antérieurs à Homère; celui-ci est extrait de l'ouvrage de Frédéric Creuzer (*Religions de l'Antiquité*), traduit et refondu par M. Guigniaut.
2. Festus. Virgile, *Eglog.* III. — Beyerlé (*Curiosités de Rome ancienne et moderne*).
3. Août, que nos pères écrivaient *Agost*, d'Augusti.
Augustus nomen Cæsarum sequitur. (Ausone, *De Mensibus.*)
4. Autumnum Pomona tuum september opimat. (Ausone, *De Mensibus.*)

d'enfoncer un clou sacré, rappelaient la peste effroyable qu'on crut avoir arrêtée jadis par ce moyen. Enfin les Méditrinales fermaient ce mois, que les poëtes avaient personnifié sous les traits d'un homme à demi nu, ayant à ses pieds deux cuves, et s'amusant à faire sauter un lézard attaché par le pied. Inventées pour honorer Méditrina, symbole de la médecine, les Méditrinales étaient en outre la glorification du vin nouveau. Quand il avait coulé à flots vermeils dans les dolia, le prêtre de Mars en remplissait sa coupe, présentait les prémices à la déesse, et la vidait après sa libation, en disant : « Je bois du vin vieux et nouveau, et remédie à la maladie vieille et nouvelle. » *Vetus novum vinum bibo, veteri novo morbo medicor*[1].

Ramenant toujours les esprits, par la reconnaissance, vers cette essence divine, vers cette force de production de la terre, si grande, si inépuisable et si mystérieuse, qu'ils appelaient Cérès, aux calendes du mois suivant, les pontifes montraient les ornements de la déesse : on couvrait ensuite les puits et les fontaines de guirlandes. Ces fleurs donnaient le signal des jeux de Jupiter Libérateur et du sacrifice du Champ-de-Mars. Aux ides, l'un des chevaux vainqueurs en septembre, dans les jeux romains, qui duraient huit jours, ou dans ceux du grand cirque, était égorgé au milieu du Champ, sur l'autel du dieu de la guerre. Quatre jours plus tard, chevaliers, centurions et soldats foulaient ce gazon teint de sang en allant faire l'Armilustre, ou purification des armes sur l'Aventin. L'Armilustre consistait dans une danse en rond, exécutée au son des trompettes, pendant le sacrifice autour de la tombe de Tatius, par les soldats armés de leurs boucliers[2].

Ce souvenir lointain du second chef militaire de Rome était suivi des jeux de la Victoire, des féries de Vertumne, dieu des jardins, et des courses de chars au bruit desquelles arrivait le mois que les peintres représentaient la tête chauve, habillé de toile de lin comme les prêtres d'Isis, et appuyé contre un autel. On ne pouvait dire avec plus de vérité et de poésie, que novembre était le mois des grandes cérémonies religieuses. Les pontifes donnaient des banquets sacrés en l'honneur de Jupiter et de Cybèle ; on célébrait pompeusement les Brumales, ou fêtes d'hiver, et les septemvirs-épulons dressaient les lits des dieux majeurs pour les Lectisternies.

1. Varron, L. v.

2. Armi lustrium festum erat apud Romanos quo tes divinas armati faciebant ac dum sacrificarent tubris canebant (Paul Diacre, dans *l'Epitome de Festus.*)

Pour conserver la mémoire de la peste de l'an 356, les statues des dieux à l'intervention desquels on attribua la disparition du fléau étaient descendues, aux ides de novembre, de leurs niches dorées, et couchées dans les temples devant des tables festinales. Les statues des déesses y étaient placées également, mais assises. Tout dans cet usage antique, emprunté, comme l'a prouvé le savant Casaubon, à la Grèce[1], respirait d'ailleurs la simplicité religieuse de la première époque. Étendues sur des lectisternes de marbre, où une brassée de verveine leur relevait la tête, les statues n'avaient devant elles, sur la vieille table de bois, que des gâteaux, du pain d'orge, des olives, des raisins et des fruits servis dans des vases de terre. Les libations de vin infusé de plantes amères s'y faisaient avec une coupe de bois, et malgré la pauvreté du festin, Rome païenne tout entière passait, pieuse et recueillie, devant ces emblèmes, une couronne sur la tête, un laurier à la main, jonchant les pulvinaria de guirlandes, et balayant, comme Athènes, avec ses longs cheveux, la poussière des temples[2].

On allait ensuite assister au sacrifice expiatoire fait sur cet horrible tombeau du forum du Bœuf, où, dans le grand trouble du désastre de Cannes, la politique du Sénat, pour relever le moral du peuple, avait enterré et muré vivants, avec un Grec et une Grecque, un Gaulois et une Gauloise. Ce devoir accompli (et la caste sacerdotale, qui gardait seule, comme le feu mystique de Vesta, les hautes traditions de l'humanité, l'avait rendu saint), l'encens qui fumait sur l'autel de la Fortune féminine et de Minerve, et le vin dont ruisselait celui de Faune, annonçaient la fin de l'année. Sur les trente et un jours du mois de décembre, seize étaient consacrés aux solennités religieuses. C'étaient les Ambroisianes, fêtes de Bacchus; les Agonales, les Brumales, les Equiries, les Consuales, les féries de Jupiter, les Angeronales, dédiées à la déesse du Silence, Angeronne; les Compitales, les Larentales, fêtes en mémoire d'Acca Larentia, nourrice de Romulus; les Juvénales, jeux de la Jeunesse, institués par Néron, et enfin les Saturnales.

Quand ces brouillards, tant maudits par Horace, noyaient la ville dans leur vapeur grisâtre, à l'aube du dix-septième jour de décembre,

1. Spon (*Voyage en Grèce*) vit encore à Athènes le lectisterne d'Isis et de Sérapis.
2. Tite-Live, ch. XIII. — Valère Maxime, id. — Arnobe, id.

une immense clameur éclatait sur les sept collines : « *Io Saturnalia! io Saturnalia!* » Ces cris, poussés par des milliers de voix, réveillaient Rome. Aussitôt chacun, passant à la hâte la robe courte de la table (synthésis), s'élançait de sa couche. En un clin d'œil toute la population était sur pied; dès la première heure, places, basiliques et rues étaient inondées par les flots de cette mer vivante. La plus complète égalité régnait dans la foule : plus de robes brodées de pourpre, de laticlaves, de croissants d'argent au cothurne! On eût dit que la Liberté, sortie tout à coup des brumes du Tibre, avait ramené Rome à l'âge d'or, et réalisé dans la nuit le plus beau rêve de l'humanité. Par malheur, ce n'était qu'un jeu, un répit de sept jours dans l'année si dure de l'esclave! Mais pendant les sept jours il portait le bonnet de l'affranchissement, et jouissait jusqu'à la licence de cette ombre d'égalité [1].

L'ordre social était momentanément renversé : les esclaves prenaient la place des maîtres, ils se paraient de leurs toges, se faisaient servir par eux, et ne leur épargnaient pas la vérité. Qu'on se figure ces malheureux ministres des festins, qui se tenaient durant toute l'année debout et muets aux pieds du maître, voluptueusement couchés, à leur tour, sur les lits incrustés d'argent du triclinium! Quelle amère vengeance ils auraient pu exercer, s'ils avaient eu l'esprit satirique de Plaute leur frère! Mais, arrêtés court par la chaîne dans leur développement intellectuel, les esclaves étaient ou des natures brutes ou de grands enfants. Aussi, tandis que les uns ne songeaient qu'à imiter la gloutonnerie patricienne et à se gorger de vin, les autres, en riant aux éclats, profitaient des pouvoirs de leur royauté festinale pour ordonner à leurs maîtres, à leurs compagnons et aux curieux, de se dire des injures, de se plonger la tête dans un vase d'eau froide, ou de se barbouiller la figure de suie [2]. A peine si, au milieu de cette multitude servile, accablée par l'ivresse, couchée à table ou jouant avec des noix, on voyait quelques esclaves sérieux, qui, par un vague pressen-

1. Jupiter, dit Saturne, n'a de relâche que pendant ma fête, où je reprends le sceptre du monde une semaine, pour rappeler aux hommes la douceur de mon règne. Dans ce temps heureux le blé germait sans culture, il coulait des fleuves de lait et des sources de miel et de vin. Tout était commun. Il n'y avait ni pauvre ni riche. On ne trompait, on ne trahissait personne; enfin c'était le siècle d'or. C'est pourquoi, tant que durent les Saturnales, qui en sont l'image, il n'y a ni maître ni esclave, et l'on ne fait que rire et danser. (Lucien, *les Saturnales*, dialog. Saturne et son ministre.)

2. Lucien, *les Saturnales*.

timent de l'avenir, jouaient aux tribunaux, au sénat et aux comices.

Le premier jour des Saturnales, avant le coucher du soleil, chacun s'envoyait des présents. Les riches qui, dans ces occasions, déploient souvent leur magnificence par vanité, ne dédaignaient pas l'offrande modeste du client ou du pauvre, et des loteries, où le sort envoyait parfois une tessère dérisoire parmi celles qui dotaient l'heureux gagnant d'un lot précieux, signalaient la libéralité des Césars. Lors de leur établissement, c'est-à-dire l'an 258 de Rome, les banquets de la première journée terminaient les Saturnales. On les prolongea par des adjonctions successives, d'abord pendant cinq jours, et puis enfin pendant une semaine, en y joignant les Opalies et les Sigillaires.

Ces deux fêtes, évoquant, l'une le souvenir de Cérès, qu'on priait assis sur la terre, dont elle était le mythe, et l'autre le souvenir du Temps, qui, dans le même ordre d'idées, menaçait l'homme sans cesse de sa faux, car les figurines d'or, d'argent ou d'argile offertes à Saturne jouaient le rôle de victimes expiatoires : ces deux fêtes, disons-nous, célébrées à la fin de l'année, et mêlant les images de la vie fugitive et de la mort prochaine à l'orgie de ce million d'esclaves, cachaient sous l'aile de la religion le délire des Saturnales.

Voilà, dans son esprit et dans sa forme liturgique, le polythéisme romain. Le génie de l'ancien monde respire dans la création, dans le choix des époques et la célébration de ses fêtes, comme aussi dans le rapport intime où les Romains les concevaient avec les origines de leur ville. Reposant à la fois sur le principe politique et sur le principe divin, étroitement liées à la constitution, qu'elles appuyaient de toutes leurs forces, ayant pour bases onze siècles de durée et de respect; tout le passé, tous les triomphes, toute la puissance colossale du peuple-roi, sa gloire et son prestige, les institutions religieuses de Rome, semblaient indestructibles sur leur socle d'airain. Cent millions d'hommes les croyaient fondées pour l'éternité, et cependant l'heure de leur chute était proche : elles allaient tomber, écrasant Rome et couvrant le monde de ruines, bien qu'elles ne fussent minées que par une poignée de chrétiens cachés au fond des catacombes!

FIN DE ROME ANCIENNE.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

TABLE

CHAPITRES.		PAGES.
	Préface	1
Ier.	— Origine de Rome. — Les Rois	9
II.	— Consuls patriciens, tribuns du peuple	24
III.	— Guerres puniques	53
IV.	— Les Gracques	74
V.	— Guerres serviles, guerres sociales et guerres civiles	93
VI.	— Marius et Sylla. — Proscriptions	111
VII.	— Pompée et César. — Spartacus. — Catilina. — Cicéron. — Caton	126
VIII.	— Les triumvirs	159
IX.	— Rome sous les Césars	183
X.	— Rome sous les Flaviens, les Antonins et les Empereurs militaires	213
XI.	— Description des quatorze régions augustales et des monuments païens	235
XII.	— Mœurs et usages. — Vie privée à Rome pendant les douze premiers siècles	267
XIII.	— Jeux et spectacles. — Gladiateurs	303
XIV.	— Institutions civiles	329
XV.	— Institutions religieuses	357

La Bibliothèque

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

28 NOV. 1992
24 NOV. 1992
AVR 17 2001
JUN JUIN 13 2001
FEB FEV 14 2007
UOFEV14 2007
UOFEV23 2009
FEB 05 2010

The Library

Libraries
University of Ottawa
Date Due

UOMAR 03 2010

DG 209 .M3 1853
39003 002052669

CE DG 0209
.M3 1853
COC MARY-LAFON, ROME DEPUIS
ACC# 1075820